











N° 1

2-1  
**REVUE  
DE L'AGENAIS**

**BULLETIN**

DE LA

**SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN**

**44 Année — Janvier-Février 1917**



**AGEN**

**IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)**

**1917**

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement  
interdite



## SOMMAIRE :

I. Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais.....	5
II. La vie intellectuelle de l'ouvrier, par F. Ferrère.....	29
III. Le climat de l'Agenais au XVIII <sup>e</sup> siècle, par O. Granat.	53
IV. Profils militaires, le général Tempoure, par Ph. Lauzun.	77
V. Procès-verbaux des séances de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen (janvier).....	83

Carte de quelques voies romaines  
sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais.

---

**La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.**

---

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

---

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

---

### TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8	pages	de texte réimprimées jusqu'à	50	exemplaires	10 fr.
8	—	—	100	—	12 fr.
12	—	—	50	—	14 fr.
12	—	—	100	—	16 fr.
16	—	—	50	—	15 fr.
16	—	—	100	—	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.



# REVUE DE L'AGENAIS

**TOME XLIV 1917**





# REVUE DE L'AGENAIS

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

---

**Tome quarante-quatrième. — Année 1917**



AGEN  
IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

---

1917









# QUELQUES VOIES ROMAINES

sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais

## ÉTAT DE LA QUESTION

Dès les premiers temps de l'occupation romaine, une voie militaire longeant la vallée de Garonne unissait *Aginnum* à *Burdigala*. Ce fait est attesté par l'*Itinéraire d'Antonin* (1) et par la *Table théodorienn*e (2), qui nous donnent les noms des stations et marquent approximativement la longueur des étapes. Le second de ces documents nous indique même que cette voie franchissait la Garonne entre Fines et Aginnum (3).

Pendant trois siècles elle fut suivie par les légions et les courriers de Rome; mais elle fut abandonnée aussitôt qu'une bande de barbares eut ravagé tout l'ouest de la Gaule, vers l'an 276.

Les deux stations qui se trouvaient sur le territoire de notre département, FINES et USSUBIUM *alias* USUBIUM *vel* VESUBIO, ruinées dans ce moment, ne furent jamais rétablies.

La voie abandonnée, légions, courriers et voyageurs, qui partaient de Bordeaux ou s'y rendaient, passèrent désormais

(1) On le doit à Antonin-le-Pieux ou à ses ordres (138-161).

(2) Exécutée à Constantinople, vers 393, sous Théodose I<sup>er</sup>, elle a été trouvée dans les papiers du savant Peutinger, mort en 1547, au moment où il se disposait à la publier.

(3) Burdigala.

### ITINERARIUM.

Sirione.....	mpm.	XV l. = 33 k. 1/2.
Ussubium.....	mpm.	XX l. = 44 k. 1/2.
Finas.....	mpm.	XXIII l. = 53 k. 1/2.
Aginnum.....	mpm.	XV l. = 33 k. 1/2.

### TABULA.

Sirione.....	X l. = 22 k. 1/2.
Vesubio.....	XX l. = 44 k. 1/2.
Fines.....	XX l. = 44 k. 1/2.
Aginnum.....	XV l. = 33 k. 1/2.

par *Bazas*, *Sos*, *Eause*, etc. ; car ces villes étaient touchées par une autre voie embranchée sur la précédente, près de Fargues de Langon.

Le Pèlerin de Bordeaux à Jérusalem, en 333, a marqué son parcours en donnant les noms des villes et des relais, avec les distances intermédiaires (1).

Dans ce même temps les riverains de la Garonne établirent une seconde voie plus commode, pour le service des bourgades et des villas, qui se bâtissaient de plus en plus nombreuses, tout le long de la rive du fleuve, sur la haute plaine ou sur les collines, qui la dominant. Celle-ci, mieux entretenue, a fait oublier la première. Elle prit et a gardé en maints endroits le nom de *Carrere* ou *Carrerasse*, que des maisons et des hameaux ont aussi adopté. Sur plusieurs points elle a été rectifiée, mais le plus souvent elle a été suivie par les travaux de la voirie moderne et, grâce à ses nombreux tronçons, on peut encore reconnaître son tracé, depuis son embranchement, à *Stomatas*, au bord d'un petit ruisseau (2), dans la paroisse *Saint-Médard-d'Eyrans* (3), canton de *Labrède* (Gironde), jusqu'à *Maubourguet*, commune de *Thouars*, canton de Lavardac (Lot-et-Garonne). Elle porte tant de marques de haute antiquité, que dans l'estime de tous elle a pris le premier rang. L'erreur est si générale que l'un après l'autre MM. Jullian, Tholin et Nicolaï ont essayé d'identifier Ussubium en lui appliquant les mesures indiquées par l'*Itinéraire* et par la *Table*. Mais tous leurs calculs et toutes leurs combinaisons n'ont abouti qu'à des écarts plus ou moins considérables, sans résoudre le problème. M. Nicolaï a fini par l'avouer dans les termes suivants : « Il ne

---

(1) CIVITAS BORDIGALA (Bordeaux, sur Garonne, fleuve où le flux et reflux de l'Océan se produisent sur une longueur d'environ c. lieues), cité.

*Mutatio stomatos* (au passage du ruisseau de Saint-Jean d'Estampes, canton de La Brèdes, relais VII lieues.

MUTATIO SENONE (le bord du Ciron), relais VIII lieues.

*Civitas Vasates* (Bazas), cité VIII lieues.

(2) Tous les relais et toutes les stations étaient près d'un cours d'eau où l'on abreuvait et baignait les chevaux.

(3) Jouannet : *Statistique de la Gironde*, t. 1, p. 217.



« nous manque qu'une chose : le tracé exact de la voie ro-  
« maine..... On ne la connaît que par de rares tronçons et  
« l'on ne pourrait se permettre de toucher aux Itinéraires et  
« de les rectifier que si nous avions cette donnée certaine.  
« Alors on pourrait plus sûrement rechercher les sta-  
« tions (1). » Malgré cet aveu, il se croit toujours sur la véri-  
table voie et il ne chercherait qu'à en rectifier le tracé.

Mais M. Jullian résume parfaitement de nombreuses constatations faites sur la plupart des voies romaines et nous dit :  
« Ces routes étaient aussi droites que le permettait la nature  
« du sol, franchissant les collines par des pentes raides, tra-  
« versant les marécages sur des talus ou sur des pilotis, al-  
« lant droit au but comme ce peuple dont elles portent le  
« nom et dont elles conservent le souvenir (2). » Ces dernières  
lignes furent pour nous une leçon de maître. Nous ne les  
oublierons pas.

M. Tholin devint notre guide le plus sûr lorsqu'il écrivit : « La direction normale d'une route entre Cérons et Saint-Martin de Lesque est Langon, Auros, Aillas, Saint-Sauveur (3); précisément de bonnes routes existent sur tout ce parcours. Toutes les voies romaines de l'Agenais sont très directes, plus directes même que nos chemins vicinaux les plus récents. La raison en est que, le cas échéant, elles abordent les pentes de front au lieu de les contourner (4). »

En effet si nous regardons la carte de l'état-major, véritable document, le plus exact et le plus précis de ceux qu'on puisse consulter, nous constatons bien vite que le cours moyen de la Garonne et la *Carrère*, dont il s'agira particulièrement ici, décrivent une grande courbe, entre le Mas et Langon. Le sommet de cette courbe est à La Réole, pour la Garonne, et à Foutet, pour la Carrère. Une ligne droite qui réunirait les

---

(1) *Le Mas d'Agenais sous la domination romaine*, p. 173.

(2) *Gallia*, p. 132.

(3) M. Nicolaï se range à la même opinion à la fin de sa réponse à M. Jullian (*Revue de l'Agenais*, 1897, p. 273), mais ils maintiennent encore la voie stratégique entre Castres et Cérons.

(4) *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 481.

deux extrémités de cette courbe couperait la route de La Réole à Bazas, vers *Coulon*, à 8 kilomètres de Foutet.

Nous devons donc être là dans le voisinage de la voie militaire des Romains. On la trouve, en effet, près du vieux château d'*Aillas*, 2 kilomètres à l'ouest de *Coulon*. Nous pouvons l'y reconnaître à de nombreux tronçons, les uns gravés, les autres perdus au milieu des champs, mais gardant toujours la même direction jalonnée de camps, de postes de gardes ou de refuges, qui la caractérisent parfaitement.

Cela suffirait pour nous faire abandonner *La Carrere*, comme voie militaire, durant les premières années de l'empire romain. L'abandon ne sera définitif que lorsque nous aurons pu joindre les tronçons isolés à ceux bien connus, qui se trouvent aux deux extrémités.

En vain chercherait-on à préciser les points de départ et d'arrivée soit à Agen (1) soit à Bordeaux. Les Itinéraires ne donnent aucune indication à ce sujet et, par leurs chiffres différents sur la longueur de la première étape du côté de Bordeaux, ils prouvent assez que le point de départ y fut changé plusieurs fois.

Le lecteur comprendra donc que, sans dédaigner des chiffres purement approximatifs (m. p. m.), nous nous appuyons principalement sur la disposition des lieux, pour indiquer le parcours de chaque voie, dont une carte spéciale donnera non les nombreux contours, mais la direction principale entre les points marqués.

Dans les limites que nous avons données à nos recherches, les routes des Romains formaient deux réseaux bien distincts : l'un avait pour ligne principale la voie militaire de *Fines* à *Burdigala*; et l'autre, la PEYRIGNE, allant d'*Aginnum* à *Tolosa* par *Lactora*.

Une troisième route, LA CARRERE, se présente à nous. Elle longeait la rive gauche de la Garonne et entrait dans notre ancien Brulhois par Auvillars. Nous pourrions la reconnaître

---

(1) M. G. Tholin nous a dit qu'au moyen âge on remarqua un tronçon de voie romaine entre la porte du Pin et Péchabout (*loc. cit.*).



au travers de Saint-Loup, Donzac, Caudecoste et Layrac. Mais elle ne nous intéresse un peu qu'à partir de Lécussan, où elle vient de couper la Peyrigne et va jusqu'à *Saint-Médard d'Ayrans*. Notre division sera donc celle-ci :

1° La voie militaire; 2° La Peyrigne; 3° La Carrere.

## I. — VOIE MILITAIRE

Nous allons suivre cette voie par étapes successives d'Agen à Bordeaux en indiquant, sur le parcours, tout ce que d'autres ont signalé, ou que nous avons reconnu par nous-même comme camps, postes de gardes ou refuges, tumulus, villas ou établissements divers paraissant avoir existé à l'époque de l'occupation romaine.

### PREMIÈRE ÉTAPE

#### AGINNUM - FINES

XV lieues romaines (mpm) 33 kilomètres environ

§ 1. — En quittant Agen la voie militaire des Romains, dont la *Table théodosienne* a indiqué la direction, suivait la rive droite de la Garonne. On peut encore la reconnaître à Rouquet, où elle domine et longe les maisons du faubourg. A partir de là, elle courait sur les premiers ressauts des collines, qui bordent tantôt le fleuve tantôt une plaine plus ou moins resserrée. Elle gardait presque partout la même hauteur et n'en descendait qu'à l'approche des ruisseaux à traverser. Des œuvres d'art romain à Romas, à Bouillouse et à La Mourasse la caractérisent suffisamment (1).

Les légionnaires pouvaient la suivre jusques au camp de Saint-Côme, lorsque l'abondance des eaux ne leur permettait pas de traverser le fleuve, mais en temps ordinaire, ils changeaient de direction à Mazères et allaient en droite ligne au

---

(1) G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, 1895, p. 527, 528. — Momméja : *Même revue*, t. XXIX, p. 73.



lieu dit *La Gardolle*. Là un gué leur permettait d'atteindre facilement la rive gauche, où ils trouvaient une chaussée bâtie, qui les menait à *Maubourguet* (1), sur la rive droite de la Baïse. Cette chaussée dépendait de la Ténarèze, car le prolongement de celle-ci, d'Aiguillon à Villeneuve, porte le même nom : *Carrière hérrade (chemin ferré)*. Mais les passages de la Garonne et de la Baïse étaient communs aux deux voies (2).

§ II. — Cette courbe de la Baïse fut certainement un des carrefours les plus considérables dans la région. Les deux routes, qui s'y rencontraient, étaient des plus fréquentées. Le nom de *Fines* convenait parfaitement à ce coin de terre compris dans l'angle d'une rivière et devenu limite extrême de deux ou trois peuples importants : les *Nitiobriges*, qui se firent les amis des Romains, les *Sociates* et peut-être les *Vasales* (3), qui, également fiers et passionnés d'indépendance, ne furent réduits qu'après de rudes combats et demeurèrent prompts à se révolter chaque fois qu'un nouvel impôt venait les atteindre (4).

De plus l'enceinte en terre transportée, qui contient l'église et le cimetière de Calezun ; une butte qui était au levant et une autre que l'on voit encore couronnée de grands arbres, au couchant, sont apparemment œuvres des Romains du haut empire. Et le nom de *Larché* conservé à un petit groupe de maisons voisines semble marquer l'endroit où habitaient les archers, gardiens de l'ancien poste.

L'église de Calezun, construite partie en petit appareil, partie en grosses briques séparées par des couches de mortier plus épaisses que les briques elles-mêmes, et les tombes, construites en pierres appareillées, orientées la tête au cou-

---

(1) Maubourguet est à la limite de Feugarolles et de Thouars, canton de Lavardac.

(2) Lagarde : *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 80-83.

(3) M. G. Tholin, *Revue de l'Agenais*, 1895, pp. 153, 524, 525, 526; 1898, p. 561.

(4) Onze révoltes différentes, presque toutes pour ce même motif, ont été signalées en Aquitaine, par les écrivains de l'Empire.

chant, dans la forme générale des cercueils carolingiens (1), ne nuisent pas à notre thèse. Elles nous font constater que cette localité, assurément ruinée plusieurs fois, comme toutes celles de la contrée, avait encore une certaine importance pendant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Il est même bien probable qu'elle la garda jusqu'au temps où les voyageurs de la Ténarèze en furent tout-à-fait détournés (2).

Plus tard la Carrère qui venait d'Agen, tendit à porter le passage de la Baïse en aval de Maurignac, voire même vers *Pécarrère* et la butte ou le refuge de *Fignac*, qui, par son nom seul, nous rappelle encore l'ancienne station romaine.

§ III. — *Distance*. — Tout cela se trouve à 30 kilomètres d'Agen. L'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table théodosienne* marquent, pour la première étape, une distance de XV lieues (33 kilomètres environ). Mais l'écart entre ces deux chiffres est insignifiant, si l'on considère 1° une notable différence dans le point de départ ; 2° les nombreux détours de la voie entre Agen et Mazères, et 3° la largeur des deux plaines qui bordent la Garonne entre Mazères et Maurignac.

Tout amène à conclure qu'il n'y a pas lieu de chercher ailleurs l'emplacement de *Fines*, qui limitait la première étape des Romains sur leur voie militaire entre Aginnum et Burdigala.

## DEUXIÈME ÉTAPE

*FINES*·*USSUBIUM*, *alias* *USUBIUM* *vel* *VESUBIO*

*Itinéraire* XXIII l. ; *Table théodosienne* XX l.

§ I. — Après avoir passé la Baïse, ceux qui ne devaient pas s'arrêter à *Fines* suivaient le chemin qui monte en ligne droite vis-à-vis Maubourguet jusqu'à la rencontre de la voie principale partant de la station. Cette voie, qui, dès son départ, est couverte ou remplacée par la route de Vianne à

---

(1) G. Tholin : *Etudes sur l'Architecture de l'Agenais*, p. 69.

(2) Voir l'*Appendice*, à la fin de cette étude.



Damazan, reparaît un peu avant *Jordis* d'où elle se prolongeait en ligne droite jusqu'à *Monplaisir* ; puis contournant le promontoire sur lequel est assis le château de Buzet, elle franchissait le *Rustre* ou ruisseau d'Ambrus, et montait ensuite vers *Sainte-Foy* et *Hiot*, qu'elle laissait à droite.

Sur les hauteurs de Saint-Pierre et vis-à-vis de la *tour de Peyrelongue*, dressée à quelques mètres d'un talus à pic du côté de la plaine et certainement contemporaine, la voie est encore pratiquée et porte le nom de *Camin majourau*, par opposition peut-être à *La Carrère*, qui suit la basse plaine (1).

Après *Miquelot* se trouvait une bifurcation. L'embranchement de droite était la voie la plus directe mais aussi la plus accidentée. Elle laissait sur sa droite, au lieu de *Laloubère* dominant la vallée de la Garonne sur une vaste étendue, un important établissement qui nous est manifesté par de nombreux débris de tuiles à rebord, de poteries fines, de marbre, de mosaïques, etc., et allait franchir l'*Avison* au-dessous de *Frayret*, pour gravir ensuite la pente sud-ouest de la *Melotte*, suivre la croupe du coteau qui s'avance vers le nord ; passer à *Herranet*, à *Micon* et arriver à l'est de *Ramounet*, où se trouvait, au-dessus d'une fontaine abondante et intarissable, un riche établissement gallo-romain, qui plus tard fut remplacé par le bourg de Saint-Léon (2).

Au delà de cette localité, la voie montait vers *Paillau*, qu'elle laissait à droite ; puis, ayant suivi l'arête du coteau et franchi *La Cave*, elle se dirigeait vers les hauteurs de Puch,

---

(1) Tholin : *Revue de l'Agenais*, 1895, p. 525. — 1898, p. 559.

(2) Au temps des Romains c'était un poste de gardes, qui veillaient sur l'entrée du vallon et assuraient la tranquillité dans le bassin de la Goubège.

Il dut y avoir une splendide villa : car j'ai vu sortis de son emplacement de nombreux débris de tuiles à rebords, de marbres blancs, rouges, verts, gris ; des cubes de mosaïque et deux magnifiques chapiteaux en marbre gris ornés de feuilles d'acanthé. L'un est à la mairie et l'autre au presbytère. A la vérité ce dernier a été découvert sous le carrelage de l'église ; mais il y a grande apparence qu'il avait été apporté en cet endroit au xii<sup>e</sup> siècle, avec les autres ruines de l'ancienne église, qui était au sud du village de Ramounet, non loin de l'école actuelle, lorsque les templiers vinrent s'établir dans ce lieu. Ces deux antiquités se ressemblent tellement qu'on ne peut leur refuser une même origine.

où elle rencontrait, près de *Castelbiel* (1), un chemin venant de Madelaine. Elle descendait ensuite vers l'*Ourbise*, qu'elle franchissait au lieu dit le *Pont-du-Yot*, passait à Razimet et, suivant toujours la même direction, elle allait passer le *Tareyre* devant *Menon*; puis elle gravissait la croupe de la colline, sur laquelle se trouve le château de Calonges.

De là elle suivait la haute plaine en ligne droite vers *Camparoume* (camp romain), qu'elle traversait, pour atteindre L'ISSUBIUM, ou le relai de la seconde étape de la VOIE PRINCIPALE.

§ II. — Revenons sur nos pas et suivons de même l'embranchement que nous avons laissé sur les hauteurs de Saint-Pierre de Buzet. C'est une SECONDE VOIE, semblable à la première.

1° Elle franchit l'*Avison* en amont de *Fonclaire* et presque en face de *Lugrand*. Aussitôt, sur la rive droite, elle gravissait la colline jusqu'au plateau de Cap-de-bosc, passait à Campech, à Saint-Michel (2), et arrivait directement à Madelaine, où l'emplacement de l'église (172 mètres d'altitude) est l'endroit le plus élevé de cette région. La voie contournait cette éminence, laissant l'église à gauche, puis elle se dirigeait vers Villefranche (3) où elle passait l'*Ourbise*, près d'une butte aujourd'hui disparue, et gagnait ensuite les hauteurs de Montcassin, sous la surveillance et la protection d'un poste, qui se tenait au lieu de *Lamothe*.

Au nord de Montcassin, la voie allait passer le *Tareyre*, à une centaine de mètres d'une autre motte ou d'un tumulus, dont on voit encore les restes au fond du vallon, qui sépare Massilos du Housseau.

Immédiatement elle gagnait les hauteurs, qui dominent Veyries, se dirigeait vers *Labastide* (4) et allait passer

---

(1) Tholin : *Revue de l'Agenais*, 1895, p. 151.

(2) Campech est un vieux manoir longtemps habité par les Sauterisse. A Saint-Michel était une église qui fut démolie par les huguenots.

(3) Siège de l'ancien archiprêtré du Cayran.

(4) Ancienne bastide ruinée, à 158 mètres d'altitude, n'ayant aujourd'hui que six habitations.



*l'Avance*. Le tracé, disparu au delà du hameau, est encore indiqué par la limite des communes de Grézet-Cavagnan et de Labastide. Une motte ou refuge, établi au nord de Baireyre, sur la rive droite, disparut dans le courant du dernier siècle.

Au delà de *l'Avance*, la voie montait par une pente douce vers *Bachac*, qu'elle laissait à droite, pour aller joindre, au nord de *Figuès*, deux autres chemins : un qui venait d'Ussubium par *Lanau*, *Le Grézet*, *Bouglon* et *Guérin*; l'autre qui allait de *Bernadet* (1) à *Cocumont*. Quatre kilomètres au delà de ce carrefour, *la voie* arrivait à *Romestaing* (ROMANA STATIO).

2° Cet endroit était un des plus importants dans la région, et le terme d'une étape pour ceux qui partaient de FINES, comme pour ceux qui venaient d'USSUBIUM.

Evidemment plusieurs routes s'en détachaient et rayonnaient 1° vers Bazas, par Sendetz, où l'on voyait encore, il y a très peu de temps, au lieu de Rippes, un tumulus ou une butte de gardes ; 2° vers Campin, près de la voie d'USSUBIUM à SIRIONE ; 3° vers Cocumont ; 4° vers Gouts de Tantalou où l'on voit les restes d'un camp (2) et d'un refuge ; 5° vers Grignols et au delà, dans la direction des *Trois Arbres*. Mais nous déclarons qu'il ne nous a pas été possible de faire des recherches suffisantes sur chacune d'elles.

### § III. — CHEMINS DE TRAVERSE (*trametes*).

Plusieurs chemins de traverse reliaient les deux voies que nous avons vues séparées, avant de traverser *l'Avison*. Assurément il est impossible aujourd'hui de les distinguer tous. Cependant nous croyons devoir signaler ceux d'entre eux qui mènent à des ruines déjà bien reconnues.

I. — Le premier qui s'offre à nous part de *Fonclaire* (3) et

---

(1) Bernadet est un hameau situé dans la commune de Saint-Martin-de-Curton.

(2) Ce camp ne remonte peut-être pas aux temps des Gallo-Romains.

(3) Fonclaire est une grange des Prémontrés fondée par les religieux de l'abbaye Saint-Jean de la Castelle sur l'Adour, diocèse d'Aire, dans la pre-



va joindre à Cap-de-bosc celui qui, de ce village, descend à *Saint-Léon*.

Quoique plus direct, il ne fut peut-être pas le plus suivi par les Romains. Nous en parlons surtout pour signaler deux excavations creusées de main d'homme, sur ce parcours, à la limite septentrionale des bois communaux du Cazela.

Au fond ces excavations devaient présenter des surfaces planes et rondes. Leur diamètre était d'environ 8 à 10 mètres et leurs bords en talus. Leur côté le moins élevé avait au moins 3 mètres de hauteur.

Il est regrettable que les habitants de Cap-de-bosc en aient fait leur équarri-soir.

Ces deux excavations ressemblent à celles que Léo Drouin a signalées dans certain coin de la lande girondine, disant qu'elles servaient d'habitation jadis (1).

Un petit sondage à 0<sup>m</sup>30 ou 0<sup>m</sup>40 seulement y a montré une couche de cendre et de sable calciné, d'où on a tiré des fragments de briques épaisses de 0<sup>m</sup>07 et quelques débris de poteries grossières.

II. — Le second chemin partait du plateau, qui se trouve au midi du village actuel de *Cap-de-bosc*. Il traversait l'emplacement de ce village et se dirigeait vers *Lazereau*, qu'il laissait à gauche. Il passait au couchant de *Bouet*, où l'on en trouve encore un tronçon de 600 mètres. Laissant *Raquet* à gauche, il se dirigeait vers *le Pich*. On l'y retrouve encore, dans la direction de *Micon*. Il s'embranchait sur la PREMIÈRE VOIE, qui arrivait du côté de *Herranet*.

III. — Le troisième, parti de Caubeyres et peut-être de plus loin, arrivait à Saint-Michel puis bifurquait à 200 mètres au midi de Lamothe. Son embranchement de droite allait re-

---

mière partie du xii<sup>e</sup> siècle. Des religieux de cet ordre l'occupèrent jusqu'aux mauvais jours de la Révolution. Son territoire peu étendu formait une petite paroisse et une seigneurie, à la jouissance du prieur, qui était en même temps curé de Saint-Pierre de Buzet. (Dubourg : *Hist. de Damazan*, p. 102-127.)

(1) *Guyenne militaire*.

joindre, devant Lazerean, la route de Cap-de-bosc à Saint-Léon ; celui de gauche passait au pied de Lamothe, puis traversant le vallon, il allait rejoindre la même route devant Raguet. Près de la jonction de ce dernier, on voit de nombreux débris, qui marquent la place d'un établissement gallo-romain antérieur au III<sup>e</sup> siècle ; car, il y a vingt-cinq ans, le sieur Faget, bêchant en cet endroit, découvrit cinq urnes funéraires. Espérant en tirer un trésor, il en brisa quatre, qui ne lui donnèrent que des cendres et des os calcinés. Il prétendit avoir laissé la cinquième intacte et l'avoir enfouie de nouveau avec les débris des autres. Il mourut peu de temps après, sans indiquer l'endroit précis de sa découverte. Le lieu de Lamothe tire son nom de la motte remarquable, qui se trouve sur la croupe du long coteau, s'avancant du midi au nord comme un promontoire, entre deux vallons du bassin de la *Goubège*. Au temps des Romains, cette motte permettait de correspondre, par signaux, avec le poste de Saint-Léon et avec la motte de Montcassin. Plus tard elle devint peut-être une motte féodale, pour les *Sauterisses* de Campech, qui aimaient à se dire : *Campech de Lamothe* ou bien de *Lamothe-Campech*.

La dépression du sol autour de sa base ferait penser qu'elle fut un petit poste de défense. Le chemin de Campech, par Lamothe, fut aussi prolongé jusqu'à l'extrémité du coteau et plus loin jusqu'au plateau de Puch. Il joignait la première voie militaire à 300 mètres environ de *Castelbiel*. Mais ce prolongement ne saurait être regardé comme antérieur au IV<sup>e</sup> siècle.

IV. — Le troisième chemin partait de *Madelaine* et, suivant la croupe du coteau qui sépare les eaux de l'*Ourbise* de celles de la *Goubège* et de *La Cave*, il joignait la première voie sur le plateau de Puch, au nord de *Castelbiel*. Plus long, mais plus plane que le tronçon de la PREMIÈRE VOIE, entre l'Avison et Puch, il fut peut-être plus fréquenté.

V. — Le cinquième chemin partait de Saint-Martin de Lesque. Il traversait la forêt et passait à environ 400 mètres



au midi de la butte de *Lanau*. Il franchissait l'*Avance* à la *Herrere*, traversait la plaine étroite de la rive gauche, gagnait les hauteurs de Bouglon, qu'il laissait à gauche, passait à Guérin et, après avoir franchi le vallon, il arrivait sur le plateau, au nord de Figuès, et joignait la SECONDE VOIE vers la *Bastisse neuve*.

VI.— Un vieil embranchement de ce dernier chemin s'en détachait entre Le Grézet et la Herrière et allait passer l'*Avance* aux environs du *Clavier*. Il montait à Argenton, puis, suivant la rive droite du ruisseau, il se rapprochait du chemin précédent, si toutefois il ne le rejoignait pas, entre *Bourdat* et la *Cuillère* ; puis, tournant à gauche, il se dirigeait vers *Bachac*.

C'est ce dernier qui mettait en relation les établissements romains signalés dans la commune d'Argenton (1).

Ces deux chemins étaient sous la protection du poste, qui se tenait sur la butte de *Bouglon*. Disparue totalement aujourd'hui, cette butte se trouvait à l'extrémité du jardin, qui touche au premier tournant de la route du *Clavier*. Elle faisait pendant à celle de *Lanau*.

VII. — A signaler encore dans cette même étape le chemin dit *Lestrade* (*via strata*), parce qu'elle était gravée sur certains points, comme on le voyait encore entre Cours (2) et Ruffiac, à la limite de la Gironde et du Lot-et-Garonne, avant qu'il fut gravé de nouveau en ces dernières années.

Il subsiste encore sur un très long parcours, depuis *Bernadet*, dans la commune Saint-Martin de Curton. Il donne son nom à un petit hameau de cette même commune et vient aboutir au *Rouge*, commune d'Antagnac. Il pénètre dans la commune de Cours, au nord-ouest de Ruffiac, et va couper la voie de Fines à Romestaing, près de *La Bastisse neuve*,

---

(1) Nicolaï. *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 535.

(2) Le nom et le pavé de *Lestrade* doivent remonter aux Romains, cependant rien ne prouve qu'ils soient antérieurs au iv<sup>e</sup> siècle.

M. Tholin en signale un tronçon près de Perric (Péret dans la carte de l'état-major). (*Revue de l'Agenais*, 1896, p. 51.)

puis, passant au couchant d'Esquerdes, il se dirige vers les buttes de *Mel* et de *Saboureau*, entre lesquelles il coupe la première voie militaire pour arriver à Cocumont. On peut la suivre depuis Bernadet ; mais il est à croire qu'il venait de plus loin et s'embranchait même à la voie de Bazas à Sos, dans les environs de Gouts-d'Allons. Son tracé a bien pu disparaître sous les sables, comme celui de cette voie dont on cherche même l'emplacement et les relais.

§ IV. — 1° USSUBIUM. — Dès qu'elle arrive au milieu de *Camparoume-haute*, la VOIE MILITAIRE des Romains se perd sous le chemin du Mas à Sainte-Marthe qui, à 1.500 mètres plus loin, passe près de l'emplacement d'une ville dont les cendres et les ruines gisent depuis le III<sup>e</sup> siècle sous une mince couche de terre. Cette ville était la seule dans la région, lorsque les Romains conquièrent la Gaule.

L'Itinéraire d'Antonin l'a signalée sous le nom d'USSUBIUM et la Table Théodosienne sous celui de VESUBIO ; mais le premier de ces vocables est consacré, par l'inscription gravée sur le cippe, qui soutient aujourd'hui un bénitier dans l'église du Mas et fut signalé au XVIII<sup>e</sup> siècle sur le plateau de Saint-Martin de Lesque (1).

Les poteries gauloises ; la hache polie et la flèche en silex, le percuteur en pierre, etc., que MM. Joret et Nicolaï ont découverts (2) au même endroit, prouvent suffisamment qu'une ville existait depuis longtemps là ou dans les environs. Toutefois rien ne peut nous fixer sur son importance, avant l'arrivée des Romains, qui, dès le premier instant, la mirent au même rang, si non au-dessus de SOTIO ou SOTIA (Sos) et COSSIO VASATUM (Bazas) ; puisqu'ils la firent toucher par leur voie militaire et donnèrent son nom à la station, qui marquait à peu près le milieu du parcours entre AGINNUM et BURDIGALA.

Ussubium jouissait d'un site agréable et des mieux choisis

---

(1) Ph. Lauzun : *Le Château de Calonges*. (*Revue de l'Agenais*, t. xxx, p. 468 et suiv.)

(2) Nicolaï : *Le Mas-d'Agenais sous la domination romaine*, p. 119-135.



pour cette époque. Elle était assise sur un plateau qui, légèrement bombé vers le milieu, avait une forme carrée et une superficie d'environ cinq hectares. Relié à la plaine à l'ouest, ce plateau était limité à l'est par la Garonne, au sud par une anse longue de 6 à 700 mètres et s'avancant vers Rébenac, et au nord-ouest par une autre anse arrivant à quelques pas de la butte de Romefort. Cette seconde anse, plus large et plus profonde, pouvait servir de port à la batellerie. Au nord de cette anse et le long de l'ancien lit du fleuve, paraît encore une falaise à pic dont le sommet est couronné d'arbres, de buissons et d'arbustes mêlés. A sa base elle est cachée sous d'épaisses couches d'alluvions remplaçant l'eau disparue depuis longtemps. Evidemment, contre ce bord miné et corrodé, le courant de la Garonne, tantôt calme tantôt rapide, se heurtait autrefois, avant d'aller deux kilomètres plus loin raser le fameux tertre qui, successivement, fut dominé par *VERNEMETIS*, aux temps gallo-romains, *VELLANUM* au moyen-âge et, enfin, la ville et le château de *CAUMONT*, démolis par ordre de Louis XIII, en 1673 (1).

Il est incontestable que, durant les trois premiers siècles de l'occupation romaine, l'*Ussubium* dut prospérer et s'agrandir notablement. Sur les trois quarts du plateau la charrue et la pioche se heurtent à des pierres isolées ou à des substructions cachées (2). Sa nécropole finit par occuper le reste à l'angle sud-ouest du plateau (3).

---

(1) J'espère pouvoir montrer ailleurs comment les ruines du vieux Caumont et les environs répondent aux desiderata de ceux qui cherchent à identifier et le *Vernemetis* de Fortunat (Lb. P. I. B..... IX), et les lieux indiqués dans ce membre de phrase « *In Agro Velano ruris Mireonensis* » tiré des *Actes de S. Vincent, martyr*, publiés par Du Bosquet. — Voir II<sup>e</sup> Appendice.

(2) G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, t. xxii, p. 522, 523.

(3) Cette nécropole a été fouillée et étudiée par MM. de Luppé, Joret et Nicolaï (voir l'ouvrage de ce dernier : *Le Mas sous la domination romaine*). Il me semble qu'on a trop négligé l'emplacement de l'ancienne ville qui occupait l'est et le nord-est du même plateau. C'est au nord-est que se trouve Bréguet où fut découverte la belle statue du Musée d'Agen. — C'était aussi l'avis de M. Ph. Lauzun, quand il écrivait : « La nécropole de Saint-Martin de Lesque n'a pas dit son dernier mot. » (*Revue de l'Agenais*, t. xxx, p. 469.)



Cette dernière partie est la seule qu'on a fouillée jusqu'à ce jour et déjà les antiquités, qui en proviennent, forment de très intéressantes collections. Leurs classements, faits par M. Nicolaï, démontrent que cette ville fut ruinée vers le milieu de la seconde partie du III<sup>e</sup> siècle (1). D'autres fixent à l'année 296 la destruction de cette ville et d'un grand nombre d'autres par les barbares qui, ayant franchi le Rhin, désolèrent tout l'ouest des Gaules (2) et disparurent en Espagne ou dans le nord de l'Afrique. Sur leur passage aucun poste, aucune villa, aucune ville n'échappa à leurs coups.

Quand le calme fut rétabli, après cet ouragan dévastateur, les troupes et les courriers de Toulouse à Bordeaux, abandonnant notre région, passèrent désormais par BAZAS et EAUSE. *Sos* et *Sirione* ne furent même que de simples relais (3).

Dans le courant des trois premiers siècles, un riche romain (avait-il quelque grade dans l'armée ? rien ne le prouve) vint s'établir dans la plaine, au sommet de l'angle formé par la Garonne et le talus élevé de 40 mètres, qui sépare les deux *camparoumes*. Ce recoin était fort agréable sans doute, mais alors sans issue vers le nord ; pour en sortir, il fallait revenir sur ses pas. Cet homme était assurément un Pompée. Ce nom illustre et très répandu dans l'empire romain a survécu à son établissement. On l'y trouve dans l'appellation *Pompéjac*, donnée à la bourgade et plus tard à la ville (4), qui se succédèrent au même endroit.

§ V. — Le Mas, chef-lieu de canton aujourd'hui, n'eut donc aucun rapport d'origine avec la station romaine, qui le précéda, non au même lieu, mais dans le voisinage. Le plateau

---

(1) *Op. cit.*, p. 154.

(2) Tholin : *Revue de l'Agenais*, t. xxiii, p. 139. — Julian : *Gallia*, p. 104.

(3) *Pèlerin de Bordeaux à Jérusalem*, en 333.

(4) L'auteur des *Actes de S. Vincent* écrits au v<sup>e</sup> siècle et publiés par les Bollandistes, qualifie Pompéjac simple localité, *locus*; celui qui écrivit la version publiée par Du Bosquet est le premier à l'appeler *Castrum*. La plupart des martyrologes des vi<sup>e</sup> et viii<sup>e</sup> siècles maintiennent l'expression des premiers Actes : *Loco Pompeiaco*.

de Saint-Martin-de-Lesque ne put être sa néoropole, comme M. Nicolaï l'a prétendu (1). Saint-Amans s'est trompé également quand, le premier, il indiquait que le nom de *Mas* dérivait de *Mansio* (2). Son trait de plume ne pouvait rayer le mot *Mansus*, que nous lisons dans tous les titres du moyen-âge, comme dans notre liturgie, en la fête du patron : *Sancti Vincentii à Manso*.

Mansus (centre d'exploitation) est le nom que des gens, la plupart cultivateurs, adoptèrent pour leur agglomération nouvelle, dans cet endroit dévasté par les Normands. Mais le sol, l'emplacement, garda toujours celui de *Pompéjac*, qui se trouve même dans des actes publiés jusque au commencement du premier Empire (3), et qui s'employait encore au milieu du dernier siècle, non seulement pour désigner l'église dédiée à Saint-Jean, mais aussi la place et tout le quartier qui les renferme (4).

§ VI. — DISTANCE. — Pour la première étape, *Aginnum-Fines*, les chiffres des anciens documents correspondent assez bien à la distance parcourue. Il n'en est pas de même pour la seconde : *Fines-Ussubium*.

Tous les savants, qui les ont étudiés et comparés en vue d'une identification des lieux, y ont reconnu une erreur manifeste et d'autant plus difficile à corriger qu'on avait perdu le souvenir des emplacements occupés par les deux stations.

Quelques-uns, ne tenant aucun compte des chiffres donnés, ont cherché dans la région des noms d'une consonance approximative (5), mais leur système faisait subir à la voie des détours inadmissibles. D'autres, s'attachant à la rigueur des chiffres, ont cherché des ruines contemporaines dans des

---

((1) *Op. cit.*

((2) *Antiquités de Lot-et-Garonne*, 1<sup>re</sup> notice, p. 13.

((3) *Arch. dép. de Lot-et-Garonne*, Suppl. E, 1829, 1839, 1841.

((4) Florimond Lagarde : *Notice sur l'église et la ville du Mas* (*Revue de l'Agenais*, t. xxiii, p. 78. — Ad. Magen : *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 2<sup>e</sup> série, t. 1<sup>re</sup>, p. 284.

((5) *Fines* à FIGUIERS; Argenton, Labrunie cf. *Abrégé chronologique*, p. 33.— Saint-Amans : *Antiquités*, 1<sup>re</sup> notice, pp. 12, 13, 14.



lieux trop écartés (1). On a même proposé une inversion dans l'ordre des stations et la recherche de ruines dans la basse plaine que les Romains avaient soin d'éviter (2). M. Tholin, mieux inspiré, a proposé de réduire de dix unités le chiffre des lieues donné par les deux documents (3). Il arrive ainsi à un résultat plausible : car la distance entre la plaine de Calezun et *Camparoume*, près de Saint-Martin, est de 10 à 14 lieues romaines (22 à 30 kilomètres), suivant le tracé parcouru.

Or ce constat peut suffire.

### TROISIÈME ÉTAPE

#### USSUBIUM-SIRIONE

Itinéraire et Table XX lieues == 44 kil. 500

§ I. — Après Ussubium, la voie militaire des Romains ne se divisait plus. La carte de l'état-major nous donne la majeure partie de son tracé, dans le département de Lot-et-Garonne.

De Baloux, ou plutôt de la jonction du chemin de Baloux à celui du Mas à Sainte-Mârthe, qui la suit et la couvre sur un assez long parcours, cette voie se dirigeait vers *Saint-Sauveur* (4). Peu interrompue jusqu'à ce dernier point, elle est supprimée ensuite jusqu'auprès de *Moulinet*, où elle franchissait l'Avance, probablement sur des pilotis, et le marais

---

(1) *Ussubium* à USETZ (*Uzeste*); Walckenaer, t. III, p. 96

— HURE. Danville, p. 726. — Saint-Amans, *op. cit.*, p. 12. — Jouanet : *Statistique*, t. I<sup>er</sup>, p. 220. — Nicolaï : *Op. cit.*, p. 173.

— SAINTE-BAZEILLE. Desjardins : *Table de Peutinger*, p. 46. — Commission de la carte des Gaules.

— MONTPOUILLAN. Longnon : *Atlas historique*, texte, p. 32.

(2) Camille Jullian : *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. II.

(3) *Revue de l'Agenais*, t. XXII, p. 524.

(4) La route de Sainte-Marthe au Mas a beaucoup emprunté à son tracé, et celle de Sainte-Marthe à Fourques l'a remplacée sur une longueur de 3 à 400 mètres. Avant que cette dernière fût gravée, la voie romaine n'avait été supprimée qu'entre l'église de Saint-Sauveur et la route de Marmande.



d'au delà, sur une levée droite et large de 7 à 8 mètres, qui sert encore de chemin et d'aqueduc en temps de pluie. En arrivant à la colline, elle touchait au camp de Samazan (1) et menait sur un plateau, qu'elle suivait jusque près d'un autre camp, à quelque distance de Gouts (2), puis laissant Gouts et le refuge de *Saboureau* (3), à droite, elle se dirigeait vers Jointal, d'où elle plongeait dans le vallon du *Sérat* et traversait ce ruisseau, à 200 mètres environ de la butte de *Mel* (4). De là, elle montait à Mazerolles et atteignait bientôt *Saint-Sylvestre* pour entrer ensuite sur le territoire du département de la Gironde.

Laissant à droite la colline de *Plaisance* et de *Sadirac*, la voie romaine descendait vers le *Lisos*, sous la surveillance et la protection de la garde postée à Campin (5). Une fois le *Lisos* franchi vers *Galouchey*, elle montait la colline d'*Aillas-Vieux* et traversait, au *Cap-de-la-Gouge*, une voie secondaire de Bazas à Sainte-Bazeille (6).

Près de ce carrefour, dans l'angle formé par le chemin de Sigalens à Aillas, un coin du plateau s'avance comme un promontoire vers le nord. Il montre aujourd'hui un sommet dénudé, plane et dominant la *Bassance* d'environ 40 mètres.

---

(1) G. Tholin : *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 2<sup>e</sup> série, t. v, p. 390.

(2) *Ibidem*, p. 393. — Ce dernier camp ne remonte peut-être pas aux Romains.

(3) G. Tholin : *Op. cit.*, p. 392. — Le refuge de Saboureau est encore dans la région : *Château de Talbot* parce qu'à la fin de la guerre de Cent Ans les Anglais y avaient un corps de garde.

(4) La *Tuque* ou mieux la butte de Mel existe encore. Cachée dans un bois, elle couvre un promontoire entre deux petits ruisseaux qui forment le Sérat. Un vieux chemin de Romestaing à Cocumont passe au pied de cette butte, qui est peut-être la mieux conservée de toutes celles qu'on trouve échelonnées le long de la voie romaine.

(5) L'église de Campin serait bâtie, dit-on, sur une ancienne butte romaine. C'est près de là qu'une voie antique, partie de Romestaing, venait joindre la voie militaire. Vers la fin du dernier siècle, la charrue d'un laboureur découvrit un trésor composé de 5 à 600 pièces de bronze remontant aux premiers siècles de l'empire romain.

(6) Cette route qui vient de Sigalens et au-delà passait près de l'église d'Aillas-Vieux; franchissait le *Lisos* près de Saint-Sauveur devant un refuge presque effacé dans le champ de *La Cause*, au confluent du ruisseau de Cocumont.

De cette hauteur l'œil peut embrasser tout le vallon jusqu'au delà de *Berlin*. C'était alors un refuge naturel et un poste de gardes : car un tumulus, rasé il y a 40 ans à peine, était au pied du tertre, à l'ouest, dans l'angle formé par deux ruisseaux, attestant encore qu'un chef assaillant ou défenseur était tombé là, les armes à la main.

Le sillage de la voie romaine est encore très apparent jusqu'à l'endroit où elle fournit son assiette au chemin gravé de Sigalens à Savignac. Elle suivait, à courte distance, l'arête du plateau qui limite le vallon de la Bassanne et, près d'Aillas, elle coupait perpendiculairement la route de Bazas à la Réole. Avant d'arriver au moulin de *Berlin*, elle tournait sur la droite et descendait, par une pente raide, vers le ruisseau, qu'elle traversait, devant une motte signalée par M. Léo Drouin, à l'extrémité de la commune de *Berthes* (1). Puis, laissant *La Peyrière* à droite, elle arrivait sur la hauteur à l'est d'Auros et plongeait aussitôt dans le vallon du *Beuve*, qu'elle traversait en amont de *Saint-Germain*. Hâtons-nous de dire que les routes nouvelles d'Auros à Langon ont fait abandonner et disparaître le tracé de la voie militaire, depuis Auros jusqu'à Saint-Germain et un peu au delà du Beuve (2). Mais elle reparait à quelques centaines de mètres au nord-ouest de l'église. Ensuite elle s'élève peu à peu, tantôt en champs découverts, tantôt sous des taillis, et, passant près de *Caton*, elle conduit sur le plateau de *Herrières*, commune de *Coimères*.

Ici la vue s'étend sur une plaine bien cultivée, remplie de vignes et de céréales, qui doivent réjouir les cultivateurs. Mais ces derniers seuls pourraient aujourd'hui indiquer la piste que les légions romaines suivaient autrefois. Nous croyons cependant la reconnaître traversant, vers *Lamarque*, la route de Bazas à Langon et franchissant *Le Brion* entre

---

(1) *Guyenne militaire*.

(2) Si nous pouvons croire certains dires, des médailles et des débris antiques ont été trouvés aux environs de ce village. Toutefois l'œil n'y découvre aucun vestige d'ancien poste de garde ou de secours, si l'église n'est pas bâtie sur le même emplacement.



*La Ramée et La Motte.* Ce dernier nom nous marque l'endroit où était le poste militaire, qui gardait le passage du ruisseau. Au delà, mais tout près du *Brion*, on ne peut méconnaître le tracé de notre voie, quoiqu'il soit d'abord remplacé, puis couvert, par un chemin gravé entre *La Merlatrè* et *Margari-dat*. Ici la voie reparait encore jusqu'à la courbe de la route, qui va de Langon à Sauternes et qui occupe la même assiette, jusqu'au lieu dit le *Rousseau* (800 mètres). Supprimée ensuite sur une longueur d'environ 1,100 mètres, elle reparait à l'endroit de sa jonction avec la route de Bazas, par *Aubiac*, *Mazères* et *Fargues de Langon*, au temps du Pèlerin de Bordeaux à Jérusalem (IV<sup>e</sup> siècle).

§ II. — En approchant du terme de la troisième étape, la voie militaire d'Agen et la route directe de Bazas à Bordeaux se confondaient et suivaient le même tracé depuis leur jonction à 3 kilomètres avant Sirione. Il n'est pas moins vrai qu'aujourd'hui on chercherait en vain, à la surface du sol, les ruines de cette station et du relai qui la remplaça, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, parce que de temps immémorial les dunes du golfe de Gascogne ont vu maintes fois leurs sables soulevés, portés ou poussés par le vent des tempêtes franchir les forêts et aller même au loin ensevelir cultures, paturages, landes, chemins et villages (1). L'année 1360 eut un pareil phénomène, qui arrêta le courant de l'Adour, ruina et transforma une vaste contrée. Dès lors, sinon plutôt, le Ciron a toujours entraîné une telle quantité de sable que son lit, au-dessous de Villandraut, est en certains endroits plus élevé que les terres voisines ; ses moindres crues les inondent et les couvrent de sable. Après Pujols, ses eaux divisées embrassent un champ d'alluvions, qui dépasse 6 kilomètres en longueur et sur quelques points, 5 à 600 mètres en largeur (2). La limite des juridictions courant sur ces alluvions suit l'ancien lit de la rivière et démontre ainsi que, jusqu'à La Motte, la rive

---

(1) Tholin, cf. *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 42.

(2) Carte de l'Etat-major.



droite est celle qui a le plus souffert de l'invasion. Or c'est là justement que nous chercherions les ruines de Sirione si elles n'étaient pas trop profondément ensevelies. Jouannet qui a fait des recherches attentives et calculé la longueur des chemins, conclut que le relai de Sirione devait être, sur le bord du Ciron, entre Pujols et Lamothe, et ne pouvait être au pont du Ciron, près de Barsac; parce que « la distance ne le permet pas, ou l'on ne suivrait pas le chemin Gallien (1) ». Il fait remarquer également que les noms de *Pujols* et de *Lamothe* désignent ordinairement des lieux antiques (2).

Nous pouvons ajouter qu'ici il y a entre ces noms une corrélation évidente et favorable à notre assertion sur le tracé de la voie militaire.

*Lamothe* ou *La Motte* (carte de l'état-major) désigne l'emplacement d'une élévation en terre rapportée semblable en tout à celles que nous avons remarquées au passage de presque chaque rivière ou ruisseau important. Là donc se trouvait aussi un poste de garde. Et c'est même le dernier jalon de cette sorte qui nous a guidés dans nos recherches. *Pujols* tire son nom d'un groupe de *tumuli* élevés sur les cendres de quelques soldats morts pour la défense de ce poste. Or rien de semblable ou d'équivalent ne se trouve à Cérons ni au pont du Ciron.

Quoique partis de points opposés, nous arrivons cependant au même endroit que Jouannet, pour la recherche de *Sirione*. Il faut reconnaître aussi que, dès leur jonction entre Fargues et le Ciron, le tracé commun aux voies d'Agen et de Bazas semble continué aujourd'hui par un chemin qui mène directement au hameau dit *Les Chons*. C'est peut-être un reste des anciennes voies ; mais nous croirions facilement qu'il a été établi depuis longtemps, afin de faciliter le passage du Ciron en dehors de ses alluvions qui le rendaient inabordable. La direction la plus naturelle du tracé des Romains nous semble devoir aboutir plutôt vers *Augey* ou

---

(1) *Op. cit.*, t. I<sup>er</sup>, pp. 13, 31.

(2) *Ibidem*, p. 217, note.

vers *La Motte*. D'autant mieux que, sur la rive opposée, commencent deux chemins menant directement à *Illats*, où l'on trouve des restes du chemin Gallien et celui qui part de La Motte sert de limite entre les communes de Barsac et de Pujols.

§ III. — EMBRANCHEMENTS. — Faute de renseignements, nous ne pouvons pas indiquer tous ceux qui existaient au temps des Romains. Cependant nous en avons reconnu quatre. Certainement il y en avait un plus grand nombre. Le premier allait de *Campin* à *Romestaing*; le second, du *Cap-de-la-Gouge* à *Meilhan* ou *Sainte-Bazeille* en passant par *Alas-vieux* et *Saint-Sauveur*; le troisième, de *Bazas* à *Langon*.

Ce dernier était assurément le principal de ceux qui existèrent sur le parcours de notre voie militaire. Il rendit des services tout particuliers. Personne n'ignore qu'en empruntant une partie de la *Ténarèse*, il unissait TOULOUSE à BORDEAUX par *Eause*, *Sos* et *Bazas* (1). C'est par ce chemin que descendaient les voyageurs et les produits de l'Armagnac et des Landes, pour venir s'embarquer à Langon, ou pour joindre, à 1,500 mètres de Fargues, la voie militaire, qui les conduisait directement à Bordeaux.

Les Romains, conquérants et civilisateurs, avaient bien vaincu les Sociates et, quelques jours après, les Vasates (2); mais ils s'étaient gardés de détruire leurs capitales. Celles-ci, sous le haut empire, prospérèrent, s'agrandirent et se maintinrent au premier rang des villes de la région. Les barbares de 276, au contraire, en dispersèrent ou massacrèrent les habitants et dévastèrent le pays (3). Lorsqu'ils se furent retirés, Eauze et Bazas se relevèrent assez vite de ce désastre; mais Sos, située comme elles sur la voie la plus fréquentée à cette époque, fut beaucoup plus lente à se rétablir puisque,

---

(1) L'abbé Breuils : *Revue de Gascogne*, 1891, p. 554.

(2) César : *De Bello Gall.*, lib. III.

(3) Jullian : *Gallia*, p. 104.

plus de 50 ans après, le Pèlerin de Bordeaux à Jérusalem n'y trouvait encore qu'un simple relai (1).

§ IV. — DISTANCE. — Sans les mottes, camps et refuges échelonnés le long de la voie militaire, d'Ussubium au bord du Ciron, nous pourrions aussi prendre les chiffres imprécis (m. p. m.) des documents romains et les comparer à la distance indiquée par les géographes.

L'Itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne marquent 20 lieues : 40 kilomètres 440 mètres. La carte de l'état-major donnerait 46 kilomètres 200 mètres. Or, plusieurs qui ont écrit sur ce même sujet, déclarent qu'un écart de 2 à 3 kilomètres est insignifiant (2).

D'ailleurs, en montrant que le tracé ci-dessus indiqué suit la ligne la plus directe, tant recherchée des vieux Romains, nous croyons prouver suffisamment qu'USSUBIUM était sur le plateau de Saint-Martin de Lesque et que SIRIONE ne doit être cherché ni à Cérons ni au pont du Ciron, mais entre *La Motte* et *Pujols*, près de l'endroit où le chemin Gallien atteignait la petite rivière.

(A suivre.)

---

(1) CIVITAS BURDIGALA, ubi est fluvius Garumna, per quem facit mare Ocenaum accessa et recessa per leugos plus minus centum.  
 Mutatio *Stomatas*, leug. VII.  
 Mutatio *Sirione*, leug. VIII.  
 CIVITAS VASATAS, leug. VIII.  
 Mutatio *Tres arbores*, leug. V.  
 Mutatio *Oscineio*, leug. VIII.  
 Mutatio *Scillio*, leug. VIII.  
 CIVITAS *Elusa*, leug. VIII.

Bordeaux, sur Garonne, fleuve où le flux et le reflux de l'Océan se produisent sur une longueur d'environ cent lieues. — Cité.  
*St-Médard-d'Ayrans*. -- Relai.  
 Au bord du Ciron. — Relai.  
 BAZAS. — Cité.  
 Au bord du Goualade, ruisseau. — Relai.  
*Larché* ou *Escingot*, près du Ciron. — Relai.  
 Sos. — Relai.  
 EAUSE. — Cité.

(2) G. Tholin, *op. cit.* — Nicolai, *op. cit.*

---



# LA VIE INTELLECTUELLE DE L'OUVRIER

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### **Etat moral de l'Ouvrier**

Il n'y a pas de peuple qui, au moment même où il supporte les blessures en apparence irrémédiables d'une longue guerre, ne songe déjà aux moyens de se relever et de devenir, bientôt après la lutte meurtrière, plus fier et plus fort que jamais. N'allons pas chercher dans l'antiquité ni dans les temps modernes ces exemples de relèvement; nous les trouvons en abondance dans notre pays. Rarement il fut plus fort au point de vue militaire que dans les dix ou quinze années qui suivirent les désastres de 1870. Peu de temps lui avait suffi pour se relever de sa défaite, à la grande surprise de l'Allemand qui, dans son orgueil aveugle, croyait l'avoir écrasé.

De même, au lendemain d'une victoire qui aura coûté tant de sacrifices, la France retrouvera bientôt une puissance militaire agrandie, en même temps que sa situation industrielle et économique, si elle profite des leçons de l'expérience, sera plus prospère.

D'autres s'occuperont des moyens de rendre les corps plus vigoureux en vue de guerres toujours possibles. Visant surtout le relèvement de mon pays par le travail, je consacrerai ces pages à l'éducation intellectuelle de l'ouvrier (1).

Les canons ne constituent pas et ne révèlent pas, à eux seuls, la force d'un peuple. Elle est faite du concours de tous les citoyens, poussés non par leur intérêt personnel, mais par

---

(1) Ce qu'il faudra surtout réparer et restaurer, au lendemain de la guerre, ce n'est rien moins que les mœurs, la vie privée, la vie sociale des Français... C'est donc à une œuvre de réfection du tempérament moral et social de l'individu que nous sommes conviés... Il faut la conviction profonde de la primauté de l'esprit sur la matière qu'elle organise, la confiance sans limite dans le pouvoir de l'esprit. (Paul Bureau, dans *l'Education*, revue trimestrielle, septembre 1916.)

une pensée patriotique, à développer l'industrie et le commerce, à accroître l'intensité du travail, producteur de la richesse. A cette œuvre prennent part les bras des uns et l'intelligence de tous; œuvre surtout féconde quand, dans un même individu, le bras est guidé par une volonté sûre et éclairée. Donc, le relèvement intellectuel et moral de l'ouvrier : voilà le but auquel devront tendre les pouvoirs publics, et, surtout, comme je me propose de le démontrer, l'ouvrier lui-même, de son propre mouvement, en dehors de toute prédication, soutenu dans son effort personnel par la conscience de sa dignité d'homme, d'où naît le désir de s'améliorer et de s'élever.

Il faut que l'ouvrier se considère, non plus comme un agent à l'obéissance passive, mais comme un être intelligent et libre, jaloux, autant que n'importe qui, de sa noblesse d'homme que la besogne la plus humble ne saurait rabaisser. Les mots de travailleur, d'artisan, ne doivent plus être synonymes d'homme de classe inférieure, voué à toutes les humiliations de la misère. Dans une nation désireuse de se régénérer par le travail de tous les citoyens, bien distribué, bien compris, bien accepté, l'ouvrier doit avoir cette part de considération et de respect autrefois trop exclusivement accordés aux travailleurs intellectuels. Il ne suffit pas d'accroître son bien-être, de lui donner plus d'air et meilleur gîte, en vue de sa santé. Ce but est louable; et, dans ces derniers temps, on a beaucoup fait pour l'atteindre. Il faut aussi se préoccuper de son état intellectuel et moral. Sans doute, on n'a pas négligé de l'instruire; témoins ces œuvres post-scolaires sur la nécessité desquelles on a beaucoup écrit, beaucoup parlé. Mais ont-elles été poursuivies avec continuité? Ne s'est-on pas endormi, comme après la fatigue d'un premier effort?

Pendant mon adolescence, j'ai eu l'occasion et, je puis dire, l'avantage de voir l'ouvrier de très près. Quoiqu'il ne reçût qu'un modeste salaire, il travaillait en chantant, et rentrait satisfait, même heureux, au milieu de sa nombreuse famille, où l'on n'entendait aucun cri contre le patron. Nombreuse famille! quels mots surannés, à l'époque où j'écris! L'ouvrier, jamais satisfait, grincheux, avoue, en se répandant



en injures contre l'état social, qu'il élève péniblement son fils unique, malgré un salaire triple de celui qu'il aurait reçu, il y a trente ou quarante ans. Pourquoi ? Je répondrai à cette question dans un autre chapitre de cet opuscule. Qu'il me suffise de constater ici que l'ouvrier est, en général, peu favorable au milieu où il vit et pour lequel il travaille. Cette constatation était faite avant la guerre actuelle. Il y a quelques années, comparant l'ouvrier d'autrefois à l'ouvrier d'aujourd'hui, je compris que sa rééducation s'imposait. « A France nouvelle, éducation nouvelle », a-t-on écrit (1). Cette nouvelle France se fera par un rendement supérieur du travail. Et l'on aura ce rendement si l'on obtient de l'ouvrier qu'il s'instruise et qu'il se moralise lui-même (2).

Il faut tout d'abord qu'il fasse table rase de toutes les erreurs que lui suggère sa condition de travailleur manuel. Cette condition est, à ses yeux, celle d'un inférieur, d'un homme que les autres hommes considèrent comme relégué dans les rangs les plus humbles. Ce sentiment d'infériorité lui pèse et l'aigrit; car il a, comme tout être humain, un amour-propre, et souvent même, un juste orgueil. Se croire intelligent, avoir conscience d'une force qui pourrait le faire monter à un degré assez élevé dans la hiérarchie sociale, où il n'a, selon lui, que le rôle d'un mercenaire, toujours au service d'autrui : voilà ce qui exaspère l'ouvrier. Cette colère, l'école et la société l'ont fait naître, ou, du moins, l'ont nourrie. A l'école, on lui a dit : Si tu n'étudies pas, tu seras condamné au labeur de la terre, ou à quelque métier, tandis que ton camarade, plus stu-

---

(1) *Journal Pour la Vie*, n° de novembre 1916.

(2) « De tous les éléments sociaux, les mœurs sont, en effet, celui qui a le plus d'importance; car, sans la vie morale, la vie scientifique, la vie littéraire, la vie matérielle elle-même ne tardent pas à s'appauvrir et à s'éteindre. C'est en vain que l'industrie se développe dans un pays, si ceux qui s'y livrent, faute de comprendre et de pratiquer leurs devoirs réciproques, épuisent en luttes stériles les forces destinées à la rendre féconde... Industrie, science, littérature, tout cela (l'histoire nous l'atteste avec une autorité souveraine) n'empêche pas les peuples les plus puissants de déchoir et de rouler sans retour sur la pente de la décadence, si la vie morale a cessé de les animer et de les soutenir. » (Ferraz, professeur de philosophie à l'Université de Lyon : *Nos devoirs et nos droits*. Introduction, p. vi.)



dieux, employé dans l'industrie ou le commerce, ou fonctionnaire de l'Etat, sera un bourgeois... Et voilà le fossé creusé entre le travail intellectuel et le travail manuel!

Au sein de la société, l'ouvrier jouit-il de toute la considération qu'il désire ou qu'il mérite? Y a-t-il assez de fraternité entre les travailleurs de la main et ceux de l'intelligence? Qu'il n'y ait pas égalité complète des classes, je l'admets. L'égalité, nous ne la verrons jamais qu'en rêve. Il suffirait qu'il y eût moins d'orgueilleux se faisant de leur oisiveté et de leur fortune, pour ainsi dire, un piédestal d'où ils regardent avec dédain l'activité qui se déploie autour d'eux, et dont ils sont les premiers à jouir.

Ce qui accentue le sentiment d'infériorité dans le cœur de l'ouvrier, c'est sa pauvreté. Il la juge inhérente à sa condition, et ne voit pas la gêne qui se cache souvent sous une redingote bien drapée. De là ses injustes rancunes contre ceux qui, tout actifs qu'ils sont, ne supportent pas une fatigue semblable à la sienne. De là aussi son malheur. « Tous nous avons de la peine à bien comprendre notre nature; mais combien cela est plus difficile pour les pauvres! Comme on ne leur a pas appris quelle est l'importance et la dignité de leurs facultés morales et intellectuelles, ils s'estiment naturellement selon le rang qu'ils tiennent dans la société. Vivant au milieu des adorateurs de la richesse, ils se regardent comme dégradés parce qu'ils ne possèdent rien. Dans les regards, dans le ton, dans les manières du monde, ils lisent la preuve qu'on les considère comme une race inférieure; et ils manquent de force morale pour repousser ce cruel mensonge... Or, rien n'écrase l'esprit comme d'être habituellement exposé au dédain ou au mépris (1). »

Ces lignes étaient écrites par le grand philanthrope américain, Channing, en 1842. On ne pourrait pas les appliquer, à la lettre, aux ouvriers d'aujourd'hui. Beaucoup d'entr'eux ont, à juste titre, une idée plus élevée de leur personne et de leur condition sociale. Moins haute est la barrière qui les sé-

---

(1) Channing : *De l'élévation des classes ouvrières*, p. 273.

paraît des classes riches. Ceux qui joignent l'intelligence à l'activité peuvent aspirer, sinon à la fortune, du moins à l'aisance. De plus, ils sont admis dans les assemblées délibérantes de leurs villes, où ils font bonne figure. Et, s'il ne leur a pas été possible d'obtenir une instruction développée, ils peuvent y prétendre pour leurs fils, à qui la République est toute dévouée (1).

Néanmoins, des agitateurs amoureux de nouveautés, les uns mus par l'ambition, les autres de moins mauvaise foi, se targuant d'un chimérique espoir de rénovation sociale, ont exploité ce sentiment d'infériorité de l'ouvrier, et, loin de l'instruire et de lui communiquer de l'énergie, ils ont imbu son esprit d'erreurs, sources de révolte. Loin de le calmer et de le consoler par la vérité, ils l'ont jeté dans les troublantes incertitudes de tous les problèmes sociaux. Ils ont fait entendre que l'ouvrier, sortant enfin de sa dépendance, serait demain le soldat qui monterait à l'assaut de la forteresse bourgeoise. Guerre au capital oppresseur ! Les rentiers, causes de tout le mal, seraient dépouillés, au profit de l'ouvrier, d'une grosse part de leurs revenus ; les dividendes des actionnaires, jouisseurs et oisifs, passeraient aux travailleurs de l'atelier ou de l'usine. Plus d'impôts pour l'ouvrier ! Seul, le rentier serait taillable à merci. Enfin, le droit d'hériter serait supprimé, et l'Etat-Providence distribuerait les héritages suivant son bon plaisir (2).

Ces promesses si alléchantes, bon nombre d'ouvriers les ont prises pour des réalités prochaines. Ils se sont bercés de l'espérance d'un impossible avenir, et cette espérance de bonheur n'a servi qu'à les rendre plus malheureux.

Qu'on les ramène donc à une conception plus raisonnable

---

(1) Aujourd'hui le dernier des ouvriers, avec son bon sens, du travail et de l'économie, est sûr de devenir bourgeois. (Jules Simon : *Le Travail*, p. 118.)

(2) Pour donner une idée du funeste ascendant de certains agitateurs sur les classes ouvrières, je citerai le fait suivant. Dans une ville très industrielle du midi de la France, un conférencier, parlant contre les machines, les représenta comme des moyens de diminuer considérablement la main-d'œuvre et d'être des causes de misère pour les ouvriers, etc. — Aussitôt,



et plus exacte de leur situation, de leurs devoirs et de leurs droits; qu'on leur fasse accepter, même aimer leur travail; qu'on leur montre qu'ils peuvent obtenir, avec le bien-être, la sécurité du lendemain, sans ces prédications mensongères qui les grisent d'utopies et d'illusions.

Surtout, qu'ils chassent de leur esprit cette idée fausse et déprimante qu'ils ne sont que des esclaves. Car, de tous les hommes qui consacrent l'effort de leur pensée et leur activité incessante au bien public, lequel n'aurait pas le droit de se plaindre qu'il a aliéné pour le bien des autres sa liberté? Surtout encore, point de jalousie haineuse et injuste à l'égard de celui dont le pain est gagné par le labeur intellectuel, mais gagné sans la sueur du front (1). Qu'ils se répètent cette maxime philosophique : « Tout homme est grand dans toute condition. Seule, la faiblesse de nos yeux le fait petit. » L'ouvrier aurait beaucoup à gagner pour sa tranquillité morale à voir en lui-même cette dignité qui n'est le privilège d'aucune classe d'hommes, et appartient à toute âme humaine cultivée.

Quelles sont les conséquences de cette négation volontaire de sa dignité personnelle? Se croyant un corps courbé et dé-

---

même avant la fin de la conférence, les auditeurs se levèrent en masse et se précipitèrent vers un établissement industriel, dont ils auraient enfoncé les portes et brisé les machines, sans l'intervention de la force armée.

(1) En faisant scrupuleusement la part de chacun, si l'on considère les masses et non pas les hommes, ce sont les ouvriers qui contribuent le plus à la production totale de la richesse. Si, au contraire, on considère les hommes et non pas les masses, ce sont eux qui y contribuent le moins. Celui qui chauffe la chaudière travaille moins en trente ans que Denis Papin n'a travaillé en cinq minutes. Tout homme qui traîne une brouette a un collaborateur qui fait le tiers de sa besogne : c'est Pascal, inventeur de la brouette. » (Jules Simon : *Le Travail*, p. 49.) — Plus loin, page 388, nous lisons : « .... Que l'on sache que ce métier (de penseur et d'écrivain) n'est pas une sinécure, une exploitation de mine d'or. Ouvrez vos rangs, ouvriers et prolétaires, aux martyrs de la pensée. » — Jules Simon fait bon marché de la force physique non accompagnée de la force intellectuelle : « .... Il faut se demander ce que pèse l'homme le plus vigoureux de la terre, comparé à Newton. » (P. 50.) « ... Si des ouvriers fondent une association, qui prennent-ils pour gérant? Le plus intelligent et le plus instruit, jamais le plus fort. Si une armée choisissait son général, elle prendrait le plus habile, fût-il un pygmée..... Dans ce grand atelier du monde, où les oisifs seuls n'ont pas de place, c'est la capacité, et elle seule, qui donne les rangs. » (P. 51.)



périssant sur la machine ou sur la glèbe, plutôt qu'une âme capable de grandir, il ne se sent pas porté vers le travail intellectuel, en désaccord apparent avec sa fonction, et dont il n'espère pas tirer un profit matériel immédiat. Ces livres qui entretiennent et encouragent la noble activité de la pensée, il les laisse aux professionnels qui en vivent, ou aux rentiers et aux oisifs dont ils embellissent les loisirs. Ainsi, c'est par sa faute que l'ouvrier reste dans l'ignorance; c'est par sa faute qu'il devient la proie des agitateurs dont il se répète les étourdissantes déclamations contre une société où tout, selon lui, n'est qu'oppression et injustice. En un mot, le plus grand malheur de l'ouvrier, ne se jugeant pas fait pour les jouissances intellectuelles est de s'abandonner à tous les **désordres** où sombre sa dignité d'homme à laquelle il ne croit pas.

La conclusion que je veux tirer de ces simples réflexions est celle-ci : Il faut indiquer à l'ouvrier les moyens d'accroître sa tranquillité morale. Qu'on relève son salaire en proportion de la valeur de son travail; qu'on bâtit à son intention des logements où il ait plus d'air et de lumière; qu'on lui donne des jardins, c'est bien. Mais cela est loin de suffire. Ce n'est pas tout à fait le bonheur que je rêve pour lui. Je veux qu'au lieu de chercher dans les jouissances matérielles des cafés et des cabarets une énervante diversion, il se repose du labeur manuel par des occupations intellectuelles, selon la maxime de Renan : « Reposez-vous d'un travail par un autre. » Et comme instruments de ces occupations, je n'entends ni journaux, ni œuvres frivoles dont rien ne reste dans l'intelligence; mais des livres qui nécessitent l'exercice de la pensée, et développent l'habitude de la réflexion. Je veux que, s'il désire s'améliorer, il n'attende pas toujours les sermons d'autrui, mais qu'il ait le souci naturel de tout homme vraiment homme de se prêcher à lui-même, et de se cultiver lui-même, en exploitant les ressources morales que la nature, moins ingrate qu'on ne le pense, lui a départies (1).

Là est son salut.

---

(1) Le grand but de l'éducation est d'apprendre à l'homme à se suffire à lui-même, à continuer, si je puis dire ainsi, à s'élever lui-même, lorsque

A l'appui de cette affirmation, je crois utile et intéressant de citer quelques vers d'une poésie d'Eugène Manuel (1), drame en un acte, représenté à Paris, où l'on voit deux ouvriers, Morin et Marcel. Le premier, ignorant et brutal, abandonna le logis, un soir d'ivresse, après avoir frappé sa femme, jusqu'à la croire morte. Il s'est assagi en vieillissant. Le second, beaucoup plus jeune, est un ouvrier heureux de rentrer au foyer, après son travail, aux côtés de sa mère, seule. Morin croit que, comme beaucoup d'autres, « il fête les lundis, court et danse... » Marcel le détrompe :

..... Je ne me plais vraiment qu'à la maison.  
Quand une chambre est saine et riante à la vue,  
Qu'on y trouve une armoire en linge bien pourvue,  
*Un livre sur la table*, une lampe le soir,  
On y revient sans peine, heureux de la revoir.  
— Mais il faut se distraire ! s'écrie Morin.

Or, voici les divertissements de Marcel :

Je dessine chez moi, je vais dans les musées,  
Je suis les cours publics; il s'en fait à foison !  
J'apprends tant bien que mal à forger ma raison...  
Ma mère, en nos longs soirs d'entretiens sérieux,  
Des choses de l'esprit m'a rendu curieux.  
.....  
On doit joindre au métier tout ce qui le relève,  
Aider au bien qu'on voit par le mieux que l'on rêve.

Morin qui a peu fréquenté l'école, et jamais n'a reçu les enseignements de sa mère, se montre très surpris de ce langage, autant que de la conduite exemplaire de Marcel. « J'ai lu ! » répond ce dernier.

Aux livres je dois tout. J'en ai là sur la planche,  
Qui me font sans ennui passer tout mon dimanche.  
Avec eux, j'ai senti mon âme s'assainir;  
Ils m'ont donné la foi que j'ai dans l'avenir.  
Ma mère me l'a dit, l'ignorance est brutale;  
Elle imprime au visage une marque fatale !

---

d'autres auront cessé de l'élever, et à vivre en quelque sorte *sous l'œil vigilant de sa raison et de sa conscience responsable.* » H. Baudrillart.

(1) *Les Ouvriers* (Paris, 1870), par E. Manuel, inspecteur général de l'Instruction publique.



Au mal, comme au carean, l'ignorant est rivé;  
Mais quiconque sait lire est un homme sauvé.

Quels livres faut-il lire ? A quoi discerne-t-on le bon livre du mauvais ? Je laisse la réponse au philosophe Damiron (1) :

« Le livre est un ami qui vous parle tout bas et en quelque sorte à l'oreille et qui, pour peu qu'il ait d'art, d'habileté et d'agrément, gagne peu à peu votre confiance. Or, parmi les livres aussi, il y a de faux amis, et il est bon de savoir les discerner pour s'en préserver. Un mauvais livre est un flatteur, un ennemi caché sous le masque de la bienveillance. Il importe de n'en être pas dupes et chacun a pour cela un moyen aussi sûr que facile : c'est la conscience. Tout livre qui la blesse, qui parle par conséquent contre la charité, la justice, les bonnes mœurs, quelque art perfide qu'il y mette, est un méchant et mauvais livre; de même que tout livre qui satisfait la conscience est un bon et un excellent livre.

« Mais il ne suffit pas, pour recueillir d'utiles fruits de ses lectures, de savoir distinguer et choisir entre les livres; il faut encore savoir lire, ce qui n'est pas aussi aisé qu'on peut d'abord le supposer. Lire, en effet, bien lire, c'est avant tout comprendre, puis c'est juger et s'approprier les pensées d'un auteur; c'est en faire comme son miel, à la manière de l'abeille, et les déposer, pour les y garder, dans le plus pur de son âme. »

A ces considérations si judicieuses, j'ajouterai le conseil suivant de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas d'autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier (2). »

Les livres qui procurent ce gain moral : voilà les seuls que la jeunesse doit rechercher.

---

(1) Philosophe français né en 1794, mort en 1862.

(2) La Bruyère : *Des ouvrages de l'esprit*.



## CHAPITRE II.

### Nécessité d'une rééducation morale de l'ouvrier

L'éducation intellectuelle et morale de l'ouvrier mérite donc une attention sérieuse, un effort nouveau de ceux qui peuvent contribuer à l'élever, malgré les belles pages écrites, surtout au siècle précédent, par les économistes. C'est qu'il y a des idées, des théories considérées comme une vérité un jour, et taxées d'erreur le lendemain, suivant l'état social, sujet à tant de changements. L'ouvrier est des premiers à en ressentir le contre-coup; il est tout de suite dominé par l'ascendant de novateurs, se disant apôtres de réformes et de progrès qui ne sont que chimériques. Comme, selon eux, tout est à refaire de ce qui existe, ils entraînent l'ouvrier dans le flux et le reflux de leurs velléités.

Il faut donc détruire l'influence de ces discoureurs par un enseignement fixe, fait d'idées générales, résultat de l'expérience des siècles, sorte de code, je voudrais pouvoir dire d'évangile acceptable en tous temps et en tout pays. Ce code est-il impossible? Je ne le crois pas (1). Quand je dirai que l'ouvrier peut sortir de son ignorance, qu'il a la facilité de s'instruire, que cela est un devoir pour lui homme, appelé comme tous les hommes à s'élever par les jouissances de l'esprit, qui me contredira? Si j'avais à craindre des contradicteurs, je m'appuierais sur les maximes qui constituèrent la

---

(1) La morale est en effet un point de ralliement. « Dans un temps où la société est si divisée, où tout chancelle, en nous et en dehors de nous, n'est-il pas bon de chercher quelques points fixes autour desquels tous les cœurs honnêtes puissent se rallier?... Pourquoi ne pas nous rattacher à ces grands principes moraux qui seuls peuvent nous unir et nous maintenir en corps de nation? Si nous jetons les yeux sur la vaste ligne qui s'étend chez nous de l'ultramontanisme au positivisme, nous ne voyons que dissensions et hostilité : c'est le théâtre de la discorde et de la guerre. Que ne les tournons-nous vers le champ de la morale? Nous y trouverions, à travers quelques dissidences de détails, un accord général et dominant : c'est le théâtre de l'harmonie et de la paix. C'est là, par conséquent, qu'il faut, tous tant que nous sommes, nous donner rendez-vous pour travailler de concert au relèvement de notre commune patrie. » Ferraz (ouvrage cité, p. xiii et xiv.)

base de l'enseignement des moralistes de tous les siècles. Renonçant au luxe des spéculations métaphysiques, se préoccupant avant tout du peuple à diriger, ces moralistes firent, comme on l'a dit, descendre la philosophie du ciel sur la terre. C'est ce que fit Socrate. A Athènes, ce saint du paganisme était partout, désireux de soulager les âmes en les délivrant de l'erreur. Comme l'apôtre S. Jean, il aurait pu dire au peuple : « *La vérité te délivrera.* » On le voyait autant parmi les gens affairés que parmi les oisifs, leur arrachant à tous, par une habile induction, l'aveu de leur ignorance, et leur montrant la claire vue des choses. En son temps, en effet, tout comme dans les nôtres, combien d'opinions différentes avaient cours dans le triple domaine religieux, politique et social, inquiétant les esprits qui ne savaient plus où se prendre ? Tant il est vrai que les aspirations des hommes vers un état meilleur sont continuelles, sans limites, et jamais satisfaites !

On attribuait, à cette époque, ainsi que de nos jours, tous les maux de l'humanité à l'inégale distribution des richesses. On attaquait la propriété parce qu'il y a d'iniques possesseurs, et on remettait à l'État, arbitre souverain, unique propriétaire, le soin de donner à chaque citoyen, suivant ses besoins. Un contemporain de Socrate, le poète comique Aristophane, qui savait dire des choses sérieuses en riant, énumérait dans une de ses œuvres, les malheurs qui accableraient l'humanité, si les biens étaient également répartis, et prouvait ainsi que le travail et l'activité humaines se fondent sur l'inégalité sociale, et que la pauvreté est la source des richesses.

Les moralistes de Rome s'efforcèrent de vulgariser l'enseignement des Grecs. Obligation pour tous de travailler au bien général, de fonder l'utile sur l'honnête, la souveraineté sur la justice, et la loi civile sur la loi naturelle; nécessité de dominer la fortune au lieu de se laisser dominer par elle; tels furent les points principaux de leur prédication morale. Après Cicéron, nous trouvons surtout ces philosophes pratiques dans les temps les plus troublés de la Rome païenne, alors que les conquêtes ont augmenté la misère du peuple conqué-



rant, au sein d'une société dévorée par la fièvre du luxe et des plaisirs, quand les corps sont enchaînés et les consciences opprimées par des scélérats assis sur le trône. En face de ces tyrans, professeurs du crime, et, comme pour les braver, l'enseignement moral prend plus de précision et de force; il va de plus en plus droit au peuple, aux ignorants, aux déshérités qu'il faut secourir et consoler. « Ce n'est plus le temps, dit Sénèque, de s'amuser aux jeux de la dialectique. Philosophe, cesse les beaux discours. Les ignorants implorent assistance pour leur vie qui se perd. Ils te supplient de les tirer de l'abîme, et de faire luire devant eux la salutaire lumière de la vérité. »

Et Sénèque était un philosophe païen. Il voyait le devoir pour les grands de venir en aide au peuple, mais de lui accorder des secours, suivant ses droits seulement. Le christianisme poussa ses exigences au delà : il inventa la charité. Un malheureux, s'il n'a pour sa défense que des droits discutables, peut mourir dans l'abandon. Grâce à la charité qui ne discute pas, il sera toujours secouru. Voilà en quoi l'Evangile est le plus grand ami du peuple. Celui qui a dit : « Vous êtes tous frères, fils d'une famille dont le père est le Christ... Aimez-vous les uns les autres; portez l'un le fardeau de l'autre... », a mieux parlé en faveur du peuple que tous les livres où sont longuement développés, en dehors de toute idée chrétienne, les droits et les devoirs des riches et des pauvres, des patrons et des ouvriers. Car ces lignes, dans leur forte simplicité, sont la condamnation de l'égoïsme. Comme des branches et des rameaux nombreux sortent d'un même tronc, ainsi se rattachent à l'égoïsme toutes les faiblesses et tous les défauts qui divisent l'humanité : avarice, orgueil, désirs de jouissances, habitude de ne penser qu'à soi, de tout ramener à soi. Quelle société serait celle d'où ce grand commun diviseur serait banni !

J'ai hâte de venir aux temps présents. J'y trouve aussi les ressources nécessaires pour établir ce code dont je parlais plus haut, et qui peut servir à une règle de conduite de l'ou-

vrier. Je dirai à propos de cette règle ce que H. Baudrillart dit de l'économie politique « dont le fond est solide et permanent... Faudra-t-il croire que l'économie politique change dans ses bases et dans ses principes tous les vingt ans, et que ce qui date d'un siècle à plus forte raison ne doit plus avoir cours ? » (1). Je dirai, imitant Baudrillart : Faut-il croire que l'enseignement moral à l'usage des classes ouvrières, lequel date, non d'un siècle mais de plusieurs, est suranné, et, par conséquent, sans force et sans vertu ?

Qu'il soit nécessaire cependant plus que jamais, c'est ce dont je suis surpris, quand j'ai sous les yeux tant de bons livres de morale pratique en usage dans les écoles primaires, livres si bien faits pour préparer à la vie. Pourquoi n'ont-ils pas la bienfaisante influence que leurs auteurs espéraient ? Je réponds : il y a une sorte d'anarchie dans les consciences ; certaines vérités docilement acceptées autrefois sont ou rejetées ou affaiblies, comme des doctrines vieillotes en désaccord avec l'état social. Les hommes leur ouvrent moins leur cœur et leur esprit, et s'abandonnent aux réalités matérielles qui les subjuguent. On voit trop clairement les causes de ce mal. Les exigences de la vie plus lourdes, les luttes des intérêts plus violentes détournent l'homme de ce recueillement, producteur de tranquillité morale et de vigueur intellectuelle ; et, loin de la méditation qui élève, il s'épuise et s'aigrit dans la préoccupation du conflit incessant des intérêts. Ainsi, soumis à la tyrannie des faits, il ne suit plus la direction des idées ; sourd à la voix de sa conscience, céleste et immortelle voix, dit Rousseau, il sacrifie l'honnête à l'utile. C'est la dictature de l'égoïsme. Et, changeant un mot dans une maxime connue de la Rochefoucauld, on peut dire : « Tous ses actes se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer. ».

Véritable abdication de l'âme humaine ! Elle abdique en effet ses droits et sa fonction, si dans la poursuite de l'utile, elle se dégoûte et se détourne de ce qui est simplement beau

---

(1) H. Baudrillart, *Manuel d'Economie politique*. Préface de la 4<sup>e</sup> édition, p. 1.



et bon, si les sensations matérielles étouffent les sentiments. De plus, elle perd toute arme contre le malheur, dès qu'elle ne s'alimente plus que de réalités. Si des revers de fortune lui enlèvent ces réalités, aisance et joies de la vie, satisfaction d'appétits, comme il a perdu l'habitude de la réflexion qui élève et soutient, l'homme est livré tout entier à la domination de la souffrance, mauvaise conseillère.

C'est donc un devoir pour tout homme qui pense de contribuer à la diffusion des idées morales. Celui qui croit posséder la vérité doit en faire part aux hommes capables de l'accueillir, comme c'est le devoir du médecin d'apporter au malade, jusqu'à la dernière heure, un remède ou un soulagement. « Que tout le monde prêche, dit Bossuet, dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations... (1) » Nous n'avons pas tout fait pour nos semblables quand nous avons donné :

Au malade la santé,  
Au mendiant le pain qu'il pleure,  
A l'orphelin une demeure,  
Au prisonnier la liberté...

Il nous reste à dispenser aux âmes faibles l'aliment qui les soutiendra.

Bienheureux ceux qui, épris d'un idéal de vertu, réussiraient à entraîner ces âmes avec eux sur les sommets, *dans ces temples tranquilles de la sagesse* ! Mais il faut porter moins haut nos désirs. Si nous sommes impuissants à conduire les hommes dans la vertu, nous pouvons nous contenter de leur dire que, s'ils le veulent, ils n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes pour y trouver les idées morales, principes de toute justice, et en faire jaillir la flamme destinée par Dieu à éclairer tout homme venant en ce monde. Si la vertu ne s'enseigne pas, quoiqu'on ait dit qu'il y a un art de devenir vertueux, on peut attendre une notable amélioration de celui que l'on pousse à interroger souvent sa conscience, et à se ressaisir quand il s'est abandonné. Je viens de dire qu'il y a

---

(1) Sermon sur la charité fraternelle.

une flamme dans toute âme humaine. Il y a même un dieu qui nous échauffe, a dit Ovide, poète païen. Eviter qu'elle ne s'éteigne dans des âmes qui deviendraient cadavéreuses, comme l'a dit J.-J. Rousseau : telle doit être la préoccupation de tout homme éclairé qui aime l'humanité.

Tout en restant dans le domaine d'ordre spirituel, on peut trouver les moyens d'arracher ses semblables à la dépression morale, et, dans une certaine proportion, à la souffrance. Car se préoccuper seulement de moyens d'ordre matériel, ce n'est point suffisant pour atteindre le but le plus désirable. Il doit y avoir pour tout être humain un apprentissage de tolérance du malheur. C'est, pour ainsi parler, l'apprentissage même de la vie, faite surtout de déceptions et d'espoirs trompés. Bossuet l'a dit : « L'homme traîne jusqu'au tombeau la longue chaîne de ses espérances déçues. » Pourtant, m'objectera-t-on, il y a beaucoup de gens heureux. Oui, et qui même ont fait peu d'efforts pour conquérir le bonheur. Mais par cela même qu'ils n'ont pas eu à lutter contre l'infortune, ils sont exposés à de grands malheurs. La *Némésis*, légende antique, cachait une vérité de tous les siècles ; c'était la jalousie irritée des dieux, détruisant les trop longues prospérités. Aussi, Sénèque pouvait-il dire : « Je plains l'homme qui n'a pas connu l'adversité..... Dès que la mauvaise fortune se présentera à lui pour le provoquer, il ne pourra soutenir son visage, il jettera bas les armes, terrassé au premier coup. »

Donc, si ceux qui possèdent la richesse, réputée comme un instrument de félicité, ont besoin de se prémunir contre les atteintes du sort, à plus forte raison les humbles, n'ayant d'autres ressources que leur sueur, ont besoin de faire provision d'endurance et d'énergie. La souffrance, mal supportée, est toujours mauvaise conseillère.

J'affirme, par conséquent, que la diffusion d'idées constituant un enseignement bien approprié peut conduire l'ouvrier vers la tranquillité d'âme, autant que la science du bien-être matériel, et les conseils relatifs aux mauvaises habitudes qui empêchent ce bien-être.

Il faut aller droit à la racine du mal : l'ignorance. Comme



elle se complique fréquemment d'indifférence à l'égard de ce qui est bien, elle est un redoutable fléau. Quiconque, incapable de penser, est en même temps incapable de ressentir les émotions du bien et du beau, peut descendre au rang de la brute mue seulement par ses appétits. Aussi, jamais on ne se lassera de répéter et d'écrire certaines notions, certaines doctrines essentielles résumant l'enseignement indispensable à l'ouvrier afin d'éviter l'assoupissement de sa conscience.

Quand elle tombe en léthargie, on accuse l'alcoolisme, accusation facile, et, aujourd'hui à la mode, que je veux admettre, dans une certaine mesure. A mon avis (1), il n'est pas toujours la cause, il est plutôt l'effet de l'abaissement du sens moral. Et celui-ci, imputons-le à l'indifférence des parents en matière d'éducation des sentiments. Imputons-le encore aux longues années de désœuvrement intellectuel qui succèdent à l'époque de formation restée incomplète de l'esprit et du cœur de l'adolescent. Voilà la période fatale où l'ignorance exerce ses ravages ! Et aujourd'hui plus que jamais, par une conséquence toute naturelle des conditions de la vie qui ont prématurément soustrait l'adolescent à toute surveillance. L'agglomération des jeunes gens d'âge différent à l'atelier, à l'usine, sous l'œil d'un patron ou d'un contre-maître qui n'ont cure que de leur besogne manuelle : telle est la cause de leur mort intellectuelle et morale. On peut dire qu'à un âge où ils avaient tant besoin d'un soutien moral, ils ont tout perdu en perdant le foyer familial et l'école. Certains toutefois montrent du jugement et quelque fermeté à se maintenir dans la voie droite. Mais reconnaissons qu'ils sont rares, à en juger par leur mauvaise tenue dans la rue, par le laisser-aller de leur langage, par leurs gestes et par leurs manières. Parlez-leur de leur dignité d'homme et de leurs devoirs, même des plus simples convenances. Ils fermeront l'oreille à votre voix austère ces jeunes gens déjà accoutumés à des entraînements irréfléchis.

Je n'accuse point sans tenir compte des circonstances atté-

---

(1) Je reviendrai sur cette idée dans la III<sup>e</sup> partie de ce livre.

nuantes. Pendant la période qui s'étend à peu près de la quatorzième à la vingtième année, période la plus propice à la formation intellectuelle et morale de l'être humain, quel aliment le jeune homme donne-t-il à son intelligence ? Recherche-t-il la fréquentation de gens expérimentés et de bon conseil ? Du moins, si cette société ne lui est pas toujours possible, s'intéresse-t-il à des lectures qui le soutiendraient et le rendraient meilleur ? Des feuilletons, des publications avec images ou triviales ou obscènes, des romans où il voit la vie sous des couleurs fausses, des journaux qui dictent le mépris et la haine de ceux qui ne pensent pas comme lui : voilà les sources corrompues où s'abreuve son ignorance. Avait-il emporté de l'école quelques idées morales, enseignements élevés et pratiques, appuyés sur des exemples ? Ces idées s'effacent peu à peu, comme des couleurs qui ne peuvent supporter le soleil. S'il en a gardé quelque souvenir, il n'accorde plus qu'une valeur de convention à des vieilleries qu'il repousse parce qu'elles le gênent. C'est ainsi que le désert se fait même dans des âmes qui, peu d'années auparavant, semblaient promettre une belle floraison. « Sans exagération, a écrit M. Jacob, professeur au collège Rollin (1), le milieu dans lequel se meut l'adolescent ressemble à un égoût dont il respire à chaque heure les exhalaisons fétides ; et dès lors n'est-il pas presque fatal que la jeune plante humaine qui aurait poussé droite et vigoureuse dans une saine atmosphère, s'étiole, se flétrisse et pourrisse parmi cette corruption ? Qu'on assainisse donc, qu'on purifie notre atmosphère sociale. »

M. Jacob a voulu faire sans doute allusion à la licence des rues, sous toutes ses formes. Cette situation qu'il signale, à laquelle je veux ajouter quelques développements, a préoccupé, en ces dernières années, les pouvoirs publics. Dans beaucoup de villes, des sociétés ont été créées qui se sont donné la mission de faire disparaître des étalages de marchands de cartes-postales, les images obscènes, et de signaler les vendeurs aux magistrats.

---

(1) *Après l'Ecole* (Revue de novembre 1899).



Je voudrais qu'on étendît leurs pouvoirs jusqu'au droit de surveillance des théâtres et cinémas, où tant de mal se fait, où tant de bien pourrait se faire. En ce qui concerne la moralité ou l'immoralité des représentations théâtrales, je touche une vieille question, dont on trouvera l'exposé et la discussion dans des livres de critique littéraire et de morale. Je n'ai donc pas l'intention de la reprendre à mon compte. Aussi bien ce n'est pas le cas de me préoccuper ici, ni des tragiques et comiques grecs, ni de Plaute, ni de ce pauvre Molière, point de mire des foudres de Bossuet et de J.-J. Rousseau. Je veux tout simplement dire quelques mots du théâtre contemporain, tel que je le vois, et tel que je désirerais qu'il fût.

De tout temps, le peuple a montré un goût passionné pour les spectacles ; souvent on l'a blâmé. Critiquer ce goût, tenter (chose impossible, à mon avis) de le réfréner, c'est ignorer qu'il est inhérent à la nature humaine, à tel point qu'il n'est pas nécessaire de recourir au péché originel pour l'expliquer. Et tous, grands et petits, riches et pauvres, nous aimons le théâtre. Non moins que l'enfant, dont il a gardé quelque chose, l'homme préfère aux faits racontés les faits placés sous ses yeux, reproduisant le naturel jusque dans les moindres gestes des personnages. Par exemple, quel plaisir pour lui quand il contemple en action un événement glorieux de l'histoire de son pays ! Celui qu'un vif sentiment religieux anime, tout en connaissant les récits de l'Evangile, est ému en face des tableaux vivants qui représentent des scènes de la vie du Christ.

Quoi qu'il en soit, l'entraînement du peuple vers les spectacles apparaît comme un signe de décadence aux yeux de ceux qui voient l'abjection de la plèbe romaine sous l'empire, contente du morceau de pain jeté par les tyrans, pourvu qu'on lui donnât aussi les jeux du cirque. De même le peuple contemporain restreint sa dépense alimentaire, pour acheter sa place dans les salles de spectacles.

Quoi qu'il faille penser de cette poussée effrénée, on devrait la voir plutôt de bon œil, si on la faisait servir à un bé-

néfice moral. Tout drame, toute comédie, tout film pourrait être une leçon, un moyen de faire vibrer les nobles sentiments résidant au cœur de tous les hommes, et assoupis chez la plupart d'entre eux, un moyen d'exalter la grandeur d'âme, dans toutes ses manifestations, la charité, le sacrifice, et, enfin, tous les devoirs que nous dictent le respect de nous-mêmes et le culte de la famille et de la patrie.

Il n'en est pas toujours ainsi malheureusement. S'il y a des œuvres de théâtre recommandables par leur haute moralité, dans beaucoup d'autres les auteurs se préoccupent seulement, en vue du lucre, de flatter les passions, de plaire par des allusions obscènes, et, bien plus encore, par l'étalage de désordres imités de la vie commune. Ainsi, ce n'est pas la condamnation, mais l'approbation de ses instincts pervers qu'on trouve au théâtre. Et de ces spectacles d'où nos ancêtres emportaient des pensées meilleures, on sort plus enraciné dans son propre mal.

Les pouvoirs qui ont mission de veiller à la moralité publique n'ont peut-être pas déployé toute l'activité nécessaire contre ces dérèglements. Mais ce qu'on n'a pas fait se fera. Les réformes auxquelles je vois tant de bonnes volontés s'attacher aujourd'hui, pour les faire appliquer après la guerre, me font espérer l'assainissement radical des théâtres et cinémas, et la suppression de ces cafés-concerts que je cite seulement en passant, ayant trop de mal à en dire, et ne voulant pas leur faire l'honneur de quelques lignes. De cet honneur d'ailleurs ils se passeront aisément.

Que vois-je, pour justifier mes espérances, dans ces projets de réformes ? L'intention d'empêcher toute déperdition d'énergie morale et de vigueur physique, de relever, d'ennoblir les sentiments trop étouffés par les sensations dans l'homme qui ne réfléchit pas, d'obtenir, en un mot que, dans « la France nouvelle » il n'y ait plus de citoyens indifférents à un idéal de famille et de patrie. Trop longtemps, en effet, l'égoïsme jouisseur a régné, repoussant cet idéal. Notre nation, dans la lutte si vaillamment soutenue, a révélé la richesse de ses ressources morales, cachées, ou perdues, en



apparence pendant la paix. Désormais, loin d'être comme ensevelis, ces trésors devront être constamment tenus au grand jour et fructifier. Tout citoyen devra se dire que qualité de Français oblige ; parce que, être Français c'est appartenir à une nation d'où sortirent toujours les idées généreuses rayonnant dans le monde, nation dont l'histoire brille de désintéressement et de grandeur d'âme, jamais souillée ni par le sang ni par les larmes des vaincus.

Donc, espérons. Mais plus de faiblesse, dans l'avenir, à l'égard des auteurs ou fauteurs de mal. S'il y a eu des erreurs commises, qu'il n'en reste plus que le souvenir aversif. « Vous n'avez plus de faute à commettre, disait Caton d'Utique au sénat romain, lorsque Catilina, avec son armée d'Etrurie, prête à marcher sur Rome, menaçait l'existence des sénateurs et celle de la république. Votre complaisante indulgence à l'égard des désordres et de la corruption créée par la soif des plaisirs, vous a conduits au bord de l'abîme. Réveillez-vous enfin, et saisissez le gouvernail de l'Etat. » Nous avons eu aussi (l'aurons-nous encore ?) notre Catilina : c'est ce même désir de jouissances qui nous a fait renoncer aux devoirs, autrefois sacro-saints pour tous, de la famille, qui a paralysé beaucoup d'élans généreux, et nous a désignés aux convoitises d'un adversaire brutal, dont nous avons failli devenir la proie.

Voilà donc, je le suppose, l'atmosphère de la rue et des salles de spectacles assainie. C'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. Il faut encore que le jeune homme s'enrichisse d'idées morales, dont il aura besoin, pour sa conduite d'abord, et, plus tard, pour l'éducation de ses enfants.

Par quels moyens pourra-t-il conquérir ces richesses du cœur et de l'esprit ? Devons-nous lui tracer un programme de lectures ? Il suffit que, désireux de progrès moral, il rejette loin de lui, comme je l'ai déjà dit, les lectures frivoles, sans portée et sans résultat. Puis, je le laisse libre de prendre, suivant ses goûts et ses aptitudes, son bien où il le trouvera. Il se fera, pour ainsi dire, un bloc de croyances communes à toutes les philosophies, à toutes les civilisations, comme

l'amour du vrai, le respect d'autrui, l'estime des belles actions et des nobles sentiments, les devoirs envers soi-même, envers les parents, envers la patrie et l'humanité, et, en résumé, le culte d'un idéal de justice. Et, quand il croira avoir trouvé la vérité, il l'aimera en raison des efforts qu'elle lui aura coûtés, et sera heureux de l'appliquer dans sa vie. Enfin, il fera, dans ses lectures, une part aux difficiles questions concernant le travail, qui inquiètent notre époque.

Ici, je veux m'adresser particulièrement à l'ouvrier adulte. Il sait que le temps présent est plein de misères. S'il ne comprend pas toujours les problèmes qui nous divisent, il suffit, pour le troubler, qu'il en connaisse l'existence. A quelle époque, en effet, la vérité en toutes choses fut-elle plus recherchée, ou plus contestée ? Me sera-t-il permis de dire que notre nation, après tant de siècles d'essais et d'épreuves, cherche encore un idéal politique, social et religieux ? L'un nie ce que l'autre affirme ; celui-ci aime ce qu'un autre déteste ; celui-là veut détruire plutôt que modifier. En général, les idées vont à l'extrême, au lieu de rester dans ces régions appelées moyennes où de sages concessions réciproques pourraient les maintenir, au grand profit de tous.

Des problèmes très importants, sans rapport avec les formes de gouvernements, et qui intéressent surtout le peuple, l'économie politique, science assez récente, et déjà science maîtresse, les a résolus. Quelle lecture plus intéressante et plus utile pour les travailleurs que les pages consacrées au paupérisme, au luxe, au machinisme, à la division du travail, à la répartition des richesses, aux capitaux, etc. ? Ces questions, l'ouvrier les aborde de lui-même, ou poussé par les excitations jalouses autant qu'ignorantes de ses camarades, irrités de l'inégalité sous toutes ses formes. Le luxe fait ombrage à sa pauvreté ; et c'est le luxe qui le fait vivre. Les capitaux allument sa convoitise ; et les capitaux créent l'industrie d'où il tire sa subsistance.

Si j'avais à tracer un programme, je placerais ces questions en tête de celles que l'éducateur des classes ouvrières étudierait et éclaircirait, pour leur grande tranquillité mo-



rale (1). Car, voyez avec quelle fiévreuse incapacité il les discute. Dans les conversations, il dépense à s'exciter, à faire et à refaire, en imagination, la société, une partie de cette activité qu'il devrait conserver tout entière pour sa profession. Malheur encore plus grand, son âme se perd dans ces stériles déclamations, et son bonheur sombre tout entier dans le mécontentement et la misanthropie. Certes, je le plains plus que je ne le blâme; il a soif de justice, surtout d'égalité; et je voudrais que son sort fût meilleur. Nous qui l'appelons à suivre nos conseils, quel remède trouverons-nous pour son mal moral? Lui dirons-nous qu'il se trompe? Lui prêcherons-nous la résignation à outrance jusqu'au jour inespéré où le soleil ne se lèvera plus que sur les bons?

Ce remède a été trouvé par un ancien ouvrier typographe de Paris, aujourd'hui publiciste et conférencier réputé (2). Dans un tableau peint par lui-même, il se représente comme un homme que n'égare aucune idée systématique, aucune foi aveugle. Il a eu, devant le spectacle de la société contemporaine, des impatiences, des emportements; il a caressé des chimères; il a longtemps chéri ses erreurs. Puis, un jour, il fait table rase de tout cela; il se dégage des influences extérieures, et demande le salut à sa réflexion et à son expérience personnelle. Et voici ce qu'il dit à ce sujet. Je ne saurais mieux faire que de citer textuellement :

« Faute de direction et d'initiation intellectuelle et morale, « faute de source pure où satisfaire sa soif de savoir, le « jeune travailleur peut tomber dans les erreurs les plus grossières. L'ouvrier intelligent n'est en contact qu'avec les fa- « natiques et les violents. Je suis douloureusement convaincu

---

(1) « L'économie politique est une des sciences dont la diffusion importe le plus au bonheur des peuples... De quels préjugés funestes elle est en mesure de guérir l'esprit des populations!... Elle est la science de la liberté et de la justice appliquées à la richesse. Elle tend à développer le bien-être, et avec le bien-être la dignité des masses populaires; elle est l'auxiliaire de la vraie et bonne démocratie. Que met-elle à la place de tant de plans artificiels inventés par l'utopie?... Rien qu'une chose, la seule à vrai dire qui soit efficace, un perpétuel appel à la responsabilité de l'individu. » (H. Baudrillart, *Manuel d'Economie politique* (à la fin).

(2) Georges Deherme.

« qu'il est des jeunes hommes ardents, pleins d'intelligence,  
« de cœur et d'âme qui, peu à peu, sont tombés dans les bas-  
« fonds, pour n'avoir point trouvé le concours moral qui eût  
« fait d'eux des hommes vraiment utiles à la société... C'est  
« qu'il se produit, dans notre milieu social, une sélection à  
« rebours. Les doctrines dissolvantes attirent à elles les meil-  
« leurs parmi les ouvriers. Au lieu d'en faire ce qu'ils de-  
« vraient, ce qu'ils pourraient être, elles en font des dévoyés,  
« des êtres inutiles et prétentieux, des politiciens aigris et  
« suspects. On s' imagine que l'alcoolisme n'atteint que la lie  
« du peuple; je crains qu'il ne prenne aussi la partie supé-  
« rieure du prolétariat. Par conséquent, le premier progrès  
« à accomplir, c'est en somme l'économie du déchet, c'est-à-  
« dire des âmes perdues. »

Puis, après avoir groupé autour de lui quelques ouvriers intelligents et actifs, il disait, dans une lettre : « Notre but est le progrès par la volonté, par l'énergie, par la conscience. Nous combattons tout ce qui peut énerver la volonté, disperser l'énergie, obscurcir la conscience. »

Fier de l'approbation de M. Anatole France, à qui il écrivait, Deherme rendait sa tentative publique, et, le 23 avril 1898, faisait coller sur les murs du faubourg Saint-Antoine la proclamation suivante :

« Aux travailleurs,

« Comme vous nous sommes des travailleurs. Mais nous  
« croyons que la vie humaine a des joies plus intenses, plus  
« hautes, plus durables et moins onéreuses que celles des  
« cafés. De toutes nos forces, malgré notre ignorance et  
« notre pauvreté, nous aspirons à la vie intellectuelle et mo-  
« rale. Voulez-vous être des nôtres ? Parmi nous, vous ne  
« trouverez ni des pédants, ni des sectaires, ni des ambitieux ;  
« mais, quelles que soient vos croyances, des amis sincères.  
« Simplement, nous voulons être des hommes, c'est-à-dire  
« plus que des instincts : des consciences, des intelligences  
« et des volontés. Et cela, camarades, vous le voudrez avec  
« nous. »



Ce généreux appel fut entendu. Il eut pour résultat immédiat la fondation, à Paris, de l'œuvre dite « *la Coopération des Idées*, d'où sortit l'*Université populaire*.

Développer les progrès de la raison, se prémunir contre la trop facile dégradation morale, ne sacrifier à aucune mauvaise habitude, à aucun entraînement, à aucun vice les droits imprescriptibles de l'esprit : tels ont été, en raccourci, les sujets d'entretien de Deherme et de ses camarades. Qu'ils soient aussi les vôtres, jeunes gens, ouvriers qui lirez ce livre. Les temps où nous vivons vous le commandent. Car une des marques distinctives des temps modernes, c'est, pour le peuple, la reconnaissance graduelle de ses droits, c'est la diffusion croissante des moyens de progrès et de bonheur, c'est enfin la création d'un nouveau pouvoir dans l'Etat, le pouvoir du peuple. Mais il exige des qualités que ceux qui le possèdent n'ont pas encore suffisamment acquises. Que d'ignorance, que d'intempérance, que de sensualité grossière ne trouve-t-on pas dans notre société ? Que de ressources intellectuelles ou paralysées, ou perdues ! Cette désolation morale nous laisserait-elle indifférents ? Non. Aussi, je ne puis mieux terminer cette partie de mon livre, qu'en répétant textuellement les conseils donnés par Channing aux ouvriers de Boston.

« Peuple, dit ce grand philanthrope, tu ne peux pas sans  
« honte l'arrêter où tu es. Le passé et le présent te crient  
« d'avancer. Ta nature est trop grande pour être ainsi écrasée.  
« Si tu veux, tu peux t'élever. Il te manque beaucoup  
« encore, et de grandes choses. Le remède souverain et unique  
« n'est pas dans l'urne du scrutin, ni dans l'exercice de  
« tes droits politiques; il est dans l'éducation consciencieuse  
« de toi-même et de tes enfants. Ces vérités, tu les as entendues,  
« mais tu t'es endormi. Réveille-toi ! Prends la résolution sérieuse  
« de t'élever et de t'instruire. Rends-toi digne  
« de nos institutions libres; fortifie-les et perpétue-les par  
« ton intelligence et par tes vertus. »

(A suivre.)

F. FERRÈRE.

# LE CLIMAT DE L'AGENAIS AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

(Suite)

---

Les débuts de janvier 1750 furent froids, mais la gelée ne persista pas plus de huit jours. Dans la suite, il y eut beaucoup de brouillard et de gelée blanche. La température fut douce en février et les amandiers étaient en fleur dès le 15 de ce mois ; la vigne commença « à fleurir dès le 18 ». Le vent souffla presque toujours du S.-E. le matin et suivit le « soleil dans son cours », soufflant du S.-E., S.-S.-E., S.-S.-O. Malgré les gelées blanches du matin, le soleil fut chaud dans les premiers jours de mars et, le 7, tous les arbres avaient des fleurs et des feuilles épanouies. Jusqu'au 10, le beau temps persista. Détail particulier, « les chemins étaient beaux comme dans l'été et il y avait de la poussière ». Les travaux des champs étaient fort avancés ; les vignes étaient à moitié bêchées quand survint la pluie le 11 mars, et les jours suivants virent beaucoup de brouillards, mais la pluie ne persista pas. D'une manière générale le vent qui souffla dans la deuxième partie de l'hiver (15 janvier-15 mars) fut le vent du beau temps, « vent réglé qui suit le cours du soleil et fait tout le tour du compas, sans être jamais violent ». On l'appelle, nous dit de Vivens, « soledre, comme qui dirait solaire ou solisequens ». Les mois de février et de mars eurent un temps beau et tranquille, « ce qui n'était jamais arrivé, à ma souvenance, dans cette saison pendant si longtemps », remarque notre observateur.

Le printemps fut donc, comme nous disons, extrêmement précoce ; les vignes avaient des feuilles le 31 mars et des jets de 3 à 4 pouces de longueur ; l'aubépine était fleurie dès le 20 mars. Tous les arbres étaient verts à ce moment-là ; les



melons étaient nés et les amandes et les prunes étaient formées. Le mois d'avril ne fut pas beau. Il y eut beaucoup de gelée blanche, alternant avec la pluie ou les brouillards fondus. Il plut les 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26 et 27. Dans six jours, il tomba 1 pouce 4 lignes  $\frac{2}{12}$  d'eau, ce qui est considérable, ajoute de Vivens. Le résultat de cette température fut de maintenir pendant tout le mois d'avril la végétation à l'état stationnaire. Les chenilles gâtèrent les arbres et les fruits, surtout les prunes qui, « percées d'un ver », tombèrent. Puis le « beau » mois de mai survint avec quinze jours de pluie sur 31 et la Garonne sortit, le 13, « en quelques endroits ». Les premières journées de juin furent pluvieuses; il y eut aussi plusieurs orages. Le 19 eut lieu une éclipse de lune. Pendant tout le mois, la chaleur fut modérée, ainsi qu'en juillet. Seule la journée du 20 eut  $24^{\circ}$  à l'ombre et celles du 25, du 26 et du 27,  $23^{\circ}$ . A noter aussi un vent furieux le 30. Août ne fut pas très chaud, mais il fit assez beau temps durant ce mois-là. Néanmoins, le 30, le thermomètre marqua  $22^{\circ} \frac{1}{2}$ . Septembre eut, à la fin, quelques brouillards, et donna lieu, le 27, à une observation curieuse que voici : « Vers 7 h.  $\frac{1}{2}$  du soir, après un crépuscule très brillant, surtout au N.-O., par un temps fort calme et clair, j'observai, dit de Vivens, une fusée parfaitement ressemblante aux fusées ordinaires pour la forme, mais qui devait être très grosse, par rapport à son élévation. Elle partait d'un point fort élevé au S.-O. et descendit par un mouvement fort égal continu et fort doux, qui dura plusieurs minutes.

« La tête de cette fusée était fort grosse et d'un éclat extraordinaire. C'était un feu très blanc et très vif. Elle finissait en pointe et sa queue était d'une grande longueur. Toute cette traînée était d'un feu moins clair que la tête..... On n'entendit aucun bruit lorsqu'elle éclata. » Dans l'ensemble, l'automne fut belle avec ses brouillards « blancs et épais » du matin, son temps clair de l'après-midi et ses « étoiles brillantes » du soir. Il ne fit pas froid en novembre. En décembre, il gela à la fin du mois ; d'ailleurs, durant ces deux mois, les observations météorologiques furent brèves, M. de Vivens

étant tout entier absorbé par des expériences d'électricité « appliquée » à un paralytique.

Les observations météorologiques pour les deux années 1751 et 1752 sont contenues dans un registre qui ne contient pas moins de 166 feuillets écrits au recto et au verso, soit 332 pages. Les annotations faites d'après le thermomètre, le baromètre et la direction du vent sont suivies d'une quantité innombrable de réflexions, de constatations, de remarques, de dissertations sur l'astronomie, l'électricité, la quantité de pluie tombée en un mois ou dans l'année, l'influence des planètes sur l'atmosphère terrestre (particulièrement celle de la lune); sur les crues du Lot et de la Garonne, « sur le vent et l'approche de la nouvelle lune », l'influence de l'équinoxe, le froid survenu le 16 mars 1751, « beaucoup plus considérable que le thermomètre ne le marque », la végétation, les clartés australes du 14 avril 1751, les maladies, l'état des rivières, les orages, les phénomènes lumineux, les variations du baromètre et leur rapport avec le vent, les nuages et la rosée, la grêle de Bordeaux du 2 août 1751 et du 29 juin 1752 à Clairac, les « traînées de vapeurs », la fraîcheur des arbres malgré le chaud et la sécheresse, « la couleur de l'ombre », le froid qu'on ressent avant la pluie, la « réfraction singulière » des rayons du soleil, les raisins gelés, l'humidité, la pluie, la « lumière zodiacale », le froid, la chaleur, les brouillards, l'effeuillement de la vigne, les fièvres pestilentiennes de Toulouse, les froids orageux d'août 1752, les tourbillons de vent, le passage des grues ou oies sauvages du 6 octobre 1752.

A ces innombrables remarques nous ne pouvons opposer que cinq ou six lignes du D<sup>r</sup> Fournier. A Monclar, dit-il, le 7 juin 1750, « il plut avec autant de violence pendant quelques heures qu'on ne se souvenait point avoir vu tomber tant d'eau en si peu de temps » ; et pour 1752, « il plut pendant six mois; il n'y eut pas, pendant toute cette période, quatre jours de suite de beau temps. Cette pluie fut suivie d'une longue sécheresse ». Or, le 7 juin, il ne plut pas à Aiguillon où se trouvait de Vivens; le matin fut frais et l'après-midi il fit « beaucoup de chaud ». Nous verrons plus loin ce qu'il faut



penser de l'année 1752. Dans tous les cas, la température de 1751 fut très irrégulière en janvier. Il tomba beaucoup de pluie et il gela en février ; il ne fit pas beau en mars non plus. Voici les températures du mois d'avril : le 1 et le 2, 6° ; le 3, 7° et gelée blanche le matin, ainsi que le 4 et le 5 ; le 6, le 7 et le 8, 7 à 8° ; le 9, 11° ; le 10, 11°  $\frac{1}{2}$  ; le 11, 8° ; le 12, 9°  $\frac{1}{2}$  ; le 13 et le 14, 9°  $\frac{1}{2}$  ; le 15, 8° ; le 16, 7° ; le 17, 8°  $\frac{1}{2}$  ; le 18, 8°  $\frac{1}{2}$  ; le 19, le 20 et le 21, 8° ; le 18, petite gelée le matin ; le 19 et le 20, pas d'observations (de Vivens voyage et va à Tonneins) ; le 21, 8° ; le 22, 9° ; le 23, 10°  $\frac{1}{2}$  ; le 24, 8° ; le 25, 6°  $\frac{1}{2}$  ; le 26, 8° ; le 27, 10°  $\frac{1}{2}$  ; le 28, 11° ; le 29 et le 30, 12°. Comme ce sont là des températures maxima, le mois d'avril fut plutôt frais et il y eut de nombreux jours de pluie. Le « beau mois de mai » connut des bourrasques. Voici les observations du mercredi 5. « Ce matin parfaitement clair, pas un seul nuage, très peu de vent ; le thermomètre a baissé ; le baromètre a baissé tant soit peu, le vent toujours S.-S.-E. ; à midi  $\frac{3}{4}$  nuages, traînées de vapeur, calme. » Il y a ce moment 13°, et de Vivens ajoute : « Je sens un froid qui me « glace les mains ; je ne le sens que depuis qu'il s'est formé « quelque nuage dans l'air. » A 2 h.  $\frac{1}{2}$ , après-midi, le temps est brouillé mais toujours calme ; à 5 h.  $\frac{1}{2}$  du soir, le vent se lève fort du nord-ouest. « J'ai regardé à 10 reprises avec une extrême attention ; je n'ai pas vu un seul nuage qui suivit la direction du vent, la plupart en avaient une directement opposée » ; à 8 heures du soir, petite pluie ; à 10 h.  $\frac{1}{2}$ , pluie encore et point de vent. La pluie la plus forte « qu'on ait vu de mémoire d'homme » ne tomba pas à Clairac le 7 juin, mais le 10 mai ; à 3 h.  $\frac{3}{4}$ , il a commencé à tomber quelques gouttes,..... cette pluie s'est épaissie ; ..... à 4 heures, il a fait un coup de tonnerre, seul. Ensuite la pluie est devenue plus forte ; elle a duré demi-heure, jusqu'à 4 h.  $\frac{1}{4}$ , avec beaucoup de grêle à demi-fondue..... Jamais je n'ai vu une si grande quantité d'eau ; le jardin, les terres, tout était inondé... » Avec ce temps, on ne peut semer le chanvre ni planter le blé d'Espagne ; le lundi 31, Mgr l'Evêque d'Agen, lendemain de Pentecôte, « a permis de continuer les travaux », mais « le

« peuple, qui avait travaillé le dimanche, ne voulait point  
« travailler le lundi; Mgr l'Evêque fut obligé d'avoir recours  
« aux consuls d'Agen pour l'y contraindre, encore y eût-il  
« peu de gens qui voulussent obéir. »

En juin il fit froid ; le 6, de Vivens portait encore une grosse robe de chambre d'hiver et une veste dessous. Cependant la chaleur se fit sentir le 10 et le thermomètre marqua dans la nuit de 20 à 23° jusqu'à la fin du mois ; le 24 juillet, il atteignit 26°, point le plus élevé de l'année. Il plut en août et le Lot augmenta ; les eaux « étaient fort rouges ». Il fit chaud jusqu'au 19 septembre, puis le froid arriva subitement; le lundi 20, il y eut de la gelée blanche; le vent passa du S.-E. au N.-N.-O. ; « les pêches, les melons et les figes furent comme glacées et ne purent se réchauffer de toute la journée ». Le jeudi 23. par un brouillard léger, de Vivens remarqua que l'ombre avait une couleur singulière : « c'est  
« une teinte jaunâtre et verdâtre, mêlée à la couleur noire ordinaire de l'ombre ; j'ai pris une de ces ombres qui donne  
« nait contre un mur pour une tache; c'est la réfraction et  
« réflexion de la lumière du soleil à travers le brouillard léger  
« qui en est cause. »

Octobre fut pluvieux et on ressentit, les premiers jours, un froid très sensible avant les pluies, bien que le thermomètre fut « souvent au dessus du tempéré ». Il n'y eut rien de particulier en novembre, sauf une tempête terrible qui survint le 29, vers les 6 heures du soir, et qui dura toute la nuit avec tonnerre, éclairs, grand vent et grosse grêle. « A Tonneins, dans la maison de M. Larroque, on était obligé de s'appuyer contre les murs pour ne pas tomber. » La température s'abaissa en décembre ; il y eut du givre, de la glace et de la neige, notamment le 20, le 21 et le 22. Le jour de la Noël eut du brouillard, du soleil et des nuages, mais rien « ne remuait, si ce n'est la fumée ».

Nous savons déjà qu'à Monclar « il plut pendant six mois » en 1752. Et cela est vérifié par le journal de de Vivens. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 30 juin, il plut pendant 77 jours et il y eut 4 jours de neige, soit 81 jours sur 182, ce qui est



beaucoup pour le sud-ouest. Avant tout, l'hiver fut humide et, malgré quelques basses températures, il n'y eut pas un pied de légume ni de lin de gelé. Les observations intéressantes du registre des années 1751 et 1752 portent sur la lumière zodiacale : « Cette clarté est parfaitement semblable à celle  
« de la voie lactée. Si on regarde ces deux clartés fixement  
« dans un temps très serein, on y voit une lumière mourante  
« et des ondulations..... J'ai pensé que cette clarté pouvait  
« être une autre voie lactée plus éloignée, c'est-à-dire un  
« amas d'étoiles comme l'autre, dont la lumière ne se fait  
« distinguer que dans certains temps, lorsque le ciel est se-  
« rein ou que les vapeurs sont légères et transparentes. »

Pour ce mois de janvier 1752, de Vivens ajoute qu'il fit plus froid à Tonneins qu'à Clairac parce que Tonneins « est tout découvert au nord et que Clairac est protégé par ses collines ». Il ajoute que d'une manière générale il fit plus froid dans les villes qu'à la campagne et il donne pour raison que pas un pied de légumes ni de lin ne fut gelé ! Entre temps il observait que le dégel entraînait un froid plus sensible que la glace et que ce froid était très malsain. « Je me suis senti gelé auprès de mon feu, écrit-il ; j'ai jugé que le dégel était général, cela s'est trouvé exactement vrai. »

Il constate, en outre, que le vent du N. et du N.-O. existait déjà au premier siècle avant notre ère et que César l'avait observé; il s'appelait Corus et de Vivens cite ses références : (Cæsar, *Comment. de bello Gallico*, lib. 5) « *Magnam partem omnis temporis in his locis flare consuevit* ». Ce *his locis* désigne la côte qui regarde l'Angleterre.

A partir du 1<sup>er</sup> juin, la pluie fut amenée par les orages, qui furent nombreux. Le 1<sup>er</sup> juin, jeudi, orage, avec une grêle terrible dans le haut Périgord ; le 7, deuxième orage ; le 8, troisième orage, sans grêle ; le 18, quatrième orage ; le 28, « effervescence orageuse » ; le 29, orage avec beaucoup de grêle ; le 1<sup>er</sup> juillet entier, orage encore, suivi de grêle ; celle du 29 était grosse comme des œufs de pigeon ; elle fit beaucoup de mal à Nicole, à Roussanes, à Lafitte, à Casseneuil, peu à Clairac ; celle du 1<sup>er</sup> juillet fit un mal affreux aux raisins

dans les vignes hautes. Le 12 juillet, il grela encore beaucoup autour de Clairac, « au Marais, à Fontaine, à Sanson, à Coucinat, à Ribes, au chemin Ferrat, au Pont de la Peyre ». Au total, les quinze premiers jours de juillet furent extrêmement humides, les quinze derniers le furent aussi avec beaucoup de brouillards, mais pas de pluie.

Pendant le mois de septembre il fit très sec. Le soleil fut encore fort chaud en octobre. Le 6 octobre, les grues et les « oyes sauvages » passèrent-au-dessus de Clairac, ce qui est, dit-on, une « marque de froid ». Il y eut, le 14, une « aurore boréale » très brillante. Il fit froid à la fin du mois ainsi que les 4, 5 et 6 novembre, jours où de Vivens séjourna à Agen. A partir du 23, une pluie « continuelle » survint, suivie de beaucoup de brouillards. Il neigea le 7 décembre ; il y eut beaucoup d'humidité le 14 et le 15. Il neigea le 28 et il fit très froid pendant les trois derniers jours de l'année. Au total, la sécheresse fut très grande du 15 juillet au 9 novembre. Pendant toute cette période « j'aurais eu de la peine, dit notre observateur, à mesurer le peu de pluie qui est tombée ».

Nous voici en 1753. Ce fut une belle année ; il faut entendre par là une année de beau temps. Jamais, dit le D<sup>r</sup> Fournier, ce pays-ci n'a joui d'un plus beau ciel et d'un air plus pur. L'hiver fut froid et assez long ; le printemps fut très beau : l'été sec et il ne fut point troublé par les orages. « L'automne, avec quelques jours frais, a été si belle et si douce qu'on n'en a jamais vu de pareille. » A la fin de l'année, le sureau était déjà garni de feuilles et les arbres étaient prêts à jeter leurs fleurs. Que dit à ce sujet le journal de de Vivens ? Janvier fut froid. Il gela du 1<sup>er</sup> au 10, et à partir du 7 la neige fut abondante. (Il y en eut 10 pouces le dimanche 7), et cela depuis la nuit du 4, date où il en était tombé 3 pouces. Sur le Lot il y eut, le 9, des glaçons. Il gela de nouveau du 17 au 21 et, jusqu'au 1<sup>er</sup> février, la température se maintint au-dessous de 6 degrés, chiffre maxima, et le 31 notre auteur marque qu'il « a vu beaucoup de glace aux bords du Lot et de la Garonne ». Avec cela les jours, en général, avaient été très clairs.



En février, il fit froid et beau jusqu'au 9, à l'exception du lundi 5, où il neigea quelque peu. Puis la température se releva jusqu'à  $10^{\circ} \frac{1}{4}$  le 18 et le printemps s'annonça. « Il y  
« a deux ou trois jours que les crapaux ont commencé à se  
« faire entendre ; les violettes fleurissent,... les blés sont  
« devenus très verts ; les fèves et les pois ont très bonne  
« mine. » Le beau temps persista et le jeudi 22 mérita cette  
mention : « Toute la journée a été belle, *admirable*. » Aussi,  
le 28, le sureau avait des feuilles vertes et les pruniers avaient  
leurs boutons déjà blancs.

En mars, la gelée blanche et les brouillards apparurent,  
mais les après-midi furent ensoleillés. Le samedi 3 fut « un  
jour le plus beau qu'il fut possible ». Pendant cinq jours, les  
étoiles furent très brillantes. Le mercredi 7 fut également un  
jour très clair et très beau. Malgré les gelées du matin et le  
vent froid, le beau temps se maintint jusqu'au 12. Il plut  
ensuite, mais un jour seulement. La nuit du 17 au 18 fut « la  
plus belle du monde », avec un clair de lune admirable. Du  
6 au 23, la température oscilla entre 8 et 12 degrés. La cam-  
pagne, à la fin du mois, était merveilleuse. Écoutons cette  
description. Vers le soir (23 mars 1753), après une pluie  
menue, « le soleil a paru ; je n'ai jamais rien vu de si beau  
« que la campagne pendant quelques moments. La terre était  
« d'une belle couleur brune ; le verd des blés foncé, le verd  
« naissant des arbres, les fleurs des arbres fruitiers, les gout-  
« tes de rosée qui semblaient des diamans, tout cela faisait  
« un spectacle très brillant, relevé par le fonds du ciel qui  
« était fort sombre, à l'opposé du soleil. Toutes ces couleurs  
« étaient d'une vivacité et d'une fraîcheur ravissantes. Les  
« pruniers, les amandiers, les peschers, les abricotiers sont  
« fleuris, les fleurs grandes et sans confusion, comme des  
« bouquets bien rangés. »

Et le 31 mars, notre chevalier ajoute : « Jusqu'à présent  
« c'est le seul printemps que j'ai vu. Tout le monde dit la  
« même chose. Il n'y a pas une espèce d'arbre qui ne soit  
« fleuri ou prêt à épanouir ; tout est verd. »

Par contre, les débuts d'avril furent pluvieux et il y eut

des bourrasques de vent qui grillèrent les feuilles des arbres. Il fit froid ; le thermomètre redescendit à  $5^{\circ}$  pendant plusieurs jours et il y eut un jour seulement de la gelée blanche, mais, le 14, le thermomètre remonta et oscilla entre  $8^{\circ} \frac{3}{4}$  et  $14^{\circ}$ . Le 22 il plut et il tonna et le temps resta incertain jusqu'au mois de mai.

A partir du 2, la chaleur commença à se faire sentir. Les observations thermométriques donnent pour ce mois-là des oscillations variant entre  $10^{\circ} \frac{1}{2}$  et  $24^{\circ} \frac{1}{2}$ . Ce chiffre-là, d'ailleurs, ne fut atteint qu'une seule fois le lundi 28, à 6 h.  $\frac{1}{2}$  du soir, « chose très rare à cette heure-là et par vent Nord ». Il n'y eut que trois jours de menue pluie sur 29. Pendant plusieurs jours, il n'y eut pas une goutte de rosée. C'était un temps très favorable à la vigne. Le curé de Monbran, à la date du 8, assurait qu'en cinq jours il avait mesuré sur des ceps « des pousses de deux pieds de longueur », soit 0<sup>m</sup>66. Le 30 mai, notre observateur fut malade. Une fièvre continue l'empêcha de tenir son journal jusqu'au 18 juin.

Nous savons cependant, par la suite de ses observations, que l'été fut sec comme nous l'avait dit le médecin de Monclar. Les chaleurs ne furent point fortes. Le thermomètre, en juillet, ne dépassa jamais  $24^{\circ} \frac{1}{2}$ , point maximum, et ne descendit pas au-dessous de  $14^{\circ}$ . Encore n'atteignit-il ce point qu'une seule fois, le 17, après une pluie d'orage. Le ciel fut serein dans l'ensemble, clair ou très clair, et il faut entendre par là — de Vivens nous le dit lui-même — qu'il n'y avait ni nuages, ni brouillards. Le mois d'août fut tiède et la température fut le plus souvent inférieure à  $20^{\circ}$ . Le matin, à 7 heures, elle dépassa rarement  $12^{\circ}$ .

L'automne, c'est-à-dire plus tôt septembre, octobre et novembre, eurent de très belles journées. « L'approche de « l'équinoxe ne produisit que peu de changement ; il est « tombé quelques gouttes de pluie, on a vu des dispositions « orageuses », mais la sécheresse continua. Les vendanges commencèrent le 17 septembre et les coteaux de Clairac étaient fort animés encore le 25. Les jours clairs furent très nombreux, surtout en octobre, avec des brouillards dans la



matinée. Quelquefois le ciel fut « gris pommelé ». Le soir les étoiles étaient très brillantes. Ce caractère essentiel de la température pendant ces trois mois fut l'absence de vent. Le terme « point de vent » se répète incessamment dans les notes de notre météorologiste. Quand l'air s'agite, nous trouvons la note suivante « très peu de vent, presque point de vent », et les moulins indiquent la direction E., S.-E. ou N.-E. Le 10 octobre, le soleil fut très chaud. Le thermomètre marqua  $20^{\circ}$  ; le 12,  $22^{\circ} \frac{1}{2}$ . A partir du 30, la température se refroidit, la gelée blanche et la glace parurent, mais le beau temps persista et il n'y eut en novembre que quelques jours de pluie, notamment le 10, le 11 et le 12. La neige survint le 30 novembre abondamment, le 1<sup>er</sup> décembre aussi. Le 4, elle avait disparu. Les gelées reprirent le lendemain et durèrent jusqu'au 12. Il plut le 13 et l'humidité devint intense. Cela coïncida avec un relèvement de température qui se maintint jusqu'au 28 décembre. Il y eut des journées de  $10^{\circ}$  et de  $11^{\circ}$ . Le jour de la Noël fut assez beau et il y eut  $9^{\circ}$ . Il gela fort les trois derniers jours de l'année (5 degrés *infra glacem*).

L'année suivante 1754 eut un hiver rude, mais dans son ensemble le temps fut « serein » et l'été n'eut pas beaucoup d'orages. En janvier il y eut souvent 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro et de grandes bourrasques de pluie froide. Le mercredi 16, la pluie était continuelle et très abondante, « le temps fort couvert et fort obscur ». Durant les premiers jours de février, il y eut 5 et  $6^{\circ}$  au-dessous de zéro, —  $2^{\circ}$  le 4 et le 5,  $0^{\circ}$  le 6, —  $3^{\circ}$  le jeudi 7, —  $4^{\circ}$  le vendredi 8, —  $5^{\circ} \frac{1}{4}$  le samedi 9. Dégel le 10. Il gela de nouveau les 20, 21, 22, 23, 24 et 25 ; le 26 (à Paris, le froid avait été intense ; M. de Réaumur avait observé, le 7, que son thermomètre était descendu à  $11^{\circ} \frac{3}{4}$  *infra glacem*); les jours de gelée furent encore fréquents en mars; on en observa 20 sur 30. Le mardi 12, le thermomètre marqua  $4^{\circ} \frac{1}{2}$  au-dessous de zéro. Par contre le ciel était clair et le soleil brillait dans la journée. Il tomba, le 15, une neige menue et ronde.

En avril, le temps fut variable et brouillé, toutefois sans grandes pluies ni froids vifs. Les cinq premiers jours du

mois de mai furent beaux. Le 6, « pluye, tonnerre, grands éclairs, grêle épaisse, ravines, vent », dit le journal de de Vivens. Le mardi 7, « orage, tonnerre, torrents de pluye ». Il fit beau et chaud durant le reste du mois avec quelques jours de pluie, notamment le 22.

Juin, juillet, août et une partie de septembre furent secs ; il n'y eut presque point d'orages ; à la fin de juillet, quelques journées furent froides. En août, il fit très chaud du 15 au 19. Septembre fut très beau ; le ciel se maintint sans nuages. Les termes « très beau, très clair, peu de vent, point de vent », se répètent dans les observations du chevalier. « Les nuits « étaient très belles, l'air calme, tempéré ; le serein n'a pas « été malfaisant ; personne n'en a été incommodé, quoiqu'on « se promène après souper ; il n'y a pas eu d'orages ni de « maladies. »

Octobre eut des journées chaudes et pluvieuses. Il y eut des journées sombres ; des brouillards qui durèrent souvent jusqu'à une heure de l'après-midi. Le thermomètre marqua parfois + 18 °. Une seule fois, dans la matinée, il descendit seulement à + 2°. L'automne fut encore belle en novembre, malgré des pluies et des « temps brouillés ». Le jeudi 7, il y eut des brouillards le matin et il fit beau le reste du jour ; le lendemain 8, soleil ; le 9, soleil fort beau après-midi ; le 10, « le plus beau temps du monde » ; le 13, assez beau dans le jour ; le 15, « assez beau, doux » ; le 17, très beau, soleil, très peu de brouillard. A partir du 23, le temps devient chargé, sombre, couvert ; il fait du vent ; « les voiles des moulins tournent fort vite et pourtant les nuages paraissent immobiles. » Il gela le 28 et le 30. Comme toujours, le mois de décembre fut variable ; il n'y eut que cinq jours de gelée. Le 29, le thermomètre marque + 9°  $\frac{1}{2}$  à 2 heures de l'après-midi ; il y eut beaucoup de brouillards, mais aussi quelques jours furent ensoleillés. Le 22, par exemple, il fit à Tonneins « le plus beau ciel du monde ».

Les observations faites à Monclar par le Dr Fournier se résument en cinq lignes pour l'année 1755 : « Le froid, dit-il, « commença le 5 janvier, veille des rois ; il dura assez long-



« temps et fut plus fort de deux degrés qu'il n'avait été dans  
 « la fameuse année de 1709 ; mais cela ne dura que deux  
 « jours ; les autres saisons ont suivi leur cours ordinaire ;  
 « l'été, cependant, a été trop sec et les derniers mois de l'au-  
 « tomne ont été trop pluvieux. » Les notes prises à Clairac  
 sont absolument concordantes ; le dimanche 5 janvier il y eut  
 grand froid. La glace avait 6 lignes d'épaisseur et le thermo-  
 mètre marquait  $2^{\circ} \frac{3}{4}$  *infra glacem* ; le lundi 6, à midi et  
 demi, il y avait  $-4^{\circ} \frac{1}{2}$ , alors qu'à 8 heures du matin il y avait  
 seulement  $-2^{\circ} \frac{1}{2}$ . A 10 heures du soir, par un temps, très  
 clair, des étoiles brillantes et beaucoup de vent, le thermo-  
 mètre marquait  $-8^{\circ} \frac{1}{2}$  ; le mardi 7, à 8 heures du matin, il  
 était à  $-10^{\circ}$ , « le plus grand froid que j'ai encore vu ici »,  
 constate le maître de Barry. Le lendemain, à 2 h.  $\frac{1}{2}$  de l'après-  
 midi, la température était à 0 . Des gelées moins fortes, il  
 est vrai, durèrent pendant tout le mois de janvier et, le 1<sup>er</sup> fé-  
 vrier, il y eut encore  $-6^{\circ}$ . Les caractéristiques de mars  
 furent des brouillards fondus, de la pluie (avec  $+2^{\circ}$ ). Les  
 dernières journées du mois furent ensoleillées. Le mois d'avril  
 fut chaud ; il fallut mettre les habits d'été ; le mois de mai, au  
 contraire, fut très froid. Le 3 juin, il y eut un « vent terrible  
 qui dura tout le jour et qui fit beaucoup de ravages ». Le 21  
 fut signalé par des orages qui durèrent presque toute la jour-  
 née. La pluie était affreuse, le vent violent, accompagné de  
 grêle. La foudre tomba à deux ou trois endroits à Clairac.  
 La paroisse de Cambes, voisine de Barry, souffrit beaucoup  
 de la pluie ; il village fut inondé, les vignes ravagées, les  
 guérêts emportés ; heureusement la grêle ne fit pas beaucoup  
 de mal. Nous ne savons rien de six autres mois de l'année,  
 parce que les notes de l'observateur ne nous sont point parve-  
 nues pour cette période.

Voici maintenant les appréciations de Fournier pour l'an-  
 née 1756 : « L'hiver a été très pluvieux, le printemps n'a pas  
 été beau, non plus que l'été et l'automne. » Et voici celles de  
 de Vivens sur les huit premiers mois de la même année :  
 « Nous avons eu des pluies, des crues d'eau, beaucoup d'hu-  
 midité, des nuages presque toujours, des brouillards, des

vents modérés venant de la partie du sud, du sud-ouest, de l'ouest et allant rarement jusqu'au N.-O. Le degré de chaleur a été tempéré, le thermomètre descendant le matin fort peu au-dessous et montant l'après-midi fort peu au-dessus, le baromètre variant beaucoup et se tenant peu élevé. Nous n'avons pas eu d'orages ici, mais des fréquentes crues d'eau marquent qu'il y en a eu au-dessus ; on dit même qu'il a beaucoup grêlé en divers endroits. » Il fit cependant quelques jours de beau temps en septembre, mais ce fut l'exception. Octobre eut beaucoup de brouillard et de pluie et le baromètre resta fort bas. Cette baisse est ainsi expliquée par notre observateur : « Elle marque la prévalence du flux d'air du nord occasionné par l'action de la lune, qui s'exerce à présent avec le plus de force. Si l'on avait les observations correspondantes de nos côtes, on verrait qu'il y a eu dans le même temps une marée fort haute. »

Les pluies d'octobre amenèrent une crue de la Garonne : le 27 elle se répandit dans la plaine d'Unet et, bien que le Lot n'eût pas donné d'eau, la Garonne entra dans la rivière comme la marée et passa par-dessus la chaussée de Clairac ; les « bateaux passaient au pas volant ». Les brouillards, la gelée blanche, la pluie menue, la neige, furent les signes caractéristiques de novembre. Les courants venant du sud persistèrent pendant une partie du mois de décembre ; le thermomètre resta très bas pendant presque tout le mois : par contre le baromètre fut très élevé.

Une seule ligne du D<sup>r</sup> de Monclar nous renseigne sur l'année 1757 : « Il grela le 30 juin et le 6 août », et c'est tout. Or il ne grela point à Clairac le 30 juin, mais dès midi et demi — c'était un jeudi — le tonnerre ne « discontinuait » point au N. et il tomba une pluie fort douce. Le 30 juin, il ne tomba pas non plus de la grêle dans ce même endroit, mais il fit un grand orage de pluie, « la plus forte qu'on ait vu dans ce canton de mémoire d'homme ». Nous savons aussi que l'hiver fut froid ; il commença comme en 1709, la veille des rois. Le jeudi 6 janvier, il y eut — 5°  $\frac{1}{2}$  ; le vendredi 7, — 7° à 8 h.  $\frac{1}{2}$  du matin, le jeudi 8, — 2°, le dimanche 9, — 4°, le 10,



— 3° 3/4. le 11, — 1°, le 12, — ½°. Le 13, arriva le dégel suivi de la pluie. Le dimanche 16 janvier, on entendit à Clairac, pendant trois fois, un tonnerre sourd et, fait assez curieux, de Vivens ajoute : « Cela pourrait être le bruit de la mer, que le calme de l'air permettait d'entendre. Il est certain (?) qu'on entend quelque fois d'ici le bruit de mer. » Le 22, le vent souffla en tempête toute la nuit et « par bouffées » toute la journée. Dans tout le mois de janvier, il n'y eut qu'un seul jour de beau temps, le dimanche 23. Le 25, il y eut une autre grande tempête suivie d'un déluge de pluie et, vers les 10 heures du soir, d'une aurore boréale. Le 27, il tonna beaucoup et les bourrasques de vent accompagnées de grêle « grosse comme des petits pois » furent fréquentes.

Le printemps ne fut point beau ; il plut le 1<sup>er</sup> avril ; le 2, le temps fut nuageux ; le 3, le vent du N.-O. était « extrêmement froid » ; le 4 vit de la gelée blanche ; le 5 aussi, mais ce jour-là fut admirable ; le 6, il gela le matin et le vent fut « glaçant » ; le 7, il fit froid (+ 3°) ; le 8, le temps resta clair ; le 9 eut du brouillard ; le 10, il fit grand chaud (+ 16° ½) ; le 11, il plut un peu ; le 12, il y eut temps couvert et grand vent ; le 13, il fit assez beau ; le 14, il y eut « plusieurs petits grains » ; le 15 eut beaucoup de nuages, avec des gouttes de pluie ; le 16 fut un jour de pluie ; il fit clair le 17 ; le temps resta brouillé le 18 ; le 19, « temps charmant » ; le 20, « tonnerre et gros nuages » ; le 21, « menue pluie » ; le 22, « il a plu une bonne rosée » ; le 23, beaucoup de nuages, sombre ; le 24, il faisait doux quand le soleil paraissait et les nuages ramenaient un « froid glaçant » ; le 25 fut très beau et il n'y eut pas un nuage ; le 26 fut très clair (+ 5°) ; le 27, il fit du vent par N.-O. ; le 28 fut clair le matin et brouillé le soir . le 29, le ciel fut presque entièrement couvert ; le 30, il fit grand chaud. Avant cinq heures du matin, le thermomètre marquait + 10°.

L'été fut variable ; il plut en juin et beaucoup ; les huit premiers jours de juillet furent frais ; il fit « grand chaud » du 9 au 14 juillet (+ 28° à l'ombre). Ce jour-là la pluie fit baisser le thermomètre de 8 degrés. Il plut abondamment le

20, après une forte chaleur, dans la nuit du 19 au 20 ; il plut encore le jeudi 21. Le 25, il y eut une « aoustade » et il fit un « tonnerre sourd » ; les derniers jours de juillet furent marqués par une hausse nocturne du thermomètre et par une forte pluie qui tomba le 30.

L'automne fut ordinaire ; il y eut des jours très calmes et très beaux comme le mardi 13 septembre et les deux jours suivants. Il plut « aux équinoxes ». La gelée blanche fit son apparition le 25 septembre. Il plut passablement en octobre, mois qui eut des crépuscules admirables tel que celui du samedi 8 octobre : « Il n'y avait qu'une bande claire qui ne « tenait que quelques degrés au-dessus de l'horizon, le reste « du ciel encore couvert de nuages très obscurs ; il voyait à « lire à cette clarté, qui faisait une ombre considérable, plus « de demi-heure après le coucher du soleil. » La gelée apparut le 30 octobre, ce qui paraissait extraordinaire (la glace ayant plus de 2 lignes d'épaisseur), mais le froid ne se maintint que pendant 4 ou 5 jours. Ce fut ensuite l'arrivée des bourrasques de vent et de pluie si communes en novembre et en décembre. Il gela pendant plus de huit jours dans ce dernier mois.

Pour 1758, Fournier nous signale les gelées d'avril, notamment dans la nuit du 16 au 17. Et cela nous est confirmé par les observations faites à Clairac. En effet, le dimanche 16, il y eut du givre, de la neige, de la pluie par vent variable du N. au N.-O. ; à 7 heures, le thermomètre marquait  $+ 1^{\circ} \frac{1}{2}$  ; à midi  $\frac{1}{2}$ ,  $+ 3^{\circ}$  ; le lendemain lundi 17, à 6 heures du matin, il y avait  $0^{\circ}$  et une grande quantité de gelée blanche ; dans la plaine, il y eut de la glace et toutes les vignes en plaine ou exposées au N. et au N.-E. furent gelées. Le mois de mai connut de nombreux orages ; le 16, par exemple, à 4 heures après-midi ; le 18, à 6 heures du soir ; le 22, il tonna fort et il y eut « quelques grains de grêle » ; le 24, l'orage éclata à 3 heures après-midi ; le 26, orage encore ; le 27, il y eut trois orages à 10 heures du matin, à 12 h.  $\frac{1}{2}$  et à 2 heures de l'après-midi ; le 31, il fit des éclairs à l'O. et au N.-O.

Le mois de juin fut très chaud ; le vendredi 16 on put ob-



server un grand cercle ou halo autour du soleil. Par contre il n'y eut que 14° le 2 juillet, à 3 heures après-midi. Le mois de septembre fut très beau surtout le mardi 5, le mercredi 6, le jeudi 7, qui eut en plus une très belle nuit, le vendredi 8, le samedi 9, le dimanche 10. Il avait fait beau aussi les 14, 15, 18, 19, 20, 21, 24, 28, 29, 30 et 31 du mois d'août. Octobre eut beaucoup de brouillards, de la pluie en abondance à partir du 15 et le Lot fut « plein et fort rouge le 28 ». Le 29, la pluie était continuelle; le 31 aussi et également le 3 novembre. Ce dernier mois fut également pluvieux sans beaucoup de froid. Le baromètre resta très bas durant les huit premiers jours de décembre. Il gela « blanc » plusieurs jours de suite ; le mercredi 13 se signala par une grosse tempête avec du tonnerre, du « gros grain mêlé de grêle », suivie le lendemain d'une grande pluie. Il y eut une grande quantité de gelée blanche le samedi 16 et, le soir, le crépuscule fut très brillant. Il plut beaucoup à la fin du mois. Il y eut une grande crue du Lot le jour de la Noël et « tous les moulins furent engorgés ». Le dernier jour de l'année eut beaucoup de gelée blanche par une température de  $- \frac{1}{2}^{\circ}$  et les brouillards « durèrent tout le jour », par vent du N. et du N.-O.

Comme nous l'avons vu en 1759, il y eut deux secousses de tremblement de terre le « 11 août, sur les deux heures du soir », mais la température fut ordinaire, car les « saisons furent peu troublées et il n'y eut presque pas d'orage en été » (Livre de raison du D<sup>r</sup> Fournier, de Monclar). A Clairac, les observations météorologiques nous indiquent des pluies au début de janvier, avec des températures de  $+ 8^{\circ}$ , une grande humidité et des crues du Lot et de la Garonne survenues le 6. Le baromètre remonta ensuite et il resta très haut pendant plusieurs jours, malgré les brouillards, mais le thermomètre ne fut jamais à  $0^{\circ}$ . Février eut des brouillards fondants, de la gelée blanche et de beaux crépuscules. Celui du vendredi 9 était très brillant et « une heure après que le soleil a été couché, on voyait aussi clair que s'il eut été sur l'horizon et « l'on travaillait encore dans les vignes ». Le 13, la température se releva et, à midi  $\frac{1}{2}$ , il y avait  $+ 11^{\circ}$ . Il plut beau-

coup dans les derniers jours du mois et au commencement de mars. Le 3 de ce mois, le Lot eut « une crue subite ». Et cependant le temps était doux ; malgré le vent et les bourrasques, il y avait des fleurs aux abricotiers, aux pêchers et aux fraisiers dès le 9. Le 1<sup>er</sup> avril il plut à Tonneins, le mardi 3 également ; le jeudi 5 il fit un tonnerre assez fort sans vent ni pluie. Le samedi 7 et le dimanche 8, il fut observé un « grand cercle autour de la lune ». Les jours suivants furent très pluvieux et la végétation s'en ressentit : « Les pousses des arbres, surtout des fruitiers, se séchent, noircissent ou rougissent », écrit de Vivens. Il gela le 17 avril comme en 1758, mais moins fortement, surtout dans les endroits bas et dans la plaine du Lot. Cette gelée fut de nouveau suivie par la pluie et il y eut une prodigieuse quantité de chenilles. Ce printemps si humide fut suivi d'un été particulièrement chaud ; « les chaleurs furent excessives et plus remarquables encore par leur continuité..... Le baromètre baissait tous les jours et remontait tous les soirs. » Elles commencèrent le 18 juin. Ce jour-là, à 5 heures du soir, la chaleur directe était à  $+ 32^{\circ} \frac{3}{10}$  ; le lendemain il y eut  $36^{\circ}$  et à l'ombre  $27^{\circ}$ . A 2 heures de l'après-midi, le 20 juin, il y avait  $28^{\circ}$ . Les orages du 23 rafraîchirent l'atmosphère. Juillet eut successivement  $25^{\circ}$ ,  $26^{\circ} \frac{1}{2}$ ,  $27^{\circ}$  et, le 13 de ce mois, le thermomètre marqua  $+ 29^{\circ} \frac{1}{2}$  à l'ombre. La nuit, « l'air était à peine sensible » et il y avait  $+ 21^{\circ} \frac{1}{2}$ . Il y eut encore  $+ 29$  le dimanche 22 et  $+ 29^{\circ} \frac{1}{2}$  le 24 (au soleil il y en avait  $+ 37^{\circ}$ ). Malgré cela, il n'y eut pas d'orage, du moins à Clairac, mais il devait y en avoir eu ailleurs, car l'eau du Lot était fort rouge. Au mois d'août la chaleur fut encore fort « désagréable » jusqu'au 24. Après cette date, les brouillards, la pluie et les bourrasques durèrent toute une semaine. Néanmoins, la pluie fut la bienvenue, car la sécheresse était fort grande.

En septembre, le temps fut variable. Il y eut de la pluie et plusieurs journées de grande chaleur ( $23^{\circ}$ ,  $25^{\circ}$ ). Le 13, jour de jeudi, « la chaleur était étouffante » ; il y avait beaucoup d'humidité ; le 14, le thermomètre était à  $+ 26^{\circ}$ . Les étoiles et les planètes étaient très brillantes. « Jupiter avait tant de



clarté que je crus m'apercevoir, dit notre observateur, qu'il faisait ombre, comme Vénus fait quelque fois. » Ce temps étouffant dans la journée dura plusieurs jours ; « il n'y avait point d'air, le ciel était brouillé et sombre » ; le 20, « on avait de la peine à respirer » avec  $+ 23^{\circ}$ . La pluie revint le 2 octobre, mais ne dura pas, et le temps clair ou couvert resta « assez beau » pendant tout le mois. Les deux derniers mois de l'année furent « incertains ». Pluie, brouillards, vents, quelques moments de soleil, des jours calmes, furent les caractéristiques de novembre. Le 1<sup>er</sup> décembre, la gelée fit son apparition avec  $- 1^{\circ}$  à 8 heures du matin,  $- 2^{\circ}$  le lendemain (glace de l'épaisseur de 2 écus de 6 livres) ; elle fut de peu de durée, le thermomètre remonta rapidement. Le 25, à 8 heures du matin, il y avait  $+ 9^{\circ}$  ; à midi,  $+ 10^{\circ} \frac{1}{2}$ . C'était une chaleur remarquable, il faisait soleil partout ; le temps était beau et calme, mais ce n'était que le prélude d'un grand vent et de beaucoup de pluie. L'année, en effet, finit avec une pluie continue le 31 décembre.

Nous sommes, à cette date, obligés de nous contenter d'observations très restreintes et tout-à-fait générales pour les deux années suivantes 1760, 1761. Pour cette période, les notes du chevalier de Vivens nous font défaut. Elles ne figurent point dans les archives ; il est très probable qu'elles ont été égarées (nous savons, en effet, que la reconstitution des papiers du météorologiste provient de plusieurs sources). Aussi le médecin de Monclar seul nous donne ses réflexions. D'après lui, ces deux années furent vraiment privilégiées ; en 1760, l'hiver a été « bon » ; il n'y eut point d'orages pendant l'été ; seul, « novembre fut pluvieux ». En 1761, les « saisons furent ordinaires », ce qui veut dire que l'année fut calme et les périodes de pluie et de sécheresse peu développées. En 1762, « l'été fut chaud » ; l'automne fut très belle et « elle a été prolongée jusqu'à la fin de l'année sans pluie et sans froid ». Sur cette impression, Fournier ajoute en « résumé pendant cette année, nous avons eu le plus beau « ciel du monde. » La douceur de l'automne se fit sentir même après la Noël.

Aux observations ordinaires sur la pluie, le vent, la température, les brouillards et les nuages, le chevalier de Vivens fit, en 1762, de nombreuses observations sur la boussole. « Le 20 novembre 1761, je trouvais, nous dit-il, que l'aiguille avait décliné considérablement vers l'O. ; il y avait eu la veille une aurore boréale très rouge et très animée. Quand le calme fut revenu, pendant quelques jours l'aiguille déclina beaucoup vers l'E., puis revint vers le N. ; je marquai le point où elle parut se fixer avec une épingle. Dans tous ces temps orageux, l'aiguille s'est fixée un peu à l'O. de l'épingle. » Les orages et les vents ont donc une influence sur la boussole et le 24 janvier il résulte de ces constatations que le courant S. et S.-E. fait décliner l'aiguille vers l'O. et le courant N. ou N.-O. la rapproche du N. Le temps, d'ailleurs, fut très variable durant les trois premiers mois de l'année. Il y eut peu de froid et peu de gelées ; le mois de mars eut une température inférieure à la moyenne de janvier. Avril connut des bourrasques. Mai fut convenable. L'été fut chaud. Dès le 2 juin, il fit grand « chaud tout le jour » ; le 3, le thermomètre marqua  $+ 23^{\circ}$  ; le 4,  $+ 26^{\circ} \frac{1}{2}$  à midi. Le temps resta très beau et très clair pendant 5 ou 6 jours par vent modéré ; il fit orage le 8, après un « chaud extrême » suivi de brouillards « secs » que les paysans appellent mauvais brouillards. En effet, ils ne se résolvent pas en pluie ; le vent les chasse vers « les montagnes » et la chaleur est brûlante, après qu'ils se sont dissipés. Le 10, il y eut un gros orage avec pluie douce et continue ; le 12, il fit très chaud ; la nuit fut très claire par léger vent du Nord et le ciel fut « fort étoilé ». Le 13, il y eut une pluie continuelle et l'aiguille de la boussole se rapprocha du Nord tout à coup. Nouvel orage encore le 16 ; pluie le 17 et le 18 ; orage le 19. Il fit beau les derniers jours du mois, avec une forte chaleur le 29.

Le mois de juillet fut chaud aussi. Les températures de  $+ 26^{\circ} \frac{1}{2}$ ,  $+ 27$ , ne furent point rares ; le 13, il y eut  $+ 31^{\circ} \frac{1}{2}$  à 1 heure après-midi ; le 14,  $+ 30^{\circ}$ . Malgré l'orage du 15, le thermomètre remonta à  $+ 28^{\circ} \frac{1}{2}$  le 18 ; à  $+ 30^{\circ} \frac{1}{2}$  le 22, le 23, le 24 et  $+ 30^{\circ}$  à Tonneins, le dernier jour de juillet, à



3 heures de l'après-midi. Le mois d'août fut chaud aussi, malgré les pluies qui tombèrent dans les premières journées et il y eut des jours fort clairs et calmes. Cette température favorisa la vigne et les vendanges du raisin noir étaient terminées dès le 17 septembre et le vin était « noir et bon ».

Il plut abondamment le 25 ; les autres journées de septembre furent belles. Le 1<sup>er</sup> octobre, l'air était fort chaud et fort pur ; il n'y avait pas un nuage par vent du S.-E. Le 2, la chaleur fut, pour la saison, « considérable » (+ 21° à 3 heures de l'après-midi) ; mais, le 3, il fit orage et il grela à Monclar, puis la température se refroidit ; le mardi 5 il fit beau avec + 10°  $\frac{1}{2}$ , maxima du jour, et il fit frais le reste du mois, avec de la pluie, de la brume et du brouillard. Le thermomètre descendit à + 1°  $\frac{1}{2}$  le 18, à 7 heures du matin ; le 28, il y eut de la gelée blanche. Novembre eut beaucoup de brouillards, qui disparurent souvent dans l'après-midi. Il gela très fort le 15 (— 4°) ; il gela également le 16 et le 17, les brouillards revinrent ensuite. Le dernier mois de l'année fut frais et il n'y eut que quelques jours de gelée blanche. La température resta douce également pendant tout l'hiver et nos deux observateurs sont d'accord à ce sujet, mais l'année 1763 elle-même fut particulièrement mauvaise : « Pendant le mois de décembre 1762 et la première semaine de janvier, le temps fut très doux pour la saison ; il y a eu tous les jours une quantité surprenante de violettes, belles, fleuries comme au printemps ; il y a eu des œillets, des roses, du chevreuil, des camomiles, des scabieuses, de la lavande et, ajoute de Vivens, il y a encore — 10 janvier — quelques artichauts et des petits pois. Les fèves ont fleuri mais n'ont pas produit. » Ce beau temps se gâta à la fin du même mois. « La pluie du printemps et les orages de l'été minèrent les récoltes. Il grela en beaucoup d'endroits et il y eut de nombreux ouragans, nous dit le docteur de Monclar. » Et s'il ne les a pas notés, il a pourtant bien raison. A un hiver peu rigoureux — les oies sauvages passèrent sur Clairac le 21 mars, allant dans la direction de l'E. et du N.-E., « annonçant la fin des froids », — succéda

un printemps pluvieux et orageux. Les perturbations atmosphériques durèrent jusqu'à l'hiver de 1764. Elles furent marquées par les quatre ouragans de grêle du 11 mai, du 3 juin, du 3 août, du 29 août. « Le 11 mai, la grêle causa beaucoup « de dommages aux vignes, aux chanvres et à certaines pièces de blé » ; on fut obligé de faucher ces dernières et d'ensemencer la terre avec du blé d'Espagne. La grêle du 29 août ravagea la paroisse de Clairac et « fut plus forte qu'en 1747. J'en ai vu à Coucinat — lieu dit, situé à deux kilomètres à l'est de Clairac environ — qu'on avait porté des Bellocs — autre lieu dit, voisin de Coucinat — sur une assiette. Les grains étaient de la grosseur d'une noix muscade. C'était le soir vers les 6 heures ; ils étaient, en tombant, gros comme des œufs de poule. La colline, depuis Cambes jusqu'à Laparade, est restée nue et dépouillée de toute espèce de verdure ». Ce qui frappa surtout les habitants de Clairac, ce fut l'odeur que l'orage apporta avec lui ; c'était une odeur de soufre épouvantable qui se dégageait des champs et surtout des vignes. Partout on sentait « une odeur d'œufs couvés ». Il y eut aussi cette année-là de nombreux orages sans grêle. De Vivens en observa 18 entre le 11 mai et le 29 août et 5 autres pendant le mois de septembre, tous peu ordinaires. Celui du 13 juillet fut une tempête subite accompagnée d'une « obscurité épouvantable ». La journée du 14 août fut marquée par deux orages suivis d'une « obscurité étonnante ». La foudre « tomba » plusieurs fois, notamment le 14 juin, du côté de Laparade. Pendant trois jours de suite, les 12, 13 et 14 juillet, il y eut des coups de vent terribles. Tous ces orages avaient des directions différentes. Quelques-uns venaient du N., mais la plupart venaient de l'O. ou du S.-O. Les pluies dont ils étaient suivis gâtaient tous les produits de la terre. Les raisins ramassés aux pieds des ceps après les orages de grêle conservaient une odeur très mauvaise, même après avoir été lavés et « les paysans qui en firent de la buvende — lisez piquette — en furent quelque peu incommodés ».

Les observations du D<sup>r</sup> Fournier furent courtes en 1764 : « Rien de particulier », nous dit-il. Il entend sans doute par



là que les saisons furent plus ou moins régulières et, dans tous les cas, aucune particularité du climat ne mérita son attention. Et cela paraît exact si on consulte le journal de de Vivens. « J'ai souvent remarqué, écrit-il, que les changements de déclinaison dans l'aiguille aimantée et ses variations subites annoncent des troubles dans l'air. » Or, le 5 août de cette année, il déclare qu'il y a fort longtemps qu'il n'a rien signalé sur la boussole, « quoique je l'observe chaque jour, ajoute-t-il » ; aujourd'hui, « l'aiguille décline à l'E., mais elle varie de bien peu ». Et pourtant ses notes sont aussi copieuses pour cette année-là que pour 1751 ou 1752. Elles débutent par des observations générales sur les tempêtes de Hollande, les inondations en Angleterre et en Allemagne et les orages de neige dans le N. « Ici, dit-il, les vents se sont tenus au S.-E. et au N. ; les vents du S.-O. et O. ont peu régné et nous n'avons eu que quelques bourrasques. » Brume, brouillards fondus, gelées blanches, temps couvert furent le lot de janvier, qui eut aussi, notamment le 3, des nuits claires avec des étoiles fort brillantes, prélude de mauvaises récoltes, surtout pour la vigne, selon le proverbe gascon : *Neit estelado, treillo besiado, pas de hizado* (Nuit étoilée, treille délicate, pas de rendement). Le scintillement inaccoutumé des étoiles est aussi un signe de brouillard pour le lendemain.

Les premiers jours de février furent orageux, mais le reste du mois fut assez beau et assez tempéré, surtout depuis le 12. Le mois de mars eut, durant les premiers jours, quelques gelées et même quelques neiges, mais dans son ensemble il fut beau, tempéré et sec. Le mois d'avril présenta les mêmes observations ; il fit froid, mais dans les derniers jours seulement. Mai, dans son ensemble, fut également sec et assez tempéré. Juin fut chaud : il y eut quelques orages qui ne causèrent point de grands dégâts. Juillet fut variable avec des pluies, des brouillards, un temps sombre dès les 14 premières journées. Le 15, le thermomètre, à 5 heures du matin, ne marquait que  $+ 9^{\circ} \frac{1}{2}$ . Le froid était sensible et il y avait beaucoup de rosée. Ce jour-là il n'y eut que  $+ 13^{\circ}$  comme

maxima. Le phénomène sur lequel de Vivens insiste, c'est l'abondance de la rosée, très pernicieuse cette année-là, aussi bien sur les hommes que sur les bestiaux et particulièrement sur les raisins muscats qui étaient criblés de taches. Le reste du mois fut chaud, mais l'humidité persista avec un temps très calme, sans courants marqués, sauf à la fumée. Les journées d'août furent tantôt chaudes, tantôt fraîches ; à la fin du mois le temps fut orageux. Septembre fut assez beau jusqu'au 16. Ce jour-là, un dimanche, il fit le matin un froid très sensible (+ 6° seulement à 6 heures du matin) et de Vivens entendit des paysans dire qu'il y avait eu de la gelée blanche dans certains endroits. Le commencement d'octobre fut assez beau ; les pluies vinrent vers le milieu du mois ; il fit froid ensuite avec le vent du N.-N.-O. qu'il appelle le Nord noir, parce qu'avec lui il y a ordinairement beaucoup de nuages. En novembre, il fit un froid très vif qui fut suivi de beaucoup de pluie, de neige et de brouillards. Le Lot eut une crue « furieuse », par suite de l'abondance des neiges dans le Quercy. Le mois de décembre, au contraire, eut des « vapeurs chaudes » ; il y eut « transpiration de la terre et de tous les corps ». Le « chaud fut remarquable », dit le journal. Le thermomètre marqua souvent + 10°. L'aiguille de la boussole déclina un peu vers l'E. Le vent se tint constamment au S. avec des directions « variables » à tous les moulins : S.-E. à celui de la Parade, S.-S.-E. à Mombarbat presque S. à Pleyde et S.-O. à la Romieu.

Malgré les variations de décembre 1764, l'hiver de 1765 fut « ordinaire » ; le printemps « très pluvieux » ainsi que le commencement de l'été ; il se réchauffa vers la fin et il n'y a pas eu à se plaindre de l'automne. Ce sont là les observations recueillies à Monclar. Cet hiver « ordinaire » fut un hiver très doux, tout à fait semblable à ceux que nous subissons depuis quelques années. Il fut « rempli » de brouillards fondus », mais la gelée fut rare. Le 18 janvier, quelques amandiers étaient en fleurs. « J'ai vu, dit notre chevalier, un bouton de pêcher à la pépinière, prêt à s'épanouir à cette date » et un jet qui avait déjà des feuilles. Il y avait quantité de



« violettes ; elles fleurissent même dans les prés ; il y eut  
« aussi généralement des jacinthes et des narcisses. Enfin  
« les crapauds, qui généralement annoncent le printemps,  
« commençaient à se faire entendre hier au soir », c'est-à-dire le 17 janvier. Il plut en mars et en avril ; il ne fit pas beau en mai, qui eut beaucoup de bourrasques. Juin et juillet eurent de nombreux jours de pluie, mais l'automne fut belle et douce. Parmi les observations notées, nous devons citer celle du 19 novembre ; elle est intéressante, car elle nous parle des fils d'araignée que nous avons signalés au début de cette étude. « J'ai observé une prodigieuse quantité de fils d'araignée ; plusieurs m'ont paru d'une longueur extraordinaire, au moins de 20 pieds (6<sup>m</sup>66). Ils peuvent servir d'anémoscope ; j'ai vu par leur moyen qu'il y avait beaucoup de mouvement et d'agitation dans l'air, quoiqu'il parut dans le plus grand calme. On les regarde aussi comme un signe de brouillards. Cela s'est vérifié ce soir. Dans l'ensemble, l'année fut pluvieuse et, à la fin de ses notes, notre observateur marque ceci : « Le baromètre n'a jamais autant varié depuis que je l'observe ; je n'ai pas vu non plus autant de brouillards, de pluie et d'humidité dans aucune année. » Le mois de décembre fut un des plus humides et il fut suivi d'un temps très rigoureux.

(à suivre)

O. GRANAT.

# PROFILS MILITAIRES

---

## Le général TEMPOURE

Du général Tempoure, enfant de Nérac, sorti du peuple, nous ne savons que ce que Samazeuilh nous a appris dans sa *Biographie de l'arrondissement de Nérac*.

« Tempoure (Jacques), général de brigade, grand officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, naquit à Nérac le 8 février 1790. Il fut admis dans la marine, le 11 novembre 1805, en qualité de novice timonnier, sur la gabarre *La Garonnè*. Après avoir servi pendant quelque temps embarqué sur la flute *La Charlotte*, le 19 mars 1806, il passa le 7 août d'après comme aspirant provisoire de 2<sup>me</sup> classe sur la frégate *L'Inflexible*. Fait prisonnier par les Anglais, le 25 septembre 1806, et s'étant évadé, le 9 février 1810, du cantonnement de Lannectown, il sollicita, lors de sa rentrée en France, du service dans l'armée de terre où il fut admis comme sous-lieutenant, le 13 janvier 1811, au 44<sup>me</sup> régiment d'infanterie de ligne, pour prendre rang du 1<sup>er</sup> juin 1807.

Passé lieutenant le 25 avril 1811, aide de camp du général Lafosse le 18 juillet 1812, et capitaine au 44<sup>me</sup>, le 3 octobre 1813, Tempoure fit avec distinction les campagnes de 1811, 1812, 1813 et 1814 en Espagne, et celle de 1815 en Belgique.

Licencié le 16 septembre 1815, il fut rappelé le 21 avril 1823 comme officier d'ordonnance du maréchal Moncey, duc de Conegliano, fit en cette qualité la campagne d'Espagne, et y conquist le grade de chef de bataillon, le 2 septembre de la même année, sans quitter sa position d'officier d'ordonnance de Moncey.

Le 13 février 1824, il passa au 50<sup>me</sup> régiment d'infanterie de ligne, et c'est à la tête d'un des bataillons de ce corps qu'il



obtint, le 23 mai 1825, la croix de Saint-Louis, et, le 20 octobre 1826, celle de la Légion d'honneur.

Chef de bataillon, également au 7<sup>m</sup> léger, le 10 juillet 1827. et lieutenant-colonel du 55<sup>m</sup> de ligne, le 18 décembre, il obtint, le 30 avril 1836, la croix d'officier de la Légion d'honneur, en récompense de ses services en Afrique, durant la campagne de cette même année.

C'est comme colonel du 15<sup>m</sup> léger, par brevet du 24 août 1838, qu'il servit en Afrique durant les campagnes de 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 et 1844. Il se distingua notamment dans l'expédition de Médéah, où il reçut un coup de feu à la jambe gauche, le 12 mai 1840.

Investi, le 30 juin 1841, du commandement supérieur de Mostaganem, ses services éminents dans cette position lui valurent la croix de commandeur de la Légion d'honneur, qui lui fut déférée le 7 août même année.

Promu au grade de maréchal de camp, par ordonnance du 6 août 1843, il eut le commandement successif de Tlemcen et de Mascara, et contribua, en décembre même année, à la défaite et à la prise du fameux chef arabe Sidi Embarrack. A raison de ces services, le Roi lui accorda, le 5 du même mois, la croix de grand officier de la Légion d'honneur.

A sa rentrée en France, il fut mis en disponibilité le 29 octobre 1844. Le 30 novembre suivant, il fut appelé au commandement de la subdivision de la Vienne.

Plus tard, et lors de la révolution de 1848, Tempoure avait le commandement de la garde nationale mobile de Paris, depuis le 3 mai 1848, lorsque l'Assemblée nationale fut envahie, le 15 du même mois, par le peuple.

Il a raconté lui-même le rôle qu'il tint dans cette occasion, en déposant en ces termes, comme témoin, devant la haute Cour de Bourges :

« La journée du 15 mai a été, dans ses premières conséquences, si funeste pour moi que si je n'avais eu l'espoir d'être entendu comme témoin, j'aurais demandé à comparaître devant vous comme accusé ; car je désirais avant tout faire connaître à la France et à mes camarades de l'armée

que je m'étais conduit comme un brave soldat et comme un bon citoyen.

« Le 3 mai, j'étais à Paris. Je fus appelé à prendre le commandement de la garde nationale mobile. Je savais combien je rencontrerais de difficultés ; mais j'espérais que mon patriotisme me donnerait les moyens de les surmonter.

« Le 11 mai, à une réunion de la Commission exécutive à laquelle j'assistais, il fut convenu que je placerais trois de mes bataillons à l'hôtel-de-ville, trois au Luxembourg, trois au palais national, et quatorze aux Champs-Élysées. Il fut convenu en outre qu'ils n'occuperaient ces points qu'au rappel de la garde nationale.

« Le général Courtais insista vivement pour obtenir le commandement supérieur de la garde nationale et des troupes.

« J'ai eu beaucoup à me plaindre de la Commission exécutive ; mais ma loyauté m'oblige à dire que, dans cette circonstance, elle a fait tout ce qui dépendait d'elle pour empêcher l'événement.

« Le 15 mai, j'étais chez moi, en uniforme, mon cheval sellé. Je vois deux lettres : l'une de M. Bucher, l'autre de M. le général Courtais. Par sa lettre, le général m'informait des positions qu'il avait assignées aux douze légions de Paris. Il indiquait notamment qu'un bataillon de la première légion serait à la tête du pont de la Révolution, un de la deuxième aux Tuileries et le long du quai, un de la troisième au pont national.

« Le *post-scriptum* était ainsi conçu :

« Les nouvelles d'hier ne sont pas trop rassurantes ; il paraît qu'ils sont dans l'intention de chercher à pénétrer dans l'Assemblée.

« Je montai à cheval avec le lieutenant-colonel Thomas. J'approchai du palais de l'Assemblée nationale, lorsque, reconnaissant par moi-même que les rassemblements étaient nombreux, et qu'il régnait une grande agitation, j'ordonnai au colonel Thomas de rétrograder, de réunir tous les bataillons et de marcher sur l'Assemblée, ordre qui a été encore fidèlement exécuté.



« La foule avait déjà pénétré dans la cour intérieure du palais ; mais j'ignorais qu'elle se fut introduite dans le sein même de l'Assemblée. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que j'arrivai avec mon cheval jusqu'à la porte d'entrée de la nouvelle salle, où je voulais me rendre, pour prendre les ordres du Président, conformément aux ordres du Ministre.

« Mais à peine descendu de cheval, je fus saisi par une troupe d'énergumènes, qui me traîna jusqu'à l'une des tribunes publiques, en répétant que j'étais un ancien militaire, et que c'était à moi à demander au nom du peuple qu'on déclarât la guerre en faveur de la Pologne. Je n'ai pas besoin de dire que, malgré leurs instances et leurs menaces, j'ai gardé le silence. Mais, sentant combien ma position au milieu d'eux était fausse, je cherchai à en sortir. J'y tenais d'autant plus que je venais de voir par mes propres yeux la scène scandaleuse qui s'y passait. Je feignis d'être suffoqué par la chaleur, et un voisin que j'avais mis dans mes intérêts facilita ma sortie.

« Je suis parvenu alors à joindre ma troupe, qui était au pied du péristyle, au coin de la grille faisant face au pont de la Révolution ; et je suis demeuré là, attendant les ordres, soit du président de l'Assemblée, soit du général Courtais. Je n'en avais encore reçu aucun, lorsqu'un individu, porteur d'une grosse barbe rousse, et qu'on m'a dit être Hubert, est venu proclamer la dissolution de l'Assemblée. En ce moment j'ai été entouré par un groupe considérable de ses acolytes, et l'un d'eux m'a dit : « Général, prenez garde à ce que vous  
« allez faire ; votre avenir en dépend. L'Assemblée nationale  
« est dissoute ; je vous somme, au nom du peuple, de me suivre à l'hôtel-de-ville, où s'est établi le nouveau gouvernement. » — Je lui ai répondu : « Je mourrai ici, s'il le faut ;  
« mais me déshonorer, jamais ! Je ne connais à personne le  
« droit de dissoudre l'Assemblée nationale. » Et, mettant l'épée à la main, je criai : « Vive l'Assemblée nationale ! »

« J'appelai à moi mes soldats qui me dégagèrent des mains de ces factieux. Je fis une courte allocution. Je dis

aux gardes mobiles : « Soldats, le 24 février, vous avez contribué à fonder la République ; la laisserez-vous périr ? Vive l'Assemblée nationale ! » Puis, je donnai ordre de dissiper par la force les rassemblements. Dans ce moment, j'apercevais les bataillons du colonel Thomas qui débouchaient sur le pont ; et, renforcé par eux, je dégageai tous les abords du palais, puis ensuite l'intérieur de la Chambre, opération dans lesquelles je fus assisté par une partie des 1<sup>re</sup> et 2<sup>me</sup> légions qui se mirent sous mes ordres.

« Si c'est un service rendu au pays que d'avoir dégagé les abords et l'intérieur de l'Assemblée nationale, je puis revendiquer cet honneur. J'étais là seul, comme officier général, absolument seul.

« Quel fut donc mon étonnement lorsque je rencontrai le général Bedeau et qu'il me dit : « Comment, général, vous êtes encore ici ? mais vous ne savez donc pas ce qui s'est passé ? »

« J'avoue qu'au lieu d'un blâme, je croyais avoir mérité un éloge ; car je crois avoir empêché la République rouge de triompher sur la République modérée.

« Bientôt un arrêté de la Commission exécutive a prononcé ma destitution. Maintenant que la vérité est connue, j'espère que la France et mes camarades de l'armée me rendront cette justice que je me suis conduit comme un brave militaire. J'ai la conscience de m'être conduit en homme de tête et de cœur ; et je considère cette journée comme la plus glorieuse de ma vie ! »

Tenu en disgrâce pendant trois ans, M. le général Tempoure reçut cependant le commandement de la subdivision d'Indre-et-Loire, le 19 juin 1851. Retraité par limite d'âge le 15 mars 1852, un décret impérial du 26 décembre, même année, l'avait, sur sa demande, relevé de la retraite et admis dans le cadre de la réserve.

Le général Tempoure mourut à Bordeaux, le 20 juillet 1854, âgé de 65 ans.

J.-F. SAMAZEUILH.



Quatre jours après, le *Journal de Lot-et-Garonne* du 24 juillet faisait part, en ces termes, de cette mort à ses lecteurs.

« Les journaux de Bordeaux nous apprennent une affligeante nouvelle. Notre compatriote M. le général Tempoure, grand officier de la Légion d'honneur, est décédé le 20 juillet, à Bordeaux, à l'âge de 65 ans.

« M. le général Tempoure avait conquis presque tous ses grades dans l'armée d'Afrique, et il avait commandé la garde mobile après février.

« Ses obsèques ont eu lieu samedi matin dans l'église Saint-Dominique. Cette cérémonie funèbre, dit la Gironde, avait attiré une foule tellement considérable que le passage était intercepté dans la rue du Chapelet et dans la rue Saint-Dominique. L'église était pleine de militaires, parmi lesquels nous avons remarqué le général de Tartas et grand nombre d'autres officiers supérieurs. Pendant la cérémonie religieuse, la musique du régiment a joué ses morceaux le plus en harmonie avec la circonstance. A onze heures moins un quart, le cortège funèbre s'est dirigé vers le cimetière de la Chartreuse, où ont été déposés les restes mortels du général Tempoure. »

PH. L.

# PROCÈS-VERBAUX

des Séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

---

*Séance du 4 janvier 1917. — Présidence de M. le docteur E. Labat*

En prenant possession du fauteuil présidentiel, M. le docteur E. Labat s'incline une fois de plus devant les membres de la Société morts au champ d'honneur, Henry Tropamer, le capitaine Houzelot, et il adresse un salut ému à ceux de ses collègues frappés dans leurs plus chères affections, M. Labadie-Lagrave, dont le fils a été récemment tué devant Verdun, M. Chaux, qui, après avoir perdu également son enfant au dernier tournant de la bataille de la Marne, vient d'avoir la douleur d'apprendre que son gendre, M. Michelin, lieutenant de vaisseau, a disparu avec le *Suffren*. Il invite la Société à se joindre à lui pour adresser encore une fois à ces familles si éprouvées l'expression de ses plus sympathiques condoléances comme de ses plus vifs regrets.

Et, s'élevant à des considérations générales que lui dicte cette terrible guerre, M. le docteur Labat, tenant plus d'une heure son auditoire sous le charme si captivant de sa parole, admire l'endurance de tous ces jeunes du front, dont la gravité du visage et la profondeur du regard reflètent chaque jour davantage le sentiment profond de la haute mission dont ils se sentent chargés ; et, tandis qu'ils se battent si courageusement au front, il félicite la Société, — ceux de l'arrière, — de ce que, malgré les angoisses persistantes du temps présent, elle n'a pas cessé de poursuivre ses travaux, affirmant ainsi sa force de caractère, sa vitalité. Mais il estime que son devoir n'est plus de se confiner uniquement dans les études du passé. Il importe qu'elle recueille le plus possible de documents sur la crise actuelle, ne faisant état, comme il le fait lui-même, que de ceux dont elle connaît les auteurs, et qu'elle prépare ainsi les synthèses futures d'où surgiront tant d'utiles enseignements. Qu'elle se dispose donc à prendre la direction du mouvement qui va emporter la génération nouvelle. Puisque, de par son titre, elle est restée toujours la Société d'Agriculture, qu'elle comprenne qu'avant toutes choses il faut sauver la terre



de France des dangers qui de tous côtés la menacent. Qu'elle emploie tous ses efforts pour réveiller en ce sens la vocation du paysan ; qu'elle le rattache, par ses travaux, par l'image principalement, au sol qui l'a vu naître ; qu'elle l'empêche désormais de l'abandonner, et, lui faisant comprendre sa beauté, sa noblesse, sa bonté, qu'elle le lui fasse plus aimer.

M. le docteur Labat espère que ces questions primordiales seront mises sous peu à l'ordre du jour. Ainsi, la Société académique d'Agen, vieille de près d'un siècle et demie, se transformant une fois de plus, comme elle l'a fait déjà si souvent, pour les besoins de la cause, aura bien mérité de la petite patrie.

M. le Trésorier rend ses comptes de gestion de l'année 1916. Ils sont approuvés à l'unanimité.

M. le Secrétaire remet à la Société l'exemplaire de la très artistique plaquette, à laquelle elle avait souscrit, du regretté Déchelette, l'auteur du remarquable *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, tombé au champ d'honneur le 4 octobre 1914. Sur la face, le buste de l'éminent savant ; au revers, l'épée moderne de l'héroïque capitaine, croisée, au travers d'une large couronne de lauriers, avec le glaive de la grande époque gauloise que l'archéologue a si bien fait revivre.

Il donne aussi communication de la belle pièce de vers, l'*Ode à la France de 1916*, que M. Boyer d'Agen, comme secrétaire de l'*Idee française à l'étranger*, a lue récemment à la matinée de gala du Théâtre des Arts à Paris, et dont il veut bien offrir la primeur à la Société académique d'Agen, pour qu'elle soit insérée dans la *Revue de l'Agenais*.

M. l'abbé Dubos complète enfin par d'utiles renseignements son travail déjà lu sur les voies romaines de l'Agenais ; et il le fait suivre d'une carte spéciale, dressée par lui, qui permet ainsi de suivre très facilement les tracés des nouvelles voies qu'il croit avoir pour la première fois découvertes.

PH. L.



## RECUEILS ET PÉRIODIQUES

---

POLYBIBLION. — *Janvier 1917.* — *Publications relatives à la guerre européenne.* — T. Tissoni : Le jugement de l'histoire sur la responsabilité de la guerre. — C. Maurras : Quand les Français ne s'aimaient pas. — Devant l'ennemi : Les conditions de la victoire. I. La France se sauve elle-même (juillet-mi-novembre 1914). III. Ministère et Parlement (septembre-fin décembre 1915). — L. Cornet : Histoire de la guerre. — G. Blanchon : La guerre nouvelle. — P. Nothomb : La Belgique en France. Les réfugiés et les héros. — B. de La Flotte : Notes d'un volontaire de la Croix-Rouge. — F. Olyff : La Belgique sous le joug. — E. Vandervelde : La Belgique envahie et le socialisme international. — Général Cherfils : Pages de sang et de gloire. — Christan Foré : Morhange et les Marsouins en Lorraine. — L. Madelin : La Victoire de la Marne. — E. Vedel : Nos marins à la guerre; Sur mer et sur terre. — G. Preziosi : L'Allemagne à la conquête de l'Italie; trad. par E. Lemonon. — S. Kozicki : La Pologne depuis le Congrès de Vienne (1815-1915). — C. Larronde : L'Anthologie des écrivains morts pour la patrie. — S. Couhé : Le patriotisme de la femme française. — J. Combarieu : Les jeunes filles françaises et la guerre. Etc., etc.

HISTOIRE. — G. Schlumberger : Récits de Byzance et des Croisades. — Dr Cabanis : Une Allemande à la Cour de France. La princesse Palatine. — C. Weil : L'Alsace française de 1789 à 1870. Etc.

*Février 1917.* — A. Masson : L'invasion des Barbares, III. — C. H. Destre : L'énigme de Verdun. — M. Nadaud : En plein vol. Souvenirs de guerre aérienne. — T. Roosevelt : Le devoir de l'Amérique en face de la guerre. — A. Chuquet : L'Allemagne au dessus de tout. — Etc. — L. Daudet : L'Heredo. Essai sur le drame intérieur. — Barthou : Lamartine, orateur. — P. M. Masson : La religion de J.-J. Rousseau. — L. Félix-Faure Goyau : Christianisme et culture féminine. Etc.

REVUE HISTORIQUE. — *Janvier-Février 1917.* — Lucien Romier : Les protestants français à la veille des guerres civiles (1<sup>re</sup> partie). — Louis Halphen : Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. I. La composition des Annales royales. — H. Vander Linden : Les Normands à Louvain (884-892). — Bulletin historique : Histoire de France. Révolution, par Rod Reuss.

*Mars-Avril 1917.* — Lucien Romier : Les protestants français à la veille des guerres civiles (suite et fin). — Emile Haumant : Un problème ethnographique. La Slavisation de la Dalmatie. — Bulletin historique : Histoire de Russie. Publications des années 1914 et 1915, par G. Gautier. — Histoire de France : Le moyen âge jusqu'aux Valois (1<sup>re</sup> partie, par Louis Halphen. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et Sociétés savantes. — Chronique. — Index.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — Tome XLIII. — Sixième livraison : L'Ermitage du Toulon (M. A. Dugarric-Descombes). — Extrait du deuxième volume des Voyages du chevalier de La-grange-Chancel (M. A. Dugarric-Descombes). — La levée des cochons dans le district de Ribérac en l'an III (M. A. Dubut). — Un médecin périgourdin conspirateur en 1804 (M. R. Villepelet). — Varia : Papiers trouvés dans un grenier du bourg de Château-l'Evêque (M. A. D. D.). — Nécrologie : R. Gabriel Courtney (M. M. L.). — Docteur Adrien Beauchamps (M. E. Decoux-Lagoutte). — Louis Simon (M. R. V.). — Table alphabétique et analytique des principaux noms et matières contenus dans le tome XLIII (1916), par M. le comte de Saint-Saud.







N° 2

# REVUE DE L'AGENAIS

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

---

44 Année — Mars-Avril 1917



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

—  
1917

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite



## SOMMAIRE :

I. <i>Profils militaires. Armand de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France</i> , par Ph. Lauzun.....	85
II. <i>Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais</i> , par E. D. ....	99
III. <i>La vie intellectuelle de l'Ouvrier</i> , par F. Ferrère.....	118
IV. <i>M. Théodore Stanton</i> , par P. Bitaubé.....	129
V. <i>La collection Ripley à la bibliothèque de la ville d'Agen</i> , par Théodore Stanton.....	141
VI. <i>Noms grecs dans les Pyrénées centrales</i> , par S. Allègre .....	142
VII. <i>Procès-verbaux des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (mars)</i> .....	155

### GRAVURE.

Armand de Gontaut, baron de Biron, maréchal de France.

---

**La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.**

---

**Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.**

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

### TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

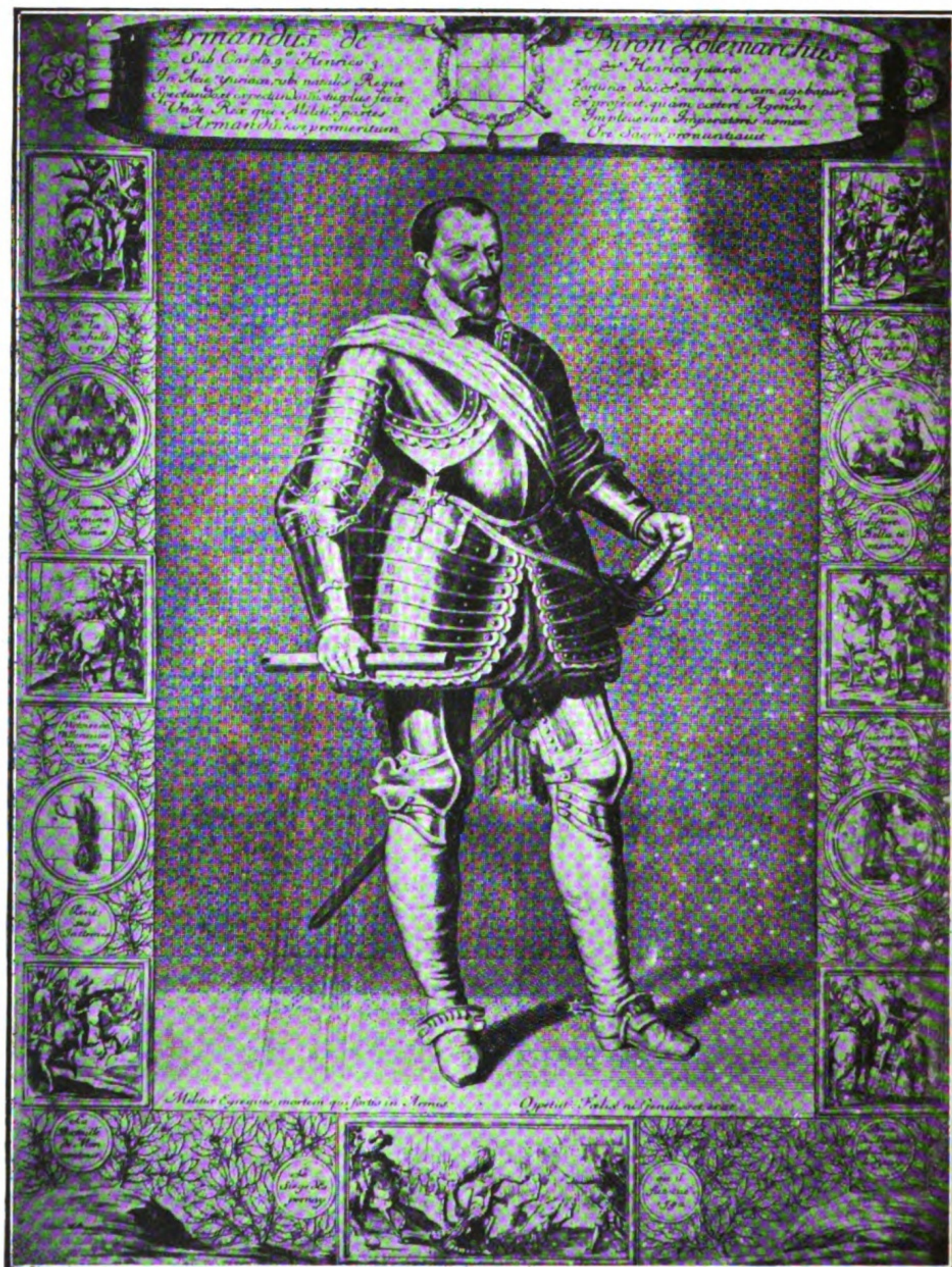
8 pages de texte réimprimées jusqu'à		50 exemplaires		10 fr.
8	—	100	—	12 fr.
12	—	50	—	14 fr.
12	—	100	—	16 fr.
16	—	50	—	15 fr.
16	—	100	—	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.









Cliché Ph. Lauzun

ARMAND DE GONTAUT, BARON DE BIRON  
MARÉCHAL DE FRANCE



## PROFILES

**Armand de GONTAUT :**

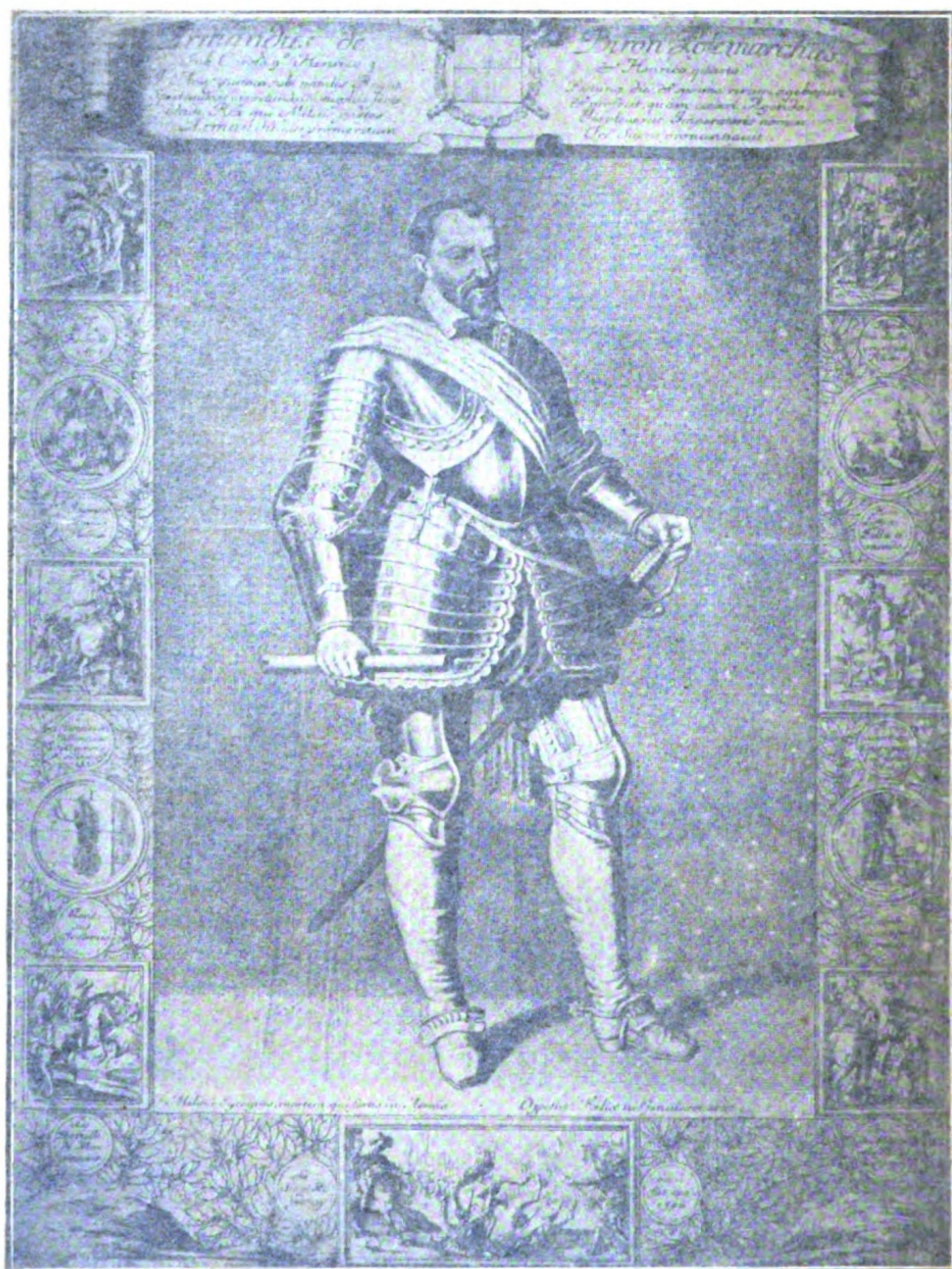
**Maréchal de France**

La gravure que nous reproduisons est la copie de celle de Monluc, donnée par le tome 10 des *Années* de cette Revue, pour qu'elle vienne s'ajouter à son tour à nos lecteurs. Elle est d'ailleurs originaire de la collection de gravures qui portent le nom, et n'avons-nous pas le droit de revendiquer cette illustre fabrication pour les habitants de notre région ?

Ce portrait est celui d'Amalric, le premier roi de la troisième race, le premier maréchal de France, le premier grand chambellan de France, le premier des rois de France, d'abord roi de France et de Navarre, puis son ami le pape, le roi de Castille, le roi de Sicile, le roi de Saint-Louis, et le premier à être rappelée.

Comme celle de Monluc, la nôtre ne nous la possédons, mesure 0 m. 40 (6). Comme elle, elle est entourée de fossés. C'est pendant les principaux combats que le capitaine de Gontaut, tête nue, le col ouvert, le visage à la charpe blanche du commandant, se tenait debout appuyée sur la garde de son épée, son bonnet de maréchal. C'est bien le soldat de la guerre que nous avons sous les yeux, prêt à exécuter, comme il le fait, son *Roi hironnement, assavoir prier pour le bon homme de bien* », comme il le lui écrivait lui-même, à la date du 25 avril 1580.





Cliché Ph. Lauzun

ARMAND DE GONTAUT, BARON DE BIRON  
 MARÉCHAL DE FRANCE



# PROFILS MILITAIRES

---

**Armand de GONTAUT, baron de Biron,  
Maréchal de France.**

La gravure que nous reproduisons ci-contre est trop sœur de celle de Monluc, donnée par nous dans un des précédents numéros de cette Revue, pour que nous ne tenions pas à la présenter à son tour à nos lecteurs. Les Gontaut ne sont-ils pas d'ailleurs originaires de la ville de Gontaud en Agenais, dont ils portent le nom, et n'avons-nous pas dès lors le droit de revendiquer cette illustre famille parmi les gloires et les célébrités de notre région ?

Ce portrait est celui d'Armand de Gontaut, baron de Biron, le premier maréchal de France de la famille, le fidèle soutien des rois de France, d'abord l'ennemi du jeune Henri de Navarre, puis son ami le plus dévoué quand il eut ceint la couronne de Saint-Louis, et dont la vie toute militaire mérite d'être rappelée.

Comme celle de Monluc, la belle gravure originale que nous possédons, mesure 0 m. 40 de haut sur 0 m. 30 de large. Comme elle, elle est entourée de jolies vignettes représentant les principaux combats que livra Biron. Au centre, Armand de Gontaut, tête nue, le corps couvert de son armure, l'écharpe blanche du commandement en sautoir, la main gauche appuyée sur la garde de son épée, la droite tenant le bâton de maréchal. C'est bien le soldat, l'intrépide guerrier que nous avons sous les yeux, prêt à partir en guerre et « *à servir son Roi bironnement, assavoir fidèlement et en homme de bien* », comme il le lui écrivait lui-même, à la date du 25 avril 1580.



Au-dessus, sur une banderolle déployée, dans un écu, soutenu par deux bâtons de maréchal en croix de Saint-André et surmonté d'une couronne comtale, sont gravées les armes des Gontaut, qui sont : *un écu en bannière, écartelé d'or et de gueules.*

De chaque côté, la légende suivante :

ARMANDUS DE BIRON, POLEMARCHUS,  
*Sub Carolo 9, Henrico 3 et Henrico quarto.*

*In Acie yuriaca, ubi natalis regiæ fortunæ dies, et summa rerum agebatur; Spectando et expectando immotus plus fecit et profecit quam cæteri agendo : Unde Rex qui Militis partes impleverat, Imperatoris nomen Armandum esse promeritum ore sacro pronuntiavit.*

« Armand de Biron, général sous Charles IX, Henri III et Henri IV. Dans la bataille d'Ivry qui devait décider des naissantes destinées du Roi et des intérêts de l'Etat, par son observation et son attente impassible il fit plus que les autres par leur action. Aussi le Roi, qui avait combattu en soldat, déclara de sa bouche auguste qu'Armand avait mérité le titre de général. »

Au bas, cette devise :

*Militiæ egregius, mortem qui fortis in armis appetiit; Fœlix ni genuisset erat.* — « Guerrier illustre, qui demandait la mort en combattant, heureux s'il n'avait pas eu de fils. »

En marge, à gauche, de haut en bas :

1° « *Le siège de La Rochelle, 1573* », où Charles IX envoya Armand de Gontaut pour réduire les Protestants qui en avaient fait leur principale place forte. Biron assiégea la ville, mais il ne put s'en emparer; et, après plusieurs essais d'attaques, où il se distingua comme grand maître de l'artillerie française, il se décida à lever le siège pour mieux porter la guerre ailleurs.

2° Au-dessous, un roc au bas duquel des jets de flamme jaillissent du sol, avec cette devise : « *Ingentis semina flammæ* ». « Les semences d'une grande flamme. »

3° Plus bas, « *La victoire de Villeneuve d'Agenais, mois*

*de mars 1577* ». Cette victoire fut peu de chose, du moins d'après le dire des historiens modernes, dont beaucoup ne la mentionnent même pas. « Cependant, dans l'été de cette année, écrit Cassany-Mazet dans son *Histoire de Villeneuve*, Armand de Gontaut, baron de Biron, remporta une victoire sur les Réformés, près de Villeneuve, que Louvet de Beauvais, dans son *Traité sur l'histoire d'Aquitaine*, p. 182, qualifie de célèbre. Henri III, à cette occasion, le décora du grand collier de Saint-Michel, et le fit maréchal de France et commandant de la Guienne ». Tout ce que nous apprennent les actes authentiques de cette époque, c'est que, au commencement de 1577, Villeneuve tenait pour le parti Réformé, qu'Henri de Navarre, alors à Agen, y envoya quelques troupes pour renforcer sa garnison, mais que, lorsque Biron s'y présenta, la ville lui ouvrit ses portes sans coup férir et fut remise par lui sous l'obéissance du Roi.

4° Dans un ovale, un mur au crochet duquel est appendue une longue mèche enroulée et allumée, avec ces mots : « *Perit, sed in armis* », fière devise que s'était choisie le maréchal lui-même, et que justifia sa mort en plein champ de bataille. « Il mourut en combattant ».

5° Au bas de la marge, « *La bataille de Moncontour* » gagnée on le sait, le 3 octobre 1569, par le duc d'Anjou, depuis Henri III, sur les Réformés commandés par l'amiral de Coligny, et où Armand de Gontaut, à côté du prince, rendit des services signalés.

6° Puis, sur la marge de droite, toujours de haut en bas, une vignette avec ces mots : « *Il mène du secours en Flandres* », allusion à la campagne des Pays-Bas, si maladroitement entreprise en 1583 par le duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou, après l'avènement de son frère Henri III, et où Biron reçut mission d'aller pour le secourir, mais vainement, le duc de Parme ayant peu après repris le dessus et chassé notre armée des Flandres.

7° Au-dessous, un ovale, où est figuré un taureau couché, avec cette devise : « *Non differt, bella timendo* » ; « Ne change pas, en redoutant les guerres. »





8° Plus bas, une vignette, où le maréchal est représenté toujours à cheval, suivi de deux lieutenants, avec ces mots : « *Il revient en Cour, après les Etats de Blois* », non pas ceux de 1576, mais ceux autrement plus importants de 1588, au cours desquels Henri de Guise, qui détestait Biron, et, tout puissant, l'avait éloigné des conseils de la Couronne, fut assassiné, et dont la mort permit au maréchal de revenir bien en Cour.

9° Au-dessous, dans un autre ovale, un arc détendu appuyé contre le tronc d'un arbre, et ces mots : « *Cessando, majora parat* ». « En s'arrêtant, il prépare de plus grandes choses. »

10° Plus bas encore : « *La prise de Meulan et la bataille d'Ivry* »; Meulan, petite ville au nord-est de Versailles dont s'empara Biron, en 1590, à la tête de l'armée royale marchant sur Paris; — la bataille d'Ivry, célèbre victoire que remporta Henri IV, quelques jours auparavant, le 14 mars 1590, sur Mayenne et l'armée de la Ligue, et qui lui ouvrit la route de la capitale. C'est Biron qui, ce jour-là, dirigea lui-même l'attaque, plutôt qu'il ne la conduisit; mais « ce fut, écrit l'auteur anonyme de la biographie Michaud, avec tant d'activité et de précision que toute l'armée attribua à ses dispositions la meilleure part de la victoire. Aussi, disait-il à cette occasion à Henri IV : « Sire, vous avez fait aujourd'hui ce que devait faire Biron, et Biron a fait ce que devait faire le Roi. »

11° Enfin, dans la marge du bas, une vignette, plus large que les autres, représentant, entre deux branches de laurier, « *Le siège d'Espernay, où il fut tué, 1592* ». Sous les murs de la place, on voit le maréchal renversé de son cheval et gisant à terre, la tête nue, le casque jeté au loin. On sait, en effet, qu'Armand de Biron mourut le 26 juillet 1592, la tête emportée d'un coup de canon, au siège d'Espernay, en Champagne, comme il s'approchait des murailles pour reconnaître la place. Il était âgé de soixante-huit ans.

— Armand de Gontaud fut un grand homme de guerre. Il ne dut sa fortune qu'à ses seules qualités militaires.

Né, vers 1524, au château de Biron en Périgord, résidence seigneuriale et habituelle de sa famille, il était fils de Jean de Gontaut, seigneur de Biron, l'une des quatre premières baronnies du Périgord, et de Renée-Anne de Bonneval, mariés le 19 mai 1519.

Il fut d'abord élevé parmi les pages de Marguerite de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, et contracta à la petite Cour de Nérac ce goût secret pour la religion réformée, qu'il n'avoua jamais publiquement, ayant toujours servi dans le parti catholique. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il partit pour l'armée d'Italie, se signala dans les guerres du Piémont et reçut du maréchal de Brissac le guidon de la compagnie de cent hommes d'armes, « drapeau qui ne se donnait, dit Brantôme, le temps passé et même d'un si grand maréchal que celui-là, à jeunes gens qui n'eussent fait de signalées monstres de leur valeur. »

C'est à cette époque, qu'au siège du château de Mazin, il reçut à la cuisse un coup d'arquebuse, dont il resta toute sa vie estropié et boiteux. Comme récompense, le Roi le fit gentilhomme de sa chambre. Mais ce ne fut que pendant les troubles religieux que s'affirma la supériorité militaire d'Armand de Gontaut.

Le 6 août 1559, il épousa l'une des plus riches héritières de la Gascogne, Jeanne d'Ornezan, fille de Bernard d'Ornezan, seigneur de Saint-Blancard, lieutenant-général des galères du Roi, et de Jeanne de Comminges, petite fille du non moins célèbre amiral Bertrand d'Ornesan (1). Il devint ainsi seigneur de Saint-Blancard par l'apport que lui fit sa femme de cette très importante seigneurie gasconne, aux confins de l'Astarac et du Comminges.

Dès les débuts des guerres civiles, nous voyons Biron dans l'armée des Guise combattre comme maréchal de camp à la bataille de Dreux (19 décembre 1562). En 1567, il se signale plus encore à la journée de Saint-Denis, où il commandait

---

(1) Voir l'article que Ph. Tamizey de Larroque a consacré à l'amiral Bertrand d'Ornesan (*Recue de Gascogne*, t. VIII, 1867, p. 197).



la cavalerie, et deux ans après à Moncontour, où son courage et son habileté lui valurent la charge de grand maître de l'artillerie. L'année précédente, le Roi lui avait donné plein pouvoir, pour conclure, de concert avec de Mesme, seigneur de Malassis, avec le parti réformé la paix de Saint-Germain, « ce qui fit appeler cette paix *boiteuse et mal assise* ». Biron prit une part très active au projet de mariage entre le jeune roi de Navarre et Marguerite de Valois.

La nuit de la Saint-Barthélémy le trouva enfermé à l'arsenal où il commandait. « Peu aimé des Guise, suspect à la Cour où son scepticisme était mal vu, il ne dut sa sûreté qu'à sa contenance ferme et à deux coulevrines qu'il fit pointer contre la ville pour repousser les assassins. Ce fut chez lui que se réfugia le jeune Caumont La Force, échappé si miraculeusement au massacre. »

L'orage passé, Biron revint bien vite en cour et désormais il n'est pas une affaire sérieuse où nous ne le voyons figurer.

Nous avons déjà dit qu'en 1573, le Roi l'envoya commander à La Rochelle, dont il ne put s'emparer militairement, mais seulement par voie diplomatique. En 1577, nous le retrouvons en Guienne, où son histoire est désormais liée aussi étroitement que possible à celle de notre pays. C'est l'heure où commence en effet sa rivalité avec le jeune roi de Navarre, celui-ci portant le titre officiel de lieutenant général du Roi en Guienne, et Biron, nommé, en janvier 1576, maréchal de France, « avec charge, pouvoir et autorité de commander entièrement par toute nostre province et pais de Guienne en l'absence de nostre très cher et très aimé frère le Roy de Navarre ». Or, Henri n'était pas absent; il se trouvait au contraire à Agen, où il réorganisait l'armée des Réformés. La mission de Biron était donc des plus délicates. C'est avec la plus grande habileté et la plus extrême prudence qu'il s'en acquitta.

La correspondance du maréchal de Biron a été publiée par Ph. Tamizey de Larroque, au tome xix (1873), des *Archives historiques de la Gironde*. Elle comprend plus de 117 lettres de lui et fournit sur ses faits et gestes, durant cette période

de 1560 à 1591, les plus amples et les plus sûrs renseignements.

De son côté, M. G. Tholin a publié, dans le tome ix, 2<sup>e</sup> série, du *Recueil de la Société académique d'Agen*, trente-six lettres du maréchal aux Consuls d'Agen, du 5 novembre 1577 au 1<sup>er</sup> février 1581, par lesquelles il ne cesse de leur recommander d'éviter tout froissement et tout acte d'hostilité à l'égard du jeune prince, les exhortant toujours à demeurer fidèles au Roi et à la religion catholique; ce en quoi les Agenais étaient presque unanimement d'accord avec lui.

En même temps, Biron parcourt le pays en tous sens et se prodigue à faire rentrer les villes rebelles, Villeneuve-sur-Lot, Marmande, La Réole, etc., sous l'obéissance de l'autorité royale. La paix de Bergerac, signée le 15 septembre 1577, vint apporter une courte accalmie aux opérations militaires; ce dont profita la Reine Mère pour entreprendre avec sa fille un grand voyage dans le Sud-Ouest et le Midi de la France, et ramener Marguerite au roi son époux.

Nous avons longuement raconté dans notre *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne, d'après ses livres de comptes* (1578-1585) (1), toutes les péripéties de cette entreprise, quels rapports de tous les jours les deux Reines eurent alors avec le maréchal de Biron, et combien souvent elles cherchèrent à le raccommoder avec le roi de Navarre. La guerre des amoureux déchira tous les voiles et remit en présence les deux adversaires: on sait quel zèle déploya le maréchal pour contrecarrer les projets d'Henri de Bourbon et quelle lutte quotidienne il entreprit contre lui pour maintenir la plupart des villes de la province. On connaît les sièges de Marmande, de Tonneins, le sac de la ville de Gontaud (13 juillet 1580) (2), la prise du Mas d'Agenais, de Damazan, de Monheurt, etc., par Biron; de quelle manière il ravitailla à Agen, le mois suivant, son armée décimée par la maladie « qu'on appelle *Michelle*, qui est comme la coqueluche, mais plus

---

(1) Paris. Alph. Picard, 1902 ; in-8° de 387 p. avec planches.

(2) Voir *Le maréchal de Biron et la prise de Gontaud en 1580*, par Ph. Tamizey de Larroque (*Revue de l'Agenais*, t. xxiii, 1896).



véhémente », ainsi qu'il l'écrivait lui-même au Roi le 3 août; et comment, après le combat de Montagnac du 5 septembre, il « vint prendre place de bataille sur le haut des vignes de Nérac. »

Marguerite a raconté dans ses Mémoires, de la façon la plus pittoresque, ce petit siège de Nérac, où elle résidait en ce moment et qui fit tant de bruit. Elle a dit comment « cette ville « était tenue en neutralité, et qu'à trois lieues près de là, il ne « s'y fist point la guerre, pourvu que le roy mon mary ne fut « point dans Nérac, mais que, lorsqu'il y serait, la neutralité « n'aurait point de lieu ». Or, Biron ayant appris qu'Henri de Navarre était rentré dans Nérac, « où nous estions, dit Marguerite, Madame sa sœur et moy, estant son naturel de se « plaire parmy les dames, mesme estant lors fort amoureux « de Fosseuse, qu'il avait toujours servie depuis qu'il quitta « Rebours », considéra la neutralité comme rompue et rangea son armée en bataille sur les coteaux qui, à l'ouest, dominent cette ville.

« Le Roi de Navarre, écrit Sully dans ses Œconomies royales, avait fait défense de sortir à cheval de crainte d'engager quelque chose mal à propos, voire n'avait laissé ouvrir que les petits guichets des portes ». Mais, malgré une pluie torrentielle, « la reine de Navarre, Madame sœur du Roy et toutes les dames de leur suite, vinrent pour voir l'armée ennemie et l'escarmouche sur les murailles, tours et portaux de la ville; » si bien que de nombreux soldats sortirent pour engager le combat, Sully le premier, « qui s'estant pourvu d'une bonne harquebuse et de l'équipage nécessaire, alla se mesler aux simples soldats aux lieux les plus hasardeux ». Ce dont se fâcha grandement le roi de Navarre, « l'appelant estourdy et présomptueux et luy déffendant d'aller plus loin sans son congé. »

« Le maréchal de Biron, continue Marguerite, demeura toujours en bataille à nostre vëue; et laissant seulement desbander deux ou trois des siens, qui vinrent demander des coups de lance pour l'amour des dames, se tenait ferme, couvrant son artillerie jusques à ce qu'elle fust preste à tirer; puis

faisant soudain fendre sa troupe, fait tirer sept ou huit volées de canon dans la ville, dont l'une donna jusques au chasteau; et, ayant faict cela, part de là et se retire, m'envoyant un trompette pour s'excuser à moy, me mandant que si j'eusse esté seule, il n'eust pour rien du monde entrepris cela; mais que je scavais qu'il estait dit, en la neutralité qui avait esté accordée par le roy, que si le roy mon mary estoit à Nérac, la neutralité n'aurait poinct de lieu, et qu'il avait commandement du Roy de l'attaquer en quelque lieu qu'il fust.

« En toutes aultres occasions, ajoute Marguerite, M. le maréchal de Biron m'avoit rendu beaucoup de respect et tesmoigné de m'estre amy; car, luy estant tombé de mes lettres entre les mains durant la guerre, il me les avoit renvoyées toutes fermées; et tous ceux qui se disaient à moy ne recevoient de luy qu'honneur et bon traictement. Je respondis à son trompette « que je scavois bien que M. le maréchal ne faisoit en ce'a que ce qui estoit du debvoir de la guerre et du commandement du roy; mais qu'un homme prudent, comme il estoit, pouvoit bien satisfaire et à l'un et à l'autre, sans offenser ses amys; qu'il me pouvoit bien laisser jouir ces trois jours du contentement de voir le roi mon mary à Nérac; qu'il ne pouvoit l'attaquer en ma présence, sans s'attaquer aussy à moy; que j'en estois fort offensée et que je m'en plaindrois au roy ». Ce qu'elle fit, lors de la signature du traité de paix, amenant ainsi la disgrâce du maréchal.

Biron avait impunément bravé le roi de Navarre jusqu'au milieu de sa cour. Son ambition était satisfaite. Il quitta Nérac le lendemain, se rendit à Mézin, à Monréal, et alla, vers la fin de ce mois de septembre, mettre le siège devant l'Isle-en-Jourdain. Mais arrivé sous les murs de cette petite ville, son cheval s'abattit sous lui et lui cassa la cuisse en deux endroits. Forcé de s'aliter, il abandonna à son fils le commandement de son armée et le laissa seul assiéger la forte place de Valence-sur-Baïse, momentanément aux Réformés, qui fut prise et affreusement saccagée.

Remis de sa blessure, Biron assista encore comme gouverneur de Guienne à l'entrée dans Bordeaux, le mercredi 11



janvier 1581, du duc d'Anjou et de la Reine de Navarre. Il chercha bien, le mois suivant, lors du séjour de Marguerite à Cadillac, de rentrer en grâce auprès d'elle; mais elle ne lui pardonna jamais l'offense de Nérac; et, quand le 22 avril, le même duc d'Anjou vint de Coutras à Libourne conférer avec le maréchal, il lui apprit que le Roi son frère le révoquait de sa charge de gouverneur de Guienne et qu'il était remplacé par le maréchal de Matignon. Il lui demandait toutefois son concours pour l'expédition qu'il projetait en Flandre et espérait se l'attacher. Mais Biron, mécontent, malade, ne lui fit que de vagues promesses. Il écrivit à la Reine Mère « qu'il se soumettrait comme il l'avait toujours fait aux ordres du Roi; mais qu'il la suppliait de ne pas dédaigner ses services et de ne pas le laisser misérablement s'éteindre dans sa maison. »

Il ne suivit donc pas à ce moment le duc d'Anjou en Flandre, comme l'écrit Marguerite dans ses Mémoires, mais il se retira « en son fier château de Biron », où il passa tout l'été de 1581, « cherchant vainement 500 écus pour pouvoir se rendre aux bains, soignant sa jambe cassée et ses trois coups d'arquebusade, et ne cessant d'implorer la clémence du Roi (1). »

La disgrâce de Biron ne fut pas de longue durée. Deux ans ne s'étaient pas écoulés, qu'il revenait sur sa décision première et offrait ses services au duc d'Anjou en assez mauvaise posture dans les Flandres, qui s'empressa de les accepter. Biron se rendit donc auprès de lui, ne lui ménageant ni son dévouement ni ses conseils. Mais ils ne furent pas entendus. L'entreprise échoua misérablement.

Rentré tout à fait en faveur auprès d'Henri III, après l'assassinat d'Henri de Guise, Armand de Gontaut, à la tête d'un corps de Suisses, pénétra dans Paris en 1588. « A la journée des Barricades (mai 1588), il essaie de parler au peuple et de

---

(1) Archives historiques de la Gironde, t. XIV, p. 177, *Corrèsp. du maréchal de Biron*, et aussi *Journal de Syruelth*, même collection, t. XIII, p. 197 et 337.

le ramener par la voix de la douceur. Peine perdue; ce n'est qu'à coups d'arquebuses et de pierres que la populace lui répond et le force de se retirer. »

Biron était trop dévoué au principe de l'autorité royale et trop défenseur des droits de la monarchie, quelle qu'elle fut, pour hésiter un instant, au lendemain même de l'assassinat d'Henri III, à ne pas reconnaître le nouveau roi. Aussi vint-il un des premiers prêter serment entre les mains d'Henri IV. Oubliant le passé et ne voulant plus se souvenir que des qualités militaires du maréchal, devant lesquelles si souvent il avait été obligé de s'incliner, celui-ci lui ouvrit ses bras et en fit son plus fidèle et plus solide ami.

« C'est à cette heure, lui aurait dit Henri IV, qu'il faut que vous mettiez la main droite à ma couronne; allez tirer le serment des Suisses comme vous entendez qu'il faut; puis me venez servir de père et d'ami contre ces gens qui n'aiment ni vous ni moi. — Sire, reprit le maréchal, c'est à ce coup que vous connaîtrez les gens de bien; nous parlerons du reste à loisir; je ne vais pas essayer, mais vous quérir ce que vous demandez ». Et il tint parole. « Aussi, ajoute le biographe Michaud, la reconnaissance d'Henri le Grand était-elle sans bornes, comme sa confiance dans le maréchal de Biron. »

Il n'est plus désormais une affaire, de quelque importance qu'elle soit, à laquelle Biron ne prenne part. A la journée d'Arques, c'est lui qui commande et qui prend toutes les dispositions du combat. Il y reçoit le premier choc des Ligueurs et a son cheval tué sous lui au plus chaud de l'action. En 1589, au premier siège de Paris, il est à la tête du corps de bataille de l'armée, et il s'empare des faubourgs Saint-Victor et Saint-Marceau. A la bataille d'Ivry, qui décida du sort d'Henri IV, c'est Biron, avons-nous déjà dit, qui, « dirigeant les attaques, plutôt qu'il ne les conduisit, contribua pour la majeure part au succès de la journée ». (14 mars 1590).

Deux ans après, le 9 juillet 1592, Armand de Gontaut avait la tête emportée par un boulet de canon au siège d'Epernay, en Champagne, comme il s'approchait des remparts, en compagnie du roi, pour reconnaître la place. Il avait



soixante-huit ans, et mourait fidèle à sa fière devise : « *Perit, sed in armis* ».

Sa mort fut un deuil pour toute l'armée. Biron fut particulièrement regretté d'Henri IV, qui dans une lettre du 10 juillet à son ambassadeur à Londres, M. de Beauvoir, raconte ainsi lui-même ce triste événement :

« Je ne pensais pas avoir occasion de vous faire une aussi prompte recharge, mesmes pour un si fascheux subject que cestui-cy, ayant à vous dire comment, *hier*, estant logé au bourg de Damery et ayant voulu monter à cheval après souper pour aller le long de la rivière, de l'aultre costé d'Epernay, et recognoistre les advenues, mon cousin le maréchal de Biron ayant, contre mon opinion, voulu venir avec moy, il est advenu qu'un coup d'une petite pièce, tiré de la ville, luy porta sur la teste, dont il mourut sur l'heure; le malheur estant tombé sur luy seul, n'ayant aucun aultre de la troupe esté blessé. Ce m'a esté une des pires afflictions dont je pouvois estre visité, ayant perdu en lui non seulement le plus ancien et expérimenté cappitaine de mon royaulme, mais celuy en la fidélité et prudence duquel je remettois mes principales affaires, ayant, oultre l'intelligence grande qu'il avoit d'iceulx recognu en luy une particulière affection qu'il me portoit, qui m'en augmente le regret autant que nulle aultre considération. Il a atteint la fin où aspirent tous les cœurs généreux, qui est de mourir avec honneur aux yeux et pour le service de son Roy et de cest Estat, où il est généralement plaint et regretté, et de moy plus que de nul aultre, entre toutes les occasions où je le trouve déjà à dire, et pour la charge que je lui avois destinée en Bretagne, où je fais toute la diligence qu'il m'est possible d'assembler les forces que je puis envoyer.... Du camp de Mareuil, ce x<sup>e</sup> jour de juillet 1592 (1). »

— « La longue expérience du maréchal de Biron, écrit son

---

(1) Original à Londres, State paper office, Mss France. Transcription de M. Lenglet. Cfr *Lettres missires d'Henry IV*, par Berger de Xivrey, t. III, p. 645. Cette lettre rectifie les dates diverses que les biographes ont assignées à la mort du maréchal de Biron, et fournit le jour exact de son décès qui est le 9 juillet 1592.

biographe anonyme de la Bibliographie Michaud, son activité, sa vigilance, son courage l'ont mis au rang des plus grands capitaines de son temps. Au témoignage du brave Lanoue, il avait passé par tous les emplois avant d'arriver au commandement, et il ne dut qu'à son mérite tous les honneurs qu'il obtint. Grand maître de l'artillerie, chevalier du Saint-Esprit, maréchal de France, il était trop fier pour se plier au manège des courtisans. Il était, au contraire, impérieux, envieux, jaloux de la gloire des autres qu'il aimait à rabaisser; d'ailleurs poli, enjoué, magnifique. Il unissait la bonne foi militaire à la bravoure; on le vit, après la capitulation de Saint-Jean-d'Angely, qui lui avait ouvert ses portes, tomber, l'épée à la main, sur ses propres soldats, qui pillaient les équipages de la garnison huguenote : « Ha ! coquins, leur disait-il, il n'y a pas deux jours que vous ne les osiez pas regarder au visage, ni les attaquer; à cette heure qu'ils se sont rendus sans force et sans résistance, vous voulez leur courir sus; je vous tuerai tous et vous apprendrai à faire déshonneur à votre Roi que l'on die qu'il ait rompu sa foi. » (Brantôme).

« Biron avait étudié les belles-lettres avec assez de succès; il était curieux de tout savoir; il portait dans sa poche des tablettes où il avait soin de noter tout ce qu'il voyait et entendait de remarquable; de sorte qu'elles étaient passées en proverbe, et que même le fou du roi jurait quelquefois par elles. Je ne sais si ce sont là les commentaires dont M. de Thou regrette la perte. Biron avait commandé dans sept batailles rangées, et montrait un pareil nombre de blessures reçues par devant. Il fut le parrain du Cardinal de Richelieu. »

De son mariage avec Jeanne d'Ornesan, Armand de Gontaut laissait neuf enfants, 4 fils et 5 filles :

1. *Charles*, duc de Biron, puis maréchal et amiral de France, qui trahit son Roi et fut décapité à la Bastille; 2. *Alexandre*, tué au tumulte d'Anvers en 1583; 3. *Jean*, qui continua la race; 4. *Armand*, auteur de la branche de Saint-Blancard; 5. *Philiberte*, mariée le 5 mai 1575 à Charles de



Pierre-Buffière; 6. *Charlotte*, qui épousa le 5 février 1577, Jacques Nompar de Caumont, duc de La Force; 7. *Anne*, mariée le 3 octobre 1591 à Guy-Odet de Lanes, baron de La Roche-Alais; 8. *Claude*, alliée le 13 juillet 1600 à Charles de La Rochefoucault, seigneur de Roye; 9. *Louise*, femme, en 1605, de Brandelis de Gironde, marquis de Montclar en Quercy.

PH. LAUZUN.

---

# QUELQUES VOIES ROMAINES

sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais

(Suite <sup>1</sup>)

---

## QUATRIÈME ÉTAPE

SIRIONE-BURDIGALA

Itinéraire XV = 33 kil. 330.— Table X = 22 kil. 220.— Pèlerin XVI = 35 kil. 552.

§ I. — Dans le parcours de cette étape, il n'y a qu'un tracé commun à la voie d'Agen et à celle de Bazas. Cette condition et le voisinage de Bordeaux lui valurent d'être plus longtemps et mieux entretenu. Il fut même pavé sur presque toute sa longueur et c'est à ceci qu'on a pu le reconnaître.

Jouannet nous le donne tel qu'il l'a vu. Il nous montre qu'après avoir franchi le Ciron, la voie romaine traversait les communes ou localités suivantes : Ilats, Saint-Michel, Saint-Selve, Saint-Médard, Villeneuve et Bègles, parce que dans ces divers endroits il a trouvé des preuves du séjour et du passage ordinaire des Romains (2).

Sur sa carte du département de la Gironde il a indiqué cette voie. Cependant il nous semble commettre une erreur, lorsqu'il la fait monter à LA BRÈDE, puisque l'abbé Baurein nous a dit « qu'il existe dans un bois des restes sensibles d'une voie romaine, qu'on suit pour se rendre de Saint-Sève au grand chemin de Bordeaux, et qui fait séparation de la seigneurie de Laprade d'avec celle de Labrède. Cette voie est encore connue sous la dénomination de chemin Galien (3) ». Assurément on ne saurait être plus précis, sur l'existence, la direction et le nom de ce chemin. La route de Bordeaux ici dési-

---

(1) Voir le n° de janvier-février 1917.

(2) *Op. cit.*, t. I, p. 217; t. II, pp. 165, 169, 173, 175, 176.

(3) Baurein, *op. cit.*, t. II, pp. 268, 408; t. III, pp. 14, 68, 69, 82.



gnée est vraisemblablement celle qui remplace la CARRÈRE romaine. Celle-ci venait de Castres à Laprade où elle joignait la voie militaire.

Un acte du 28 octobre 1317 portait qu'Arnaud Guilhem, seigneur de Budos, céda à Eyquem Guilhem, seigneur de Lamothe de Buch sa tour de Bisqueton (?) en échange de la seigneurie et de la terre de Lamothe d'Eyrans. Cela nous a fait penser que le passage du *Guamort*, à Eyrans, eut peut-être une motte semblable à celles que nous avons déjà signalées, près de plusieurs autres, ruisseaux. Ne connaissant pas les confrants de cette terre, nous n'en ferons pas un élément de preuve relativement au passage de la voie militaire d'Agen à Bordeaux. L'existence du chemin Gallian, du Ciron à Saint-Médard d'Ayrans, avec un prolongement jusqu'à Bordeaux, est clairement démontrée par les notes de l'abbé Baurein (1) et les précieuses recherches de M. Jouannet (2). Le premier affirme que ce chemin ne passait point par Langon. Le second nous déclare en avoir suivi le tracé, qu'il indique jusqu'au *Ciron*, avec un prolongement au-delà par Fargues, Roquetaillade et Aubiac jusqu'à Bazas. Ces témoignages, se confirmant mutuellement, nous paraissent défier tout contrôle et prouver suffisamment notre conclusion.

§ II. DISTANCE. — Au sujet de la distance, les différents chiffres donnés par les anciens *itinéraires* ne nous permettent pas de chercher le point d'arrivée ou de départ à Bordeaux. D'autant plus que dans l'espace de trois siècles, ce point a pu, disons même, a dû changer plusieurs fois. Mais, à titre de curiosité, nous constatons que la moyenne de ces chiffres est, à 1 kilomètre près, celle du chemin de fer en gare de Cérons ( $33,330 + 22,220 + 35,552 = \frac{91,102}{3} = 30,367$ ), soit 30 kilomètres, puisque de part et d'autre on a négligé les fractions.

Telle est donc la voie que suivaient aux premiers siècles les légions et les courriers de Rome.

---

(1) *Variétés Bordelaises*, t. II et III, *passim*.

(2) *Statistique de la Gironde*, t. I, p. 217.

Nous étudierons plus loin celle qui, dans l'estime générale, a pris son lieu et place, quoiqu'on n'ait jamais pu lui adapter les mesures données, parce que les sinuosités qu'elle décrit imposent un trop long parcours.

## II. — LA PEYRIGNE

§ I. — La Peyrigne (voie empierrée) est une autre voie, qui reliait Agen à Lectoure. Elle se détachait de celle d'Agen à Toulouse vers la porte du Pin ou vers Péchabout et traversait la plaine transformée aujourd'hui. Elle franchissait la Garonne à Boé. Mais les abords d'Agen étant sillonnés de routes, on pouvait aussi rejoindre la *Peyrigne* à Lécussan en traversant la Garonne en face d'Agen et en suivant, sur la rive gauche, le vieux chemin de Villelongue, qui desservait les nombreux et riches établissements, dont les ruines ont été reconnues à Dolmayrac.

A partir de Lécussan, la Peyrigne gagne, dans la direction du sud, de hauts plateaux, qu'elle ne quitte pas; elle passe par Moirax, Brimont et sort du département, après avoir servi de limite entre les communes de Lamontjoie et de Pergain. Là où le pavage subsistait encore on a constaté qu'il reposait sur une couche de béton d'une faible épaisseur. « Il est possible que les voyageurs aient eu le choix entre deux routes : une bifurcation aurait existé, à quelques kilomètres au delà de Moirax, se dirigeant sur Astaffort, par Amans, qui porte, dans un acte de 1062, le nom significatif de *Mansio villa*. Il y aurait eu un relai sur ce point, où l'on a élevé plus tard une église romane.

« La voie continuait vers Astaffort et Barbonvielle où elle quitte notre département (1). »

§ II. — On joignait aussi la PEYRIGNE, sans passer par Lé-

---

(1) G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, t. xxiii, pp. 40. 41.



cussan; car une voie partant d'Agen se dirigeait vers le coteau de Roquefort (1).

Après le *Rieumort*, qu'elle franchissait au Mestrot, son tracé limite presque continuellement les communes d'Estillac et de Roquefort.

Près des ruines romaines, qu'on a découvertes récemment à Sourdignac (2), se trouvait un carrefour important. Cette voie y coupait la route de Lécussan à Finès et bifurquait. L'embranchement, qui s'en séparait, à droite, allait contourner le promontoire sur lequel nous voyons les ruines du château de Roquefort. Il traversait ensuite le ruisseau d'Aubiac et, par Labousigue, Jeannegaye et Plaichac, arrivait à la limite d'Aubiac près des Angès.

A 300 mètres de Sourdignac, la voie passait près d'une pile, dont il ne reste plus qu'un blocage informe, mais certainement de construction romaine. Elle suivait une rampe assez raide pour arriver bientôt au sommet de la colline. Là elle bifurquait encore. Son embranchement à gauche suivait l'arête du coteau et passait à Estillac, Bacharnaud et Papon, pour joindre la Peyrigne vers Brimont. La voie principale ne changeait pas de direction, mais descendait vers le ruisseau d'Aubiac, qu'elle traversait, au nord-ouest de Bidounet. Puis, ayant remonté la rive gauche jusqu'à 100 mètres du ruisseau de *Plaichac*, elle tournait à droite et, 600 mètres plus loin, elle franchissait ce dernier ruisseau pour suivre la croupe d'un coteau. C'est le chemin qui limite aujourd'hui les communes d'Aubiac et de Laplume. Elle passait ainsi au Grès, à Garchon et, un peu au-delà des Angès, elle rejoignait son premier embranchement. Continuant ensuite dans la même direction elle passait par Magnan et Laprade et trouvait, entre Barrène et Laguarde, un établissement romain et un carrefour semblables à ceux de Sourdignac, près de Roquefort. On n'y voit plus que des ruines dispersées et retournées par

---

(1) G. Tholin et Bellecombe : *Abrégé de l'Histoire des Communes du Lot-et-Garonne*, p. 60.

(2) M. l'abbé Dubois : *Revue de l'Agenais*.

(3) Bourrousse de Lafore : *Revue de l'Agenais*, t. vi, p. 129.

la charrue et l'éminence de Laguarde, dont le nom très significatif marque la place d'un poste important. Cette route pouvait aller plus loin, soit vers Fontarrède, où sont d'autres ruines romaines, soit vers le Nomdieu et Francescas ou Bapteste, etc.

§ III. — Nous devons ajouter qu'elle rencontrait ici un chemin de traverse, qui, partant de Sérignac, gravissait le coteau de Mourrens, passait à Sainte-Colombe (1) puis à quelque distance du refuge de Maynard, vers l'extrémité nord de la commune de Moncaut (2). Il passait au Brana, dans la commune de Laplume et arrivait au pied de Laguarde, puis à Laplume, et allait joindre la Peyrigne au lieu de Lamothe entre Brimont et le Pergain. Peut-être même arrivait-il à Astaffort ?

### III. — LA CARRÈRE

§ I. — Assurément il serait désirable que nous puissions dépeindre l'état de la Garonne et de ses affluents à l'époque romaine. Mais nous manquons de données suffisantes, pour en faire une description complète. Cependant on ne peut douter qu'alors la basse plaine était coupée de marais et de bras secondaires aujourd'hui comblés, les uns depuis des siècles, les autres depuis les travaux des ingénieurs des ponts et chaussées. Les rivières et les ruisseaux de la rive gauche n'allaient pas tous, dès leur approche, joindre directement le cours principal du fleuve. Ainsi la Baïse ne changeait pas de direction à Buzet. Encore de nos jours l'écoulement des eaux nous montre qu'elle suivait, en le minant, le bas du talus, qui termine la haute plaine. Elle recevait les eaux de l'*Avison*, de la *Goubège* et peut-être de l'*Ourbise* avant d'al-

---

(1) MM. G. Tholin et Bellecombe signalent un menhir, planté le long de ce vieux chemin, et deux refuges en terre, l'un près de Sainte-Colombe, l'autre au sud du bois noir. (*Ibidem*, p. 60.)

(2) *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, t. v, p. 397.



ler se perdre avec le *Tareyre*, dans un bras secondaire (1), qui revenait au lit principal, deux kilomètres plus loin. A cet endroit la Garonne commençait de prendre une direction presque droite, du sud-est au nord-ouest, et sur un parcours d'environ 6 kilomètres, elle passait devant *Pompéjac* (*le Mas* aujourd'hui), *Ussubium*, qu'elle entourait de trois côtés, puis *Vernemetis*, où l'on a vu successivement une villa battant monnaie, le château et la ville de *Caumont* (2), détruits par ordre de Louis XIII.

A 2 kilomètres de Vernemetis la Garonne bifurquait (3), le bras principal, tournait à droite et descendait vers le nord-est-nord, celui de gauche suivait le fond des collines de Fourques, Montpouillan, Marcellus, Tersac et Meilhan. Dans ce parcours, il recevait les eaux de l'Avance, du Sérat et d'autres petits ruisseaux et les déversait dans la Garonne, au pied du tertre de Meilhan.

De cette localité à Bordeaux, la rive gauche est uniformément plate et entrecoupée seulement de ruisseaux, dont plusieurs forment des marais avant d'entrer dans la Garonne. Mais en arrière du bas-fond, où le fleuve serpente, se trouve une haute plaine, qui facilite la traversée des cours d'eau et offre un sol compact et à l'abri des inondations.

Ce court aperçu nous explique suffisamment pourquoi la route dont nous allons indiquer le tracé longeait quelquefois le versant des collines, en certains endroits, et passait, en d'autres, même sur leurs sommets.

## § II. — Le nom de CARRÈRE, qu'elle reçut et qu'elle garde

---

(1) La *Mazières*, ou lagune de Villeteon, est un reste de ce bras, qui se détachait du cours principal, entre Monheurt et Tonneins.

(2) Le château de Caumont avait deux grosses et fortes tours, dont les fondements étaient aussi profonds que l'eau. (Cf. Alis : *Hist. de Caumont*, p. 204). — (G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 474).

Certainement, si la Garonne n'avait pas touché les murs de ce château, Hercule d'Argilemont n'y aurait pu commettre une partie des crimes, qu'il paya de sa vie, à Bordeaux, le 24 septembre 1620. (Alis : *op. cit.*, p. 175.)

(3) De là vient le nom de *Fourques* (fourche, hourque dans le langage du pays) donné à la commune, de laquelle dépendaient les terres comprises autrefois entre les deux anciens bras du fleuve.

encore, sur plusieurs points de son parcours, nous dit assez son origine et pour quels usages elle fut créée.

Elle était ce qu'aujourd'hui nous appelons un *chemin d'intérêt commun*. Elle suivait presque partout la haute plaine et facilitait les relations entre les nombreuses villas établies sur la rive de notre fleuve ou sur les collines qui le dominent. Aussi fut-elle toujours bien entretenue. Son importance grandit surtout lorsque, après la ruine de nos stations, FINES et USSUBIUM, les troupes et les courriers de l'empire romain s'étant portés sur Bazas et Eauze, elle parvint même au point de faire oublier la voie militaire. Dans les derniers siècles, des savants et des chercheurs nombreux ont pris cette route secondaire pour celle dont l'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne donnent les stations, avec leur distance respective.

Ce fait nous oblige également d'indiquer son tracé, au moins tel que nous avons cru le reconnaître : car elle est aussi, sur plusieurs points, supprimée, abandonnée ou modifiée.

Quelque soit son prolongement vers Layrac et au-dessus, nous la considérerons seulement comme arrivant d'Agen au passage de la Garonne, entre Boé et Lécussan, parce qu'Agen est un point terminus dans notre étude.

§ III. — *Tracé*. — En partant de Lécussan, la Carrère est d'abord couverte par la route de Dolmayrac à La Peyrigne. Après avoir franchi le *Brimont*, elle se rapprochait des collines de Ségougnac; mais elle a été supprimée sur presque tout le travers de la section de Dolmayrac. Dans la commune d'Estillac elle existe, dès son entrée dans cette commune, jusqu'à la route de Condom à Agen, puis à partir du *Rieumort*, jusqu'aux ruines de Sourdignac. Là elle coupait la vieille route d'Agen à Laguarde, et inclinant à gauche, elle se dirigeait vers les coteaux de S<sup>te</sup>-Colombe. Mais après avoir passé le ruisseau de *Bagneauque*, elle tournait à droite et tendait à se rapprocher de Goulard. Près de Pomaret, à 1,200 mètres environ de cette dernière localité, elle rencontrait une route



semblable qui partait d'Agen et ne quittait pas la basse plaine jusqu'à *Brax*, puis bifurquant, elle pouvait atteindre également ici la *Carrère* et, d'un autre côté, un établissement considérable à *Sérignac* (1).

Vers le point de jonction des deux routes, on trouve encore le nom de *Lacarrère*, à l'extrémité d'un tronçon considérable. Sa direction conduit à un point de distance à peu près égale, entre *Sérignac* et le coteau voisin. Au-delà et jusqu'à la hauteur de *Feugarolles* cette voie romaine a disparu complètement. Ici, parce que le chemin de grande communication a suivi son tracé, et ailleurs, parce que son assiette a été défoncée et livrée à la culture.

Cependant à *Saint-Amans*, près de la route de *Feugarolles* à *Thouars*, on la retrouve d'abord presque parallèle au canal latéral, puis se perdant peu à peu sous les larges berges. Elle reparait plus loin du côté opposé et arrive à la *Baise*, près de l'ancien passage de *Maubourguet*. Là elle se confond avec le chemin de hallage jusqu'à la butte de *Fignac* et au-delà.

Sous le haut empire, son passage dut être maintenu à *Maubourguet*; mais après la suppression ou l'abandon de la *Ténarèze*, vers le *xiii<sup>e</sup>* siècle, le passage des voyageurs de la *Carrère* put être descendu jusqu'au refuge de *Fignac*.

A quelque endroit qu'elle traversât la rivière, elle passait toujours à *La Gravière*, bourg actuel de *Buzet*, puis au pied de la colline de *Saint-Pierre*, sur laquelle se trouve la pile de *PEYRELONGUE*, et les ruines romaines de *Laloubère*. Après le hameau de *Lacarrère*, elle franchissait l'*Avison*, passait à *Balous* et à *Damazan*. Elle laissait *Lompian*, sur la droite, de même *Vignes* et ses ruines romaines, et allait franchir l'*Ourbise* en aval de *Picon*. Au-delà, elle sert de limite entre les communes de *Razimet* et de *Villeton* jusqu'à *Hurgeye*. Continuant sa même direction, elle arrivait au bourg de *Calonges*.

Là elle bifurquait : un embranchement remontait le bord

---

(1) MM. Tholin et de Bellecombe l'ont indiquée, à *Sérignac*, et disent qu'elle reliait Agen à la vallée de la *Baise*. (*Op. cit.*)

du Tareyre, jusqu'à la voie militaire, suivait celle-ci d'abord, puis s'en séparait au pied du talus, qui divise les deux *Camparoumes*, et gagnait Pompéjac (1). L'autre franchissait immédiatement le petit ruisseau et, inclinant beaucoup à droite, se rapprochait de *Saint-Martin-de-Brèze*. Pour aller directement aussi à *Pompéjac* (*Le Mas* aujourd'hui), elle laissait sur la droite un riche établissement romain au lieu de *Lagruère*.

Au travers de Pompéjac, elle porte le nom de *Galliane* et passe devant la fontaine de même nom.

Au nord de Pompéjac, ses constructeurs n'eurent qu'un espace resserré entre le fleuve et le coteau voisin. Ils établirent leur chaussée sur des assises solides, que M. Werlé, conducteur des travaux du canal, prétendait avoir reconnues, comme œuvre des Romains.

Au bout d'une demi-lieue romaine, on était arrêté par une anse de la Garonne, qui fermait l'entrée sur l'emplacement de l'ancien *Ussubium*. Mais cette ville n'existant plus, on trouva facilement le moyen de supprimer l'obstacle. Une large échancrure partant du sommet et descendant jusqu'à moitié colline nous dit assez qu'elle a été formée par la sape et creusée jusqu'à ce que les éboulis permissent à la nouvelle route de passer à niveau, pour s'élever ensuite, par une rampe un peu raide sur le versant opposé.

De cette vieille route défoncée ou ravinée, il ne reste là qu'un petit tronçon et un nom, celui qui, en maint endroit, commémore encore ses vestiges anciens et similaires : *la Car-*

---

(1) Cette opinion ne peut être acceptée sans quelques réserves, car les *Actes de Saint-Vincent*, tant du v<sup>e</sup> que du vi<sup>e</sup> siècle, paraissent ignorer ce chemin, lorsqu'ils mettent plus de quatre milles romains entre *Pompéjac* et le *Vernemet*. Celui-ci se trouvant dans les dépendances de Mirannes (*Rius Miréonense*) ne doit être cherché que sur l'emplacement de l'ancien Caumont, seul endroit où l'on a pu découvrir des ruines romaines. Or en suivant la *Carrère*, la distance est moindre de moitié. On peut donc supposer que la construction de la *Carrère*, entre Pompéjac et Ussubium, n'est guère antérieure aux premières années du vii<sup>e</sup> siècle.

Les médailles découvertes, dans sa chaussée, purent y être portées en même temps que les terres empruntées ailleurs : on en trouve de tous côtés à l'entour.



*rerasse* (1). Elle traversait le cimetière d'Ussubium et coupait, à Baloux, le seul chemin (*camin d'aou mitan*), qui ait pu mettre cette ville en relation avec Camparoume et le reste du haut plateau.

Après Baloux, la route descendait, dans le vallon formé par une seconde anse plus large que la précédente et pouvant servir de port à la batellerie de la Garonne. Une longue falaise contournant le plateau de *Mirannes* (2) alors (de *Maurignac* aujourd'hui) n'a pu être formée que par les eaux du fleuve. Elle fait face à *Brégnét* et à l'emplacement d'Ussubium, puis à l'ancien lit du fleuve.

Une butte faite de main d'homme est encore assise sur un promontoire vis à vis l'extrémité de ce même vallon. Fut-elle formée pour la garde du port, ou pour servir de défense et de refuge aux voyageurs sur la Carrère ? Qui oserait le préciser ? Il est certain que la nouvelle route passait entre la butte et l'anse qu'on peut appeler le port d'Ussubium. Après la disparition de la ville, cet endroit ne pouvait être qu'un coupe-gorge.

Au sortir du passage dangereux, la route arrivait sur un plateau. Laissant MIRANNES et le VERNEMET à droite, elle suivait le coteau de Fourques, et, par une pente douce, elle allait traverser les marais de l'Avance sur une chaussée, puis franchir cette rivière, au pied de la butte qu'on appelle aujourd'hui le *Château de Priames*. Les restes de cette butte, couverte de vigne, se voient encore sur le versant du coteau de Sendets, au nord de la gare de Montpouillan. La carrère ne quittait pas les hauteurs : elle passait à Montpouillan, à Marcellus, puis à quelque distance de *Peyremadone*, ALIAS *Peyrelongue* peut-être à cause d'une pile, signalée dans cet

---

(1) Nicolai : *Le Mas-d'Agenais*, p. 49.

(2) Ce qui remplace le *Rius Mireonense* des Romains est un petit hameau de deux ou trois maisons, situées près des sources abondantes à l'extrémité d'un plateau près de l'ancien lit de la Garonne. *Maurignac* est une maison agréablement assise sur le point culminant de ce même plateau et à 700 mètres sud de Mirannes. Le Vernemet (*Vernemetis*) était au sommet d'une butte surplombant la Garonne à 700 mètres nord de Mirannes.

endroit, par MM. Tholin et Lauzun. La Carrère (1) arrivait à Meilhan, sans descendre dans la plaine bordée par un bras du fleuve, qui longeait la base des coteaux.

Après Meilhan, qui offre des antiquités et une fontaine *Usa*, la route ne tardait pas à franchir le *Lisos* et entraît sur le territoire du département de la Gironde.

Là son tracé a été bien étudié par les auteurs, qui en font la voie militaire. Elle arrivait bientôt à Hures, qui, par la première lettre de son nom et par l'étendue et la diversité de ses ruines romaines, a capté, jusqu'à ce jour, la plupart des chercheurs. Ils se demandent si elle n'est pas la station : *Ussubium* (2).

Après Hures la Carrère, ou Carrerasse si l'on veut, passait par Fontet et Puibarban (3). Cette dernière localité a donné des tombeaux remarquables et d'autres antiquités romaines.. Après Castillon, elle arrivait à Mazerac, où sont d'autres vestiges de l'époque gallo-romaine; puis à Castets-en-Dorte et à Saint-Loubert qui montre les ruines d'une villa romaine (4). La Carrère traverse Langon (ancien Alingo), ville de S<sup>t</sup>-Paulin, où l'on a trouvé des fondations antiques, beaucoup de tuiles parementées et un assez grand nombre de médailles, sur l'emplacement du château (5). Après Langon, c'est *Toulenne* (6) avec ses mosaïques et autres antiquités; puis *Preignac*, la villa de Léonce II (7), ensuite *Cérons* où tant d'auteurs placent la station de SIRIONE (8). *Podensac*, qui vient ensuite, n'a pas d'antiquités, mais Virlade a offert un tumulus

---

(1) Ce chemin, fort important au moyen âge, fut restauré, au xvii<sup>e</sup> siècle, et indiqué dans les livres de la Jurade de Meilhan. (Ph. Lauzun, *Piles Gallo-romaines*, p. 41.)

(2) Danville, p. 726; Jouannet : *Statistique de la Gironde*, t. I, p. 220; Boudon de Saint-Amans : *Antiquités de Lot-et-Garonne*, p. 12; Gauban : *Hist. de La Réole*, p. 415 et s.; Lagarde : *Notice sur l'église du Mas*, ms.; Nicolaï : *Le Mas d'Agenais*, p. 173, etc.

(3) Jouanet, *op. cit.*, t. II, p. 103.

(4) *Ibid.*, p. 109.

(5) *Ibid.*, p. 110.

(6) *Ibid.*, p. 108.

(7) Baurein : *Op. cit.*, t. II p. 281, t. III p. 213. — Jouannet : *op. cit.*, t. II, p. 107.

(8) *Ibid.*, p. 111.



et des mosaïques remarquables (1). Arbanats n'a rien d'ancien, si ce n'est le tracé de la Carrère. Ce chemin arrive à Castres, dont le nom rappellerait un camp romain. On y a trouvé des médailles et des fondations romaines. Du nom seul de cette localité l'abbé Baurein concluait que « du temps des romains il résidait en ce lieu quelque détachement de troupes, pour le soutien de la province et le maintien du bon ordre dans le pays (2). »

Après Castres, la Carrère s'éloignait de la rive du fleuve et, par une ligne presque droite, obliquait vers la voie militaire, qu'elle joignait au relai de *Stomatas*, dans la paroisse Saint-Médard d'Eyrans, mais non à Labrède, comme Jouannet l'a indiqué dans sa carte de la Gironde (3).

A partir de *Stomatas* les deux voies, on pourrait dire les trois, car la voie militaire et postale de Bazas avait été réunie à celle d'Agen avant de passer le Ciron, mettaient en commun leurs avantages particuliers : une direction et une solidité parfaites, ainsi que plus de richesse et plus de splendeur dans les villas, qui se multipliaient aux approches de la capitale des Bituriges. Leur tracé, en ligne directe, passait entre les palus de la Garonne et le chemin de fer d'Agen à Bordeaux. La paroisse Saint-Médard d'Ayrans, qu'il traverse, renferme quelques vestiges d'une villa romaine et a donné en 1805 deux beaux sarcophages de marbre blanc, enrichis de sculptures. Après Saint-Médard, il trouve Cadaujac, puis Villenave d'Ornon où l'on remarque des aqueducs de construction romaine (4). Enfin il arrive dans la commune de *Bègles*, banlieue de Bordeaux.

---

(1) Jouannet, *op. cit.*, t. II, p. 177..

(2) Baurein, *op. cit.*, p. 58.

(3) Jouannet, *op. cit.*, t. II, p. 168.

(4) *Ibid.*, p. 173.

## CONCLUSION

I. — Assurément il conviendrait de préciser à quelles dates ces grandes voies des Romains furent définitivement abandonnées, dans diverses parties, aujourd'hui remplacées ou supprimées. Seules les archives municipales de chaque localité traversée pourraient renseigner. C'est un sujet réservé aux chercheurs à venir.

Quant à la voie militaire, si l'on peut ajouter foi à la tradition, qui place un *château de Talbot* (un abri pour un poste de garde sans doute), sur le refuge de *Saboureau* (1), on pourrait dire qu'elle était encore utilisée à la fin de la guerre de cent ans. Mais de Gouts à la motte de Mël et surtout entre la *Bassanne* et le *Brion*, la voie militaire a été interrompue sur plusieurs points et chacun de ses tronçons nous paraît prolongé dans la direction de LANGON, l'ancienne ALINGO de Saint-Paulin. C'était un port déjà bien fréquenté au temps d'Ausone. Le flux et le reflux de la marée y favorisent tant la navigation fluviale que, de toute la région, on venait s'embarquer à cet endroit.

II. — Tous les écrivains, qui se sont occupés de la voie militaire des Romains ont commencé leurs recherches en partant de Bordeaux. Ils ont fort bien reconnu et signalé le tracé à Bègles et en amont. Mais arrivés à *Stomatas*, ils l'ont indiqué comme se dirigeant vers Castres, Podensac, Cérons, Langon, Hures, etc. parce qu'ils y trouvaient une route sans discontinuité et de temps immémorial bien pratiquée.

Quant au CHEMIN GALLIEN, qui est certainement une œuvre des Romains, et qui, partant aussi de *Stomatas*, conduit vers Saint-Selve, Saint-Michel et Illats, certains pensaient qu'il devait traverser les landes (2) ou mener à BAZAS et plus loin

---

(1) A. Veilhon : *Recherches historiques sur la commune de Cocumont*, pp. 36 et 37.

(2) Baurein : *Variétés bordelaises*, t. III, p. 68, 69, 82.



vers EAUSE, avec des relais intermédiaires à Senone, Tres arbores, Oscineio, et Scotio (1).

Il est vrai qu'excepté le pavé, entre *Stomatas* et Illats, rien ne le caractérise ni ne le distingue des autres vieux chemins dans cette région immense. S'il y eut, comme chez nous, des refuges et des mottes ou postes de garde, ils ont disparu depuis longtemps. De plus, des modifications et des interruptions nombreuses peuvent égarer ou tout au moins décourager les chercheurs. Mais en partant d'Agen et en se tenant dans la direction indiquée, par des données certaines, on peut arriver facilement à cette amorce, qui du *Ciron* au *Brion* est encore un témoin muet, mais irréfutable du va-et-vient d'autrefois.

III. — A les considérer seulement sous le rapport de l'utilité publique dans nos contrées, les voies stratégiques droites, bien entretenues, incessamment parcourues par la poste impériale et protégées par des détachements militaires furent, dès les premiers temps, une garantie de la domination et de l'influence de Rome. Car les peuples SOCIATES et VOSATES, qui avaient osé résister aux lieutenants de César, étaient naturellement prompts à la révolte, lorsqu'on les frappait d'un nouvel impôt. Les *tumuli*, que nous voyons, assurément diminués de nombre et disséminés de tous côtés, sont encore d'autres témoins de leurs rudes et sanglants combats.

La CARRÈRE, vrai chemin public, était dans des conditions bien différentes, qui lui permettaient cependant d'atteindre le même but. Elle demeura pour tous un bienfait inappréciable, car les nombreuses et riches villas qu'elle reliait entre elles, répandaient alentour l'aisance et la fortune même, avec le luxe et les charmes de la civilisation. Sans doute elle n'offrait pas des gîtes à distances calculées, elle ne touchait même pas à toutes les stations militaires; mais elle laissait partout et à tous ses riverains la plus entière liberté; et de plus elle traversait ou approchait des centres peuplés, qui s'étaient

---

(2) Baurein, *op. cit.*, t. II, p. 408. — Jouannet, *loc. cit.*

formés pour le service des ports d'embarquement sur la Garonne. Ces avantages et d'autres, qui en découlaient, la firent prédominer, dans l'estime générale, et assurèrent sa pérennité.

En publiant ces lignes, mince résultat de longues recherches, sur quelques voies romaines de la contrée, l'auteur espère qu'elles trouveront des lecteurs mieux documentés et capables de redresser ses erreurs et de résoudre enfin un problème posé depuis longtemps.

---

## APPENDICES

---

### I. — LA TÉNARÈZE

La Ténarèze venait de l'Espagne et franchissait les Pyrénées par le port de Plan (1).

Du pied des montagnes à la Gélise, près de Sos, elle ne traversait aucune rivière et après avoir dépassé la ville de Sos, elle courait vers la vallée de la Baïse pour franchir la Garonne, entre Meneaux et Thouars.

Quand les barbares eurent ravagé nos contrées, vers 276, la voie postale de Toulouse à Bordeaux, dont le *Pèlerin de Jérusalem* indique les relais et les gîtes, suivit le même tracé, depuis 2 kilomètres avant Sos jusqu'aux environs d'EAUSE. Quoique très ancienne, antérieure peut-être à la conquête des Gaules par les Romains, la Ténarèze n'est pas marquée dans les Itinéraires (2). Au dernier siècle, elle était abandonnée, dans les vallons, mais encore pratiquée sur les plateaux, lorsque le chemin de grande communication, de Barbaste au Gers, vint la couvrir sur sa plus grande étendue ; cependant

---

(1) Paul Labrousse : *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, 1897.

(2) L'abbé Breuils : *Revue de Gascogne*, 1891, p. 545-562.



les communes de Sainte-Maure, Sos, Réaup et Lisse en gardent plusieurs tronçons faciles à reconnaître (1). Les points les plus archéologiques qu'elle touchait, sont : 1° La ville de Sos, célèbre par son site, ses ruines de tous les âges et par son histoire; 2° Près de Réaup, au lieu dit *Lamothe*, sur une éminence (166 mètres d'altitude), un camp ou refuge décrit par MM. Grimard et Tholin (2); 3° Calezun et ses environs, dont nous avons parlé; 4° Enfin la levée construite entre la Baïse et la Garonne, de Maubourguet à La Gardalle (3).

La partie de cette voie, qui nous intéresse le plus en ce moment, s'étend de Béas au passage de la Baïse. A partir de *Béas*, elle a été rompue sur environ 1,500 mètres, mais on la retrouve près de *Velane*, à 800 mètres de la route actuelle de Sos à Barbaste, et la carte de l'état-major la marque presque perpendiculaire à l'ancien chemin de Barbaste à Durance. De ce point la Ténarèze va directement à *Estussan*, dépasse ce village et aboutit près de *Pujos* à la limite des communes de Lavardac et Montgaillard. Elle suit cette limite jusqu'au ruisseau de Xaintrailles, qu'elle franchit à 400 mètres de la Baïse. Elle passe au nord-ouest de Vianne, puis se perd sous le chemin de fer et la route de Vianne à Buzet. Mais il est évident que, de cet endroit, elle n'allait passer la Baïse qu'au lieu de *Maubourguet*.

Si l'on considère le soin que les ingénieurs gallo-romains mirent à éviter la rencontre de toute rivière, depuis les montagnes jusqu'à Sos, on conçoit difficilement que, près d'atteindre le terme de leur entreprise, ils eussent voulu créer des passages sur deux rivières immédiatement au-dessus de leur confluent; alors surtout que, un peu en aval, plusieurs gués, chacun suffisamment praticable, se présentaient à eux. Dès lors notre affirmation devient plausible.

Mais nous avons mieux. M. Chaux, toujours heureux dans

---

(1) Samazeuilh et Faugère-Dubourg : *Dict. de l'arrondissement de Nérac*, passim.

(2) *Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 2<sup>e</sup> série, t. v, p. 390.

(3) *Notice de M. Lagarde sur l'église du Mas-d'Agenais*, mss.

ses recherches historiques et archéologiques, à Xaintrailles et dans les environs, croit reconnaître les ruines d'un milliaire, près du village d'*Estussan*. De plus il nous a communiqué un passage de l'acte par lequel, le 22 novembre 1284, les commissaires d'Edouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, seigneur d'Agenais, et de Jourdain de L'Isle, seigneur de Montgaillard, fixèrent leurs conventions relativement à la bastide de Vianne. Quand il s'agit de la justice, ils décidèrent que « la moyenne et haute justice de cette bastide s'étendrait jusqu'au milieu de la distance, mesurée à la perche ou à la corde, entre la Baïse et les murs du château; du côté de Calezun et par-delà Baïse, jusqu'aux limites actuelles des terre, juridiction et district du seigneur Jourdain; de même vers Pujols et le chemin qu'on appelle Ténarèse (1).

Certainement, *Ténasresa* et *Puiols* sont les mêmes noms que Ténarèze et Pujos d'aujourd'hui. Pujos désigne une métairie située à la limite de LAVARDAC et Montgaillard, et le chemin, *iter tenasresa*, est celui qui, sur la rive gauche de la Baïse, passe entre Lamothe et Vianne.

Au xiii<sup>e</sup> siècle surtout, cette partie de la voie perdit peu à peu son importance passée. L'hommage rendu au comte de Toulouse par Ysarn de Sainte-Marse (2) prouve que déjà, en 1259, les Bénédictins avaient bâti, sur la Gélise, ce vieux pont, dont on admire encore la conservation et la solidité défiant les siècles. On voit qu'il ne touchait directement à aucune des deux rives, mais il était complété par un pont-levis à chacun de ses bouts, et selon l'usage de ce temps, il portait sans doute en son milieu des œuvres de défense.

Ces dernières ne durèrent pas longtemps, ou devinrent

---

(1) « Juridictio vero immediata dicte bastide durabit et protendetur usque ad medium sicut mensurabitur per perticam vel cordam a flumine Baïsie usque ad muros dicti castri Montis Gaillardi et durabit et protendetur dicta juridictio sicut protenditur juridictio dicti castri versus Cazalas; ultra flumen Baïsie quantum protenditur terra, juridictio vel districtus dicti domini Jordani; versus Poiols et iter quod vocatur vulgariter Tenasresa. »

(2) Il fait hommage de toutes les terres qu'il possède en Agenais, « *inter pontem de Barbasta et Garonnam* ». Recueil de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* « Agen, t. xiii, 2<sup>e</sup> série, p. 31.



inutiles. La région fut bientôt transformée. Les seigneurs de Bordes et de Lavardac s'unirent aux bénédictins et les aidèrent à bâtir, près du pont, le *moulin dit des Quatre-Sœurs*, que M. Jules de Verneuilh regardait comme « *le plus ancien, le plus fort et le plus noble de France* ».

La construction de ce moulin fortifié, sur la Gélise, et celle d'un pont voisin sur la Baïse purent décider la transformation de la bourgade de Villelongue en la bastide, dont nous remarquons encore l'église et l'enceinte primitives; car l'intérêt fut toujours le mobile puissant d'entreprises diverses et de rivalités opiniâtres entre Lavardac d'une part, Montgailard et Vianne de l'autre.

Le moulin de Barbaste, le pont de Bordes et la bastide de Vianne furent bâtis vers la même époque.

A peine devenu maître de toutes les possessions des bénédictins, à Nérac et aux environs, Amanieu VII d'Albret voulut posséder entièrement le moulin de Barbaste. Le 11 octobre 1308, il payait à Guilhem, seigneur de Lavardac, la somme de 500 livres pour deux parts de ce moulin, et, le 31 mars 1309, la somme de 250 livres tournoises, pour le tiers du même moulin, que Guilhem Arnaud de Bordes tenait encore. Ces deux faits indiquent dans quelle proportion lesdits seigneurs ou leurs auteurs avaient participé à la construction du moulin fortifié, mais ce qui le prouve mieux encore, c'est le soin que l'on prit de leur faire remettre l'« *instrument contenant le prix-fait pour l'édifice dudit moulin* » (1).

Un autre pont sur la Baïse, entre la terre de Bordes et celle des bénédictins de Nérac, et une route, allant de Barbaste s'embrancher à la Ténarèze vers Béas, suffit pour amener les voyageurs de la voie gallo-romaine sur le nouveau tracé. Plus tard vint le moment où, sans heurter l'opinion, on pouvait écrire que des personnages, tel le maréchal d'Ornano, allant de Port-Sainte-Marie à Nérac, suivaient la Ténarèze jusqu'à Pont-de-Bordes (2).

---

(1) Ph. Lauzun : *Revue de l'Agenais*, 1903, pp. 19, 20, 21.

(2) Pérès, *Chron. Revue de l'Agenais*, 1880, p. 390. — Samazeuilh et Faugère-Dubourg : *Dict.*, t. 1, p. 223.

Mais, appuyés sur des documents clairs et authentiques, de plus convaincus par la vue de tronçons précis et subsistants, nous maintenons que la voie, pratiquée par les Romains, suivait la rive gauche de la Baise et ne franchissait cette rivière qu'au passage de Maubourguet, où se rencontraient aussi les deux voies d'Agen à Bordeaux. L'une était particulièrement suivie par les légions et les courriers du haut empire; les autres, spécialement destinées au service des riverains, facilitaient les relations entre l'Espagne et le sud-ouest de la Gaule.

L. D.

(*A suivre.*)

---



# LA VIE INTELLECTUELLE DE L'OUVRIER

---

## CHAPITRE III

### **Education intellectuelle et morale : volonté, conscience, dignité personnelle**

Pour que l'ouvrier se réveille, s'instruise et s'élève, pour qu'il soit digne de nos institutions libres dont il est appelé à recueillir le bénéfice, pour qu'il en soit enfin le soutien, il faut lui indiquer les moyens d'entretenir, de développer en lui cette conscience que les premières leçons de l'école ont contribué à former. Il faut lui démontrer la nécessité de penser et d'agir par lui-même, de s'affranchir de toute influence malsaine et intéressée, qui tendrait à le courber. Cette libération, il la trouvera dans la vie intellectuelle.

Je m'attacherai donc, dans ce chapitre, à montrer combien celle-ci est nécessaire, combien elle est possible, et combien elle est morale, surtout si l'ouvrier a le souci de développer, de fortifier en lui la personnalité.

L'instruction et l'éducation morale, au sortir de l'école, doivent être individuelles; il faut achever la formation de son intelligence, comme on se forme soi-même la main à tout métier, après les premières indications utiles. Un ancien professeur au Collège de France, M. Ed. Laboulaye, va nous dire pourquoi. Après avoir donné une définition de son idéal démocratique, il fait les réflexions suivantes : « On vit en troupeau, on reçoit un mot d'ordre, et l'on se jette avec furie dans la mêlée, comme un soldat qui ne sait pas pourquoi il se bat. De là ces caprices, ces brusques changements d'opinion qui désolent les vrais amis du peuple. Qu'il s'agisse de réforme sociale ou politique, d'art ou de religion, nous n'avons pas de conviction faite, nous nous abandonnons à la passion du moment. Un homme qui a lu et qui a réfléchi ne

s'engage dans un parti qu'à bon escient; il sait jusqu'où il veut aller, et ne va plus loin. Celui-là n'est ni un esclave ni un mouton; il n'appartient qu'à lui-même; il est son maître. Aussi exerce-t-il autour de lui une influence bienfaisante; on le respecte, on l'écoute : c'est un citoyen..... S'il est un pays où l'indépendance individuelle soit nécessaire pour y faire contre-poids à l'excessive mobilité de la foule, ce pays c'est le nôtre; et j'ajoute qu'il n'en est aucun qui, avec de l'éducation, soit capable de faire de plus grandes choses (1). »

Voilà des pensées que l'on ne saurait assez répéter. Elles font voir la nécessité d'éveiller la conscience de l'ouvrier, plutôt que de tenter de lui en créer une, pour ainsi dire, de toutes pièces. Celui qui, profitant de l'ignorance de l'ouvrier, veut lui imposer une prétendue vérité politique, en lui insinuant qu'elle est la seule acceptable, lui manque de ce respect qui est dû à la dignité d'homme libre.

C'est ici que je me sens surtout poussé à prouver la nécessité de la vie intellectuelle. Mon premier argument est celui-ci : l'homme intelligent, capable de discerner, dans un ordre moyen d'idées, la vérité de l'erreur, est le seul libre. Donc, il me semble juste de dire que plus on cultive, par des efforts personnels, son intelligence, plus on met en valeur le privilège de la liberté. C'est le perdre, au contraire, que de laisser son esprit décroître; car, on l'a dit souvent, l'esprit est, comme la mémoire, un feu qui s'éteint, s'il ne s'augmente, au détriment de ces qualités morales qui constituent l'homme vraiment homme.

Sans vouloir enorgueillir l'ouvrier, je tiens à lui faire entendre que, grâce aux progrès des idées démocratiques, il ne doit plus se considérer comme un instrument passif, comme un ressort que l'on peut mouvoir à son gré; il ne doit plus se dire qu'artisan, il ne vaut que par le travail manuel; qu'agriculteur ou machiniste, il ne vaut que par la quantité de terre remuée ou par le nombre de tours imprimés à la machine. « On ne peut convertir en simple instrument des satisfac-

---

(1) Préface des Œuvres de Channing.



tions d'autrui un être raisonnable et moral. Il est nécessairement une fin, non un moyen... Il existe pour lui-même, pour son propre perfectionnement; on ne doit pas l'asservir aux besoins de sa nature animale ou à ceux d'autrui (1). »

Il a été trop longtemps asservi. Autrefois, en Grèce et à Rome par exemple, les artisans, considérés comme une vile multitude, n'occupaient dans la cité que les bas quartiers. Dans le siècle trop aristocratique de La Bruyère, les ouvriers et paysans, ces derniers surtout, n'étaient guère qu'un bétail qui parle. Si, après la fameuse déclaration des droits de l'homme, on n'a plus le droit de penser ainsi, une vue meilleure de la dignité humaine impose à l'ouvrier, aujourd'hui plus que jamais, le devoir de cultiver son intelligence. Il a le sentiment, la volonté raisonnée, la responsabilité, choses qui font tout homme grand et qui établissent un abîme entre lui et le premier des animaux. « Tous les corps, dit un grand philosophe, Pascal, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela et les corps ne connaissent rien... Toute notre dignité consiste en la pensée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

Que nous conseille Pascal par ces mots ? De nous efforcer de bien user de notre raison, de montrer en tout, dans nos paroles et dans nos actes, le jugement, la prudence et le bon sens qui sont autant de modes de la raison. Est-ce là un idéal inaccessible ? Ce serait presque de la sagesse vulgaire, tellement, si on le voulait, elle pourrait être à la portée du grand nombre.

Or, c'est presque une sagesse rare. C'est ce qui me fait déplorer que la vie matérielle absorbe la vie intellectuelle, de telle sorte que des deux parties de l'être humain, l'une, la plus belle, l'âme, la seule impérissable, est à peu près abandonnée. C'est pourtant dans l'âme que réside le principe des différences qui nous élèvent au-dessus des autres hommes, ou nous font descendre dans un niveau inférieur; c'est pour-

---

(1) Channing, œuvre citée p. 33.

tant dans l'âme que résident notre personnalité, nos volontés, nos sentiments et la conscience de notre liberté. Sans être philosophe, on peut comprendre tout cela; et cela seul constitue l'impérieux devoir de se livrer, selon ses moyens, à la vie intellectuelle, si l'on ne veut pas déchoir. Que personne ne vienne me dire qu'il ne ressent dans sa nature aucune poussée, aucun entraînement vers cette vie de l'intelligence. Je n'admettrais jamais cet aveu; car parler ainsi, c'est ne pas se reconnaître homme. Quel est celui qui ne possède, à un degré quelconque, le sentiment du beau, et qui n'en cherche pas la réalisation dans la nature ou dans les arts ? Voici le beau physique qui attire les regards sur un beau tableau ou sur un monument aux proportions harmonieuses. Voici le beau moral qui s'incarne, pour ainsi dire, dans une parole sublime, dans un acte héroïque, et qui arrache à tous un cri d'admiration. Ce genre de beauté transporte, quand on le rencontre dans la vie, sur ses pas, ou au théâtre. Combien plus souvent on le rencontre dans les livres ! Et on ne va pas assez l'y chercher. Est-ce parce qu'on aime seulement l'admiration partagée, publique qui se traduit par les applaudissements et le bruit ? L'admiration solitaire a beaucoup moins de charmes; elle est froide. Il faut qu'elle se réchauffe au contact des sentiments d'autrui, qu'elle éclate dans un geste théâtral. Aussi n'a-t-on pas la patience de lire jusqu'au bout une belle tragédie. Mais si des acteurs médiocres, devant jouer une pièce médiocre, sont annoncés, on ne manque pas d'aller les entendre. Préférences très naturelles, si l'on veut, mais qui s'expliquent trop par le peu de goût de la méditation solitaire, inhérente à toute lecture sérieuse.

La méditation ! va-t-on me dire... Voulez-vous donc faire des ouvriers des philosophes ? Non; mais je leur rappelle qu'ils doivent développer en eux la faculté de la réflexion.

Pourquoi les Bibliothèques populaires ont-elles été fondées, si ce n'est dans ce but ? On a compris que les livres sont indispensables pour éveiller et entretenir l'activité intellectuelle. L'ouvrier n'a pas assez d'idées personnelles pour se constituer à lui-même un fond suffisant, une base de réflexion. Il



faut qu'il enrichisse ce fond, qu'il le rajeunisse sans cesse, qu'il le mette, en un mot, au courant. L'homme qui, toujours renfermé en lui-même, repousserait la société et la conversation, vivrait avec un petit nombre d'idées qu'il exprimerait d'une manière très imparfaite. Pour ces motifs, les livres nous sont nécessaires à tous, même ceux qui parlent de vertu à un homme vertueux. Il n'est pas inutile, par exemple, que l'homme juste lise quelquefois le récit d'événements où la justice triomphe; que l'homme charitable admire les prodiges accomplis par l'esprit de charité. Il semble que son âme, en même temps qu'elle jouit d'une incomparable délectation, se retrempe dans la contemplation de vertus qui lui appartiennent. Ainsi, nos facultés intellectuelles, même formées, gagnent toujours au contact des idées exprimées par les livres.

On croit généralement, et bien à tort, que ces livres faits surtout d'idées ne s'adressent qu'aux gens instruits. Et alors on ne s'étonne pas, on admet que l'homme peu cultivé recherche de préférence les lectures faciles, les narrations et descriptions fantaisistes, capables d'exciter des sensations, et non de faire naître et d'élever les sentiments. Ces lectures ont de l'attrait; elles peuvent n'être pas nuisibles. Cela ne suffit pas : il faut qu'elles soient utiles. Or, il n'y a d'utiles que les livres qui font penser. Tout le reste, je l'appelle passe-temps enfantin, dont rien ne demeure, pas même le souvenir.

Il n'est pas rare d'entendre une personne désœuvrée qui lit, faire à vos questions cette réponse trop naturelle : Je lis ce livre tout simplement parce qu'il me fait plaisir. Et vous voyez entre ses mains ou un feuilleton, ou un roman sans qualité littéraire ni morale. Je ne fais pas la guerre aux goûts naturels qui n'ont rien de déshonnête. Je demande pourtant : Vous qui lisez, avez-vous, oui ou non, dans votre nature des aspirations nobles et désintéressées ? Aimez-vous le devoir accompli, le dévouement, le sacrifice à une cause, à une idée ? Aimez-vous les exemples du courage, de la résignation, du malheur et de l'injustice noblement supportés ? Pourquoi alors ne pas développer par des lectures agréables tout en étant sérieuses, des sentiments dont le progrès vous

transformerait ? La vue de l'héroïsme ne ferait pas tout de suite de vous un héros ; mais sûrement vous ne tarderiez pas à devenir plus forts ; et cela, en vertu de la maxime connue : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es ». Moi j'ajoute : Dites-moi ce que vous lisez, et je vous dirai ce que vous êtes, ou ce que vous pouvez être.

Par conséquent, le premier souci, quand on désire délasser son esprit et son corps par des lectures, sera de s'interroger, de s'étudier à fond. Le plus grand livre pour l'homme, c'est l'homme même. Et lorsqu'on aura découvert en soi une de ces aspirations nobles dont j'ai parlé, on consacrera à la développer, toutes ses lectures avec le soin que l'on mettrait à cultiver une vocation. Est-ce une entreprise difficile ? Non. Si vous êtes attirés par les grands spectacles de la nature, prenez des livres d'astronomie, de physique, etc., que des savants, soucieux de votre instruction, ont mis à la portée de tous. Rien ne vous reposera, rien ne vous réjouira plus que l'explication des phénomènes que vous contemplez tous les jours. Inutile de dire combien il vous sera agréable et utile d'explorer, avec des livres appropriés, le monde moral.

Après avoir montré tout le bien que je pense des livres, je dois dire qu'ils sont comme l'esprit : ils servent à tout, et ne suffisent à rien. Et voici ce que j'entends par ces mots. Les livres sont d'un secours incomplet, s'ils ne contribuent pas à nous donner le goût de la réflexion personnelle, s'ils ne créent pas en nous le besoin impérieux de penser à notre tour, guidés et soutenus, il est vrai, par les pensées d'autrui. A côté des livres imprimés, il y a le grand livre de l'expérience. Vous avez lu une page où l'on vous parlait des devoirs du citoyen, du père de famille. Le livre fermé, repassez les circonstances où peut-être vous avez manqué à quelqu'un de ces devoirs. Sûrement, vous sentirez un reproche intérieur et salutaire. Je l'ai déjà dit, j'aime à le répéter : l'homme est, à lui-même un grand livre. Nul chef-d'œuvre du génie, ne peut nous en apprendre autant que la voix intérieure qui nous parle, dans le secret de notre âme, dans le travail de nos passions, dans les pensées spontanées et les aspirations qui



forment une part de toute vie humaine. L'étude propre de notre histoire depuis notre enfance, de toutes les phases de notre développement, des bonnes et des mauvaises influences qui nous environnent, de nos changements de sentiments et de résolutions : c'est là certes un travail qui peut nous procurer une noble science; et qui de nous, n'a pas accès à cette source de vérités éternelles ?

On se moralise par cela seul qu'on s'instruit, c'est-à-dire que l'on s'élève. Or on a le devoir de s'élever. Tout homme doit viser un certain idéal, en tant qu'homme. C'est là le premier de ses devoirs, parce qu'il a une âme, foyer de pensées et de sentiments qu'il faut alimenter, et sans cesse développer par des acquisitions nouvelles. Ce devoir provient de sa liberté et de sa perfectibilité. Quiconque le nierait, relègue-rail l'homme au rang de la brute. L'homme pense, raisonne; il a une volonté, une conscience, et surtout le sentiment de sa dignité et, ce qui doit le rendre fier, de sa liberté. Car quel est celui qui ne se révolterait pas, si quelqu'un voulait lui ravir ce privilège essentiellement humain ? Et quel est celui qui n'accable pas de son mépris ceux qui méprisent la liberté morale de leur semblable ? C'est que l'on sent que ce droit à la liberté s'appuie sur cette grande chose qui s'appelle la dignité humaine. Vous avez donc, homme, à vous proposer le progrès moral comme le but suprême vers lequel doivent converger toutes vos aspirations. Il faut, en un mot, réaliser dans votre vie le plus d'honnêteté, le plus de vertu possible. Il faut croire au bien et l'aimer. La foi au bien est un principe de vie; le goût du mal un principe de mort. Je ne saurais donc assez conseiller de vivre de la vie intellectuelle, parce qu'elle agrandit et illumine la connaissance du bien.

Cette connaissance du bien est tellement importante qu'un grand philosophe de l'antiquité la considérait comme la source de toute vertu; et il allait jusqu'à dire que les méchants sont surtout des ignorants. Sans doute, il y a dans cette affirmation une exagération évidente. Pour admirer une œuvre d'art, il n'est pas indispensable de connaître toutes les règles de l'art. De même pour admirer une belle action et l'imiter, il

n'est pas nécessaire d'avoir approfondi les œuvres des moralistes. Cependant, si, comme le voulait ce philosophe, il nous était donné de contempler le bien dans tout le rayonnement de sa beauté, nous serions tellement attirés à lui que tous nous serions vertueux. Mais Dieu n'a pas voulu donner à l'homme cette sublime vision. L'entraînement au bien eût été irrésistible; et la lutte contre le mal étant supprimée, toute vertu, tout mérite était supprimé aussi.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est toujours utile de parler du bien, d'en inspirer l'amour, de développer par la vie intellectuelle, les éléments qui, au dedans de nous, sont propres à en graver l'habitude. Car, en ce monde, tout se corrompt même les notions innées et instinctives. Il n'y a pas de pire scélérat que celui qui fut un homme de bien. C'est donc une nécessité de maintenir saines les idées morales parmi le peuple, si l'on veut s'assurer de la bonté de ses actions, à cause de l'étroite corrélation qu'il y a entre les actes et les idées.

On admettra donc que la vie intellectuelle servira à cultiver la volonté, la conscience et le sentiment de la dignité personnelle, ce qui la rendra éminemment morale.

La vie intellectuelle supposant, comme je l'ai dit en commençant, l'exercice de la liberté, est un moyen de culture de la volonté, une condition essentielle de la formation de la personne humaine.

Nous possédons, dès les premiers jours de la vie, une activité instinctive, grâce à laquelle nous repoussons tel objet, et nous portons vers tel autre. Je ne fais point d'injure à l'espèce humaine en disant que cette activité primordiale, nécessaire à la conservation des êtres, les animaux la possèdent aussi. Mais chez ces derniers, comme dans l'enfant encore dépourvu de raison, elle est une source de mouvements désordonnés. Il appartient à l'homme seulement de transformer l'instinct en activité raisonnée, ce qui réclame la culture de l'intelligence. Et cette transformation doit commencer de bonne heure et se prolonger pendant tout le cours de la vie.



Pour la définir le plus clairement possible, je l'appellerai la lutte de la raison contre tout ce qui n'est pas la raison. Combien d'ennemis, en effet, combattent l'activité raisonnée ! Ce sont les passions, d'abord; elles trouvent une excuse et un soutien dans nos aspirations natives, dans nos habitudes, dans notre tempérament. C'est ensuite l'intérêt, mobile si puissant de nos actes qu'il détermine par des arguments en apparence irréfutables. Quand l'intérêt parle, la raison se tait. C'est enfin le parti-pris. Quand mes goûts, mes tendances personnelles, instinctives ou intéressées m'ont fait préférer une personne ou une chose, je considère comme ayant peu de valeur tout ce qui n'est point cette personne ou cette chose. En un mot : « l'esprit est la dupe du cœur ». Ainsi est sacrifiée à l'instinct, ainsi périt la liberté de mes jugements.

Donc, guerre à l'instinct, à l'entraînement, et à tous les ennemis de la volonté réfléchie ! Je ne demande pas trop à ceux qui cultivent leur intelligence. A force de combattre tous les jours ces ennemis de la raison, ils s'affaiblissent et disparaissent. Les nuages qu'ils avaient amoncelés se dissipent. Le devoir se fait jour, s'impose de plus en plus fortement comme la règle unique et souveraine de toutes nos actions. Et on assiste au triomphe définitif de la volonté.

Il est incontestable que cette vigueur morale, ainsi acquise, a pour résultat l'illumination de la conscience. La lutte contre les instigations secrètes de l'intérêt personnel, c'est la lutte contre l'égoïsme. Or, l'égoïsme est le pire ennemi de la conscience. L'habitude de ne penser qu'à soi, de tout ramener à soi, fait qu'on ne se préoccupe pas de savoir si une action est belle, mais si elle est utile, si elle rapporte. Et voilà comment l'égoïsme qui prône surtout le triomphe de la force, ramènerait en quelque sorte l'homme à un état voisin de l'état sauvage, le jour où notre intelligence abandonnant tout commerce avec les idées généreuses, ennemies des réalités mesquines, on cesserait d'aimer le désintéressement, et le dévouement à ses semblables.

Voyons, en passant, ce qui se produit dans les milieux où la conscience est étouffée. Demandons à ces hommes pares-

seux et mécontents qui s'amassent sur l'asphalte des boulevards, toujours à l'affût d'une mauvaise action à commettre, à ces grands criminels qui assouvissent la rage de leurs convoitises sur les plus nobles victimes, ce qu'est devenue leur conscience. Ils n'ont plus même la sauvegarde du remords. Comme le tigre, ils déchirent leur proie, et s'endorment; et la menace de l'échafaud ne saurait les tirer de ce sommeil inconscient de la brute. Déchéance incroyable, qui, pourtant s'explique. On a laissé s'éteindre en ces hommes tout principe de vie intellectuelle et morale; ils sont devenus incapables de toute réflexion, de toute pensée; paresse de l'esprit qui n'a pas manqué de produire la paresse du corps. Puis des discoureurs ont fait entendre à ces êtres encore à moitié déchus, que la loi du plus fort est toujours la meilleure. On a rempli de convoitises et de jalousies ces esprits vides de toute idée, ces cœurs dénués de tout sentiment; influence néfaste qui a fait de ces hommes des léopards déchainés sur l'espèce humaine.

Cette déchéance morale ne sera pas à craindre si l'on a souci de l'éducation de sa conscience, laquelle fortifie en nous le sentiment de la dignité personnelle. Il ne faut pas que l'homme cesse un seul instant de pénétrer au fond de lui-même, et d'y chercher ces principes de moralité qui font sa grandeur et l'élèvent infiniment au-dessus des êtres inconscients qui l'entourent. Je l'ai déjà dit : la grandeur et la valeur morale de l'homme ne se mesurent pas à la petitesse de sa condition (1). Quiconque est profondément persuadé de cette vérité, se sent, dans tous les états de son existence, relevé à ses propres yeux et soutenu contre d'injustes dédains. Aussi, soucieux de sa dignité personnelle, il éloigne de lui tout ce qui pourrait la diminuer. Cette lutte est de tous les jours. Il y a au dedans de nous des sentiments en opposition avec notre dignité : passions proprement dites, haines, jalousie, ambition. Satisfaits, ils nous inspirent de l'orgueil, et cet orgueil nous rabaisse; non satisfaits, ils nous mordent le

---

(1) Voir plus haut, chap. I, p. 34.



cœur, nous excitent et nous aigrissent. Au dehors de nous, entraînements du mauvais exemple qui nous poussent à des actes condamnés par le sentiment de notre dignité.

Si donc celle-ci est une sauvegarde, il faut écarter tout ce qui lui est contraire, et s'attacher à tous les moyens d'en fortifier en nous le sentiment. Or, plus nous demanderons à la vie intellectuelle les secours qu'elle peut fournir, plus notre réflexion deviendra profonde, plus notre âme s'élèvera vers des hauteurs où les influences basses et malsaines ne sauraient l'atteindre.

Résumant, à la fin, les conseils donnés, je dirai : la vie intellectuelle est pour tous un devoir; parce qu'elle est un principe de liberté morale, et un moyen de développer les attributs essentiels de la personne humaine. Or, la personne n'existe pas là où ne se trouve point la liberté; et celle-ci est très faible dans l'ignorant qui subit sans raisonner l'impulsion des autres, ou qui se révolte contre une sage direction.

Jeunes gens, quelle que soit votre place dans la société, le devoir de vous recueillir sans cesse et de laisser à la raison tout son empire, sera pour vous partout et toujours la même. Vous ferez croître et multiplier tout ce que par la réflexion vous découvrirez de noble et de généreux dans votre nature. Vous fortifierez votre volonté; vous éclairerez votre conscience; vous serez jaloux de votre dignité personnelle. Ainsi vous réaliserez dans votre vie, même humble, l'idéal admiré de l'honnête homme.

F. FERRÈRE.

(A suivre.)

---

# M. THÉODORE STANTON

---

Nous avons le plaisir et la bonne fortune de publier dans cette Revue un article de M. Théodore Stanton, homme de lettres et publiciste éminent des Etats-Unis, qui, l'hiver dernier, a passé plusieurs semaines à Agen. M. Stanton habite Paris depuis de longues années; correspondant de journaux et magazines américains, il a acquis dans la presse parisienne une notoriété telle, qu'en 1913, lors de l'élévation de M. Woodrow Wilson à la présidence de la République des Etats-Unis, la *Revue des Deux-Mondes* lui confia la tâche de présenter au public français le nouveau Président qui pour beaucoup était un inconnu. Cette étude a paru dans la livraison du 15 mars 1913, sous ce titre : « Le nouveau Président des Etats-Unis, son caractère, ses opinions, ses méthodes ». M. Stanton est lié de longue date avec M. Wilson; lorsque le futur Président venait à Paris, il l'accompagnait dans ses visites aux hommes politiques, aux littérateurs français plus particulièrement appréciés en Amérique, il lui a même ouvert certaines portes. L'étude de M. Stanton doit être lue et relue, les événements lui ont donné une nouvelle actualité, ils ont confirmé son appréciation sur l'activité, les méthodes, et surtout sur la volonté inébranlable de M. Wilson. Pendant son séjour à Agen, M. Stanton, souvent interrogé, répondait invariablement : « Le Président Wilson est un grand caractère, il n'est pas un homme qu'une menace puisse faire céder, il ne fléchira devant aucune éventualité, s'il s'agit de défendre les principes du droit et la liberté des Etats-Unis ». Le personnage est aujourd'hui si considérable, son action est d'une telle puissance dans le dénouement du drame qui nous angoisse, que toutes les attentions se retournent de son côté; la lecture de l'étude de M. Stanton serait de nature à nous rassurer si les événements ne l'eussent déjà fait. M. Stanton signale l'influence qu'ont eu sur le penseur, le théoricien, l'homme politique en formation, les écrits d'un illustre Français, qui nous intéresse trop, nous, ha-



bitants des rives de la Garonne, pour que nous ne citions pas le passage tout entier :

Pendant ses années d'étude et de préparation Montesquieu occupe son esprit après Bagehot et Burke, bien qu'à un moindre degré que ces derniers. Il parle de l'auteur de *l'Esprit des Lois* comme d'« un des précurseurs de cette belle légion de philosophes historiens qui ont tant contribué à éclairer les époques nébuleuses et reculées de l'humanité et qui ont établi sur une base de vérité les premiers éléments de la philosophie historique ». Dans *Mere Littérature* il ajoute : « Celui qui a connu un homme intelligent, instruit, habile, pénétrant sans passions dans les recoins intimes de l'histoire, en a saisi les raisons, les buts, les machinations, et qui sait en parler éloquemment, et retenir l'attention par une force et une sagacité à lui personnelles, celui qui aura connu un tel homme comprendra aisément pourquoi nous nous tournons vers Montesquieu. » Enfin, dans le *Constitutional Government*, M. Wilson parle encore de « l'esprit lucide du philosophe Français » : « Les hommes d'Etat américains qui nous ont précédés citent, dit-il, Montesquieu plus volontiers que tout autre; il est d'après eux un modèle-type dans le champ politique. Sous son doigt, la politique devient un mécanisme, et la théorie de la gravitation, cette théorie de freins et de balanciers que j'ai appelée le système newtonien de gouvernement, y arrive à la suprême perfection. »

Cette dernière remarque atteste les progrès de la science sociale, notre Montesquieu a dit plus simplement : « J'ai d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que dans cette infinie variété de lois et de mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies. »

M. Stanton a rencontré à la bibliothèque municipale, qui l'attirait à Agen, les quelques érudits qui la fréquentent plus habituellement; par eux il a été mis en relation avec les membres de notre Société qui habitent la ville, il a été accueilli par tous ainsi que le méritaient son charme personnel, la distinction de son esprit, ses sentiments pour la France où il a voulu choisir la compagne de sa vie. La glace a été bien vite rompue, nous le considérons comme un des nôtres, notre Revue comme un collaborateur. Pendant son séjour il a fait connaissance plus ample avec notre poète Jamin; sous un guide expérimenté, il a relu ses œuvres principales; il a visité le petit pays où le poète fait se dérouler l'histoire si simple et si douloureuse de l'« *Abuglo* ». Une surprise l'attendait dans l'Agenais, il y a retrouvé un de ses compatriotes, un des fils du grand historien des Etats-Unis, M. George Bancroft qui depuis plus de cinquante années en a fait son pays d'élection.

Avant de nous quitter, M. Stanton a réuni dans un banquet ceux qu'il appelait « ses amis littéraires d'Agen ». Cette petite fête fut présidée par Mademoiselle Stanton, qui était venue rejoindre son père à Agen. Au moment des toasts, M. Stanton dit qu'il avait voulu réunir, avant son départ pour New-York, ceux qui lui avaient rendu si agréable son séjour à Agen, M. le Maire qui lui a ouvert toutes grandes les portes de la Bibliothèque municipale, M. le Bibliothécaire, qui a été pour lui un guide précieux, M. Labadie-Lagrave, son collègue dans la presse, M. Ratié, félibre majoral, qui l'a initié à la langue de Jasmin, M. l'abbé Tissier, son érudit professeur, M. l'abbé Mauroux, son aimable compagnon de promenades qui lui a fait connaître des coins charmants du pays d'Agenais, il regrette l'absence de quelques amis qu'il eût été heureux de compter au nombre de ses convives; il remercie des égards qui lui ont été manifestés, se promet de continuer d'aussi agréables relations et garde l'espérance d'un nouveau séjour dans notre beau pays. M. Georges Laboulbène, maire d'Agen, répond qu'il se félicite de la venue à Agen, pendant la guerre, de l'homme distingué qu'est M. Stanton; il a pu, tout en se livrant aux études qui l'avaient amené, se rendre compte de ce qu'était la vie d'une petite ville française, éloignée du front de la bataille; il a vu tous ses citoyens unis dans une même pensée et pour un même but; ils portent leurs deuils personnels avec une fière douleur, et ils ont la plus inébranlable confiance dans le résultat final. Lorsqu'il sera retourné à New-York, M. Stanton pourra donner cette impression à ses compatriotes. Quant aux Agenais, ils garderont de lui et de Mademoiselle Stanton le plus agréable et le plus gracieux souvenir; ils veulent espérer qu'après la victoire du droit en Europe, ils auront le plaisir de les revoir sur les bords de la Garonne, où ils seront reçus avec plus de joie extérieure et la même cordialité. La réunion s'est terminée par un compliment à M. Stanton, en vers patois, prononcés par M. l'abbé Mauroux; M. Ratier, sur les instances de M. Stanton, a récité quelques-unes de ses poésies.

Quelque temps après son retour à New-York, M. Stanton s'est empressé de nous faire parvenir l'étude promise, sur « la Collection Ripley à la Bibliothèque d'Agen ». (Cette étude, écrite en anglais, a été traduite par M. Labadie-Lagrave.) Il a écrit à ses amis littéraires, prenant part à leurs deuils, affirmant les sympathies des Etats-Unis pour l'Entente, et sa foi dans le succès. Dans sa dernière lettre, du 15 janvier, il nous disait : « Nous sommes



convaincus, ici, que les Alliés vont triompher avant longtemps; la dernière note des Alliés, en réponse à la note de notre Président, a fait la meilleure impression ici. Il ne faut jamais oublier que M. Wilson est avec vous de cœur, mais il est dans une position très difficile. Sa mère est Anglaise, et son grand-père aussi était Anglais, vous voyez de quel côté sont ses sentiments. Mon fils est toujours avec les Anglais, dans les Flandres, il m'écrit que le moral est parfait, là-bas. » Depuis, les prévisions de M. Stanton se sont réalisées, ses vœux se sont accomplis. L'étendard des Etats-Unis, que Washington a « superbement ensemencé d'étoiles », est venu mêler sa lumière au rayonnement des drapeaux de l'Entente, unis pour le triomphe du Droit et de la Justice dans le monde.

P. BITAUBÉ.

## LA COLLECTION RIPLEY

A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE D'AGEN

---

Un an ou deux avant la guerre, j'eus la bonne fortune de rencontrer à Paris un jeune professeur de beaucoup de talent, M. André Koszul, maître de conférences à la Sorbonne, qui fait autorité en France en matière de littérature anglaise. Il est maintenant prisonnier en Allemagne depuis le mois d'août 1914. Le sous-lieutenant Koszul avait commencé sa brillante carrière dans l'enseignement, au Lycée d'Agen. Dans une conversation qu'il eut avec moi, il me dit un jour : « Je n'avais pas eu besoin de faire un long séjour dans le chef-lieu du Lot-et-Garonne pour que mon attention fut attirée sur une collection de livres composée surtout d'ouvrages anglais et américains qui était à la Bibliothèque de la Ville. Un volume excita tout particulièrement mon intérêt. C'était le *Transcendentalisme dans la Nouvelle-Angleterre*, par le Révérend O. B. Frothingham, un clergyman de Boston à tendances très libérales qui était à la tête d'une église de New-York qu'il avait rendue célèbre. L'ouvrage et le sujet lui-même m'inspirèrent un si vif intérêt que je me mis à préparer une série d'articles sur cette question lorsque parut le livre de Bargy, intitulé : *La Religion aux Etats-Unis*. Le sujet était traité, la place était prise, et je renonçai à mon projet. » On conçoit donc qu'à mon tour, lorsque je fus amené par les circonstances à passer pendant l'hiver de 1915 à 1916, plusieurs semaines à Agen, je m'empressai de profiter de l'occasion d'examiner les livres anglais et américains qui étaient à l'Hôtel-de-Ville.



Je ne tardai pas à reconnaître que le principal fonds de la collection consistait en quatre ou cinq cents volumes qui avaient appartenu à George Ripley, un célèbre critique littéraire de New-York. Pendant mon adolescence, j'avais connu plusieurs de ses amis mais je n'avais jamais eu occasion de le rencontrer lui-même.

George Ripley était né en 1802. Sa mère était une parente de Franklin et son père occupait une place importante parmi les notabilités de la Nouvelle-Angleterre. Quand il remplit les conditions requises, George Ripley entra à l'Université de Harvard et prit ses grades en tête de sa promotion. Un des livres de la collection d'Agen est un prix qu'il obtint en 1823, à Harvard, une édition en deux volumes, du *Paradis Perdu* de Milton. Il débuta dans la vie comme clergyman de l'Eglise Unitaire de Boston, mais il ne tarda pas à s'intéresser à un projet socialiste qui était agité alors dans les éléments les plus avancés de cette ville, et qui aboutit à l'organisation de la célèbre société de Brook Farm, c'est-à-dire à une tentative faite pour établir une association communiste sur une base de culture intellectuelle, qui ressemblait beaucoup au saint-simonisme du règne de Louis-Philippe. A la constitution de la Société, Ripley mit sa bibliothèque en gage pour deux mille francs afin de souscrire des actions. Cette bibliothèque contenait un grand nombre d'ouvrages français et allemands, qu'il avait en partie fait venir lui-même d'Europe en Amérique, et d'autres volumes parmi lesquels il s'en trouvait qui lui avaient été apportés par un jeune Américain que l'on croit être George Bancroft, peut-être le plus grand historien qu'ait produit le Nouveau-Monde. Aucun de ces anciens livres de Ripley ne se trouve dans la collection d'Agen. En 1846, ces précieux volumes avaient été vendus aux enchères pour couvrir les engagements contractés par Ripley dans la faillite de Brook Farm, lorsque cette expérience socialiste fut emportée par un désastre financier comme l'avaient été tant d'autres entreprises du même genre dans tous les temps et dans tous les pays. A partir de ce moment, M. Ripley décida qu'il n'au-

rait plus jamais de bibliothèque « parce que jamais, disait-il, comme on peut le lire dans une lettre écrite par un de ses amis, jamais des livres ne pourraient avoir pour lui la valeur qu'avaient ceux qui avaient été vendus. » La vérité est que la banqueroute de la Brook Farm l'avait laissé, lui le principal organisateur de l'entreprise dans une situation financière tellement difficile qu'il lui fallut un grand nombre d'années pour s'en relever. Pendant cette période de détresse pécuniaire, Ripley et sa femme vivaient dans une pension de New-York, n'occupant qu'une seule chambre, et ils n'avaient pas plus de place pour installer des livres que d'argent pour en acheter. Les volumes de la collection d'Agen proviennent d'une autre source et ne remontent pas à une époque aussi éloignée.

Au moment où la Brook Farm venait de faire faillite, un des journaux quotidiens de New-York, les plus connus, *La Tribune*, offrit à Ripley les fonctions de critique littéraire. Il occupa cette position pendant un quart de siècle et il s'acquitta de sa tâche d'une façon qui lui faisait honneur à lui-même en même temps qu'aux Belles-Lettres. Il était en son pouvoir de contribuer au développement de la littérature en Amérique et il fut à la hauteur de sa mission. Il encouragea les jeunes écrivains, il imprima une direction à des talents dont les ambitions légitimes n'étaient pas encore justifiées par une maturité suffisante; dans ses jugements, il exigea un niveau élevé mais qui n'avait rien d'excessif et sans admettre de compromission, il n'alla pas jusqu'à l'austérité. Un grand nombre des livres de Ripley trouvés dans la collection d'Agen proviennent de cette période de sa vie et plus d'un de ces volumes sont ceux dont le célèbre critique s'est servi pour préparer ses articles pour la *Tribune*. Ces livres eux-mêmes en fournissent la preuve d'une façon assez curieuse. Ceux dont il a fait usage pour en donner le compte-rendu ont souvent des feuilles qui ont été détachées d'un coup de ciseaux et recollées ensuite avec de la gomme. Quelques-unes de ces feuilles portent un certain nombre de lignes effacées au crayon et une autre pagination que celles qu'elles avaient dans le vo-



lume. Tout cela était évidemment destiné à faciliter la tâche des typographes de l'imprimerie du journal. On trouve d'ailleurs sur ces pages, des traces qui prouvent qu'elles ont servi à un travail de ce genre. Ces pages faisaient partie des articles que Ripley publiait dans la *Tribune*. Mais son amour pour les livres de quelque valeur et le trop petit nombre d'ouvrages que comptait sa bibliothèque ne lui permettaient pas de jeter au vent des volumes mutilés. Au nombre de ces livres reconstitués se trouvaient la *Vie de Voltaire* de lord Morley, la *Littérature anglaise* de Taine, les *Roundabout Papers* de Thackeray, la *Vie et la Correspondance de Théodore Parker* par John Weiss. Le célèbre prédicateur unitaire de Boston était un grand ami de Ripley. On remarque, en effet, dans la collection d'Agen un certain nombre d'ouvrages de Parker offerts par l'auteur lui-même. C'est ainsi que les *Sermons sur le Théisme*, publiés à Boston en 1853, portent les mots : « Avec les souhaits affectueux de Théodore Parker » écrits sur la feuille de garde du volume. Une dédicace du même genre se trouve également en tête du *Discours sur des Matières qui concernent la Religion*. Boston 1842.

Quelquefois, les pages qui ont été détachées pour écrire l'article, n'ont jamais été remises à leur place et il y a des volumes qui restent mutilés. C'est le cas de *Charlotte Brontë* de Wemyss Reid. New-York 1877.

Aucun des amis de Ripley dans le monde des Lettres ne lui fut plus attaché que George Bancroft dont nous avons parlé ci-dessus et dont le second fils, qui porte le même prénom que son père, a passé presque toute sa vie à Agen depuis qu'il est arrivé à l'âge d'homme. Ce fils qui a dépassé maintenant la quatre-vingtième année, a été jadis un élève de George Ripley, car un des principes fondamentaux des visionnaires de Brook Farm était de donner à la jeunesse l'éducation rationnelle. Parmi les souvenirs les plus intéressants que George Bancroft le fils, se plaît à rappeler, sont ses réminiscences lointaines du *Kindergarten* de la communauté de Brook Farm, où la première Madame Ripley lui enseigna l'histoire

et les langues modernes. Quelques-uns des livres dont elle se servait pour donner ses leçons à ses élèves se trouvent dans la collection d'Agen.

On y trouve aussi au moins une douzaine d'ouvrages de George Bancroft qui portent tous sur la feuille de garde des dédicaces affectueuses. De ces volumes, le plus intéressant peut-être, ce sont les *Mélanges Littéraires et Historiques*, publiés à New-York en 1855 et portant la mention : « De la part de son vieil ami l'auteur. » Quatre pages environ sont consacrées à des traductions en vers de Schiller et de Goethe faites pendant la période comprise entre 1818 et 1824. En tête de la première page, est écrite cette mention : « Les quelques pièces qui suivent datent de la première jeunesse du traducteur. Quelques-unes remontent à l'époque où il était encore étudiant ». L'exemplaire de la collection d'Agen a cela d'unique qu'il contient des corrections manuscrites, faites dans le texte des traductions de trois des poèmes de Schiller. Elles sont de l'écriture nette et ferme de Bancroft, M. George Bancroft le fils, a un exemplaire de cet ouvrage où les mêmes corrections se retrouvent, mais au lieu d'être écrites à la main elles ont passé dans le texte imprimé. Il convient de remarquer que tous ces changements améliorent d'une façon très sensible le passage original. On peut se demander s'ils ont été faits par l'auteur à l'instigation de Ripley qui était, on le sait, un critique de premier ordre. Mais, il est très probable que pour le moment cette question ne peut pas être élucidée.

Ces exemplaires portant des dédicaces prouvent à quel point Ripley était l'ami personnel de tous les littérateurs américains du siècle dernier. C'est ce qui donne à cette collection une valeur unique. On y trouve : le *Dictionnaire de la Langue anglaise*, ouvrage bien connu du célèbre lexicographe américain, Joseph E. Worcester; la première édition des *Explorations Arctiques*, du Dr Elisha Kent Kane; c'est une histoire de la plus ancienne tentative faite par les Américains pour atteindre le Pole Nord; l'*Histoire de la Nouvelle Angleterre*, par John Gorham Palfrey; la savante traduction en



vers anglais de *La Divine Comédie*, par T.-W. Parsons; les *Jours de Castille*, de John Hay; les *Mélanges*, de Harriet Martineau; les Poèmes d'Aldrich, de Stedman et d'autres poètes américains de la dernière génération. A mesure que paraît chaque volume de la célèbre *Histoire des Etats-Unis*, de Bancroft, l'auteur en envoie un exemplaire à Ripley avec une dédicace affectueuse sur la feuille de garde. Une fois c'est à « son fidèle ami », une autre fois, c'est « au vieil ami des anciens jours. »

On trouve dans la collection un bon nombre d'ouvrages célèbres tels que les *Poèmes* de Wordsworth, en quatre volumes, la traduction magistrale de *Faust* de Bayard Taylor, une édition en deux volumes richement reliés des *Poèmes* de Tennyson, l'édition Appleton du plus grand nombre des ouvrages de Herbert Spencer, beaucoup de volumes de John Stuart Mill, beaucoup d'Emerson et une première édition des *Feuilles de Gazon* du grand poète américain, Walt Whitman.

La collection contient plusieurs volumes qui avaient appartenu à la seconde femme de Ripley, car il avait été marié deux fois. En première nocces, avec une jeune fille qui appartenait à la famille Dana, bien connue dans la Nouvelle Angleterre. La seconde femme du distingué bibliophile de Paris, feu M. Henri Monod, qui fut longtemps à la tête du service de l'Hygiène Publique au ministère de l'Intérieur, était également de cette famille. Comme nous l'avons dit plus haut, quelques livres de la première M<sup>me</sup> Ripley se trouvent dans la collection. Elle mourut en 1861 et quatre ans après, Ripley épousa, en secondes nocces, une jeune veuve allemande. M<sup>me</sup> Augusta Schlossberger, née Horner, qui avait contracté, en Allemagne, une première union qui n'avait pas été heureuse et s'était dénouée à New-York, où elle résidait à l'époque de son mariage avec Ripley, obligée pour gagner sa vie de donner des leçons de langue allemande et de piano. Le biographe de son mari, le Reverend O.-B. Frothingham, la représente comme étant à cette époque, « la coqueluche de ses amis, hautement respectée de tous ceux qui la connaissaient, aimable, pleine d'agréments dans sa personne et ses

manières ». Au mois de mars 1880, Ripley disait d'elle dans un de ses écrits : « une dame allemande plus jeune que moi d'un certain nombre d'années, douée d'un caractère admirable, d'attraits personnels irrésistibles, et qui pendant les quatorze dernières années a jeté un charme sur ma vie ». M. Frothingham dit également d'elle : « M. Ripley était mis en gaîté par l'humeur enjouée de sa jeune femme. Il ne pouvait se passer de ses soins qu'elle lui prodigua jusqu'à la fin. A ses derniers moments, il ne voulut pas d'autre assistance que la sienne. »

M. Ripley vécut et mourut sans enfants; il n'en avait pas eu de son premier ni de son second mariage; mais il adopta comme sa propre fille en lui donnant son nom, la jeune Carméla que sa seconde femme avait eue de son premier mari. Toutefois, cette enfant ne résida jamais en Amérique; elle resta à Stuttgart avec les parents de sa mère. Ce fut là qu'elle fut élevée et qu'en deux occasions M. et M<sup>me</sup> Ripley allèrent la voir. Carméla se maria avec un officier allemand nommé Meckel qui devint plus tard général. Ce fut elle qui donna à la Bibliothèque d'Agen, la collection qui nous occupe, lorsqu'elle vint dans cette ville avec son mari en 1898 pour régler la succession de sa mère morte l'année précédente.

M. Ripley était mort en 1880, deux ans plus tard sa veuve se mariait pour la troisième fois. Elle choisissait pour époux, M. Alphonse Pinède qui lui aussi était veuf et dont la première femme était décédée à Londres. Si je ne me trompe, elle devait être anglaise. Quelques-uns de ses livres, se trouvent dans la collection. C'est probablement par elle que M. Pinède avait des attaches avec l'Angleterre. Il parlait anglais avec une extrême facilité, il faisait de fréquents voyages en Angleterre. C'était un avocat du Barreau de Paris, d'origine israélite, un ami intime du Président Grévy qui le nomma Trésorier-payeur-général de Lot-et-Garonne. Il mourut en 1885, à l'âge de soixante-treize ans, laissant à sa femme l'usufruit de sa fortune.



La seconde Madame Pinède se maria comme citoyenne américaine et eut pour témoin George Roosevelt, alors consul des Etats-Unis à Bordeaux et qui mourut consul général à Bruxelles quelques années avant la Guerre. C'était un cousin du Président Roosevelt. Après la mort de son mari, Madame Pinède manifesta tout d'abord l'intention de quitter Agen, plus tard elle renonça à ce projet. Du vivant de son mari, elle avait ses entrées à l'Elysée et les deux époux avaient l'habitude de faire chaque été une visite au Président Grévy à sa maison de campagne de Mont-sous-Vaudrey.

Il est impossible de mettre en doute la haute estime dont la seconde Madame Ripley était entourée à New-York où, comme elle avait coutume de le dire à Agen, « elle connaissait tous les intellectuels de valeur ». Cela est bien prouvé par les dédicaces écrites sur quelques-uns des livres qui lui ont été offerts et qui se trouvent dans la collection dont nous nous occupons en ce moment. C'est ainsi que sur la feuille de garde de « *l'Unitarianisme à Boston* » par le biographe de son époux, nous lisons : « à Madame Ripley-Pinède; son ami O.-B. Frothingham ». De ce temps-là, le premier poète de New-York était Edmund C. Stedman. Il lui adressa une nouvelle édition de ses poésies avec cette dédicace « à L. A. R. Pinède avec l'affection et les souvenirs d'Edmund C., de Laura H. Stedman. Jour de Noël 1897 ». Sur la feuille de garde d'un volume des poésies de Bryant, on lit : « Madame George Ripley. Un souvenir de l'atelier de son ami Henry T. Tuckerman, avec les compliments affectueux de sa sœur. Mars 1872 ». M. Tuckerman, qui est mort un peu avant cette date, était un des auteurs contemporains les plus connus à New-York. Un exemplaire de « *l'Excursion en Angleterre* » de William Winter, richement relié en maroquin, fut envoyé à Madame Ripley très peu de temps avant la mort de son premier mari. Ce livre portait ces mots : « A Madame L. A. Ripley, avec le cordial souvenir de son ami Whitclaw Reid. Jour de Noël 1880 ». M. Reid était alors le directeur de la *Tribune* de New-York, où M. Ripley était critique littéraire, comme nous l'avons vu plus haut. Il fut nommé plus tard

Ministre d'Amérique à Paris et, en dernier lieu, ambassadeur à Londres. Ces Américains distingués, hommes et femmes, rapportèrent sur Madame Pinède l'intérêt qu'ils avaient pour son mari américain qui, depuis si longtemps, leur avait été très cher.

THÉODORE STANTON.

New-York, Janvier 1917.

---



## NOMS GRECS DANS LES PYRÉNÉES CENTRALES

---

ARTIGUE. — Le mot roman *Artigue* signifie novale, terrain défriché, défriche (1). Ce mot se rencontre en Aquitaine, en Provence, en Espagne. Le *Glossarium*, de Ducange, présente à ce sujet les renseignements suivants : ARTIGA, vel ARTICA, *incultus ager, ad culturam redactus, recens proscissus, idem quod essartus*. — ARTIGARE, *interlucare silvas, dumeta succidere, in culturam redigere*.

En Espagne, les mots *artiga* (défriche) et *artigar* (défricher) sont d'un usage courant et figurent dans le lexique de la langue ordinaire; mais, au nord des Pyrénées, le verbe *artigar* n'est plus usité, tandis que le substantif *artiga* est réservé pour des désignations de lieux et de personnes; il a subi diverses modifications.

Plusieurs auteurs se sont appliqués à rechercher l'étymologie d'*artiga*, et, le dictionnaire latin ne leur ayant pas procuré la solution désirée, ils ont épluché les nomenclatures des mots celtiques ou basques et ont obtenu ainsi des résultats qu'il est permis de juger peu satisfaisants. J'ai cru devoir tourner mon attention d'un autre côté. En examinant les colonnes du Dictionnaire des Postes où figurent les noms des villes ou villages commençant par *artig*, j'ai remarqué tout d'abord la désignation *Artignosc*, dont l'origine ne saurait être considérée comme douteuse. Ce nom est incontestablement l'adjectif grec ἀρτίγνωστος (récemment connu), dont la dentale de la syllabe finale s'est mutée en la gutturale c. « On sait avec quelle facilité les sons K et T permutent dans la langue du peuple (2). »

Le village d'Artignosc est bâti dans une contrée accidentée,

---

(1) On dit défriche dans le nord de l'Agenais et en Périgord.

(1) Littré, *Dictionnaire de la langue française*, V. *Etymologie des mots d'origine orientale*, par Devic, p. 14, s. v. *acaner*.

à une altitude supérieure à 500 mètres, sur une ramification des Alpes de Provence, non loin du Verdon, affluent de la Durance. C'est un pays de cultures maigres et d'élevage, éloigné de voies de communication fréquentées. Vraisemblablement les premiers habitants de la région se fixèrent d'abord dans les plaines grasses qui leur offraient des récoltes faciles et abondantes, et ne se portèrent que plus tard, lorsque la population fut devenue plus dense, vers les terres moins fertiles. Ainsi peut s'expliquer la désignation *Artignosc* imposée au village par les trafiquants grecs qui transportaient dans les cantons les plus reculés de la Gaule, par chariots, sur des mulets, à dos de porteballes, φορτηγός, d'où le nom de lieu Fourtic, assez fréquent dans nos contrées), des marchandises venues de l'Orient, tissus fins, parfums, vins, liqueurs, bijoux, amulettes, et aussi diverses denrées qu'ils achetaient au cours de leur voyage.

Ce nom d'Artignosc est rare, je ne l'ai pas rencontré ailleurs; mais le mot artiga, plus ou moins déformé, se trouve fréquemment en Aquitaine et en Provence, comme nom de lieu ou de famille. Voici les diverses formes d'Artiga : Artigue, Artigas, Artigat, Artigaou, Artige, Artigues, Artigos, Artigoeyte, Artigolles, Artiguemy, Artiguedieu, Artiguelaube, Artiguelongue, Artiguelouve, Artiguemale, Artiguenave, Artiguenause, Artiguevieille, Artigoloutan, Dartigue, Lartigue, Lartigault, Lartigues, Lartige, Malartic, Macharttic, Boufartic, etc.

Reportons-nous maintenant à la définition d'Artiga que nous donne le Glossarium de Ducange : *recens proscissus ager*, et traduisons-la en langue grecque. Nous obtiendrons le mot ἀρτεγιστοργία qui, allégé des cinq dernières lettres, donne tout justement le vocable Artigue qui nous occupe. Cette sorte d'apocope est d'un usage très fréquent : nous disons auto pour automobile, métro pour métropolitain, photo pour photographie, et les Grecs modernes disent τύπος pour τύπογραφος — J'ajoute que tous les lieux portant le nom d'Artigue que j'ai pu vérifier sont, de même qu'Artignosc, des écarts en pays médiocrement fertiles.



ARTIGA DELIN. — Je vous convie maintenant à venir avec moi faire une promenade dans le pittoresque Val d'Aran. Par une journée d'été, remontons la Garonne au delà de la frontière d'Espagne, jusqu'au vieux château de Castelléon, près du village de Las Bordes (890 m.). Au pied de ce village un affluent considérable vient presque doubler les eaux d'un bleu d'ardoise de la Garonne. Suivons le sentier, montant, assez fréquenté, qui longe cette autre Garonne, nous admirerons des hêtres et des sapins gigantesques qui ont résisté à l'effort de mille tempêtes, des pelouses riantes de frêles lilacées, de renoncules et de belladones, et, çà et là, des fourrés de plantes grimpantes. Quelquefois nous ferons halte pour écouter la plainte, qui jamais ne s'apaise, des sapins séculaires, la chanson monotone des cascades, le fracas des torrents. Nos yeux éblouis de la limpide lumière des Pyrénées, des couleurs irisées des nuages montant des chutes d'eau, seront dans un continuel ravissement; nous nous enivrerons d'air léger et des senteurs des halliers fleuris.

Bientôt, dans une grande prairie vallonnée, conquise sans doute sur la forêt, nous apercevrons de nombreux troupeaux de vaches venues des villages prochains de l'Aran, que l'on garde ici pendant les mois d'été, pour qu'elles se développent et donnent leur lait. La population de cette région a pour règle de laisser là où ils tombent dans la forêt le feuillage et les menus débris des rameaux, qui, à la longue, deviennent un abondant humus. L'eau des pluies dévalant de la forêt supérieure transporte dans les herbages un peu de cet humus et maintient ainsi leur perpétuelle fertilité.

Un gardien surveille les troupeaux et les protège contre les ours et les loups. Il est logé près du torrent, dans des bâtiments spéciaux couverts d'ardoise, auxquels est adossé un oratoire. C'est l'Ermitage d'*Artiga Delin*. De tout temps, un sanctuaire a marqué ce lieu. Le site est d'une extrême beauté.

Montons encore sans crainte de nous lasser. A 1.405 m. nous verrons s'élançant impétueusement d'un antre de granit, voilé par une ramure sombre, le torrent qui gronde.

chargé d'une blanche écume. C'est le *Goueil dé Jouéou* (1), le ruisseau tombant de la Maladetta, qui, au nord du Plan d'Aguailut, s'engouffre dans le Trou du Toro, par 2.024 m., et, après un cours mystérieux sous la Tusso Blanco, reparaît courroucé. La magnificence de la source, la voix retentissante de la nappe d'eau se précipitant d'une hauteur de 25 mètres sur les rochers, la sauvagerie de la forêt inchangée depuis les âges de la préhistoire, la solitude inquiétante du lieu, tout pénètre l'âme d'une religieuse émotion et l'emplit d'un charme inoubliable.

Artiga nous est connu, mais qu'est-ce que Délin, qu'on écrit quelquefois Déline, et dé Lin ? Observons d'abord que, à Lectoure, une belle fontaine sise à flanc de coteau s'appelle Houn Délie, et que, suivant des renseignements que je dois à la bienveillance habituelle de M. Ph. Lauzun, il existe dans la commune de Condom, au bord de la Baïse, un ancien château appelé en gascon Houndélin (français, Fondelin), et, tout près de Valence-sur-Baïse, un lieu dit Houndélas. Une vieille tradition veut que ces trois désignations Délie, Délin et Délas soient dues aux Grecs et qu'elles commémorent Apollon Délilien. M. Lauzun pense qu'on est en droit de rattacher à ces noms celui de la Source Hountalade de Saint-Sauveur-les-Bains, près de Luz, Artiga Délin paraît avoir la même origine. Il n'est pas impossible, en effet, que les marchands grecs parcourant la Gaule aient visité le val d'Aran pour vendre leurs denrées orientales et acheter celles qu'on leur offrait : laines, cuirs, fromages, salaisons, minerais de plomb argentifère, d'étain, de manganèse, ainsi que des mules, qui de temps immémorial sont élevées dans le pays. On peut supposer aussi que, séduits par le renom des pâturages de Gouéou, ils les aient visités et que, frappés d'admiration, ils y aient érigé, en l'honneur du fils de Latone, un *δῶλον* (autel ou temple). Observons qu'on rencontre assez souvent en Gascogne les noms de famille Délias, Delhias, Dalliès, qui rappellent le Dieu de Délos.

---

(1) Ζεῦς, Δίος.





MÉLIANDE, μέλι ἄνθος. — Examinons maintenant s'il ne se trouve pas d'autres noms grecs dans la contrée. Si nous remontons le cours de la Garonne à partir de la vallée de la Pique de Luchon, nous verrons, dans la commune d'Arlos, la scierie et les habitations de *Méliande*, où se découvrent sans peine les mots μέλι (*mel*) et ἄνθος (*flos*). Le hameau de Méliande est voisin d'une forêt où butinent les mouches à miel.

Fos, φῶς. — Poursuivons nos recherches. Nous voici à Fos, petite ville sur la rive droite de la Garonne, dominée par de hautes montagnes boisées et habitée par une population laborieuse qui s'occupe dans des scieries, dans des entrepôts de minerais de plomb argentifères et dans une filature. Fos est sans contredit le mot φῶς, par lequel les Grecs désignaient la lumière du feu, d'une lanterne, d'une torche, d'une lampe. Aujourd'hui, comme autrefois, on vend à Fos de la cire, de l'huile, de la résine. La même idée de luminaire se rencontre sous la forme Lux ou Luz dans les départements de la Haute-Garonne, de l'Ariège, des Hautes-Pyrénées, du Tarn-et-Garonne, de la Gironde, etc.

CANÉJAN, κάνηιον. — Trois kilomètres plus loin, dans un étroit et long défilé, nous passerons le pont du roi René, et nous foulerons la terre espagnole. Avancant toujours, nous entrerons dans une vallée assez profonde où sont exploitées des mines de zinc et de plomb argentifère. Le versant nord de cette vallée porte à mi-hauteur le village de *Canéjan*, qui paraît devoir son nom aux corbeilles et nattes de joncs, roseaux et menus rameaux flexibles, que l'on y confectionne aujourd'hui encore, comme autrefois; [κάνης, κάνηιον, *canistrum*, *calathus*]. — Dans le département de la Gironde, canton de Pessac, au bord de l'Eaubourde, existe un autre village de Canéjan, où l'art du vannier n'est pas ignoré.

LÉS ou LEZ, λισσός. — Avançons; bientôt nous apparaîtra une montagne au profil rectiligne, sans une aspérité, sans

un arbre, avec une pente très prononcée, au pied de laquelle est bâti, au bord de la Garonne, le village de *Lés* ou *Lez*, qui possède une source thermale appréciée des anciens. Ce nom de *Lés* se rapproche sensiblement de *λειός* ou *λίσσος* (*lœvis*, lisse) et convient à merveille à la montagne qui domine le village. Dans l'*Odyssée* XII, 64, on trouve *λίσ πέτρη* avec le sens de pierre unie, lisse. En plusieurs régions des Pyrénées on emploie les mots *lied*, *liit*, *lid* pour désigner le chemin que suivent habituellement les avalanches (1), chemin ainsi raboté et rendu uni. Le remplacement de la sifflante *S* par la dentale *D* ou *T* ne fait pas difficulté.

**BOSOST**, *βῶς, ὀστίον*. — Trois kilomètres plus loin nous gagnerons *Bosost*, ville industrielle, où sont entreposés des minerais de plomb, de zinc, de manganèse, que l'on reçoit de la montagne pour les trier et les expédier aux fonderies. Le nom *Bosost* est formé de la réunion des deux mots grecs *βῶς* (*bos*) et *ὀστίον* (*os*, *ossis*). La race bovine a été, dès les temps les plus reculés, l'objet des soins de la population du val d'Aran, pour le lait et pour la chair. Les os des animaux de grande taille ne devaient pas être dédaignés, car, dans les anciennes nécropoles, on a trouvé, au milieu de silex, des objets en os (2). Les os servaient à fabriquer des parures, hameçons, aiguilles, pointes de flèches, bijoux, de la marqueterie, des bas-reliefs, des statuettes, des poignées d'outils ou d'armes, des coffrets, des amulettes, des peignes, des sifflets, etc. En certaines contrées on a même employé les fémurs de bœufs dans la construction de murailles, afin de leur donner plus de solidité.

**ARRÈS**, *Ἄρρις*. — Remontons encore le cours de la Garonne: nous trouverons, sur la rive gauche, le hameau de la Bordette, et, en face, sur la rive droite, à quelques centaines de mètres, nous apparaîtra le village d'*Arès* ou *Arrès*, formé de deux groupes d'habitations. Le farouche dieu des combats

---

(1) A Luchon, la célèbre vallée du *Lys* n'est autre que la vallée de *Lids*, des *avalanches* (Paris, guide à Bagnères-de-Luchon 1842).

(2) Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, II, p. 75.



devait être connu dans ces parages, et le cliquetis des armes a dû y résonner maintes fois, car on observe les ruines d'un château fortifié, près du village de Lasbordes, à l'ouverture de la vallée d'Artiga-Délin.

BÉNOS, *βῆνος*. — Le hameau de *Bénos*, au bord de la route, paraît devoir son nom aux *boîtes* ou *paniers* qu'on y fabriquait. D'après Hesychius *βῆνος* est l'équivalent de *κιβωτός*, qui signifie boîte, corbeille.

BÉGOS, *βεχός*. — Un peu plus haut, se montre le hameau de *Bégos*. Ce mot reproduit avec une légère modification le mot grec *βεχός* (*panis*), qu'Hérodote, au début du livre II de ses Histoires, signale comme étant d'origine phrygienne. On peut supposer qu'une boulangerie existait autrefois dans ce lieu. Le mot phrygien *βεχός* était d'un usage familier à Athènes. On le trouve dans le mot composé *βεκχεσέληνος* = croûton lunaire, vieux radoteur. (Aristophane, *Nuées*, vers 397.)

A l'occasion des villages Fos-luminaire, Canéjan-corbeille, Bénos-boîte, Bégos-pain, on peut observer que les lieux où se vendent certaines denrées prennent souvent le nom de ces denrées. Les Grecs disaient *εἰς τὸν τυρόν* pour aller au marché des fromages, (Lysias contre Pancléon); *τρέχειν εἰς τὸν οἶνον* pour courir au cabaret, (Aristophane, *Com. fr.* 2, 1072). A leur exemple nous disons à Agen : aller aux jambons, à la volaille, à la prune, pour aller au marché des jambons, de la volaille, de la prune. Dans la commune de Moncaut, en bordure de la route d'Agen à Nérac, le hameau renommé des Crubelets doit son nom aux gaufres appétissantes qu'on y confectionne.

PEGUERA, *πηγάριον*. — A peu de distance de *Begos*, au nord dans la montagne, on trouve un petit étang alimenté par une source, dont le nom Peguera est, selon toute apparence, le diminutif *πηγάριον* de *πηγή* (*fons, aqua saliens*). Comme la fontaine, la montagne se nomme Peguera. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que, à Cauterets, la source qui alimente l'établissement thermal de la Raillère jaillit au milieu d'un amas de « rochers éboulis du Pégère ». (Meillon, *Toponymie*

de Caunterets). Il existe un autre Peguera, source et montagne, dans la contrée du torrent du Tollon, près du village de Manyanet, non loin du Pech de Llenaran, au sud du massif de Montarto.

AROS, ἄρος. — Avançons encore. A peu de distance de la Garonne (altitude 860 mètres), nous serons dans le village d'Aros (ἄρος *locus irriguus, pratum*), baigné par des eaux abondantes, qui s'enfuient vers le fleuve à travers des prés verdoyants. Notre verbe *arroser* est-il parent d'ἄρος ? La chose n'est pas impossible.

BELLAN, βῆλλανος. — Continuons nos explorations. Tout près d'un mince rio arrivant du nord-est, nous verrons le hameau de *Bellan* qui rappelle le nom de βῆλλανος par lequel les habitants d'Aquilée désignaient Apollon. Il existe aussi une petite ville nommée Belin, située dans le département de la Gironde, au bord de la Leyre. Enfin Julien Sacaze, dans son *Histoire ancienne de Luchon*, p. 25, mentionne plusieurs cippes votifs dédiés au dieu Abellion et trouvés près de Luchon.

Au XX<sup>e</sup> chant de l'*Illiad*e, vers 9 et 10, Homère nous enseigne que les nymphes résidaient sous les hautes futaies, aux sources des cours d'eau et dans les prairies plantureuses. Elles devaient se plaisir au val d'Aran.

MITJ-ARAN, μίττον Ἀραν. — Deux kilomètres plus loin, au lieu dit *Mitj-Aran* (μίττον Ἀραν), tout près de la route, un remarquable autel monolithique, de pierre calcaire, haut de plus de trois mètres, attirera nos regards. Les générations des siècles qui précédèrent la conversion au christianisme sont venues se prosterner ici, déposer de pieuses offrandes et supplier le puissant dieu de la vallée de protéger leurs familles et leurs biens. Vers le iv<sup>e</sup> siècle, des apôtres entreprirent d'enseigner aux populations pyrénéennes la doctrine du Crucifié de Golgotha. Les Aranais les accueillirent avec faveur, mais ils laissèrent debout et respectèrent l'autel du dieu de leurs pères, et se contentèrent d'établir à cent pas de là, au bord de



la Garonne, un sanctuaire chrétien qui fut transformé en monastère durant le moyen-âge.

VIELLA, CAZAU, γάζα. — Une agglomération notable s'offre à nous sur la rive gauche, c'est la capitale de l'Aran, *Viella* (1), où nous pourrions observer des constructions d'un caractère particulier, et une vaste place ombragée de grands arbres. Une rue d'une largeur médiocre, se continuant en un chemin montant, nous mènera au bord d'un rio, au hameau de *Cazau*, qui semble un faubourg de Viella. La terre y est très fertile et le nom de γάζα (*opes, divitiæ*) d'où est dérivé *Cazal* ou *Cazau*, signifiant jardin, lui convient tout à fait.

BETREN, βέρεθρον. — Le petit village de *Betren* à un kilomètre en amont de Viella, est signalé aux touristes pour son église à trois absides à pans coupés et ses sculptures réalistes. Au-dessous du village, des jardins et des champs s'étendent en plaine jusqu'à une forte haie au-delà de laquelle coule la Garonne. La rive abrupte domine le fleuve d'une dizaine de mètres et plonge dans un gouffre profond (βέρεθρον, *locus profundus*).

CAZARIL, γάζα. — Trois kilomètres plus loin nous serons dans le hameau de *Cazaril*, dont le nom est sans doute un diminutif de *Cazau* que nous venons de voir.

GARROS, γάρρος. — Traversons la Garonne, nous gagnerons le petit village de *Garros*. Le mot grec γάρρος ou γάρρος signifie poissons accommodés pour être mangés. Depuis bien longtemps les habitants de *Garros* pêchent, cuisinent et savourent les truites de la Garonne.

ARTIAS ἄρτιος. — Continuons d'avancer sur le côté droit du fleuve. Bientôt nous apercevrons sur la rive opposée l'établissement thermal d'*Artias* (*Baños de Artias*), et, un peu plus loin, le village du même nom et ses trois églises, au confluent de la Garonne et d'un rio qui descend presque en ligne droite, d'un sommet neigeux situé au midi, par un val revêtu de sa-

---

(1) Ce mot pourrait être rapproché de *Bellan* que nous avons vu tout à l'heure.

pins. Les ours (*ὄρσος*, *ursus*) qu'on voit parfois dans la forêt ont donné le nom d'Artias au vallon et au village.

GESA, *γαῖσα*. — Remontons encore la rive droite. Après une demi-heure de marche, nous arriverons à Gesa, village de gens actifs et industrieux. Le mot grec *γαῖσα* signifie épieu, JAVELOT. Les Romains adoptèrent ce mot. Virgile (*Enéide*, VIII, 662), décrivant le bouclier d'Enée, place deux *gésas* aux mains de chaque guerrier gaulois. Les forêts de frênes voisins de Gesa pourraient, aujourd'hui encore, fournir des bois de lances et des épieux.

UNA, *βουνιός*. — Un peu plus loin, sur la rive droite du Rio Yñola, affluent du côté droit de la Garonne, le village d'Uña, habité par une population agricole, attire nos regards. Le mot *Uña* représente-t-il le grec *βουνιός*, *napus*, navet, rave ? On peut le supposer.

BAJERGUE, *βαῖα ἔργα*. — Passons maintenant sur la rive gauche de l'Yñola, nous trouverons bientôt, à l'altitude de 1,410 mètres, dans la plaine sensiblement élargie, le village de Bajergue, habité par des cultivateurs, qui passent pour très entendus. Le sol est divisé en un grand nombre de parcelles. Ce nom Bajergue paraît formé des deux mots grecs *βαῖα ἔργα*, signifiant *petites exploitations agricoles*. L'expression parisienne Petits-Champs conviendrait ici parfaitement.

SALARDU, *θηλάζω*. — En amont de Bajergue, dans la vallée de l'Yñola, il n'existe aucune agglomération. Retournons vers la vallée principale. Le bourg fortifié de Salardu, chef-lieu du Haut-Aran, fièrement campé sur la croupe escarpée qui sépare le cours de l'Yñola de celui de la Garonne, sollicitera nos regards et réclamera notre visite. Un matin de juillet 1911, venant à pied de Viella, j'arrivai, vers dix heures, à un quart de lieue du *pueblo*, où je rencontrai un curé d'abord affable, que je priai de m'indiquer une auberge où je pourrais me restaurer. Très obligeamment il me dirigea vers l'habitation de la Señora Barbara sise au haut de la côte. Là, j'entrai dans une cour spacieuse ayant à gauche un hangar, des étables et des écuries, et, à droite, une maison



aux murs épais, munie de fenêtres de dimensions médiocres. A la cuisine dont la porte était ouverte, rôtiissait un chevreau devant un ardent brasier. La señora du logis, brune et accorte personne, de sept lustres à peine, à qui je me recommandai du conseil que m'avait donné le curé, m'accueillit gracieusement et m'engagea à m'asseoir en attendant que le repas fût à point. Autour d'elle, une série de huit enfants, âgés de quinze mois à dix ans, piaillaient et s'agitaient, la tiraillaient et l'embrassaient tour à tour, criant *mamma, mamma*. Comme je m'extasiais sur la belle mine et aussi sur le nombre de ces bambins, elle, fière comme la romaine Cornélia montrant ses bijoux, me dit riieuse . « Pensiez-vous donc, Señor, trouver à Salardu vos femmelettes de France qui s'épouvantent à l'idée d'une grossesse ? » Et, d'un geste noble enveloppant sa géniture, « ils sont tous à moi, ajouta-t-elle, et, s'il en arrive d'autres, qu'ils soient les bienvenus ». En ce moment sa silhouette dessinée sur la muraille par la vive clarté venant de la cour ensoleillée me démontra que cette prévision n'avait rien de présomptueux. Je la félicitai bien sincèrement de ses louables sentiments et, le déjeuner étant servi, je passai dans la salle à manger blanchie à la chaux, avec deux jeunes muletiers d'Esterri et un colporteur de menue mercerie. On nous présenta une garbure de belle apparence, des truites frites, le chevreau doré, du fromage, des fruits, du vin brillant de la Conca que les muletiers venaient d'apporter dans des outres, et de l'eau fraîche de la *Pique de Salardu*. Nous fîmes convenablement honneur au repas; puis je payai mon dû et pris congé de l'hôtesse, en comptant que, au restaurant Arnative de Luchon, j'aurais dépensé trois fois davantage sans être plus sérieusement sustenté.

Le bourg comprend à peu près cinq cents habitants. Les maisons sont massives; les rues, ni trop tortueuses, ni trop mal pavées, sont en pente pour la plupart, de sorte que les averses les nettoient facilement... de temps en temps. Le clocher octogone et l'église, solidement établis, paraissent remonter à la fin de la période romane. L'église est richement ornée dans le goût espagnol. Le gardien étala devant moi un

Christ miraculeux et une bannière de soie de couleur éclatante, brochée d'or fin, qui commémore un événement important de l'histoire de la vallée.

On sait que la peste d'Orient,

« *Ce mal qui répand la terreur* (1) »,

s'était établie en Europe dès le x<sup>e</sup> siècle et qu'elle faisait, à des intervalles plus ou moins espacés, des milliers de victimes. L'Aquitaine ne fut pas épargnée par le fléau. En 1469 les Etats du Languedoc déclaraient que, depuis dix ans, le tiers des habitants de la province avait péri de la peste. Elle se montra encore au xvr<sup>e</sup> siècle. Au commencement du xviii<sup>e</sup>, à une date qu'on n'a pu m'indiquer, elle sévit dans le pays d'Aran. Dès son invasion ses ravages furent terribles. Il n'était pas de famille qui n'eût à lui payer son tribut; chaque jour on creusait de nouvelles fosses dans les cimetières. Ni les prières rituelles, ni les oraisons ferventes aux divers saints protecteurs des pasteurs, ni la thériaque des docteurs, ni les recettes des anciens grimoires, ni les incantations de la magie n'avaient pu enrayer le fléau. La maladie brisait le courage de ceux qu'elle n'abattait pas et engourdissait leur énergie. La culture du sol fut ainsi négligée; aussi, dès la seconde année de la « *contagion* », la faim se fit cruellement sentir.

La désolation était à son comble. Le Grand Conseil de la vallée décida que des délégations de tous les villages aranais se réuniraient à Salardu, à un jour prochain, et se rendraient solennellement à trois lieues de là, à l'église renommée de Nuestra-Señora de Mongarry, pour solliciter humblement l'intercession de la Vierge Marie. La réunion des délégués eut lieu le 2 mai, et le lendemain, fête de la Sainte-Croix, dès le matin, l'imposante théorie des pèlerins courbés par l'affliction se déroulait sur le chemin de la montagne. On salua en passant la source de la Petite Garonne qui descend vers Trédos, on but de son eau bienfaisante, et l'on gagna le col de *Béret*, qui marque la séparation du versant atlantique et

---

(1) Lafontaine, *Fables*, vii, 1.



du versant méditerranéen. Puis on traversa le pâturage idyllique de *Pallas*, orné de nombreux menhirs et peuplé de soixante mille têtes de bétail, en longeant le cours de la Noguera Pallaresa. Enfin on atteignit les *Cases* et l'église vénérée de *Mongarry*.

Pendant les quelques heures passées ensemble à Salardu et sur le chemin de Mongarry les pèlerins avaient eu l'occasion de s'entretenir avec des parents et des amis, qu'ils n'avaient pas rencontrés depuis longtemps. On avait rappelé la mémoire de chers disparus, on avait renoué les liens affectueux d'autrefois, même on s'était promis de se revoir..., si Dieu le permettait.

La lumière ineffable des hautes régions pyrénéennes, les rayons de ce soleil qui réchauffe sans blesser, les brises printanières qui pénètrent la poitrine et la vivifient, les fleurs s'empressant d'étaler leurs têtes joyeuses à travers la neige fondante, des myriades d'êtres s'agitant dans l'air et dans l'herbe, les mugissements des troupeaux, l'âme souveraine de la nature qui s'attache à notre âme et lui ordonne de vivre et d'aimer, tout avait disposé les cœurs à l'espérance. Ensuite les chants religieux lancés à pleine voix dans l'enceinte sacrée, l'ardente éloquence de l'officiant, qui sut montrer le Très-Haut indulgent et pitoyable aux malheureux, ranimèrent le courage des plus abattus. Les pèlerins rentrèrent confiants dans leurs maisons et communiquèrent à leurs proches leur optimisme. La peste était vaincue; quelques mois plus tard, elle avait disparu. Chaque année, le 3 mai, une procession formée par des habitants de la vallée au-dessus d'Artias, va porter à la Vierge de Mongarry l'hommage de sa fidèle reconnaissance.

S. ALLÈGRE.

(*A suivre.*)

---

# PROCÈS-VERBAUX

des Séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

---

Séance du 1<sup>er</sup> mars 1917. — Présidence de M. L. Bruguières, vice-président.

M. le Secrétaire offre à la Société, de la part de M. Alfred Lacroix, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, un exemplaire de sa *Notice historique sur Bory de Saint Vincent*, lue à la séance publique annuelle de ladite Académie, au mois de décembre dernier. Indépendamment des détails biographiques déjà connus sur notre illustre compatriote, M. Lacroix, avec la haute compétence qui s'attache à son nom, l'étudie plus particulièrement comme botaniste, zoologiste, anthropologiste et aussi comme géographe et géologue, accompagnant son travail de notes très substantielles, d'un vif intérêt local. Aussi la Société décide-t-elle que, bien que certaines parties fassent double emploi avec l'étude que lui a déjà consacrée M. Lauzun et la longue correspondance qu'il a publiée, la notice de M. Lacroix sera imprimée *in extenso* dans un prochain numéro de la *Revue de l'Agenais*.

Sous le titre général *La Vie intellectuelle de l'ouvrier*, M. Ferrère étudie aujourd'hui dans un premier chapitre *L'Etat moral actuel de l'ouvrier*. « D'autres, écrit-il, s'occuperont des moyens de rendre les corps plus vigoureux, en vue de guerres toujours possibles. Visant surtout le relèvement de mon pays par le travail, je consacrerai ces pages à l'éducation intellectuelle de l'ouvrier... Donc le relèvement intellectuel et moral de l'ouvrier, voilà le but auquel devront tendre les pouvoirs publics, et, surtout, comme je me propose de le démontrer, l'ouvrier lui-même, de son propre mouvement, en dehors de toute prédication, soutenu dans son effort personnel par la conscience de sa dignité d'homme, d'où naît le désir de s'améliorer et de s'élever. »

Et relevant les erreurs dans lesquelles l'ont entraîné les soi-disant novateurs, les idées fausses dont les agitateurs, amoureux de nouveautés, ont empoisonné son esprit, M. Ferrère cherche de suite les remèdes qui pourront combattre victorieusement le mal.



La lecture d'abord d'ouvrages sains ; puis un enseignement fixe, fait d'idées générales, résultant de l'expérience des siècles, sorte de Code (il voudrait pouvoir dire d'Évangile), acceptable en tous temps et en tous pays. Sans remonter aux moralistes anciens, à Socrate, à Sénèque, qui l'ont pressenti, M. Ferrère estime que ce Code est loin d'être nouveau. Il a surtout été mis en pratique par le christianisme, dont la divine morale, en combattant l'égoïsme, a inventé la charité. Qu'on l'applique donc plus que jamais aujourd'hui ; qu'on sappe l'ignorance, source de tout le mal ; qu'on procure, dès son entrée dans la vie, à l'adolescent un soutien moral, et que par une surveillance plus attentive des dangers que lui font courir la rue, les théâtres, les exhibitions malsaines, on assainisse l'air qu'il respire, on purifie les milieux où se développent son intelligence et son cœur. Alors, de lui-même, il s'enrichira d'idées morales, dont il aura besoin pour sa conduite d'abord, puis, plus tard, pour l'éducation de ses enfants.

Continuant ses recherches sur les noms de personnes ou de lieux dérivés du grec, M. Allègre appelle l'attention de ses collègues sur le nom et le village de Salardu, dans la partie haute du val d'Aran. Il en décrit le site pittoresque, l'église romane, les vieilles fortifications, et il rappelle le vœu mémorable, fait par la population au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, pour être préservée du terrible fléau de la peste.

PH. • L.



## RECUEILS ET PÉRIODIQUES

---

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU GERS (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1916). — Au pays de sainte Marcienne, Cherchell, par M. l'abbé Tournier. — Une bastide du xiii<sup>e</sup> siècle; Pavie, par M. de Mastrom. — Lettre d'abolition pour Bernard de Bezolles, seigneur de Lagraulas, et de pardon pour Raphaël d'Orlan, seigneur de Lagarde et de Jaulin, et pour Guillaume de Mares-tang, seigneur du Tauzia, par M. Mazeret. — Curiosités révolutionnaires, par M. Charles Despaux. — Salle de Séridos (Montesquiou), par M. de Mastrom. — Une émeute à Sos, par M. Mazeret. — Les « Serviettes » dans les boiseries de la cathédrale d'Auch, par M. Chauvelet. — Note : Chanson sur Barthe, évêque constitutionnel d'Auch. — Le testament de Jean de Baulis, médecin d'Auch (1616), par M. l'abbé de Castelbajac. — Notre-Dame du Cedon (Pavie), par M. de Mastrom. — Notre-Dame de Bouit, par M. l'abbé Breuils. — Nécrologie : M. l'abbé Léon-Jean-Marie Tournier. — Chronique. — Gravures.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD (2<sup>e</sup> livraison). — Mars-Avril 1917. — La Ligue en Périgord (*suite*), par M. R. de Boysson. — Pont de Cognac-sur-l'Isle, par M. Ch. Durand. — A propos du médecin Faure, par MM. R. -V., Joseph Durieux et L. Didon. — Nécrologie : M. Fournier-Sarlevèze, par M.-A. Dugarrie-Descombes.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE, HISTORIQUE ET ARTISTIQUE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE TARN-ET-GARONNE. — Année 1916. — Rapport annuel sur les travaux de la Société, par M. Maurice Souleil, secrétaire-général. — Etude critique sur le nom de Montauban, par M. l'abbé Camille Daux. — A propos du livre d'Albert Soubies, par M. le comte de Gironde. — Notes sur le livre des consuls de Montech, par M. Henry de France. — Une visite aux tapisseries nationales exposées à Toulouse, par M. E. Depeyre. — Biens communaux, par M. l'abbé Galabert. — Etat des services et de la conduite de M. l'abbé Moutet de Montet, par Dom. Dubourg. — Les origines de la Garonne, par M. G. Saint-Yves. — Les collections Cartault, par M. Marcel Sémézies. — Ingres et les études archéologiques. — Madame Jane Dieulafoy, par M. Edmond Pottier, membre de l'Institut. — Généalogie des Toulouse-Lautrec, par M. l'abbé Bouyssier. — Causerie d'art, à propos d'une vieille petite église romane, par M. le comte de Gironde. — L'instruction primaire en un coin de Gascogne aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, par M. l'abbé Taillefer. — Une bourse en émail peint de Limoges du xvii<sup>e</sup> siècle, par M. le chanoine Pottier, président de la Société. — Visite des collections préhistoriques du musée d'histoire naturelle, par M. le docteur Emmanuel Bergès. — Procès-verbaux des séances.

---





N° 3

# REVUE DE L'AGENAIS

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

---

44 Année — Mai-Juin 1917



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

---

1917

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement  
interdite



## SOMMAIRE :

I. Quelques lettres de Marguerite de Valois, publiées et annotées par Ph. Lauzun.....	157
II. L'abandon des campagnes, par L. Bruguière .....	174
III. Noms grecs dans les Pyrénées centrales (suite), par S. Allègre.....	181
IV. Le Climat de l'Agenais au XVIII <sup>e</sup> siècle (suite), par O. Granat.....	196
V. Les Antiquitez d'Agen (suite et fin) par Darnalt.....	204
VI. C. Chaux (Ph. Lauzun).....	224
VII. Procès-verbaux des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (mai).....	227

## GRAVURE.

Marguerite de Valois.

---

**La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.**

---

**Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.**

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

---

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

---

## TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

8 pages de texte réimprimées jusqu'à	50 exemplaires	10 fr.
8 — — — — —	100 — — — — —	12 fr.
12 — — — — —	50 — — — — —	14 fr.
12 — — — — —	100 — — — — —	16 fr.
16 — — — — —	50 — — — — —	15 fr.
16 — — — — —	100 — — — — —	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.







Cliché Ph. Lauzun.

MARGUERITE DE VALOIS







Cliché Ph. Lauzun.

MARGUERITE DE VALOIS



## QUELQUES LETTRES

# DE MARGUERITE DE VALOIS

---

Bien des années se sont écoulées depuis que nous avons entretenu nos lecteurs des faits et gestes de Marguerite de Valois. En faisant connaître pour la première fois, en 1881, dans la *Revue de Gascogne*, quelques lettres de cette princesse, que possèdent les archives municipales de Condom, nous n'avons voulu que retracer un épisode de son existence, touchant sa participation à la guerre des Amoureux. Beaucoup plus importante a été la publication, dans le fascicule XI des *Archives historiques de la Gascogne*, de ses nombreuses lettres, conservées avec un soin jaloux, depuis la Révolution, par la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qui embrassent une période de plus de vingt années. Enfin, prenant pour base de notre nouvelle étude sur elle ses Livres de comptes, si exactement dressés au jour le jour et déposés aux Archives nationales, nous avons tenu à résumer dans notre *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne* tous les faits saillants de son existence, durant les sept années qu'elle passa presque continuellement dans le sud-ouest de la France, laissant de son passage, à tant de titres différents, des traces ineffaçables.

C'est que Marguerite de Valois est véritablement notre Reine, qu'elle a jeté un éclat incomparable sur la petite cour de Nérac en ces heures où l'histoire de la Gascogne est une vraie page de l'histoire de France, que tous les regards en ce moment étaient tournés vers elle, et qu'à part sa folle équipée de 1585 où, devenue ligueuse, elle faillit, pour se défendre, ruiner la ville d'Agen, elle n'en resta pas moins, avant comme après cette malheureuse année, sa protectrice déclarée, éten-



dant maintes fois ses bienfaits sur elle. Ne l'a-t-elle pas dotée notamment de son premier établissement d'instruction publique, en fondant le collège d'Agen et en y mettant à sa tête les Pères Jésuites, qui, pendant plus de deux siècles, rendirent à notre ville de si importants services ?

Aussi, nos lecteurs ne nous en voudront pas, si, de la masse de documents que nous avons réunis en vue de nos publications antérieures, nous extrayons, une fois encore, quelques nouvelles lettres de cette princesse, toujours inédites, écrites soit de Paris, soit d'Usson, soit de quelque localité gasconne, et qui se rattachent, comme nous l'établirons, à quelque important évènement de son existence si mouvementée.

Malgré les nombreux écrits qui ont paru sur elle, malgré la série de ses lettres qu'ont fait connaître MM. Guessard, le comte Baguenault de Puchesse, Tamizey de Larroque, et nous-même, la correspondance de Marguerite de Valois reste encore à publier. Quel esprit, assez épris du passé, assez dégagé des préoccupations angoissantes de l'heure présente, et surtout assez jeune, se décidera à accomplir cette œuvre de longue haleine, dont l'intérêt ne se présente certes pas moindre que celui qui s'attache à la correspondance de sa mère, ou à celle de son époux ?

— Le joli portrait d'elle que nous reproduisons en tête de cette publication, mérite une mention spéciale. Il est inédit. Il est extrait des magnifiques tapisseries données par la cour de France au grand duc de Toscane, dans le dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle, et il nous a été communiqué par notre ami M. Francisque Habasque (un fervent, lui aussi, il l'a prouvé par ses écrits si intéressants, de cette passionnante époque), qui a bien voulu nous fournir à cet égard les renseignements suivants, dont nous le remercions.

A l'Exposition des Primitifs français, tenue à Paris du 12 avril au 14 juillet 1904, tant au pavillon Marsan qu'à la Bibliothèque nationale, ont figuré deux superbes tapisseries. Elles portaient, sous les n<sup>os</sup> 280 et 281, le titre générique suivant : « *Les Fêtes de Henri III* », « *tapisseries exécutées à*

« *Bruzelles, vers 1580, d'après des cartons attribués à François Quesnel.* » Le n° 280 notamment, intitulé « *Les Sirènes et le Monstre marin* », représentait au premier plan, de côté, un groupe de personnages princiers, grandeur naturelle, parmi lesquels le roi de Navarre, plus tard Henri IV, « plus ressemblant que nature », et sa femme Marguerite de Valois, en partie cachée par lui. Il fut impossible d'en obtenir une photographie.

Six ans après, une personne amie de M. Fr. Habasque, se rendant à Florence, sachant que les tapisseries susdites avaient été prêtées par le gouvernement italien à l'Exposition française et étaient rentrées au Musée des Tapisseries de Florence, demanda au directeur des Uffizi s'il ne lui serait pas possible de revoir ces tapisseries et d'en avoir une photographie. De très bonne grâce, il cavaliere Pieracini obtempéra à sa demande. On fit des recherches, et on finit par découvrir, en outre de trois magnifiques tapisseries appendues aux murs du Musée et représentant également les fêtes des Valois, les deux autres envoyées à Paris et non déroulées depuis leur retour.

« De 4 mètres de hauteur sur 3<sup>m</sup>50 à 4 mètres environ de large, ces cinq tapisseries sont en laine, soie et or, de toute beauté. Elles représentent, au milieu, des fêtes Renaissance, moitié guerrières, moitié mythologiques, dans le goût du temps, avec des bâtiments, des estrades ornées, des décors accessoires. Au premier plan de chacune, à droite ou à gauche ou des deux côtés, sont placés des groupes de trois à cinq spectateurs, grandeur naturelle, qui assistent aux fêtes, et constituent des portraits d'une ressemblance frappante, si on les compare aux peintures de Clouet à la même époque. Les larges bordures des tapisseries sont composées de fleurs, de rinceaux et de petites figures. Les couleurs en sont très riches. »

Le n° 280 du catalogue de Paris une fois déroulé, on constata que pour dresser et photographier cette tapisserie, il faudrait construire un appareil rigide en bois, qui coûterait fort cher et demanderait beaucoup de temps. Aidé de M. Ali-



nari, le grand photographe des Musées italiens, M. le conservateur des Uffizi remarqua qu'une autre des tapisseries non envoyées, « renfermait au premier plan, en habit bien plus somptueux, le portrait de Marguerite de Valois, d'une ressemblance telle avec le portrait du n° 280, qu'aucun doute n'était possible. Sa robe, beaucoup plus riche, est en damas d'un rouge éclatant, les dessins en fil d'or, le tablier rouge uni avec une riche broderie de bijoux dans le bas. » Il était bien plus aisé de la photographier. Aussi, est-ce la tête de Marguerite, dans le groupe posée en côté de la photographie d'ensemble exécutée par M. Alinari, n° 1756, qui a été mise au point par lui et a été envoyée, ainsi détachée, à M. Francisque Habasque. C'est celle que nous reproduisons en tête de cette étude.

Ces tapisseries sont ainsi désignées dans le catalogue du Musée de Florence : « *R. Galleria degli arazzi (tapisseries). — Feste de Enrico II e di Caterina de Medici (arrazziere flammingo su cartone d'ignoto (alias « d'ignoto francese »).*

Nous avons dit plus haut comment ces indications erronées avaient été corrigées par nos érudits français dans le catalogue de l'Exposition des Primitifs. Les fêtes ne peuvent être en effet d'Henri II, mort en 1559, puisque sa femme Catherine y est représentée en costume de veuve, et que Marguerite sa fille ne naquit que le 14 mai 1553. Ce sont les fêtes d'Henri III qu'il faut lire, données par lui soit à l'occasion du voyage des ambassadeurs polonais, lorsqu'ils vinrent en 1573 lui offrir la couronne de Pologne, soit lors de son sacre comme roi de France, ou de son mariage en 1575, et qui furent célèbres. On sait que Marguerite était alors en plein épanouissement de son opulente beauté.

Quant à l'envoi à Florence de ces tapisseries, destinées d'abord à orner quelque château, M. Habasque pense — et nous partageons sa manière de voir — qu'il n'eut lieu que longtemps après, lorsque Henri IV se décida à convoler en secondes noces, et qu'épousant une Médicis, il tint à doter de cadeaux princiers le grand duc de Toscane, son nouveau parent et son nouvel allié.

Cela dit, laissons maintenant la parole à Marguerite de Valois.

## I

Cette première lettre provient, comme le portrait précédent, des archives des Médicis à Florence. Elle est datée du 12 août 1573 et a été écrite par Marguerite au château de Boulogne-sur-Seine, où la cour aimait à résider pendant les mois d'été. Elle est adressée au grand duc de Toscane, qui était alors encore Cosme 1<sup>er</sup> de Médicis, né en 1519, vainqueur de Siennese en 1554 et nommé en 1569 premier grand duc de Toscane, titre conféré par le Pape Pie V, zélé protecteur des lettres et des arts. Il était cousin de la Reine mère, et par suite de sa fille la Reine de Navarre. Il mourut l'année suivante en 1574, laissant à son fils François-Marie la couronne de Toscane.

On comprend quel intérêt avait la cour de France à faire reconnaître le duc d'Anjou, élu le 9 mai de cette année 1573 roi de Pologne, par toutes les puissances de l'Europe. Le grand duc de Toscane ne pouvait, comme parent de la reine-mère, qu'être favorable à cette nomination. Aussi Marguerite, la plus lettrée de la famille, s'empresse-t-elle de le remercier de son acquiescement et de l'affection qu'il porte à la maison de France.

Cette lettre fut écrite huit jours avant l'arrivée à Paris des ambassadeurs de Pologne, chargés d'apporter la couronne du futur Henri III. On sait quelles fêtes brillantes furent données au Louvre à cette occasion, et quelle impression produisit sur eux la beauté de Marguerite : « Elle leur parut si  
« belle, écrit à cet égard Brantôme, et si superbement et ri-  
« chement parée et accoustrée, avecques si grande majesté  
« et grâce, que tous en demeurèrent perdus, et que l'un  
« d'eux, Laski, le palatin de Sieradz, s'écria : « Non, je ne  
« veux rien plus voir après telle beauté. Volontiers, je ferois  
« comme font aucuns Turcs, pèlerins de la Mecque, où est



« la sépulture de leur prophète Mahomet, qui demeurent si  
« aisés, si esperdus, si ravis et si transis d'avoir vu une si  
« belle et si superbe mosquée, qu'ils ne veulent rien plus voir  
« après, et se font brusler les yeux par des bassins d'airain,  
« qu'ils en perdent la vue, tant subtilement le sçavent-ils faire;  
« disant qu'après cela, rien ne se peut voir de plus beau, ny  
« ne veulent plus rien voir après. » Ainsy disoit ce Polonais  
« de la beauté admirable de ceste princesse. » (1).

*A mon cousin, Monsieur le Prince de Toscane.*

MON COUSIN,

J'ay receu vostre lettre par le seigneur Ivoyle Ursin, venu icy de vostre part. Et entendu, tant par le contenu de vostre dicte lettre que par ce qu'il m'a dict de bouche bien au long de voz bonnes nouvelles. Et mesmes m'a bien particulièrement tesmoigné l'ayse qu'avez senty de l'eslection qui a esté faicte de la personne de Monsieur mon frère au Royaume de Poullongne. En quoy j'ay receu bien grand plaisir et contantement pour cognoistre en ceste bonne demonstration que vous nous en faictes d'autant plus amplement la parfaicte et singulière affection que vous portez au dict seigneur Roy mon frère, à moy, et en quant à la maison et couronne de France. De quoy je ne veulx oublier de vous en faire ung bien affectionné remerciement; et vous asseurer que je m'esforceray de correspondre à une tant bonne volonté, que vous nous portez par tous les bons effects, dont je me pourrais adviser. Et cependant je vous présenteray mes affectionnées recommandations, en priant Dieu vous donner, mon cousin, en bonne santé, ce qui plus desirez.

Esript à Château de Boullongne le XII<sup>e</sup> jour de aoust 1573.

Vostre plus affectionnée cousine,

MARGUERITE (2).

---

(1) *Vies des Dames illustres, françaises et étrangères*, Ed. Louis Moland. — Garmer 1873.

(2) Archives des Médicis, à Florence. (Della filza 2726. Nuova numerazione, p. 370).

## II

Cette seconde lettre, écrite tout entière de la main de Marguerite, provient de la collection Egerton, au British Muséum de Londres. Elle n'est pas datée. Mais il semble bien qu'elle ait été écrite en 1576 par Marguerite à son frère bien-aimé François, au moment où celui-ci venait de quitter la cour, et s'était retiré à Dreux pour se mettre à la tête d'un fort parti de mécontents.

Pour apaiser la querelle entre les deux frères, la reine-mère dut se servir de toute son habileté, et, selon son habitude, résolut d'employer sa fille pour faire entendre raison au duc d'Alençon. Mais Marguerite était prisonnière au Louvre, et le roi ne permit pas, une première fois, que sa mère l'amenât. D'où le regret exprimé par elle en tête de la lettre. Dans ses mémoires, Marguerite est plus explicite.

« Elle soudain (la reine-mère) se dispose à aller trouver  
« mon frère, représentant au Roy qu'il estoit necessaire  
« qu'elle m'y menast; mais le Roy n'y voulut consentir, esti-  
« mant que je luy servirois d'un grand ostage. Elle s'en va  
« donc sans moy et sans m'en parler; et mon frère, voyant  
« que je n'y estois pas, luy representa le juste mescontente-  
« ment qu'il avoit, et les indignitez et mauvais traictemens  
« qu'il avoit receus à la cour, y joignant celui de l'injure  
« qu'on m'avoit faicte, m'ayant retenue captive... La Reyne  
« ma mère, voyant ceste réponce, revint et representa au  
« Roy ce que lui avoit dict mon frère; qu'il estoit necessaire,  
« s'il vouloit une paix, qu'elle y retournast, mais que d'y  
« aller sans moy son voiage seroit encore inutile.... »  
Henri III, cette fois, se rendit aux raisons de sa mère, et les deux reines prirent le chemin du camp.

L'entrevue de Chastenay sur la lisière du Gatinois fut couronnée d'un plein succès. La reine-mère fut des plus coulantes; le duc d'Alençon fut magnifiquement traité, et, par la paix de Beaulieu, signée le 6 mai 1576, Monsieur obtint, en plus de ce qu'il possédait déjà, les trois duchés d'Anjou, de



Touraine et de Berry, avec tous les droits régaliens afférents. C'est de ce jour que, primitivement duc d'Alençon, il prit le titre et les armes de duc d'Anjou, et que, sous ce nouveau nom et comblé de faveurs, il reparut à la cour où l'attendaient de nouvelles infortunes.

(A sòn frère.)

MON FRÈRE,

Monsieur le marquis de Villars m'a dit que vous l'avez prié de me dire que si j'eusse esté aussi bonne sœur comme vous m'êtes bon frère, que je ne fusse pas amennée après la Reyne, quand elle vous alla trouver au camp; toutes fois quelque chose que vous dis, je m'asseure que vous me faites bien ce bien que de croire que, s'il n'eust tenu que à moy, je ne fusse pas demeurée sans vous aller voir; mais si Dieu veut que je retourne comme l'on dit, je vous promets qu'il ne tiendra pas à bien plaider ma cause que je ne parte, car c'est la chose en ce monde que je désire le plus que de vous voir en bonne santé; car il y a mille ans, il me semble, que je n'ay eu ce bien que de vous voir.

Des nouvelles de deça la pauvre mademoiselle Le Prévost est morte. Le Roy se porte mieux; j'espère qu'il sortira dans deux ou trois jours. L'on vous baise les mains, et moy aussi, d'aussi bon cœur, comme je supplie nostre Seigneur vous donner aussi heureuse vicloire sur voz ennemis, comme le vous souhaite

Vostre très humble et obéissante sœur

MARGUERITE DE FRANCE.

(Autographe) (1).

---

### III, IV, V.

Les trois lettres qui suivent et dont les originaux se trouvent au British Museum sont relatives à une affaire assez embrouillée, sur la solution de laquelle la plupart des renseignements nous font défaut.

---

(1) British Museum. Collection Egerton, 19, 272.

Il s'agit, on le verra, du projet de mariage d'un Monsieur de Caumont avec la fille de Monsieur de Jarnac. Les lettres sont adressées à la mère du jeune homme, que Marguerite appelle Mademoiselle de Caumont, alors qu'elle devrait porter le nom de Madame de Caumont; ce qui ne simplifie pas la question.

Quels sont ce Monsieur et cette dame de Caumont? Quel est ce Monsieur de Jarnac?

On sait qu'il existait déjà à cette époque de nombreuses branches de la maison de Caumont : en première ligne, la branche aînée, celle des seigneurs mêmes de Caumont, plus tard duc de La Force; puis, celle des seigneurs de Caumont-Lauzun, dont nous avons longuement parlé dans notre monographie du Château de Lauzun et encore, celles des seigneurs de Berbiguères et de Monteton, des Caumont de Sainte-Bazeille, etc., etc. (1). Toutes ont été minutieusement étudiées par nous, dans les multiples généalogies qui ont été dressées de cette famille, le Père Anselme, Lachesnaye des Bois, etc. et de nos jours dans le luxueux volume publié récemment par Monsieur Jean de Jaurgain : *La maison de Caumont La Force. Généalogie de ses diverses branches, du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours*. (Paris, Champion, 1912). Pas une n'a pu nous mener à un résultat pleinement satisfaisant.

Et d'abord, première difficulté : aucune de ces trois lettres n'est suffisamment datée. Seule, Marguerite termine ainsi la première : *Escript au Mont de Marsan le XVII<sup>e</sup> jour d'aoust*. Mais l'année n'est pas indiquée. Voyons, d'après son *Itinéraire en Gascogne* et ses *Livres de Comptes*, déjà publiés par nous, si nous pouvons arriver à la déterminer.

D'abord, de 1578 il ne saurait être question, puisque les deux Reines, Marguerite et la Reine-Mère, n'arrivèrent à Bordeaux, venant de Paris, que le 18 septembre de cette année.

En 1579, la jeune cour de Navarre demeure tout le mois d'août à Nérac. Il se pourrait que le Roi eût amené à ce mo-

---

(1) Voir *Le Château de Lauzun*, par Ph. Lauzun. (Agen, 1909, in-8° de 178 pp. avec planches et plan. — Cf. *Histoire de la ville, du château et des seigneurs de Caumont*, par l'abbé Alis (Agen, 1898, in-8° de 484 pp.), etc.



ment-là sa femme à Mont-de-Marsan. Mais les Livres de comptes de Marguerite, tenus très exactement, ne font aucune mention de ce déplacement. Ils insistent même sur ce fait que « du mercredi 12 août au lundi 31, ladite dame et tout son train demeurent à Nérac ». Au mois d'août 1580, même indication des Livres de comptes, même séjour à Nérac, mais séjour forcé, car nous sommes en pleine guerre des Amoureux. Henri de Navarre vient de s'emparer de Cahors où il s'est couvert de gloire, et Biron va lui rendre la pareille en bombardant les premiers jours de septembre la ville même de Nérac, où réside Marguerite. Aucun voyage n'est donc possible, au mois d'août de cette année, du couple royal à Mont-de-Marsan, alors assiégé du reste par Bertrand de Baylenx, seigneur de Poyanne, qui s'en empara pour le Roi de France et en chassa M. de Mesmes, gouverneur pour le Roi de Navarre. Cette perte fut très sensible à ce dernier, qui fit plusieurs tentatives pour reconquérir cette place forte; mais vainement. Elle ne lui fut rendue qu'à la paix. En août 1582 et 1583, Marguerite n'est plus en Gascogne, mais à la Cour, à Saint-Maur-des-Fossés et à Paris, d'où son frère va l'expulser brutalement. En 1584, toujours au même mois, elle est bien à Nérac, mais dans quelle situation ! Seule, abandonnée par son mari, et ce jour-là, 17 août, revenant de faire un pieux pèlerinage au nouveau sanctuaire de Bonne-Encontre, près d'Agen. Enfin, en 1585, la dernière année de son séjour en Gascogne, Marguerite est à Agen, ligueuse, en guerre ouverte avec son époux, et à la veille d'en être chassée par la population révoltée.

Une seule année reste donc, où la reine de Navarre ait pu en toute sécurité se rendre de Nérac à Mont-de-Marsan. C'est l'année 1581. Et précisément, au mois d'août de cette année, ses Livres de comptes contiennent deux lacunes, ainsi que nous l'avons déjà constaté dans notre ouvrage : la première, du 1<sup>er</sup> au 7 août; la seconde, du 14 août au 1<sup>er</sup> septembre, lacunes qui nous expliquent pourquoi son séjour à Mont-de-Marsan n'y est pas relaté. Tout nous porte donc à dire que c'est au mois d'août de 1581 que Marguerite se rendit avec

son mari à Mont-de-Marsan, place forte que la paix de Fleix, signée le 26 décembre précédent, avait restituée au roi de Navarre, avec toutes les autres places de sûreté détenues auparavant, et dont il importait que par des visites multipliées il s'assurât la garde comme la fidélité.

L'Itinéraire du roi de Navarre, dressé par Berger de Xivrey ne contient, il est vrai, aucune mention de son séjour à Mont-de-Marsan, pas plus en 1579 qu'en 1581. Mais on sait combien il est parfois défectueux, et surtout incomplet.

Beaucoup plus difficile à trancher est la question de savoir quel était en 1581 ce Monsieur de Caumont que Marguerite veut marier avec la fille de Monsieur de Jarnac, et quelle était sa mère à laquelle les trois lettres sont adressées ?

Cherchant dans la généalogie de la branche aînée, un instant nous avons cru que ce Monsieur de Caumont n'était autre que le futur maréchal de La Force, Jacques Nompar de Caumont, fils de François de Caumont, tué à la Saint-Barthélémy et de Philippe de Beaupoil, dame de La Force et d'Eymet, laquelle, mariée le 15 mai 1554, lui donna le jour le 30 octobre 1558, dates qui concorderaient parfaitement. Mais les généalogistes nous apprennent qu'il fut marié trois fois, et la première fois, le 5 février 1577 avec Charlotte de Gontaut, la fille même du premier maréchal de Biron. Ce ne peut donc être lui; et dans cette branche nous n'en voyons pas d'autre.

Si nous nous retournons vers la branche cadette des Caumont-Lauzun, tout aussi illustre, nous voyons Gabriel Nompar de Caumont, né le 30 avril 1535, épouser le 30 mars 1560 Charlotte d'Estissac, dont il eut trois fils et trois filles. L'aîné François aurait eu vingt ans en 1581. Il épousa le 16 mars 1592 Catherine de Gramont, la fille de la célèbre Corisande. Ne serait-ce pas lui, dont il est ici question; et Madame de Caumont, que Marguerite appelle à tort Mademoiselle, ne serait-elle pas sa mère, Charlotte d'Estissac ? Nous posons la question sans la résoudre.

Quant à Mademoiselle de Jarnac, il est plus facile de l'identifier. Monsieur de Jarnac, nommé par Marguerite, ne peut



être en effet que Léonor de Chabot, baron de Jarnac, seigneur de Saint-Gelais et de Saint-Aulaye, fils du célèbre Guy de Chabot, baron de Jarnac, gouverneur pour le Roi de La Rochelle et du pays d'Aunis, maire perpétuel de Bordeaux, capitaine du château du Ha, qui soutint au commencement du règne d'Henri II ce fameux combat en champ clos, dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, contre François de Vivonne, seigneur de La Chataigneraie, dont il fut vainqueur. Marié en 1540 à Louise de Pisseleu, Guy de Chabot en eut un fils Léonor, qui, marchant sur les traces de son père, devint un valeureux capitaine, dévoué serviteur du roi de Navarre. Leonor de Jarnac épousa en premières noces Marguerite de Durfort, fille de Symphorien de Durfort, seigneur de Duras, célèbre par son duel avec Turenne sur le Gravier d'Agen. Il en eut quatre fils et trois filles, Hélène, Françoise et Catherine. Ce ne peut être que l'une d'elles l'aînée sans doute, Hélène, que Marguerite destinait au jeune de Caumont.

Mais le mariage ne put réussir, faute de dot de la jeune fille. Lachesnaye des Bois, dans sa généalogie des Chabot, branche de Jarnac, nous apprend que toutes trois restèrent filles et se firent religieuses.

*A Mademoiselle de Caumont.*

MADemoisELLE DE CAUMONT,

Le juge maige du Pergain (?) (1) est porteur de la présente, et n'est besoing que je la face plus longue que vous prier le vouloir croire de ce qu'il vous dira de par moy, et vous tenir toute asseurée qu'il n'adjousterà ou diminuera rien en ce que je l'ay chargé de vous dire, et quant il iroit pour ung affaire qui me porteroit de tout mon bien, je ne voudrois lui donner lettre, sinon pour le faire croire, car je me fie totalement en luy, mais parce qu'il est impossible que l'on sceut assez dire l'affection que j'ay en l'affaire dont il vous parlera. Je mettray icy que jamais je n'auray patience jus-

---

(1) Le Pergain est une petite localité située en Bruilhois, entre Laplume et Astaffort. Nous nous demandons si elle était, à cette époque, assez importante pour posséder un juge-mage ?

qu'à ce qu'il soit accompli et ne penseray point estre aymée de ceulx à qui il tiendra, qui sera l'endroit en suppliant le Créateur, Mademoiselle de Caulmont, vous donner sa très sainte grace.

Vostre bonne amye,

MARGUERITE.

Escript au Mont de Marsan, le XVII<sup>e</sup> jour d'aouts.

(Original signé) (1).

---

MADemoISELLE DE CAULMONT,

Sans l'espérance que j'ay d'aller faire Noël au Mont de Marsan, où le Roy de Navarre avoit envie de me mener et n'attendre de jour en jour que le beau temps pour me faire partir, j'eusse bien voulu pour l'envie que j'ay eu ma... que vous eussiez faict la feste en ceste compagnie; mais le temps a esté si mauvais que je n'ay sceu partir et si eusse bien craint de vous faire mettre par les chemins qui sont fort mal aisés et dangereux. Ce printemps, il fera beau aller, et j'espère que nous aurons occasion de nous veoir; car si la feste de vostre filz se fait, comme les propos qui sont reveueus m'en donnent bonne espérance, je ne permettray que toutes les bonnes choses se facent sans moy. Vous verrez par les lettres de Madame la Seneschalle (2) ce qui lui en a esté escript, qui me semble estre si bon commencement que la fin ne peut prendre que bonne issue, et vous asseure, Mademoiselle de Caulmont, que c'est une chose que je désire bien, ainsi que vous dira le porteur que je vous envoie pour vous dire de mes nouvelles et me rapporter des vostres qui ne seront jamais meilleures que pour vous et vos enfants, de tout son cœur le désire.

Vostre

MARGUERITE.

(Original signé) (3).

---

(1) L'original de cette lettre est déposé au British Museum de Londres. Reg. IX, fol. 92.

(2) Le Sénéchal d'Agenais pour le roi de France était, de 1572 à 1585, François de Durfort, seigneur de Bajamont.

(3) British Museum, Id. fol. 33.



MADemoiselle de CAULMONT, MA MYE,

Je ne vous saurois dire l'ennuy que j'ay de la paresse de M. de Jarnac et de la longueur qu'il vous tient en ce mariage; que se soit juste occasion de le rompre, si n'estoit que je suis sure que à grand peyne trouveriez-vous jamais belle-fille qui vous soit si obeissante ni tant plus selon vostre esprit et de M. de Caulmont vostre filz que vous sera. Car je croy que Dieu l'a faicte pour vous deux. Parquoy, Mademoiselle de Caulmont, puisque les choses en sont si avant, je vous vouldrois bien prier et conseiller comme la meilleure amye que vous aurez jamais, de vouloir encore attendre pour ung mois seulement; car à ce que j'ay entendu, M. de Jarnac aura bien trouvé dedans ledit temps l'argent de son premier paiement. Je lui escript une lettre en laquelle je lui déclare que si dedans ce temps il dit qu'il ne puisse faire son argent, que je vous conseille dès à présent prendre party ailleurs; car je suis seure que sans le retardement que je vous ay donné, Monsieur de Caulmont fut maintenant marié. J'espère avoir bientôt sa réponse si dedans ledit temps il pourra faire son argent ou non; et s'il me répond qu'il ne le peut faire, je vous donneray à cognoistre que je n'ay point chaumé (cessé) de penser pour vous et pour M. de Caulmont, lequel ne pourra faillir d'avoir femme qui soit agréable à vous et à luy. Il est vray, si celui-cy se peult faire, je pense que ce seroit encore celuy qui vous donnera le plus de contentement; qui me fait encore vous prier vouloir attendre pour ung mois, dedans lequel nous aurons la response de M. de Jarnac, et je suis seure, avec l'aide de nostre Seigneur, que vous trouverez le conseil que je vous donne estre venu de celle qui vous sera à jamais.

Vostre meilleure amye,

MARGUERITE.

(Original signé.) (1).

Mademoiselle de Caulmont, à Pamiers.

---

(1) British Museum. Id., f° 95.

VI et VII.

Ces deux dernières lettres proviennent des Archives des Médicis à Florence. Elles sont adressées par Marguerite à son cousin le grand duc de Toscane, Fernand I<sup>er</sup> de Médicis (1587-1608). Toutes deux sont relatives à une question de pierreries et de bijoux que Marguerite avait engagés à un banquier italien en résidence à Lyon, le sieur Manelly, qui, à son tour, les avait négociés à des banquiers vénitiens, les sieurs Ricaldi sans l'autorisation de la Reine; ce dont elle se plaint amèrement, les fonds ne lui ayant pas été envoyés.

Ces deux lettres sont écrites d'Usson; la seconde porte même la date du 27 décembre 1588. Depuis deux ans, Marguerite, d'abord prisonnière dans cette sombre forteresse, a décidé d'en faire sa résidence définitive. De geolier qu'il était au début, le marquis de Canillac est devenu son humble serviteur. Mais les ressources font de plus en plus défaut à Marguerite. Sa pension de 50,000 livres ne lui est payée que d'une façon des plus irrégulières; ses domaines lui ont été enlevés; ses droits sont partout contestés. Bref, c'est la misère, le besoin impérieux de se procurer de l'argent. C'est alors qu'elle se résout à faire fondre sa vaisselle plate, et qu'elle engage ses pierreries.

On verra dans la première lettre quels sont ses griefs contre le sieur Manelly, banquier de Lyon, et ensuite contre les sieurs Ricaldi de Venise. Il n'y a que son cousin Fernand de Médicis, grand duc de Toscane, qui par son autorité peut arranger l'affaire. Aussi s'adresse-t-elle à lui en toute confiance, lui expose-t-elle sa plainte, et le prie-t-elle, comme allié, de venir à son secours.

La seconde lettre nous apprend que Marguerite obtint pleine et entière satisfaction, avant que son cousin ne se fût mêlé de cette affaire. Elle ne l'en remercie pas moins de « ses courtoises et honnestes offres », l'assurant de son plus entier dévouement.



*A Monsieur mon Cousin, Monsieur le grand duc de Toscane.*

MONSIEUR MON COUSIN,

La reputation de vostre vertu et justice, qui vous rend honoré et loué de toutes nations, et l'aliance qui est entre nous, et que j'espère et desire estre beaucoup plus estroite, m'a conviée en l'occasion qui se presente d'une volerie et tres grande perfidie, que quelques banquiers de Lion vos subiectz se sont advisez de me faire, de vous escrire et suplier par ceste lettre vouloir me tant obliger de ne my desnier l'ayde de vostre auctorité, que je me suis tousjours promise, sachant, combien le droict et la raison sont embrassées de vous, qui ayant entendu le faict, le trouveriez aussi indigne des personnes qui le connectent que l'on m'a dict avoir estre tenuz pour gens d'honneur, que mal a propos entrepris, contre personne de ma qualité; m'estant en la misère de ma captivité, fiée a Monsieur Manelly, qui s'estoit monstré mon amy, de la garde d'une partie de mes bagues, que je voulus esloigner de moy, de crainte que la valeur de chose de tel priz prez de moy ne fist courir plus grande fortuné à ma vye, désirant aussy en faire vendre des moindres pour men ayder en la nécessité ou j'estois, ne jouissant de mon bien par le pouvoir que mes ennemis avoient lors auprès du Roy mon frere, qui m'avoient par leur persuasion reduite en tel estat, le dict Manelly envoya ces dictes bagues à ses cousins Messieurs Les Ricaldi, et les mit à Venise entre les mains de leur facteur, ou estant tousiours depuis demeurées pour n'avoir voulu rabatre des prix, il est advenu la fallide fainte comme je croy du dict Manelly pour me faire perdre mes bagues, faisant jouer le jeu à Messieurs les Ricaldi, qui faignent ignorer à quelles soient à moy, ores qu'ilz ne le puissent faire, sachant tres bien qu'elles sont miennes, mes gens qui les portarent à Venise leur ayant declairé, et sachant aussi que Monsieur Manelly ne les a ny par vente, ny par engagement, ny pour remboursement d'aucune debte, ne luy debvant rien; de sorte que s'est une pure et tres signalée volerie, la quelle j'ay esté contraincte vous faire entendre pour y requérir l'ayde de vostre auctorité et justice, comme je suis tres resolute la poursuivre, en sorte qu'ilz serviront d'exemple en ce miserable siecle, ou telles façons se praticquent à tous ceulx qui cy apres en voudront faire de mesme; regretant infiniment, Mon-

seigneur mon cousin, d'estre contraincte de vous importuner de semblable subject. J'eusse esté trop plus desireuse que ceste premiere letre eust esté accompagnée de quelque effect de la volonté que j'ay de vous servir et honorer, que de telles affaires, des quelles ayant particulièrement chargé Lion Chiny présent porteur, mon trésorier à Lion, pour vous requérir de ce qui me sera nécessaire en telle chose, je ne vous en feray plus long discours, que pour vous supplier croire que ne gratifierez jamais parante de vostre ayde et faveur, qui avec plus de devotion vous honore et desire perpetuellement vous demourer

Vostre tres affectionnée cousine

MARGUERITE (1).

---

*A Monsieur mon cousin, Monsieur le Grand duc.*

MONSIEUR MON COUSIN,

M'ayant esté préparé un moien pour m'acommoder avec le seigneur Ricaldi, de l'affaire que nous avons ansemble a son contan-temant et au mien, j'an ai esté d'autant plus aise, que j'ai estimé pour l'amitié que je reconnois que lui porte qu'an resevera plaisir; et bien que par tel expediant, je n'aie plus a vous requérir de justice, je n'ai voulu neanmoins rater a vous remersier de courtoises et honnestes offres qui vous a pleu me faire par vostre lettre, et vous supplier croire que n'avez james parante plus dessireuse de vous servir et honorer que moi, qui prie Dieu, Monsieur mon Cousin, vous donner antière felisité.

Vostre tres afectionnée cousine,

MARGUERITE.

D'Usson, ce 27<sup>e</sup> desambre 1588.

(Autographe) (2).

PH. LAUZUN.

---

(1) Archives des Médicis à Florence. (Dalla filza 4726 à 509 nuova numerazione).

(2) *Idem*.



# L'ABANDON DES CAMPAGNES

---

Bon nombre d'esprits, soucieux des intérêts agricoles, constatent aujourd'hui, non sans une certaine inquiétude, un mouvement d'émigration de plus en plus accentué des habitants de la campagne vers la ville.

De retour du régiment, le jeune agriculteur cherche, en effet, trop souvent une position à la ville voisine avec la pensée d'y trouver une existence plus facile et un travail moins pénible. Les jeunes filles, à leur tour, suivent fréquemment ce fâcheux exemple; les parents âgés restent ainsi seuls aux champs. Alors, a écrit l'un de nos littérateurs en renom, René Bazin, de l'Académie française, la terre se meurt, les produits du sol vont en diminuant, la richesse publique est amoindrie.

Mais, dira-t-on, quel remède opposer à un tel mal ? Dans un important et très intéressant travail sur l'agriculture en Gascogne, publié par la *Revue des Deux Mondes*, notre président, M. le Docteur Labat, l'a entrevu, pour une bonne part du moins, à l'école du village. Le récit par l'instituteur, pense-t-il, des faits saillants de l'histoire locale montrerait à l'enfant la petite patrie plus grande et plus intéressante; l'enseignement, en outre, de bonnes notions d'agriculture, dont la mise en pratique rendrait le travail de chaque jour plus lucratif, l'attacherait par la suite au sol natal.

On ne saurait méconnaître les bons effets d'une semblable éducation. Mais il y a lieu de signaler également un remède d'une nature toute autre, susceptible d'y contribuer d'une façon non moins efficace. Il paraît dès lors intéressant d'en donner un aperçu.

Toutes les institutions, a-t-il été constaté, subissent à certaines époques, par le temps actuel de transformations écono-

miques, un état de crise, dû à des conditions nouvelles. Telle est aujourd'hui la situation de l'agriculture en France. L'usine, en ce qui concerne l'industrie, a triomphé sans peine, on le sait, par l'emploi des machines des petits ateliers. Les nouveaux appareils de culture, arrivés à l'heure présente pour la plupart à un degré satisfaisant de perfection, ne devront-ils pas aussi exercer une action favorable au progrès agricole ? Il en existe déjà des exemples.

Un publiciste américain, M. White, a décrit en détail, il y a quelques années, l'une des grandes exploitations du Dakota, à l'ouest des Etats-Unis d'Amérique. Tous les travaux, rapporte-t-il, y sont exécutés mécaniquement. A la charrue bisoc du type Brabant succèdent les herses, les scarificateurs, les semoirs. Puis viennent, à une autre saison, les moissonneuses, les batteuses et ventilateurs, actionnés par des moteurs à vapeur, ainsi que les appareils de préparation et de conservation des récoltes. Le personnel sédentaire est, chose à remarquer, très restreint sur ces vastes domaines. A l'époque des grands travaux et des récoltes, des groupes nombreux d'ouvriers supplémentaires viennent y participer. Gratuitement transportés dans les fourgons vides des chemins de fer, ces utiles auxiliaires parcourent, durant la majeure partie de l'année, les grandes régions de l'ouest américain, s'arrêtant, selon les climats et la nature des récoltes, sur les points où leur présence est nécessaire. A l'approche de l'hiver, ils rentrent à la ville choisie pour leur résidence, rapportant le plus souvent une somme importante. Laborieux et économes pour la plupart, ils arrivent ainsi en général à une certaine aisance (1).

Une comptabilité, minutieusement tenue, a permis à M. White de relever le prix de revient de chaque récolte. Celui

---

(1) Aux Etats-Unis d'Amérique le cultivateur intelligent et habile gagne aisément, d'après un rapport de M. Eugène Tisserand, de 10 à 12 francs par jour. Quant au journalier inexpérimenté, qui n'apporte que ses bras, sans aucune connaissance du métier, il gagne en hiver de 5 à 6 francs par jour et de 7 à 8 francs le reste de l'année.

Rapport de M. Eugène Tisserand, inspecteur général de l'Agriculture, membre du Jury international à l'Exposition Universelle de Vienne en 1873.



du blé, culture principale du domaine, est de 4 francs 25 centimes par hectolitre pour un rendement de 17 hectolitres et demi à l'hectare. L'ensemble de l'entreprise, ajoute-t-il, donne un bénéfice net de 10 pour cent, taux qui là-bas n'a rien d'anormal.

En Angleterre des causes analogues, quoique d'un ordre un peu différent, ont produit les mêmes résultats. Dans ce pays, essentiellement industriel, la grande culture domine presque partout et les ouvriers agricoles n'y sont pas assez nombreux. Les propriétaires et les fermiers ont été, dès lors, amenés à demander à la mécanique les ressources que les bras leur refusaient depuis plus de quarante ans. Grâce à cette efficace intervention, ils obtiennent aujourd'hui des produits largement rémunérateurs, sans atteindre toutefois les bénéfices des terrains d'une valeur moindre et nouvellement cultivés de l'Amérique.

Ainsi qu'on vient de le voir, la culture du blé aux Etats-Unis s'élève comme dépense à 4 francs 25 centimes par hectolitre récolté. En France, la production moyenne du blé, constate la statistique du Ministère de l'Agriculture, a été de 17 hectolitres 63 litres par hectare pour l'année 1899, tandis que la moyenne générale des dix dernières années n'a atteint que 16 hectolitres 22 litres (1).

Là s'arrête malheureusement le document officiel, laissant de côté l'évaluation du prix de revient des cultures qu'il importerait surtout de connaître. Les différences économiques des diverses localités, l'état et la valeur constamment variables des récoltes rendent en réalité une appréciation générale fort difficile à établir. Voici, néanmoins, le résultat de recherches individuelles pouvant permettre d'instructives comparaisons.

D'après une enquête du syndicat agricole de Compiègne, très minutieusement conduite, le prix de revient d'un hectolitre de blé, du poids de 80 kilog., arriverait à 16 francs en

---

(1) Bulletin officiel des documents statistiques du Ministère de l'Agriculture. Paris, 1900.

moyenne dans le département de l'Oise, centre d'importantes cultures de céréales. M. Villiers de L'Isle-Adam, une autorité en agriculture, a admis pour le département de la Sarthe un chiffre un peu supérieur, s'élevant à une moyenne de 17 francs (2). Si mes calculs plus récents sont exacts, un hectolitre de blé coûterait au producteur dans le département de Lot-et-Garonne 14 francs 70 centimes, en admettant une récolte de 20 hectolitres à l'hectare.

On ne saurait établir en réalité de comparaisons entre la culture française et la culture américaine. La valeur du sol (300 francs l'hectare), sa fertilité initiale, une organisation toute spéciale mettent les agriculteurs d'outre mer dans des conditions exceptionnellement favorables. Il faut toutefois le reconnaître, l'emploi des machines a contribué pour une grande part aux résultats avantageux de culture qui viennent d'être constatés. Quelques chiffres l'expliqueront aisément.

Une moissonneuse peut exécuter le travail de huit ouvriers, coupant le blé à la faux. S'agit-il des prairies, une faucheuse remplace neuf hommes, une faneuse douze femmes, un râteau mécanique de 16 à 18 personnes. De plus, les diverses opérations de ces importantes récoltes peuvent se succéder en temps voulu, sans une interruption préjudiciable, due à des intempéries ou à une main-d'œuvre insuffisante. S'agit-il au contraire des façons à donner au sol, une charrue Brabant, attelée à un tracteur, laboure à plat en un jour, d'après les nombreuses constatations faites par M. de Poncins, président en France de l'Union des Syndicats du Sud-Est, un hectare et demi. Ce même travail exécuté par des bœufs exigerait la présence de six attelages et un nombre égal de conducteurs. Des expériences de même nature, faites récemment dans le département de Lot-et-Garonne sur l'initiative du syndicat de motoculture et sous la conduite de M. Dubourg, professeur départemental d'agriculture, ont donné un résultat un peu supérieur. Le chronométrage des appareils qui ont pris part à ces essais dans quatre champs différents a accusé une

---

(1) *Journal de l'Agriculture* des 26 janvier et 2 février 1901. Paris.



moyenne de 1 hectare trois quarts à 2 hectares par journée de travail à une profondeur de 12 à 20 centimètres, suivant la nature du terrain, avec une dépense de 20 litres d'essence environ (1).

De l'ensemble de ces renseignements, ressortent deux faits d'une importance capitale : une réduction notable de main-d'œuvre, réalisée par l'emploi des machines et, en second lieu, la faculté de pouvoir rétribuer largement les serviteurs moins nombreux, restés à la campagne. Des ouvriers, des familles entières ne préféreront-ils pas alors le travail sain et varié des champs au travail uniforme et parfois peu hygiénique de l'usine et même de la ville. On est certainement en droit de l'espérer.

Mais ici s'élève une objection. L'extrême division de la propriété en France, l'étendue souvent fort restreinte des exploitations comportent-elles l'achat d'un matériel coûteux et en permettent-elles un usage facile ? Ce côté du problème agricole a été attentivement examiné. Il est aujourd'hui, on peut le dire, sinon résolu du moins en bonne voie de solution, grâce à l'intervention des syndicats agricoles.

En Seine-et-Oise notamment, le syndicat de Pontoise a réuni un capital de 500.000 francs ayant pour objet la culture mécanique des grandes et des petites exploitations. Trente-deux tracteurs et charrues Brabant étendent actuellement leur action dans vingt-deux communes et sur 7.200 hectares. Dans le département de la Sarthe, neuf syndicats se sont entendus dans un but semblable. Les premiers essais y ont déjà donné, atteste dans un compte-rendu M. Régnier, promoteur de cette organisation, des résultats fort encourageants.

---

(1) En novembre et décembre 1915 des essais de motoculture avaient déjà été organisés par le Ministère de l'Agriculture. Il convient d'en mentionner également le résultat, vu l'importance de cette question au point de vue pratique. En voici les données :

Puissance de la machine, 15 chevaux-vapeur; poids de l'appareil, 2,300 kilos; vitesse moyenne de la charrue remorquée de 4 à 5 kilomètres à l'heure; temps du virage inférieur à une minute; surface pratiquement labourée par heure, près de 1,500 mètres carrés. Ce résultat, identique au chiffre indiqué par M. de Poneins, est chose à constater. (*Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> avril 1916, Charles Nordmann. Paris.)

geants. Sur un terrain argileux et en pente, encombré parfois de pierres et de racines, la charrue Brabant, a parfaitement fonctionné. Ailleurs, il a été labouré sans difficultés des champs ne dépassant pas cent mètres en longueur. Sur un autre terrain, planté de pommiers et d'arbres fruitiers, la charrue attelée à un tracteur, a laissé moins de friches que d'ordinaire avec des attelages de chevaux.

Enfin, parmi d'autres communications également concluantes, faut-il citer encore celle de M. Héron, président du syndicat d'encouragement à la motoculture de la Haute-Garonne. Six syndicats, a-t-il dit en substance, le 2 décembre dernier, à une réunion de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne, ont mis cette année en bonne culture dans le département 297 hectares, au prix de revient de 79 francs 52 centimes l'un. A d'autres détails très complets il a ajouté comme conclusion : un syndicat doit réussir en réunissant seulement 60 hectares de terres à labourer, sur lesquels 30 seront à ensemençer en blé (1).

Les syndicats ne sont pas seuls, il y a lieu de le rappeler, à favoriser la motoculture. A leur action féconde vient encore s'adjoindre le concours parfois fort utile à l'agriculture de l'entreprise privée. Les labourages à vapeur, faits dans certains pays essentiellement viticoles, tels que le Gard et l'Hérault, en ont donné d'heureux exemples, lorsqu'il s'est agi de défoncer le sol à de grandes profondeurs pour l'établissement de nouvelles plantations. Le dépiquage des céréales dans nos contrées par les batteuses à vapeur, s'arrêtant en

---

(1) M. Héron estime, d'après l'expérience acquise, les frais généraux à 21 fr. 70 par hectare; y compris les déplacements du tracteur, cela représente 0,32 par litre de pétrole employé au travail chez l'un des syndiqués (au lieu de 0,25 admis provisoirement en 1916).

Avec les frais généraux du tracteur amorti en cinq ans, l'intérêt, l'assurance et les réparations, dont l'ensemble représente 3,250 francs par an, le prix net de l'hectare labouré chez les syndiqués, dont il est question en ce moment, reviendrait à 79 fr. 52 centimes.

Ainsi donc, conclut M. Héron, pour être couvert et à l'abri de toute spéculation dangereuse, il suffira d'utiliser le tracteur pendant deux ans et demi et de lui faire labourer 380 hectares, lorsque la subvention atteint 50 p. 100 du prix d'achat.

(*Journal d'Agriculture pratique* du 22 mars 1917 : Dessaisaix. Paris.)



été de ferme en ferme, grandes ou petites, afin d'y exécuter avec rapidité la rentrée de la récolte, n'atteste pas moins l'avantage du travail mécanique.

En même temps que ces moyens d'action, l'agriculteur doit, pour cultiver avec profit, posséder, comme on le sait, un capital d'exploitation, destiné à l'achat d'engrais, d'instruments perfectionnés et à l'entretien d'un nombre suffisant d'animaux. Pauvre agriculteur, dit avec raison un proverbe ancien, pauvre agriculture. L'institution des caisses régionales de crédit agricole est venue aujourd'hui en aide à l'agriculteur peu aisé. Grâce à des prêts consentis à un taux modéré et d'une longue durée, condition indispensable aux opérations agricoles, celui qui y a recours peut accroître ses bénéfices et réaliser parfois des réserves suffisantes pour acquérir, s'il n'est qu'exploitant du sol, une propriété d'une certaine importance.

Sans doute les manifestations du progrès ne seront pas immédiates; des tâtonnements, dûs à l'inexpérience, pourront se produire, une organisation ou plutôt une adaptation aux conditions nouvelles sera peut-être à rechercher à l'avenir. Mais de l'ensemble des faits qui précèdent, il est permis, semble-t-il, d'espérer encore un retour de prospérité pour l'agriculture française.

LOUIS BRUGUIÈRE.

# NOMS GRECS DANS LES PYRENEES CENTRALES

(Suite.)

---

PIQUE DE SALARDU, *πηγή*. — Un peu au-dessous de la place de l'église, à Salardu, s'étend une autre place plus spacieuse, la plaza Mayor, où se trouve une abondante fontaine, avec un abreuvoir et un lavoir. L'eau de cette fontaine provient d'une puissante source qui jaillit dans la montagne au pied d'un rocher rouge, situé à un quart de lieue à l'est du village; c'est la Pique *πηγή* (1), (*fons, scatebra*) de Salardu; elle est amenée au centre de l'agglomération par un aqueduc en pierres schisteuses.

Presque tous les habitants s'occupent à élever des bestiaux; ils les conduisent, dès le retour de la belle saison, dans l'immense pâturage de Mongarry, qui dépend du pueblo de Salardu, et qui fait partie du territoire de Pallas; comté de l'ancien royaume d'Aragon. Les habitants des communes françaises du département de l'Ariège limitrophes du pâturage y envoient aussi leurs troupeaux, qui sont gardés avec ceux de Salardu jusqu'aux approches de l'hiver.

SALARDU, *θηλάζω*. — Le nourrissage des jeunes animaux est indiqué, comme on va le voir, par le nom de Salardu, qui est à peu près le mot grec *θηλάζω* (*lacto, lac praebeo*). On sait que dans le dialecte dorien  $\theta = \sigma$ ,  $\eta = \alpha$  et  $\zeta = \sigma\delta$  de sorte que le mot adverbial *Ἀθίναζε* était prononcé *Ἀστανασδε* par les Laciens. De même le verbe attique *θηλάζω* devenait *σάλασδω*. Remarquons maintenant que la sifflante S a été fréquemment

---

(1) On peut voir dans le *Cratyle* de Platon (Didot) II, p. 308, que dans les temps très reculés on disait *ἰμέρα* au lieu d'*ἡμέρα*. Les Grecs modernes ont pour règle d'adoucir l'*éla* en *ióta*.



transformée en la liquide R. Ainsi chez les Latins, vers 417 avant J.-C., on a dit *arbor* pour *arbos*, *honor* pour *honos*, etc., et, de nos jours, les Limousins et les Périgourains (du nord) disent *erprit* pour *esprit*, *pirtolo* pour *pistolo*; par là, on voit que *θηλαζω* a pu très régulièrement devenir Salardu.

TRÉDOS, *θεριτός*. — Continuons notre exploration. Dans la vallée qui s'étend au-dessous de Salardu et qui monte entre deux montagnes, dans la direction sud-est, nous trouverons sur les rives du fleuve des chênes, des peupliers au sombre feuillage, de luxuriants herbages et, le long des chemins, des arbres robustes, pommiers, pruniers, noisetiers, encadrant des champs de seigle, de trèfle, de sarrazin, de lentilles, de pommes de terre; nous traverserons le village de *Trédos* aux blanches habitations, nous observerons ses jardins de plantes ménagères et de fleurs, et, au delà du village, d'autres champs et d'autres prairies. Le temps propice à la végétation est, à cette altitude (1.300 m.) plus court que dans le reste du val, mais la chaleur des longs jours d'été s'y fait sentir tout autant, et il semble que les plantes se hâtent, ici plus qu'ailleurs, d'accomplir le cycle de leur existence. Ces récoltes estivales paraissent avoir donné au village son nom. Le verbe attique *θερίζω*, *æstivo*, dorien *θεριδδω* (1) a pour dérivé *θεριτός*, *messis tempus*, qui peut bien avoir été déformé en Tredos.

La vallée, assez large, est d'une fraîcheur séduisante, grâce aux eaux qui l'arrosent et la fertilisent : c'est une Tempé que Théocrite aurait célébrée s'il avait vu les Pyrénées. Le fleuve se forme ici par la réunion de quatre cours d'eau disposés en éventail; le Rio Ayguamoch qui arrive du sud, le Rio de Ruda qui vient du sud-est, le Rio Malo qui descend du lac de Rosario, à l'est, et enfin la petite Garonne de Béret qui vient du nord-est. L'ensemble des trois premiers rios présente une masse d'eau vingt fois plus considérable que la Garonne, qui néanmoins lui impose son nom.

CAPDÉLAN. — A 600 mètres en amont de Trédos, sur une

---

(1) Aristophane, *Acharniens*, 947.

large terrasse naturelle qui domine la vallée (rive droite), se dresse l'église de Capdérans (tête ou commencement de l'Aran), avec un clocher carré, couronné d'un toit octogone. L'édifice, de style roman, a une abside et deux absidioles; il est orné de quelques sculptures plus ou moins dégradées. Au-dessus du portail, on voit entaillé dans la pierre le monogramme byzantin du Christ, formé d'un Khi (X), avec un Rho (P) superposé. Assis sur un tronc d'arbre je contemplais avec délices la ravissante vallée qui s'étendait devant moi et la richesse de la végétation qui m'entourait, lorsque un vieillard passant près de moi m'adressa en français une salutation qui me fit plaisir. Il m'apprit qu'il avait passé une partie de sa vie en France et qu'il gardait un agréable souvenir de ce pays. A la fin de notre entretien je lui exprimai ma surprise qu'on n'eût pas bâti l'église plus près du village de Trédos. Il me répondit que, dans sa jeunesse, il avait entendu les anciens dire que sur l'emplacement de l'église existait, au temps jadis, un temple dédié au Soleil; puis il me quitta pour aller vaquer à ses affaires. Le renseignement qu'on venait de me donner fut pour moi une révélation. Ainsi cette population aranaise qui garde dans sa toponymie des marques évidentes de l'influence hellénique s'était approprié, longtemps avant la conquête romaine, les traditions religieuses des Doriens. Artiga-Délin et Bellan en fournissent la preuve : on peut y ajouter le temple du Soleil de Capdérans, si toutefois on ne répugne pas à accepter le renseignement du vieillard dont je viens de parler. Quant à moi, je le regarde comme très vraisemblable.

Sur les rives de la Garonne, comme près de l'Olympe, aux bords du Pénée, le protecteur de l'énergique race dorienne, Apollon, le dieu de beauté, avait ici ses fidèles adorateurs et conduisait son poétique cortège de Muses et de Kharites.



C'est loin des villes, chez les paysans, que se sont le mieux conservées les traditions des anciens âges. L'érudit Julien Sacaze, qui consacra plusieurs années à l'exploration minu-



tieuse de la région de Luchon, limitrophe du val d'Aran, a résumé ses observations dans divers ouvrages, où je rencontre quelques renseignements dignes d'être retenus.

Dans une communication présentée le 29 août 1878 à l'*Association Française pour l'avancement des Sciences*, ce chercheur consciencieux expose que, dans la vallée de Larboust, parsemée comme celle de Pallas de monuments granitiques préhistoriques, on trouve les traces d'un culte séculaire dont ces pierres sont encore l'objet. Le berger surveillant son troupeau, ayant remarqué que les animaux prennent plaisir à se frotter aux aspérités de certains menhirs, a imaginé que cette satisfaction était un signe de prospérité, dont il trouve la cause dans une vertu mystérieuse que recèlent ces colonnes de granit, et cette idée s'est répandue parmi la population montagnarde. Parfois une femme se rend la nuit près d'un de ces menhirs renommés, le presse fiévreusement de ses flancs nus, suppliant la divinité qui s'y cache de placer un bel enfant dans un berceau qu'elle a préparé depuis longtemps et qui est toujours inoccupé.

ABELLION, *ἄλλιος*. — La persistance presque bimillénaire de ces pratiques païennes témoigne que les adhésions au christianisme n'allaient pas sans quelques réserves (1), auxquelles les catéchistes convertisseurs faisaient parfois des concessions. D'après J. Sacaze, un autel dédié à la déesse *Tutèle* était encastré dans l'église de Poubeau; un autel aux *Nymphes* était encastré dans un mur de la vieille église romane de Castillon-Larboust; un autre autel aux *Nymphes augustes* se voyait encore en 1827 dans les ruines de la chapelle de Gaud; un autel au dieu *Abellion* était encastré dans le mur méridional de l'église de Billière; deux autres autels au même dieu *Abellion* sont placés dans l'église de Saint-Aventin; enfin un quatrième autel au même dieu *Abellion* était encastré au-

---

(1) Dans la magistrale étude de M. F. Ferrère, docteur ès lettres, sur la *Situation religieuse de l'Afrique romaine au commencement du V<sup>e</sup> siècle*, on peut voir (page 81) que la déesse Tanit (*Cœlestis*) avait conservé dans toute l'Afrique du Nord, tant chez les chrétiens que chez les païens, un mystérieux ascendant.

dessus de la porte de l'église de Saint-Pé, hameau de Saint-Tritou, commune de Garin. Dans le *Thesaurus* d'Henri Estienne on lit : « Ἡελιος, *Cretensibus ἡ ἥλιος, Sol, teste Hesychio. Ἡελιος est ἡ ἥλιος inserto digamma* ». Apollon, le dieu Soleil, le dieu par excellence des Doriens, était adoré autour de Luchon, on n'en saurait douter.

NESTE, Νῆστις. — Parallèlement à la vallée de Luchon, à quelques kilomètres de celle-ci, court la vallée d'Oo, des plus remarquables par son décor grandiose de crêtes granitiques neigeuses, de glaciers, de rochers sauvages, de lacs, de cascades. Ce bassin, d'une étendue de plus de 60 kilomètres carrés, était autrefois un glacier qui emportait vers le nord les pierres et les éboulis arrachés aux roches primitives. Une puissante moraine s'est ainsi formée, qui est maintenant une colline revêtue de prairies, de vergers et d'habitations. C'est la petite commune de Garin (γαρίνος, *piscis ignoti nomen*), dont le chef-lieu possède un cimetière préhistorique à incinérations. La Neste d'Oo (Νῆστις, déesse de l'eau chez les Doriens de Sicile; Oo forme gasconne d'Ono, comme *luo* pour *luno*, *pruo* pour *pruno*), reçoit les eaux de tout le bassin de l'ancien glacier, et, en quittant le bord oriental de la moraine, se dirige subitement vers l'est pour aller, sous le nom d'One, après un cours de huit kilomètres, joindre la Pique de Luchon.

SAINT-TRITOU, Τρίτων. — Sur le sommet de la haute moraine de Garin est bâti le petit village de *Saint-Tritou*, ou *Saint-Triton*, avec la chapelle de Saint-Pé, ou *Saint-Pierre*. Hésiode nous apprend que Triton était fils d'Amphitrite et de Neptune, et nous savons par Hérodote qu'il avait un temple près du lac Tritonis et du fleuve Triton, en Libye (1). Ce dieu des eaux n'était donc pas dépaycé sur la moraine de Garin, d'où il pouvait porter son regard au midi sur la Neste sortie du lac Séculéjo, à l'est sur l'One de Luchon. Après leur conversion au christianisme, les habitants de Garin bâtirent dans

---

(1) *Hérodote*, iv, 179.



le hameau du Triton un sanctuaire à l'apôtre Pierre, qui, dans la première partie de sa vie, avait exercé le métier de pêcheur sur le lac de Tibériade. Ils avaient tenu à conserver encastré au-dessus de la porte de la chapelle de Saint-Pé un ancien autel dédié à Abellion; ils gardèrent de même avec fidélité le souvenir de Triton, qui, loin d'être banni, fut, quoique ne figurant dans aucun recueil d'hagiographie, couronné d'une auréole de bienheureux, ce qui lui permet d'être placé dans le groupe de Santa Venera, Santa Dekka, Saint Exedit, etc.

TIHERMES, θερμά. — Avançons vers le confluent de l'One et de la Pique, où Strabon place τὰ τῶν ὀνησιῶν θερμά κάλλιστα ποτιμωτάτου ὕδατος. De ces sept mots grecs, aucun ne semble bien difficile à déterminer. Et pourtant le troisième a donné lieu à une interprétation surprenante. Selon toute apparence ὀνησιῶν est un génitif pluriel dorien, celui d'ὀνησις, et le passage cité de Strabon semble pouvoir être ainsi traduit : *les eaux thermales excellentes en boisson pour restaurer (1) la santé*. Mais plusieurs éditeurs de Strabon, très estimés, ont voulu voir dans ὀνησιῶν le nom d'un peuple, les Onésiens, Onésii, ὀνησιοί, qui n'a qu'un tort, celui de n'avoir jamais existé ni dans l'Aquitaine ni ailleurs. On a pris un terme de thérapeutique pour un nom de peuple.

LUCHON, ἱλιστός. — Tout le monde admet que les autels découverts dans les anciens Thermes de Luchon et portant les dédicaces *Ilixonī*, *Ilixon* et *Ilixo*, désignent l'éponyme de Luchon. Mais on ne s'accorde pas quant à la signification du mot *Ilixon*. Chaudruc de Crazannes y remarque la syllabe *il* signifiant *ville* en langue basque; l'abbé Soulé observe qu'en basque le mot *lixo* a le sens d'*impudique* (2); J. Sacaze croit pouvoir signaler dans *lixo* l'idée de *chaleur*. Je ne discuterai

(1) Dans le *Thésaurus* d'Henri Estienne, au mot ὀνησις, on trouve la note suivante : « ὀνησις est non solum ὠφέλεια, sed etiam ἰσχύς. »

(2) « Cette appellation, dit l'abbé Soulé, s'explique suffisamment par la vie licencieuse que les stations thermales ont de tout temps favorisée. » J. Sacaze dit aussi à ce sujet : « On connaît le mot de Martial sur la vertueuse Lévina : *Penelope venit, abit Helene*. »

pas ces diverses opinions et je me bornerai à montrer que la langue grecque nous offre le mot Ἰλισσός qui, en cette occasion, peut satisfaire, à tous égards, les plus exigeants. Observons d'abord les mots grecs Αἶας et μαλάσσω, qui sont devenus en latin *Ajax* et *malaxo*, ce qui nous démontre qu'Ἰλισσός grec et *Iliso* latin sont grammaticalement le même mot, désignant le petit fleuve côtier qui baigne Athènes. En 600 avant J.-C., plus de cinq siècles avant la conquête romaine, des Phocéens fondèrent la ville de Marseille. Vers la même époque, probablement, et peut-être antérieurement, des Doriens arrivèrent aussi, — le fait est démontré par la toponymie (1), — en Aquitaine, par l'Adour, par le Sigma d'Arcachon, et par la Garonne. Ces deux familles d'Hellènes parcoururent pendant plusieurs siècles tous les cantons de la Gaule, vendant et achetant, portant des nouvelles, se faisant des amis partout et enseignant leur langue et leur religion. Ainsi nous avons vu que les divinités grecques Apollon, Triton, les Nymphes étaient honorées dans les Pyrénées centrales, et il est permis de supposer que quelque citoyen d'Athènes, venu aux Ther-

---

(1) Voici quelques noms de lieux de la côte du Golfe de Gascogne qui démontrent l'influence grecque :

1° A l'extrémité sud du rivage aquitanique, au bord de la Bidassoa, une jolie petite ville, où se plaisent les baigneurs, porte un nom on ne peut mieux choisi : Hendaye, en grec ἐνδαίος (ou ἐνδῖος), qui signifie *méridional*.

2° Le fort qui protège, au midi, le port de Saint-Jean-de-Luz se nomme Socoa. L'adjectif grec σώκος (σωσιόκος) signifie protecteur des maisons; c'est l'épithète d'Hermès (*Iliade*, xx, 72). Hesychius indique qu'à l'idée de protection se joint l'idée de force.

3° Un peu plus au nord, le village maritime de Guétary doit vraisemblablement son nom au substantif grec ἡγήτις (ductor). On peut croire que dans ce village résidaient des pilotes, ou des chefs de marins.

4° L'Adour, qui se joint à la Nive près de Bayonne, et dont l'estuaire s'est déplacé au moins sept fois, porte le nom grec caractéristique ἄθυρος (janua carens), qu'on écrit quelquefois ἀθύριας, ἀτούριος, etc.

5° La ville de Bayonne, peu éloignée de l'Océan, a aussi un nom grec significatif, βαιών (piscis gobio assimilis, alio nomine βλέννα) dérivé de βαιός (parvus). Ce poisson, long de deux à trois pouces, est sans écailles, couvert d'un enduit muqueux; son nom scientifique est *gobius minutus*. Il abonde sur les côtes de l'Océan pendant les mois d'été, en compagnie des crevettes dont il dévore les plus jeunes.

6° Mimizan, nom d'un port sur l'Océan du département des Landes, est une métathèse du verbe grec μιμνάω (manere et cunctari apud naves).

7° Le Sigma d'Arcachon (Ptolémée, *Géogr.* livre II, chap. 7), a aussi une origine grecque. La lettre nommée σιγά a la forme d'un croissant C dans



mes de Luchon pour y rétablir sa santé, émerveillé de la magnificence du site, ait associé ses impressions aux souvenirs chéris de la patrie lointaine et décoré le ruisseau de la vallée du nom d'*Ilissos*, qui s'est perpétué jusqu'à nous sous la forme de Luchon.

LA PIQUE, *πηγή*. — Si, nous éloignant de Luchon, nous nous dirigeons vers l'Espagne, nous trouverons des jardins, des prairies, de frais vallons, des forêts de hêtres, de chênes et de sapins gigantesques et, au delà, dans une contrée découverte, les bâtiments de l'Hospice de France, 1.360 m. Devant nous se présentera une vaste combe en amphithéâtre, dans des rochers schisteux et presque dépourvue d'arbres, où paissent des troupeaux de brebis. Deux puissants torrents descendent de la ligne de partage des eaux pyrénéennes, à l'est la Frèche, à l'ouest la Glère, encadrent l'amphithéâtre et se réunissent pour former la Pique de Luchon. Mais, chose notable, c'est un petit ru, issu d'une modeste source *πηγή*, la *fontaine de Pique*, jaillissant à cent cinquante mètres du thal-

---

les inscriptions grecques anciennes; *ῥοχίστις*, au gén. plur. *ῥοχιστίων*, (*auxilium*), réuni au mot *σιγμός*, signifie donc *bassin (en forme de croissant) des secours*. La partie du bassin d'Arcachon où peuvent naviguer, à la marée basse, les bateaux d'un fort tonnage est en forme de croissant.

8° Les *Lettes* (ou *Lèdes*, dans le Medoc), sont des lignes vallonnées entre deux dunes parallèles au rivage de l'Océan; elles sont formées de sables tenus poussés par les vents d'ouest. *Lettes* est l'adjectif grec *λεπτός* (*Illiade* xxiii, 506).

9° *Mios*, commune sur la Leyre, avec des amoncellements séculaires de coquillages (moule; *μύς*, *μύος*, *mitulus*.)

10° *Γαρούνας*, la *Garonne*, que les Aranais mettent quelquefois au genre masculin, est connu.

11° Le village de *Bayon* de l'arrondissement du Blaye, sur la rive droite de l'estuaire girondin, où foisonnent dans la saison chaude les gobies et les crevettes, a la même étymologie que Bayonne (voir 5° ci-dessus).

12° Enfin, lorsqu'ils organisèrent des pays conquis, loin d'abolir les appellations géographiques adoptées par les habitants, les Romains les enregistraient dans leurs documents administratifs, comme on en voit de nombreux exemples dans les *Commentaires* de César.

Ainsi se sont conservés jusqu'à nous des noms de lieux gaulois, phéniciens, grecs. Dans cette dernière catégorie doit être rangé le mot *Aquitaine*, qui rappelle les mots grecs suivants : *ἄκτιον*, *litlus*; *ἄκταιος*, *littoralis* (surnom d'Apollon; *Ἀκτιον*, ville maritime d'Acarnanie, célèbre par la victoire d'Octave sur Antoine; *Ἀκτιχή*, ancien nom de l'Attique. Il semble que ces mots, pour la forme et pour le sens, sont parents du mot *Aquitaine*.

weg, en face de la borne 151 de la route de Toulouse à Bénéasque, entre la Frèche et la Glère, qui donne son nom à la rivière de Luchon. Nous avons fait une observation du même genre pour la Garonne de Béret. (V. carte de l'Etat-major.)

PORT DE BÉNASQUE, πόρος. — Continuons d'avancer sur la route d'Espagne. En deux heures, des chevaux nous porteront au *Port de Vénasque*, qui serait plus correctement désigné *Pore de Bénéasque*. Dans la langue pyrénéenne le mot Por désigne un passage à travers la montagne par une échancre plus ou moins basse. Ici le port, avec une altitude de 2.448 m., est dominé à l'est par le Pic de la Mine (2.757 m.) et au couchant par le Pic de Sauvegarde (2.787 m.) Le mot grec πόρος, *meatus*, pore conviendrait très bien. Par malheur le diminutif irrégulier *portillon*, au lieu de *porillon*, a réagi sur le primitif, et transformé un sentier de montagne pour piétons et mulets en un refuge pour les navires. — Quant à la ville espagnole de Bénéasque, c'est par suite d'un abus, d'ailleurs assez fréquent, qu'on a changé en V sa consonne initiale. Le nom Bénéasque me paraît être une transformation du mot grec βένεασκη (χώρη). Voici la définition qu'Henri Estienne, dans le Thesaurus, donne du mot βένεαστος : *artifex mechanicus qui ad fornacem opus facit*. On sait que les Pyrénées sont particulièrement riches de minerais divers, fer, plomb, étain, zinc, manganèse, argent, etc., et que, dès les temps les plus reculés, on a traité par le feu ces divers minerais. Le nom de Bénéasque βένεασκη (χώρη, *pagus*) se trouve ainsi justifié.

Faisons halte quelques minutes au Port, qui marque la frontière commune de la France et de l'Espagne. La lumière s'épand ici plus limpide et plus douce, l'air est plus léger, le bleu du ciel plus intense. A nos pieds s'étend une longue vallée dont les détails à l'est sont imprécis et confus à cause de l'éloignement; elle s'incline vers le sud-ouest égayée par le torrent de l'Esera (εἰσπέω, *influo*) et va arroser la petite ville de Bénéasque. Comme fond de tableau, le massif de la Maladetta, contrefort de la chaîne pyrénéenne, nous offre la splen-



deur de ses clartés et de ses ombres, de ses vallonnements, de ses pentes boisées, de ses glaciers, de ses sommets de neige d'une éclatante blancheur. C'est l'un des beaux panoramas de notre planète.

ANETO, ἄνετον. — Les trois pics principaux de la Maladetta se présentent dans l'ordre suivant de l'ouest à l'est : d'Albe (3.204 m.), du milieu (3.354 m.) et d'Aneto (3.404 m.). Le massif est, à l'est, relié à la chaîne des Pyrénées par le pic de las Salencas (*salicetum*). Les amis de la montagne sont attirés par le renom de l'Aneto, et chaque année s'organisent des groupes d'excursionnistes pour effectuer en commun l'ascension du roi des Pyrénées. La course ne se fait certes pas sans fatigue, on peut m'en croire, mais, conduite avec prudence, elle ne présente aucun danger. Sur le chemin de l'Aneto, au bas d'un glacier descendant du pic d'Albe, un torrent roule en grondant, plonge dans le gouffre du Turmon et disparaît sous terre, pour se montrer un peu plus loin, s'échappant violemment d'un amoncellement de glaces; c'est là que naît l'Esera. Plus loin, dans l'immense cirque, revêtu d'herbages et d'arbrisseaux, compris entre le massif et la chaîne, au-dessous du Plan d'Aguallut, un puissant torrent alimenté par les neiges des pics d'Aneto et des Salenques s'engouffre à son tour dans une sombre excavation, le Trou du Toro, pour aller, par les vides laissés entre le granit et la roche calcaire supérieure, former, à une lieue et demie de là, la Garonne d'Artiga-Délin. Le voyageur revient sous le Pic d'Albe pour opérer l'ascension vers le sud, par le Portillon, le glacier du Pic du Milieu, le col du Coroné, le renommé Pont de Mahomet. Il touche au but; quelques pas encore et l'Aneto est vaincu. L'ascension terminée, le touriste est à 3.404 mètres au-dessus du niveau de la mer; il aspire joyeusement l'air pur à pleins poumons et se repose, portant autour de lui des regards d'admiration. Au midi il observe le pic de Malibierne (3.067 m.); à l'est, la sierra de Montarto aux trois pics de plus de 3.000 m.; au nord, dans la vallée de la Garonne, Montréjeau et Toulouse (θόλος,

limon (1); enfin, à l'ouest, les monts Maudits, (maudits des bergers qui n'y trouvent pas de pâturages), et plus loin le pic de Sauvegarde (2.787 m.) et le pic Perdiguéro (3.220 m.) On voudrait distinguer les rivages de la Méditerranée et de l'Atlantique, les montagnes l'Auvergne et de la Catalogne; — on croit un moment les reconnaître, mais on s'aperçoit bientôt qu'on est victime d'une illusion, d'un rêve.

Au pied de l'Aneto, au sud, se forme le rio de las Salencas (saussaies), affluent de droite de la Noguera Ribagorzana (2), qui descend du col de Viella (2.424 m.), se dirigeant vers le sud. Les premières habitations qu'on rencontre sont groupées en deux villages voisins celui d'*Aneto*, sur la rive droite de la Noguera, et celui de *Senet*, sur la rive gauche. Ainsi le pic majeur de la Maladetta et le village qui en est le plus rapproché portent le nom d'Aneto. L'adjectif grec *ἄνετος* a le sens de *ἱερός*, saint, non cultivé, consacré à une divinité. Il est permis de supposer que, puisque les Grecs regardaient les hauts sommets comme le séjour des dieux immortels, ils avaient dû attribuer le sublime Aneto à l'un des plus puissants. Dans le village d'Aneto était sans doute le sanctuaire de ce dieu. Macrobe, grammairien latin, qui mourut en 422 après J.-C., assure que les Aquitains adoraient Mars sous le nom de Neton, sans doute Aneto.



ARAN, Ἴρα. — Revenons à Capdérán, tête de l'Aran. Que signifie Aran ? Trois mots grecs à l'accusatif se présentent pour donner la réponse : *ἄρα* (supplication), Ἴρας (le dieu des batailles), Ἴρα (aux grands yeux, reine de l'Olympe); *ἄρα*, trop impersonnel, et ἴρις, peu sympathique en général, peuvent

---

(1) On sait que la plupart des habitations de Toulouse, surtout dans les vieux quartiers, sont bâties en argile. Je dois cette étymologie aux gracieuses indications de M. Espérandieu, l'éminent explorateur de Martres-Tolosane.

(2) *Noguera*, mot roman, désigne une prairie baignée par une eau courante; *riba*, c'est *ripa*, rive; *Gorzana*, dérivé de *gurgis gurgilis*, signifie gouffre dans le lit d'un cours d'eau.



être écartés; Ἥρα, l'auguste épouse de Zeus, respectée partout, me paraît préférable. Nous avons vu que  $\eta = \alpha$  ; Ἥρα a donc pu être prononcé ἄρα.

BÉRET, *πυρρός, εἰρρός*. — Allons revoir Béret. Un peu avant d'arriver au col qui porte ce nom, nous trouvons au-dessous d'une roche couverte de verdure et de mousse, un bassin large comme une table de quatre convives, bordé de fleurettes que nos jardins ne connaissent pas. C'est comme une coupe d'eau cristalline qui ne tarit pas, qui ne gèle pas, où viennent se désaltérer les voyageurs, les agneaux et les bergeronnettes. Aux points les plus bas de la fontaine, deux petits jets bouillonnent au sortir du rocher et rident légèrement la surface de l'eau. Ce sont les sources de la Garonne auxquelles les bergers ont rattaché de tout temps une pensée religieuse, les comparant aux yeux du maître de l'Olympe (*ojos de Jueu*, yeux de Zeus). Du bassin s'épanche un ruisseau d'argent que le corps d'une cigale morte ferait dévier de son cours, et que l'on pourrait, au dire des Aranais, recouvrir d'un pont fait de trois piastres royales. Cette ambitieuse petite Garonne court empressée vers Capdérac, capture en passant les sources de la combe, ensuite accapare les eaux des rios de Bassibé, du Ruda d'Ayguamoch, d'Artias, du Negro, d'Artiga-Délin, de la Pique de Luchon, et, heurtée dans sa route par un obstacle, ou tombant en cascades, fait jaillir en gerbes des perles étincelantes, qui sont des larmes de la Nympe de Béret. Plus loin, elle arrose les plaines de l'Aquitaine et passe devant Toulouse et Agen. L'Océan vient au devant d'elle jusqu'en deçà de Langon et l'emmène ensuite au Verdon, où elle disparaît.

Les bergers de l'Aran, passant la plus grande partie de leur existence en plein air, leurs vêtements sont en très peu de temps fanés par la pluie et le soleil, et leur coiffure, sorte de toque plate de laine foulée, particulièrement exposée aux intempéries, se fait remarquer tout d'abord par cette couleur roussâtre ou rougeâtre que les Grecs désignaient par le mot *πυρρός*, *rufus*, *colorem τοῦ πυρρός habens*. La toque s'est ainsi appe-

lée *béret*, du nom de sa couleur, *πυρρός*. D'après Littré les noms français de *bure*, *bureau*, *bourrique*, *béret* sont issus du même adjectif grec, *πυρρός*. De même la tunique des femmes d'Athènes devait son nom à sa couleur. On l'appelait *χροκωτός* (diminutif *χροκωτίδιον*), comme on le voit dans divers passages d'Aristophane et d'autres auteurs, parce qu'elle avait la teinte rouge des étamines de la fleur du *χρόκος* (safran), *flammea croci stamina*. Ce vêtement féminin, avec son nom, fut adopté dans l'Europe occidentale; mais ici les trois premières lettres ont été supprimées; on dit *colle* et *colillon* au lieu de *crocola* et *crocotidion* (1). Le nom de Béret, coiffure des bergers, fut ensuite donné au pays où vivaient ces bergers, comme les noms de *Bracata*, *Comata*, *Togata* furent donnés à trois contrées de la Gaule, à cause de l'aspect des habitants.

PALLAS, Πάλλας. — Au delà du col de Béret, sur le versant méditerranéen s'étend le pâturage renommé de *Pallas*, où vont passer la saison d'été les vaches du Haut-Aran et celles de la contrée française de Sentein (Ariège). Le mot *Pallas* est la reproduction lettre pour lettre du mot grec Πάλλας, qui désigne la déesse de la sagesse, fille de Zeus, protectrice des Athéniens. A une petite distance du col de Béret se montre un ruisseau qui se grossit vite des sources produites par la neige des sommités voisines et baigne plus loin la prairie. C'est la *Noguera Pullaresa*, qui passe à Mongarry et se dirige ensuite vers la Catalogne.

ISIL, Ἴσις. — Sur la rive gauche du rio se dressent plusieurs monuments granitiques, menhirs, Cromlecks. On y a trouvé des pierres portant des inscriptions, et un buste d'*Isis*. En suivant le cours de la *Noguera*, on rencontre d'abord les *Bordes d'Isil* et, plus loin, le village d'*Isil* (1.192 m.), qui paraît devoir son nom à l'égyptienne *Isis*, sœur et épouse

---

(1) L'aphérèse est d'un usage général. On dit Salonique pour Thessalonique, Tino pour Constantino, Tonia pour Antonia, Isabel pour Elisabeth, bossu pour *gibbosus*, Lotte pour Charlotte, bus pour omnibus, etc. ἀγαυός *admirabilis* a donné aux Cypriotes ἄγας surnom d'Adonis, et aux Aquitains *Gave*, nom générique de quelques-uns des magnifiques torrents pyrénéens.



d'Osiris, déesse de l'agriculture, que les Grecs adoptèrent sous le nom de Déméter et les Romains sous celui de Cérès. Près du village a été édifiée une chapelle sous l'invocation de San Juan.

MONTARTO. — Si nous regagnons Capdéran par la Hourqueta d'Aren, nous aurons à l'ouest une vue splendide sur les hauteurs revêtues de neige et de glace, illuminées par le glorieux soleil d'Espagne, de la Sierra de Montarto : Bécibéri (3.004 m.), Comolo Forno (3.032 m.), Punta de Comolos Bienes (3.007 m.). Ces hauteurs dominant une région granitique hérissée de sommets abrupts, de pentes tourmentées et de sombres abîmes, parée de centaines de lacs d'un bleu intense et d'une flore exceptionnelle. L'étendue de ce merveilleux massif, compris entre le rio Ayguamoch de Trédos et le rio Negro de Viella, ne peut s'apercevoir de la vallée d'Aran.

GARONNE, Γήρυων, Γαρύονα. — Descendons vers la Garonne, par Bacibé et le Rio Malo aux quatre tunnels. Saluons en passant Salardu et arrêtons-nous devant Artias. Au-dessus du village sur la rive gauche, nos yeux auront à admirer un vallon, le val d'Artias, venant du midi, couvert sur ses deux versants d'une forêt de grands arbres résineux, et arrosé par un ruisseau aux eaux bruyantes. Au haut du val se montre majestueux l'un des trois pics majeurs du Montarto dont le sommet arrondi, d'une blancheur éclatante, fait songer à un commandant de citadelle observant par un créneau les alentours de son fort. Mais ne serait-ce pas le phénicien Géryon, ou mieux Garuonas, qui surveille son riche troupeau, s'assurant qu'il est bien protégé contre les ours ravisseurs et les chercheurs d'aventures ? Peut-être a-t-il appris que le redoutable grec Héraklès s'avance vers les Pyrénées, et, sans doute, il songe à se défendre contre un tel adversaire. — Inutiles précautions, vains efforts ! les Destins ne favorisent plus les enfants de Tyr et de Sidon ; leurs richesses seront le butin du fils d'Alcmène. C'est ce que dit le divin Pindare en ces vers épiques, où éclatent, à côté d'une troublante philosophie, les sentiments d'une scrupuleuse probité :

Νομος ὁ πάντων βασιλεὺς  
Θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων  
ἄγει δικαίων τὸ βιαότατον  
ὑπερτάτῃ χειρὶ. Τεκμαίρομαι  
ἔργοισιν Ἡρακλῆος ἐπεὶ  
Γαρύονα βόας  
Κυκλωπίων ἐπὶ προθύμων Εὐρυσθέος  
ἀναίτητας τῇ καὶ ἀπριάτας ἔδασεν. (1)

« Une loi qui s'impose à tous, mortels et immortels, con-  
« traint d'une main irrésistible les justes aux pires violences:  
« tel le puissant Héraklès, lorsqu'il mena, sans les avoir  
« demandés ni payés, les bœufs de Garounas aux portes  
« cyclopéennes d'Eurysthée. »

Heureusement tout le bétail de Garuonas (de Géryon, comme disent les Attiques et les Latins), ne partit pas pour Mycènes. Il en reste encore en Aquitaine des myriades de paires, qui font la joie et l'orgueil de nos laboureurs.

S. ALLÈGRE.

(A suivre.)

---

(1) Ces huit vers se lisent aux pages 329 et 330 de l'édition des poésies de Pindare d'Otto Schröder publiée par B. Teubner, 1908. Ils sont incomplètement reproduits au chap. 39 du Gorgias de Platon, qui déclare ne pas s'en souvenir parfaitement.

---



# LE CLIMAT DE L'AGENAIS AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

(Suite)

---

## L'HIVER DE 1765-1766

Jusqu'à cette date, et depuis 1709, la note dominante du climat de l'Agenais a été l'humidité, caractéristique de notre ciel, soumis aux influences maritimes qui se font sentir largement dans l'ancien golfe aquitanique. L'année 1766 par contre fut des plus rudes. Laissons d'abord parler le docteur Fournier de Monclar.

« Il gela dès la mi-décembre et le froid sévit jusqu'au 10  
« février 1766, mais il fut surtout très vif le 9, 10, 11, 12 et 13  
« janvier. Les rivières se gelèrent. Le Lot l'était moins que  
« la Garonne et la Dordogne, sans doute parce que ses rives  
« sont plus élevées. La Garonne en amont de Castres (com-  
« mune du département de la Gironde), était entièrement  
« gelée. A Langon, les courriers l'ont passée pendant cinq  
« semaines sur leurs brouettes. A Bordeaux, le canal de l'eau  
« courante n'occupait que le tiers de la rivière. Un traîneau  
« attelé d'une paire de bœufs, a transporté une ancre de  
« quinze quintaux jusqu'à 120 brasses au large ». En effet,  
pour notre sud-ouest, cette année fut comparable aux années  
les plus froides que nous connaissons et qui ont été marquées  
au XIX<sup>e</sup> siècle par les deux dates fameuses de 1830 et de 1870.  
On n'avait alors point vu de plus fortes gelées depuis l'hiver  
historique de 1709. Le jeudi 2 janvier le thermomètre était  
à 0, à 8 heures du matin. Il se maintint au-dessous du niveau  
de la glace jusqu'au 1<sup>er</sup> février et le vrai dégel ne commença  
que le 3 du même mois. Les plus basses températures obser-  
vées furent celles du 7, 8, 9, 10, 11 12 et 13 comme le dit jus-  
tement le médecin de Monclar. Le matin il y eut toujours 6, 7,

7  $\frac{1}{2}$  et même 9 degrés; dans la journée du dimanche 12, et pendant quinze jours la plus forte température fut de 3 degrés au-dessous de zéro. Du mercredi 3 janvier au samedi 18, une seule fois il y eut à midi 4 degrés au-dessus de la glace et du 19 au 29, une seule fois encore, le 27 à midi, il y eut 2 degrés supra glacem, mais cette chaleur ne se maintint que durant quelques heures. Le 3 février la gelée cessa. Ce jour-là, le thermomètre marqua successivement à 7 heures du matin + 2°; à 2 heures de l'après-midi + 6°; à 7 heures du soir + 4°; à 10 heures  $\frac{1}{2}$  du soir + 3°. Pendant toute cette période ou à peu près le vent souffla du nord, mais il fut très modéré et des courants venant du sud-est furent également observés. Point à noter, malgré des jours en partie ensoleillés, le froid fut humide et il y eut beaucoup de brouillards. Par contre, il tomba très peu de neige. Les observations suivantes recueillies sur le journal de de Vivens donneront au lecteur un aperçu fort net de ses observations journalières et des détails nourris sur la température, les vents, l'état du ciel.

Mercredi 1 <sup>er</sup> janvier, après 7 heures du matin.....	+ 1 $\frac{1}{2}$
après 6 heures .....	+ 3
à 12 h. $\frac{1}{2}$ .....	+ 5 $\frac{1}{2}$
à 10 h. $\frac{1}{2}$ .....	+ 1 $\frac{1}{2}$

Le vent sud-est est assez fort dans la matinée, il est plus modéré le soir.

Le matin, le ciel est chargé au sud-ouest; le crépuscule est assez clair « un peu rouge ». Après 6 heures du soir le temps est beau; à 10 h.  $\frac{1}{2}$  il est légèrement brouillé.

Le jeudi 2 janvier, un peu avant 8 heures.....	0
à 12 h. $\frac{1}{2}$ .....	+ 2 $\frac{1}{2}$
à 6 heures.....	0
à minuit.....	— 1 $\frac{1}{2}$

Le vent sud-est fut à peine sensible pendant toute la journée. Le matin il y avait des brouillards à l'est et au sud-ouest le temps était couvert et légèrement brouillé. A 12 h.  $\frac{1}{2}$ , il y avait un peu de soleil « légèrement brouillé ». Avant minuit, le temps était brouillé. Cependant il faisait clair de lune.

Le vendredi 3 janvier, à 8 heures du matin..... — 1



à une heure de l'après-midi.....	+ 1
à 6 heures du soir.....	— 2
à 11 heures $\frac{1}{2}$ .....	— 5

Dans la matinée le vent fut variable il passa du sud au sud-ouest et au coucher du soleil il était N. N. O. A 11 heures  $\frac{1}{2}$  du soir il vient de l'air du sud-est au rideau du salon et aussi du nord à la fenêtre du cabinet.

Le matin, les collines du côté sud et la plaine au-dessous étaient couvertes de brouillard; à une heure, le temps était très beau; à 11 heures  $\frac{1}{2}$ , le ciel était très clair.

Samedi 4 janvier, vers 8 heures du matin.....	— 6
à midi $\frac{1}{2}$ .....	— 1 $\frac{1}{2}$
à 6 heures du soir.....	— 3
à 11 heures .....	— 4 $\frac{1}{4}$

Le vent varie à la fumée du S. O., au N. O. et au Nord; au coucher du soleil le vent était nord. Après 8 heures du soir, il venait du vent du nord et du sud tout à la fois. Les collines sont le matin couvertes. Toutefois le soleil en se levant a paru fort rouge. A midi, le soleil était fort clair, puis le côté sud-ouest a commencé à se brouiller. A 6 heures, le fond du ciel était brouillé; après 11 heures, il était plus clair et les étoiles plus brillantes.

Dimanche 5 janvier, à 8 heures du matin.....	— 5
à 12 heures .....	— 2
à 6 heures du soir.....	— 4 $\frac{1}{2}$
à 11 heures.....	— 5

Le vent est très faible nord ou presque nord. A 11 heures du soir, le vent est tout à fait nord (nord noir) — (Ne veut-il pas dire noroît N. N. O. ?? —)

Collines couvertes à l'est et au S. O. Brouillards; à 11 h.  $\frac{1}{2}$ , brouillé sombre à l'O. et au S. O.; à 11 heures du soir, temps clair.

Lundi 6 janvier, à 8 heures du matin.....	— 3
à 12 heures $\frac{1}{2}$ .....	— 2
à 8 heures du soir.....	— 3 $\frac{1}{2}$
à 10 heures $\frac{1}{2}$ du soir.....	— 4

Le vent paraît nord, mais il varie beaucoup aux flocons de

neige; ils paraissent venir plus souvent de l'ouest et du sud-ouest, sans agitation.

Le temps est fort sombre, l'obscurité est surprenante. A 12 h.  $\frac{1}{2}$ , toujours sombre et couvert de neige. A 10 h.  $\frac{1}{2}$  du soir, sombre et couvert.

Mardi 7 janvier, vers 8 heures du matin..... — 6  
à 12 h.  $\frac{1}{2}$ ..... — 3  
à 5 heures du soir..... — 5  
à 11 heures du soir..... — 6

Le vent est glaçant, le matin, à 12 h.  $\frac{1}{2}$  et tout le reste de la journée. Le temps est clair, beau. A 11 heures du soir il est très clair et il y a longtemps que les étoiles n'ont été si brillantes.

Mercredi 8 janvier, un peu avant 8 heures..... — 6  $\frac{1}{2}$   
à 12 h.  $\frac{1}{2}$ ..... — 3  
à 8 heures du soir..... — 5  $\frac{1}{2}$   
à 11 heures du soir..... — 5  $\frac{1}{2}$

Le vent paraît S. S. O. à la fumée. Il en vient aussi du nord.

Brouillard sur les collines sud. Clair au-dessus. Le soleil s'est levée fort beau. Le soir il s'est légèrement brouillé.

Jeudi 9 janvier, vers 8 heures du matin..... — 3  $\frac{1}{2}$   
à 12 h.  $\frac{1}{2}$ ..... — 3  $\frac{1}{2}$   
à 7 heures du soir..... — 6  
à 11 heures du soir..... — 7

Le vent vient du nord à 10 heures du matin, il vient aussi du sud et peut-être du S. E., mais le vent dominant à tous les moulins est N. N. E.

Collines le matin couvertes à l'E. et au S. E. Vers les 10 heures, le soleil a percé. A midi et demi le temps s'est couvert de nouveau; il était fort sombre, au S. O. particulièrement. A 7 heures du soir il était clair.

Vendredi 10 janvier, à 7 h.  $\frac{1}{2}$  du matin..... — 7  $\frac{1}{2}$   
à 12 h.  $\frac{1}{2}$ ..... — 5  $\frac{1}{2}$   
à 7 heures du soir..... — 7  $\frac{1}{2}$   
à 11 heures du soir..... — 9

Le vent est nord, puis nord-est; il est très faible à 11 heu-



res du soir. Peu de brouillard, le soleil s'est levé assez clair; le temps s'est ensuite couvert et est devenu fort sombre. Puis le soleil a reparu. Le soir le temps était clair.

Mardi 11 janvier, après 7 heures du matin.....	— 7 $\frac{1}{2}$
à 11 h. $\frac{1}{2}$ du matin.....	— 5
à 7 heures du soir.....	— 6
à 11 heures du soir.....	— 7 $\frac{1}{2}$

Le vent est N. N. O. faible.

Collines peu chargées à l'E. et au S. O. Brouillé et chargé au sud. Le crépuscule a été fort rouge. A 12 h.  $\frac{1}{2}$  fort couvert sombre, givre ou neige. A 11 heures temps clair, étoiles brillantes.

Dimanche 12 janvier, à 7 h. $\frac{1}{2}$ du matin.....	— 9
à 12 h. $\frac{1}{2}$ .....	— 3
à 4 heures du soir.....	— 5
à 7 heures du soir.....	— 6 $\frac{1}{2}$
à 11 heures du soir.....	— 6 $\frac{1}{2}$

Le vent paraît S. E. à la fumée de Cambes. Il vient aussi de l'air du nord, surtout le soir.

Temps très clair. Le soleil s'est levé fort brillant, pas un nuage. A 12 h.  $\frac{1}{2}$  très clair; à 11 heures du soir, légèrement brouillé au sud, le reste clair. »

Arrêtons-là ces citations; encore ne sont-elles qu'un extrait incomplet des observations dont nous avons parlé. A partir du 14 janvier après avoir marqué — 6 et — 7, le thermomètre remonte à — 3, — 3  $\frac{1}{2}$ , — 5, —  $\frac{1}{2}$ , mais le dégel n'arriva point. « La terre reste une masse compacte et ruisseaux et rivières sont entièrement gelés. »

Déjà la journée du 3 janvier avait été marquée par une grande quantité de gelée blanche. Le ruisseau de Cambes, voisin de la propriété habitée par de Vivens fut gelé en son entier, sauf à son confluent avec le Lot. La glace était unie et transparente et avait « 4 lignes d'épaisseur ». Cette épaisseur monta, le 5 janvier, à un pouce (0 m. 0275). Le froid fut très vif et les glaçons apparurent sur les bords du Lot. Cette rivière « charria » beaucoup le 6 et le 7, pendant que la glace du ruisseau atteignait 2 pouces  $\frac{1}{2}$  d'épais (0 m. 068). Le 8 jan-

vier la terre était blanche « comme s'il avait neigé ». La glace du ruisseau avait 4 pouces soit 0 m. 11, et le Lot était glacé d'un bord à l'autre. Le 10, les habitants de Clairac le traversaient sans difficulté. La Garonne ce jour-là était également glacée d'un bord à l'autre. Le 11, la glace du ruisseau avait 6 pouces  $\frac{1}{2}$  (soit 0 m. 178). Elle était transparente « on voit en dedans des espèces de chapelets de perles perpendiculaires; les grains en sont fort gros et tout ronds. » Le 12, la glace atteignait partout, même sur le Lot, 7 pouces soit plus de 13 centimètres. Le 14 et le 15, il y eut « une quantité énorme de gelée blanche. Le vin était gelé dans les barriques. « Il se « forme des glaçons à la bonde des barriques. La bonde « saute, ou, si elle tient bon, la barrique crève; on débonde « et dans le moment les glaçons s'élancent en l'air. Cela n'était « pas arrivé depuis 1709. Rien ne fait mieux voir la force de « l'explosion occasionnée par la gelée. Un homme m'a dit « avoir vu deux ormes assez gros fendus du haut en bas. »

Le 17, la glace des ruisseaux avait une épaisseur de 27 centimètres  $\frac{1}{2}$ . Celle du Lot, à la chaussée de Clairac, n'était que de sept pouces soit un peu plus de 19 centimètres. Et cela dura ainsi jusqu'au 2 février. La glace du ruisseau portée en pièces détachées sur la terrasse de Barry ne fondait pas le 23 bien qu'elle eut été exposée au soleil. Le 29 janvier, dès 10 heures du matin, le dégel commença mais il s'arrêta presque tout de suite. Au contraire, le 3 février il fut très rapide. Ce fut « le plus beau dégel qu'on ait jamais vu ». Dans la nuit du 2 au 3, les glaces du Lot se séparèrent et passèrent toute la journée du 3 au pas volant et à l'écluse sans faire aucun mal. Le lendemain la navigation était tout à fait libre ». Le 3 au soir, les morceaux que j'ai fait mesurer à l'Ecluse quand j'y étais n'avaient que 8 à 9 pouces d'épaisseur (22 centimètres). Le dégel en somme avait commencé depuis quelques jours et « insensiblement les glaces s'étaient désunies. »

Quels furent les effets de cette gelée extraordinaire sur les récoltes et sur les plantes ? Nous ne pouvons résister au désir de citer en entier les réflexions de notre gentilhomme culti-



vateur. « La gelée, écrit-il le 15 mai 1766, a pénétré de 10 à 12 pouces de profondeur (30 à 33 centimètres) dans la terre aux endroits bas et à ceux qui se sont trouvés exposés au nord et à l'est; elle a moins pénétré dans les terrains élevés et dans ceux exposés au sud, au sud-ouest et à l'ouest. Elle a plus pénétré à toutes les expositions les terres humides, les glaiseuses, argileuses, celles où les eaux ont croupi.

Les vignes fort vieilles ont péri partout; leurs racines ne sont pas fort profondes, ou la souche n'y tenait pas beaucoup. Les plantes, les jeunes vignes sont conservées partout, parce qu'elles tiennent davantage à leurs racines et que ces racines se sont trouvées fort au-dessous de 10 et 12 pouces.

Dans un carreau de blé, derrière l'allée des mûriers, un olivier n'a pas été gelé, précisément dans l'endroit où le blé a le plus souffert; les racines de l'olivier se trouvent au-dessous de 10 et 12 pouces, mais deux autres oliviers sur la même ligne, un gros et un petit, paraissent gelés précisément là où le blé a le moins souffert. Il faut qu'il y ait eu à la racine au-dessous de la couche où celles du blé se sont conservées, des veines d'humidité qui ont été glacées, ou bien les racines de ces arbres se trouvant plus grosses et pleines de suc ont été gelées. On saura cela bientôt.

Il y a eu quelques noyers fendus par la gelée, mais ils ont tous poussé. J'en ai vu un le long du Marais qui avait une fente considérable où j'enfonçai toute la lame de mon couteau; j'y aperçus quelques gouttes (c'était pendant les grands froids). Cet arbre a été aussitôt que les autres garni de feuilles; la fente s'est refermée.

Un autre noyer, dans une rangée au-dessous de Coucinat le long des prés, semblait tout à fait sec; les autres étaient couverts de feuilles. Ce noyer a poussé depuis quelques jours; il est tout verdoyant.

Parmi mes oliviers, il y en a 3 des plus grands dont les branches paraissent gelées; quelques-uns, plus petits, sont entièrement gelés; j'en ai fait visiter un qui l'est jusqu'à la racine exclusivement. Les autres, grands et petits, n'ont aucun mal. Il en est de même des figuiers, c'est-à-dire qu'il y en a

de gelés et d'autres qui n'ont aucun mal, grands et petits. Aucun autre arbre fruitier n'a été gelé; aucun autre arbre n'a souffert, quoique pendant les grands froids on prétendait qu'il y en avait beaucoup de fendus. Si cela est vrai, il faut que les fentes se soient rejointes comme c'est arrivé au noyer dont j'ai parlé.

Il y a eu des blés entièrement gelés; d'autres qui le sont en partie. J'ai remarqué qu'ils ont moins souffert au bord des pièces; la raison en est que le milieu se trouvant creusé par la façon dont on laboure, l'humidité y est toujours plus grande. »

GRANAT.



# LES ANTIQUITEZ D'AGEN

PAR DARNALT

(SUITE ET FIN)

---

## PANÉGYRIQUE <sup>(1)</sup>

---

### CHAPITRE XXII.

Icy, sur ceste occurrence, et rencontre, sur un si digne subject, et une tant signalée occasion, qui s'offre et se presente à mes yeux : Qu'il me soit permis, de me retirer trois pas hors de mon chemin, et de ma carrière, pour rendre mes offrandes, et oblations. Courant la fortune de la mer, où je me suis embarqué, dès l'entrée de ce discours ; ayant abordé, et prins terre en cest havre d'Agen, et m'estant rendu avec beaucoup de peine et de fatigue jusques icy ; il est bien raisonnable, que je paye (la part qu'il faut) les droitz et les tributs ; dont je suis tenu, et redevable par la loy du pays. Le péage est deu à la Reyne Marguerite, l'hommage à la Comtesse d'Agen, et l'offrande à la Deité de ce pays, (si je l'ose ainsi appeller) qui esclaire ceste contrée de toutes sortes de bienfaicts. Et tous ces trois devoirs se'doivent rendre à une mesme Majesté, laquelle s'il luy plaist, me permettra d'user par rencontre de termes Grecz, Latins, et Italiens, voire Espagnols, encor que des derniers, je n'ayme la nation ne la langue, mais pour mieux exprimer le sens de la matiere et de l'argument que

---

(1) Relatant l'acte de générosité de la reine Marguerite en faveur du Collège d'Agen, Darnalt ne pouvait s'empêcher de faire suivre sa mention de l'éloge de sa bienfaitrice. Il l'a fait, nous allons le voir en ce chapitre XXII, un peu trop long peut-être, dans le style ampoulé de l'époque, avec force métaphores, comparaisons, exagérations et citations obligatoires. pour lesquelles nous demandons l'indulgence des lecteurs.

j'ay prins à traiter. Aussi V. M. a la parfaicte intelligence de l'une et l'autre langue, comme elle n'ignore rien.

Mais puisque ce noble dessein, et genereuse entreprinse, surpassent mes forces, et que je ne puis rendre les honneurs convenables à une si grande et eminante Princesse, et Reyne, et qu'il ne faut point traicter vulgairement un subject non vulgaire ; Qui me donnera

*La voce, e le parole  
Convenienti, a si nob'il soggetto ?*

Qu'il me soit permis d'invoquer la faveur, et la grace des Muses, à la façon et usance des Poëtes, lors qu'en leurs Poemes ils se voyent portez sur quelque destour et rencontre d'importance pour estre inspirez et assistez de nouvelles forces : Ils doublent et redoublent leurs invocations envers les Deitez, et de tant plus en ay-je besoin, que les Poëtes ne peignent et descrivent que feintes fantasies, et songes, la plus part du temps. Et moy je represente la verité et l'excellence des choses rehaussées par dessus le commun.

Mais j'aurais tort de desirer la faveur d'autre Muse, l'assistance d'autre grace, ne l'inspiration d'autre Deité, en terre, que la Majesté seule, au nom de laquelle je fay ceste disgression. Ceste Deité humaine peut inspirer une vive eloquence aux plus foibles esprits : mesmes faisant retentir les louanges, que toute la France, voire l'Europe, avouent et revèrent, consacrant à la posterité ce discours veritable, assés simple, sans fard et sans parure, surtout esloigné d'ambition et de flatterie, aussi.

*Fucati sermonis opem mens conscia laudis  
Abnuit .....*

Aumoins si je me dois promettre, que cest escrit puisse meriter la clarté publique, et qu'il doive me survivre.

*Templa tibi statuam tribuam tibi thuris honores.*

Je sçay bien que les choses belles, et splendides de soy, luy-sent d'avantage en leur splendeur, par la celebrité et recommandation. Mais j'ay peur au contraire, de prophaner un argument si eminent, et relevé, et luy desrober ses plus belles



couleurs : Parce que ceste description tasche de comprendre la clarté par les tenebres, description qui se doit considerer plus par son estoffe que par sa façon.

*Presumir de vos loar,  
Segun es vuostro valer :  
Pareçe querer contar,  
Las arenas de la mar.  
Que querer yo comparar,  
Vuestras grandezas Reales :  
Alas cosas temporales,  
Es como la fe fundar :  
Por razones naturales.*

Ce sera neanmoins un signalé lesmoignage, une certaine preuve, et demonstration de la tres-humble et tres-obeyssante servitude et subjection, que j'ay à vostre Majesté, pour la recommandation de tant de Royales vertus, et divines perfections, qui reluisent en elle : A fin que la posterité soit enflammée d'un desir immortel, d'honorer et reverer la gloire resplandissante d'une si accomplie Princesse, qui surpasse l'ordinaire des choses humaines.

*..... Quæ nec ventura silebunt  
Lustra, nec ignota rapiet sub nube vetustas.*

Conduisez donc ma plume qui n'est point pour atteindre à tant de perfections, sans vostre inspiration ; ô Princesse du monde, autant vertueuse, la plus noble et genereuse, la premiere des Graces, patron et exemplaire d'honneur, et de bonté, merveille de nostre aage, miracle des Princesses de ce siecle, perle de l'univers, Archive de perfections, estoile du Ciel, autant belle et agreable, que celle qui annonce le soir et le matin

*Tu Dea, tu præsens nostro succure labori  
Astrorum decus, et nemorum Latonia custos.*

Donnez luy l'art, et l'adresse, la force et la vertu de peindre en ceste feuille, de vivantes et brillantes couleurs, les traicts admirables, et les lineaments merveilleux de vos plusque

Royales excellences, de vos graces divines, de voz dons très exquis, et perfections presque incomprehensibles.

Que si je ne puis esclater en ce peu de lignes, les flamboyants esclairs de tant de belles, voire divines actions et celestes desportements qui brillent et reluisent en vostre Majesté.

*Non mihi si cunctos Helicon indulgeat amnes,  
Et superet Pimplæa silim.*

Au moins je feray tout ainsi que les peintres rustiques et vulgaires, qui s'efforcent d'effigier ez temples sacrez, l'image de Dieu; Aussi les Roys et Roynes, sont les vrayes et vives images de la Divinité.

Εἰκὼν γὰρ βασιλεὺς ἐμφυχὸς ἐστὶ Θεοῦ (¹).

Que si quelque esprit trop critique accariastre, s'avance de dire, avec un ancien Philosophe, que c'est trop de presumption aux sujets, de parler des souverains : les affaires desquels ne sont communicables à tous, je respondray pour ma defence, que je ne m'esgare point ;

*Nec æternis minorem  
Consiliis animum fatigo.*

Et si me contenant dans le retranchement de la prudence et modestie, je pensois encourir le crime de desobeyssance, de rebellion, et d'impieté, voire de sacrilege, de refuser ou soustraire les devoirs inviolables, et les oblations naturelles qu'on doit rendre aux Princes, Roys, et Roynes. Favorisez donc, Madame, ce mien dessein, plus par vostre bonté, que pour mon merite. Mais par quel bout dois-je commencer ? Sera-ce point par l'extraction, et origine de vostre Majesté, et la Tige et source de vos ancestres ? De l'estoc paternel

*Quis potis est dignum pollenti pectore carmen  
Condere, pro rerum majestate, hisque repertis ?  
Quisve valet verbis tantum, quis pingere laudes  
Pro meritis ejus possit ?*

---

(1) Un roi est l'image vivante de la divinité.



Ce ne sont que demy Dieux, que Heroës, que Roys, que Princes souverains, signalez par dessus tous autres par merveilleuses actions, de paix et de guerre : dont les alliances et parantez, sont en plus grand nombre, que les estoilles du Firmament. Du costé maternel, c'est une souche excellente, une extraction eminente, dont la gloire est si grande, qu'elle remplit la terre du los et reputation de ses supremes vertus et merites. *Faman quæ terminet astris* (1).

L'illustrissime noblesse, magnanimité et magnificence genereuse, la liberalité, et prudence, la piété devote et Religion, la grace, et publique bienveillance, et le sçavoir judicieux, de voz Pere, aïeul et Bysayeuls Charlemaigne, Dagobert, Capet, S. Loys, François, et Henry vostre Pere vous sont hereditaires. La majesteuse eloquence et la grace de bien dire incroyable d'Henry 3. vostre frère d'heureuse memoire, vous sont deuës par tiltre de precipeu.

Ἢ σὲ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, δῖος παῖς, ἢ σὲ γ' Ἀπόλλων (2).

*Vel te Musa Jovis proles docuit vel Apollo.*

La grandeur et solidité du jugement, en la pratique de grandes affaires de la feu Reyne vostre mere, vous sont justement acquises. Bref je pourrois dire sans hyperbole, et sans soupçon de flatterie. *Μηδὲ τις αἰδούμενος μελίσσομαι.* (3)

*Nec tibi per cultum sublandor.*

Que la grandeur et excellance de vos qualitez supremes, et souveraines surpassent, ou égalent au moins la qualité de vostre extraction, extraction la premiere du monde.

*S'hoda narrarti ogni tuo ramo, il cui*

*Valorla stirpe sua tanto sublime,*

*Bisognerà, che si rischiari et abbui :*

*Piu volle prima il Ciel, chio te les prime* (4).

Ceste exterieure noblesse incomparable de sang et de maison : marque tres certaine d'une âme et d'un esprit tres

(1) *Virgile.*

(2) Ou c'est la Muse qui l'a instruit, enfant de race divine, ou c'est Apollon.

(3) Ce n'est point la déférence qui me dicte ces éloges.

(4) *Arioste. Can. Stan. 59.*

brave, tres illustre et Royal. Et ces qualitez et perfections incomparables, sont secondées d'une exterieure apparence, d'une grace et contenance, d'une prestance majestueuse qui resplandit en ses graves mouvements : dont la splendeur seule, brillant en la face, comme divine, la rend d'elle mesme auguste et venerable, ressemblant de port, et de visage aux Déesses, et demi Déesses de l'antiquité, dont elles sont tant recommandées.

..... *Namque haud tibi vultus*  
*Mortalis, nec vox hominem sonat, ô*  
*Dea certe* (1).

Beaux traicts ! admirables traicts ! rayons incomparables ! de la bonté et puissance divine. Ceste force de l'entendement inespisable, ceste prudence tres accorte. Ce riche torrent d'eloquence, qui a ravi et comblé autrefois, et d'admiration et d'estonnement la Cour de France, Cour la plus noble et celebre de l'Europe, et toutes ces perfections, avec une moderation et prudence tres-grande, parmi tant d'accomplissemens. Divine conjunction du corps, et de l'esprit : qui desprisant la terre, s'est tousjours guindé dans le Ciel, et qui n'a peu estre offensé de la fortune : surpassant et surmontant par la force genereuse de son courage tres haut tous les revers des Destins. Tout ainsi qu'un grand rocher sur le bord de la mer, rompt à l'entour de luy les vents, les orages et tempestes : Aussi elle n'a autre subject et exercice, que celeste et intellectuel, s'estant comme despouillee des choses terrestres, ainsi que d'un fardeau nuisible, et pesant qui aggrave l'ame, et retarde sa volée par dessus la terre et le monde : par l'efficace infuse, en ses ardantes prieres, et en ses meditations pieuses, et par la frequence de la nourriture celeste de l'ame : rendant sa personne le saint Temple de Dieu, avec la charité, tant recommandable, et Chrestienne, faisant ausmoner et despartir aux pauvres et diseteux journellement beaucoup de biens, et par ses jeusnes et veus, et autres vertus salutaires, et insignes, que la vraye sagesse, et la crainte de Dieu

---

(1) *Virgile.*



inspirent aux cœurs, vraiment Chrestiens qui parvient à ce degré de perfection.

*Attingit solium Jovis et cælestibus æquatur.*

C'est une chose tres vraie, que sa Majesté garde tres estroitement là dedans une coustume, depuis qu'elle y est, fort louable. Apres s'estre recréeée moderément à l'exercice des Muses, elle demeure la plus part du temps retirée en sa chapelle, faisant prieres à Dieu, pleines d'ardeur, et de vehemence : se communiant une fois ou deux la sepmaine, n'est-ce pas; *stellis insedere et concilio Jovis* ? Phenix qui ouvrant vos esles, eslevés les yeux de vostre entendement au grand Astre celeste, par le moyen et lumiere duquel vous voyez, vivez et vous revivez en luy. Phenix qui renaissiez journellement de vos propres cendres : bruslant et vous consommant en l'amour divin. Grande Princesse et Reyne, qui n'avez mouvement, vie ne lumiere, que celle que vous recevés de ceste premiere lumiere. Vous vivez d'une autre vie, qu'on ne vit pas au monde.

On lit que les belles et nobles Ames des champs Elysiens, devant que fair leur dernière retraite.

*Illuc, unde negant redire quemquam,*

dans le lieu le plus parfait et accomply en delices et contentemens eternels.

*Fortunatorum nemorum, sedesque beatas,*

estoyent pour un temps espurées en un air libre, affranchi de toute corruption. Aussi ceste tres-noble Ame Royale s'est retirée dans le Chasteau Elysien d'Husson, avant qu'entrer à la gloire des Cieux, s'est voulu avoisiner d'iceux commençant d'y predre sa volée; ayant appris de s'exercer en la vie, contemplative, et de separer son Ame bienheureuse, d'avec son corps tres-parfait, et le tout pour bien mourir ; Car selon Platon, Τὸ μελέτημα αὐτὸ τοῦτο ἐστὶ τῶν φιλοσόφων, λύσις καὶ χωρισμὸς ψυχῆς ἀπὸ τοῦ σώματος (1).

---

(1) *In Phædonc.* — Ce soin appartient aux philosophes, c'est l'affranchissement de l'âme séparée du corps.

L'estude du sage est de deslier et separer l'ame du corps. C'est l'Aigle divine de Jupiter, qui regarde et contemple fixement et de pres d'un lieu si haut eslevé, voysinant les Cieux, les rayons solaires de la divine bonté et providence.

Les Déesses et les Nymphes se logeoient anciennement dans les Antres secrets, eslognez de toute conversation mondaine, menant une vie celeste etherienne : mesprisant les vaines ombres des ambitions, des plaisirs et vanitez du monde. De mesmes en est-il de ceste Majesté en ce lieu desert et solitaire.

*Celsior exurgit pluviis, auditque ruentes  
Sub pedibus nimbos, et cæca tonitrua calcat.*

*..... Immolaque cunctis  
Casibus, ex alta mortalia despicit arce.*

Rocher d'Husson, l'honneur et la merveille de l'Auvergne, la neige duquel se fond aux yeux, ou à mieux dire aux soleils de ceste Deité presque adorable en terre ! Rocher, sur lequel la clarté esclaire perpetuellement, d'où le jour ne se retire jamais, les rayons de la face Royale, y luisant tousjours, et de ce lieu en hors illuminant toute la region, ou les ombres de vos ayeuls vous vont chacune à son tour consolant et loüant vostre solitude, et vostre saint desir, detestant les troubles, les factions, la confusion, la rebellion et revolte : cause principale des malheurs publics, et changemens d'Estats ; et où le genre de la Classe et ordre plus haut eslevé. Ange tutelaire de vostre Majesté vous a tousjours assistee, conduite, et guidee puissamment et heureusement pour vous rendre le miracle des Princesses plus vertueuses et recommandables d'éternelle mémoire, parmy les divers et aspres rencontres des affaires mondains (1).

---

(1) On sait qu'après son départ précipité d'Agen, à la suite d'une sanglante révolte de la ville, le mercredi 25 septembre 1585, la reine Marguerite se retira d'abord au château de Carlat, dans la haute Auvergne, où elle demeura du 1<sup>er</sup> octobre de cette année au mardi 14 octobre de l'année suivante, pour se réfugier de là d'abord au château d'Ybois, puis au château d'Usson, où elle arriva le jeudi 13 novembre 1586. Le château d'Usson, une des places les plus fortes de France, s'élevait près d'Issoire. Il n'en reste



Bel Astre de l'Europe, qui residez, et ne bougez d'Husson, Royale demeure de la race derniere, tres Illustre, tres Chrestienne de Valois, marque souveraine de ceste Royale maison, la plus celebre et signalee de la terre universelle.

Sainte et Religieuse habitation, sacré Temple de Dieu, qui as esté prins, non pour un asile ou refuge inviolable, ou pour un Autel de franchise : mais, qui as retiré sa Majesté : comme dans l'Arche du Juste Noë, contre les deluges, inondations et ravages de la France; la grande et parfaite victoire ! Vaincre tout le monde et puis soy-même. Attente des Palmes et Lauriers des Couronnes des Cieux et de la gloire eternelle, qui reside au sein de la Divinité, et qui ne fanit jamais. Trophée par dessus les Trophées. Miracle rare de nostre siecle, voir une Princesse si parfaicte

..... *Che donunque il piede,  
Volge, et donunque y sereni occhi gira;  
Non pure ogni altra di belta le cede  
Ma come scesa dal Ciel Dea lammira* (1).

apparue en temps si difficile. Un astre tant plus il est eslevé, plus sa lumiere est grande et esclatante. L'exemple d'une si belle vie est comme un clair fanal d'honneur, et de vertu, un miroir d'excellences et de perfections. La grandeur du monde (comme ont dit les Sages) estant parvenue et montée à la perfection, et à son dernier degré et zénit, ne peut plus se hausser; sinon en s'abaissant. De mesmes les Souverains ne peuvent s'eslever plus haut par autre moyen, qu'en se demettant et abaissant humblement envers Dieu, qui les esleve à la gloire eternelle, et à l'éternité des choses divines; au regard de laquelle les grandeurs, les Trosnes, les Sceptres, et Couronnes; voire le monde entier et son ornement, et richesses,

---

plus un seul mur, ayant été démoli de fond en comble par ordre de Richelieu, en 1634. Marguerite y resta volontairement enfermée dix-neuf ans, n'étant rentrée à Paris qu'en 1605, après son divorce avec Henri IV. (Voir notre *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne, de 1578 à 1586*. Agen, 1902, in-8° de 387 pp.

(1) *Arioste*.

ne sont que choses abjectes, mesprisables, et du tout de nul prix.

*Che las glorias deste mundo,  
Todas passan como viento (1).*

Πάντα τὰ ὄντα ἀτεχνῶς, ὥσπερ ἐν Ἑυρίπῳ ὄντα καὶ κάτω στρέφεται. (2)

*Omnia quæ sunt velut in Euripo sursum ac deorsum vertuntur.*

Je ne puis encor me despartir d'Husson, montagne couronnée de ce Chasteau Royal, Hermitage, Saint Monastère devot où sa Majesté s'estudie du tout à la meditation qui ne tend qu'à la fin des fins, à la fin souveraine. Rocher tesmoin de la volontaire solitude, tres loüable et religieuse, de ceste Princesse : où il semble par la douceur de la Musique et par le chant harmonieux des plus belles voix de la France, que le Paradis en terre ne puisse estre ailleurs, et où sa Majesté goust le contentement et le repos d'esprit, que les ames bien heureuses sentent en l'autre monde. Tant d'Apollons, avec leurs instrumens Musicaux. A quoy vostre humeur heroïque s'aime tant. Aussi l'harmonie treuve tousjours lieu, (comme a chanté un ancien Poëte) aux Ames belles et bien nées, rendant les cœurs magnanimes, les remplissant d'un ravissement d'esprit, et d'un ardeur de bien faire. Les anciens ont touljours eu la Musique en recommandation, et tenue pour sacrée. Mesmes que l'opinion d'aucuns sages Philosophes a esté, le monde estre composé de Musique, et les Cieux en se mouvant et roulant faire une harmonie, et nostre ame par mesme raison en estre formée : et que pour cet effet elle se recrée et resjouyt, et presque ravive ses forces, et ses vertus par le moyen de la Musique, laquelle est le symbole de la vie vertueuse, selon Platon, ὡς φιλοσοφίας οὐσῆς μεγίστης μουσικῆς. (3)

La Philosophie n'est qu'une grande musique.

Ces Demi-Deesses, belles Nymphes, richement parées, qui

---

(1) *Obras di Guinara.*

(2) *Platon.* — Toutes choses ressemblent absolument aux eaux de l'Euripe qui montent et descendent.

(3) Telle que la philosophie qui est la plus grande musique.



accompagnent et suivent Votre Majesté, qui ont voué et dédié au service d'icelle, les rares et excellences parties que Dieu et la Nature ont libéralement eslargie; ne les scauroient mieux employer, n'y envers une maistresse, qui fust autant que vous recognoissante et bien-faisante envers tout ce qui la sert et la révére.

Quand j'entray en ce Palais Royal, lumineux et resplandissant, *totique pariles solidati massis argenteis, splendore proprio coruscant; ut diem suum sibi domus faciat, licet Sole nolente*, dont la seule souvenance m'oste presque l'esprit, arreste ma parole, et rend ma plume quasi inutile en ma main : Je contemplay et admiray les singulieres, et riches raretez de ce lieu, Dont la lucur procedant de ceste grande Majesté, ne me sembloit de gueres moindre que celle du Soleil, et de la Lune. Et apres m'estre repeu assez longtemps, de ceste admiration, Je m'arreste et amuze à contempler des yeux terrestres de mon infirmité, la beauté, la perfection, et la merveille indicible du discours et entretien de cest oracle royal, os *Gratiarum et Musarum* avec une grace et action vraiment plus qu'humaine sans aucune affection.

*Qualisp Apellæis      Color in tabulis.*

Ains ne respirant en ses paroles que Roses, et Lys, et parfumant l'air d'alentour d'une souëveté incroyable, dont les Images et Idees de si rares visions restent vives en ma pensee.

Voyant et considerant tant de merveilles, et me trouvant comme ravi, et en eclaze voir choses si dignes et remarquables sur la terre : Il me vint en l'esprit que ce devoit estre le Palais de Logistille, excellemment descript, comme toute autre chose, par l'Arioste, ou entre autres singularitez et excellences, il est remarqué que

*Quivi era perpetua la verdura,  
Perpetua la belta de fiori æterni :  
Non che benignita de la natura,  
Si temperamente li governi :  
Ma Logistilla, con suo studio et cura,  
Senza bisogno de moli superni :*

(*Quel, che agli altri impossibile pareva*)  
*Sua Primavera ogn'hor ferma tenea* (1).

Ce que ne signifie et represente autre chose, que la vertu, l'honneur, la raison et la patience. *Jui gli animi si sentono sempre fiorie, di casti desiderii et di studii honesti.*

Aussi c'est la verité que s'il y a lieu au monde où Logistille, avec ses quatre Dames d'honneur, la valeureuse Andronique, la sage Fronesie, l'honneste Dicille, la chaste Sophrosine, descrites et représentées par ce grand Poëte Toscan, se soit retirée et logée, c'est dans ceste retraicte sainte des Vertus, des graces, et des Muses, ennemies irreconciliables de tout vice et defformité.

En fin le Soleil couchant ne laisse point d'estre Soleil, aussi bien que lors qu'il se leve. Et si par le calme, et tranquillité de sa retraicte, il represente la serenité, et repos de l'ame espuree de passion : Aussi vous ne laissez point d'estre Royne Majestueuse, en vostre loüable retraicte, où toutes vos actions ne sont que la mesme vertu, le repos de l'esprit, et tranquillité de l'ame.

Mais le Soleil, apres s'estre couché se leve et se faict revoir. Aussi je presage, que V. Majesté fera encor voir les rays de sa lumiere sur l'Hemisphere de la Cour en son plain midi. En ceci, jamais Prophete ny presageur plus veritable, que moy. La bonne volonté du Roy, et de la Royne vous y appellent, le besoin de la France vous y semond, vostre Genie tres puissant et favorable, vous y pousse, et le Destin bienheureux veut achever sa carriere pour le bien de l'estat, et service de nostre Prince Souverain. Sur tout vostre ferme et assidue Piété et devotion envers Dieu et sa sainte mere me le fait esperer et croire.

Les corps les plus beaux, et parfaits, apres quelque langueur et indisposition, esclattent plus vivement en leur reconvalescence, les marques et les traits de leur beauté accomplie : ainsi V. Majesté à son retour à la Cour, remplira tout

---

(1) *Arioste. Can. 10. Stan. 63.*



le monde d'admiration, à l'apparition de vos adorables qualitez Royales. L'enceinte d'Husson est un champ d'honneur, trop estroit et serré pour l'exercice de tant de perfections Majestueuses. Ceste nuee qui a tenu ce grand luminaire couvert, dans ce lieu-là, s'ouvrant ce grand astre, reviendra en Cour avec des influences merveilleusement favorables au service de nostre Prince, et bien de son estat. O quel applaudissement, quelle allegresse ! quel contentement de ce grand monde Parisien, voire de toute la France, au retour de ceste Deese en terre. Quelque bel esprit de ceux qui auront ce bonheur de se trouver en ces celebritez et receptions Royales se pourra donner l'honneur d'en laisser la memoire à la posterité (1).

Mais qu'ay-je fait en ce Discours et Eloge racourcy ? J'en ay usé tout ainsy que celuy qui se trouve embarqué dans l'Oceean avec un petit Esquif. Il se tient à bord, et ne fait que costoyer le rivage. Ou bien comme ceux, qui à toutes voiles voguent en plaine mer, ne pouvant voir, ne comprendre toute l'estendue d'icelle, ils en regardent, et descouvrent tout autant que la force, et la vigueur de l'œil se peut estendre. Ou comme des Cosmographes, qui dans une carte marine voulant descrire tout le monde entier, et n'en pouvant représenter la grandeur et l'estendue, se contentent de marquer, et tirer quelques points, lignes, cercles, et figures, pour la demonstration. Ou tout ainsi que les Geometres, Mathematiciens et Astrologues, lesquels par le moyen, et engin de leurs Instruments et figures arpentent et compassent les cieux, et la terre universelle, et font enclore dans les lignes tres-menues, des choses tres vastes et immenses. Ou bien ainsi que les Architectes, et ingenieurs, lesquels sur des petits modeles, Plans et Desseins, font, figurent et representent les espreuves des grandes ma-

---

(1) Ce passage vaut une date. Il prouve que ce Panégyrique fut écrit soit à la fin de 1604, soit au commencement de 1605, alors que Marguerite était encore à Usson, mais qu'il était déjà question de son retour à la cour. Nous venons de dire qu'elle quitta définitivement Usson dans les premiers jours de juillet 1605.

chines de guerre, d'Architecture, et autres; ou comme les Eléphants, lesquels s'ayment et s'esgayent à voir et se promener le long des grands fleuves et rivières : mais ils vont seulement le long des rives et des bords, n'osans entrer ny donner dans l'eau de peur de s'y perdre et noyer, ne sçachant point nager. Ou bien ne plus ne moins qu'ez mysteres saints, et sacrez, où les petites choses representent les plus grandes. Aussi c'est pour une Majesté, Image et Representation de la Divinité, que cest escrit est entrepris. Ou en fin comme ceux qui payent le droict de peage, d'hommage, de veu, et sacrifice : pour la recognoissance et satisfaction des plus grands et importants devoirs en sont quittes pour quelque chose de peu de prix.

Aussi (pour demeurer dans l'enceinte de mon Discours, et pour finir par où j'ay commencé) je me suis mis en devoir de satisfaire à tous ces devoirs, et recognoissances, avec ces lignes, chose de peu, Sinon qu'on considere le subject, et l'argument, qui de soy est tres grand, sérieux, et grave, et qui le rend recommandable.

---

## AGEN

---

### CHAPITRE XXIII.

Après ce devoir et office rendu, il ne me reste, que reprendre la carrière, et suivre le chemin, d'où je m'estois retiré, pour une si juste occasion.

On void ce beau port et passage sur ceste grosse, riche et fertile Rivière de Garonne, avec ceste agreable plaine et gravier, s'il en y a en toute la France; l'assiette et le rencontre delitieux et amene, duquel nous semons droit de le recommander plus particulièrement, si le temps le nous permettoit, pour ses belles, et longues allées, et ceste tousjours verte pelouze, d'où le Printemps ne disparoit jamais, où se font tant de bel-



les promenades et assembles, et tant d'exercices et d'esbats qu'on y prend (1).

Nous pourrions d'avanture remarquer, et poursuivre plusieurs autres belles qualitez et particularitez, qui servent d'ornement, de lustre, et de marque d'antiquité à ceste Ville et Pays. J'y pourrois raporter le Genie du lieu, aussi les Ethniques ont creu chasque Cité avoir son Genie ou Dieu Tutélaire. *Varios custodes urbibus cunctis mens divina distribui, ut animæ nascentibus, ita populis fatales Genii dividuntur*, dit Symmachus (2). Laquelle opinion n'est point esloignée de la foy Chrestienne, et de la vraye Theologie, Nous aprenant chasque Royaume avoir son Ange gardien, et chasque ville aussi le sien, ainsi que chasque personne. Les armes, ou armoiries et devises de la Cité. La structure, Ordre, Symmetrie, Murs, edifices, et rues d'icelle; le tout d'une élégance universelle. A propos de Ruës, c'est une assez grande marque d'antiquité, et de bonne ville, la Ruë qu'on appelle encor des Juifs, où se revoyent les marques certaines, et les édifices de leurs Synagogues, qui sont souz terre, ainsi que grandes Caves, amples et spacieuses; esquelles se voyent encor les sieges bastis le long des murailles, et trois ou quatre portes en Arcade aux avenues : l'une desquelles Synagogues est au bout de ceste ruë des Juifs (3), l'autre en la maison possédée maintenant par le Seigneur de Born, Lieutenant General de l'artille-

---

(1) Dans notre dernier chapitre des *Souvenirs du vieil Agen*, nous avons longuement rappelé l'histoire de la *promenade du Gravier*, déjà si fort en vogue au xvi<sup>e</sup> siècle, des jeux qui s'y couraient à cette époque, de toutes les fêtes et réjouissances publiques dont elle fut le théâtre jusqu'à nos jours. Antérieurement, M. G. Tholin lui avait déjà consacré une note fort substantielle au tome II, p. 49 de la *Revue de l'Agenais*. Quant au *pont sur la Garonne*, nous avons déjà signalé le *Mémoire de Labrunie*, annoté par M. G. Tholin, au tome V, p. 439 de la même Revue.

(2) *Symmaque, lib. 10, Ep. 59.*

(3) Qu'entend Darnalt par ce « bout de la rue des Juifs » ? Est-ce la partie la plus rapprochée de l'ancien hôtel de ville ? Mais nous n'y voyons que les hôtels d'Estrades, de Vours et Vergès, actuellement le musée d'Agen sans grandes caves au-dessous ? Serait-ce plutôt le côté est, où se trouvent encore quelques vieux logis derrière l'hôtel de Nort ? Il est bien difficile, dans l'état actuel des lieux, de déterminer l'endroit exact où se trouvait cette synagogue.

rie de France (1). Ceste miserable Nation Juisve, estant esparse parmi les meilleures villes de la France; l'on en souffroit resider un bon nombre en ceste ville. Dès l'an 556, nous trouvons les Juifs avoir conversé et demeuré en ce Royaume avec les Chrestiens. Depuis en l'an 639, le Roy Dagobert les fit chasser, et bannir à l'exemple et imitation de l'Empereur, et du Roy d'Espagne. *Hæraclius judæos omnes baptisari jussit, aut exulare. Idem in Hispania per Sisibodum sive Sisebutum regem et in Gallia per Dagobertum regem fieri curavit* (2). Les juifs estans revenus en ce Royaume et y cuidant estre supportez en l'an 1180, Philippe le conquerant fit chasser ceux qui en demeurèrent obstinés, et aveuglez en leur antier erreur, perseverant en leur infidelité. Depuis le mesme Roy leur permit de retourner, et trafiquer, moyennant certaine somme de deniers, pour la subvention des affaires et nécessitez du Royaume (3), comme dict Paul Æmyle : *Verum non multo post tempore redeuntes, ab eodem admittuntur* (4).

Long-temps apres, et environ l'an 1305 (5), Philippe le Bel recevant journellement plusieurs plaintes des maux et usures qu'ils commettoient, se saisit et mit en sa main, tous leurs biens et avoir. *Philippus Pulcher, Judæos à Francia exegit, et bonis expoliavit. Sed septem annis post, Ludovicus V sine pecunia, ut ferunt corruptos eos recepit* (6).

Bien tost apres, et en l'an 1320, la plus part des Juifs furent

---

(1) Tout aussi difficile à identifier est la seconde synagogue, établie en la maison possédée en 1604 par le seigneur de Born, commandant général de l'artillerie de France. Serait-ce, ainsi qu'on l'a maintes fois prétendu, la jolie maison dite du Sénéchal, rue Puits-du-Saumon, achetée tout récemment par la ville d'Agen et classée comme monument historique ? Et alors, ne faudrait-il pas entendre par ces « *trois ou quatre portes en arcades* » les quatre jolies fenêtres à arcades trilobées qui font l'ornement de sa façade ? Toujours est-il que le sieur de Born, un Belzunce, était au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle lieutenant-général de l'artillerie, puisqu'il donna, à cette date, l'autorisation aux consuls de fabriquer de la poudre dans la ville d'Agen. (Arch.municipales EE. 18.) Mais où habitait-il à Agen ?

(2) *Genebr. chr. circa an. 638.*

(3) *Bellef. chron.*

(4) *Lib. 6.*

(5) *Bellef.*

(6) *Æmyl. 8. — Guag. 7. Circ. ann. 1311.*



emprisonnés, pour leurs crimes et maléfices, et leurs biens confisquées (1).

Y estans revenus puis apres en l'an 1361 le populaire s'esleva contre eux et les pilla dans Paris; ensemble tous les autres usuriers. Finalement en l'an 1393, pour leurs demérites et inhumanités, plusieurs en furent grièvement punis, par emprisonnements, condamnation d'amendes et supplices à Paris. En l'an 1484. *Ferdinandus magnus Hispaniæ rex, 124, alii 120 milia familiarum Judaicarum Hispania expulit : nec eis permisit aurum, vel gemmas à regno exportare.*

Du tems de Philippe le Conquerant, (comme nous avons touché cy dessus) *Judæi à Francia expulsi sunt : et eorum Synagogæ demolitæ sunt, vel mutatæ in Ecclesias edicto Philippi regis; quod Christianum puerum in Christi ludibrium, cruci affixissent, et gravissimis usuris vexarent Franciam* (2). Et est fort vray semblable que suyvant le susdict Edict, faict 1180, que ceste Synagogue d'Agen fust convertie, non en une Eglise, mais bien une Chappellainie, qui reste pour le jour-d'huy fort bien bastie à l'antique (3).

La Halle (4) et les places publiques, et communes y sont en assez bon nombre, pour y tenir les foires, et marchés. Ces beaux et utiles moulins, qui sont dans la ville, laquelle la Riviere de Garonne abordoit anciennement, et lavoit le pié de la muraille d'icelle; mesmes du costé des Jacobins, ou l'on void encor dans les murs de la ville, les chaisnes et anneaux de fer, où l'on attachoit les batteaux. Dont la riviere s'est depuis retirée et fort esloignée, et gaigné pays bien avant du costé de Gascogne (5).

---

(1) *Bellef.*

(2) *Pontan. de Bello Ferdin.*

(3) Est-ce toujours de la maison, dite du Sénéchal, que veut parler Darnall, ou de tout autre maison, transformée « non en une église, mais en une chappellainie », qu'il nous est impossible de déterminer ?

(4) Où se trouvait également, en 1605, la halle d'Agen ? Etait-ce sur la place de la petite Boucherie, dite le petit Mazel, faisant angle droit avec l'extrémité des Cornières et s'étendant jusqu'à la rue Molinié, au bout de la rue Lalande ? Ou encore sur celle de la Grande Boucherie, dite le Grand Mazel, actuellement la place Lafayette ?

(5) Dans notre travail sur *Les Enceintes successives d'Agen* (Revue de l'Agenais, tome xxi, 1894, et tirage à part), nous avons déjà dit comment,

Ce petit ruisseau, qui s'escoule et flue parmy les ruës, et un autre ruisseau, qui fait moudre deux beaux moulins à bled, et pour les foulons et taincturiers, le tout dans la dite ville, aportant beaucoup de commoditez, desquelles le commun usage, et nécessité ne se peuvent passer (1).

Je ne puis passer souz silence ceste particulière grâce et benediction, que Dieu a ottroyé à ceste Cité, par la nouvelle et fréquente dévotion, que tout le pays cicronvoisin a depuis peu d'années à ceste sainte, et devote chappelle de nostre Dame de Bon-encontre pres ceste ville, qui s'accroist et s'augmente tous les jours. L'affluance du peuple, ardent de devotion y accourant de toutes parts, des environs et des contrees esloignees, imite et suit de bien pres la celebrité des veus, devotions, pelerinages, et voyages, qui se font à nostre-Dame de Lorette, ou de mont-Sarrat. Ou pour parler de plus pres sans bouger du lieu, Ceste devotion et affluance de peuple y accourant de tous endroicts, est un vray renouvellement, de ce que se souloit faire antièrement (comme nous avons remarqué cy devant) à ce saint lieu, et hermitage devot de S. Capraise, cellule, et habitation heureuse de S. Vincent d'Agenois (2).

---

dès le haut moyen-âge, un bras de la Garonne baignait les murailles de la ville, non seulement l'enceinte définitive du xiv<sup>e</sup> siècle, incorporant le couvent des Dominicains ou Jacobins, et faisait ainsi une île de la promenade du Gravier, mais primitivement les murs mêmes de la première enceinte, puisque les mariniers, au dire de Labrunie, pouvaient amarrer leurs bateaux au pont d'Angoyne, situé en face du beffroi de l'ancien hôtel de ville, au carrefour formé par les rues Garonne, Moncorny et Saint-Antoine.

(1) Il s'agit ici du ruisseau de la Masse, qui prend sa source dans le valon du Pont-du-Casse, baignait les murs de ville sur leur front nord, au pied du coteau de l'Ermitage, et desservait alors encore, comme aujourd'hui, les moulins de la Salève, de Sainte-Foy, de Saint-Caprais et de Saint-Georges, avant de se jeter dans la Garonne au-dessous du Château, c'est-à-dire à l'angle nord-ouest de la dernière enceinte.

(2) La dévotion à Notre-Dame de Bon-Encontre date des premières années du xvi<sup>e</sup> siècle. On sait que fut trouvée en ce lieu, proche d'Agen, une Vierge miraculeuse, en 1511 ou 1512; que les populations affluèrent au modeste sanctuaire, et que la reine Marguerite, retirée à Nérac, s'y rendit en pèlerinage, du dimanche 12 au jeudi 16 août de l'année 1584. (Voir, entre autres écrits sur le sanctuaire de Bon-Encontre : *L'Heureuse Rencontre*, imprimé à Toulouse en 1642 et, de nos jours, *Histoire de N.-D. de Bon-En-*



## CHAPITRE XXIII et dernier.

Il est meshuy tems de penser à la retraicte.

*Sit mod lasso maris, et viarum, Militiæque,*  
et d'achever le cours du voyage entrepris en cest embarque-  
ment, de descouvrir, et nous rendre apres la descouverte,  
dans ceste mer, que nous avons dict des l'entrée, *è cujus pro-*  
*piuque littore, jam jam portum aspicimus.*

*Hor se mi mostra lamia carta il vero :*  
*Non é lontano a scoprirsi il porto.*  
*Si, che nel litto i voli scioglier spero :*  
*A chi nel mar per tanta via m' ha scorto.*  
*Oue o di non tornar col legno intero,*  
*O d'errar sempre hebbi gia il viso smorto :*  
*Ma mi par di veder, ma veggo certo,*  
*Veggo la terra, et veggo il cielo aperto (1).*

Messieurs, c'est ceste mer tant preschée et annoncée par les saints Pères, et Docteurs de l'Eglise de Dieu, où les ondes sont les pleurs, et les larmes du desplaisir de la vie passee. Le ronflement des vents, sont les tristes accents des soupirs de la repentance. Les escueils, et les rochers, ce sont les craintes, aprehensions et synderezes des malheureux tourmans des ames jugées et condamnées aux suplices infinis. Le soleil, et la lune, les estoiles, les astres, le feu saint Elme, c'est l'amour, la paix, et la reconciliation avec Dieu; la Tramontane, le Pole, et l'Ourse, c'est l'esperance et la ferme attente du pardon et de la misericorde divine; Le cadran, et la carte marine, ce sont les saints escrits. Les rames, et les avirons, ce sont les désirs, et efforts de nous sauver. La voile, la mizane, et le boursset, c'est la bonté, la douceur, et la cle-

---

*contre d'après les documents authentiques, depuis l'origine du Pèlerinage jusqu'à nos jours, par un Père Mariste. Avignon, Seguin, 1883. In-12 de 372 pages.*

(1) *Arioste.*

mance et assistance de notre bon Dieu. Le timon, et le Gouvernail, c'est son saint commandement, la foy et la parole. Le Tillac, c'est le desplaisir, et repentance de l'avoir offensé. La Sentine, c'est le reject du péché, de l'offence, et l'horreur de l'avoir commis. Les cables, et le cordage, ce sont les chaisnes, les liens, et attaches des crimes, et maléfices. Le havre et le port, ou nous debvons trestous descendre : apres avoir diversement flotté sur l'onde vagabonde de la mer amère de nostre vie, et profession (*flectamus oculos*, je vous suplie, *ad hunc portum*). C'est la mort en la grace de Dieu, le repos et tranquillité sempiternelle. *Faveat itaque cæleste numen à nobis hoc itinere maris imploratum; atque ex his procellis effulgeat mentibus nostris. Et quod in divinis benedictionibus est, sit benedictus egrediens annus absolutus, et ingrediens novus inchoandus : et increpet ventos, ut fiat tranquillitas magna hic et in æternum. Ita Deus hoc atque alio ævo illam donet.*

FIN.

---



## C. CHAUX

---

Le 16 mai dernier, la mort enlevait presque subitement à Paris, où il s'était rendu pour la gestion de ses affaires, notre collègue, M. Chaux, propriétaire du château de Xaintrailles. La Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen perd en lui l'un de ses membres résidants les plus zélés; la *Revue de l'Agenais*, l'un de ses meilleurs collaborateurs.

Il serait trop long d'énumérer ici les nombreux articles qu'il a publiés et qui presque tous ont été lus aux Congrès des Sociétés savantes, tant de Paris que de la région, ou aux séances mêmes de notre Société, dont il avait été président et auxquelles il se montrait si assidu.

Citons parmi les plus notoires : *Les premiers troubles révolutionnaires en Agenais* (*Revue de l'Agenais*, xxviii, 1901). — *Le château de Lusignan* (xxix, 1902). — *Une affaire judiciaire au XVI<sup>e</sup> siècle : M<sup>e</sup> Jehan de Ragets* (xxix, 1902). — *Une branche des Xaintrailles*, important travail historique et généalogique, basé sur les documents inédits, conservés jalousement par lui dans les archives de son château (xxxI, xxxII, xxxIII, 1904, 1905, 1906 et tirage à part. In-8 de 63 pages 1906). — *Le château de Xaintrailles pendant la Révolution* (xxxI, 1904). — *Diplôme de bachelier en médecine de 1406*, étude paléographique, lue en Sorbonne, au Congrès des Sociétés savantes de 1907. — *Les Vins de liqueur en Agenais au xviii<sup>e</sup> siècle* (xxxv, 1908). — *Une rébellion à Montréal du Gers* (xxxvi, 1909); etc., etc., études écrites d'une plume claire et facile, d'une rigoureuse exactitude.

Les recherches historiques les plus ardues lui offraient un intérêt tout particulier. N'allait-il pas, sous peu, nous donner un travail des plus documentés sur la fondation de la bastide de Vianne, question assez confuse et diversement interprétée, qu'il devait résoudre définitivement d'après de nouvelles pièces originales émises des archives mêmes de son château.

Et ce n'est pas seulement l'histoire, mais aussi l'archéologie qui le captivait. Il n'est pas une fouille faite dans la région, pas un vieux monument, auxquels il ne se soit intéressé. — N'a-t-il pas suivi de très près les travaux effectués autour de l'ancien oppidum de Sos ? — Ne s'était-il pas empressé d'acheter, il y a quelques années, au moment où elle disparaissait déjà sous la pioche des démolisseurs, la très curieuse façade de la maison des d'Albret à Casteljaloux, pour la transporter à Naintrailles, avec le projet bien arrêté de la rétablir et de conserver ainsi à l'art ce remarquable spécimen de la décoration gasconne au xvi<sup>e</sup> siècle ? — N'avait-il pas été désigné par la Société académique d'Agen pour assurer la conservation de la vieille porte de Durance, devenue notre propriété ? — Tout récemment, ne venait-il pas de découvrir sur les hauteurs d'Estussan deux bornes milliaires, lui permettant ainsi d'affirmer que la Ténarèse n'avait cessé de suivre la rive gauche de la Baïse jusqu'à Fines, que M. l'abbé Dubos identifie avec Calezun, alors que jusqu'à présent tous les auteurs la faisaient traverser la Gélise au pont de Barbaste, pour aboutir à Thouars par Lavardac et Feugarolles ? — Enfin ne devons-nous pas le louer sans réserve, pour avoir rétabli, avec un goût si sûr et un sens archéologique si impeccable, la partie la plus ancienne de son beau château historique, particulièrement le donjon, dans le style, non pas du xiii<sup>e</sup> siècle, date sa construction, mais du xv<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de l'époque où il avait été restauré une première fois par le maréchal Poton lui-même, le glorieux compagnon de Jeanne d'Arc ?

Sous-délégué de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen à l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest, M. Chaux ne manquait jamais une occasion d'assister à ses Congrès, y apportant chaque fois un article ou un simple document, en vue de faire participer la Société à ses si utiles travaux.

Agronome distingué, toujours au courant des découvertes nouvelles et des essais d'amélioration apportés à la culture de nos champs, un des premiers à les appliquer dans ses vastes propriétés, sises, on le sait, sur la lisière de la forêt des Landes, M. Chaux était vice-président du Comice agricole de Nérac, et, depuis de longues années, vice-président pour le même arrondissement de la Société des agriculteurs de France. Dans chacune de leurs réunions, sa parole était des plus écoutées.

Très versé dans la connaissance des affaires, il se montrait un



guide aussi sûr qu'éclairé pour tous ceux qui faisaient appel à ses lumières, heureux de leur prodiguer ses conseils, toujours empreints de prudence et de modération.

Ses convictions religieuses et conservatrices étaient immuables. Avons-nous besoin de rappeler ici comment elles s'affirmèrent une fois de plus à la triste époque de la Séparation ? Le collège Saint-Caprais, où avait été élevé son fils, venait d'être saisi par l'Etat; il fut mis peu à près en vente. M. Chaux n'hésita pas à l'acheter, et, le soir même, il allait le mettre à la disposition de l'autorité épiscopale; geste de suprême élégance, qui sauva cette importante Ecole libre, et que tout bon catholique agénais ne saurait oublier.

Frappé par l'horrible guerre que nous subissons dans ses plus chères affections, M. Chaux n'a pu résister aux coups cruels qu'elle lui a portés. Le 9 septembre 1914, le dernier jour de la bataille de la Marne, son fils Claude, brigadier au 57<sup>e</sup> d'artillerie, tombait, mortellement atteint, face à l'ennemi. L'an passé, son gendre, M. Michelin, officier de marine de grand avenir, disparaissait englouti avec le *Suffren*. Lui-même disparaît à son tour, victime de son immense douleur.

A sa femme et à sa fille, si affreusement éprouvées par cette suite non interrompue de malheurs, qu'il nous soit permis ici, au nom de la Société académique d'Agen, où ses qualités d'érudit étaient universellement appréciées et où il ne comptait que des amis, comme en notre nom personnel, d'offrir l'hommage bien attristé de nos condoléances, de nos plus sincères regrets.

PH. LAUZUN.

# PROCÈS-VERBAUX

des Séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

---

*Séance du 3 mai 1917. — Présidence de M. le docteur E. Labat.*

M. le Président donne lecture de la flatteuse citation décernée à M. le docteur Louis de Gaulejac, membre résidant de la Société, actuellement à l'armée d'Orient, et il se félicite, avec ses collègues, de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur, juste récompense de son zèle et de son dévouement.

M. Lauzun communique à la Société le vœu de la Société française d'archéologie, en faveur de la réparation et de la reconstruction des églises détruites par l'ennemi, tendant, entre autres desiderata, à ce que les réparations des églises endommagées soient faites en respectant le style du monument; — que les parties restées debout soient largement utilisées dans les constructions nouvelles comme témoins de l'abominable sauvagerie germanique; — que les statues et les sculptures ne soient pas réparées en y adaptant des morceaux neufs, ni remplacées par des moulages en pierre artificielle; — que le style des nouvelles églises soit conforme aux traditions essentielles de l'architecture religieuse régionale, parce qu'il était approprié au climat, à la nature des matériaux et aux nécessités du culte; — que les architectes s'abstiennent d'innovations, qui doivent être proscrites dans nos anciens villages, où il faut faire revivre les saines traditions de notre art national; — enfin, que les pouvoirs publics et les autorités religieuses s'opposent à des travaux hâtivement étudiés, qui pourraient donner lieu à des erreurs irréparables; qu'ils soumettent les projets concernant les églises non classées à un comité d'archéologues et d'architectes; et qu'ils accueillent favorablement le vœu de la Société, qui est conforme aux aspirations artistiques de la France, et aux besoins religieux de ses habitants.

La Société académique d'Agen s'associe à ces désirs, et adopte ce vœu à l'unanimité.

M. L. Bruguières entretient la Société d'une question toute d'ac-



tualité, l'abandon des campagnes, qui préoccupe à juste titre tant d'esprits soucieux des intérêts agricoles. Il cherche le remède à l'opposer à un tel mal, et il croit devoir le trouver à l'étranger, en Angleterre et aux Etats-Unis notamment, pays qui ont demandé à la mécanique les ressources que les bras leur refusaient. Grâce à ce concours et à une notable économie de main-d'œuvre réalisée de la sorte, ils ont pu rétribuer largement les travailleurs qui leur restaient et obtenir par des travaux exécutés en temps voulu, des produits réellement rémunérateurs.

Et M. Bruguières de citer de nombreuses études d'économistes étrangers qu'il analyse, et de fournir d'amples détails sur les résultats obtenus, tant au point de vue du rendement que de l'économie. Il estime que, malgré l'état de division de la propriété en France, l'avenir, d'après des expériences déjà faites, est à l'emploi des nouveaux appareils de culture, des tracteurs notamment dont il vante les mérites, grâce à l'organisation et au bon fonctionnement d'un syndicat, grâce aussi aux entreprises privées, qui avec les charrues à vapeur, les batteuses, etc., ont rendu de très utiles services aux agriculteurs. Par ces moyens tout nouveaux de culture, M. Bruguières croit donc qu'il est permis d'espérer un retour de prospérité pour l'agriculture française.

Une longue discussion s'engage à cet égard entre plusieurs membres, MM. le docteur Labat, Trille, Chaux, ce dernier toujours si compétent en la matière, estimant que l'usage des tracteurs laisse encore à désirer, et préconisant plutôt les petits instruments, tels que le pulvériseur et le cultivateur Jean. Tous croient néanmoins, comme M. Bruguières, que la main-d'œuvre faisant de plus en plus défaut, l'avenir est au machinisme agricole.

PH. L.



## RECUEILS ET PÉRIODIQUES

---

POLYBIBLION. — (*Mai-Juin 1917*). — *Publications relatives à la guerre européenne*. — A. Gouvain : L'Europe avant la guerre. — A. Siegfried : Deux mois en Amérique du Nord à la veille de la guerre (juin-juillet 1914). — M. Muret : L'Evolution belliqueuse de Guillaume II. — C. Le Goffic : La victoire de la Marne. Les marais de Saint-Gond. — L. de Grandmaison : Impressions de guerre de prêtres-soldats (2<sup>e</sup> série). — M. Dide : Ceux qui combattent et qui meurent. — E. Zavier : Prisonniers en Allemagne. — A. Benedetti : La Conquista di Gorizia. — D<sup>r</sup> Achalmé : La Science des civilisés et la Science allemande. — P. Delay : Les catholiques au service de la France (II). — A. Spire : Les Juifs et la guerre. — F. Masson : Guerre de religion. — Berthem-Bontoux : Les Françaises de la Grande guerre. — Mgr Gouraud : Dieu attend; Leçons de guerre. — A. Schwan : Les bases d'une paix durable. Etc. — *Histoire* : C. Bémont : Recueil d'actes administratifs des rois d'Angleterre en Guyenne au xiii<sup>e</sup> siècle. — H. Maulinié : De Bonald, la vie, la carrière politique, la doctrine. — Du même : Lettres inédites du vicomte de Bonald, député (1815-1823), pair de France (1824-1830), à Madame Victor de Séze (1817-1833). — J. de Grandvilliers : Essai sur le libéralisme allemand. Etc.

REVUE HISTORIQUE. — (*Mai-Juin 1917*.) — Augustin Fliche : Les théories germaniques de la Souveraineté à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. — Eugène Saulnier : Le siège d'Orléans au début de 1589. — Georges Pariset : Le lieutenant Napoléon Bonaparte, étudiant à Strasbourg. — Bulletin historique : Histoire de France : Le moyen-âge jusqu'aux Valois (suite et fin), par Louis Halphen. — Fin du moyen-âge (1328-1498), par Charles Petit-Dutaillis. — Comptes-rendus critiques. — Recueils périodiques et Sociétés savantes. — Chronique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — (*Mai-Juin 1917, 3<sup>e</sup> livraison*.) — Pont de Corgnac-sur-l'Isle (suite et fin) (M. Ch. Durand). — Une querelle étymologique (M. Daniel de Lage). — La commune de Celles sous la Révolution (M. A. Dujarric-Descombes). — Réquisition des métaux dans le district de Belvès (M. J. Petithomme-Lafaye). — La pénurie des subsistances à Ribérac en l'an II de la R. F. (M. A. Dubut).

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX. — (*Mai-Juin 1917*.) — Ch. Bémont : La mairie et la jurade dans les villes de la Gascogne anglaise. — Paul Courteault : Bordeaux au temps de Tourny d'après un correspondant de Linnée. — Abbé E. Douat : Une paroisse rurale à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (suite). — G. Ducaunnès-Duval : Les cartes de pain à Bordeaux en 1793. — Mélanges : L'épithaphe de Guirault de Pomyer à Sainte-Eulalie, par M. A. Cluzan. — Notes de viographie bordelaise. L'origine du nom de la rue d'Armagnac, par M. E. M. — Chronique. — Index bibliographique.

---







N° 4

# REVUE DE L'AGENAIS

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

---

44 Année — Juillet-Août 1917



AGEN  
IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

---

1917

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement  
interdite



## SOMMAIRE :

I. <i>Le Comte d'Estrades et le Rachat de Dunkerque</i> , par J.-R. Marboutin.....	229
II. <i>Notice historique sur Bory de Saint - Vincent</i> , par M. Alfred Lacroix, membre de l'Institut.....	239
III. <i>Le Grand Erratum ou comme quoi Napoléon n'a jamais existé</i> .....	280
IV. <i>Noms grecs dans les Pyrénées Centrales</i> (suite et fin), par S. Allègre.....	293
V. <i>Procès-verbaux des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen</i> (juillet).....	299

### GRAVURE.

LE COMTE D'ESTRADES (Musée de Dunkerque)

**La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les  
articles de la REVUE.**

**Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.**

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service  
des abonnements, s'adresser *directement* à M. LE DIRECTEUR, 43, rue  
Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la  
*Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco*  
deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture  
Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

### TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*,  
imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la  
Revue, couverture imprimée comprise :

8	pages	de	texte	réimprimées	jusqu'à	50	exemplaires	10 fr.
8	—	—	—	—	—	100	—	12 fr.
12	—	—	—	—	—	50	—	14 fr.
12	—	—	—	—	—	100	—	16 fr.
16	—	—	—	—	—	50	—	15 fr.
16	—	—	—	—	—	100	—	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.









Le Comte d'ESTRADES

(Musée de Dunkerque)

# LE COMTE D'ESTRADES

## ET LE RACHAT DE DUNKERQUE

Le portrait du Maréchal d'Estrades, qui se trouve en tête de cet article, est tiré d'un ouvrage, intitulé, *Description historique de la ville de Dunkerque et port de mer très fameux avec la description de son territoire de Dunkerque et pays limitrophes, par M. Pierre Faulconnier, grand bailli de la ville de Dunkerque*. A Bruges, en Flandre, chez Jean-François Wyth, imprimeur ordinaire de la ville, chez Jean-Baptiste au St-Esprit, 1730; 2 vol. in-4°. C'est un ouvrage rare. Il renferme des documents précieux pour l'histoire de Dunkerque.

Le graveur, qui collabora à l'ouvrage, se donne le titre de graveur de la ville de Bruxelles. Il ne nous est pas sans intérêt, car ses gravures ne sont pas sans mérites. Le portrait du Maréchal d'Estrades est une de ses meilleures œuvres. C'est évidemment un modèle sous lequel on peut être la belle estampe publiée chez M. Lauzun. Sans doute, son dessin est tonné à droite, alors qu'il est tonné à gauche chez Krafft, mais ce n'est pas une raison pour enlever ces deux gravures de près, car elles ont les mêmes traits, les mêmes ombres, les mêmes contours. Je ne serais donc pas étonné que Krafft ait copié le visage de l'estampe de chez Bertrand, en faisant un corps à sa fantaisie.





Le Comte d'ESTRADES

(Musée de Dunkerque)

# LE COMTE D'ESTRADES

## ET LE RACHAT DE DUNKERQUE

---

Le portrait du Maréchal d'Estrades, que nous donnons en tête de cet article, est tiré d'un ouvrage paru en 1730, et intitulé, *Description historique de Dunkerque, ville maritime et port de mer très fameux dans la Flandre occidentale, par M. Pierre Faulconnier, grand bailli héréditaire de la ville et territoire de Dunkerque et président de la Chambre de commerce...* A Bruges, en Flandre, chez Pierre Van de Capelle, libraire imprimeur, rue des Pierres à la Cote d'or et André Wyth, imprimeur ordinaire de la ville, rue de Breydel-Araete au St-Esprit, 1730; 2 vol. in-fol. avec plans et gravures. Cet ouvrage, que son auteur mit 30 ans à composer, est devenu rare. Il renferme des documents, des plans et des gravures précieux pour l'histoire de Dunkerque.

Le graveur, qui collabora à l'ouvrage, s'appelait Krafft, il se donne le titre de graveur de la Chancellerie impériale de Bruxelles. Il ne nous est pas autrement connu, mais ses planches ne sont pas sans mérites. La gravure, qui représente le Maréchal d'Estrades est une des meilleures. Le graveur a eu évidemment un modèle sous les yeux, et ce modèle me paraît être la belle estampe publiée dans cette Revue, en 1896, par M. Lauzun. Sans doute, sur cette dernière, le personnage est tourné à droite, alors qu'il est tourné à gauche sur l'œuvre de Krafft, mais ce n'est pas une raison péremptoire. En examinant ces deux gravures de près, on constate que ce sont les mêmes traits, les mêmes ombres, les mêmes défauts. Je ne serais donc pas étonné que Krafft eut copié le visage de l'estampe de chez Bertrand, en faisant un corps à sa fantaisie.



L'auteur de la *Description historique de Dunkerque*, Pierre-Mathieu Faulconnier (1), grand bailli de Dunkerque, était fils de Pierre Faulconnier qui, eut des relations d'amitié avec d'Estrades, et, l'aida grandement à faire remettre la place de Dunkerque, aux mains du roi de France. Il accompagne le portrait du Maréchal de la notice suivante.

« Godefroi, comte d'Estrades était fils de François, seigneur d'Estrades, gentilhomme de la Maison du Roi, et de Susanne de la Roque-Secondat. Il servit d'abord en Hollande, et il y faisait en même temps les fonctions d'agent de France auprès des Etats. Revenu à Paris, il servit de second à Coligni contre le Duc de Guise, et il eut à faire dans ce combat au brave Bridieu qu'il blessa. Il épousa ensuite Marie du Pin-Lallier, tante du Comte Lallier, maître de camp. En 1649, il fut fait gouverneur de Dunkerque, et après il commanda les armées du roi en Italie, en Catalogne et en Flandre. En 1661, Sa Majesté l'envoie ambassadeur extraordinaire en Angleterre, où il soutint avec beaucoup de fermeté et de conduite les prérogatives de la Couronne contre le baron de Batteville, ambassadeur d'Espagne, qui avait voulu le précéder. Le Roi en fut si content, que l'année suivante il le fit Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et l'envoie ambassadeur en Hollande, où il conclut le traité de Bréda. En 1673, il fut fait gouverneur de Maestricht, de la citadelle de Liège de Limbourg et du Païs conquis sur la Meuse. En 1675, il fut créé Maréchal de France, et envoyé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire aux conférences de Nimégue pour la paix générale, où il acquit beaucoup d'honneur. En 1685, il fut fait gouverneur du Duc de Chartres, fils du Duc d'Orléans, frère unique du Roi; et mourut enfin à Paris, le 26 février 1686, âgé de 80 ans (2). »

---

(1) V. *Famille Faulconnier et les anciens Grands baillis de Dunkerque*, par J.-J. Carlier. Lille, imp. Lefebvre, 1868. — Extrait des *Annales du Comité Flamand de France*. T. IX.

(2) P.-M. Faulconnier. *Description historique de Dunkerque*, 2<sup>e</sup> volume, p. 2 et seq.

Au sujet de d'Estrades, j'écrivais il y a quelque temps :

« Dunkerque, dans la vie de ce Gascon illustre, est comme un pôle vers lequel il revient toujours. Il en a parcouru les rues, les quais, les remparts. Il a versé son sang en la défendant. Pour cette ville, il a mis en mouvement les ressources de son esprit et de sa diplomatie, il a écrit en son honneur quelques pages sur sa belle défense de 1651 et 1652, qui sont parmi les plus belles en ce genre que nous ait laissé le *xvii<sup>e</sup>* siècle. C'est donc, une illustration Dunkerquoise, en même temps que gasconne (1). »

Le chef-d'œuvre de diplomatie de d'Estrades est, bien certainement, le rachat de Dunkerque. Cette place, par sa situation sur la mer du Nord, en face de l'Angleterre, à proximité des Pays-Bas, a toujours été un port de première importance. L'Angleterre l'avait bien compris lorsqu'elle en obtenait la cession par Louis XIV.

A l'heure actuelle, les Allemands en sentent toute l'importance et ils n'ont rien épargné pour s'en emparer et en faire une base navale puissante contre l'Angleterre. Prendre et annexer à l'empire la côte flamande avec Calais et Dunkerque, est un de leurs buts de guerre. Aussi bien on les vit, après leur retentissant échec de la Marne, se tourner vers ces deux villes. Après la ruée sur Paris, ce fut la marche vers Dunkerque et Calais. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et, l'héroïque résistance de nos soldats sur les bords de l'Yser fit évanouir ce rêve du pangermanisme.

Il me paraît donc intéressant, et, d'actualité, de rappeler comment Dunkerque est venu à la France, et le rôle que notre compatriote Godefroi d'Estrades a joué dans cette affaire, menée avec une habileté consommée.

En 1652, d'Estrades était gouverneur de Dunkerque. Il reçut de Cromwell, par intermédiaire de M. de Fits-James, l'offre d'achat de la place, pour la somme de deux millions.

---

(1) *Nord maritime*, 16 septembre 1916. — Article reproduit dans la *Revue de l'Agenais*.



L'Angleterre devait, en outre, fournir 50 vaisseaux et 1.500 hommes contre l'Espagne. D'Estrades, feignant l'indignation, répondit : « Colonel, si les troubles de la guerre civile qui déchirent la France, ne m'imposaient le devoir de transmettre votre proposition à la Reine et à son premier ministre, je vous aurais fait jeter à la mer, pour m'avoir cru coupable de trahir mon roi. Je vous retiens prisonnier jusqu'à ce qu'une réponse m'ait été transmise de la cour ». Il envoie, alors, vers Mazarin, son compatriote et ami de Las, major de la place. Voyant l'avantage de l'offre de Cromwel, il insiste pour que l'on accepte. Ces avis ne furent pas écoutés.

Assiégé dans Dunkerque, par les troupes espagnoles, il dut, malgré des prodiges de valeur et une héroïque résistance, signer une capitulation d'ailleurs fort honorable. Mais les Espagnols ne restèrent pas longtemps maîtres de cette ville. Battus par Turenne, à la Journée des Dunes, 14 juin 1658, ils durent abandonner Dunkerque, qui fut bientôt cédée aux Anglais en vertu d'un traité passé avec Cromwell.

Louis XIV regretta toujours cette cession et chercha à recouvrer cette ville. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Charles II, restauré sur le trône d'Angleterre, désirait vivement l'amitié du roi de France, et sa puissante protection. Il était d'ailleurs fort besogneux, et cherchait à se créer des ressources. Il fit à d'Estrades, nommé ambassadeur à Londres, un accueil gracieux et une réception particulièrement aimable.

C'est pendant cette ambassade, que d'Estrades commença à amorcer l'affaire du rachat de Dunkerque. Charles II lui vanta les avantages de cette place, l'importance de sa situation, au point de vue maritime et militaire. D'Estrades, au contraire, déprécia la marchandise, en disant que c'était une charge lourde et difficile. On n'en reparla plus.

A quelque temps de là, d'Estrades est nommé ambassadeur à La Haye, et, aussitôt, il se rend à Paris, pour recevoir ses instructions. Au mois de juillet 1662, il est en route pour rejoindre son poste, lorsqu'arrivé à Calais on lui remet la lettre suivante :

« De Hamptoncourt, le 27 juillet 1662 (1)

« Monsieur d'Estrades, J'apprends que vous êtes en chemin pour votre ambassade de Hollande, et que celle-ci vous trouvera à Calais, c'est pourquoi ayant beaucoup de choses à vous communiquer, et à prendre résolution sur une affaire que le chancelier m'a proposée, je souhaite que vous fassiez ici un petit détour à ma considération, en passant par ici. Je m'assure que le Roy mon frère, ne le déshonorerait pas, et pour faciliter votre voyage j'ai donné ordre qu'on vous envoyât le yacht de mon frère; en attendant je demeure,

« Monsieur le comte d'Estrades,

« Votre affectionné ami

« CHARLES. »

D'Estrades comprit qu'il s'agissait de la vente de Dunkerque. Il n'hésita pas, écrivit au roi et passa en Angleterre, sans attendre la réponse. Aussitôt les pourparlers s'engagent. Le roi d'Angleterre a besoin d'argent et en même temps il veut s'attirer l'amitié de Louis XIV. D'Estrades se tient sur la réserve.

Dès la première entrevue, Charles II vante la position de Dunkerque, il en fait ressortir l'importance, et étale complaisamment les travaux et améliorations que son gouvernement a fait à la place, et veut bien la céder moyennant 12 millions. D'Estrades, froidement, rappelle que Cromwelle n'en avait offert que 500.000 écus, et que demander une somme pareille, montrait bien qu'on ne tenait guère à l'amitié de son maître et qu'on n'avait pas envie de traiter.

---

(1) On trouve cette lettre, ainsi que les documents concernant cette affaire, dans la publication faite par Prosper Marchand : *« Lettres, mémoires et négociations de M. le comte d'Estrades, ambassadeur de S. M. Très chrétienne en Italie, en Angleterre et en Hollande (1637-1668). »* La Haye, Abraham de Hondt, 1719, 6 vol. in-12. Il y eut plusieurs éditions, dont la meilleure est celle de 1743 en 9 vol.



Laissons la parole à Pierre Faulconnier, l'historien de Dunkerque, qui a bien résumé cette affaire. « Dans une autre conférence, le chancelier fit entendre au comte d'Estrades, que pour témoigner l'envie que le Roi d'Angleterre avait de traiter avec la France, préférablement à l'Espagne et aux Etats-Généraux, qui lui faisaient des offres considérables pour avoir cette ville, il se contenterait de sept millions : à quoi M. d'Estrades répliqua, que si le premier prix auquel il avait mis Dunkerque, lui avait paru exorbitant, le dernier lui paraissait encore excessif, que cependant il en rendrait compte au Roi.

« En effet, il fit le détail de cette conférence à Sa Majesté. le 21 du même mois, et lui marqua en même temps que le nombre de personnes à qui le chancelier Clarendon avait été obligé de communiquer cette affaire, avait été cause que dans la cour, et même dans Londres, il s'était répandu des bruits qui avaient fait deviner le sujet de son voyage : qu'ainsi qu'il croyait qu'il était important d'en presser la conclusion, si on voulait en avoir un bon succès.

« Par la réponse que le Roi fit au comte d'Estrades le 27, il lui marqua que la somme que les Anglais demandaient était si forte, que s'ils ne se mettoient pas à la raison, il ne voyait pas d'apparence de rien finir, ajoutant qu'ils devoient considérer, que quand il achetait Dunkerque, il aquerait une place, dont le vendeur ne pouvoit point fournir d'autre titre de possession que la force des armes, ne se pouvant pas dire que l'Espagne l'avait jamais cédée par un traité, comme elle avoit cédé à la France les conquêtes qu'elle avait faites sur elle par la paix des Pyrénées, de sorte qu'il n'aquerait qu'un droit bien litigieux, qui lui pouvoit être tous les jours contesté; et qui le seroit infailliblement, si jamais les Espagnols se voyoient en état de s'emparer de cette place.

« Après toutes ces raisons, Sa Majesté lui dit, que sa dernière intention était de ne payer pour Dunkerque que quatre millions; deux comptants, un en 1663, et un dans l'année 1664. M. d'Estrades en parla en ces termes à M. le chancelier, qui

lui répondit, qu'il ne croyait pas que l'on concluroit à ce prix-là; que cependant il en parleroit au Roi son maître. Deux jours après, Clarendon dit au comte d'Estrades qu'il en avoit conféré avec sa Majesté Britannique, qui lui avoit fait entendre qu'il n'y avait rien à faire, si la France ne venait jusqu'à cinq millions; ce que M. d'Estrades manda au Roi, le 8 septembre, pour avoir des ordres là-dessus, et le 12 en suivant, Sa Majesté lui donna le pouvoir de promettre de sa part cinq millions, moyennant qu'on lui remit Dunkerque, le Fort Mardick, et celui qui était construit sur le canal de Bergues, avec tout ce qu'il y avait d'artillerie et de munitions de guerre, dont on donnerait un état exact, afin qu'on ne put rien détourner.

« Le 27 octobre, le comte d'Estrades fit savoir au Roi, qu'après bien des remises et des difficultés surmontées, il avait signé le traité de la vente de Dunkerque; qu'il le lui envoyait, ajoutant que le chancelier Clarendon avait été celui qui avait le plus souffert pendant les contestations, qui avaient été formées à cet égard : que les commissaires avaient fort travaillé à rompre le traité, et qu'on pouvait dire que les raisons qu'ils avaient alléguées pour en empêcher l'effet, avaient été si fortes, que le Roi d'Angleterre et le Duc d'Yorck en auraient été ébranlés, si Clarendon n'avait eu soin de les rassurer : que cela avait tellement paru qu'on s'était pris à lui, comme seul auteur du traité, et que ses ennemis et la cabale d'Espagne avaient là-dessus fort attaqué sa conduite.

« Sa Majesté, par la réponse qu'elle fit au Comte d'Estrades, le 15 novembre, lui marqua la joie qu'elle avait eue de recevoir le traité et les ratifications du Roi de la Grande-Bretagne, et lui témoigna, dans des termes fort obligeants, la satisfaction qui lui restait du service important qu'il lui avait rendu en cette occasion (1). »

Le traité fut signé à Londres le 27 (nouveau style) et le 17 octobre (ancien style) 1662. Cette vente préoccupa l'Eu-

---

(1) Pierre-Mathieu Falconnier. *Description historique de Dunkerque*, etc. Livr. VII, p. 45 et seq.



rope entière et souleva un mouvement violent de protestations. En Angleterre, la Chambre des Communes s'opposait à cette vente, et dès qu'elle en apprit la conclusion, elle envoya au gouverneur de Dunkerque l'ordre de ne pas remettre la place. Le courrier arriva trop tard.

D'Estrades avait prévu le coup. Il passa à Dunkerque, et, quand il se fut assuré que les Anglais n'étaient pas d'avis de quitter la place, il usa d'habileté : Il s'aboucha avec le grand bailli de Dunkerque, Pierre Faulconnier, et, par son intermédiaire, fit distribuer de l'argent aux officiers et aux soldats. Ils firent à tous les deux si bonne besogne, qu'ils décidèrent le gouverneur à faire embarquer la garnison le 29 décembre 1662. Le courrier, envoyé par la Chambre des Communes, croisa, en arrivant en rade, les vaisseaux qui emportaient les soldats anglais. Dès ce jour, Dunkerque fut définitivement rattaché à la France et lui a toujours appartenu (1).

Le Roi pour récompenser le Comte d'Estrades, le nomma gouverneur de Dunkerque avec la survivance pour son fils.

On a écrit souvent sur d'Estrades et ses négociations, mais il ne s'est pas encore trouvé d'historien pour mettre en valeur cette belle figure. Certes, les documents ne feront pas défaut à cet historien que nous appelons de tous nos vœux. Et quel cadre ! C'est le *xvii<sup>e</sup>* siècle dans les plus belles et plus brillantes années. D'Estrades vit au sein de cette société brillante qui gravite autour du Grand Roi. C'est un assidu de l'hôtel de Rambouillet, un parfait gentilhomme et un beau cavalier, qui prodigue sa bravoure et son sang un peu partout, en

---

(1) Cet événement fut célébré par des réjouissances populaires à Dunkerque et pour en perpétuer le souvenir on frappa une médaille commémorative. A l'Académie royale de peinture et de sculpture, on imposa comme sujet de concours, la réduction de Dunkerque. Voici le thème donné aux candidats. « .... La ville de Dunkerque, sous la figure d'une jeune femme couchée sur un lit; cette femme modestement découverte, sera accompagnée de quelques amours. Sur le haut du tableau, le Roy sous la forme de Jupiter, dans le bas du tableau, une vieille femme recevant la pluie d'or, qui tombe des mains du Roy. Elle pourra avoir quelques marques signifiant la Grande-Bretagne. Dans le fond, Neptune ». A. de Montaignon. *Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, 3 vol. 187-1888. T. I, p. 269, cité par M. Henry Lemonnier. *L'Art français au temps de Louis XIV*. Hachette-Paris, 1911, p. 98.

Flandre, en Italie, sur tous les champs de bataille de son temps, Richelieu et Mazarin l'estiment et l'apprécient, et cette mauvaise langue de Saint-Simon désarme devant lui et en parle en termes flatteurs.

« Ce gentilhomme agenais, écrit J. Andrieu, est une des personnalités les plus sympathiques et les plus remarquables du grand siècle, qui lui dut une partie de son prestige et de sa grandeur. Il a tous les droits possibles de figurer parmi les hommes célèbres qui illustrent notre patrie (1). »

En terminant ces quelques notes, je veux signaler à l'historien futur du Maréchal d'Estrades, les documents de première valeur conservés aux archives du ministère des affaires étrangères. Dans *l'Inventaire sommaire des archives des affaires étrangères*. Fonds divers. Paris, Imprimerie nationale, 1892, ils sont catalogués comme il suit :

P. 61. — **23**. — (Angleterre, 21), 1637-1681. — « Négociations du Comte d'Estrades » contenant la copie de correspondance et documents concernant la mission de d'Estrades en Angleterre (1637), son ambassade en Hollande (1637-1650), sa correspondance avec Mazarin (1652-1657), son ambassade en Angleterre (1661-1662), la restitution de Dunkerque à la France (1662), et divers événements des années 1665, 1672, 1681.

1 vol. in-fol., copie du xvii<sup>e</sup> siècle; 322 folios. Table.

P. 62. — **27**. — (Angleterre, 24), 1661-1662. — « Négociations du Comte d'Estrades en Angleterre » contenant la copie de correspondance concernant l'ambassade du Comte d'Estrades en Angleterre, de juillet 1661 à novembre 1662.

1 vol. in-fol., copie du xvii<sup>e</sup> siècle; 261 folios. Table.

P. 63. — **28**. — (Angleterre, 25), 1661-1662. — « Extrait de la négociation » du Comte d'Estrades en Angleterre, contenant l'analyse de la correspondance politique d'Angleterre pendant l'ambassade du comte d'Estrades en Angleterre, de mai 1661 à décembre 1662.

1 vol. in-fol., copie du xvii<sup>e</sup> siècle; 175 folios. Table.

---

(1) J. Andrieu. *Bibliographie de l'Agenais*. T. I.



P. 240. — **17 à 20** — (Hollande, 17 à 20), 1660-1668. — Tomes 1, 2, 3, 4 de l'ouvrage suivant : « Extrait des négociations de Hollande », contenant l'analyse de la correspondance politique de Hollande pendant : les négociations du traité d'alliance du 27 avril 1662 entre la France et les Provinces-Unies (février 1660-juin 1662); l'ambassade du Comte d'Estrades en Hollande (juin 1662-décembre 1668), etc.

P. 241. — **21 et 22**. — (Hollande, 21 et 22), 1661-1671. — Tomes 1, 2 de l'ouvrage suivant : « Histoire des négociations des ministres du roi en Hollande, composée sous les ordres de Monsieur de Croissy, ministre et secrétaire d'Etat, sur les registres de la secrétairerie d'Etat des affaires étrangères », contenant..... L'ambassade du Comte d'Estrades en Hollande (juin 1662-décembre 1668).

P. 242. — **29 à 31**. — « Histoire de la négociation de la paix de Nimègue, composée sous les ordres de Monseigneur de Torcy, secrétaire d'Etat, sur les registres de la secrétairerie d'Etat des affaires étrangères. »

P. 243. — **32; 33 à 39**. — Négociations sur la paix de Nimègue, par Saint-Didier.

**40**. — « Mémoire sur le cérémonial observé au congrès de Nimègue de 1678, par Le Dran.

Enfin, signalons, en terminant, une étude intitulée Cromwell and Mazarin in 1652 dans *English historical Review* du mois de juillet 1896, où il est souvent parlé de d'Estrades.

J.-R. MARBOUTIN.

# NOTICE HISTORIQUE

## SUR

# BORY DE SAINT-VINCENT

Par M. Alfred LACROIX, membre de l'Institut

---

Dans sa séance publique annuelle du 18 décembre dernier, l'Académie des Sciences a entendu la lecture d'une *Notice historique sur Bory de Saint-Vincent*, par son secrétaire perpétuel, M. Alfred Lacroix. Trop remarquable à tous égards est cette communication pour que nous n'estimions pas de notre devoir de la faire connaître en son entier à nos lecteurs.

Aussi les prions-nous de nous excuser si, une fois encore, nous venons les entretenir de notre éminent compatriote, après la biographie que nous avons déjà écrite de lui, après sa longue et si curieuse correspondance et celle de ses intimes amis agenais, Lamouroux, Saint-Amans, que nous avons déjà publiées dans cette Revue.

Qu'ils veuillent bien, en conséquence, oublier un instant ce que nous avons pu leur apprendre sur son compte et ne voir que comme inédite l'étude si documentée de M. A. Lacroix. Car, s'ils retrouvent dans ses premières pages certains passages de ses lettres les plus marquantes à Léon Dufour que nous avons divulguées, et aussi de nombreux détails sur son existence si mouvementée déjà connus, en revanche, dans la seconde partie de son travail, M. A. Lacroix leur apprendra pour la première fois, avec la haute compétence qui s'attache à son nom, ce que fut Bory comme botaniste, zoologiste, anthropologiste et aussi comme géographe et comme géologue.

Nous croyons donc faire œuvre utile en insérant ici, aujourd'hui, cette notice avec les notes si substantielles qui l'accompagnent, priant son auteur, le très distingué secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, d'agréer nos plus vifs remerciements



pour l'autorisation qu'il nous en a donnée d'une façon si aimable, après une correspondance des plus suivies dont il a bien voulu nous honorer.

PH. LAUZUN.

P.-S. — Nous prions également nos lecteurs de se reporter à la page 93 du Tome xxx et aussi à la page 254 du Tome xxxviii de cette Revue, où nous avons donné deux portraits de Bory de Saint-Vincent, que nous jugeons inutile de reproduire ici. Voir aussi notre tirage à part de sa *Correspondance* (Agen, Imprimerie Moderne, 1908. In-8 de 358 pp.) et *Supplément* (1912. In-8 de 106 pp.)

# NOTICE HISTORIQUE SUR BORY DE SAINT-VINCENT

---

« MESSIEURS,

Au moment où nos yeux sont remplis de spectacles de guerre, où toutes nos pensées, tous nos espoirs vont vers notre armée ou nous viennent d'elle, il m'a semblé m'éloigner moins de notre commune obsession en choisissant pour vous retracer sa carrière un membre de l'Académie ayant vécu à une époque au cours de laquelle des préoccupations du même ordre emplissaient l'esprit de nos prédécesseurs et de leurs contemporains. Je l'ai trouvé en la personne d'un savant que je n'ai pas connu moi-même — et pour cause — mais dont j'ai suivi les traces au cours d'un de mes lointains voyages sur une terre française dont le charme troublant n'enveloppe pas moins les hommes de science que les poètes.

J'ai nommé Bory de Saint-Vincent, dont la réputation fut grande dans la première moitié du siècle dernier, mais qui, depuis lors, est tombé dans un tel oubli que si chacun sait qu'il fut un naturaliste, beaucoup de naturalistes peut-être seraient embarrassés pour fournir des précisions sur son œuvre. Telle est généralement la rançon des renommées ayant plus de surface que de profondeur; à moins d'être servi par un puissant génie, il est dangereux de trop éparpiller ses efforts; cela était vrai déjà il y a cent ans, alors qu'il était encore permis d'avoir la tentation de devenir encyclopédiste.

Le colonel Bory de Saint-Vincent fut un véritable cadet de Gascogne; il en eut les brillantes qualités et aussi les brillants travers.

Brave officier, voyageur intrépide, fin naturaliste, écrivain scientifique d'une inépuisable fécondité, homme politique et patriote ardent, journaliste et polémiste à la plume mordante,



il a exploré, dans sa jeunesse, les îles Canaries, la Réunion et l'île de France, la Grèce dans son âge mûr, puis, dans sa vieillesse, l'Algérie, au soir de la conquête. Il a parcouru l'Europe, sous les aigles de Napoléon, de Varsovie à Séville; il a erré plus tard comme exilé. Il a rempli de nombreux volumes de ses descriptions de voyage et de ses écrits consacrés aux sujets les plus divers de l'histoire naturelle, exécuté de fort belles planches de botanique, levé et dessiné de nombreuses cartes topographiques; il a dirigé de grandes missions scientifiques, créé des revues et des dictionnaires; il a été aussi rédacteur politique d'un journal satirique, a rimé des fables; il a même commis deux pièces de théâtre, et elles ont été jouées.

Pendant les périodes calmes de son existence, cet homme extraordinaire, sorti sans une égratignure de tant de batailles, a été grièvement blessé en duel; il a rempli d'importantes fonctions au Dépôt des cartes et plans du Ministère de la guerre; enfin il a été deux fois député, non sans avoir trouvé, dans l'intervalle, le temps de faire un déplacement de quelques années à Sainte-Pélagie; les créanciers d'alors ne respectaient la liberté de personne, même pas celle des botanistes, même quand ils étaient colonels en demi-solde !

Après avoir été correspondant de l'Institut pendant vingt-six années, il est mort membre libre de notre Académie, commandeur de la Légion d'honneur, comblé de distinctions (1)

---

(1) Beaucoup de biographes indiquent que Bory de Saint-Vincent fut fait baron en 1831. J'ai vu une lettre, datée de 1826, signée « Le B. de Saint-Vincent » et une autre de 1831, dans laquelle Bory a fait précéder son nom de baron, qui lui est attribué dans le discours que Héricart de Thury prononça à ses obsèques au nom de l'Académie. Une de ses lettres (10 mars 1846) est écrite sur du papier portant une couronne, au-dessous laquelle se trouvent les initiales B. B.

M. le Directeur des Affaires civiles et du Sceau au Ministère de la Justice a bien voulu faire faire des recherches à ce sujet dans les archives du Bureau du Sceau; il n'y a pas été trouvé trace d'un décret ayant attribué ce titre à Bory.

Dans leur Assemblée du 15 thermidor de l'an XI (1803), et sur la proposition de Lacepède, les professeurs du Muséum national d'Histoire naturelle ont conféré à Bory le titre de *Correspondant du Muséum*.

et aussi parfaitement dépourvu d'argent que pendant tout le cours de son aventureuse existence.

En définitive, il vécut ce que, sans exagération, je ne puis appeler une vie fort remplie et je ne dirai pas de lui ce que si souvent mes prédécesseurs ont dû reconnaître de cette place en vous entretenant de tant de nos confrères, à savoir que son histoire peut se résumer dans celle de ses livres.

Ainsi donc, ce n'est point un académicien d'un type courant que j'ai à vous dépeindre et, ne vous attendant pas à m'entendre ne faire l'éloge que de seules vertus, vous ne vous effrancherez pas du portrait que, d'une touche un peu sévère, a tracé de Bory de Saint-Vincent, son meilleur ami, lui aussi, correspondant de l'Académie des Sciences, l'entomologiste Léon Dufour, auquel Bory adressa pendant quarante années une longue correspondance. Nous en devons la publication à M. Philippe Lauzun, grâce auquel il nous est possible de connaître l'homme d'une façon tout à fait intime, l'homme peint par lui-même. Ces lettres, ainsi que beaucoup d'autres retrouvées dans diverses collections, sont écrites d'un style alerte et très personnel, avec un entrain endiablé, beaucoup d'esprit et de cœur; il y éclate aussi une suprême inconscience de l'orthographe dépassant tout ce que l'on peut imaginer et déconcertant chez un homme qui avait beaucoup de lecture et possédait à un très haut degré cette mémoire de l'œil, l'une des caractéristiques du véritable naturaliste.

Voici le portrait écrit par Dufour pour son livre *Souvenirs d'un savant français*, mais laissé pendant longtemps inédit par un scrupule des éditeurs (1) :

« Petit de taille, incliné d'un côté avec la prétention d'être droit, teint pâle, décoloré, physionomie vive et mobile, humeur gaie, enjouée, passionné pour la musique et fredonnant très bien tous les airs, infiniment d'esprit naturel, remarquable facilité de parole sans être pourtant bavard, grâce exquise pour conter une histoire ou une anecdote, fort aimable et ambitionnant de le paraître, ami du monde et de l'os-

---

(1) Publié par M. Ph. Lauzun (*op. cit.*, 1908, p. 11).



tentation, instruit, mais effleurant beaucoup de sciences et en approfondissant peu, donnant souvent dans le faste pour la dépense et habituellement sans le sou, ambitieux de titres qu'il usurpait parfois, écrivant bien d'un premier jet et au galop, mais blessant parfois l'ortographe, quoique marié. vivant en garçon, fesant des maîtresses et des dettes partout, ayant eu plusieurs enfants avec l'actrice M<sup>lle</sup> Gros qui le suivit en exil; vie individuelle, vie du jour et non du lendemain... »

Voilà campée la silhouette du personnage, voyons ce que fut sa vie.

## I

Geneviève-Jean-Baptiste-Marcellin Bory de Saint-Vincent naquit à Agen (1), le 6 juillet 1778, de Géraud de Bory et de Magdelaine de Journu. Sa famille, qui a donné des membres distingués au barreau et à la magistrature de sa province, entretenait des relations d'amitié avec d'éminents et influents Agenais, Lacépède et Lacuée, auxquels notre confrère dut quelque assistance dans diverses circonstances de sa carrière.

Bory commença ses études au collège d'Agen, mais bientôt la Révolution vint jeter le trouble dans sa paisible existence; elle fit de nombreuses victimes parmi les siens; son père y perdit sa place dans les finances et dut se réfugier à Bordeaux auprès de son beau-frère, Journu-Auber (2), riche

---

(1) L'année de naissance de Bory a été souvent donnée inexactement comme étant 1780 : son extrait de naissance a été publié par M. Lauzun (*op. cit.*, p. 4).

(2) Journu (Bernard), né à Bordeaux en 1748, mort le 29 janvier 1815, connu sous le nom de Journu-Auber à cause de son mariage avec M<sup>lle</sup> Auber, riche créole du port de la Paix (Saint-Domingue), suivit comme son père la carrière commerciale, arma de nombreux navires pour l'Inde et les Antilles, fut consul à la Bourse de Bordeaux de 1778 à 1780. Assista comme gentilhomme à l'assemblée de la noblesse de Bordeaux en 1789, y représenta sa tante M<sup>me</sup> Veuve Boyer-Fonfrède, dame de la Tour-Blanche, et son frère Auguste-Antoine, seigneur de Saint-Magne; élu député à l'Assemblée législative en 1791, vota avec la minorité royaliste, se tint caché sous la Terreur. Nommé sénateur après le 18 brumaire. Fondateur et régent de

armateur, collectionneur d'art et d'histoire naturelle. Élu député de la Gironde à l'Assemblée législative de 1791, celui-ci fit partie de la minorité fidèle à la monarchie; membre du club des Feuillants, il fut proscrit en 1793 comme royaliste, puis enfermé au fort du Hâ avec le père de Bory.

L'enfant qui s'était trouvé placé ainsi dans un milieu cultivé, où les sciences étaient en honneur, dut bientôt s'enfuir dans les Landes pour échapper à la persécution (1); la vie errante qu'il mena dans cette région française, alors fort sauvage, ne fut pas sans avoir de l'influence sur le développement de son amour des aventures et des voyages. Il s'employa en tout cas avec ardeur à chasser les insectes et à collectionner les plantes. Les lettres que j'ai trouvées dans la collection d'autographes de notre confrère Bornet, acquéreur d'une partie des papiers de Bory de Saint-Vincent, montrent que dès son retour à Bordeaux après le 9 thermidor, à l'âge de 16 ans, Bory était en active correspondance avec de nombreux naturalistes de la région, enthousiasmés par sa nature primesautière, son entrain et son savoir. C'est à peu près à cette époque qu'il noua des relations d'amitié avec des compatriotes agenais Saint-Amans, Lamouroux, qui devint correspondant de l'Institut, puis avec le botaniste dacquois Thore. Ces lettres m'ont fourni le fil conducteur, grâce auquel a pu être reconstitué l'emploi des premières années de Bory.

---

la Banque de Bordeaux. Président du collège électoral de Guyenne en 1803. Commandeur de la Légion d'honneur en 1804, puis comte de Tustal et pair de France en 1815.

Journu-Auber, doué des mêmes capacités et des mêmes goûts que son père, augmenta beaucoup la galerie de tableaux et les collections d'histoire naturelle commencées par ce dernier et les légua à la ville de Bordeaux. Il publia : *Mémoire sur l'infertilité des Landes et les moyens de les mettre en valeur*. Bordeaux, 1789; *Mémoire sur l'amélioration des bêtes à laine dans le département de la Gironde* (couronné par l'Académie de Bordeaux le 15 thermidor an XII), et de nombreux discours ou rapports.

(ED. FÉRET, *Statistique de la Gironde*, t. III, 1889.)

(1) A propos des plantes de la Teste de Buch, Thore parle de celles « qui y avaient été trouvées par notre ami M. Bory de Saint-Vincent, pendant le long séjour qu'il fit dans cette contrée pour se soustraire à la hache des assassins révolutionnaires ». (*Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne*. Bordeaux, 1810, p. 22.)



En 1794, se place un incident souvent conté (1). L'entomologiste Latreille, qui devait tenir une place distinguée dans cette Académie, avait été arrêté à Brive, comme prêtre non assermenté et attendait à Bordeaux son départ pour Cayenne. L'aide-chirurgien, venu pour panser un de ses compagnons d'infortune, le voyant examiner un coléoptère sorti du plancher de sa cellule, lui parla de son ami Bory, collectionneur d'insectes. Latreille lui donna sa trouvaille, la *Nécrobie ruficole*, en le priant d'apitoyer sur son sort le jeune naturaliste bordelais. Aussitôt Bory de Saint-Vincent s'emploie de son mieux à la libération du prisonnier; grâce à ses relations de famille, Latreille, déjà embarqué, est ramené à terre, gagnant ainsi non seulement la liberté, mais encore la vie, car, trois jours plus tard, le navire emmenant les déportés sombrait en vue de Cordouan. Ainsi fut scellée entre les deux naturalistes une vive et durable amitié.

Trois ans plus tard, Bory de Saint-Vincent publiait sa première note, consacrée à une question de botanique cryptogamique; sous le titre de cette brochure — qui se vendait 40 sols chez Roderigues — il se qualifie de membre de la société d'histoire naturelle de Bordeaux et de conservateur de ses collections. Peu après (1798), il obtint la médaille d'un concours institué par la société d'économie rurale du département de Vaucluse (2).

---

(1) LATREILLE, *Histoire naturelle, générale et particulière des Crustacés et des Insectes*. Paris, t. IX, an XII, p. 157.

Bory de Saint-Vincent a conté lui-même cette anecdote dans une Note insérée par Brulé dans son *Histoire naturelle des Insectes* (Paris, t. III, 1837, p. 150-154). Voir aussi L. de Nussac (*Pierre-André Latreille à Brive, 1762 à 1768*). Paris (Steinheil), 1907.

(2) Il me paraît intéressant de publier la pièce suivante que j'ai trouvée dans la bibliothèque Bornet, parce qu'elle émane d'une société savante provinciale peu connue et dont l'existence a été éphémère.

**SOCIÉTÉ D'ECONOMIE RURALE**  
**du département de Vaucluse.**

Carpentras, ce 1<sup>er</sup> messidor an 7 de la République.

Au citoyen Bory Saint-Vincent, associé-correspondant de la Société,  
à Bordeaux.

Citoyen Collègue,

La Société voulant dès sa première séance publique témoigner sa recon-

En 1799, il est incorporé, comme conscrit de la Gironde, dans la 82<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne, et envoyé à l'armée de l'Ouest. Il ne ralentit en rien d'ailleurs ni ses herborisations ni ses échanges de plantes et de lettres avec ses amis du Midi, il y ajoute seulement de nombreux correspondants nouveaux recrutés à Rennes, à Fougères. Il s'occupe aussi de médecine (1), passe un examen à Rennes; il est bientôt adjoint à l'officier de santé de son régiment (2), puis nous

---

naissance à ceux de ses correspondans qui ont bien voulu contribuer à ses travaux dès les premiers instans de sa formation avoit arrêté de décerner une médaille au meilleur Mémoire qu'elle ait reçu depuis son organisation.

Vous vous rappelés sans doute lui avoir adressé dans le tems un manuscrit intitulé *Observations sur les Landes et sur le plan d'agriculture qui leur est propre*, c'est ce travail qu'elle a préféré.

Vous recevrés incessamment notice imprimée de la séance publique du 10 messidor Dans Laquelle ce prix d'émulation a été proclamé.

Je suis en meme tems chargé De vous témoigner tous ses regrets deceque Les circonstances ne lui ont pas permis de vous offrir une médaille d'or comme elle le désireroit et comme votre travail le méritoit.

Veuillés bien m'indiquer par quelle voie je pourrais vous faire parvenir celle qui vous est destinée; et en même tems vos titres littéraires pour que je puisse en faire mention Dans Le verbal de notre séance publique qui sera bientôt sous presse.

Vous voudrés bien me répondre promptement et sous Le couvert de l'administration centrale De Vaucluse à *Avignon*.

Sur l'enveloppe intérieure Citoyen Waton, secrétaire général de la Société D'économie rurale De Vaucluse à Carpentras.

Nous espérons que ce ne sera pas La dernière fois que nous aurons occasion De parler de vous dans nos séances publiques.

Salut et fraternité.  
*Le Secrétaire général,*  
WATON.

**Société d'économie rurale de Vaucluse.**

*Au Citoyen Bory S<sup>r</sup> Vincent*  
*Rue du Chapeau rouge n° 55*  
*chez le Citoyen Journu négociant*  
*à Bordeaux.*

(1) Cette indication repose sur trois lettres écrites à Bory par Bruté, imprimeur à Rennes (13, 20 et 29 floréal, an VII) (Bibliothèque Bornet); son correspondant lui conseille de réclamer un certificat pour un examen qu'il avoit passé peu auparavant à Rennes, puis il lui annonce l'envoi de cette pièce obtenue du D<sup>r</sup> Dulattay.

Dans ces lettres, il est question d'une observation astronomique (passage de Mercure) que les deux amis ont dû faire autour du 17 du même mois.

(2) Dans l'adresse des lettres écrites par Thore à Bory, celui-ci est qualifié d'adjoint à l'officier de la demi-brigade à Rennes; il est qualifié d'adjoint à



le retrouvons, le 9 avril 1800, sous-lieutenant (1) au 1<sup>er</sup> bataillon des Francs de l'Ouest. C'est de sa garnison de Belle-Ile-sur-Mer, où il collectionne les algues avec ferveur, que, malgré le sévère blocus des Anglais, il va partir pour son premier grand voyage, non sans s'être marié au préalable (2)

---

l'officier de santé du 2<sup>e</sup> bataillon de la 82<sup>e</sup> demi-brigade à Fougères sur une lettre du D<sup>r</sup> Tual, datée de Rennes (2 prairial, an VII); une lettre (en latin) de la même époque d'un nommé Pete (datée de Valogne) lui donne le titre d'officier de santé et botaniste.

(1) M. Ph. Lauzun, neveu de M<sup>re</sup> J. Lamouroux, belle-sœur du naturaliste Lamouroux correspondant de l'Académie, m'a assuré avoir entendu raconter par sa tante, qui avait beaucoup connu Bory, que celui-ci avait été nommé officier, grâce à la protection de J.-G. de Lacuée tout puissant après Brumaire et plus encore peut-être grâce à celle de Lacépède.

(2) Tous les biographes de Bory de Saint-Vincent s'accordent à indiquer que son mariage eut lieu après son retour de la Réunion, en 1802 : j'ai fait rechercher tout d'abord sans succès l'acte officiel à Rennes. Une lettre de Thore (\*) (Bibliothèque Bornet) m'a mis sur une nouvelle piste et M. Bézier, conservateur du Musée de Rennes, a pu alors retrouver la pièce suivante qui prouve que le mariage de Bory eut lieu au moment de son départ pour son grand voyage; elle montre aussi combien alors sur les pièces officielles on se souciait peu de l'orthographe des noms patronymiques.

#### ACTES DE L'ÉTAT-CIVIL DE RENNES (ILLE-ET-VILAINE).

(Extrait du Registre des mariages pour l'an VIII de la République.)

Le dix-huit fructidor, an huit de la République, devant moi, Officier public soussigné, se sont présentés à la Maison commune pour contracter mariage, Geneviève Jean-Baptiste Marcelin Bory de Saint-Vincent, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> bataillon des Francs de l'Ouest, fils majeur de feu Géraud Bory et de Magdelaine Journu, né le six juillet mil sept cent soixante dix huit en la cy-devant Paroisse de Saint-Caprais d'Agén, département du lot-et-garonne, domicilié de Bordeaux, d'une part et anne Charlotte Delacroix de la Thebaudais fille mineure de guillaume augustin delacroix de la Thebaudais et Claudine Michelle Marie anne Lemonnier, née le vingt-trois octobre mil sept cent quatre-vingt deux en Saint-Germain de Rennes y domiciliée d'autre Part, lesquels futurs Conjointes sont accompagnés de Guillaume Augustin de la Croix de la Thebaudais père de la future et consentans au présent mariage, Claudine Michelle Marie anne Le Monnier son épouse, Jean-Baptiste Delgua, secrétaire de l'Etat major général de l'armée et de François Elias Directeur de l'hôpital militaire de l'Unité. Tous les quatre témoins majeurs et domiciliés de Rennes. Moi officier public, après avoir fait lecture des pièces relatives à l'état des parties et aux formalités de leur mariage, lesquelles Constatent que leurs promesses réciproques ont été au desir de la loi, lues, Publiées et affichées aux portes Principales de la Maison commune du troisième arrondissement dit du Centre de Bordeaux, le trente Thermidor dernier et de Rennes decadi dernier, sans opposition Venue à notre

(\*) Dans cette lettre, datée du 4 vendémiaire an IX contenant des souhaits au sujet du départ de Bory, pour l'expédition Baudin, se trouve cette phrase : « On m'apprend par la voye de Capelle que vous êtes marié, serait-il vrai ? J'en serai fâché pour votre moitié. »

avec une jeune fille de Rennes, M<sup>lle</sup> Anne-Charlotte Delacroix de la Thebaudais, singulier prélude à une expédition fort risquée qui devait durer plusieurs années. Cette union, dont il eut deux filles, ne semble pas d'ailleurs avoir pesé lourd dans l'existence de Bory; ses amis, si vite au courant de ses moindres récoltes botaniques, ne l'apprirent que trois ans plus tard; dans sa volumineuse correspondance intime, on ne trouve que deux allusions à sa femme et en deux mots.

Vers cette époque, le capitaine Baudin, connu pour son voyage aux Antilles, avait adressé au premier consul et à la première classe de l'Institut un mémoire par lequel il offrait d'entreprendre une exploration dans les mers australes. L'Institut avait accueilli avec faveur ce projet, inaugurant ainsi ce rôle protecteur des grandes expéditions scientifiques que notre Académie a rempli si brillamment pendant tout le dix-neuvième siècle et qu'elle continue de nos jours (1). La préparation du voyage fut faite sous la direction de de Jussieu et

connaissance, après aussi que lesdits futurs conjoints ont eu déclaré à haute voix et individuellement se prendre Mutuellement pour époux, j'ai prononcé au nom de la loi Que Geneviève Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent et Anne Charlotte De la Croix de la Thebaudais sont unis en mariage. — Le présent rédigé sous mon seing, celui du Secrétaire greffier, ceux des époux et des témoins.

ANNE DE LA CROIX.  
BORY S<sup>r</sup> VINCENT.

DELACROIX DE LA THEBAUDAIE née  
LEMONNIER.

J. B<sup>re</sup> DELGUA,  
fils aîné.

ÉLIAS FRANÇ.  
LEMARCHAND DE L'ÉPINAY,  
Secrét. en chef.

BONNAT  
p d t

(signature de l'officier public.)

(1) Les *Procès-verbaux de l'Académie* renferment les indications suivantes concernant l'organisation et le début de cette mission.

**T. II, p. 119, Séance 16 ventôse, an VIII :**

Le citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, présente à la Classe le plan d'un voyage qu'il se propose d'entreprendre. Les Citoyens Jussieu, Lapepède, Lelièvre sont chargés de l'examiner.

**P. 123, 21 ventôse :**

Les Citoyens Jussieu, Lapepède et Lelièvre, Commissaires pour l'examen du mémoire présenté par le capitaine Baudin, demandent à faire leur Rapport sur cet objet dans la Séance générale, conjointement avec les Commissaires des deux autres Classes. Adopté.

P. 163, 21 floréal :

Le Citoyen Jussieu propose à la Classe d'adjoindre à la Commission chargée de faire un Rapport sur le voyage proposé par le capitaine Baudin, un



de Lacépède, en collaboration intime avec le Muséum d'histoire naturelle, où professaient ces savants. Bory de Saint-Vincent fut inscrit sur la liste des Zoologistes à embarquer à la suite d'une proposition de cet établissement, déterminée par une curieuse pétition de trois notables de Bordeaux (1). Cette pièce fournit des renseignements sur la jeunesse de Bory « qui, y est-il dit, n'a pas seulement le goût, mais la passion de la botanique, enthomologiste, anatomiste, dessi-

---

Membre des sections de Géométrie et d'Astronomie pour coopérer à la rédaction des instructions relatives à ce voyage. Le Citoyen Laplace est nommé.

P. 196, 1<sup>er</sup> thermidor :

L'Ecole de Médecine, ayant entendu dans sa dernière séance des observations sur l'Anthropologie ou l'histoire naturelle de l'homme, sur la nécessité de s'occuper de l'avancement de cette science et de l'importance de l'admission, sur la flotte du capitaine Baudin, d'un ou de plusieurs naturalistes, spécialement chargés des recherches à faire sur cet objet, communique à l'Institut ses idées à cet égard et lui recommande le Citoyen Péron, de l'Allier, auteur des observations citées, et qui désire être de ce voyage. Renvoi à la Commission.

P. 214, 26 thermidor :

Le Ministre de la Marine invite la Classe à faire remettre au capitaine Baudin des instructions diététiques sur le régime à suivre pendant son expédition, et en général sur tous les objets qui doivent fixer l'attention des voyageurs employés dans cette expédition.

Les Citoyens Des Essartz, Lassus et Portal sont chargés de s'occuper des objets diététiques. Les autres questions sont renvoyées à la Commission spéciale chargée d'organiser ce voyage. La lettre du Ministre sera communiquée aux autres Classes.

P. 232, 1<sup>er</sup> vendémiaire, an IX (séance tenue le 5<sup>e</sup> jour complémentaire, an VIII, à cause de la fête de la République) :

Le Citoyen Michaux, Associé, annonce qu'il va partir avec le capitaine Baudin et demande la permission de correspondre avec l'Institut. La Classe l'invite à exercer le droit qu'il en a comme Associé.

P. 246, 21 vendémiaire :

Lettre du Citoyen Michaux, Associé, qui annonce que le voyage du Capitaine Baudin donne les plus belles espérances, par la bonté des préparatifs et surtout par l'accord qui règne entre tous ceux qui composent l'expédition.

P. 213, 11 ventôse :

Le Ministre de la Marine transmet la nouvelle qu'il a reçue de l'arrivée du Capitaine Baudin aux Canaries.

P. 324, 16 germinal :

Le Citoyen Jussieu communique une lettre du Citoyen Baudin, en date de Ténérife, le 14 Brumaire, où ce marin rend compte du succès de son voyage jusqu'à cette époque.

(1) Cette pièce se trouve dans les archives du Muséum national d'Histoire naturelle (dossier de la séance du 24 germinal an VIII (15 avril 1800)).

Aux citoyens Professeurs du Muséum d'Histoire naturelle à Paris.  
Citoyens,

Le projet d'un nouveau voyage autour de la terre, dans l'objet de perfec-

nant très bien en couleurs l'histoire naturelle et la géographie; il n'est pas un savant dans le Midi qui n'en parle avec une prédilection particulière; il est aussi mathématicien et entend très bien le latin. »

La lettre se termine par ce post-scriptum : « Ce citoyen Bory de Saint-Vincent est neveu et élève du citoyen Journu-Auber, membre du Sénat et censeur de la Banque de France,

---

tionner la connoissance du Globe excite l'Emulation des vrais amateurs des Sciences; on y comprendra sans doute des naturalistes compétants pour faire des recherches et des observations et Exercés aux fatigues que Ces travaux Exigent.

C'est sous ces rapports que nous croyons devoir Présenter au muséum Le Citoyen *Saint Vincent Bory* de Bordeaux comme réunissant toutes les qualités désirables à Cet Egard.

né pour ainsi dire, dans le Cabinet d'histoire naturelle Le plus considérable qu'il y ait dans le midi de la france; en aprenant sa langue il s'y est familiarisé avec Celle des Sciences naturelles. il n'a pas seulement Le Gout mais La passion de La Botanique, Enthomologiste, anatomiste, dessinant très bien en couleurs L'his. naturelle et la Géographie. Ses Excursions pénibles dans les dunes maritimes entre Bayonne Et la tour de Courdouan, lui ont fait faire des découvertes intéressantes. un de ses Ecrits parvenu à La société Economique de Vaucluse, lui a fait décerner L'année dernière la médaille promise au meilleur ouvrage sur la fertilisation des terrains sabloneux.

à La publication de la loi sur la Conscription militaire il est parti dans la première Compagnie de Bordeaux, il s'est fait aimer partout, il s'est rendu très utile dans Les Hopitaux militaires par ses connaissances En chirurgie, Son esprit ardent a Excité Et propagé Le Gout de la Botanique dans Les Communes où son détachement a résidé, il a fait des études à fougères, et à Rennes, c'est là que le Citoyen Lanjuinais, aujourd'hui sénateur la connu, et il en rend Les témoignages Les plus flatteurs. il n'est pas un savant dans Le midi qui n'en parle avec une Prédilection particulière, il est aussi mathématicien et entend très bien Le latin.

si L'on considere quil a a peine vingt-trois ans et ce quil peut devenir un jour, il semble qu'on ne puisse pas lui refuser d'être inscrit en première Ligne comme voyageur naturaliste au Compte de la nation pour La première Expédition qui se fera.

on doit encore dire qu'il appartient a une famille très estimée, où L'on compte plusieurs victimes de La révolution, et que son père ayant perdu une très bonne place de finance par l'effet de sa suppression n'a Laissé a ses Enfants que de l'éducation pour pourvoir à Leur Existence.

P<sup>re</sup> SEIS, membre du Sénat conservateur.

LABROUSTE, membre du Tribunal de Bordeaux.

COUZARD, de Bordeaux, membre du Corps Legislatif.

N. B. — Ce citoyen *Bory S<sup>t</sup>. Vincent* est neveu et Eleve du citoyen Journu Auber Membre du Senat et Censeur de la Banque de france qui ne sest refusé a signer cette attestation que par délicatesse comme proche parent.



qui ne s'est refusé à signer cette attestation que par délicatesse comme proche parent. »

Les hommes politiques de cette lointaine époque avaient la recommandation discrète !

L'expédition fut organisée avec le plus grand soin; elle comprenait un nombreux personnel : des zoologistes, des botanistes, des minéralogistes, des astronomes, un peintre, des dessinateurs.

Les deux corvettes *Le Naturaliste* et *Le Géographe* partirent du Havre le 19 octobre 1800. Elles étaient le 1<sup>er</sup> novembre à Ténérife où elles firent une escale que Bory de Saint-Vincent employa avec une activité fébrile à parcourir l'île, à collectionner de vieux livres et à y recueillir des collections de plantes avec le concours de Broussonet, membre de l'Institut, commissaire des relations commerciales du Gouvernement français (1).

Le 13 novembre, l'expédition lève l'ancre et se dirige directement vers l'île de France où elle arrive quatre mois plus tard (15 mars 1801).

Il est piquant de lire dans les *Procès-Verbaux* de notre Académie, dont notre confrère M. Darboux a si judicieusement entrepris la publication, il est piquant de lire à la date du 21 vendémiaire de l'an IX le résumé d'une lettre de Michaux, annonçant à la Classe dont il est associé non résident que l'expédition « donne les plus belles espérances par la bonté des préparatifs et surtout par l'accord qui règne entre tous ceux qui [la] composent. »

Cet accord, en effet, ne devait pas résister à quelques semaines de grosse mer et de mauvaise nourriture; une sourde révolte gronde à bord des deux navires, les savants sont mécontents du commandant dont ils racontent pis que pendre et lorsqu'il s'agit de quitter l'île de France, le 25 avril, sous des prétextes divers, treize d'entre eux, Michaux en tête,

---

(1) Voir sur ce savant l'intéressant article de M. Henri Dehérain : « Les voyages d'Auguste Broussonet au Maroc et aux Canaries », in *Dans l'Atlantique*. Paris, Hachette, 1912, pages 191 à 237.

refusent de s'embarquer; Bory assez sérieusement malade est de ce nombre.

Baudin part donc, n'emmenant comme naturaliste que Péron et Lesueur. On sait combien fut fructueuse cette expédition qui, pendant deux ans, non sans peines ni sans dangers, explora les côtes presque inconnues de l'Australie, appelée alors la Nouvelle-Hollande et celles de la Terre de Van Diemen (1).

Pendant ce temps, les naturalistes débarqués avaient des sorts divers. Michaux va explorer Madagascar d'où il ne devait pas revenir (2), quant à Bory, une fois sa santé réta-

---

(1) Quand, en 1806, Cuvier rendit compte à l'Académie des précieux résultats acquis, il pouvait annoncer qu'en Zoologie seulement, elle avait rapporté au Muséum plus de cent mille échantillons, parmi lesquels se trouvaient 2500 espèces nouvelles d'animaux, sans compter de nombreuses bêtes vivantes et un riche butin botanique (voir ce rapport : *Procès-verbaux*, t. III, p. 363; il a été imprimé en tête de l'ouvrage ci-contre).

Les travaux de cette expédition ont été exposés dans les Ouvrages suivants :

*Voyage de découvertes aux terres australes*, exécuté par ordre de Sa Majesté l'Empereur et Roi sur les corvettes *Le Géographe*, *Le Naturaliste* et la goëlette *La Casuarina*, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, publié par décret impérial, sous le Ministère de M. de Champagne et rédigé par M. F. Péron (\*). Tome I. Paris, Imprimerie impériale, 1807, 1 vol. (29cm.), xv-498 pages [précédé, p. i-xv, du Rapport fait au gouvernement par l'Institut impérial sur le voyage de découvertes aux terres australes (extrait des *Procès-verbaux de la Classe des Sciences physiques et mathématiques*, séance du lundi 9 juin 1806, par G. Cuvier)]. Atlas par MM. Lesueur et Petit (32cm), 40 planches en noir et en couleurs.

*Voyage de découvertes aux terres australes*, exécuté sur les corvettes *Le Géographe*, *Le Naturaliste* et la goëlette *La Casuarina*, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, publié par ordre de Son Excellence le Ministre Secrétaire d'Etat de l'Intérieur. Historique. Tome II, rédigé en partie par M. F. Péron et continué par Louis Freycinet, commandant de la *Casuarina* pendant l'expédition. Paris (Imp. royale), 1816, 1 vol. (29cm), 471 pages.

*Voyage de découvertes aux terres australes* pendant les années 1800, 1801-1802, 1803 et 1804, sous le commandement du capitaine de vaisseau Baudin. Navigation et Géographie; publié par ordre de Son Excellence le Ministre de la Marine et des Colonies et rédigé par M. Louis Freycinet. Paris (Imp. royale), 1815, 1 vol. (29cm), 578 pages et Atlas. Atlas rédigé par M. L. Freycinet (32cm), 1811, 14 cartes.

(\*) Baudin est mort à l'Ile-de-France (1803) au cours du voyage de retour. Péron n'a pas fait figurer sur son ouvrage le nom du Commandant de l'expédition avec lequel il avait eu de violents démêlés en cours de voyage. Il est à remarquer que Bory, plus correct, bien qu'ayant abandonné Baudin, s'est fait un devoir de le citer dans le titre de son livre.

(2) Michaux, connu pour ses fructueuses explorations en Perse et dans l'Amérique du Nord, avait fondé à Sahasoa (Isatrana) sur le bord de l'Ivondrona, près de Tamatave, à Madagascar, un « jardin d'essais », où il a



blie, il cherche à s'employer; la flotte anglaise croisant au large de l'île de France avec des intentions hostiles, il offre ses services au gouverneur de la colonie, le général Magallon de la Morlière qui l'attache à son état-major, puis l'envoie à la Réunion. Il parcourt cette île en tous sens, y étudie et y ramasse des plantes, des animaux, des roches; il en dresse la carte, explore et décrit son volcan alors en éruption. Il faut, botaniste ou non, avoir parcouru soi-même un pays tropical et en avoir subi l'emprise pour comprendre l'enthousiasme débordant qu'un naturaliste tel que Bory de Saint-Vincent déverse dans ses lettres à ses amis Bosc et Saint-Amans; il leur adresse des pages d'énumération de toutes les merveilles de la Nature au milieu desquelles il vit, ajoutant naïvement . « Si j'eusse eu un microscope, je m'illustrois. »

Sa mission remplie, il regagne l'île de France, puis s'embarque sur un navire neutre, hambourgeois, pour porter en Europe le courrier de son général. Il s'arrête quelques jours à Sainte-Hélène, avec le regret de ne pouvoir sortir de la ville (1).

A peine débarqué à Bordeaux, Bory part sans retard pour Paris, où nous le trouvons les 16 et 23 thermidor, an X, lisant

---

introduit pour la première fois de nombreux arbres fruitiers de la Réunion (manguiers, bibassiers, etc.). Quand plus tard, Chapelier l'eut rejoint, celui-ci trouva beaucoup de ces arbres acclimatés. Michaux est mort à Tamatave, le 11 octobre 1803; ses papiers ont disparu alors, mais ils ne semblent pas avoir été perdus pour Chapelier [Cf. JULY, *Bulletin de l'Académie malgache*, Tananarive, 1905].

(1) Parmi les nombreuses légendes sur Bory de Saint-Vincent qui sont relatées dans ses biographies, il y a lieu de rectifier celle relative à une carte de l'île de Sainte-Hélène qu'il aurait levée à son passage dans cette île et qui aurait été conservée par le Premier Consul à l'exclusion de toutes les autres remises par le voyageur et que plus tard il aurait emportée dans son exil. Bory n'est resté que trois jours à Sainte-Hélène et il dit explicitement qu'il n'a pu sortir du port.

Certains auteurs attribuent à Napoléon le nom de Prométhée donné à un papillon de Sainte-Hélène. C'est Bory de Saint-Vincent qui a recueilli cet insecte; il en a donné en 1819 une diagnose reproduite par Drapiez (*Ann. gén. Sc. phys.*, t. II, 1819, p. 356; 1 pl.). Mais le nom que lui a attribué Bory (*Promethea*) en l'honneur du « héros de l'antiquité qui, ayant animé la race humaine d'un feu sacré dérobé aux éclats du soleil, fut attaché par l'ordre des dieux jaloux sur un rocher solitaire » est une allusion très transparente à Napoléon, alors prisonnier à Sainte-Hélène.

à l'Institut un mémoire sur le volcan de la Réunion (1). Peu après, toujours herborisant, il rejoint son régiment à Rennes puis, quelques mois plus tard, est admis à un traitement de réforme. Plus souvent à Paris qu'à Rennes, il publie coup sur coup deux ouvrages qui attirent sur lui l'attention et la sympathie du monde savant, ses *Essais sur les îles Fortunées*, puis son *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique* (2).

A son retour à Paris, Bory avait fait la connaissance d'un jeune étudiant en médecine, gascon comme lui, Dufour, de Saint-Sever, qui allait devenir le plus fidèle de ses amis. Il mit, dès le premier contact, cette amitié à une rude épreuve, en lui confiant la tâche ardue de corriger les épreuves de son *Voyage*, quand, le 3 octobre 1803, il reprit du service en qualité de capitaine-adjoint à l'état-major du camp de Bruges, devenu le troisième corps de la Grande Armée sous le commandement du maréchal Davout.

Une nouvelle phase s'ouvre alors dans la carrière de Bory de Saint-Vincent : l'officier explorateur se transforme en véritable militaire, mais en militaire imprégné de botanique. Sa correspondance avec Dufour va nous permettre de le suivre mois par mois, quelquefois semaine par semaine, dans la

---

(1) *Procès-verbaux*, vol. II :

16 thermidor, an X, p. 538 : « Le Citoyen Bory Saint-Vincent commence la lecture d'un Mémoire sur les Montagnes volcaniques de l'isle de la Réunion. »

23 thermidor, p. 548 : « Le Citoyen Bory Saint-Vincent termine la lecture de son Mémoire sur les volcans de l'île de la Réunion qui est renvoyé à l'examen des Citoyens Desmarets et Gillet-Laumont. »

(2) La date de l'apparition de ce volume est donnée par la mention suivante des *Procès-verbaux*, vol. III, p. 151, pour la séance du 21 brumaire, an XIII, qui indique en outre quelle situation occupait Bory de Saint-Vincent à l'état-major du camp de Bruges.

« M. Bory de Saint-Vincent, adjoint près le général Mathieu Dumas, écrit pour présenter à l'Institut la relation de son voyage avec le capitaine Baudin. Trois volumes et un Atlas. M. Desmarets rendra un compte verbal de cet Ouvrage. »

Les adresses portées sur les lettres de Thore à Bory complètent les indications fournies par la correspondance de ce dernier sur sa situation militaire : 24 brumaire, an XII, capitaine adjoint à l'état-major général, département de la Lys, Bruges; 25 frimaire, an XIII, au camp de Bruges.



marche triomphale de la Grande Armée à travers l'Europe, puis dans les périlleuses campagnes d'Espagne et enfin dans cette douloureuse retraite des Pyrénées par laquelle le territoire national fut ouvert à l'invasion.

Ses lettres de l'année 1805, datées de Dunkerque, nous le montrent pensant beaucoup à Paris, à ce qui s'y passe, s'émouvant de médisances suscitées par le bruit fait autour de ses deux livres. Il souffre du froid, de l'humidité, regrette les tropiques et bâtit des plans de voyages lointains et merveilleux, non sans songer à leur réalisation.

« Pour que notre voyage aye lieu sur le grand et beau plan que je vous communiquerai, il faudrait que des puissances l'étayassent. Je suis assez sûr de quelques personnes importantes. Il n'y manquerait que madame Bonaparte à laquelle je n'ai pas voulu dans le temps que l'on remit mon [ouvrage] que vous devez avoir et à laquelle je le remettrai moi-même, si je vais à Paris... Je voudrais avoir un ouvrage à donner au public pour le dédier à la Souveraine, ce qui serait d'un bon effet, mais je ne le puis (1) ».

En attendant, il presse son éditeur de lui adresser un vélin destiné à l'empereur.

Le travail accablant auquel il est astreint montre que l'on ne s'endormait pas au camp de Boulogne.

« Jamais vie n'a été plus errante que la mienne. Mais cela me convient, car jamais je ne me suis si bien porté. Toujours à cheval et en chaise de poste. Reviens-je de Boulogne, je pars pour Flessingues, pour Gand, pour Bruges, etc. »

Bientôt l'armée s'ébranle. Napoléon va jeter sur le Rhin les cent et quelques mille hommes exercés réunis sur les bords de la Manche.

« Je voudrais, mon cher Dufour, écrit Bory, le 25 septembre de Mayence, que vous prissiez une carte de géographie, et que vous suivissiez la route que j'ai tenue depuis la lettre du dernier mois, d'Ambleteuse à Boulogne, Calais, Dunkerque, Ostende, Bruges, Lille, Gand, Bruxelles, Louvain,

---

(1) Dunkerque, 29 floréal, an XIII (Lauzun, p. 77).

Namur, Luxembourg, Thionville, Trèves et enfin Mayence, où grâces à Dieu je m'arrêterai au moins assez de temps pour y recevoir de vos nouvelles. »

Mais déjà le Rhin est franchi et, le 9 octobre, il mande d'Aichach en Bavière :

« Nous volons : sept, dix, douze lieues par jour ne nous étonnent pas. Il n'y a que dix jours que nous avons quitté Mannheim; voyez sur la carte la route que nous avons parcourue. Les Autrichiens fuient devant nous comme des levrauts. Il paraît qu'ils veulent se rallier derrière l'Im [Inn] avec les Russes, où nous allons les rosser, mais je dis les *rosser supérieurement*. Vous devez bien penser qu'à cheval jour et nuit, nous n'avons guère le temps d'observer le pays. Dès que nous avons une minute, nous dormons ou mangeons; encore si nous dormions ou mangions bien; mais c'est ce qui n'arrive pas tous les jours. Regardez donc ma lettre comme une grande preuve d'amitié, car je la prends sur mon sommeil, et dans deux heures, c'eût été mon dîner. »

Et encore, du 5 novembre, de Steyer, en Autriche, après la traversée du Danube, de l'Isar, de l'Inn et de la Salza :

« Grâce à quelques coups de canon jetés d'une rive à l'autre, à quelques ponts réparés sous la mousqueterie de l'ennemi, nous voilà maîtres de Traun et de l'Enns, dernières rivières qui couvraient Vienne où je compte être dans cinq ou huit jours, si la victoire continue de guider nos pas et si le dieu Pan veut bien pendant encore une semaine demeurer chez MM. les Autrichiens auxquels il fait faire les plus belles sottises militaires qui jamais aient été faites... Je fus tout ce temps détaché au grand quartier général et en mission près de Sa Majesté et du ministre. Je dus à cette corvée vraiment pénible et qui me valut près de deux jours sans rien manger, de voir la ville d'Augsbourg, tout le Burgau et Ulm. Je lui fus encore redevable de me trouver à toutes ces belles affaires qui ont ruiné l'armée de M. Mack. Le pont de Kunsbourg [Gunsbourg], le bois d'Elkingen [Elchingen], les champs de Wertingen et de Mémingen [Memmingen], sont remplis des



cadavres de trois à quatre mille ennemis qui nous ont valu près de 50.000 et quelques mille ennemis [prisonniers]. »

Un mois plus tard, le 19 novembre, c'est de Vienne qu'il donne de ses nouvelles à son ami :

« Les Autrichiens ressemblent à la neige qui couvre le monde et qui disparaît aux rayons du soleil. Nous n'avons eu qu'à nous montrer; après nos deux ou trois premiers combats, c'était une chose curieuse que de voir fondre ces grands corps devant des poignées de nos soldats. Le jour où nous sommes entrés à Vienne, je n'en croyais ni mes yeux ni la réalité. Figurez-vous cent mille hommes qui pendant deux ans ont fait connaissance à Boulogne et Ambleteuse, et qui en deux mois se retrouvent tous réunis à 4.000 lieues de là, dans une capitale où nous sommes aussi tranquilles qu'à Paris, où depuis huit jours nous ne nous douterions pas qu'on est en guerre... Notre brave général Oudinot est blessé, ainsi que vingt de mes amis. Il n'y a que moi qui, malgré la meilleure volonté possible, ne puisse obtenir les honneurs de la blessure. Enfin la volonté de Dieu soit faite en toute chose. »

Il était à Austerlitz, puis, au lendemain de la paix de Presbourg et de l'évacuation de Vienne, il reçut l'ordre d'étudier le théâtre des opérations, de dresser des plans, des cartes et de recueillir des documents sur l'historique de l'armée. Cette mission lui fit parcourir les montagnes de la Styrie, les salines du Kammergut et traverser le Tyrol; il se disposait à rentrer en France quand, brusquement, la coalition de la Prusse et de la Russie ouvrit la campagne de 1806. Bory la fit comme capitaine titulaire au 5<sup>e</sup> dragons.

Nous le retrouvons le 7 novembre à Frankfort-sur-l'Oder.

« Jetez les yeux sur une carte d'Europe, mon cher ami, mande-t-il à Dufour; voyez qu'il y a quarante jours bivouaquant, manœuvrant, nous battant, je suis arrivé sur les bords de l'Oder; que demain nous entrons en Pologne et vous ne m'accuserez pas de négligence à votre égard. Je pense tous les jours à vous; je voudrais vous écrire; mais on part le matin à quatre heures, on arrive à dix dans les champs où l'on doit coucher; on traverse les villes sans s'y arrêter; on

n'a que peu d'heures pour dormir. Il est difficile de se livrer à ses penchants les plus chers; les miens seraient de m'entretenir avec vous, de vous écrire le pays que je parcours, nos opérations militaires, nos succès brillants, nos courses hardies auprès desquelles la campagne dernière n'est que jeux d'enfant... J'admire mon bonheur; tout est frappé autour de moi, je reste... J'en conclus que le ciel me destine au voyage du tour du monde et au miracle de vous désirer à le faire avec moi. »

On voit que le rêve de Dunkerque n'était pas dissipé. Longtemps il combattit en Pologne, puis il fit toute la campagne de Prusse, la campagne d'Iéna.

Ses dernières lettres sont mélancoliques, il est mécontent. Détaché à l'état-major général de Murat pour diriger un grand travail topographique, il se plaint de son sort en ces termes : (1)

« Vous voyez que depuis la guerre, on m'emploie de toutes les façons; on me confie tour à tour l'épée, la plume, le graphomètre, les pinceaux. Tout cela me donne bien de la peine et pas un profit, parce que sans cesse occupé de mon affaire, je n'ai le temps ni d'aler tenir l'étrier d'un chef, ni d'aler voir si le diner est prêt, ni d'accompagner les puissants à la chasse... Quoi qu'il en soit, tout cela m'est indifférent parce que c'est pour moi que je sers, que mon but est rempli, puisque je vois les événements qu'il m'importe de connaître. J'ai pris fermement le parti de renoncer aux sciences pour les autres et à courir après des grandeurs dont on ne retire aucune satisfaction. »

Ce serment de ne plus écrire fait par cet homme atteint d'une continuelle démangeaison de la plume était une caractéristique des jours de marasme ou de mauvaise humeur; mais ceux-ci duraient peu.

A Berlin, Bory reçut, en janvier 1808, l'ordre de partir pour l'armée du Portugal. Il arriva deux mois plus tard à Paris, où, le 20 juin, il fut élu correspondant de la première

---

(1) Stargart en Poméranie, 11 octobre 1807 (Lauzun, p. 131).



classe de l'Institut, pour la section de zoologie : il avait trente ans (1).

Les lettres écrites par Bory pendant ses campagnes de la Grande Armée le montrent faisant la guerre comme tout ce qu'il faisait, avec un entrain sans pareil, mais ne jugeant pas les exploits militaires en aveugle; la guerre lui apparaît comme une chose abominable (2) :

« Je n'y réfléchis pas, écrit-il un jour, que je ne sois furieux contre les rois qui, pour je ne sais quelles querelles, font répandre tant de sang et de larmes; et en vérité, si je n'avais pour eux un mépris philosophique, je crois que l'humanité me suggérerait tous ces sentiments contre eux... »

L'enthousiasme sans bornes témoigné à l'empereur par tant de ses compagnons d'armes, il le réservait, et sans courbe descendante, à la Botanique. Il combattait le sabre au poing et la boîte à herborisation en croupe; bien curieux devait être le contenu des cantines de ce capitaine de dragons ! Raconte-t-il une expédition à son ami, il assaisonne son récit de descriptions botaniques, telles que les suivantes (3) :

---

(1) Il est intéressant de rappeler dans quelles conditions se fit l'élection de Bory à cette place de Correspondant.

Le décret du 3 pluviôse, an XI (23 janvier 1803), modifiant les règlements de l'Institut national, avait prévu cent correspondants pour la Première Classe qui, en 1816, lors de sa dernière réorganisation, devait prendre le nom d'*Académie des Sciences*. Ces correspondants furent d'abord distribués en sections, mais les places qui devinrent vacantes par la suite furent remplies sans souci de spécialité. Cette méthode parut présenter des inconvénients, car, dès le 9 mai 1808, une Commission, composée de Cuvier, Laplace, Fourcroy, Legendre, Delambre proposa, sur un rapport de Cuvier, de revenir à la division en sections et de procéder en outre à une révision du nombre des places à attribuer à chacune d'entre elles, nombre variable et déterminé par l'importance relative attribuée à cette époque à chaque science. Les 96 correspondants existant alors furent répartis dans ces nouveaux cadres et les cinq places vacantes servirent à compléter les sections de Mécanique, de Chimie, de Zoologie et de Médecine. Le 13 juin de la même année, la présentation fut faite pour les quatre premières de ces sections et la Classe procéda à l'élection le lundi suivant (20 juin). Bory de Saint-Vincent fut le zoologiste choisi.

Dans ces circonstances, nos confrères se tinrent plus à la lettre qu'à l'esprit du nouveau règlement, car Bory de Saint-Vincent n'avait alors à son actif, en fait de travaux de Zoologie, que quelques descriptions d'animaux, éparses pour la plupart dans ses deux livres de voyages.

(2) Steyer, Autriche, 14 brumaire, an XIV (1805) (Lauzun, p. 88).

(3) Aichac, Bavière, 17 vendémiaire, an XIV (*id.*, p. 85).

« Ici quelques plantes attirent mon attention. Dans les eaux, c'est le *Stratiotes aloides*; mais rien pour le dessécher. Sur les monts, c'est un genêt qui a les tiges comme ailées de feuilles décurrentes, le *Chrysoplenium alternifolium*, etc. Il y a une prelle dont les frondes sont composées. J'en mets une dans ma lettre... Adieu, mon ami, je n'en puis plus. Ma paille est prête, je vais dormir. »

Ou encore :

« Nous partons tout à l'heure. Demain, je compte sur une grande affaire générale... Voici une gentiane et une prelle qui partout percent la neige et que j'ai ramassées sous le feu bien vif d'une pièce de mitraille au pont de la Traun (1). »

Ces feuillets jaunis par le temps nous ramènent aux lettres arrivant du front au Muséum, presque chaque jour depuis plus de deux ans, apportant de naïves questions de poilus devenus naturalistes par occasion et qui charment les loisirs des tranchées en regardant autour d'eux avec un curiosité étonnée autant qu'amusée, minéraux, insectes ou cryptogames, avec lesquels ils vivent sous terre. Mais parmi eux se trouvent aussi de véritables naturalistes ayant abandonné le microscope pour le fusil dès que le Pays a été en danger et qui, à l'image de Bory, n'ont pas oublié, au milieu des pires épreuves, leurs études, joie et espoir de leur vie, dont tant d'entre eux ont fait à la Patrie le noble sacrifice. Ceux-là montrent que le courage, joint à cet enthousiasme scientifique qui galvanisait le vaillant capitaine dont je vous retrace la vie, est bien resté dans le sang français et n'est pas près de s'éteindre.

Mais à côté de cette analogie, que de différences nous révèle la correspondance de Bory de Saint-Vincent entre la plus grande des guerres et celles dans lesquelles il a combattu ! Quelle différence entre la lutte pour l'honneur, pour l'existence et la liberté qui dresse aujourd'hui notre Nation toute entière contre un envahisseur barbare et sans scrupules et la lutte de souverains et d'armées qui caractérisait les cam-

---

(1) Steyer, Autriche, 14 brumaire, an XIV (Lauzun, p. 87).



pagnes de 1805 à 1808 et laissait souvent les populations spectatrices passives ou bienveillantes pour le conquérant. Celui-ci, il est vrai, ne commettait pas de ces crimes impardonnables; il n'attentait systématiquement ni à leur liberté individuelle ni à leurs biens; il ne brûlait pas leurs bibliothèques et respectait ces monuments de pierre, chers et glorieux souvenirs du passé dans lesquels a comme cristallisé l'âme des peuples.

En Bavière, à Vienne, à Berlin, Bory est fêté par les botanistes et les zoologistes qui, à chaque étape, l'accueillent avec sympathie, lui font l'honneur de leurs collections, de leurs musées, nouent avec lui des relations d'amitié qui survécurent au naufrage de 1815. Écoutons sur cela Bory lui-même.

« Le bruit s'étant répandu dans ces derniers temps que j'étais à l'armée, j'ai reçu plus de trente lettres de divers savants. Celle qui m'a le plus flatté est celle de Wildenow; on ne peut être plus poli et plus galant (1). »

L'amitié pour lui de ce Prussien fut grande, elle nous paraît gênante aujourd'hui.

« Vous sentez qu'à Berlin j'ai vite été trouver Wildenow, qui, comme je crois vous l'avoir dit, m'avait écrit des lettres très aimables; il m'a conduit partout et par malheur nous n'avons pu rejoindre Humboldt qui me cherchait partout. Vous ne pouvez vous figurer ce bon Wildenow, homme excellent : sa femme fort aimable et encore passable — et ici une bouffée de souvenirs de la terre natale guide sa plume — dans le genre de Madame Latapie; c'est comme vous voyez, en faire l'éloge. Wildenow m'a fait l'accueil qu'il a fait à Linné; j'en rougis; ces gens là ont trop bonne opinion de moi. Il m'a donné ses ouvrages; je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil sur ses herbiers. Il a 19,000 espèces et m'a préparé un logement chez lui, pour me donner tout ce que je n'aurai pas dès que je repasserai dans la capitale. Il ne conçoit pas comment je suis militaire et a failli se brouiller avec moi, quand son fils, tirant par hasard mon sabre, l'a

---

(1) Hall sur le Kocher, 2 septembre 1806 (Lauzun, p. 104).

vu encore sanglant; mais j'ai réparé cette malheureuse impression, en l'assurant que je ne recherchais de l'avancement que pour pouvoir, par mon rang, être le chef d'une belle expédition dans laquelle j'irais lui chercher de belles plantes à la Nouvelle-Hollande, à Otaïti, au Pérou, etc., (1) ».

Cette lettre est datée du 7 novembre 1806, quatre semaines après Iéna. Combien tout cela est loin du manifeste des 93 !

En octobre 1808, Bory de Saint-Vincent quitte Paris comme attaché à l'état-major du maréchal Ney; il parcourt avec lui une partie de l'Espagne, chargé d'une mission de confiance, levant des cartes, gagnant l'estime de son chef qui va le prendre comme aide de camp, lorsque, se brouillant avec le roi d'Espagne, il part brusquement (octobre 1809) pour Paris.

Bory passe alors à l'état-major du général Soult; il fait la campagne d'Andalousie, se distingue au siège de Badajoz et particulièrement à la bataille de la Gebora, où il commande l'infanterie; il y est cité, proposé pour le grade de chef de bataillon et pour la Légion d'honneur. Il remplit ensuite une mission dans la Sierra Nevada (2).

---

(1) Frankfort, sur l'Oder, 7 novembre 1806 (Lauzun, p. 106).

(2) *Moniteur universel*, 1811, p. 342 :

Ordre du jour : (au camp devant Badajoz)... A. S. A. S. le prince de Neuchâtel et de Wagram, major général... « Je dois également des éloges à la conduite pleine de valeur des officiers de l'état-major général et de mes aides-de-camp, qui étaient à la bataille. M. l'adjudant-commandant Avry et les capitaines adjoints Bory de Saint-Vincent, et Lafite, se conduisirent avec distinction. La proposition d'admission dans la Légion d'honneur en faveur de ces deux derniers a déjà été faite à votre Excellence et le grade de chef d'escadron a été demandé pour M. Bory; j'ai l'honneur de renouveler ces demandes. »

*Maréchal, Duc de Dalmatie.*

Page 343 :

Ordre du jour (au camp devant Badajoz)... Prise d'assaut du fort Pardaleras, 22 février 1811... Bataille de la Gebora (passage sur la Guadiana, près du fort), ...cité entre autres le capitaine Bory Saint-Vincent.

Page 344.

A. S. A. S. le prince de Wagram et de Neuchâtel, major général.

12 mars 1811.

« ... je présente aussi de nouveau les demandes d'admission dans la Légion d'honneur en faveur de MM. les capitaines-adjoints Bory Saint-Vincent et Lafite, qui me sont aussi attachés, et que j'ai demandés pour aides-de-camp.

Le général en chef de l'armée du Midi,

Badajoz.

*Maréchal, Duc de Dalmatie.*



Les lettres écrites par lui dans cette période sont parmi les plus attachantes; jamais le récit de batailles et d'herborisations n'y fut plus enchevêtré. Il donne sur les opérations militaires force détails à travers lesquels on perçoit les rivalités des maréchaux et les signes précurseurs de la désorganisation militaire qui va bientôt s'accroître et conduire au désastre. En avril 1813, Soult est appelé en Silésie pour remplir les fonctions de colonel général de la garde impériale; Bory de Saint-Vincent, devenu lieutenant-colonel, traverse la France et l'Allemagne en chaise de poste pour le rejoindre à Dresde; il y accompagne partout l'empereur, ce qui, écrit-il, « a son bon et son mauvais côté ». Ses fonctions devaient être bien absorbantes pour qu'il ajoute : « Le croiriez-vous, je n'ai pas encore eu une minute pour aller voir les *musées, jardins de botanique*, professeurs, etc. »

Il prend part aux batailles de Lützen, de Bautzen, de Wurzen et de Reichenbach, reçoit enfin la croix, puis est réexpédié à l'armée d'Espagne. Mais il la trouve en déroute à la suite de la défaite de Vitoria; il arrive à Saint-Jean-de-Luz (1). La situation le remplit d'amertume.

« Il n'est plus permis de penser à forcer des gorges et des passages infranchissables et l'hiver se passera sur une défensive honteuse. Que d'extravagance ! Que de fautes ! Ce pays soumis il y a quatre ans, n'est plus à nous. J'avoue que rien ne m'a autant attristé que tout cela. »

Bientôt les événements se précipitent. Ce n'est même plus la défensive, Saint-Jean-de-Luz est évacué malgré ses puissants retranchements. Soult se défend pied à pied contre Wellington; il lui faut abandonner Bayonne, se retirer sur Toulouse. Bory écrit à son ami Dufour des lettres désolées, dans lesquelles sont relatés le désordre, l'indiscipline, qui détruisent l'armée et rendent inutiles les héroïques efforts du duc de Dalmatie.

« Faudra-t-il encore (2) que notre chère France soit enva-

---

(1) Saint-Jean de Luz, 4 septembre 1813 [Lauzun (supplément, p. 26)].

(2) Peyrehorade, 24 janvier 1814 (*Id.*, p. 44).

hie et que tous les peuples de l'Europe viennent la traiter comme nous l'avons fait d'eux ! Pour moi, je suis résolu de mourir plutôt que de le souffrir, mais je vois beaucoup de gens irrités contre le Gouvernement, qui dans l'ardeur de la vengeance veulent séparer sa cause de celle de la Patrie. C'est, dit-on, le cri général. Mais n'est-il pas impolitique. Il faut dire à l'ennemi avec Brutus :

Quand la cause commune au combat nous appelle.

Rome au sein de ses fils éteint toute querelle. »

Au milieu de ces combats, entrecoupés d'un accès de goutte et d'un accident de cheval, Bory calme ses patriotiques angoisses en mettant au net ses cartes d'Espagne, en fréquentant à Toulouse le botaniste Picot Lapeyrouse et surtout — est-il besoin de le dire — en récoltant force plantes.

Après la bataille de Toulouse, il est chargé par Soult d'organiser une colonne de partisans; enthousiasmé par la perspective d'une guerre de guérillas, il se jette dans la campagne avec l'intention de gagner Mont-de-Marsan. Il est à Agen, lorsqu'y arrive la nouvelle de l'abdication de Fontainebleau. Les habitants arborent les fleurs de lys et la cocarde blanche; la garnison proteste et refuse d'accepter le fait acquis. Les deux partis, surveillés par les Anglais, qui campent aux portes de la ville, sont sur le point d'en venir aux mains. Bory s'interpose et obtient que « les bourgeois demeureront au blanc, et les militaires aux trois couleurs jusqu'à ce qu'on aye des nouvelles certaines (1). »

Pendant trois jours, il maintient l'équilibre dans ce milieu aux passions surchauffées et, grâce à lui, sa ville natale évite l'horreur de cette guerre civile dont le spectre agile ses nuits et va le poursuivre encore de long mois.

Ici se termine véritablement la carrière militaire de ce lieutenant-colonel de trente-six ans et commence sa courte carrière politique.

---

(1) D'intéressants détails sur les événements d'Agen et sur le rôle de Bory sont donnés par M. Lauzun dans sa brochure *Florian et ses bandes de partisans en 1814 et 1815*. Agen, 1907.



— Devenu ministre de la guerre, le maréchal Soult l'appela bien au dépôt des cartes, mais il ne devait plus quitter son bureau. Ses nouvelles fonctions, encore qu'absorbantes, ne l'empêchèrent pas d'ailleurs de continuer ses chères études, ni surtout d'aiguiser sa plume et d'écrire dans le *Nain jaune* d'ardents articles pour l'armée et contre ses détracteurs.

Le débarquement de Napoléon à Fréjus vint interrompre cette crise littéraire. Bory, qui a horreur des Bourbons, se déclare ouvertement pour l'Empereur. Dès la promulgation de l'Acte additionnel, il publie un petit opuscule : *Examen de l'Opinion publique sur la Constitution*, dans lequel sont conseillées des modifications libérales et préconisée l'union sacrée, dont l'idée maintes fois revient sous sa plume.

« Cependant, l'ennemi nous menace. Gardons-nous de nous égarer dans de vaines disputes, et craignons de nous diviser. Voilà bien ce que disent les amis de la Patrie. »

Aux élections du 15 mai, ses compatriotes, reconnaissants des services rendus l'année précédente, l'envoient à la Chambre comme représentant du Lot-et-Garonne.

Bory de Saint-Vincent n'était pas de ceux qui dans une assemblée se peuvent contenter de l'inaction et des rôles muets; aussi ne tarda-t-il pas à prendre une certaine influence dans le camp des libéraux. Dès la première heure, pressentant le danger, il fut parmi les irréductibles adversaires de Fouché (1).

Désigné avec quatre de ses collègues (30 juin) pour une mission à l'armée du prince d'Eckmühl, cantonnée à la Villette et à Belleville, il lit à la Chambre, le 1<sup>er</sup> juillet, un courageux rapport dans lequel il proteste contre les bruits tendancieux mis en circulation sur les troupes dont il proclame le bon état et l'enthousiasme patriotique; puis, désignant d'une façon transparente le duc d'Otrante, il dénonce « une

---

(1) Dans la séance du 23 juin, qui suivit l'abdication de l'Empereur, Bory de Saint-Vincent interrompit par cette apostrophe Dupin qui combattait la proposition de proclamer Napoléon II : « Que ne proposez-vous la République ? » (*Moniteur universel*, séance du 24 juin). Voir aussi Henry Housaye (1815, *La seconde abdication, La Terreur Blanche*, Paris, 1905, p. 92).

main invisible préparant la trahison », et s'élève avec indignation contre le projet d'ouvrir Paris aux Alliés sans tenter la fortune des armes.

Nous qui avons vécu, il y si peu de mois, les heures sombres de l'approche de l'ennemi jusqu'à nos portes et avons entendu les sinistres rumeurs dont elle fut accompagnée, nous ne pouvons sans émotion lire la véhémence apostrophe de Bory disant à ses collègues :

« Loin de moi l'idée de voir la Ville de Paris exposée aux horreurs d'une défense, mais il ne faut pas prendre une attitude suppliante quand il y a encore des hommes qui savent, qui peuvent et qui veulent comprendre. Il ne faut d'ailleurs pas prendre Paris pour la France entière... Nul doute que la précipitation avec laquelle on a cherché à entraîner la capitale dans de fausses démarches ne prouve combien la main invisible sent la nécessité d'enlever d'emblée la plus funeste des mesures; elle sent que si vous gagniez huit jours, tout est perdu pour la cause qu'elle sert. »

Il fait ensuite un saisissant tableau de la réaction menaçant la France « si on parvient à imposer le chef des Bourbons », puis conclut à ce que le Parlement prenne des dispositions catégoriques et que les gardes nationaux soient appelés à l'honneur de combattre aux barrières de Paris avec l'armée régulière.

« Je demande enfin, dit-il en terminant, qu'il y ait constamment cinq représentants à l'armée, non pour se mêler des mouvements et de ce qui s'y passe, mais pour que l'univers apprit que vous ne connaissez rien de plus beau que de mourir pour la Patrie. »

La Chambre vota l'impression, l'envoi aux armées et à la province, l'affichage à Paris de cet énergique rapport (1) qui

---

(1) Bory de Saint-Vincent avait remplacé le général Poujet dans la Commission qui dut se rendre aux avant-postes, si l'on en juge par l'anecdote relatée par le capitaine Coignet : Bory, témoin du combat de celui-ci avec un officier prussien, le fit nommer officier de la Légion d'honneur par le Gouvernement provisoire. (LARCHEY, *Cahiers du capitaine Coignet*. Paris, 1883, p. 412-413 et 462.)

Henry Houssaye a consacré à ce rapport quelques lignes (*Op. cit.*, p. 275);



ne lui donna pas toutefois la clairvoyance, l'énergie et le courage dont elle manquait si complètement. Fouché put à son aise parachever ses troubles manœuvres par lesquelles bientôt la capitale fut ouverte aux Alliés et à Louis XVIII.

Le roi ne tarda pas (24 juillet) à signer une ordonnance enjoignant à « 38 individus » suspects de quitter Paris dans les trois jours et de se rendre en province pour y rester jusqu'à nouvel ordre sous la haute surveillance de la police. Quelques-uns de « ces individus » s'appelaient Soult, Excelmans, Bassano, Marbot, Lazare Carnot, Lamarque; Bory de Saint-Vincent ne fut pas oublié; il se trouvait en glorieuse compagnie. Il se cacha à Montmorency, non sans avoir emporté son herbier.

Tout en faisant imprimer clandestinement la *Justification de sa conduite politique*, il mande comme de coutume à ses amis de lui envoyer des plantes et leur détaille par le menu ses récoltes botaniques. Il attend son sort des Chambres; « elles sont bien mal composées, dit-on, écrit-il à Dufour. Je n'en sais rien, mais si j'avais un conseil à leur donner, ce serait de ne pas vouloir nous ramener à 1572 et à ces scènes de barbarie où les guerres civiles étaient devenues à la mode. »

Dès le mois de décembre (le 9), ces chambres l'exilaient (1) et une loi du 12 janvier 1816 fixait la destinée des 38. Tristement, Bory dut quitter son pays qu'il aimait si passionnément. Au delà des frontières, pendant plusieurs années, il allait être poursuivi par la haine de la police royale.

---

il les termine par une appréciation : « les paroles de Bory de Saint-Vincent tombèrent dans un silence de glace » me paraissant en contradiction avec le fait que l'impression et l'affichage du rapport de Bory furent votés par la Chambre (voir *Moniteur universel* du 1<sup>er</sup> juillet 1815, p. 758).

Bory reprit la parole les 5 et 6 juillet, et dénonça un complot royaliste; il obtint à ce sujet l'envoi au Gouvernement d'un message bien inutile, car le soir de ce même jour, Fouché, *Chef du Gouvernement provisoire*, avait en poche sa nomination de Ministre de la police signé par le roi (voir Housseye, *Op. cit.*, p. 319). La capitulation de Paris, non encore officielle, avait eu lieu le 3 juillet; l'entrée de Louis XVIII se fit le 8.

(1) Lors de la réorganisation de l'Institut en 1816, Bory de Saint-Vincent ne fut pas exclu de l'Académie des Sciences comme Lazare Carnot et Monge, mais son nom cessa de figurer sur l'*Annuaire* de l'Institut de 1817 à 1819.

A peine arrivé à Bruxelles, en effet, il reçoit l'ordre d'en partir; il se cache dans les carrières de Maestricht qu'il explore et dont il lève le plan utilisé plus tard pour son *Voyage souterrain ou description du Plateau de Saint-Pierre*. Il vit ensuite pendant quelque temps caché à Liège et y fait imprimer (1) sous le voile de l'anonyme, un singulier ouvrage « *Lamuel ou le Livre du Seigneur*, traduction d'un manuscrit hébreu exhumé de la Bibliothèque ci-devant impériale, histoire authentique de l'empereur Apollyon et du roi Béhémot par le Très Saint-Esprit ». De courtes citations, empruntées aux livres sacrés, lui ont servi à retracer l'histoire de l'Empire et de la Restauration, à prophétiser la punition sévère du mauvais roi et son remplacement « par un prince qui établira son règne par la justice ». Ce petit livre, devenu introuvable débute par une préface dédiée à Châteaubriand, dans laquelle est spirituellement mystifié l'auteur du *Génie du Christianisme* : elle est accompagnée d'une lettre de Châteaubriand, montrant que Bory, parfois précurseur dans des questions scientifiques, l'a été aussi des auteurs de « A la manière de ».

Chassé des Pays-Bas, il se rend à Berlin (juin 1816), où, sur l'instigation de Humboldt, le roi de Prusse lui offre l'hospitalité (2). Le désir de se rapprocher de France le ramène bientôt à Aix-la-Chapelle dont il dresse le plan; mais au moment de le publier, sur des instructions de Paris, il est encore une fois expulsé. Il demande ses passeports pour l'Amérique, on les lui donne pour la Bohême (3).

Sa correspondance permet de le suivre à travers ces pérégrinations; ses persécuteurs n'y sont pas ménagés : l'on y

---

(1) C'est à la même époque, le 18 décembre 1816, que fut représentée au théâtre de la Gaîté, sous le nom de Merle et Ourty, une comédie intitulée la *Lille Grenadier*, accompagnée de couplets que Querard (*La France littéraire*, t. VI, p. 73) attribue (en 1827, c'est-à-dire du vivant de l'intéressé) à Bory de Saint-Vincent.

*Le mariage par billet de logement* est une autre comédie que Bory de Saint-Vincent aurait fait jouer au théâtre de Seville en 1822 (cf. Andrieu, *Bibliographie de l'Agenais*).

(2) On raconte que Bory fut à Magdebourg l'hôte de Carnot.

(3) Aix-la-Chapelle, 24 septembre 1817 (Lauzun, p. 190).



voit, en outre, que ses malheurs ne lui font oublier ni la botanique ni la littérature.

« Si jamais *Fouché* vous propose d'assurer ses oreilles, je vous engage à n'y pas compromettre vos fonds, mande-t-il à Dufour (1).

« Au reste l'histoire naturelle a été ma consolation; j'ai herborisé en rôdant, ramassé quelques plantes et des cailloux, travaillé de toutes mes forces. Quand j'étais fatigué, je faisais des vers et les faisais insérer, en sortant, dans quelques journaux des villes d'où je partais, de sorte que ces vers donnant l'éveil à la police la mettait en l'air et sur les dents, quand j'étais loin. Vous ne sauriez croire combien ce manège m'a diverti. »

Plus tard, il revint sous un nom d'emprunt à Bruxelles, où l'on consentit à le laisser en repos. De Paris, ses amis l'engageaient à demander sa grâce; il s'y refuse avec indignation, il veut « justice et non point de pardon. »

Le 14 décembre 1819, le chargé d'affaires de France à La Haye annonçait à Bory le vote d'une loi d'amnistie et la promulgation d'une ordonnance permettant aux derniers des 38 de rentrer en France, à condition de prêter serment et d'indiquer un lieu de résidence. Et Bory de répondre (2) :

« Ce n'est pas à une *grâce*, mais à un acte de justice, seulement un peu tardif, que je crois devoir mon rappel. En conséquence, ne pensant pas rentrer dans ma patrie pour y demeurer en surveillance, je ne puis répondre à cette partie de votre lettre, où vous me priez de *vous faire savoir le lieu où je compte me rendre*. Je pars demain 30 décembre pour la France d'où j'étais exilé, sans jugement, depuis quatre ans. C'est le seul renseignement que je puisse donner sur mon arrivée. »

Le gouvernement eut le bon esprit de ne pas insister et ce fut la fin des persécutions.

---

(1) Octobre 1817 (Lauzun, p. 192).

(2) (Lauzun, p. 214). Le brouillon de cette réponse est écrit de la main de Bory sur le verso de la lettre du Comte Roger de Caux, chargé d'affaires de France à La Haye.

Bory rentra à Paris pour s'y installer et mettre de l'ordre dans ses affaires dont la principale fut de réunir et de classer son herbier dispersé chez des amis fidèles.

— Cette période d'exil fut le début de la plus grande activité intellectuelle de Bory de Saint-Vincent. A Bruxelles, il s'était associé au chimiste belge Van Mons et à l'exilé français Drapiez pour créer un important périodique, les *Annales générales des Sciences physiques*, consacré aux sciences naturelles, chimiques et physiques. Six volumes parurent de 1819 à 1821. Pour l'illustrer, il se mit au courant des procédés lithographiques alors tout nouveaux et il semble avoir exercé une certaine influence sur le développement de cet art en Belgique.

Lorsque la faillite de l'éditeur interrompit cette entreprise, Bory se mit à la tête d'un *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle* en dix-sept volumes qu'il mena à bien de 1822 à 1831 avec l'aide de nombreux collaborateurs habilement choisis, car parmi eux se trouvaient beaucoup de jeunes savants pour lesquels s'ouvrirent plus tard les portes de notre Académie (1). Il y écrivit d'innombrables articles; le développement de l'un d'eux constitua son *Traité de l'Homme*. Il termina le tome de l'Encyclopédie consacré aux Vers et resté inachevé par la mort de Bruguières, puis il rédigea avec Lamouroux et Eudes Deslongchamps le volume des Zoophytes de l'Encyclopédie méthodique.

Il fut le conseiller de Charles Nodier pour la partie botanique de son livre *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse* dont il dessina les planches (2).

---

(1) En particulier : Ad. Brongniart, A. de Jussieu, Richard, Audoin, Constant Prévost, Flourens, Delafosse, Geoffroy Saint-Hilaire, Lamouroux, Latreille; Arago, de Humboldt et Lacepède donnèrent aussi un petit nombre d'articles.

(2) Ce petit livre devenu fort rare a été imprimé à Paris (Barba, édit.) en 1821, 1 vol., (18cm), 331 pages. Dans son étude sur *Charles Nodier, naturaliste* [Paris (Hermann), 1911, p. 153], M. A. Magnin a donné les indications suivantes sur les relations de Bory et de Ch. Nodier :

« 2. *Herborisation en Écosse*. — Le Botaniste s'est révélé, une dernière fois, à l'occasion du voyage dans les montagnes de l'Ecosse (1820)... Nodier y observa sur les indications du Botaniste anglais, William Jackson Hoo-



Fort de ses souvenirs des campagnes de 1808 à 1813, il publia un Guide du voyageur en Espagne, une Carte d'Espagne, une Notice et une Carte sur l'Itinéraire du Chevalier de Triste Figure pour une édition de *Don Quichotte*, une Histoire des îles Ioniennes et bien d'autres choses encore.

La plupart de ces travaux avaient surtout un caractère alimentaire, si je puis m'exprimer ainsi (1) :

« Plaignez un forçat, écrivait-il un jour à l'une de ses amies (2), qui se trouve entre les mains des libraires et qui pour gagner sa demi-solde qu'on lui a refusée travaille à la feuille depuis 4 ou 5 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir et se couche après bien fatigué. Le dimanche même n'y met de relâche... »

Néanmoins, cet énorme labeur ne nourrissait pas son homme par ailleurs peu porté à l'économie; toujours réclamant, et en vain, l'arriéré de sa solde et toujours poursuivi par ses créanciers, Bory aboutit en 1825 à Sainte-Pélagie, retraite fort habitable et très propice à l'étude de la botanique, si l'on en croit l'intéressé qui y travailla beaucoup et s'est chargé de nous faire connaître et son genre de vie et les raisons pour lesquelles il s'obstinait à ne pas payer ses dettes (3) :

« Comptant sur un arriéré sacré qui m'est aussi indubitablement dû que ma légion, j'aimai mieux en l'attendant,

---

ker, les plantes les plus curieuses de ces régions; il fut aidé, pour leur détermination, par le naturaliste Bory de Saint-Vincent, dont il venait de faire la connaissance, et qui représenta, dans deux planches coloriées, les plus intéressantes de ces récoltes : « Il m'a aidé, dit Nodier, à débrouiller des notions presque effacées de ma mémoire, en me prêtant cette facilité d'observation et cette clarté d'analyse qui lui assignait un rang distingué parmi nos premiers naturalistes. » (*Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*, 1821, p. 9-10.)

(1) ... « nous espérons, en même temps, trouver dans ce travail les moyens de réparer honorablement la perte d'un traitement auquel semblaient nous donner droit des voyages scientifiques entrepris par ordre du Gouvernement en temps de paix, et le sacrifice de nos plus belles années consacrées au service de la nation pendant la guerre [*Dict. class. d'hist. nat.*, t. I, 1822, p. ix (Préface)]. »

(2) A M<sup>re</sup> Audier (Lauzun, p. 252).

(3) 20 septembre 1825 (Lauzun, p. 275).

m'adresser à de misérables usuriers et faire des sacrifices pour parer aux plus pressants besoins. L'arriéré payé aux Soult, aux Savari, aux Grouchy et autres personnages qui n'en avaient pas besoin, ne me l'a pas été. Les intérêts effroyables m'ont ruiné, abymé, écrasé, et j'ai pris le parti de déclarer qu'ayant déjà payé deux ou trois fois je ne payerais plus d'intérêts usuraires. On a profité des stupides dispositions de la loi pour me mettre la main au collet; j'ai déclaré que je me trouvais acquitté, et dès ce moment, dussais-je passer ma vie ici, je ne donnerai pas un sou. Je rends justice au bon cœur de mon ami Peyronnet [Peyronnet était alors ministre de la justice] qui m'a envoyé aussitôt offrir sa bourse. J'ai répondu que si j'acceptais, ma conscience m'obligerait tôt ou tard à payer un ami; mais que, croyant ne plus rien devoir, je n'acceptais pas... Me voilà donc avec le droit de bien mépriser les trois quarts de l'espèce humaine, bien revenu des illusions de la terre, bien désabusé, connaissant le cœur des bons parisiens à fond, tout à fait isolé, décidé à vivre pour moi seul et pour les miens, en droit d'être profondément égoïste, en un mot rendu en moi-même; d'ailleurs, depuis qu'il ne me faut plus payer des quatre à six cents francs par mois d'intérêts scandaleux, au-dessus de mes petites affaires, vivant bien, mangeant beaucoup, dormant à merveille, vivant avec les bons morts dont les rayons de ma bibliothèque sont richement garnis, et devenus Bénédictin par mes habitudes. Je n'ai besoin ni de consolations, ni de secours, ni de conseils, position la plus heureuse où je me suis jamais trouvé depuis mon arrivée sur cette terre de douleur avec laquelle je ne veux avoir d'autre rapport que la haine et le dégoût que m'inspirent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses mammifères habitants... »

Le régime de la prison n'était donc pas dur, mais il y manquait un peu de plein air et Bory le regretta au moins une fois, lorsqu'en juin 1827 arriva dans la capitale une girafe offerte à Charles X par le vice-roi d'Egypte, Méhémet Ali. C'était la première girafe venue à Paris; elle fut présentée au roi à Saint-Cloud. Tous les Parisiens défilèrent devant elle



au Jardin des Plantes; pendant plusieurs mois, elle fut à la mode, les cols et les chapeaux « à la girafe » firent fureur. Bory demanda, mais en vain, l'autorisation de sortir pour aller lui faire sa cour. Ne pouvant aller à la girafe, ce fut la girafe qui vint à lui: ses amis du Muséum la firent monter sur le Labyrinthe et, du toit de Sainte-Pélagie, le naturaliste prisonnier put la contempler tout à loisir avec une lorgnette de théâtre. Cette anecdote était racontée par Bory et elle se raconte encore autour de la maison de Buffon, je ne suis pas très sûr qu'elle soit exacte; mais, elle est assez jolie pour mériter d'être vraie.

Quant à la girafe, la fin toute récente de sa dépouille aura été émouvante. Morte, elle fut empaillée, puis un jour offerte au musée de Verdun. Elle a assisté, témoin inerte, à l'une des plus poignantes et des plus glorieuses épopées de notre histoire nationale. Alors que sous les obus allemands, les murs de Verdun mutilée, mais inviolée, chancellent, puis s'effondrent, elle dresse toujours son long cou au second étage de l'évêché parmi les débris de ce qui fut le musée de la cité à laquelle l'héroïsme de nos soldats a conquis l'immortalité.

En 1828, à la suite d'une aventure assez romanesque, moitié content, moitié maugréant, Bory sortit définitivement de prison pour marier l'une de ses filles.

Avec la liberté recommencèrent les soucis d'argent et à nouveau les volumes de succéder aux volumes; cartes et publications sur la géographie de l'Espagne, cartes accompagnant la Géographie physique de l'Encyclopédie méthodique laissée inachevée par la mort de Desmarets, in-quarto sur la Cryptogamie du Voyage de la Coquille, Résumé d'Erpétologie, etc.

— Mais bientôt allait se dessiner une dernière phase de la vie de notre confrère, celle de la direction de grandes expéditions scientifiques officielles.

A cette époque, la Grèce moderne commençait à faire parler d'elle.

Depuis plusieurs années, des comités philhellènes formés

de toute part en Europe et en Amérique soulevaient l'opinion publique en faveur des Grecs, cruellement opprimés par les Turcs et luttant pour la conquête de leur indépendance.

Le rêve d'une Hellade régénérée, surgissant de ruines séculaires, chanté d'abord par les poètes et illustré par les artistes, allait devenir une réalité. Une Triple Entente avait réuni la Russie, l'Angleterre et la France; la flotte alliée venait d'anéantir à Navarin les vaisseaux ottomans et égyptiens. Une fois encore, pour la conquête de la liberté des peuples — et sans escompter une problématique reconnaissance — la France avait offert le sang généreux de ses enfants; le général Maison venait de chasser les oppresseurs de la Morée.

Le gouvernement de Charles X, hanté sans doute par le souvenir de Bonaparte en Egypte, résolut d'organiser une grande expédition scientifique dans l'antique Péloponèse « pour explorer cette terre historique et interroger les souvenirs qu'elle conserve ». Tels étaient les termes mêmes d'une dépêche que, le 22 novembre 1828, le ministre de l'Intérieur, de Martignac, adressait aux secrétaires perpétuels des Académies des Inscriptions, des Sciences et des Beaux-Arts pour leur demander de réunir une commission chargée d'organiser la mission et de proposer pour la diriger un archéologue, un naturaliste et un architecte (1).

Bory de Saint-Vincent fut désigné, puis agréé comme chef de la Section des Sciences physiques. Parti au début de février, pendant huit mois, à la tête de six naturalistes, de plusieurs officiers géographes et d'une brigade topographique fournie par le corps expéditionnaire, il fut l'âme de la mission. Avec elle, il explora le Péloponèse et aussi les Cyclades, guidant, aidant et souvent remplaçant ses collaborateurs, décimés par la maladie (2); il réunit avec eux de précieuses

---

(1) Les commissaires furent Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire pour l'Académie des Sciences; Hase et Raoul Rochette pour l'Académie des Inscriptions; Hyot et Letronne pour celle des Beaux-Arts; Cuvier, président.

(2) Au procès-verbal (non encore publié) de la séance du 21 septembre 1829 de l'Académie est annexé un rapport de Geoffroy Saint-Hilaire au nom



collections de toute nature, qui vinrent enrichir notre Muséum national d'histoire naturelle et remplit, dans leur esprit aussi bien que dans leur lettre, les instructions ministérielles de ne pas s'attacher seulement « aux mouches et aux herbes », mais d'étendre les recherches « aux lieux et aux hommes ». Il recueillit en particulier d'intéressants documents photographiques.

De retour à Paris dans les premiers jours de 1830, il saisit bien vite la signification des événements précurseurs de la Révolution. Il acclama (1) les journées de Juillet qui faisaient triompher ses idées libérales et rétablissaient les trois couleurs sous lesquelles et pour lesquelles il avait si longtemps et si vaillamment combattu. Ses amis ne furent point ingrats; le maréchal Soult, redevenu ministre de la guerre, le réintégra dans l'armée avec le grade de colonel d'état-major et lui rendit au dépôt des Cartes la place d'où il avait été chassé en 1815.

A la suite de la dissolution de la Chambre des députés du 31 août 1831, le collège de Marmande offrit à Bory de Saint-Vincent le siège que briguait le vicomte de Martignac; il accepta, à la condition de ne pas s'occuper de l'élection, et il fut élu. Mais quelques semaines plus tard, regrettant peut-être le geste inélégant par lequel il avait supplanté l'ancien condisciple auquel il devait sa nomination de chef de la mission de Morée, désireux certainement de se donner tout entier à l'étude des matériaux réunis au cours de celle-ci, il renonça

---

d'une Commission dont faisaient partie Cuvier et Alex. Brongniart : on y trouve des indications sur les premiers résultats de la mission, qui comprenait en outre de Bory, directeur; Brullé, Pector et Sexlius Delaunay, zoologistes; Despreaux, botaniste; Virlet et Puillon-Boblaye, géologues et minéralogistes; les capitaines Peytier, Sevrin (et aussi Puillon-Boblaye) officiers géographes; Baccuet, peintre.

Au procès-verbal de la séance du 21 septembre figure un rapport signé Beudant et Brongniart (rapporteur) sur les travaux géologiques de Virlet. Un dernier rapport général fut fait le 13 juillet 1832 par L. Cordier qui avait remplacé Cuvier, décédé peu auparavant.

(1) Le dictionnaire des Parlementaires indique que pendant les journées de juillet, Bory combattit sur les barricades du Boulevard Saint-Germain et fut un des premiers à l'Hôtel de Ville.

pour toujours à la politique et envoya sa démission de député avant d'avoir été validé.

Il s'employa dès lors, et pendant plusieurs années, à la rédaction et à la publication de trois volumes consacrés à la Relation historique de son expédition, à la Géographie de la Morée, à sa Flore rédigée en collaboration avec son camarade de collège Chaubard. Il recruta au Muséum des collaborateurs pour composer un volume de Zoologie, pendant que ses compagnons de voyage, Puillon-Boblaye et Virlet, achevaient leur livre de Géologie et de Minéralogie pour lequel, lui aussi, avait recueilli d'utiles observations.

Les quatre beaux volumes in-folio de cet ouvrage font bonne figure à côté de ceux, si remarquables, dus aux sections d'Archéologie et d'Architecture. Ils ont apporté une première vue d'ensemble sur la Flore et la Faune d'une intéressante région méditerranéenne et, malgré de nombreux travaux de détails plus récents, la question n'a plus été traitée à un point de vue aussi général.

La partie géologique consacrée à un champ d'étude jusqu'alors inexploré est particulièrement importante. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé avant que la tâche de Puillon-Boblaye et de Virlet ait été reprise par un Allemand. Et l'on peut proclamer aujourd'hui, en toute sincérité, que l'œuvre de nos compatriotes, si elle est démodée pour ce qui concerne les formations anciennes, est restée supérieure à celle du professeur Philipson. Elle est de celles qui honorent le plus la Géologie française.

Le succès de l'expédition scientifique de Morée eut un grand retentissement et valut à Bory de nombreuses distinctions : en 1834 (17 novembre), il fut élu membre libre de l'Académie (1), en remplacement de l'ingénieur Gillet de Laumont

---

(1) En 1829 (18 décembre), la mort de Lamarck avait laissé vacante une place dans la section de Botanique. Dès son retour en France, Bory de Saint-Vincent fit une campagne ardente pour obtenir sa succession : des lettres à Cuvier conservées à la Bibliothèque de l'Institut ont rapport à cette candidature qui fut malheureuse. Bory n'obtint que 6 voix contre 29 à Auguste de Saint-Hilaire qui fut élu, 11 voix à Adolphe Brongniart et 9 à Adrien de Jussieu [*Procès-verbaux*, séance du 8 mars 1830 (non publié)].



et, quatre ans plus tard, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur lui était remise au titre de membre de l'Institut et sur la proposition du Ministre de l'instruction publique.

Mais déjà la vie sédentaire à Paris pesait à notre confrère. Les progrès de la conquête de l'Algérie lui firent concevoir le projet d'une vaste exploration scientifique de l'Afrique du Nord française; à force d'insistance, il sut y intéresser le Gouvernement, et celui-ci, en juillet 1838, chargeait encore une fois l'Académie des Sciences de dresser un programme et de choisir les savants les plus aptes à la réaliser (1). L'année suivante, Bory était nommé Chef de la Commission scientifique qui, de 1840 à 1842, à la suite de nos armées victorieuses, explora avec succès notre nouvelle colonie. Il ne se contenta pas de son rôle de directeur, mais donna de sa personne sans compter et, comme à l'ordinaire, récolta une quantité énorme de plantes.

Entre temps, l'heure douloureuse de la retraite avait sonné pour lui et lorsqu'il fallut rentrer en France, Bory de Saint-Vincent, à peu près réduit à sa pension de colonel, dit tristement un dernier et définitif adieu à la vie plus large, aux grandes randonnées scientifiques et à ce brillant soleil de Blidah qui avait illuminé les dernières années de sa carrière active.

Réinstallé à Paris, il s'employa à préparer la publication des travaux de la commission scientifique de l'Algérie. Les documents conservés aux Archives nationales montrent que l'âge n'avait en rien épuisé son ardente combativité; sa der-

---

(1) *Comptes rendus*, t. VII, 1838 (séance du 23 juillet) :

Rapport de la Commission chargée sur l'invitation de M. le Ministre de la Guerre, de rédiger les Instructions pour une Mission d'exploration scientifique de l'Algérie :

	Pages
Zoologie (Duméril) .....	137-139
Botanique (Ad. Brongniart) .....	139-142
Géologie (Elie de Beaumont) .....	142-182
Géographie et Topographie (Bory de S'-Vincent)... ..	182-186
» (Serres) .....	187-197
Hydrographie et Marine (de Freycinet) .....	197-198
Industrie (Séguier) .....	198-201
Mécanique indigène (Poncelet).....	201-203

nière campagne, il la mena contre les bureaux du ministère de la guerre, qui lui réclamaient, avec une insistance croissante, l'exécution de l'imprudente promesse d'achever en quatre ans une œuvre que ni lui ni les plus actifs collaborateurs ne pouvaient mener à bien dans un délai aussi court.

Il ne vit que les premiers fascicules de l'œuvre commune; celle-ci constitue neuf gros volumes dont l'apparition s'échelonna de 1844 à 1867; leurs auteurs ne se grandirent point en ne mentionnant même pas sur le titre de l'ouvrage le nom du chef qui avait été l'instigateur de la mission et avait su rendre possible sa réalisation. Bory a droit à une tardive réparation.

Peu à peu, miné par une grave affection cardiaque, il dut se confiner de plus en plus dans son petit appartement de la rue de Bussy, où il passait ses journées à classer son cher herbier et à recevoir les nombreux amis fidèles qu'il aimait à grouper autour de lui.

Ce fut le 26 décembre 1846 que pour toujours cessa de battre ce cœur qu'avait soulevé tant d'enthousiasmes et qui avait battu pour tant de nobles causes (1).

Je vous avais annoncé, Messieurs, le récit d'une existence bien remplie, je crois avoir tenu ma promesse; il me reste à vous montrer ce que fut notre confrère comme botaniste, comme zoologiste et anthropologiste, et aussi comme géographe et géologue.

(à suivre).

---

(1) Dans son livre, *Les excentriques* (Paris, Michel-Lévy, 1852), Champfleury raconte que huit jours avant la mort de Bory, alors que celui-ci était en conférence avec son notaire auquel il dictait son testament, « l'Apôtre Jean Journet », en tournée chez les notabilités de Paris, força sa porte et, devant le notaire ahuri, se mit à exposer les théories sociales de Fourier. Bory entra en discussion avec l'illuminé qui finit par déguerpir, non sans avoir arraché une souscription au moribond.

---



# LE GRAND ERRATUM

## OU COMME QUOI NAPOLEON N'A JAMAIS EXISTÉ

---

Nos lecteurs connaissent-ils le texte du *Grand Erratum*, cette fantaisie paradoxale, si curieuse, où notre compatriote Jean-Baptiste Pérès cherche à prouver comme quoi Napoléon n'a jamais existé ? — Certes la thèse n'était pas banale, soutenue surtout vingt ans seulement après la mort du héros national. Aussi la publication de cet opuscule, petit in-32 de 45 pages, sorti pour la première fois, à Agen, en 1835, des presses de la maison P. Noubel, sous le voile de l'anonyme, obtint-elle un succès colossal. De nombreuses éditions suivirent. D'abord, la deuxième, toujours anonyme d'après J. Andrieu, parue dès l'année suivante 1836 à Paris, chez J.-J. Risler, petit in-32, accompagnée d'une préface de Pétrus Borel. Puis, une troisième, en 1838, sous le titre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou Grand Erratum, source d'un nombre infini d'errata*, etc., par J.-B. Pérès, A. O. A. M. (Paris, J.-J. Risler, 1838, in-18 de 23 pages), dont les quatre majuscules, suivant le nom de l'auteur, exercèrent vainement la sagacité des bibliographes de l'époque et que J. Andrieu, dans sa *Bibliographie générale de l'Agenais*, traduit par Ancien Oratorien, Ancien Magistrat, « qualités, qui, nous allons le voir, appartenaient en effet à Pérès ». En 1858 cette édition fut reproduite, mais sans la préface. Une nouvelle édition du *Grand Erratum* fut donnée en 1861, par M. Fréd. Monod, publiée chez Ch. Meyrueis, in-32 de 32 p., réimprimée en 1864.

On la trouve encore dans plusieurs Recueils, tels que la *Bibliothèque Passard*, « où sous le titre d'*Histoire populaire de Napoléon* », cette fantaisie figure avec l'*Histoire de Napoléon racontée par un vieux soldat*, de Balzac; puis, toujours d'après J. Andrieu, dans le drolatique *Musée pour rire*, de Philippon (Paris, 1840, in-4° Ill.), dans le *Manuel des questions actuelles* (décembre 1877. T. II), dans les *Annales de philosophie chrétienne*. T. XIII, etc.

Le *Journal de Lot-et-Garonne* l'avait déjà reproduite en partie dans le numéro du 9 juin 1836.

Cette brochure, du moins l'édition princeps que nous possédons est devenue extrêmement rare. De nos jours, croyons-nous, peu de gens la connaissent. Aussi nous estimons faire œuvre intéressante en la reproduisant ici *in extenso*, sûr qu'elle obtiendra le même succès de curiosité que celui que provoqua son apparition, dès les débuts du gouvernement de juillet.

Mais auparavant, rappelons très brièvement ce qu'était son auteur, et quels titres il avait à l'estime et à la considération de ses concitoyens agenais.

— Jean-Baptiste Pérès naquit le 15 décembre 1752 à Valence-d'Agen, autrefois sénéchaussée d'Agenais. Il fit ses premières études au collège de Condom, dirigé par les Oratoriens, et il résolut d'y embrasser la vie religieuse. Il y fit son noviciat et il y professa même trois ou quatre années. En 1781, on le trouve à Agen. Mais il y demeura peu de temps, car il fut envoyé d'abord en Bretagne, puis à Lyon, où, jusqu'à la Révolution, il enseigna la philosophie, les mathématiques et les langues anciennes. Il était diacre quand la tourmente révolutionnaire supprima les collèges et les ordres religieux.

Forcé de rentrer dans son pays d'origine, Pérès essaya, mais en vain, de fonder pendant cette période une école libre à Condom. Ce ne fut qu'en 1796, lors de la fondation des Ecoles centrales que nous le voyons désigné pour faire partie de celle d'Agen et y enseigner les langues anciennes.

Au tome III (1876) de la *Revue de l'Agenais*; A. Magen, sous le titre *Souvenirs d'un Bibliophile*, consacre à J.-B. Pérès un article biographique des plus substantiels. Il s'étend principalement sur le rôle qu'il joua à l'Ecole centrale d'Agen, et donne d'intéressants détails inédits sur la formation, la grandeur et la décadence de cet établissement. Pour plus amples détails sur la vie et les occupations de Pérès à ce moment, nous y renvoyons nos lecteurs (1). Disons simplement qu'il y enseignait le latin, le grec, voire même l'hébreu, mais que pas plus que ses collègues, Saint-Amans pour l'histoire naturelle, Puissant pour les mathématiques, Lomet pour la physique et la chimie expérimentales, Godailh pour la gram-

---

(1) Voir également notre chapitre sur l'Ecole Centrale d'Agen, au tome I<sup>er</sup> p. 272-282 des *Couvents d'Agen avant la Révolution*, et également dans notre notice spéciale sur l'*Histoire du Collège d'Agen* (1888).



maire générale, Caylar pour la législation, Jarente pour les belles lettres, Parfait-Lumière pour le dessin, il ne parvint à capter l'attention publique.

Bien plus, accusé par ce dernier de ne pas observer le décadi, Pérès fut jugé, de ce fait, par le bureau de l'Instruction publique, indigne de continuer ses leçons et aussitôt révoqué; « attendu, dit l'arrêté, que les opinions philosophiques de ce citoyen s'accordent mal avec les principes d'un gouvernement républicain ». Cette disgrâce ne porta pas bonheur à l'École centrale d'Agen. Trois ans après elle disparaissait, ainsi d'ailleurs que toutes ses semblables de France, pour faire place aux Collèges et aux Lycées.

Sans position aucune, Pérès se retira chez son frère à Malause, où ses anciens élèves d'Agen, demeurés ses amis, le poussèrent à fonder une école libre. Mais la tentative fut au-dessus de ses forces comme de ses moyens. Il prit le parti de rentrer à Agen, et dès 1807 il se fit inscrire au barreau de cette ville. En 1811, un bonheur lui arriva. Très lié avec le baron Mouysset, ce dernier se le fit attacher comme son substitut, quand il fut nommé cette année procureur général. Il remplit très honorablement ces fonctions jusqu'en 1818, date de la retraite de son protecteur.

C'est à ce moment-là, en 1813, que Pérès entra comme membre résidant à la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, et qu'il y lut son premier travail, *Dissertation sur le miracle de Josué*, « dissertation, écrit Magen, ayant pour but d'établir que cet illustre chef du peuple hébreu connaissait le vrai système du monde et particulièrement la rotation de la terre sur son axe. »

De nouveau sans situation, Pérès retourna chez son frère à Malause. Il y resta jusqu'en 1826, époque où ses nombreux amis d'Agen le rappelèrent dans notre ville pour qu'il y prit la succession de Proché, comme bibliothécaire municipal. Il accepta ces modestes fonctions et les conserva jusqu'à sa mort arrivée le 4 janvier 1840. C'est durant ce laps de quatorze années qu'indépendamment du catalogue qu'il dressa de la Bibliothèque d'Agen, il consacra tout son temps à l'étude des lettres et de la philosophie, et qu'il écrivit et publia la plupart de ses ouvrages.

Ce fut d'abord, toujours d'après J. Andrieu, l'*Extrait d'un Parallèle historique qui, à l'aide du passé et du présent, pourra faire prévoir un grand avenir*. (Agen, imp. Quillot, 1831. In-18 de 16 p.), opuscule réédité en 1848 à Paris et extrait du grand ouvrage de Pérès, reste inédit : *L'Apocalypse dévoilée ou le Livre de l'avenir*

*appuyée du présent et du passé en matière religieuse et politique*, ouvrage qui devait former deux volumes in-4°.

Puis, le *Grand Erratum* paru en 1835, suivi, quatre ans après, en guise de supplément, du *Second écrit contre l'origine des Cultes de M. Dupuis*. (Agen, imp. P. Noubel, 1839. In-8 de 44 pages.

En 1839 également, l'*Explication du miracle de Josué* (Agen, Imp. P. Noubel, br., in-12), que l'auteur avait lu précédemment à la Société académique d'Agen.

Enfin, trois autres écrits, restés inédits, comme l'Apocalypse : 1° *Leçons du prophète Elie*; 2° *Lettres d'Eugène à Eudoxe*; 3° *Essai sur l'origine de l'astronomie qu'on a prétendu puiser dans cette haute science contre les saints livres*, travail analysé par Bartayrès dans le *Compte-rendu des Travaux de la Société académique d'Agen de 1834* (*Recueil de la Société*, 1<sup>re</sup> série. T. III, p. 28-31).

En écrivant le *Grand Erratum*, il ne faut pas croire que J.-B. Pérès ait voulu uniquement se livrer à une fantaisie purement paradoxale. Son but était plus élevé. Ainsi que le fait ressortir son éditeur P. Noubel dans l'article qui accompagne le texte principal et que nous reproduisons également, Pérès a tenu à faire, le plus spirituellement possible, la critique de l'ouvrage de Dupuis sur l'*Origine des Cultes*, en employant les mêmes armes que lui, c'est-à-dire en se servant « de rapprochements astronomiques et mythologiques qui sont ses moyens de prédilection et par lesquels ce malheureux auteur cherche à rendre douteux tout ce que nous avons de plus authentique et de plus respectable. »

On sait qu'il y a réussi au delà de toute espérance. Il est donc bien vrai l'*Horoscope des Destinées futures de l'Erratum*, que tirait déjà, dès la seconde édition, le *Journal de Lot-et-Garonne* dans son numéro du 2 février 1836 et qui est conçu en ces termes : « Ce petit livre ne sera pas un écrit éphémère. Il subsistera, parce qu'il sera utile, tant que l'ouvrage de M. Dupuis sera nuisible, c'est-à-dire jusqu'à ce que sa méthode soit discutée; ce à quoi le petit livre ne cessera de contribuer; et il pourra fort bien arriver que le pygmée en volume renversera le géant. »

« On voit où en est aujourd'hui le pygmée. Qu'est devenu le géant ? » ajoute J. Andrieu, dans son *Supplément*.

PH. LAUZUN.



## GRAND ERRATUM

Suivi d'un nombre infini d'Errata à noter dans l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle

(Agen, impr. P. Noubel, 1835) — (1<sup>re</sup> édition)

---

« Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le Soleil personnifié; et notre assertion sera prouvée, si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon le Grand est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux.

On nous dit :

- Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte;
- Qu'il était né dans une île de la Méditerranée;
- Que sa mère se nommait *Letitia*;
- Qu'il avait trois sœurs et quatre frères dont trois furent rois;
- Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils;
- Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service;
- Qu'il mit fin à une grande révolution;
- Qu'il triompha dans le Midi et qu'il succomba dans le Nord;
- Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira cet écrit en sera convaincu.

— Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes; or, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande et elle paraîtra encore bien moindre, si on remonte à la signification de ces noms, ou à leur origine.

Il est constant que le mot Apollon signifie exterminateur, et il paraît que ce nom fut donné au Soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs successives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agamemnom à Chrysès, prêtre du Soleil, comme on le voit au commencement de l'Iliade d'Homère; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts et qui auraient tout exterminé si, pour apaiser sa colère, on n'eut rendu la liberté à Chryséis, fille du sacrificateur Chrysès.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le Soleil fut nommé Apollon; mais quelle que soit la circonstance ou la cause qui ait fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or, Apollon est le même mot qu'Apoléon. Ils dérivent des *Apolluo απολλω*, ou *Apoleo απολειω*, deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apoléon*, il aurait le même nom que le Soleil et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom; car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé. Mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du Soleil. Oui, il y a une lettre de plus et même une syllabe; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était *Neapoleon*. C'est ce que l'on voit notamment sur la colonne de la place Vendôme.

Or, cette syllabe de plus n'y met aucune différence. Cette syllabe est grecque, sans doute, comme le reste du nom, et en grec, *né*, *ναι* ou *ναι* est une des plus grandes affirmations que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*. D'où il suit que *Neapoleon* signifie véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le Soleil.

Mais que dire de son autre nom ? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour ? On ne le voit



pas d'abord; mais on comprend au moins que, comme *bona parte* signifié bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise; de quelque chose qui en outre se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au Soleil que les effets de sa révolution diurne; et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres qui prévalent dans son absence. C'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane; l'empire de la lumière et des ténèbres; l'empire des bons et des mauvais génies. Et c'est à ces derniers, c'est aux génies du mal et des ténèbres que l'on dévouait autrefois par cette expression imprécatoire : *Abi in malam partem*. Et si par *mala parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bona parte* on ne doive entendre la lumière. C'est le jour, par opposition à la nuit; ainsi on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le Soleil lui-même comme nous venons de le prouver.

2° Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Delos); aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée; et de préférence on a choisi la *Corse*, parce que la situation de la Corse, relativement à la France où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Delos relativement à la Grèce, où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

*Pausanias*, il est vrai, donne à Apollon le titre de divinité égyptienne; mais, pour être divinité égyptienne il n'était pas nécessaire qu'il fut né en Egypte; il suffisait qu'il y fut regardé comme un dieu, et c'est ce que *Pausanias* a voulu nous dire; il a voulu nous dire que les Egyptiens l'adoraient; et cela encore établit un rapport de plus entre Napoléon et le Soleil; car on dit qu'en Egypte Napoléon fut regardé comme revêtu d'un caractère surnaturel, comme l'ami de Mahomet, et qu'il y reçut des hommages qui tenaient de l'adoration.

3° On prétend que sa mère se nommait Letitia. Mais sous

le nom de *Letitia*, qui veut dire la joie, on a voulu désigner l'Aurore, dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature; l'aurore qui enfante au monde le soleil, comme disent les poètes, en lui ouvrant avec ses doigts de rose les portes de l'Orient.

Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto* ou *Leto*, λετω. Mais si, de *Leto*, les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon et de Diane, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *lætitia* est le substantif du verbe *lætor* ou de l'insulte *læto*, qui voulait dire inspirer de la joie.

Il est donc certain que cette *Letitia* est prise, comme son fils, dans la mythologie grecque.

4° D'après ce qu'on en raconte, ce fils de *Letitia* avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

5° On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères. Or, ces quatre frères, sont les quatre saisons de l'année, comme nous allons le prouver. Mais d'abord qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes, plutôt que par des femmes. Cela ne doit pas même paraître nouveau; car en français, des quatre saisons de l'année, une seule est féminine. C'est l'automne; et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard. Mais en latin *Autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons. Ainsi, point de difficulté là-dessus. Les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année, et ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois, et ces trois rois sont le Printemps, qui règne sur les fleurs; l'Été, qui règne sur les moissons; et l'Automne, qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon tenaient de lui leur royauté et ne régnaient que par lui. Et quand on ajoute que des quatre frères de Napoléon, il y en eut un qui ne fut point roi, c'est, parce que des



quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien, c'est l'Hiver.

Mais si, pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'Hiver n'est pas sans empire, et qu'on voulut lui attribuer la triste *principauté* des neiges et des frimas, qui dans cette fâcheuse saison, blanchissent les campagnes, notre réponse serait toute prête; c'est, dirions-nous, ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule principauté dont on prétend que ce frère de Napoléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté qu'on a attachée au village de *Canino* de préférence à tout autre, parce que *Canino* vient de *Cani* qui veut dire : les cheveux blancs de la froide vieillesse, ce qui rappelle l'Hiver. Car, aux yeux des poètes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure; et, quand l'hiver les couvre de ses frimas, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante dans la vieillesse de l'année. *Cum gelidus crescit canis in montibus humor.*

Ainsi, le prétendu prince de *Canino* n'est que l'Hiver personnifié; l'hiver qui commence, quand il ne reste plus rien des trois belles saisons, et que le soleil est dans le plus grand éloignement de nos contrées, envahies par les fougueux *enfants du Nord*, nom que les poètes donnent aux vents qui, venant de ces contrées, décolorent nos campagnes et les couvrent d'une odieuse blancheur; ce qui a fourni le sujet de la fabuleuse invasion des peuples du Nord dans la France, où ils auraient fait disparaître un drapeau de diverses couleurs dont elle était embellie, pour y substituer un drapeau blanc qui l'aurait couverte tout entière, après l'éloignement du fabuleux Napoléon. Mais il serait inutile de répéter que ce n'est qu'un emblème des frimas que les vents du Nord nous apportent durant l'Hiver, à la place des aimables couleurs que le soleil maintenait dans nos contrées, avant qu'il se fut éloigné de nous par son déclin vers le midi, toutes choses dont il est facile de voir l'analogie avec les fables ingénieuses que l'on a imaginées dans notre siècle.

6° Selon les mêmes fables, Napoléon eut deux femmes; aussi en avait-on attribué deux au Soleil. Ces deux femmes

du Soleil étaient la Lune et la Terre; la Lune, selon les Grecs (c'est Plutarque qui l'atteste), et la Terre selon les Egyptiens. Avec cette différence bien remarquable, que de l'une (c'est-à-dire de la Lune) le Soleil n'eut point de postérité; et que de l'autre, il eut *un fils unique*, c'est le petit *Horus*, fils d'Osi-ris et d'Isis, c'est-à-dire du Soleil et de la Terre, comme on le voit dans l'*Histoire du Ciel*, tome I, page 61 et suivantes. C'est une allégorie égyptienne, dans laquelle le petit *Horus*, né de la Terre fécondée par le Soleil, représente les fruits de l'agriculture; et précisément, on a placé la naissance du prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, parce que c'est au printemps que les productions de l'agriculture prennent leur grand développement.

7° On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France et qu'on nomma l'hydre de la Révolution. Or, un hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, dragon monstrueux qui était la *terreur* de la Grèce, et qui fut étouffé par Apollon, lorsqu'il n'était encore que dans son berceau; et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution française, aussi chimérique que tout le reste; car on voit bien que révolution est emprunté du mot latin *revolvo*, qui indique la situation d'un serpent roulé sur lui-même. C'est Python et rien de plus.

8° Le célèbre guerrier du XIX<sup>e</sup> siècle avait, dit-on, douze maréchaux de son empire à la tête de ses armées, et quatre en non-activité. Or les douze premiers (comme bien entendu) sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du Soleil Napoléon, et commandant chacun une division de l'innombrable armée des étoiles, qui se trouve partagée en douze parties, correspondant aux douze signes. Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon, et les quatre autres vraisemblablement sont les quatre points cardinaux, qui, immobiles au milieu du mouvement général, représentent fort bien la non-activité dont il s'agit.

Ainsi, tous ces maréchaux tant actifs qu'inactifs, sont des



êtres purement symboliques qui n'ont pas eu plus de réalité que leur chef.

9° On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du midi; mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or tout cela caractérise parfaitement la marche du Soleil.

Le Soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le Midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'après l'équinoxe du printemps, le Soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Mais au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal qui le force à reculer, et à revenir sur ses pas vers le Midi, en suivant le signe du Cancer, c'est-à-dire de l'*Ecrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe), pour exprimer la marche rétrograde du Soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscow, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

Ainsi tout ce qu'on nous raconte des succès et des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du Soleil.

10° Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le Soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, comme tout le monde le sait. Mais, pour des spectateurs situés aux extrémités des terres, le Soleil paraît sortir le matin des mers orientales et se plonger, le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi d'ailleurs que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre, quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Egypte), pour régner sur la France, et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le Soleil brille sur l'horizon.

*Il n'a régné qu'un jour*, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes* en parlant de Napoléon, et la manière dont il décrit

son élévation, son déclin et sa chute, prouve que ce charmant poète n'a vu, comme nous, dans Napoléon, qu'une image du Soleil; et il n'est pas autre chose; c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois sœurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où il vint en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées où il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut pâle et *découronné*, après sa brillante course, comme le dit le poète Delavigne.

Il est donc prouvé que le prétendu héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du Soleil. Et par conséquent, Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé; et l'erreur, où tant de gens ont donné tête baissée, vient d'un *quiproquo*; c'est qu'ils ont pris la mythologie du dix-neuvième siècle pour une histoire.

P.-S. — Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse, un grand nombre d'Ordonnances royales dont les dates certaines sont évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon; mais nous avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage. »

FIN.

## OBSERVATION DE L'ÉDITEUR

« Dans ce singulier écrit, n'aurait-on voulu que s'égarer en donnant une apparence fabuleuse à des faits aussi notoires, aussi célèbres et aussi récents ? Le caractère de l'auteur, qui nous est connu, ne nous permet pas de le penser. Il doit avoir eu certainement un but sérieux et utile. Il a voulu sans doute, par tous ces étranges paradoxes, faire la critique de quelque ouvrage, éminemment paradoxal, tel par exemple, que *l'Origine des Cultes*, de M. Dupuis. Et c'est très vraisemblablement celui-là qu'il a eu en



vue; nous en avons la preuve dans les moyens qu'il néglige, comme dans ceux qu'il emploie. Il nous dit qu'il a eu ses motifs pour ne point faire usage des ordonnances royales qui pouvaient appuyer sa thèse. Mais quels motifs peut-il avoir eu pour négliger de faire usage des ordonnances de Louis XVIII, qui, dès son entrée en France, en 1814, les datait de la dix-neuvième année de son règne, ce qui faisait entièrement disparaître le règne de Napoléon ? Pourquoi a-t-on laissé à l'écart des moyens aussi péremptoirs ? C'est que de tels moyens sont étrangers à M. Dupuis, et que, pour le combattre plus directement, on n'a voulu employer que des armes dans le genre des siennes. On n'a voulu se servir que de rapprochements astronomiques et mythologiques qui sont ses moyens de prédilection, par lesquels ce malheureux auteur cherche à rendre douteux tout ce que nous avons de plus authentique et de plus respectable.

Il est donc évident qu'on a eu pour but de faire sentir le ridicule des moyens employés par M. Dupuis, ce qui est la meilleure des réfutations; et cette réfutation est d'autant plus forte que, dans tout son grand ouvrage, on ne saurait rien trouver d'aussi capable de faire allusion, que ce qu'on vient de voir dans ce petit opuscule, illusion, qui, aujourd'hui, n'a point lieu par la seule raison que les événements dont il s'agit sont trop près de nous. Mais si cet écrit avait paru quelques centaines d'années plus tard, il n'aurait pas manqué de produire, dans l'esprit d'un grand nombre de ses lecteurs, les doutes les plus graves sur la véracité de l'histoire du dix-neuvième siècle, relativement à Napoléon.

Ainsi le vrai titre de l'opuscule que nous publions est indubitablement celui-ci.

## LE NOUVEAU DUPUIS

ou

## L'IMAGINATION

Se jouant de la Vérité

---

# NOMS GRECS DANS LES PYRÉNÉES CENTRALES

(Suite et fin)

---

CONCLUSION. — Mais, dira-t-on, comment ces noms grecs sont-ils parvenus de la lointaine Hellade dans nos contrées occidentales ? Un historien des plus appréciés pour la sagacité de ses observations et ses renseignements judicieux, va nous éclairer à cet égard. Au chap. ix de ses *Rerum gestarum*, Ammien Marcellin rapporte que les anciens habitants de nos contrées, — les *aborigenes*, dit-il, — étaient des Celtes, *Γαλάται*, *Galli* et que successivement divers éléments ethniques arrivèrent et se confondirent avec eux. Ce furent :

1° des Doriens conduits par l'*Hercules* des temps les plus reculés, qui se fixèrent sur les terres voisines de l'Océan;

2° d'autres groupes arrivant d'îles extrêmement éloignées (*alios quoque ab insulis extimis confluxisse*);

3° des naturels des contrées transrhénanes chassés de leurs demeures par des guerres incessantes ou par les invasions d'une mer en furie, (*et tractibus transrhenanis crebritate bellorum et alluvione fervidi maris sedibus suis expulsos*);

4° des bandes de Troyens, qui, après la ruine de leur cité, fuyant les Grecs qu'ils rencontraient partout, s'établirent sur des terres alors inoccupées;

5° des compagnons d'un autre *Hercules* (le fils d'Amphitryon), qui abattit la dure tyrannie de Géryon en Aquitaine et de Taurisque en Espagne, épousa ensuite des filles de noble extraction, dont il eut plusieurs fils à chacun desquels il attribua pour les gouverner des portions des pays conquis;

6° des Asiatiques de Phocée, qui, afin de se soustraire à l'oppression d'Harpale, satrape de Cyrus, allèrent, les uns en Lucanie, les autres dans le pays Viennois, où ils fondèrent



Marseille, cité devenue puissante par la suite et d'où essaimèrent de nombreuses colonies;

7° enfin divers groupes qu'Ammien ne juge pas utile de mentionner.

On le voit, notre auteur signale tout d'abord, sans doute à cause de son importance, l'immigration des Doriciens compagnons de l'Hercule légendaire, qui franchirent le détroit de Calpé et d'Abila, longèrent la côte occidentale de l'Ibérie et s'établirent sur les terres maritimes de l'Aquitaine.

Il mentionne aussi un nombre peu considérable de Troyens, qui, après le sac de leur cité, cherchèrent un asile loin des Grecs. Il convient de remarquer que ces Troyens n'étaient pas ceux de la suite d'Enée, car ceux-ci atterrirent, non en Gaule, mais au Latium. Les Achéens s'étaient emparés de la citadelle de Pergame (1); ils avaient massacré ses défenseurs, égorgé le roi Priam, pillé ses trésors et entraîné les princesses sur leurs navires. Cependant la ville de Dardanos n'était pas détruite. Peu à peu elle répara les brèches de ses murailles et restaura sa splendeur passée. Mais le Destin voulait son anéantissement. Strabon nous apprend (xii, 8, 3) que, d'après les récits de l'ancien historien Xanthos, des Phrygiens de Thrace se jetèrent sur l'Asie mineure, capturèrent le roi de la Troade et des cantons voisins, et s'établirent dans son royaume. — Les vaincus subirent les dures lois de la guerre : la liberté leur fut ravie; leurs demeures furent dévastées et renversées; des remparts de la superbe Pergame il ne resta pierre sur pierre; les broussailles poussèrent à la place des tours, même les ruines périrent (2). Certains avaient pu s'enfuir jusqu'à la mer et se procurer des navires qu'ils dirigèrent vers le ponant, vers le pays rêvé des Champs Elyséens, où souffle le frais Zéphyre, où les Hespérides offrent leurs pommes d'or, où le

---

(1) Πέργαια, la citadelle de Troie, enceinte protégée par des tours (πύργος turris). — Bourg-d'Oueil près Luchon a une très ancienne tour.

(2) ..... ..Tota teguntur,  
Pergama dumetis ; etiam periere ruinæ !

(LUCAIN, *Pharsale*, ix, 968, 9.)

redoutable Tartessos (Tharsis, Taurisque) protège contre les pillards ses montagnes d'argent et d'or, où Garounas (Géryon) défend son magnifique troupeau contre les malfaiteurs.

Quelques-uns des exilés durent atterrir sur la côte Cantabrique; les autres cinglèrent vers les rivages de l'Aquitaine, et cherchèrent des ports. En remontant le cours de la Garonne, ils trouvèrent, au point où la Dordogne se joint au fleuve, une crique d'accès facile, au pied d'un plateau aux pentes escarpées, propice pour l'installation d'un refuge de navires, d'une ville et d'une citadelle. Des habitations furent édifiées, des tours et des remparts construits, qu'on appela *πύργος*, en souvenir du *πέργαμος* abandonné. Ce mot *πύργος* est devenu *Bourg* comme *duplex* et *apicula* sont devenus *double* et *abeille*, par l'adoucissement de la labiale forte P. Dans la Vieille Castille, au bord de l'Arlanzon, la ville de Burgos peut avoir tiré son nom de ses anciennes tours de défense.

A son tour un autre Hercule, le fils d'Alcmène, conduisit en Occident une forte expédition dorienne. Il défit en Espagne Taurisque (Tartessos), en Aquitaine Geryon (Garounas), et s'empara de leurs territoires. Chacun de ses nombreux fils reçut une portion de ces pays et lui imposa son nom. On trouve en Gascogne des noms bien grecs, noms d'hommes devenus noms de lieux, tels que Créon, Polydore, Yon, Chiron, Siphéras, Milon, Milet, Comarque, etc., qui pourraient certainement être les noms des fils d'Héraclès.

Quant aux Ioniens de Phocée, qui se fixèrent vers l'an 600 avant J.-C. au port de Marseille, abandonnée par les Phéniciens, ils s'adonnèrent avec ardeur et ténacité aux opérations commerciales, étendirent leurs relations dans toute la Gaule, même jusqu'à la Grande-Bretagne et aux bouches du Rhin.

Nous pouvons déjà apprécier sommairement l'importance relative des colonisations grecques, premièrement en Aquitaine, deuxièmement en Provence.

Dès les temps héroïques, les Doriens compagnons des deux Héraclès s'établirent dans l'entière Aquitaine, y furent pasteurs, cultivateurs, commerçants, y bâtirent des villes, se



mélangèrent pendant de longs siècles à la population primitive, à laquelle ils communiquèrent leur langue, leur religion, leurs mœurs. Cela peut se discerner, à défaut de documents écrits, par l'étude attentive des patois et de l'onomas-tique de la région.

Le lieu où se réfugièrent les Troyens reste ignoré.

Les Ioniens de Phocée se fixèrent chez les Ségobriges, où, malgré l'étendue restreinte de leur territoire, ils firent un commerce considérable de vin et d'huile. Le contact de la race grecque avec la race gauloise ne fut ici ni aussi ample ni aussi prolongé qu'en Aquitaine, et on peut admettre que cette dernière contrée fut plus imprégnée d'hellénisme que le sud-est de la Gaule.

Au second livre de ses commentaires sur l'Épître aux Galates l'éminent docteur de l'Eglise S. Jérôme, arrivé à la véhémence apostrophe de S. Paul : « ô Galates en démence, qui vous a ainsi fascinés ? », formule cette remarque. Du déplacement en sens inverse des Gaulois en Orient et des Grecs en Occident il est résulté qu'on trouve en Orient des intelligences obtuses, et en Occident des esprits souvent d'une réelle subtilité. Ces Galates insensés (*ἄνοητοι*) n'étaient pas arrivés en Asie de l'Aquitaine, qui s'enorgueillit de son origine grecque, mais des parties les plus sauvages de la Gaule (c'est-à-dire des environs de Trèves; cf. César, *de bello Gallico*, livre II, chap. iv et xv).

Il arriva aussi, dit Ammien, d'autres peuplades venues d'îles extrêmement éloignées. Il est malaisé de découvrir où étaient situées ces *insulæ extimæ*, et l'on est amené à se demander si elles existent encore. Dans ses dialogues de Timée et de Critias le philosophe Platon rappelle une tradition égyptienne d'après laquelle des îles de l'Océan Atlantique, ayant été envahies par les eaux à la suite d'un cataclysme, les habitants qui s'y trouvaient se réfugièrent sur des navires, firent voile vers l'Orient et atteignirent les côtes occidentales de l'ancien continent. Une tradition analogue a été conservée dans l'Inde, où les Rishis de l'époque Védique gardaient le

souvenir d'émigrations d'Atlantes en Europe et en Asie (1). Jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il était de mode de tenir pour fabuleuses ces traditions grecques et védiques. L'agenais Bory de Saint-Vincent qui, le premier, dans les temps modernes, eut l'idée de soutenir la réalité de l'émigration des Atlantes, ne rencontra que des incrédules. Mais la réaction a commencé de se produire et elle est en voie de triompher (2). Les géologues ont démontré que « c'est à la fin du miocène qu'a dû se rompre la communication qui jusqu'alors avait permis à la faune méditerranéenne de se propager entre les deux Amériques ». La linguistique vient donner son appui à la tradition et à la science géologique. Le pays à cheval sur les Pyrénées occidentales est habité par les Basques, tribu ethnique complètement isolée dans le vieux continent, dont la langue, sous le rapport de la structure, a une ressemblance manifeste avec les langues agglutinatives du Nouveau Monde. La langue basque paraît être la langue des Atlantes.

Pour terminer la revue des peuples étrangers qui sont venus dans les Gaules, il me reste à parler de ces peuplades transrhénanes, chassées de leurs demeures par la guerre ou par les invasions d'une mer courroucée, qui nous ont laissé des termes de leur langue se rapportant surtout à la guerre, et à l'organisation féodale. Ces peuples de proie, nos ennemis héréditaires, invariables, nous les connaissons depuis plus de vingt siècles. Avant les Romains, ils avaient coutume de franchir le Rhin pour ravager nos campagnes, dévaster nos demeures, incendier nos villes. C'est ce qu'ils font de nos jours. Avec une savante rapacité, ils pillent nos musées et nos maisons, vident nos celliers et nos greniers, dépouillent nos usines de leurs approvisionnements et de leur machinerie. Ils avouent qu'ils sont cruels et qu'ils terrorisent par système en déportant, en réduisant en esclavage, en massa-

---

(1) Cf. *Revue des Deux-Mondes* 1911, vol. I, page 352, article Ed. Schuré.

(2) Cf. Beudant, *Géologie élém.* 1872, p. 23; de Lapparent, *Géologie*, p. 1318; *Grande Encyclopédie*, art. Atlantide. Consulter en outre les écrits de MM. Ternier, Gentil et Gervais.



crant des citoyens inoffensifs, afin, disent-ils, d'abrégier la durée de la guerre. Façonnés à la fourberie, ils mentent sans pudeur et se font un jeu de violer les contrats les plus solennels. Tels étaient les Teutons avant Jésus-Christ, tels, avec une férocité croissante, ils sont encore aujourd'hui.

Mais attendons la fin !

Agen, ce 10 septembre 1917.

S. ALLÈGRE.

# PROCÈS-VERBAUX

des Séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

---

Séance du 5 juillet 1917. — Présidence de M. le docteur E. Labat

C'est avec un profond regret que M. Lauzun annonce à la Société la mort de M. Chaux, survenue depuis la dernière réunion, et, dans un article nécrologique, destiné à la *Revue de l'Agenais*, rappelle les titres nombreux qu'il possédait à l'estime et à l'affection de ses collègues. Il énumère les nombreux travaux historiques et archéologiques qu'il a laissés, et il fait valoir ses qualités d'érudit, d'agronome, d'homme privé, si fortement prisées par la Société où il ne comptait que des amis.

Il est procédé à l'élection de M. Torthé, artiste peintre et écrivain distingué, présenté par MM. le chanoine Durengues et Allègre. M. Torthé est élu membre résidant.

M. le Président offre à la Société, de la part de son auteur, un exemplaire d'une charmante brochure écrite, en collaboration de M. le docteur Cabanès, par un compatriote, M. le docteur Molinéry, de Tournon-d'Agenais, médecin inspecteur de l'établissement thermal de Barèges, relative aux différents séjours que firent à cette station, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, le duc du Maine, fils de Louis XIV et de Madame de Montespan, et, avec lui, sa gouvernante la future Madame de Maintenon. De fort jolies gravures illustrent chacune des pages de cette intéressante plaquette, où fourmillent les plus curieux détails sur l'état des bains de Barèges à cette époque et les propriétés curatives qui déjà leur étaient attribuées.

M. René Fage, inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, demande des renseignements sur les clochers dits *Clochers-arcades* ou à *pignon*, existants dans le département de Lot-et-Garonne. M. le Secrétaire lui a déjà répondu en lui signalant le remarquable ouvrage de M. G. Tholin, *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais* et son *Supplément*, et aussi le travail de M. l'abbé Marboutin sur les *Eglises du canton de Prays-*



sas. Il espère que d'autres renseignements plus complets pourront lui être fournis par les membres de la Société.

Continuant ses Etudes morales, en vue d'un livre destiné aux élèves sortant des Ecoles primaires, M. F. Ferrère indique à l'ouvrier les moyens d'entretenir, de développer en lui cette conscience que les premières leçons de l'Ecole ont contribué à former. Il montre la nécessité de penser et d'agir par soi-même, de s'affranchir de toute influence malsaine, qui tendrait à le courber. M. Ferrère s'attache à prouver que ce principe libérateur, il ne le trouvera que dans la vie intellectuelle; et il démontre d'une façon irréfutable combien elle est nécessaire, combien elle est possible, et combien elle est morale.

PH. L.



## RECUEILS ET PÉRIODIQUES

---

POLYBIBLION. — *Juillet 1917.* — *Publications relatives à la guerre européenne.* — La défaite allemande. Histoire stratégique de la guerre, par le Comte Charles de Souza et le major Haldane Macfall; traduit de l'anglais par Michel Palmer. — Aux heures d'angoisse, par G. Blanchon. — Dans les remous de la bataille. Charleroi et la Marne, Reims, par Isabelle Rimbaud. — A la guerre, par lord Northcliffe. — Flying for France, par James R. M. Connell. — Les campagnes ardentes; Impressions de guerre par Levis-Mirepoix. — Deux années de guerre navale par René La Bruyère. — La liberté des mers. Le Blocus de l'Allemagne, la guerre sous-marine, par R. de Villeneuve-Trans. — Sous-marins et blocus, par A. Rousseau. — L'Italia e la nuova Alleanza, par G. A. Borgese. — L'Œuvre et le prestige de lord Kitchener, par Henry D. Davray. — L'Espagne en face du conflit européen, par Alvaro Alcalá Galiano. — La guerre navale et l'offensive, par le contre-amiral Degouty. — L'Ame du Soldat, par Georges Bonnet. — Cantinière de la Croix-Rouge par Marc Hélys. — Œuvres nouvelles. Instituteurs-soldats. Une « Promotion de l'Espérance », par Albert Bessière. — Pages de deuil et d'héroïsme. Les Autels morts, par M<sup>me</sup> Reynès-Monlaur.

*Sciences et arts* : On ne meurt pas. Preuves scientifiques de la survie, par L. Chevreuil. — L'Alimentation de la France et les ressources coloniales ou étrangères, par Daniel Bellet. — Etc.

*Histoire* : Luther et le Luthéranisme, par le R. P. Henri Denifle. — L'Empereur Frédéric III (1831-1888), par Henri Welschinger. — Salons et Journaux : Souvenirs des milieux politiques, littéraires, artistiques et médicaux de 1880 à 1908, par Léon Daudet, etc.

REVUE HISTORIQUE. — *Juillet-Août 1917.* — G. Desdevises du Dezert : Vice-rois et capitaines généraux des Indes espagnoles à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (1<sup>re</sup> partie). — Albert Mathiez : Un essai de réglementation pendant la première invasion (septembre-décembre 1792). — Louis Halphen : Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne. II. Les « Petites Annales ». — Bulletin historique : Histoire d'Italie; période moderne, par Julien Luchaire et Jean Alazard (1<sup>re</sup> partie). — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et Sociétés savantes. — Chronique.

ANNALES DU MIDI. — *Janvier-Avril 1917.* — Anglade (J.) : Poésies religieuses inédites du XIV<sup>e</sup> siècle en dialecte toulousain, tirées des *Leys d'Amors*. — Thomas (Antoine) : Jean Barton, premier président de la cour souveraine de Bordeaux (1451-1452). — Mélanges et documents : I. J. A. Brutails : Les fiefs du Roi et les alleux en Guienne; II. A. Leroux : Une sculpture commémorative sur la cathédrale de Bayonne (XIV<sup>e</sup> siècle). — Comptes-rendus critiques. — Revue des périodiques. — Nécrologie. — Chronique.

---







N<sup>os</sup> 5 et 6

# REVUE DE L'AGENAIS

---

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN

---

44<sup>e</sup> Année — Septembre-Octobre — Novembre-Décembre 1917



AGEN

IMPRIMERIE MODERNE (ASSOCIATION OUVRIÈRE)

—  
1917

Toute reproduction même partielle de la *Revue* est rigoureusement interdite



## SOMMAIRE :

I. <i>Francisque Habasque</i> (Ph. Lauzun).....	301
II. <i>Notice historique sur Bory de Saint-Vincent</i> (suite et fin) par M. Alfred Lacroix, membre de l'Institut.....	306
III. <i>Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais</i> (suite et fin), par L. Dubos.....	327
IV. <i>La vie intellectuelle de l'ouvrier</i> (suite), par F. Ferrère..	362
V. <i>Les anciennes juridictions de Nérac</i> , par Labadie-Lagrave	374
VI. <i>Choses d'Art</i> , par Jean Torthé.....	395
VII. <i>La charpente de l'église paroissiale de Saint-Hilaire</i> , par S. A.....	402
VIII. BIBLIOGRAPHIE : <i>Histoire anecdotique d'Allemans-du-Dropt</i> , par Alban Schwerer (J.-R. Marboutin).....	406
IX. Procès-verbal des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (novembre).....	412
X. Table méthodique des matières.....	415

## GRAVURE.

Francisque HABASQUE

**La Société n'accepte pas la solidarité des opinions émises dans les articles de la REVUE.**

Prix de l'Abonnement à la REVUE DE L'AGENAIS : 12 fr. par an.

Pour tout ce qui concerne l'administration du journal et le service des abonnements, s'adresser directement à M. LE DIRECTEUR, 43, rue Voltaire.

Il sera rendu compte, sauf les convenances du programme de la *Revue de l'Agenais*, de tout ouvrage dont il aura été adressé *franco* deux exemplaires, au Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture Sciences et Arts d'Agen, directeur de la *Revue de l'Agenais*.

## TIRAGES A PART

Prix des tirages à part des articles parus dans la *Revue de l'Agenais*, imprimés sur papier satiné et légèrement teinté, du format de la Revue, couverture imprimée comprise :

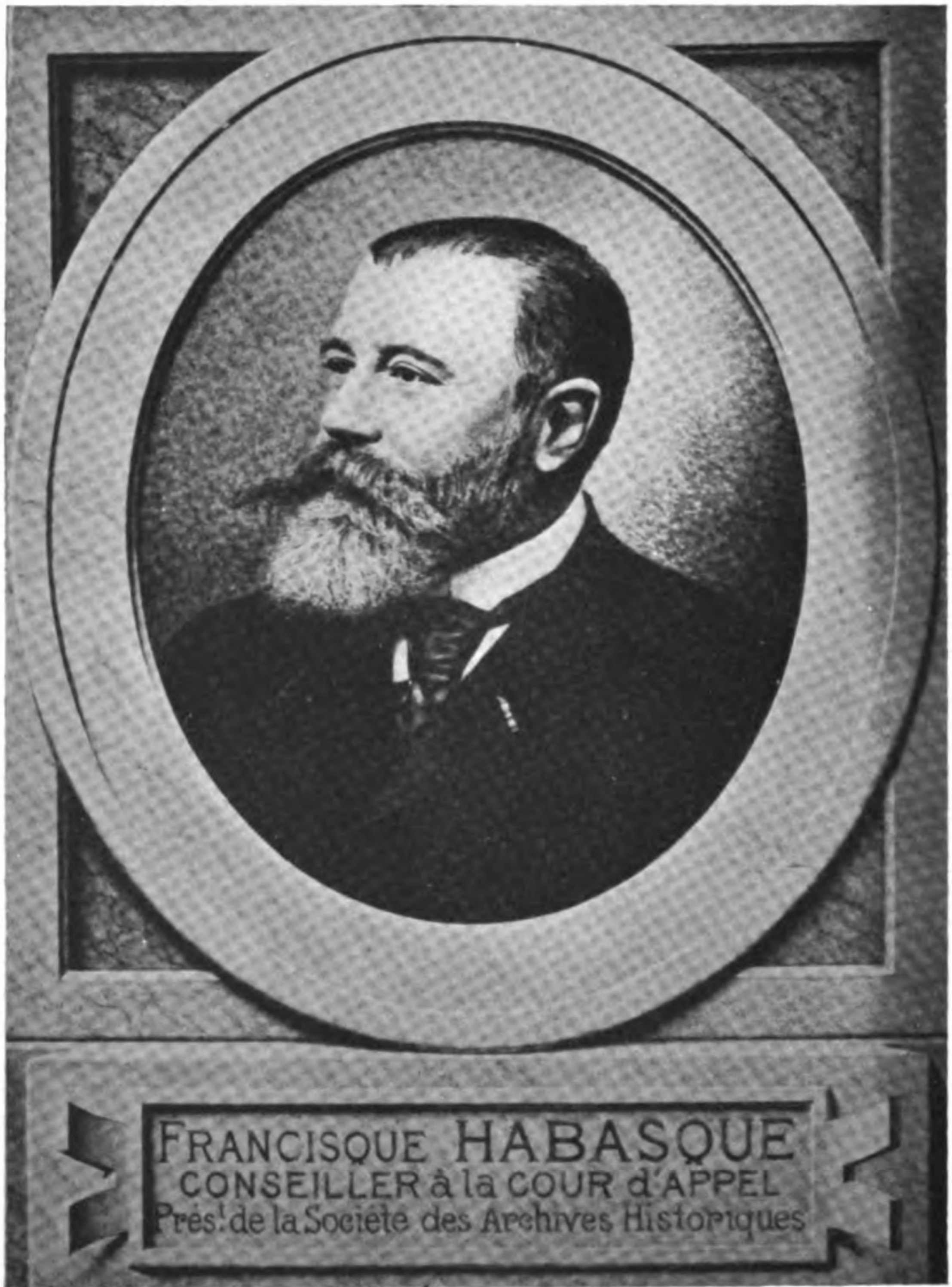
8 pages de texte réimprimées jusqu'à	50 exemplaires	10 fr.
8 — — — — —	100 — — — — —	12 fr.
12 — — — — —	50 — — — — —	14 fr.
12 — — — — —	100 — — — — —	16 fr.
16 — — — — —	50 — — — — —	15 fr.
16 — — — — —	100 — — — — —	18 fr.

Sur papier de Hollande, 50 centimes l'exemplaire.









*Médaillons bordelais*

Reproduction autorisée par la Maison Feret



## FRANCISQUE HABANQUE

---

Trop important a été le rôle joué par M. Habanque, dans la publication des premiers volumes de la *Revue de l'Agenais* et les réunions à cette époque de l'Académie d'Agen, trop courtois de est le rôle de ses travaux relatifs à l'histoire de notre pays, pour que nous ne tenions pas à les rappeler ici et à rendre à sa mémoire, à peine fermée, à rendre à sa mémoire les quelques hommages dus à ses éminentes qualités.

Né le 4 janvier 1842 à Saint-Brieuc, d'une famille bretonne de magistrats, Francisque Habanque est mort à Bordeaux, le 26 octobre dernier, âgé de 78 ans. Sa vie fut toute de travail et d'érudition. Entré de bonne heure dans la magistrature, d'autres diront comment ses fonctions ont été pour lui si honorablement de ses fonctions de substitut du procureur général à Bordeaux en 1865 et à Périgueux en 1867, de procureur général à la République à Libourne en 1870, d'avocat général à la Cour de Cassation de 1875 à 1883, de conseiller enfin à la Cour de Cassation à Bordeaux, où il termina sa carrière. Nous ne pouvons pas retenir les huit années qu'il passa dans notre ville, mais comment ses devoirs de magistrat lui inculquèrent-ils des recherches historiques. Car c'est précisément en chantant quel sujet il pourrait traiter pour le discours de rentrée de la Cour d'appel en 1876, qu'il fut amené à écrire son premier travail sur *Un Magistrat au XVI<sup>e</sup> siècle, Etienne de La Boétie* (Agen, Imp. Noubel, In-8° de 54 pp.) et que, séduit de plus en plus par le charme troublant qui se dégage de cette époque, si féconde en grands caractères, il publia deux ans après, d'abord dans la *Revue de l'Agenais* en





*Médallons bordelais*

Reproduction autorisée par la Maison Feret



# FRANCISQUE HABASQUE

---

Trop important a été le rôle joué par M. Francisque Habasque, dans la publication des premiers volumes de la *Revue de l'Agenais* et les réunions à cette époque de la Société Académique d'Agen, trop considérable est le nombre de ses travaux relatifs à l'histoire de notre province, pour que nous ne tenions pas à les rappeler ici, et, sur le seuil de sa tombe à peine fermée, à rendre à sa mémoire les légitimes hommages dus à ses éminentes qualités.

Né le 4 janvier 1842 à Saint-Brieuc, d'une ancienne famille bretonne de magistrats, Francisque Habasque est mort à Bordeaux, le 26 octobre dernier, âgé de 75 ans. Sa vie a été toute de travail et d'érudition. Entré de bonne heure dans la magistrature, d'autres diront comment il s'acquitta toujours si honorablement de ses fonctions de substitut à Barbezieux en 1865 et à Périgueux en 1867, de procureur de la République à Libourne en 1870, d'avocat général à Agen de 1875 à 1883, de conseiller enfin à la Cour d'appel de Bordeaux, où il termina sa carrière. Nous ne voulons ici que retenir les huit années qu'il passa dans notre ville, et dire comment ses devoirs de magistrat lui inculquèrent le goût des recherches historiques. Car c'est précisément en cherchant quel sujet il pourrait traiter pour le discours de rentrée de la Cour d'appel en 1876, qu'il fut amené à écrire son premier travail sur *Un Magistrat au xvi<sup>e</sup> siècle, Etienne de La Boétie* (Agen, Imp. Noubel, In-8° de 54 pp.) et que, séduit de plus en plus par le charme troublant qui se dégage de cette époque, si féconde en grands caractères, il publia deux ans après, d'abord dans la *Revue de l'Agenais* en



1878, puis en tirage à part (Lenthéric, In-8° de 51 pp.) sa remarquable étude sur *La Cour de France à Agen* (1564-1565), qui obtint un grand et légitime succès et qu'utilisèrent si bien les organisateurs d'une cavalcade historique, formée cette année-là au profit des pauvres de la ville d'Agen.

Le goût lui était venu. Et c'est ainsi que, tout en mentionnant le hors-d'œuvre charmant, *Delanteras de Grada* (*Revue de l'Agenais*, ix, 1882, et tirage à part, In-8, 24 pp.), où l'auteur nous fait part de ses impressions à une course de toros de Saint-Sébastien, Fr. Habasque resta longtemps fidèle au xvi<sup>e</sup> siècle et nous donna successivement : *De la part de Maître François Jauffrion* (*Revue de l'Agenais*, vii, 1880), fantaisie archéologique, issue d'une recherche faite dans un livre de jurades de 1588, où l'un des Consuls en charge mentionne sur un feuillet jauni que « le sabmedy cinquième jour » de novembre 1588, il lui feust donné deux rozes incarnates, belles et fraichès fleuries, et aussi naturelles que à la « saison de Pasques et moys d'avril »; — puis, en 1887, *Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois* (*Revue de l'Agenais* xii, xiii, xiv), et tirage à part, In-8° de 145 pp., avec *Pièces justificatives*), très substantielle étude où l'auteur, nous amenant au marché de la Grande Place, dont il décrit l'aspect et les monuments, nous initie à tous les secrets de ce qu'on appellerait aujourd'hui le ventre d'Agen, et nous donne un aperçu des plus curieux de ce que pouvait être la vie en province au xvi<sup>e</sup> siècle ; — enfin, toujours amoureux de la même époque, *La Domination de la Reine Marguerite à Agen en 1585*, communication lue en Sorbonne, au Congrès des Sociétés savantes de 1890, où notre collègue, se basant sur des documents jusqu'alors inédits, étudie dans ses moindres détails le rôle néfaste joué, cette année-là, dans Agen par Marguerite de Valois, devenue ligueuse contre son frère et son époux, et qui aurait démoli la moitié de la ville, si les bourgeois ne s'étaient révoltés et ne l'avaient chassée, elle et sa suite, au mois de septembre, la forçant de se réfugier, d'abord à Carlat dans les montagnes d'Auvergne, puis au sombre château d'Usson.

— Francisque Habasque quitta à Agen en 1882. L'affabilité de son caractère, la distinction de ses manières, le charme de sa conversation, sa simplicité, sa modestie, ne lui avaient fait que des amis.

Nommé conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux, dont son père était le vénéré doyen, tout en continuant à s'intéresser aux travaux de notre Société, dont il était membre résidant, et même à y prendre une part des plus actives, en lui envoyant : en 1890, son étude sur *Le dernier duc d'Aquitaine Xavier de France (1753-1754)* parue d'abord dans la *Revue de l'Agenais*, t. xvii, puis en tirage à part, avec de nombreuses pièces justificatives inédites (Bordeaux, Feret, 1890, In-8° de 213 pp.), — et successivement : *Le théâtre en Agenais au xviii<sup>e</sup> siècle*, et *Documents sur le Théâtre d'Agen (1585-1788)* (*Revue de l'Agenais*, xx, 1893); — *Un cercle à Agen au xviii<sup>e</sup> siècle* (*Revue de l'Agenais*, xviii, 1891); — enfin, *Une visite épiscopale à Saint-Jean de Luz, sous Louis XIV* (*Revue de l'Agenais*, xix, 1892); — Francisque Habasque ne pouvait faire autrement que de se consacrer de plus en plus, sinon à l'histoire même de la nouvelle ville qu'il habitait, du moins aux travaux de ses nombreuses Sociétés savantes, la Société des Archives historiques de la Gironde, la Société archéologique de Bordeaux, la Société bordelaise de l'Armor, celle des Bibliophiles de Guyenne, etc., toutes heureuses de le recevoir dans leur sein, et fières de le nommer à maintes reprises leur Président. Aussi ne leur ménageait-il ni ses peines, ni ses recherches, ni ses labeurs.

« A toutes, a-t-il été écrit déjà, il apportait le concours précieux de ses lumières. Mais il en est une à laquelle il ne tardait pas à s'attacher d'une façon plus spéciale, la Société des Archives historiques de la Gironde, dont depuis 1891, après les Delpit et les Leo Drouyn, il est devenu le Président attitré et en quelque sorte l'incarnation vivante. Pénétré des services que rend à l'Histoire la divulgation des documents anciens, actes de l'état civil, correspondances, livres de raison, mémoires, cartulaires, chroniques, arrêtés; convaincu d'ailleurs que la science ne doit pas diminuer l'apa-



nage de quelques privilégiés, il s'entourait de collaborateurs actifs, recrutait partout des adhérents séduits par sa bonne grâce, la sûreté de son commerce, le charme de sa parole, rajeunissait les méthodes, étendait le champ des recherches, organisait des conférences, multipliait les ressources et fournissait une somme énorme de travail, « d'autant plus méritoire qu'elle était anonyme, » qui se traduisait par la publication de plusieurs volumes de textes d'un haut intérêt (1) »

Dans le nombre, il est deux volumes que nous ne saurions passer sous silence : l'un est le Tome xxx (1895) où Fr. Habasque a réuni les éléments du merveilleux *Recueil d'autographes* des personnages marquants dans l'histoire de Bordeaux et de la Guyenne, et qui fut édité pour la XIII<sup>e</sup> Exposition de Bordeaux, « recueil unique dans son genre, qui fait la joie des érudits, et dont on peut dire qu'il constitue le livre d'or de la Guyenne, écrit par ses enfants les plus illustres (2) » ; — l'autre est le *Livre Doré du Présidial d'Agen*, paru en 1908, où, dans une remarquable préface, notre collègue retrace l'historique de ce manuscrit agennais, si précieux pour l'histoire judiciaire de notre pays aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, et, avec sa haute compétence de juriste, nous en fait saisir toute la valeur. (Tirage à part. Paris, Alph. Picard, 1908, In-4° de 435 pp., avec planches et index).

Mais l'une de ses dernières œuvres, celle qui certainement lui survivra, tant elle a déjà produit de fruits utiles et en produira certes plus encore à l'avenir, a été, en 1907, la création de l'*Union historique et archéologique du Sud-Ouest*, fondée à la suite du Congrès d'histoire et d'archéologie du Sud-Ouest, tenu à Bordeaux, au mois d'octobre de cette année : et dont le but était, ainsi qu'il l'écrivait lui-même, « d'imprimer à la science régionale une impulsion nouvelle et aussi principalement de nouer des relations suivies confraternelles entre les Sociétés similaires, qui s'ignorent presque, malgré leur voisinage; relations qui faciliteront

---

(1) *Médaillons Bordelais*. Francisque Habasque. 28<sup>e</sup> livraison.

(2) *Idem*.

à leurs membres les recherches techniques qu'ils pourront avoir à faire dans les différents dépôts de nos départements et, par une entente sur les échanges de publications entre les Compagnies, de faire plus largement connaître leurs travaux; association, en un mot, qui deviendra, par la création de Congrès annuels, un aide certain du développement, déjà si accentué, des études historiques et archéologiques locales. »

Dix ans se sont écoulés depuis. Vingt-deux sociétés savantes du Sud-Ouest ont donné leur adhésion; et les Congrès tenus successivement à Bordeaux d'abord, puis à Pau, à Auch, à Biarritz-Bayonne, à Périgueux, à Tarbes, ont suffisamment prouvé, par le succès que partout ils ont obtenu, combien méritante et utile se trouve l'œuvre créée par notre regretté collègue, et qui, soutenue par ses deux collaborateurs bordelais, M. Paul Courteault, professeur à l'Université de Bordeaux, secrétaire général et directeur du Bulletin de l'Association, et M. Amlmann, trésorier, ne périlitera certainement pas.

Officier de l'Instruction publique, correspondant du Ministère, membre de nombreuses Sociétés savantes, Francisque Habasque était, depuis 1882, Chevalier de la Légion d'honneur.

Magistrat éclairé, écrivain distingué, critique judicieux, chercheur infatigable, fin lettré, brillant causeur, Francisque Habasque laisse, partout où il est passé et où il a été apprécié, d'unanimes regrets.

La Société académique d'Agen, à laquelle pendant de si longues années il a prodigué ses faveurs, ne saurait les oublier. Elle s'en montrera toujours reconnaissante. Elle s'incline aujourd'hui respectueusement devant sa tombe et prie sa famille de vouloir bien agréer l'expression de ses plus sincères condoléances.

PH. LAUZUN.

(Novembre 1917)



# NOTICE HISTORIQUE SUR BORY DE S'-VINCENT

(Suite et fin)

---

## II

Bory de Saint-Vincent fut surtout botaniste. Il fut essentiellement un botaniste herborisant et un botaniste descripteur.

Pour n'être pas aussi brillante que l'anatomie et la physiologie végétales et pour ne pas conduire à des découvertes d'une semblable portée philosophique, la botanique descriptive n'en a pas moins une très grande importance et, soit dit en passant, elle ne mérite pas la sorte de défaveur avec laquelle elle est parfois considérée en France.

Parmi les naturalistes qui cultivent ce domaine de l'histoire des plantes se manifestent deux tendances. Les uns se proposent de contribuer à l'inventaire du règne végétal, recherchant pour les décrire, les formes inédites ou pour les comparer, celles déjà vues ailleurs; ils dressent des flores, ils s'attachent à l'étude de la distribution des végétaux dans l'espace pour constituer la géographie botanique. Les autres, moins nombreux, sollicités par des préoccupations d'ordre plus général, mettent en œuvre des qualités de méthode, de clarté, de critique et aussi d'esprit de suite, rarement réalisées chez le même homme. S'attachant à la systématique, ils cherchent surtout à mettre en ordre de grands groupes, à établir des filiations. Tels furent parmi les contemporains de Bory, Agardh et de Candolle; quant à lui, il se rattache à la première lignée; il fut un infatigable collecteur de plantes, un collecteur à la main heureuse, possédant ce flair, ce coup d'œil si remarquables chez le naturaliste véritablement doué et qui, en quelque endroit qu'il opère, lui font découvrir la plante, l'insecte, le minéral, rare ou intéressant, à côté des-

quels a passé et repassera sans les voir la foule des autres chercheurs.

Il fut aussi un descripteur de formes, mais un descripteur trop pressé, toujours par monts et par vaux, à pied, en diligence, à cheval, ramassant des plantes entre deux batailles et griffonnant en hâte leur diagnose sans se débotter, considérant comme nouveau tout ce qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu. Cette méthode de travail implique un acquit considérable et aussi une exceptionnelle confiance en soi, travers qui fut la qualité dominante de Bory, qualité sans laquelle il n'eût pu rien entreprendre.

Ces conditions de milieu et de mentalité expliquent qu'il ait pris moins de soin de se documenter dans les livres que dans la Nature; aussi, si les nombreuses espèces végétales qu'il a établies sur les matériaux provenant de régions lointaines, peu connues de son temps, ont souvent conservé le nom qu'il leur a donné, il n'en a pas toujours été de même pour les plantes recueillies en Europe; elles n'ont pas toutes survécu et beaucoup d'entre elles sont tombées en synonymie.

Ses études descriptives ont surtout porté sur les cryptogames. Sa première note, datant de 1796, est consacrée à une Conferve; son dernier travail, publié en 1846, quelques semaines avant sa mort, est encore la description de quelques Isoètes. Il a étudié non seulement les cryptogames réunis par lui, mais encore ceux qu'il devait à ses nombreux correspondants et aussi les matériaux de plusieurs grandes expéditions d'outre-mer, telle que le voyage autour du monde de la *Coquille*, entrepris sous la direction du commandant Duperrey.

L'une des particularités du caractère de Bory de Saint-Vincent fut, je ne dirai pas l'amour, ce mot n'est pas suffisamment expressif, mais la passion, la débordante passion pour les plantes. Dès sa toute première jeunesse, il est peu de lettres de sa correspondance — et il écrivait beaucoup — où il n'en parle, où il n'en réclame de ses amis. Pendant son internement à Sainte-Pélagie, s'il ne payait pas ses créanciers, il trouvait le moyen de fournir quelques fonds à un



botaniste, plus pauvre que lui, pour aller faire en Bretagne les herborisations qui lui étaient interdites.

Les mauvaises langues de son temps assuraient que le brave colonel ne savait pas résister à la tentation en présence d'une plante manquant à sa collection. Une jolie Floridée australienne, le *Claudea*, ayant un jour disparu de l'herbier de Delessert, on en jasait dans l'entourage de ce grand collectionneur. Certain soir, M<sup>me</sup> Delessert demandait à quelques invités de choix, réunis dans son salon, d'inscrire une pensée sur son album. « Ce que je vais écrire fera plaisir à votre mari », lui déclara gravement Bory de Saint-Vincent quand vint son tour, et elle put lire « Je déclare n'avoir pas volé le *Claudea*. » M. Sauvageau, qui a recueilli cette anecdote de la bouche de notre confrère Bornet, ajoute qu'après la mort de Bory, Decaisne chercha dans son herbier le *Claudea*. Il ne l'y trouva pas.

L'herbier de Bory de Saint-Vincent fut, avec quelques dettes, tout l'héritage qu'il laissa à ses deux filles. Il l'estimait 35.000 fr., la vente en produisit environ 6.000. Thuret acheta les algues, les lichens, les hépatiques; Cosson, les mousses. La générosité de Bornet et du petit-fils de Cosson a concentré ces plantes au Muséum, où elles sont venu rejoindre les fougères acquises directement.

Enrichir cet herbier fut, pendant 50 ans, la préoccupation dominante et obsédante de Bory de Saint-Vincent. Tout aussi bien que sa correspondance, il permet de le suivre à travers les péripéties de sa vie si accidentée. J'ai feuilleté quelques-uns de ses paquets avec mon collègue, M. Lecomte, chargé du soin de leur conservation. Dans celui des Lycopodes, par exemple, on voit, écrites et signées de la main de Bory, des indications telles que les suivantes :

« Dans les bois de sapin très ombragés de Pologne, à quelques lieues de Varsovie, l'avant-veille du passage du Bug, pour la bataille de Golymin [Golymine] »;

ou bien :

« Des forêts du Tyrol, à mon passage en Bavière en revenant de la campagne d'Austerlitz »;

ou encore :

« Des environs de Liège, du temps de la proscription ».

Dans cet herbier, il affichait ses sympathies politiques, sous la Restauration, alors qu'à Sainte-Pélagie il classait ses plantes, ne pouvant plus arborer la cocarde tricolore, pour narguer les Bourbons, il fixait ses herbes sur une feuille de papier blanc, collée sur un fond rouge et il les enveloppait dans une chemise bleue (1).

Son herbier encore permet de sonder plus avant sa psychologie, car il y enregistrait les fréquentes fluctuations de ses sentiments à l'égard de ses correspondants : c'est ainsi que les étiquettes de certaines algues du sud de l'Espagne ont été successivement étiquetées par lui : « reçu du chanoine X, reçu du magistrat X, reçu du respectable chanoine X », puis, rageusement, « reçu de cette vieille bête de X ».

C'était bien lui le botaniste dont il parlait dans une lettre écrite au cours de la campagne de Prusse (Elbing, 20 août 1807) :

« Quand il a formé une vaste collection, il la parcourt dans ses vieux jours; c'est là qu'alors il retrouvera mille sensations délicieuses ! Oui ! un herbier a cette propriété surprenante qu'il déroule les tablettes du passé, qu'il ouvre les cases de la mémoire. Il prouve toute l'immensité de cette faculté morale. Quand je revois des plantes que j'ai cueillies, il y a quinze ans, je vois avec qui j'étais; le site, mes camarades, tout est présent. L'échantillon m'a-t-il été donné, je sais quand, je sais par qui. Souvent c'est un homme que je n'aime pas qui m'a enrichi; mais le plus souvent encore, c'est un ami... »

### III

La curiosité scientifique de Bory de Saint-Vincent lui a fait aussi étudier et, à l'occasion, décrire des animaux de

---

(1) Cette indication a été donnée par M. Sauvageau d'après des renseignements dus à Bornet et à M. Hariot; cette disposition singulière n'a pas été conservée dans l'herbier de Bory, actuellement au Museum.



toute sorte, mais il avait une prédilection pour les plus simples qui, de son temps, étaient les plus mystérieux; comme beaucoup de ces derniers sont de petite taille, il eut recours au microscope pour les mieux connaître; c'est un mérite qui n'était pas commun au début du siècle dernier; il donne de l'intérêt aux descriptions de Bory, mais ne semble pas l'avoir conduit à des découvertes.

A l'inverse de la tendance qu'il a manifestée en botanique, où il avait cependant une plus réelle compétence, Bory s'est essayé en zoologie à la grande classification. Comme les éminents zoologistes ses contemporains, il voulut établir des systèmes, mais il faut reconnaître qu'il ne fut pas heureux dans cette entreprise et qu'il y apporta des noms nouveaux plutôt que des idées nouvelles.

Ne sachant comment établir une démarcation entre les animaux et les végétaux (nous savons aujourd'hui que cette démarcation ne peut être que conventionnelle), il voulut créer un quatrième Règne de la Nature, celui des Psychodiaires, dans lequel il a groupé tout ce qui l'embarrassait. Sa première classe, celle des Ichnozoaires, comprend la plupart des Polypes hydriques, les Siphonophores et les Bryozoaires; la seconde celle des Phytozoaires, embrasse les Infusoires (les Vorticelles), des Hydriques, les Eponges et aussi des Végétaux tels que les Corallines : ces deux classes ne sont distinctes que par leur degré d'aptitude à se fixer et à se ramifier; la troisième classe est constituée par les êtres fixés, sécrétant du calcaire, c'est-à-dire des Polypiers : ce sont les Lithozoaires. Par là, les Psychodiaires passent au règne animal, de même que, par leurs formes fixées, ils passent au règne végétal. Cette idée de passage est l'idée fondamentale de Bory qui faisait aussi intervenir des notions « d'instinct et d'intellect » que l'on est surpris de voir apparaître en telle matière.

Dans son essai d'une classification des animaux microscopiques, il a l'idée simpliste de réunir dans une même division tout ce qui est petit, modifiant les noms et les groupements des infusoires de Lamarck, auquel il dédia d'ailleurs

son travail, en y mélangeant sans raison les Rotifères et même des végétaux comme les Volvox et bien d'autres êtres encore. Il faut reconnaître d'ailleurs que tout cela est la conséquence de l'ignorance où l'on était en 1826 de beaucoup de choses et était déduit d'idées philosophiques sur la continuité des êtres et leur mode graduel de complication.

#### IV

Bory de Saint-Vincent a écrit sous le titre de *L'Homme* deux petits volumes qui ont eu trois éditions et qui valent mieux que son œuvre zoologique. Les observations recueillies au cours de ses voyages lointains ne furent pas sans lui être d'une grande utilité et lui ont donné un avantage sur ses prédécesseurs et ses contemporains ne connaissant beaucoup de races humaines que par ouï-dire.

Tout en dédiant ce livre à G. Cuvier, il ne suivit pas le grand naturaliste pour les subdivisions de l'ordre des primates. Il admet l'étroite parenté de l'homme avec ce qu'il désigne sous le nom collectif d'*Orangs*, les Anthropoïdes des zoologistes actuels. Il réunit les Hominiens et les Anthropoïdes en une même famille, distincte de celle des singes; il est ainsi un précurseur d'Huxley et de P. Broca. Si l'on tient compte de l'insuffisance des documents recueillis au début du dix-neuvième siècle, on doit reconnaître qu'il a tiré bon parti de ce que l'on savait alors.

Les anthropologistes discutent depuis longtemps sur la question de l'unité ou de la diversité de l'origine de l'Homme; Bory de Saint-Vincent fut un ardent polygéniste et il est curieux de voir ce naturaliste à tendances évolutionnistes regarder comme originelles les différences qui séparent les groupes humains et nier pour l'homme toute influence du milieu.

Bory eut le mérite de proclamer que « ce n'est point de la couleur seulement que les espèces d'hommes empruntent leurs différences; ces espèces se distinguent encore les unes des autres par leur structure et par plusieurs traits de leur



organisation intime dont l'influence s'étend jusque sur les facultés intellectuelles ».

Aux trois races de Cuvier, il substitue quinze espèces d'hommes et il prévoit que ce nombre devra être augmenté avec le développement de nos connaissances sur les différents peuples. Que l'on remplace le mot *espèce* par celui de *race* et ces conclusions ne différeront guère de celles adoptées encore aujourd'hui.

Il faut reconnaître que dans la description de ces espèces d'hommes, il y a beaucoup à redire, mais « nous devons avouer, a-t-il écrit, que pour les caractériser d'une manière irrévocable, beaucoup de documents anatomiques nous ont manqué. Nous avons dû nous arrêter trop souvent à de simples différences extérieures, lorsque nous sommes cependant convaincus qu'il est indispensable de descendre profondément dans l'organisation des êtres pour les distinguer invariablement les uns des autres. »

Nous retrouvons là un exemple de cette franchise, se manifestant si souvent sous la plume de Bory qui ne cherche pas à illusionner le lecteur sur son œuvre et met volontiers le doigt sur ses imperfections et ses lacunes.

La subordination des caractères n'est pas facile à établir quand il s'agit de diviser le groupe humain et, aujourd'hui encore, les spécialistes ne donnent pas à ce sujet le spectacle d'une entente parfaite. Bory a pris pour point de départ de sa classification la nature des cheveux et, là encore, il a été le précurseur. Il établit deux grandes divisions, celle des Léiotriques ou hommes à cheveux lisses et celle des Ulotriques ou hommes à cheveux crépus; bien qu'il existe des noirs à cheveux lisses, ce caractère distinct vaut mieux que celui tiré de la peau et peut-être même que d'autres, aujourd'hui à la mode. Depuis lors, la plupart des classifications, celles d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, d'Huxley, d'Hæckel, de Topinard, de Denicker ont maintenu et complété cette notion.

Bory a tracé de l'évolution de la civilisation un tableau qui paraît aujourd'hui un peu banal en raison des rapides progrès de l'Archéologie préhistorique, mais il ne faut pas ou-

blier que la deuxième édition de *L'Homme* a paru en 1827, et que beaucoup de savants pensaient à cette époque que les instruments de pierre étaient des pierres de foudre. Aussi faut-il rappeler que Bory a nettement indiqué la succession de l'âge du cuivre et du bronze à celui de la pierre et qu'il a saisi l'importance de la notion des survivances dont usent tant aujourd'hui les ethnographes; il a en effet signalé la survivance de l'emploi des outils en pierre dans les cérémonies religieuses chez les peuples qui ont dépassé même l'âge du bronze.

En maints passages de ce livre, Bory a donné carrière à ses idées libérales, notamment au sujet de l'esclavage, et à son esprit frondeur; il est plaisant aussi de voir ce grand amateur de périodes ronflantes et de digressions philosophiques railler chez les autres, et non sans verve, cette tournure d'esprit qu'il tenait du dix-huitième siècle :

« Rien de mieux cadencé et de plus pompeusement sonore, écrit-il, que le beau discours placé par Buffon dans la bouche de son premier mortel qui, en même temps, eût été le premier des orateurs; car, dans ce discours, l'Adam fictif, analysant avec autant de méthode que l'eût pu faire Condillac, les sensations qu'il éprouva pendant les vingt-quatre premières heures de son existence, semble porter la parole devant l'Académie française, en séance publique. »

En résumé, Bory a conçu son livre en naturaliste et en véritable anthropologiste, faisant preuve d'un esprit d'observation, d'une méthode et d'une érudition qui expliquent son succès et doivent le sauver de l'oubli, en dépit du verbiage et des assertions fantaisistes apparaissant çà et là.

A la fin de sa vie, en 1845, il est revenu à l'anthropologie pour décrire les races habitant l'Algérie, et les collections du Muséum conservent les crânes d'après lesquels il a établi les caractères céphaliques de ses types atlante, adamique et éthiopien.



V

Dès sa jeunesse, Bory a manifesté un goût et des aptitudes très remarquables pour les études cartographiques et topographiques; la première carte quelque peu détaillée de l'île de la Réunion lui est due.

Je n'ai pu trouver trace des travaux de topographie qu'il exécuta dans l'Europe centrale pendant les campagnes de la Grande Armée et qui lui valurent les félicitations du maréchal Berthier; mais, par contre, le colonel Berthaut donne dans son *Histoire des Ingénieurs géographes militaires* (1) des détails sur la part prise (de 1809 à 1813) par Bory au lever de la carte d'Espagne, publiée plus tard par le service géographique de l'armée.

Bory a utilisé lui-même ces documents pour établir la carte

---

(1) Colonel Berthaut : Les ingénieurs géographes militaires (1624-1831) 1902 :

Page 189 : « Le colonel Jomini, chef d'état-major du 6<sup>e</sup> corps d'armée, avait fait dresser pour son compte une carte des Asturies et de la Galice, en prenant le fond sur Lopez et sur Tofino, et en faisant rectifier le tout principalement d'après des reconnaissances exécutées par M. Bory de Saint-Vincent, passé temporairement au service du roi d'Espagne. »

Page 196 : « Nomenclature des travaux produits en Espagne et en Portugal : ...Cours de la Tormès et route de l'armée du Midi en 1812, au  $\frac{1}{200.000}$  Carte itinéraire de l'expédition du maréchal Ney en Asturies et en Galice. Reconnaissances de routes dans la province de Salamanque. Reconnaissance pour l'armée du maréchal Soult dans la province de Salamanque. (Le tout par M. Bory de Saint-Vincent). »

Page 198 : « ... Routes suivies en 1812 entre le Tage et le Guadarama, par Bory de Saint-Vincent. »

Page 463 : « Documents remis par M. Bory de Saint-Vincent : Reconnaissance et mouvements de l'armée de Linarès à Tamanès. Route de Matilla à Salamanca. Mouvements de l'armée du Midi sous l'Empire. Reconnaissance d'Ocana à Almanza. De Pedernoso à Mota del Cuervo. »

Page 447 : « Le colonel Bory de Saint-Vincent, devenu membre de l'Institut, et qui avait fait les campagnes d'Espagne sous l'Empire, d'abord à l'état-major du 6<sup>e</sup> corps d'armée, puis comme aide de camp du maréchal Soult, avait conservé par devers lui beaucoup de matériaux. Il avait été attaché au Dépôt de la Guerre depuis cette époque, et avait utilisé en partie ces matériaux ainsi que les pièces que possédaient les archives du Dépôt pour refaire certaines portions de la topographie de l'Espagne, restées ensuite aux archives des cartes. En 1823, il mit à la disposition du Dépôt pour

figurant dans son *Guide du voyageur en Espagne*, pendant longtemps le meilleur ouvrage publié en France sur la géographie de la péninsule ibérique; les chapitres de géographie physique sont particulièrement dignes d'être cités, ils portent la marque de ce sens géographique avisé dont notre confrère a donné des preuves encore plus manifestes dans le volume consacré à la géographie de la Morée (1).

---

le service de l'armée : un cours du Tage depuis Talavera de la Reine, par Calmet de Beauvoisin et par les Espagnols; un cours du Guadalete; d'autres pièces moins importantes sur diverses rivières, un certain nombre de plans de villes et de forts, beaucoup de tracés de routes et de reconnaissances, notamment de la chaîne de Pancorbo, de la province de Cuenca, etc.; il y avait en tout 54 documents, qui intéressaient à peu près le contenu de 27 feuilles de 8dm × 5dm. On s'en servit naturellement pour la confection des deux cartes de l'Espagne. »

(1) En présentant au lecteur la carte topographique de Morée en six feuilles et, tout en rendant hommage à ses auteurs, Bory n'en dissimule pas les imperfections et n'hésite pas à aller au-devant des critiques qui peuvent légitimement être adressées à ce travail (*Expédition de Morée*, t. I, p. 244, note, et t. II, p. 52).

Plusieurs de ses observations de Géographie physique sont remarquables pour l'époque. En effet, il paraît être le premier, avec Puillon Boblaye, à avoir mis en évidence la structure par bassins isolés, qui paraissait alors un paradoxe géographique, de telle sorte que les dessinateurs chargés d'interpréter les minutes de la carte omirent, ainsi qu'il n'a pas manqué de le faire remarquer, de représenter les hauteurs qui séparent par exemple, soit le Pamisus, soit l'Eurotas de leur cours inférieur (*Ibid.*, p. 52). Il voit dans ces bassins sans communication aisée les uns avec les autres, la cause « de ces diversités d'usage, de besoins, de patriotisme » qui se retrouvent dans toute l'histoire de ces contrées (*Relation...*, t. I, p. 29).

Les singularités de l'hydrographie sont exposées çà et là avec beaucoup de précision. On reconnaît par exemple ce que l'on appelle aujourd'hui *doline* dans « ce bassin arrondi sans issue, dont le fond, uni comme une table, est composé d'un sol rougeâtre (*Ibid.*, p. 151) ». Il se trompe seulement sur la provenance de ce sol dont l'origine chimique lui échappe, mais on ne saurait vraiment lui en faire grief eu égard à l'époque à laquelle il écrivait.

Familiarisé par ses campagnes avec la végétation du sud de l'Espagne, il fait preuve d'une grande justesse de coup d'œil en comparant aux *chaparrales* du Midi espagnol, ces formations buissonneuses et aromatiques, dépourvues d'arbres, caractéristiques du bassin méditerranéen au sud du 40° de latitude (*Ibid.*, p. 138, 275, etc.). Il signale les différences existant entre les végétations des versants qui regardent la mer Ionienne et de ceux tournés vers la mer Egée. Il note l'apparition de nouvelles espèces accusant vers l'Est une progression de sécheresse (*Ibid.*, p. 245). Mon confrère, M. Vidal de la Blaché, m'a fait remarquer combien toutes ces remarques étaient nouvelles pour l'époque; elles ont un grand intérêt et ont été confirmées par les observations ultérieures.



Il est nécessaire enfin de rappeler ses *Essais sur les îles Fortunées*; si la plus grande partie de cette œuvre de début, écrite à l'âge de vingt-cinq ans, ne mérite pas, à bien des égards, de survivre, il ne faut pas oublier qu'il y a le premier posé sur une base scientifique la question brûlante de l'Atlantide. S'appuyant sur des considérations géographiques et biologiques, souvent fragiles, mais qui étaient les seules acquises alors, il a cru pouvoir admettre la réalité du récit de Platon. Pour lui, les Canaries ne sont autre chose que les Hespérides, le Pic de Teyde, le Mont Atlas; pour lui, les Guanches, habitants primitifs des îles sont les descendants des Atlantes. Il a tracé une carte hypothétique de la partie orientale de son Atlantide, dont les Açores, Madère et les Canaries seraient les derniers vestiges.

Les progrès effectués par les sciences naturelles depuis un siècle ont fait avancer la question : on sait comment elle a été reprise récemment par notre confrère M. Termier, par MM. Gentil, Germain et par d'autres; ce sont eux, sans doute, qui nous conduiront vers la solution définitive; mais, comme vient fort justement de le faire ressortir M. Fernando Navarro (1) Bory de Saint-Vincent conservera le mérite d'avoir été, là encore, un précurseur.

## VI

Il me reste à considérer Bory comme géologue et à étudier, par suite, le second en date de ses ouvrages, celui qui contient la description du volcan de la Réunion, volcan qu'en 1911 j'ai exploré moi-même son livre à la main.

Le *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique* est écrit sous une forme narrative; l'auteur y conte ses excursions noyant ses recherches botaniques, zoologiques et géologiques dans des peintures de paysages, dans des récits

---

(1) *L'état actuel du problème de l'Atlantide*, Conférence faite à la Société royale de Géographie de Madrid (*Rev. gén. Sciences*, Paris, t. XXVII, 1916, p. 426).

Voir : L. GENTIL, *Le Maroc physique*, Chap. III, p. 100, Paris, 1912.

d'aventures, parfois pittoresques ou même sentimentales, assaisonnées de dissertations philosophiques, théoriques ou autres; ce mélange hétérogène nous surprend, mais il était dans le goût du jour, en 1804; Bory en effet reçut 6.000 francs comme droits d'auteur pour cet ouvrage; peut-être aujourd'hui un éditeur se jugerait-il fort généreux en ne réclamant que pareille somme pour imprimer la description d'une île volcanique.

Il faut reconnaître que Bory de Saint-Vincent a souvent forcé cette note anecdotique dans ses récits scientifiques et on le lui reprocha certainement, car il s'en explique en ces termes dans sa *Relation de l'expédition de Morée* (1).

« Dans ces ouvrages, où je n'avais pas de collaborateurs et qui n'attendent pas pour paraître que les contrées d'où je revenais eussent cessé d'être ce que je les avais laissées, il m'arriva plus d'une fois, je le répète, d'inviter en quelque sorte mes lecteurs à dîner, ce qui n'ayant pas été du goût de quelques Aristarques de l'époque, je fus durement repris dans quelques journaux. La relation d'un voyage scientifique ne doit pas être un cours de gastronomie; l'auteur, j'en conviens, ne doit pas trop souvent s'y mettre à table; mais je tiens, quoi qu'on en ait pu dire, qu'il est indispensable pour compléter la peinture des lieux et de leurs habitants, de partager quelquefois la table de ceux chez lesquels on voyage, et de dire au moins quelques mots sur les choses dont ils se nourrissent. Une description de Sparte antique serait-elle complète s'il n'y était pas question de ce brouet noir dont elle fit ses délices ? »

Si l'on a la patience d'isoler de trop copieux hors-d'œuvre l'essentiel des observations géologiques de Bory sur la Réunion, on en est récompensé. Elles constituent la première description, et une bonne description, d'un volcan remarquable à tous égards. Si ce travail d'extraction eût été fait plus tôt, il n'est pas douteux que les remarques de Bory n'eussent figuré depuis longtemps en bonne place dans les traités de

---

(1) *Relation...*, p. 10.



géologie et que c'est de notre vieille colonie qu'eussent été tirés les exemples classiques de phénomènes, de types de laves que l'on a pris l'habitude, depuis quelque quarante ans, de demander aux volcans d'Hawaï popularisés par les recherches méthodiques de James Dana. Cet exemple montre en outre combien il est prudent, pour les hommes de science observant des phénomènes de la nature, de séparer nettement, dans leurs écrits, l'exposé des faits qui restent, s'ils sont bien observés, des interprétations qu'ils en donnent à l'aide des théories qui, elles, ne restent pas toujours.

L'île de la Réunion est entièrement volcanique; elle est formée par un grand édifice aujourd'hui muet, dressant à plus de 3,000 mètres son sommet démantelé, le Piton des Neiges. A cette vieille ruine est accolé du côté de l'Orient un volcan de dimensions moindres, bien qu'encore important, qui, lui, est en activité discontinue, mais avec des paroxysmes très fréquents. Ce volcan moderne est lui-même composite; on y distingue plusieurs appareils successifs, plusieurs grandes caldeiras emboîtées, toutes égueulées du côté de l'Est et dont le centre s'est progressivement déplacé dans la même direction. Au milieu de la dernière se trouve la gibbosité arrondie du volcan brûlant; celle-ci, par rapport à l'enceinte qui l'encercle, joue le même rôle que le Vésuve vis-à-vis de la Somma. De ce volcan actif, dont le sommet est à une altitude de 2,525 mètres, sont descendus et descendent encore vers la mer, c'est-à-dire sur le versant oriental, des flots énormes de laves très fluides; elles ont constitué le *Pays brûlé*, enserré, au Nord et au Sud, entre de hauts remparts entaillés dans des laves plus anciennes.

Bory de Saint-Vincent a bien vu cela; il l'a bien décrit; il l'a exactement interprété.

Nous trouvons le premier résultat de ses recherches dans le récit de l'ascension du cratère, effectuée à partir de la côte, c'est-à-dire par une voie difficile, en remontant sur les coulées de lave jusqu'à leur origine. Sa description est dramatique et j'avouerai que j'ai eu une vilaine pensée après l'avoir

lue une première fois. L'exposé des objections faites à son projet par les habitants de l'île qui le jugeaient téméraire, dangereux et impraticable, l'énumération des souffrances subies par les voyageurs qui pensèrent mourir de soif et laisser os et chairs en lambeaux sur les laves coupantes, tout cela m'avait rappelé que Bory était né sur les bords de la Garonne et je me méfiais.

Je me résolus à suivre le même itinéraire pour atteindre le sommet de la montagne; les conseils que je reçus, à Saint-Denis, de choisir le chemin habituel, plus facile; les assurances, un peu ironiques, d'un très prompt retour qui me furent adressées quand j'eus persisté dans mon dessein m'étonnèrent; le soir de la première journée de marche à travers les coulées de la base du volcan, la vue de nos bottes ferrées, transformées en vagues lambeaux, me donnèrent à penser que Bory s'était peut-être moins vanté qu'il m'avait semblé tout d'abord; cette supposition devint une conviction de plus en plus assise les jours suivants, à mesure que diminuaient les quelques douzaines de sacs à sucre et le fil de fer avec lesquels nous nous efforçons de suppléer aux chaussures qui nous avaient définitivement quittés.

J'étais complètement convaincu le soir où notre guide, parti à la recherche, vint nous prévenir qu'il fallait renoncer aux sources escomptées : un orage, survenu à point, nous évita, non pas de mourir sur place, mais d'avoir l'humiliation d'abandonner notre entreprise. C'est dans un brouillard intense, à tâtons pendant plus d'une journée, que nous atteignîmes, et non sans efforts, la grande enceinte, reconnaissant loyalement alors que les dires de Bory étaient exacts et même que ses jarrets avaient dû être meilleurs que les nôtres, car nous avions mis un jour de plus que lui pour arriver au but; il est vrai qu'un siècle d'éruptions avait transformé en océan de laves hirsutes la verte plaine des Osmondes dans laquelle il avait fait de fructueuses cueillettes de plantes rares, et puis, il avait 24 ans et nous ne les avions plus.

Mouillés et transis, nous dûmes attendre autour d'un pâle



feu de broussailles que le soleil vint à notre aide, mais alors combien nous fûmes récompensés de nos peines !

Lentement d'abord le brouillard s'éclaircit, puis se dissipe peu à peu; d'abord indécis, bientôt et progressivement distincts, émergent de la brume de multiples ruisseaux de laves figées, aux formes fantastiques, de noirs petits cônes de cendre; enfin ce qui reste du rideau obscur se déchire et subitement le sommet lui-même se découvre, inondé de lumière.

Tous les détails du volcan m'apparaissent alors, familiers; il me semble les avoir déjà vus; ils apportent avec eux la preuve de l'excellence des descriptions de Bory de Saint-Vincent.

En ces lieux, d'ailleurs, un membre de cette Académie se trouve en pays de connaissance; en les examinant, il croit feuilleter les pages de l'un de nos vieux annuaires. Notre voyageur a été le premier à décrire ce désert de pierre fondue et il l'a peuplé du nom des maîtres, minéralogistes et géologues, de son temps; ici, c'est le cratère Dolomieu, là les cratères Ramond, plus loin, sur le bord de l'Enclos, le cratère Haüy; j'y retrouve aussi le premier professeur de géologie du Muséum, Faujas, auteur de livres sur les volcans. Bory de Saint-Vincent n'a oublié personne, pas même Bory lui-même, mais le cratère dont il s'est institué le parrain se trouve être le large, le plus profond, le plus régulier, le plus beau, celui qui couronne la montagne, celui qui domine tous les autres; et là, vraiment, pointe l'oreille du Gascon !

Le tableau de la cime de la montagne brossé par Bory présente un grand intérêt, car il a fixé un stade éphémère de l'évolution du volcan. En son milieu, un édifice étrange, le Mamelon central, sorte de cheminée à parois presque verticales, formées par des coulées de laves bavant dans tous les sens; à 400 mètres plus à l'ouest, le cratère elliptique Bory; à l'Est, et en contre-bas, le cratère brûlant. Bory eût l'heureuse fortune de trouver ce dernier en grande activité. Il a donné une excellente description des fontaines de lave très fluide, à température fort élevée, jaillissant sans explosions

brisantes; elles caractérisent le type de dynamisme désigné sous le nom de *hawaïen* depuis qu'il a été réétudié au Kilauea.

Au cours de cette éruption, l'activité du cratère ne tarda pas à diminuer, en même temps que s'ouvrait sur les pentes extérieures du volcan une bouche d'où sortit une grande coulée se dirigeant assez rapidement vers la mer, et Bory de conclure avec raison que, d'une façon générale, dans les volcans de ce genre, les éruptions cratériennes sont exceptionnelles et les éruptions latérales la règle. Tel est bien en effet la caractéristique du volcan de la Réunion.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il existait dans la colonie quelques amateurs d'histoire naturelle, Hubert, le capitaine Berth, qui avaient pris des notes sur les éruptions antérieures. Bory de Saint-Vincent a su habilement les utiliser; il les a sauvées de l'oubli et a tenté une reconstitution de l'histoire ancienne du volcan, nous donnant une esquisse du grand paroxysme de 1791 au cours duquel s'est ouvert le cratère Dolomieu; on y apprend que le mamelon central avait débuté vers 1766 par l'ouverture d'une petite bouche dont les parois s'étaient progressivement élevées par des apports de lave s'étalant sur ses bords. Enfin, en 1760, la montagne plus élevée présentait une tout autre structure, terminée qu'elle était par un cratère central détruit par les éruptions subséquentes. Il termine cet historique par les réflexions suivantes (1) :

« Dans l'état actuel, le mamelon central plus élevé qu'il ne l'était en 1791, semblerait indiquer que le faite des volcans s'abaisse et s'élève tour à tour : on le voit au Vésuve, qui est plus à portée des observateurs; et il y a tout lieu de croire que la cime de la montagne de Bourbon tend à la même révolution. Si elle s'opère dans les siècles à venir, les cratères que j'ai visités, seront encroûtés par des laves qui élèveront la montagne jusqu'à l'affaissement futur. Dans les parois du cratère d'alors on observera des accidents, dont on ne pourra se rendre raison, parce qu'on n'aura pas connu tous les états

---

(1) *Voyage...*, t. III, p. 21.



par lesquels aura passé la montagne; et combien de fois des formes nouvelles auront été englouties par de nouvelles formes ! »

Les éruptions qui se sont succédé depuis plus d'un siècle sont venues justifier les prévisions de l'explorateur. Cinquante ans s'écoulèrent avant que fut tentée une nouvelle description du volcan; en 1851, Maillard trouva le sommet de la montagne bien changé : le Mamelon central avait disparu; la place de ce *pilon* était occupée par une énorme *cavité* entamant la base seulement du cratère Bory. L'emplacement du cratère Dolomieu était couvert par un dôme de lave, au sommet duquel s'ouvrait un cratère de 150 mètres de diamètre et de 300 mètres de profondeur. En 1874, M. Ch. Vélain vit ce cratère beaucoup plus large, mais moins profond; en 1889, M. Hermann constatait qu'il était de dimensions moindres. Enfin, le 28 octobre 1911, je ne trouvais plus de cratère du tout; à sa place s'étendait un petit plateau couvert par des coulées de laves poreuses et fragiles se dirigeant dans toutes les directions; une cavité de quelques mètres de diamètre seulement était le siège de fumerolles plus actives que celles qui, de toutes parts, sortaient du sol sous nos pas.

Combien n'est-il pas regrettable que l'Administration coloniale n'ait pas songé à organiser des observations régulières sur ce volcan qui, depuis plus d'un siècle, eussent fourni des documents incomparables pour la physique du globe !

Dans le récit de Bory de Saint-Vincent se trouvent une foule d'observations intéressantes sur les tunnels de lave d'où pendent de merveilleuses stalactites ne le cédant en rien à celles d'Hawaï, sur les cheminées et les petits cratères de lave, etc. Il a parfaitement décrit les deux types de coulées observables dans tous les volcans à produits basiques, mais particulièrement nets dans ceux dont le magma est extrêmement fluide : les coulées faites de blocs roulants, scoriales, à pointes aiguës et auxquelles dans la colonie on attribuait déjà à cette époque le nom caractéristique de *grattons*, les autres présentant ces formes cordées si curieuses dont Bory a donné une description réaliste et fort exacte.

Au point de vue minéralogique, il a fort bien défini tout ce que l'on peut discerner avec le seul secours des yeux; les deux principales espèces de lave, l'une pauvre, l'autre riche en péridot, et aussi le caractère très vitreux des produits émis par le cratère. Il a même annoncé l'identité de nature de ces roches vitreuses et de lave pierreuse des coulées, déclarant que le verre des volcans et la lave basaltique sont deux phases d'une même roche, ne devant leur diversité qu'à des différences de cristallinité. Enfin, il a donné la première description de ces longs fils de verre volcanique dont, au cours de certaines éruptions, est saupoudrée la surface du volcan et même celle d'une grande partie de l'île et auxquels le nom de « Cheveux de Pelée » a été donné lorsqu'on les eût découverts, cinquante ans plus tard, à Hawaï. Il a proposé une interprétation exacte de leur genèse en les comparant à de la cire à cacheter fondue et étirée en fils minces.

En résumé, Bory de Saint-Vincent s'est montré observateur perspicace dans la description de la morphologie, du dynamisme du volcan, aussi bien que dans l'étude de ses laves; souvent plein de bon sens dans leur explication pour laquelle il devança parfois les idées de son temps; si l'on tient compte que son livre date de 1804, on ne doit pas lui ménager les éloges.

Les phénomènes volcaniques ne cessèrent de l'intéresser pendant toute sa vie. Au cours de l'expédition de Morée, il étudia Santorin dont il dressa la carte et son influence est visible dans la virulente attaque de la théorie des cratères de soulèvement que Virlet publia à l'occasion de ce volcan dans le volume de géologie de la mission.

Enfin nos archives renferment (1) deux rapports inédits de

---

(1) Le voyageur Berthelot ayant soumis à l'appréciation de l'Académie une nouvelle carte de Ténérife, L. Cordier et Bory de Saint-Vincent furent chargés de l'examiner; dans la séance du 18 mai 1835, ils déposèrent un rapport dans lequel ils firent l'éloge de ce travail et en même temps la critique de la carte antérieure de L. de Buch ainsi que de la théorie de celui-ci sur les cratères de soulèvement. Le rapport fut adopté par l'Académie, mais dans la séance du 15 juin, Arago lut une lettre de L. de Buch et un véritable mémoire d'Elie de Beaumont, qui n'était pas encore de l'Académie



L. Cordier et Bory de Saint-Vincent (rapporteur) sur la carte de Ténérife dressée par le voyageur Berthelot. Ils sont en partie consacrés à une violente discussion de la même théorie défendue par Léopold de Buch et Elie de Beaumont dont l'étoile commençait à grandir.

## VII

Telle est l'œuvre de Bory de Saint-Vincent.

Il me faut en terminant caractériser en quelques mots cette attachante figure de savant.

Au point de vue scientifique, il fut essentiellement un *Curieux de la Nature* tourmenté par un inlassable feu sacré s'appliquant à tout ce qu'il est possible d'étudier, un passionné de voyages aventureux; il fut surtout un collectionneur et un collectionneur de plantes impénitent; il fut aussi, et il resta jusqu'à son dernier jour, quelque peu bohème, en dépit de ses grosses épaulettes d'or et de son habit vert, mais il aimait tant son Pays et il aimait tant la Nature que beaucoup de choses doivent lui être pardonnées.

Ce travailleur infatigable, doué d'une prodigieuse puissance d'effort et d'assimilation, fut contemporain des géants qui ont jeté les bases des sciences d'observation; il ne peut leur être comparé, mais il joua un rôle important et utile dans le développement des sciences naturelles. Beaucoup de ses

---

(il a été élu le 21 décembre de cette même année), dans lesquels étaient combattues toutes les conclusions de la Commission. Celle-ci eut à examiner ces deux documents et déposa un nouveau rapport qui fut discuté dans la séance du 6 juillet. Arago y prit la parole pour défendre la carte de L. de Buch (*L'Institut*, p. 219 et 227).

Ces rapports et ces lettres sont au dossier des deux séances; une annotation au crayon, inscrite par Bory de Saint-Vincent sur la dernière page de la lettre d'Elie de Beaumont et reproduite ci-contre, montre que la discussion dut avoir lieu sur un diapason élevé; cette impression est fortifiée par deux lettres de Bory à Cordier que m'a communiquées la petite-fille de ce dernier, M<sup>me</sup> L. Read :

« La fin de tout cela est que la carte de M. de Buch est un détestable roman qui perdra de plus en plus à se laisser examiner; ce que nous n'avons pas voulu dire aussi crâment que nous le pensons et que ses cratères de soulèvement sont un mot creux et rien de plus. »

travaux eurent surtout pour résultat leur vulgarisation, encore que l'on y rencontre nombre de vues personnelles, des étincelles annonçant parfois un précurseur; ils ont vieilli en général parce qu'ils marquent une étape déjà lointaine dans la marche si rapide de sciences alors naissantes, aujourd'hui en voie de plein épanouissement.

Bory restera l'organisateur et le directeur de deux grandes expéditions scientifiques qui ont fait honneur à la France.

Pour juger équitablement son œuvre, il ne faut pas la disséquer en dehors de l'histoire de sa vie, et cette vie fut terriblement tourmentée. Il ne fut point un professionnel de la science; il n'eût pas l'existence modeste, parfois mesquine, mais assurée du professeur élevé et souvent protégé à ses débuts par des maîtres puissants; il ne connut ni l'atmosphère tranquille des laboratoires, ni le silence des bibliothèques dans lesquels travaillèrent douillettement et en paix les naturalistes de son temps. Il ne sortit d'aucune école, il n'eût ni maîtres ni guides scientifiques; ce qu'il sut, et il sut beaucoup, il ne le dut qu'à lui-même. Pendant longtemps, il vécut une existence errante et souvent mal assurée; durant les vingt meilleures années de sa vie, il eut pour champ d'étude les champs de bataille de la Grande Armée, ou les douloureux chemins de l'exil; puis, officier en demi-solde, il dut vivre de sa plume, et cette nécessité, autant peut-être et plus peut-être que la mobilité de son esprit, explique et excuse le caractère trop hâtif de beaucoup de ses ouvrages.

Enfin, ce ne fut pas une des moindres originalités de ce vieux grognard des armées de l'Empire, botaniste, qui, pendant si longtemps, figura parmi les zoologistes de l'Académie, de laisser comme son œuvre la plus durable, — la description d'un volcan.

A. LACROIX.

*Membre de l'Institut.*

#### ADDENDA.

L'un des arrière-petit-fils de Bory de Saint-Vincent, M. Romieux, ancien lieutenant de vaisseau, receveur des finances,



veut bien me renseigner sur la descendance de notre confrère.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, de son mariage avec M<sup>me</sup> de la Thebaudais, Bory a eu deux filles dont il est souvent question dans sa correspondance.

L'aînée, Clotilde, a épousé (1832) M. Dammien et a eu elle-même deux filles qui se sont mariées à La Rochelle à deux frères, MM. O. et C. Romieux. Huit enfants sont issus de chacune de ces familles : la première comprend deux officiers de marine, la seconde un chef d'escadron de cavalerie, Jacques Romieux, qui vient de tomber glorieusement aux Dardanelles.

La cadette, Augustine, a épousé (décembre 1827) en premières noces M. Morell (voir plus haut une allusion à ce mariage), puis, plus tard, le comte Moraski, réfugié polonais, qui joua un certain rôle politique à côté des Czartoryski : elle est morte sans enfants.

Bory de Saint-Vincent a eu en outre de M<sup>me</sup> Gros deux filles : l'une devint M<sup>me</sup> Athanagilde Berger et a laissé une fille; l'autre devint M<sup>me</sup> Caillet.









# QUELQUES VOIES ROMAINES

sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais

---

## II<sup>e</sup> APPENDICE

### Identification des lieux du martyr et des premières sépultures de Saint Vincent, diacre

Dans les notes historiques et géographiques, qui suivent, il sera beaucoup question de Saint Vincent, diacre et le premier d'entre les chrétiens connus comme ayant donné leur vie pour Jésus-Christ, sur le territoire agenais, où il est trop oublié.

Je n'hésiterai pas à rétablir la tradition primitive, sur tous les points de son histoire où elle m'a paru faussée et défigurée depuis longtemps. Pour cela je me baserai : 1° sur les trois versions des Actes de son martyre; 2° sur les leçons des plus anciens bréviaires d'Agen et de Conques; 3° sur les données de l'histoire; 4° sur les critiques les mieux réputés au xvii<sup>e</sup> siècle et jusqu'à nous; 5° enfin sur l'état des lieux autrefois et aujourd'hui.

Si mon but principal avait été l'histoire du saint martyr j'aurais traité les mêmes questions dans l'ordre suivant :

- 1° Visite de Saint Vincent à l'Oppidum Velanum.
- 2° Sa présence à la fête du feu.
- 3° Son martyre.
- 4° Son inhumation secrète à Calonges.
- 5° La découverte et la translation de son corps à Pompéjac.
- 6° Sa nouvelle translation de Pompéjac à Conques.
- 7° Son culte.

Mais cherchant surtout à identifier les lieux que le saint diacre a illustrés par sa présence ou ses miracles, j'ai procédé du *plus connu* au *moins connu*.



J'aurai atteint mon but, si mes recherches ont pu déterminer l'emplacement, l'origine, l'accroissement et la transformation ou la disparition totale de quelques localités jadis intéressantes dans l'Agenais.

### POMPEJAC (*Mas-d'Agenais*)

I. A l'époque de Saint Vincent, Pompéjac (séjour, habitation d'un Pompée), n'était qu'une villa plus ou moins somptueuse, appartenant ou ayant appartenu à un membre ou affranchi de l'une des familles les plus illustres, dans l'empire romain.

Cette villa fut ruinée de fond en comble, vers l'année 276, en même temps qu'Ussubium, station voisine dont nous avons assez parlé.

Les traces de ce premier établissement sont noyées dans les substructions de la ville du Mas. « Elles reparaissent, lorsque de temps à autre on creuse un puits, on pratique une tranchée profonde, ou l'on reconstruit une maison : ce sont des aires bétonnées, des pièces de monnaie, des débris de poteries, des maçonneries, des antiquités, dont on ne peut que regretter les vestiges perdus par l'insouciance des ouvriers et des habitants (1). »

Dans le courant du iv<sup>e</sup> siècle, une bourgade s'établit sur le même emplacement et garda le nom de Pompéjac. Elle n'était pas encore très considérable (2), lorsque le corps du saint martyr merveilleusement conservé et retrouvé, sur le versant de la colline de Calonges, y fut porté en triomphe et déposé dans un tombeau, dont on croit posséder la cuve (3) à l'église du Mas.

Ceci se passait vers le commencement du v<sup>e</sup> siècle. Une

---

(1) Nicolai : *Le Mas-d'Agenais sous la domination romaine*, p. 4.

(2) Bollandistes : *Acta sanct.*; Pompeico, in complacito tibi loco... Tumulantur. — *Analecta bollandiana* : Ad destinatum locum Pompeiacum gestantur.

(3) Nicolai, *op. cit.*, p. 29.

superbe basilique fut élevée pour abriter le tombeau et les précieuses reliques. La fête du Saint avait été célébrée plusieurs fois avant l'établissement des Visigoths dans la contrée, 418. Dès leur arrivée, ces Ariens gênèrent, chaque année de plus en plus, les catholiques romains dans les manifestations de leur culte. Ils finirent même par briser le tombeau, déplacer les reliques et renverser la basilique (1).

Peu de temps après cet outrage au Saint, ils furent battus par les armées de Clovis, qui tua de sa main leur roi Alaric II et les obligea de fuir en Espagne.

Des témoins de leur odieux sacrilège et de leur injuste oppression vivaient encore, lorsque l'auteur des seconds Actes de Saint Vincent écrivait son mémoire (2).

Vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, Léonce II, évêque de Bordeaux, embellit et couvrit de plomb la basilique du tombeau déjà rétablie par les fidèles, et, pour mieux satisfaire sa pieuse reconnaissance envers le saint martyr, il éleva une autre basilique, sur les ruines du *Vernemet* (3), à environ quatre ou cinq milles de Pompéjac.

Les faveurs, dont cette dernière jouit dès le jour même de sa consécration, s'ajoutèrent aux merveilles, qu'on obtenait fréquemment au lieu de la première sépulture et autour du saint tombeau (4). C'était assez pour attirer les foules à Pompéjac qui devint en peu de temps un castrum renommé sous le patronage de Saint Vincent.

Sa tranquillité ordinaire fut troublée par un événement tragique et retentissant. Gondaval, soi-disant fils de Clotaire, s'étant fait couronner roi d'Aquitaine, à Brives, se vit abandonné de ses principaux partisans, dès que Gontran, roi de Bourgogne, eut lancé une armée contre lui, 584. Celle-ci dans l'espoir de surprendre l'usurpateur, à Bordeaux, franchit la Garonne près de Langon (5), mais déjà il arrivait à

---

(1) Du Bosquet : *loc. cit.*

(2) Ibidem.

(3) Venance Fortunat. Lib. poë., p. viii et ix.

(4) Bolland. *Acta sanct.*

(5) Ibid. nota.



Comminges, où il ne trouva guère que la trahison et la mort. Dans leur poursuite à marche forcée, les troupes de Gontran suivirent la Carrère, et arrivèrent bientôt aux confins de l'Agenais, devant la basilique de Saint Vincent. Quelques soldats détachés brûlèrent et forcèrent les portes de ce sanctuaire, le pillèrent et y massacrèrent les chrétiens réfugiés, près du tombeau.

Leur crime fut aussitôt puni de diverses manières attestant toutes la juste colère du Ciel, pour un si horrible sacrilège.

Grégoire de Tours affirme avoir vu quelques-uns de ces malheureux (1). On prétend même que le Concile de Mâcon prit de là occasion de faire un canon contre quiconque userait de violence, envers des réfugiés, dans les églises (2).

Cet événement affligea tout le castrum. Mais, au lieu de diminuer, la confiance en la protection du martyr grandit et s'étendit au loin.

En 674, Nizézius, comte d'Auvergne, et Ermentrade, sa femme, donnèrent, sous forme de vente, à l'abbaye de Moissac et à Léotade, qui en était abbé en ce moment, la totalité de leurs biens comprenant dix-huit villages, avec églises, serfs et affranchis employés à la culture des champs. Cependant ils réservaient cinq villages, y compris celui de Pompéjac en Agenais, pour leurs héritiers naturels, et l'acte porte que cette réserve était faite par application de la loi *falcidia* (3). Les villages, qu'elle affectait, n'étaient donc pas absolument exclus de la donation. Ils étaient seulement désignés pour former la part d'héritage, que les parents pou-

---

(1) *Hist. Franç.* Lib. 7, col. 35, et *Glor. Mart.* col. 105.

(2) Barrère : *Hist. rel. et mon. du dioc. d'Agen*, t. 1<sup>er</sup>, p. 148.

(3) « Reliquimus quoque propriis ereditibus nostris in *falcidio* alias villas nostros, in pago Tolosano Modoreiago, Altomonte, Basile, et in pago Agennense Pompeiago, et in pago Elasano Malaronta... » (Cf. Dom Vaissète : *Hist. du Languedoc*, éd. 1876, t. II, *Preuves* : col. 43, d'après la charte, qui se trouve aux Archives du Tarn-et-Garonne, série B, fonds de l'abbaye de Moissac.)

La loi *falcidia*, qui tombait en désuétude, avait gardé le nom de son promoteur, *Falcidius*, tribun du peuple, sous Auguste. Elle prescrivait que, dans toute donation générale, le quart des biens serait réservé à l'héritier naturel, mais elle laissait au donateur la faculté de désigner la partie de ses biens, qui seraient appelés à former ce quart réservé.

vaient réclamer en vertu de la loi. Or, dans le cas présent, les héritiers naturels étaient les princes de Gothie ou la Maison de Toulouse, riche d'ailleurs et très libérale envers les établissements religieux. Il n'est donc pas téméraire d'avancer que Léotade et les bénédictins de Moissac furent autorisés à prendre immédiatement possession du domaine de Pompéjac et des autres réservés ou non réservés.

II. D'après une tradition constante, mentionnée par M. Lagarde, le chapitre du Mas se disait de fondation carlovingienne (1). Il est certain qu'un grand nombre de collégiales furent fondées par cet empereur ou sa famille.

Le couvent bénédictin, l'affluence des pèlerins autour du tombeau de Saint Vincent et le culte du martyr très répandu ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de quelques membres de la famille impériale et de les porter à doter l'église de Pompéjac, à l'ériger en collégiale et à former un chapitre du prieur et des moines, qui la desservaient déjà.

Cette condition nouvelle et certainement très heureuse, pour les bénédictins et les Pompéjacais, fut gravement troublée au milieu du ix<sup>e</sup> siècle. Les Normands remontant la Garonne assiégèrent Bordeaux, qui leur résista quelque temps et finit par succomber, 853. Dès lors tout fut ravagé sur les deux rives du fleuve. Bazas, Condom et les villes d'alentour (2) furent mises à sac et brûlées. Pompéjac eut le même sort. Les pirates massacraient les gens ou les réduisaient en esclavage. Leur cupidité les poussait à se précipiter plus furieusement contre les églises et les couvents, contre les clercs et les moines, lorsqu'ils pouvaient les atteindre (3).

Il y a toute apparence que les bénédictins de Pompéjac, avertis du danger, s'échappèrent par la fuite et que l'un d'entre eux, emportant les reliques de Saint Vincent, courut les cacher et se sauver lui-même, chez ses frères en religion, à Conques, en Rouergue, où il serait arrivé le 21 janvier, car

---

(1) *Noûce ms. sur l'église du Mas-d'Agenais.*

(2) J. Andrieu : *Hist. de l'Agenais*, t. 1<sup>er</sup>, p. 23.

(3) Anquetil : *Hist. de France*, t. 1<sup>er</sup>, p. 243.



c'est le jour où, dans la suite, on a célébré cet heureux transfert (1).

Lorsque, ne voyant plus rien à prendre ou à détruire dans ces contrées, les Normands se furent retirés et fixés, quelques-uns dans leur station de Bordeaux, et, un plus grand nombre dans leur pays d'origine, les bénédictins revinrent sur leur domaine dévasté. Ils y groupèrent des gens qui avaient pu échapper au fer et à l'esclavage des barbares. En peu de temps l'église et les maisons nécessaires furent relevées de leurs ruines.

On n'avait plus les reliques de Saint Vincent. Son tombeau resté vide n'attirait plus les pèlerins; mais le souvenir de sa protection puissante et souvent manifestée avait ancré, chez tous, une confiance inébranlable. Les pieux chanoines reprenaient leurs fonctions antérieures; les cultivateurs allaient aux champs leur demander, par un travail assidu, des produits plus abondants. Le courage ne manquait pas. Mais pouvait-on penser que la nouvelle bourgade serait un jour comparable au castrum regretté?... Chacun n'y voyait que sa demeure, son *mansus*, d'où vint bientôt au village le nom *Masus* et finalement *Le Mas*. Ce dernier a prévalu jusqu'à nous; mais, le sol, l'emplacement de la première ville, dans le quartier, où se trouvent l'église et la place principale, a gardé jusqu'au milieu du dernier siècle le nom de Pompéjac (2).

Quelques années de paix ramenèrent l'aisance. Le petit endroit s'agrandit et devint un gros village, qui s'entoura de remparts, avant la fin du x<sup>e</sup> siècle. Notons bien cependant que, par leur étendue, ces remparts n'égalerent pas ceux de l'ancien Pompéjac.

Dans ce même temps, les bénédictins du Mas parvinrent à l'apogée de leur puissance et de leur prospérité. M. Lagarde nous dit qu'« après l'an mille le chapitre fut réduit à trente

---

(1) Office de l'église de Conques.

(2) Notes de M. le chanoine Mellingre, ancien curé du Mas. — *Terrier du Mas et titres de la chapelle Saint-Jean*, aux Archives départementales de Lot-et-Garonne.

membres (1). » Il serait plus exact de dire que la communauté des bénédictins fut réduite à trente membres, y compris ceux du chapitre.

La présence de ces moines est clairement affirmée dans l'acte de transaction passé dans l'église du Mas, en 1180, entre Arnould, prieur de la Réole, et les frères Aner et Bernard, sur la moitié de la dîme de Courbian, puisque les témoins de cet acte furent Artauld, prieur en ce temps là, et les moines Amanieu et Bernard de Glayret (2).

Faute de documents nous ne pouvons suivre et apprécier l'influence et l'action de ces religieux à chaque époque. Nous ne doutons pas cependant qu'il ne faille leur attribuer la construction du prieuré et de l'église, « dont le chevet est du style le plus pur du XII<sup>e</sup> siècle. Une tradition constante et certains débris d'édifices antérieurs employés de nouveau attestent qu'elle comprend dans ses murs l'emplacement de l'ancienne basilique du tombeau de Saint-Vincent d'Agenais. Ses parties les plus intéressantes sont incontestablement une œuvre de moines artistes et ouvriers, comme ceux qui construisirent, à la même époque, les églises remarquables de Layrac, Mézin, Moirax, Monsempron et autres, qui ont disparu sous les injures du temps et des révolutions (3). »

On peut remarquer aussi que toujours, dans les cérémonies religieuses ou civiles, le prieur du Mas eut une place d'honneur et, s'il n'était pas le seul de son rang, il marchait le premier après les abbés de Clairac, Gondou et autres abbayes du diocèse et de la sénéchaussée.

Le chapitre du Mas veillait aux intérêts du diocèse, comme aux siens propres : de longue date, l'Avance servait de limite entre les diocèses d'Agen et de Bazas. Cette rivière ou du moins un de ses bras passait au couchant de Casteljaloux. Au XII<sup>e</sup> siècle, elle se porta tout entière au levant. Les chanoines de Bazas voulurent occuper la ville, mais ceux du Mas réclamèrent, et il fallut toute l'autorité de Gaillard de

---

(1) *Op. cit.*

(2) *Arch. hist. de la Gironde*, t. 5, p. 136.

(3) M. G. Tholin : *Etudes sur l'architecture religieuse du Lot-et-Garonne*.



Lamothe, évêque de Bazas, pour rétablir l'accord entre les deux chapitres, en 1213 (1).

Vingt ans plus tard, cette compétition se réveilla plus vive que jamais, entre les évêques des deux diocèses. Sanchez de Caumont et Bertrand de Cantiran, à la tête d'une troupe, marchèrent, au nom de l'évêque d'Agen, Raymond-Bernard du Fossat, assiégèrent, prirent et brûlèrent Bazas, 1136. Plainte fut portée devant la Cour romaine, qui nomma des arbitres; mais la solution attardée n'arriva qu'en 1150; Casteljaloux fut déclaré dépendant de Bazas (2).

L'hérésie des Albigeois, renouvelée des Manichéens, s'était introduite dans le Mas, avant 1209 (3). Après la bataille de Muret (1213), cette ville se donna au comte de Toulouse Raymond VI, qui avait l'appui de Jean, roi d'Angleterre, et elle ferma ses portes à Simon de Montfort, qui ne put s'en emparer, 1214 (4).

Néanmoins Bernard de Rovinha, chassé d'Agen par Raymond VI, put se retirer au Mas et y attendre que Simon de Monfort vint le réinstaller dans sa ville épiscopale. La seule présence de l'évêque, dans un si petit endroit, suffit pour exciter les deux partis et amener de graves conséquences. Le prince Louis, Cœur-de-Lion, ne pénétra dans cette place qu'en la prenant d'assaut (5).

Plus tard Raymond VII, y entra sans difficulté. Non content d'avoir dépouillé le chapitre et le prieur de leurs revenus et de leurs biens, il réclamait la seigneurie et la justice de ce lieu. Ne pouvant les obtenir sans résistance, il se porta même à des voies de fait, contre le prieur (6). Ce fut la cause de rixes sanglantes. Il y eut des morts dans les deux partis. Ces faits étaient encore récents, lorsque Raymond tomba gravement malade et eut peur de mourir excommunié. Il jura de réparer ses injustices et signa un acte de réconciliation,

---

(1) Monlezun : *Hist. de la Gascogne*, t. 2, p. 252.

(2) Faugère-Dubourg : *Dict. de l'arr. de Nérac*, p. 83.

(3) Bladé : *Géographie juive, albigeoise et calviniste de Gascogne*, p. 11.

(4) Magen et Tholin : *Arch. municip. d'Agen*, p. 25, 28.

(5) Andrieu, *op. cit.*, p. 51.

(6) Barrère : *Hist. rel. et mon. du dioc. d'Agen*, t. 1<sup>re</sup>, pp. 344-380.

dans le château de Penne (1). Mais il ne tint pas sa promesse et la paix ne fut définitivement rétablie qu'en 1243, lorsque, vaincu et abandonné par le roi d'Angleterre, il se soumit entièrement au roi de France et à l'Eglise (2).

Avec le comte de Toulouse, l'hérésie des Albigeois avait succombé sous les armes; mais son esprit d'insubordination, qui préparait l'affranchissement des communes favorisé par les rois, demeura répandu dans toute la région et particulièrement au Mas d'Agenais, comme un levain toujours prêt à fermenter (3). Il fut la semence des troubles, de la confusion et de l'anarchie religieuse et civile, qui régnèrent dans la France entière pendant la première période du xiv<sup>e</sup> siècle (4).

Dès la pénétration de l'hérésie dans le Mas, l'union, qui existait entre les bénédictins et les bourgeois, alla s'affaiblissant de jour en jour jusqu'au moment, où la collégiale fut sécularisée. Nous ne saurions préciser ici la date, mais il semble possible d'indiquer l'époque.

Le 17 décembre 1271, Arnaud, prieur de l'église séculière du Mas, confirma l'exemption de péage sur la Garonne, accordée par son prédécesseur, Raymond Bernard, aux abbés de Grandselve et de Belle-Perche (5). A ce moment, la sécularisation est déjà un fait accompli, mais probablement récent. Cependant la sécularisation n'entraîna pas le départ immédiat des bénédictins. Ils étaient encore au Mas plusieurs années après; car en 1278, Bertrand-Jauffre ou Jeofroi, *abbé de Grandselve et ses religieux* obtinrent gain de cause, contre *ceux du Mas*, au sujet de divers droits de péage (6).

De plus, le 15 mai 1281, l'abbé de Sainte-Croix de Bordeaux donna commission et plein pouvoir à Guillaume de la Molère, religieux du même ordre (*commonacum nostrum*), prieur du Mas, au diocèse d'Agen, pour fixer les droits de

---

(1) Dom Vaissette : *Hist. du Languedoc*, t. VIII, col. 804.

(2) *Ibidem* col. 1085.

(3) Anquetil : *Hist. de France*, t. I<sup>er</sup>, p. 336.

(4) Andrieu : *Hist. de l'Ag.*, t. I<sup>er</sup>, p. 110.

(5) Dom Vaissette, *op. cit.*, t. VIII, col. 1873.

(6) Moulenq : *Documents hist. sur le Tarn-et-Garonne*, t. I<sup>er</sup>, p. 211.



justice et l'étendue de la juridiction du prieuré de Montauriol dans le même diocèse (1).

Ce dernier acte ne prouve point absolument que Guillaume de la Molère habitât le Mas, avec des religieux de son ordre; mais il atteste que le successeur d'Arnaud, à cette date, était encore un bénédictin.

Les successeurs de Guillaume de la Molère réunirent dans leurs mains tous les pouvoirs sur la seigneurie et la justice du Mas jusqu'au 9<sup>e</sup> jour des Kalendes d'avril 1321; mais, à cette dernière date, une bulle du pape Jean XXII autorisa le paréage demandé, avec la maison d'Albret (2).

Nous ne devons donc pas être étonnés de trouver dans le martyrologe de l'abbaye bénédictine de Saint-Sever le résumé succinct, précis et très complet de ce que nous disent les documents relatifs à Saint Vincent. « Le v des nones de juin au village agenais de Pompéjac (Aginno Pompeaco vico) on célèbre la fête de Saint Vincent, martyr. Brillant de l'éclat que lui donnait l'étole diaconale et brûlant de l'amour du Christ, il conquiert la palme du martyre. Très souvent encore sa vertu se manifeste par des miracles éclatants. Après un long temps écoulé, son corps a été porté au monastère de Conques (3). » Le nom de Mas paraissait peut être encore trop vulgaire : l'auteur se contenta de le traduire par le mot latin correspondant *vicus* (village). Son texte confirme celui de la légende que nous trouvons dans le bréviaire d'Agen et dans l'office de Conques.

III. Le bréviaire, composé par Bilhonis et imprimé à Limoges, en 1526, est encore conforme à la tradition primitive et à l'histoire; mais il en reste comme le dernier écho, dans notre liturgie, quand il annonce la fête du martyr par ces mots : « *Sancti Vincent du Manso* ».

---

(1) Arch. hist. de la Gironde, t. II, p. 328.

(2) Barrère : *Op. cit.*, t. I<sup>er</sup>, p. 371.

(3) V nonas junii, Aginno Pompeiaco vico, passio sancti Vincentii martyris, qui leviticæ stolæ candore micans, pro amore christi martyrum adeptus magnis sæpissime virtutibus fulget. Cujus post longa tempora corpus in Concas translatus est. (*Bibl. nation.*, 12751, p. 38). Communiqué par M. l'abbé Degert à l'Institut de Toulouse.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, la cour romaine ne refusait point d'admettre le prieuré de Pompéjac, au Mas : le pape Clément VII, étant à Viterbe, le V des nones de Mars, cinquième année de son pontificat (3 mars 1528), autorisa l'échange du prieuré entre Hugues de Roure, prieur de Teste, et Jean de Roure, prieur de Saint-Vincent-de-Pompéjac, en Agenais (1). Certainement il s'agit ici du Mas-d'Agenais et du prieur de son chapitre; car, à cette époque, aucun autre Pompéjac de l'Agenais ne possédait un prieuré comparable à celui de Teste, près de Condom.

L'ermitage du mont Pompéjac, près d'Agen, avait bien Saint Vincent pour patron, et, aux siècles suivants, les consuls d'Agen y allaient rendre grâces à Dieu, d'avoir délivré leur ville de la peste, par l'intercession du puissant martyr (2). Mais, en 1528, l'ermitage n'était encore composé que de trois grottes où se retiraient peut-être quelques pieux chrétiens vivant d'aumônes. Comment aurait-il pu devenir l'objet d'une transaction si importante ?

A 50 mètres de la Collégiale du Mas était une église dite *Saint-Jean-de-Pompéjac*. Elle servit de club en 1793 et fut vendue comme bien national en 1808 (3). Sa construction était antérieure au xvi<sup>e</sup> siècle, puisque dans ses fouilles on a trouvé des sarcophages très anciens. Plusieurs familles y avaient leurs sépultures. Le 14 novembre 1375, Marie del Baur confirma, par un acte public, la fondation d'une chapelle dans cette église (4). Un terrier de 1697 porte notées, en marge, les propriétés frappées de surcens, en faveur de la même église (5). Une liste de 33 reconnaissances au profit des chapelains de *Saint-Jean-de-Pompéjac* avait été dressée, par M. Werlet, compulsant les minutes du notariat de cette ville (6). Le 16 décembre 1701, Joseph-Marie de Lartigue transmet, par acte public, le patronage de l'église Saint-Jean-

---

(1) Arch. de la ville de Condom (Gers).

(2) Barrère : *Ermitage de Saint-Vincent-de-Pompéjac*, ch. XI, p. 128, etc.

(3) Arch. munic. du Mas.

(4) Archives départementales de Lot-et-Garonne, GG. 4.

(5) *Ibidem*.

(6) Archives de M. Werlet.



de-Pompéjac à Marie Simon, veuve de François de Taste (1). Enfin nous signalerons un sarcophage ébrêché et sans couvercle, qui fut retrouvé, en 1785, dans l'ancien cimetière au devant de la Collégiale. Ses sculptures le font remonter au v<sup>e</sup> siècle. Il est regardé comme ayant contenu le corps de Saint Vincent, et c'est pour cette raison qu'il a été placé derrière le maître autel de l'église paroissiale du Mas, par les soins de M. le comte de Luppé (2).

Ce sarcophage; les divers actes relatifs à l'église Saint-Jean; la bulle de Clément VII, autorisant l'échange de prieurés; la profanation de la basilique par les soldats de Gontran; la présence des bénédictins amenés par la donation de Nizézius; les leçons de l'ancien bréviaire, confirmant les divers Actes de Saint Vincent, sont les preuves d'une tradition continue, qui nous force de reconnaître le *Pompéjac* de la légende transformé dans le Mas d'aujourd'hui.

Ces preuves tirées de l'histoire, de monuments ou de documents authentiques, sont assurément supérieures à ce que nous offrent les traditions agenaises, qui ont été réfutées plusieurs fois.

IV. Il faut reconnaître qu'à partir du xv<sup>e</sup> siècle, un bréviaire (3) et les premiers auteurs de notre histoire locale, semblent s'être évertués à délocaliser tout ce qui se rapporte au glorieux martyr Saint Vincent. Un le fait naître au Mas, alors que le Mas n'existait pas encore; d'autres lui prêtent, sans preuves, un genre de vie, un séjour, un rang dans le clergé et une mort, qu'il n'a pas eus, et contrairement à la légende des anciens offices d'Agen et de Conques, on suppose même plusieurs transferts de ses reliques, qui n'eurent jamais lieu.

A diverses époques des ermites habitèrent les grottes, dans lesquelles Saint Caprais s'était caché avant d'aller résolument au martyre. Ils se mettaient sous la protection de Saint Vincent de Pompéjac, célèbre par ses nombreux miracles. De là

---

(1) Archives départementales de Lot-et-Garonne, *loc. cit.*

(2) G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, t. xxiii, p. 476, note. — Nicolaï, *op. cit.*

(3) Argenton : *Vie de Saint Vincent*, ms.

sortit une tradition, nouvelle encore en 1656, puisque les frères Sainte-Marthe, publiant le *Gallia christiana*, la qualifiaient « *hodiernam* » de ce jour même (1). Les traits, qui la composent, se trouvent singulièrement réunis dans *Les sept saints titulaires d'Agen* (2). Flatteusement ou peut être pour dégager sa responsabilité, l'auteur, dans sa dédicace, fait honneur de toutes les recherches à Soldadié, grand archidiaque et vicaire général, le siège d'Agen vacant, 1664. Labnazie (1635-1724) adopta la plupart de ces erreurs, qui furent réfutées par Argenton (1723-1780), puis par Labrunie et enfin par Boudon de Saint-Amans (1748-1831). Même inédites, leurs discussions furent d'un grand poids sur l'opinion des érudits. L'abbé Barrère, regrettant les traditions aimées, entreprit de les relever, en proposant d'identifier (3) *Lannes-vieilles* avec *Vellanium* et *Réaup* avec *Reone*; mais il ne réussit qu'à faire publier l'*Essai sur les Antiquités du département de Lot-et-Garonne*, par Boudon de Saint-Amans (Agen, 1859).

M. Ad. Magen démontra la faiblesse du système de l'abbé Barrère et prouva, quelque temps après, que le Mas d'Agenais était bien le POMPÉJAC de la légende de Saint Vincent (4).

Tel a été également le sentiment de MM. Longnon (5), G. Tholin (6), et de l'abbé Alis (7).

V. Une opinion commune et presque unanime veut, qu'à l'approche des Normands, les reliques de Saint Vincent aient été portées du Mas d'Agenais à Agen et déposées dans l'église de Sainte-Foy, d'où on les aurait tirées, pour les porter à Conques, en même temps que celles de la Vierge agenaise.

---

(1) T. II, Episcopat de Mgr de Chabannes, évêque d'Agen.

(2) Currius, Agen 1831, 2<sup>e</sup> éd., pp. 51-86.

(3) *Hist. Rel. et Mon. du diocèse d'Agen*, 1855.— Ermitage de Saint-Vincent de Pompéjac, 1865.

(4) *Recueil des travaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts d'Agen*, 1856.

(5) *Géographie de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle*.

(6) *Revue de l'Agenais*, t. XXIII, pp. 476, 477.

(7) Alis : *Op. cit.*, t. XXXIV.



C'est encore une hypothèse rien moins que certaine. Car elle n'est fondée sur aucun document antérieur au xv<sup>e</sup> siècle. Les leçons des anciens bréviaires de Conques et d'Agen n'y font pas la moindre allusion, et la tradition de Conques lui est contraire.

Si les reliques des deux martyrs étaient arrivées à Conques simultanément, aurait-on célébré deux fêtes, à cette même occasion; le 12 janvier, pour la translation de Sainte Foy; le 21 janvier pour celui de Saint Vincent (1)? Mais il paraît constant que les reliques de Saint Vincent étaient déjà à Conques en 855 (2). On put les y porter entre 848 et 853, puis les tenir cachées, par crainte des Normands, jusqu'à cette dernière date. Sait-on à quel moment ces barbares désolèrent la rive gauche de la Garonne et le bassin de la Dordogne? La translation de Sainte Foy eut lieu sûrement quelque temps avant 874, car Adon de Vienne, qui la rapporte, mourut cette année là. Après cette date, le premier acte, classé dans le cartulaire de l'abbaye, est porté à l'an 882, mais il est antérieur de cinq ou six ans. Il fait allusion aux deux martyrs agenais. Les actes suivants les nomment et leur donnent le titre de patrons. Jusqu'au milieu du x<sup>e</sup> siècle, les deux tiers des chartes placent Saint Vincent avant Sainte Foy. N'est-ce point parce qu'il y avait été transféré le premier et que déjà il y avait fait de nombreux miracles? *Isdem locus sanctificatus innumeris virtutibus glorificetur* (3). » Dans la suite, Sainte Foy prit le premier rang et finit par occuper la place entière.

## MIRANNES

MIRANNES [*Rus Mireonense des Actes de Saint Vincent*] est un de ces rares endroits qui, dans notre région, n'ont pas changé de nom depuis les temps gallo-romains.

C'était une ferme considérable, située à 3.500 mètres, en

---

(1) Bréviaires de Conques et d'Agen.

(2) Darcel : *Trésor de Conques*.

(3) Bollandistes : *Alia Acta*.

ligne droite, au nord-ouest de la villa Pompéienne et à 1.500 mètres de l'ancien port d'Ussubium. Nous admettrions facilement qu'avant le iv<sup>e</sup> siècle, pour aller de Mirannes à Pompéjac, le parcours était prolongé d'au moins 2.400 mètres; car il fallait contourner les deux anses, qui fermaient Ussubium, au nord et au midi.

Les terres dépendantes de cette ferme s'étendaient du port d'Ussubium aux marais, près desquels fut bâti le Caumont d'aujourd'hui (1) et de l'ancienne rive du fleuve au moins à la *Carrère*, sinon au delà.

Mirannes est encore aujourd'hui un hameau marqué dans la carte d'état-major, comme dans tous les plans de la commune de Caumont-sur-Garonne. « Les sources y abondent et il n'y a pas longtemps, on y détruisit un vieil aqueduc, qui venait de l'une d'elles. A quelques pas de là, des haches en pierre polie furent soulevées par la charrue (2) ». Ces antiquités démontrent que l'endroit a été habité en des temps bien reculés. Mais ce qui attirait le plus dans cette région à l'époque gallo-romaine c'était le temple fameux qui se trouvait dans un champ consacré à Bélenus : « *In agro velano ruris Mireonensis* (3).

Saint Vincent y vint au milieu de la foule des païens en fête, et, pour y avoir fait cesser les prestiges, que le démon opérait, il fut aussitôt traduit devant le gouverneur, qui le fit flageller et décapiter (4).

VERNEMETIS, *in agro velano* = VIEUX CAUMONT.

I. Argenton aurait voulu préciser le lieu du martyre de Saint Vincent. Mais il n'y parvint pas. Il constata bien vite qu'avec les seuls monuments du passé, il était difficile, si non impossible, de le faire. Car la terre, qui but le sang du saint

---

(1) Alis : *Hist. de Caumont*, p. viii.

(2) *Op. cit.*, p. xliii.

(3) G. Tholin : *Revue de l'Agenais*, t. xxiii, pp. 473, 474.

(4) Tous les Actes de Saint Vincent.



diacre et le lieu qui garda son tombeau ont depuis longtemps changé de nom.

Se tournant alors vers les opinions émises, le savant age-nais trouva tant de divergence entre elles, qu'il déclara n'en pouvoir « tirer autre chose que des conjectures, et promit de donner le degré de vraisemblance dont elles étaient susceptibles. »

« Il est certain, dit-il, que le lieu du martyr de Saint Vincent était appelé, dans le sixième siècle, *RUS MIREONENSE* » Mirannes. Mais il se trompe, quand il veut identifier Mirannes avec un *Castrum reomense* : parce que d'après les Bollandistes et surtout d'après M. Lièvre, ces derniers mots devraient se lire *Castrum regionis nemetensis* (un castrum de la région du német ou des németes). Or il n'y eut jamais de castrum à Mirannes et Saint Vincent fut martyrisé, *in agro velano ruris Mireonensis*, dans un champ bélézien de la ferme de Mirannes. Cette terre, jusqu'alors parsemée de quelques touffes d'herbe, paraissant nue, inculte et inutilisable pour l'agriculture, fut beaucoup plus appréciée, une fois arrosée du sang du martyr. Et, lorsque les constructions d'une basilique y attirèrent les regards de toute la contrée, les habitants des villages voisins y accouraient chaque année et étalaient en quelque sorte, sur un sol émaillé de fleurs, leur vénération admirable envers le glorieux martyr Saint Vincent (1).

En lisant le passage suivant de Grégoire de Tours : « *Quibus properantibus, venerant ad basilicam sancti Vincentis, quæ est juxta terminum Aginensis urbis, ubi ipse martyr pro Christi nomine agonem dicitur consumasse* (2). » Argenton fit dépendre toute la phrase incidente, *ubi ipse martyr...* du mot *basilicam*, tandis qu'elle dépend de *terminum urbis Aginensis*. En conséquence de cette nouvelle erreur, il supposa que LE MAS est le lieu du martyr. Son opinion, qu'il pro-

---

(1) *Hujus namque prædis cespes, nudus tunc incultusque et nec ipsis agricolis utilis; nunc cruore martyris sublimatus basilicæ etiam constructione conspicuus et jam annis singulis ibidem populorum quasi quadam florum amenitate variatus mirâ in veneratione martyris pulchritudine decoratur* (Analecta Bollandiana, t. II).

(2) Hist. Franc. Lib. 7. *Historia Francorum*, lib. 7.

posa avec réserve, a été partagée et soutenue par Boudon de Saint-Amans et par M. Nicolaï. Nous la croyons suffisamment réfutée, par MM. Magen (1), J. Tholin (2), et Alis (3).

II. Venance Fortunat, évêque de Poitiers, a chanté la basilique qui remplaça le temple gallo-romain, dans un poème, qu'on nous présente ayant pour titre *ad Garonnam* ou *ultra Garonnam* (4). Il nous dit qu'elle est l'œuvre de l'évêque de Bordeaux, Léonce, qui déjà avait embelli et couvert d'étain une autre basilique abritant le tombeau du glorieux martyr (5). Grégoire de Tours (6) et Aimoin le moine (7) disent de même qu'avant de rencontrer et de profaner la basilique du tombeau les soldats de Gontran avaient traversé le fleuve. Les Bollandistes pensent qu'ils durent opérer cette traversée, vers le port de Langon (8). De là en effet LA CARRÈRE les menait directement en face de la basilique du tombeau de Saint Vincent, qui était à POMPÉJAC. Mais n'oublions pas que le saint diacre souffrit le martyre devant un VERNEMET (*Fanum ingens* = un grand temple) situé sur le bord du fleuve à quatre ou cinq milles de Pompéjac. Tous les documents s'accordent sur ce point. Guidés par ces données, aussi sûres que précises, nous avons suivi l'ancienne rive de la Garonne, extrême limite de la ferme de Mirannes. Les recherches les plus attentives ne nous ont fait découvrir des ruines qu'à l'endroit le plus élevé du tertre de Caumont. Plus loin est un vallon dans lequel on descend, par une pente raide, jusqu'au niveau de la basse plaine, dont le nom, *Marais Pinguet* (9), dit assez que jadis il était envahi par les eaux.

---

(1) *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen*, 2<sup>e</sup> série, t. I, pp. 280 et suivantes.

(2) *Revue de l'Agenais*, t. XXIII, p. 471 et suivantes.

(3) *Op. cit.*

(4) Lib. I, Poème, ps. IX. — C'est là seulement qu'on trouve le nom de *Vernemetis* et sa signification.

(5) *Ibid.*, ps. VIII.

(6) *Loc. cit.*

(7) *Hist. Franç.*, lib. III, cap. 70.

(8) *Loc. cit.*, Bol. Act.

(9) Alis : *Histoire de Caumont*, p. VIII, 223.



A ce sommet élevé nous sommes sur l'emplacement de la ville ou du château de l'ANCIEN CAUMONT. *Mirannes* est à 6 ou 700 mètres et *Le Mas* à 7 kilomètres environ, par les anciens chemins. A 200 mètres devant nous, sur un coin du cimetière, sont quelques masures d'une ancienne chapelle ruinée, au temps des guerres de religion. Sous nos pieds se trouvent des ruines de tous les âges.

Cependant notre problème serait encore bien difficile à résoudre, si M. l'abbé Alis n'avait un peu débrouillé le cahos. « Nous avons rencontré, dit-il, non loin du château, entre celui-ci et la porte sud, au bord du plateau, du côté de la Garonne, sur l'emplacement de l'ancien chemin de ronde, un cimetière, où nous avons mis à découvert des fosses ou tombes semblables à celles du cimetière de Saint-Martin-de-Lesque (1). » Certainement ces sépultures remontent à une date antérieure ou contemporaine du martyre de Saint Vincent : On ne peut s'étonner que des païens aient choisi le voisinage du temple pour lieu de leur sépulture. Nous en concluons seulement que l'enceinte du temple n'allait pas jusque là. Et nous savons, par les Actes du martyr, que le temple était éloigné de tout autre édifice. La ferme de *Mirannes* était l'habitation la plus voisine.

« On trouve, dit encore ce chercheur expérimenté, dans les amoncellements de décombres, qui gisent sur le sol, quelques pierres de petit appareil (2). » Certes nous ne devons pas être étonnés du petit nombre de ces pierres; car elles n'étaient employées qu'au revêtement de gros murs en blocage, et les constructions, dans cet endroit, furent bien moins considérables avant qu'après le x<sup>e</sup> siècle, où commença l'usage du moyen appareil.

Ordinairement pour être une preuve définitive, les ruines doivent conserver quelque chose de la forme des édifices, dont elles faisaient partie, ou bien être accompagnées d'une tradition constante. Ici elles se présentent les unes éparses,

---

(1) Alis : *Hist. de la ville, du château et de la famille de Caumont*, p. xi.

(2) *Op. cit.*, p. xii.

les autres mêlées et amoncelées, et le lieu même a changé de nom. Mais ne trouver de pareils débris qu'en cet endroit, le seul correspondant à toutes les données des anciens documents, nous semble une preuve suffisante pour fixer l'emplacement du *Vernemet* dans un *champ bélézien*.

Aussi nous le proposons avec confiance, jusqu'à preuve d'erreur. L'abbé Alis a déjà indiqué l'emplacement du château, comme étant celui du temple gallo-romain : « Serait-on trop téméraire d'y trouver, jusqu'à preuve du contraire, le *Vellanium* tant cherché, et de croire que nul emplacement ne convenait mieux au *Vernemet*, que ce lieu qui fut occupé, d'une manière si redoutable, au sommet de l'angle de ce fameux promontoire par le château, regardé à juste titre par nos annalistes, comme le plus fort de la province (1) ? »

Nous n'y trouvons pas la moindre témérité, si l'on se contente de chercher le *Vernemet*, qui était dans un champ bélézien, et non près de l'*oppidum Vellanium*, comme nous le prouverons plus loin.

III. Ici donc Saint Vincent perdit la vie et gagna le ciel, vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle. Derrière nous la Garonne roulait ses ondes fugitives; à notre droite, sur les ressauts de la colline et en dehors de l'enceinte, que les profanes ne franchissaient pas, les païens se pressaient pour voir le feu mystérieux qui allait plonger dans l'eau, puis remonter dans l'intérieur du temple. Les Actes nous disent que Saint Vincent s'était mêlé à cette foule. Bientôt contre ce globe à peine sorti du temple, le saint, plein de confiance en Dieu, leva sa main, fit un signe de croix et aussitôt le prestige diabolique détruit disparut pour toujours. Des idolâtres, qui observaient l'homme de Dieu, le saisirent et le traînèrent devant le gouverneur, siégeant devant l'entrée de l'enceinte druidique : *In agro vel atrio* (2).

Interrogé, Vincent donna son nom et se déclara serviteur

---

(1) *Op. cit.*, xli, xlii.

(2) Dans les *Analecta bollandiana* nous trouvons *in agro vel atrio*. Ce qui nous fait penser que le temple était dans un cromlech.



du Christ; puis, à toutes les questions nouvelles, il donna la même réponse. Le gouverneur outré de colère le fit suspendre à des pieux fixés dans la terre et flageller cruellement. Mais soudain il craint la destruction du temple. Aussitôt il fait détacher le patient et ordonne de le conduire à un stade de là, pour lui trancher la tête (1).

Notre attention se fixe sur la chapelle, dont les ruines sont à mi-versant de la colline, sur le bord du chemin, qui jadis conduisait de *Caumont* à *Lanau*. Elle se trouvait à 200 mètres (un stade) de ce qui pouvait être l'entrée de l'enceinte druidique. Isolé de la sorte, en dehors et si près de la forteresse médiévale, construit cependant avec des matériaux semblables, cet édifice marquait assurément la place d'un événement considérable, pour les chrétiens d'autrefois. Sa tradition est interrompue pour nous; mais il répond si bien aux données de notre histoire, sur la mort de Saint Vincent, que l'abbé Alis y supposait la première sépulture du saint (2). Nous la trouvons ailleurs. Ici nous chercherions plutôt la terre qui but le sang du généreux martyr.

---

(1) Cumque ibi [Velani Oppidi] in sancto prædicationis munere [B. Vincentius] consisteret, idolorumque cultores in variis superstitionibus retraheret (*Br. Ag.*). Ad memoratum itaque delubrum ut jam enarrare cæpimus præses antedictæ urbis [Agennensis] cum multa plebium turba convenerat et ad progredientis rotæ igneum gyrum ingentis populi sollicitudo pendebat. Inter quos populorum catervas et Vicentius decus martyrum mox futurus... Advenit... Prorumpenti ergo de templo huic fraudulento diabolicæ machinationis operi athleta christi elevata sursum dextera, signum crucis opposuit. Atque illico omnis diabolicæ phantasmatis facto signo veræ Deitatis evanuit... Attonitus est præses... Exagitatus itaque furiis sanctum Dei hominem ad templi dei sui aditum jubet usque perducere... Patriam genusque perquirat. Cui nihil vir inclytus respondens, nisi tantum se servum Christi et Vincentium nomine profitetur. (*Boll. Act. Sanct.*) Commotus præses videns despici se ab eo et elevans se solio, ira repletus exclamavit et, indefessis in terram persecutis sudibus, sanctum Dei famulum Vincentium jubet extendi (*Bosquet*). Adhibitis ergo hinc indè verberibus cum tenerem corporis cutem crudelis lacerator scinderet hominem Dei ad nullam justitiam permovere posset (*Boll. Act. Sanct.*). Duci jubet beatum Vincentium cito ad stadium ne præcipitaret delubrum... Cum ad victimam duceretur [Vincentius], oratione facta, signans se signo crucis... lætus erat in Domino. Tunc præses ad constitutum locum cum suis satellitibus affuit. Adest et apparitor ut cum gladio percuteret. Et sic beati Vincentis spiritus capitis detruncatione post triumphum alta cœli conscendit ad præmium. (*Bosquet*.)

(2) Alis, *op. cit.*, p. XLIII.

Le vocable de cette chapelle est perdu : mais ne le retrouvera-t-on pas un jour ? Pour ceci il ne faudra pas remonter bien haut dans le passé : car la ruine de cet édifice et la perte de son nom doivent être imputées surtout aux protestants, qui, ennemis mortels des monuments et des traditions catholiques, eurent à CAUMONT et à CALONGES leurs principaux repaires dans cette contrée (1).

Quels que soient les causes et les agents de la destruction, l'emplacement de cet édifice, répondant à toutes les données de l'histoire, devient pour nous un élément de preuves, qui nous permet de dire : là mourut Saint Vincent, notre premier martyr, en Agenais.

## VELLANUM

Les érudits cherchent un oppidum, près du temple gallo-romain. Ils y sont amenés par une phrase de notre ancien bréviaire, dans l'office de Saint Vincent : « *Quoddam Aginensium oppidum invisit festinans, quod Velanum agris réonemensis ruris dicebat antiquitas* (2). »

Nous admettrons, mais seulement sous réserve, qu'un oppidum ait pu exister, du VIII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle, dans le même champ, et près de la basilique de Léonce ou de la villa mérovingienne (3). Mais il est certain, pour nous, que Saint Vincent ne l'a pas visitée puisque ses Actes, écrits au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècles, et même la compilation, publiée dans les *Analecta bol-*

---

(1) Le seigneur de Calonges, proche parent de Geoffroy de Caumont et son lieutenant lors de sa prise d'armes contre les catholiques de notre région, est au nombre des 75 protestants condamnés à mort par le Parlement de Bordeaux, le 17 janvier 1570, pour « crimes de leze-majesté divine et humaine, voleries, sacs de ville, chasteaulx sacriliège, assemblées à port d'armes en forme hostile, bruslement, déprédation et depopulation de plat pays, meurtres et homicides inhumains et aultes crimes et delitz ». (*Archives historiques de la Gironde*, t. XIII p. 422.)

C'était Jean de Chaussade, seigneur de Calonges, Lanau, Roquefère et autres places. La sentence ne fut pas exécutée contre lui. Il fit son testament le 8 mars 1784 et mourut peu après. (P. Lauzun : *Revue de l'Agenais*, t. XXX, p. 482-484.)

(2) Bollandistes : *Act. Sanct.*, loc. cit., sous le titre *Alia Acta*.

(3) C'est aussi l'opinion de M. Tholin : *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 474.



*landiana*, d'après un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, excluent tout oppidum, en disant que le Némét se trouvait dans un champ « parsemé de rares touffes d'herbe, nu, inculte, inutilisable pour les agriculteurs »; consacré à Bélénus et dépendant de la ferme de Mirannes.

Il faut donc chercher ailleurs un oppidum où Saint Vincent prêchait l'évangile, et d'où, suivant la foule, il vint arrêter les prestiges du démon à Vernemetis.

Cet oppidum était dans la région du Némét ou des némets, car il y avait plusieurs centres d'exploitation agricole; *Agris reonemensis ruris*. On n'en saurait préciser ni le nombre ni l'étendue. Or, dans les environs, le seul endroit, où l'on découvre des ruines d'une place gallo-romaine, est à 7 kilomètres de Caumont, au pied de la butte de LANAU. Et voilà que ce dernier nom n'a peut-être point, par hasard, la même consonnance que *Velanum* ou *Vellanium*, comme l'écrivent les auteurs modernes (1).

Les *Actes* ne désignent pas l'endroit d'où Saint Vincent arrivait, quand il parut au milieu des idolâtres assemblés, pour leur fête du feu. Seules les *Leçons* du bréviaire, relation la plus moderne, indiquent cette circonstance « *Oppidum invisit Velanum.* » Mais, en cela, elles ne contredisent pas les rédactions antérieures (2). Surtout elles ne disent pas que le saint diacre ait été martyrisé au dedans, ni auprès de cette place. Elles disent que le gouvernement reprochait deux crimes : « des discours contre les idoles et des incantations secrètes pour la destruction de leur culte (3). » Par conséquent il allait sévir à raison des prédications, dans

---

(1) M. G. Tholin a décrit cette place : *Notes sur les stations, les Oppidum, les camps et les refuges du département de Lot-et-Garonne*, 1877, p. 29.

(2) La seule variante que nous trouvons dans ce document est relative au temple païen et à son idole. Les *Actes* disent que pendant la flagellation le gouverneur craignit le renversement du temple. Les *Leçons* avancent que le temple fut subitement ruiné. Mais, s'il en était ainsi, il n'y avait plus raison de conduire le saint à un stade plus loin, pour le décapiter.

(3) « Tu es...ille scelestissimus, qui nostrorum deorum cultum abominaris, et eorum potentiam, quibus nescio incantationibus ad nihilum redigere conaris ? » (Brev. d'Agen et Off. de Conques.)

*l'Oppidum Velnum*, et du signe de la Croix vainqueur, dans le champ ordinairement désert de *Vernemetis*. Evidemment, si le saint diacre n'avait tenté de prêcher que dans ce dernier lieu, on l'aurait arrêté avant l'apparition de la roue enflammée.

Bien que l'identification de *Lanau* avec *l'oppidum Velanum* nous paraisse très plausible, nous ne la proposerons cependant que sous de grandes réserves. Mais il est bon de la faire connaître ici.

L'histoire et la tradition se taisent sur cette ancienne place, dont les ruines amoncelées, comme celles du vieux Caumont, dénoncent tous les âges. La découverte d'urnes funéraires pleines de cendres et d'os calcinés la fait remonter au temps du haut empire. Sa motte encore élevée est au moins de la même époque. Quelques sondages peu profonds ont montré, à son sommet, des couches de terre, de pierres et de cendre superposées. Les fouilles faites à ses pieds sans ordre et sans méthode, n'ont eu pour but que l'extraction de matériaux à employer dans de nouvelles constructions. Cependant elles ont donné des objets intéressants.

L'église Saint-Caprais du Grézet était dans le coin sud-est de l'enceinte étroite. Elle n'a disparu qu'après la révolution. Son cimetière était à Uzan, annexe, qui est devenue chef-lieu de la paroisse, depuis le Concordat.

M. G. Tholin a parlé de cet oppidum et de sa butte dans : *Notes sur les stations, les oppidum, les camps et les refuges du département de Lot-et-Garonne*, 1877, p. 29, et : *Revue de l'Agenais*, 1896, p. 479.

## CALONGES

Nous avons déjà vu (page 24) que l'abbé Alis supposait la première sépulture de Saint Vincent, dans l'emplacement de la chapelle, dont les ruines se trouvent au coin du cimetière actuel de *Caumont*, sur le bord de la vieille route qui tendait vers Sainte-Marthe et Lanau. Cette hypothèse n'est pas ad-



missible. Car, à cause du temple voisin, cet endroit dut encore être trop fréquenté de temps à autre, pour qu'on eût pu ignorer durant 30 lustres et plus, où se trouvaient les précieuses reliques.

Les premiers chrétiens avaient soin d'enlever, quand ils le pouvaient, les corps des martyrs. Ils les portaient souvent à de grandes distances, pour les soustraire aux dents des bêtes et aux outrages des païens. Le corps de Saint Vincent fut ainsi enlevé et inhumé, près de la voie militaire, dans un endroit alors désert, et, selon l'usage de la contrée, dans une fosse profonde (1). Il en fut retiré et porté à Pompéjac, vers le commencement du v<sup>e</sup> siècle. En même temps qu'on élevait une splendide basilique, pour abriter le tombeau dans lequel il fut alors déposé, un oratoire fut bâti sur l'emplacement de la fosse, qui l'avait gardé pendant plus de 150 ans (2).

Cet oratoire, desservi par le clergé de Pompéjac, devint le centre de la paroisse de Calonges et lorsque les bénédictins furent installés à Pompéjac, il fut érigé en prieuré, selon la coutume en pareilles conjonctures (3).

Longtemps avant les guerres de religion, le territoire de la paroisse de Calonges était divisé en deux sections, ayant chacune son église particulière. L'église principale ou matrice, comme on disait alors, était proche du château et sous le vocable de Saint Vincent, et l'église annexe, à 250 mètres du village, était dédiée à Notre-Dame.

Ces deux églises furent pillées et ruinées en même temps par les Huguenots, et la responsabilité de leur destruction pèse principalement, sinon uniquement, sur Jean de Chaus-

---

(1) Christiani perpauci, qui tunc temporis ibidem aderant, corpus illius colligentes metu gentilium altis maluerunt terræ scrobibus condere quam cunctis irreligiose evidenter ostendere. Quod quidem per ter dena eoque amplius lustra fideles etiam latuit. (Brev. d'Agen).

(2) Istic et illic orantibus, cum invocatus fuerit, promptus intercessor astitit, nec redire à lîminibus, hic et illic constitutis patitur. (Anal. boll.).

(3) En 1180, Pons de Cautiran avait le titre de *prieur de Calonges*, quand il servit de caution aux deux frères Anet et Bernard, transigeant avec Arnaud, prieur de La Réole, sur la moitié de la dîme de Courbian (*Arch. hist. de la Gironde*, t. v, p. 136.)

sade, que nous avons vu désigné parmi 75 condamnés à mort, pour faits semblables « et aultres crimes (1). »

Lorsqu'ils purent reprendre l'exercice de leur culte, les catholiques de Calonges furent obligés de chercher un asile, dans l'église Saint-Martin-de-Brèze, et cet état précaire dura de longues années. Mais leurs registres font foi que, même dans cette pénible circonstance, ils n'abandonnèrent jamais le patronage de Saint Vincent (2).

Les évêques de Condom leur donnaient des curés capables de pourvoir à leurs besoins et de revendiquer leurs droits.

En 1608, Françoise de Lanne, veuve de Jean de Chaussade, avait prélevé la dîme de l'annexe Notre-Dame, qui ne lui était pas inféodée, comme celle de Saint-Vincent. Théodore de Sarberisse, chanoine de La Romieu, et curé de Calonges, lui intenta un procès. La châtelaine, pourtant très processive (3), fut heureuse d'une conciliation (4).

Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, les catholiques obtinrent enfin du Sénéchal qu'une enquête serait faite, en vue de la reconstruction de l'église Notre-Dame, par les juges de Francescas et de Lagruère (5).

Roche, ministre protestant de Calonges, mandé devant eux déclara et signa, en son nom et au nom de ses corrégionnaires que « *ny luy ny son consistoire ne prétendait aucun droit, ny chose quelconque à ladite église ny au susdit cimetière de ladite église Notre-Dame.* » Une fois les formalités remplies, les catholiques s'empressèrent d'entrer en possession, malgré l'opposition de la demoiselle Judith de

---

(1) *Loc. cit.*

(2) Mairie de Calonges : Etat-civil, registres paroissiaux de Saint-Vincent de Calonges, à partir du 5 janvier 1642, et l'église actuelle n'était pas terminée en 1666.

(3) *Arch. dép. du Lot-et-Garonne*, B. 564, 573, 581, 633, 640, 664. — Ph. Lauzun, *Revue de l'Agenais*, t. xxx, p. 485.

(4) *Arch. dép. de Lot-et-Garonne*, E. 37.

(5) Ce fait et les suivants sont mentionnés dans une supplique adressée, en 1666, au sénéchal d'Agenais, par M<sup>r</sup> Jean de Foix, prêtre, docteur en théologie, chanoine du Mas et curé des églises Saint-Vincent de Calonges et Notre-Dame de Cussol, son annexe.

Je cite ce document d'après la copie que M. Marboutin, curé de Dolmayrac, a bien voulu me communiquer. Qu'il daigne agréer mes remerciements.



Calonges, qui envoya Lescure, son homme d'affaire, pour les en empêcher, prétendant faussement que cette église et son cimetière lui appartenaient. On passa outre. Les murs d'une nouvelle église s'élevèrent sur le même emplacement. Mais quand vint le moment de les couvrir, on voulut prendre des arbres à la forêt communale. La châtelaine s'y opposa, disant que ces bois lui appartenaient également.

Afin de vaincre cette nouvelle résistance, l'intrépide curé de Calonges déclarait présenter sa supplique, au sénéchal, d'Agenais « *pour son chef et les intérêt de ses églises* ». En même temps il exposait l'iniquité révoltante de l'adversaire et fixait l'autorité sur des faits vraiment notables, pour l'histoire d'une si petite localité :

Judith de Calonges et ses auteurs n'ont pas borné leur usurpation à la forêt : « ils l'ont portée jusque dans le sanctuaire. Ils se sont emparés du cimetière de l'église paroissiale, qui luy est contigu. Ils se sont approprié non seulement celui de l'autre église Notre-Dame de Culso, son annexe, mais encore ils se sont saisis et sont approprié laditte église Notre-Dame tout entièrement ruinée et profanée plusieurs fois en y enterrant des apostats et gens de leur R. P. R., pour raison de quoy le suppliant en a fait informer. Mais encore non contents de ces attentats et violences ils se sont revestus des dépouilles de laditte église : en ont prises les cloches pour les faire servir aux usages particuliers de leur maison, et depuis peu de temps a un superbe temple que laditte demoiselle a fait bastir dans led. château de Calonges puis trois ou quatre ans. Tout cela est pleinement certifié a la lettre par les procès-verbaux faits par les juges de Lagruère et de Francescas.

« Le nommé Lescure, son homme d'affaire, pour former opposition au nom de laditte demoiselle à la prise de possession de la susdite église et cimetière soutenait quelle luy appartenait et que ce n'était point une église bien quelle se contredise par les hommages et denombrement quelle produit qui justifient assez que c'est une église aussi bien que les lettres et procès-verbaux des [commissaires] du

« seigneur evesque qui la qualifient touiours du nom d'eglise  
« de Notre-Dame de Culso, annexe de Saint-Vincent de Ca-  
« longes ».

Il ajoute que tout cela n'était, pour la demoiselle Judith, qu'une manière de « justifier son procédé ou celui de ses  
« auteurs et depuis, la violence et l'empire avec lequel ils  
« ont traité les habitants et les curés desdittes eglises. La  
« chose est assez connue pour ne pouvoir être desmelée aussi  
« bien que le traitement exercé en la personne de leur syndic  
« qui poursuivait l'instance à Condom et au Grand Conseil  
« pour raison de leur droit en laditte forest avec tant de  
« vigueur qu'il eut un heureux succès pour la communauté,  
« mais qui eust des suites funestes pour luy. »

Evidemment, dans les lignes qui précèdent, il s'agit surtout de la reconstruction de l'annexe de Notre-Dame de Culso, sur laquelle le ministre avait déclaré n'avoir rien à prétendre. Les commissaires de l'évêque de Condom l'avaient reconnue et désignée dans leurs lettres et procès-verbaux. D'ailleurs la situation de cette église, par rapport aux principaux groupes d'habitants, était la plus centrale.

Puisque la demoiselle de Calonges faisait tant d'oppositions à la reconstruction de l'annexe, que n'aurait-elle pas fait, si l'on avait tenté de rebâtir l'ancienne église paroissiale, sur son emplacement, à 300 mètres du temple, qu'elle venait de construire dans son château (1) ?

---

(1) On ne peut assurer que Jean de Foix, chanoine du Mas et curé de Calonges, ait obtenu le résultat qu'il espérait de sa supplique écrite en 1666. Les registres paroissiaux attestent qu'il fut remplacé dans le service pastoral en octobre 1667 par Limozin, autre chanoine du Mas, et en novembre 1671 par Foraignan, comme curé de Calonges.

L'église dont il s'agit n'est autre que l'église paroissiale d'aujourd'hui.

Son lambris ou plafond trop bas et rapproché des fenêtres montre que le plan de l'architecte n'a pas été exécuté entièrement. C'est une preuve aussi de la situation difficile des catholiques et de leur empressement à s'y installer, après l'avoir dédiée à Saint Vincent, diacre et martyr, aussitôt qu'ils l'eurent mise en état convenable.

La fête votive de Calonges, fixée au 15 août, nous affirme encore que la fête patronale de l'église actuelle est l'Assomption de la Sainte Vierge. Mais S. Vincent n'est pas moins patron de la paroisse entière quoiqu'il ait perdu son église primitive.



L'église matrice demeura donc dans son état de ruines. Cependant les curés successifs ne manquaient pas d'affirmer leurs droits et prétentions sur elle. Comme on le voit dans la prise de possession de M<sup>e</sup> Pierre Bonel, successeur de M<sup>e</sup> Jean de La Salle de Mauvezin, en date du 3 février 1740 : « *Nous nous sommes transportés devant les mazes de l'église qui est près du château où nous n'avons trouvé que le clocher sans cloche.* » (Etude de M<sup>e</sup> Grenier, notaire au Mas.)

Le peuple appelait ces mazes « LA GLEYZOTTE D'AOU SAINT » et ce nom s'appliquait encore aujourd'hui, au champ d'où elles ont complètement disparu.

Cette appellation ne dit-elle pas : « ici fut caché et conservé intact, pendant plus de 150 ans, le corps du bienheureux Vincent, diacre et martyr ? »

C'est donc là que les Pompéjais le prirent et le portèrent triomphalement dans leur village (1). Mais cet endroit méritait bien d'être le centre d'une paroisse, qui l'honora toujours comme patron. On ne peut oublier d'ailleurs que l'église disparue de cette place fut témoin de nombreuses faveurs : car, dans les siècles de foi, Saint Vincent se montrait toujours propice à ceux qui l'invoquaient. « Il ne les laissait sortir d'aucun des deux sanctuaires, sans que leurs vœux fussent exaucés (2). »

## CULTE DE SAINT VINCENT

Saint Vincent, diacre, est le premier d'entre les chrétiens connus, qui remportèrent la palme du martyre, sur le territoire agenais : mais il ne fut honoré d'un culte, que longtemps après sa mort. Ses reliques, cachées pendant 150 ans et plus, ne furent découvertes que sous l'épiscopat de S. Dulcide, au

---

(1) *Les trois versions des Actes de Saint Vincent. — Les Leçons du bréviaire au jour de sa fête.*

(2) *Hic et illic orantibus, cum invocatus fuerit promptus intercessor assistit : Nec redire a liminibus hic et illic constitutis patitur supplicantes, nisi votorum compotes. (Anal. Bolland.)*

moment où l'Eglise d'Agen jouissait d'une grande paix, avant l'établissement des Wisigoths dans cette région.

Les historiens et les meilleurs critiques placent sa mort, entre les années 248 et 257, environ de 40 à 50 ans avant celle de Saint Caprais. Et les annalistes agenais, qui en ont fait un évêque, sont presque les seuls à la fixer vers l'année 312. Ces derniers ne remarquent pas assez que la construction d'une magnifique basilique, pour abriter le tombeau, aurait été impossible, sous la domination des Wisigoths, lorsque ceux-ci empêchaient les catholiques d'élire leurs évêques. Leur erreur est manifeste. Aussi nous n'hésitons pas à accepter les dates des premiers et à soutenir que le culte de Saint Vincent commença à Pompéjac d'abord et presque simultanément à Calonges, vers les premières années du v<sup>e</sup> siècle : « *Lorsqu'on lui eut rendu, à Pompéjac, les honneurs de la sépulture qu'il méritait, il advint que, par un effet de la clémence divine, aucun des deux endroits ne fut privé des bienfaits du saint martyr* (1). »

Son culte se répandit bien vite : il dépassa même celui de Saint Caprais et de Sainte Foy. Avant la fin du vi<sup>e</sup> siècle, Venance Fortunat osait avancer qu'il s'étendait à tout l'univers.

Au xvm<sup>e</sup> siècle une tradition prétendait que « presque toutes les églises de l'Aquitaine, qui portent son nom, furent originairement placées sous son patronage (2). » Or elles sont nombreuses (3) et l'éclat des merveilles, qui dès le premier moment s'opérèrent autour du tombeau, franchissait les bornes de la province. Aussi voyons-nous qu'en 496 Saint Avit de Vienne s'estimait heureux de pouvoir assister aux fêtes qu'on célébrait en l'honneur de notre martyr, dans une

---

(1) *Uti dignum erat tumultantur. Factumque est divinâ annuente clementiâ ut neutro loco beneficia beati martyris deessent. Altero pretiosi corporis præsentîâ dotato, altero miraculorum et virtutum exhibitione decorato.* (Bolland. *Act. Sancti*, loc. cit.).

(2) Argenton : *Op. cit.*

(3) M. Tholin a compté, dans le diocèse d'Agen, 20 églises sous le vocable de Saint-Vincent, thaumaturge agenais; 12 sous celui de Sainte-Foy, et autant sous celui de Saint-Caprais. (*Revue de l'Agenais*, t. XII, p. 442.)



ville de la Bourgogne, peut-être Châlons-sur-Saône : car beaucoup pensent que sa cathédrale était dédiée à notre martyr, quand elle se donna à Saint Vincent d'Espagne. Les Pères du Concile, qui s'y tenait en 644, invoquèrent notre saint et obtinrent la guérison du roi Clovis II (1).

Saint Vincent de Pompéjac fut vénéré de même en dehors de la France. On a trouvé des traces de son culte en Belgique, en Hollande, en Wesphalie, en Pologne. Les Bollandistes ont tiré ses premiers Actes des couvents d'Utrecht et de Bodec, et la compilation, donnée dans leurs *Analecta*, leur est venue de la bibliothèque de Namur. Les moines de Corbie l'ont fait connaître en Pologne, à Gnesen et à Cracovie. Une église même lui fut dédiée dans cette dernière ville (2).

A diverses époques, de pieux chrétiens se retirèrent, dans les grottes des rochers, qui limitent et entourent le plateau de Pompéjac, près d'Agen (3). Ils y avaient la source de Saint Caprais et, de plus, un oratoire qui, pour Agen et les environs, fut le seul dédié à Saint Vincent de Pompéjac. Ces ermites eux-mêmes se mettaient sous la protection du saint diacre (4).

Ruiné au temps des guerres de religion (5), cet oratoire fut relevé et agrandi, par les soins d'Eymeric Roudilh, et dès ce moment les fidèles agenais gravissaient le coteau, pour offrir au Saint et aux ermites leurs hommages, leurs vœux, leurs dons et leur reconnaissance. On vit même, le 11 août 1621, la reine Anne d'Autriche et une partie de la cour imiter et encourager cette dévote pratique.

En 1629, une terrible peste désolait Agen (6). Les consuls et les jurats de la ville eurent recours à Saint Vincent et firent vœu d'aller chaque année visiter sa chapelle et d'y communier. Ils furent exaucés et leur vœu a été fidèlement ac-

---

(1) Argenton, *op. cit.* — Barrère : *Hist. rel. et Mon. du diocèse d'Agen*, t. I, p. 66.

(2) Barrère, *loc. cit.*

(3) Voir p. 21 not. 3.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Barrère : *Hist. rel. et mon.*, t. II, p. 393.

compli jusqu'à la révolution. Le 6<sup>e</sup> jour de novembre et plus tard, le 7<sup>e</sup>, Agen allait ainsi vénérer le martyr sous le vocable SAINT-VINCENT SECOURABLE (1).

Il faut bien reconnaître que, depuis longtemps déjà, les noms de Pompéjac et Saint-Caprais, la chapelle de Saint-Vincent et un tombeau vide, sans inscription et n'ayant pas cinq pieds dans œuvre donnaient lieu à des interprétations diverses et fort éloignées de la tradition primitive. On savait que tous ces noms se trouvaient dans la légende du saint martyr et, quoiqu'il fût mort longtemps avant Saint Caprais, on le faisait son disciple, son diacre, voire même son successeur sur le siège d'Agen. On allait jusqu'à fixer, dans l'une des grottes, le lieu de son martyre et de sa première sépulture. Et pour expliquer comment *Le Mas d'Agenais* avait pu garder le corps saint pendant plusieurs siècles, on imaginait aussi deux transferts : l'un d'Agen au Mas, après le départ des Wisigoths, et l'autre du Mas à Agen, pendant les incursions des Normands (2).

Cependant l'histoire de Saint Vincent demeura dans sa pureté presque entière, jusqu'au règne de Charles VII. Alors ces bruits populaires pénétrèrent dans notre liturgie, par un bréviaire, qui les admit comme des faits certains (3). Présentés ainsi, avec un relief d'autorité et de science en histoire, ils ne furent pas contestés. En ce moment le rationalisme et une grande indifférence régnaient dans le pays, les gloires de l'Eglise étaient méprisées. Tous les rangs de la société attendaient ou demandaient des réformes. Elles arrivèrent mais combien désastreuses ! Il était facile alors de dissiper ces erreurs : Mais nul ne prit cette peine.

En 1606, Darnalt; en 1664, le P. Cortade et, quelques

---

(1) Argenton : *Op. cit.*

(2) Presque tous les écrivains agenais adoptent ce dernier transfert, quoique la légende nous dise que les reliques furent prises au Pompéjac, qui les avait reçues en premier lieu et portées directement à Conques. « *Ab eodem loco elevatum et divino nutu in collegium conchense translatum.* » (*Brév. d'Agen et de Conques.*)

(3) Argenton : *Mss., op. cit.*



années après, Labénazie, adoptèrent la plupart de ces assertions fausses et les firent accroître davantage.

La publication des Actes de Saint Vincent, par Du Bosquet et par les Bollandistes, fut comme inaperçue, dans la région. Les meilleurs critiques de ce temps (1) analysèrent ces monuments de notre tradition primitive. Ils nous en donnèrent des annotations et des commentaires intéressants et pleins d'érudition, mais hasardés et parfois contradictoires, au point de vue topographique. Ces auteurs habitaient loin de notre région. Ils ne la connaissaient point par eux-mêmes. Aussi quelques-unes de leurs indications révèlent plutôt l'opinion de ceux qui pouvaient les inspirer. D'ailleurs leurs ouvrages peu répandus n'ont été connus que d'un petit nombre d'érudits, tels qu'Argenton (2) et Labrunie (3).

Il n'est donc pas étonnant que la plupart des églises qui honoraient Saint Vincent d'Agenais, comme patron, aient été données à Saint Vincent d'Espagne, lorsque le premier fut présenté comme évêque.

Loin d'ajouter à la gloire du saint diacre, cette hypothèse, purement gratuite et admise par quelques savants trop accrédités et grands amateurs de légendes, obscurcit tellement son histoire que son culte fut presque abandonné : On ne fausse jamais, sans préjudice, une tradition douze fois séculaire et une erreur en entraîne bien d'autres.

#### CONCLUSION.

De tout ce qui précède nous concluons que les localités désignées par ces mots USSUBIUM, POMPEJACUM, MIRANNES,

---

(1) Baillet, Mabillon, Tillemont, Valois, etc.

(2) Argenton les a connus, puisqu'il cite : Achery : *Spirilège*, t. iv, p. 654. — Baillet : *Vie des Saints*. — Bollandistes : *Acta Sancti*, 9 juin. — Bosquet : *Hist. eccl. Gall.*, t. v, col. 14. — Mabillon : *Dere diplom.* : Ad annum 682, n° 38, et in app., p. 615. — Tillemont : *Mém. pour l'Hist. eccl.*, t. iv, p. 545. — Valois : *Not. Gall.*, p. 452.

(3) Labrunie : *Dissertation sur les livres liturgiques du diocèse d'Agen. (Recueil de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, 2<sup>e</sup> série, t. 1<sup>er</sup> et suiv.)*

VERMETIS et VELANUM, autrefois bien connues, occupaient un coin peu étendu de notre Bas-Agenais.

USSUBIUM fut une station romaine de la première VOIE MILITAIRE, entre *Aginnum* et *Burdigala*. Le gouverneur de l'Agenais y avait une résidence légale. On ne doit pas confondre cette ville avec POMPEJACUM qui fut d'abord une villa, puis la bourgade et plus tard le castrum où le corps de Saint Vincent, retrouvé plus de cent cinquante ans après son martyre, reçut une honorable sépulture et demeura du commencement du v<sup>e</sup> siècle au milieu du ix<sup>e</sup>. Depuis sa destruction par les Normands cette ville a pris le nom de MAS-D'AGENAIS. Il y eut un chapitre collégial, qui dura dès les temps carlovingiens jusqu'à la Révolution de 1793.

MIRANNES était le centre d'une exploitation rurale, dans laquelle se trouvaient compris les lieux où Saint Vincent a confessé la Foi en Jésus-Christ et subi le martyre.

VERNEMETIS (*Ver* = grand, *Nemetum* = temple) désigna d'abord un (*fanum, delubrum*) temple-champêtre, devant lequel Saint Vincent fut arrêté, interrogé, flagellé, puis décapité. Le nom de *Vernemetis* fut gardé par la basilique, qui remplaça le temple, vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, puis par une *Villa Mérovingienne*, mais ce nom dut céder la place à celui de CAUMONT, pendant le x<sup>e</sup> siècle.

VELANUM ou VELLANUM, comme on l'a écrit très souvent, était l'OPPIDUM gallo-romain, où Saint Vincent prêchait l'Evangile, lorsque arriva le jour marqué, chez les idolâtres, pour la *fête du feu*.

LA GLEYZOTTE DU SAINT fut la première église de la paroisse de Calonges, élevée à l'endroit même où le corps du martyr était resté longtemps caché.

Depuis bien des siècles, ces diverses localités ou monuments ont disparu ou changé de nom. Toutefois les Actes de Saint Vincent et les écrits relatifs à son culte, les présentent, dans de telles perspectives, qu'on peut encore les identifier.

Ayant indiqué ces noms, dans mes notes, sur les VOIES ROMAINES D'AGINNUM A BURDIGALA, j'ai cru que j'étais obligé de fournir les preuves de mes assertions, en donnant le résultat



de mes recherches, dans les ruines, dans l'histoire et dans la tradition.

L. DUBOS.

---

### ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 28, ligne 20 :

En suivant la rectification de la voie romaine, depuis l'Avissou jusqu'au Lysos, le parcours, entre *Fines* (Calezun) et SIRIONE (Lamothe-Pujols), est à vol d'oiseau d'environ 71 kilomètres. La station qui se trouvait près de Romestaing le coupait en deux parties égales. Or les Itinéraires romains donnent aussi une égale longueur aux deux étapes médianes de la voie, entre *Aginnum* et *Burdigala*. Mais ne tenant aucun compte de la rectification, ils appliquent leurs mesures (XX. mpm.) au tracé qui touchait Ussubium. Cette application étudiée plusieurs fois paraît définitivement impossible; car Ussubium, reconnu aujourd'hui sur le plateau de Saint-Martin de Lesque, est beaucoup plus proche de FINES que de SIRIONE.

Les chiffres s'appliquent parfaitement au tracé rectifié mais ils ne peuvent servir à l'identification d'Ussubium, qui se trouvait sur le tracé le plus ancien.

On peut en conclure qu'il y a une erreur dans les deux documents : elle n'est pas dans les chiffres; elle se trouve uniquement dans le nom de la station qui séparait les deux étapes d'égale longueur.

La *table Théodoriene* présente aussi une autre erreur si manifeste qu'on ne la réfute pas. Elle place Aginnum, sur la rive gauche et Burdigala sur la rive droite, tout en indiquant la traversée de la Garonne, au passage de la Ténarèse.

L'itinéraire d'Antonin n'indique pas cette traversée. Certes, on pourrait donc admettre aussi qu'un embranchement de la voie militaire se confondait avec *La Carrère*, depuis le passage de la Baïse jusqu'à la hauteur de Goulard, et allait traverser la Garonne, au Passage-d'Agen.

Page 334, ligne 33 :

De solides empièvements couvraient ces voies, sur divers points argileux ou peu compacts. Mais, à une époque rapprochée de la nôtre, ces œuvres des Romains devinrent comme des carrières, où les propriétaires voisins prirent des matériaux pour construire leurs maisons. Cependant, en plusieurs endroits, notamment sur le versant nord-ouest de Montcassin à Massilos et plus loin jusqu'à la nouvelle route de Veyries à Sainte-Gemme, on voit encore de longues traînées de pierres ou de graves, qui proviennent des anciens pavés.

Assurément le bois, qui couronne la colline, au levant de Veyries, leur doit son nom : bois de l'Estrade (en italien *strada* et en latin *strata via*).

P.	5, l. 21.	lisez : Pentinger	au lieu de Pentinget.
	27	Fines	— Finas.
10	6	Carrere	— Carrière.
12	2	dépassant	— contournant.
	16	marbres	— marbre.
	19	le bord du ruisseau	— la croupe du coteau.
	36	XIII	— XII.
13	15	franchissait	— franchit.
16	6	IV	— III.
17	12	ou	— puis.
19	16	tertre qui porta successive- vement le temple, l'église, la villa de <i>Vernemetis</i> et enfin le château et la ville de <i>Caumont</i> démolis par ordre de Louis XIII, en 1623 (1).	— tertre qui, successivement, fut dominé par <i>Vernemetis</i> , etc.
20	5	Certains	— D'autres.
	13	EAUZE, Sos, BAZAS et Sirione	— BAZAS et EAUZE, Sos et Sirione.
23	21	Basanne	— Bassance.
	40	Aillas-vieux	— Alles-vieux.
24	16	Gauche	— Droite.
103	32	Loc. cit. p. 60	— (Ibidem, p. 60).
107	31	Rus	— Rius.
108	1	longeait	— traversait.
	10	Bréguet	— Brégnét.
	31	Rus	— Rius.
112	19	Vasates	— Vosates.



# LA VIE INTELLECTUELLE DE L'OUVRIER

---

## CHAPITRE IV

### Le Travail

Définition du travail. — Dignité du travailleur. — La loi du travail est-elle un châtiment ? — Bienfaits de cette loi.

Les préceptes contenus dans le chapitre précédent ne sont pas un enseignement de luxe, prétentieux et spéculatif. Très pratiques au contraire, ils doivent et peuvent être suivis : ils sont à la portée de tous, et tous peuvent en retirer le bénéfice moral qui fera d'eux des hommes, et de consciencieux et habiles ouvriers, s'ils consacrent à leur art ou à leur métier leurs facultés intellectuelles développées.

Car on aurait tort de croire que dans la production matérielle la vigueur physique est le facteur dominant. Beaucoup d'économistes s'élèvent contre cette erreur trop accréditée dans les classes ouvrières. Pour eux, l'économie politique a un caractère spiritualiste. « La valeur communiquée aux objets, dit H. Baudrillart, est une qualité incorporelle, un rapport entre nos besoins et les choses qui n'a rien de matériel; *c'est l'esprit qui préside à la création de la richesse, de toute richesse*. L'industrie n'est qu'une série d'opérations par lesquelles l'esprit humain refait le monde matériel à sa propre image, c'est-à-dire à l'image de l'ordre dont il a idée, en même temps qu'il le fait servir à la satisfaction de ses besoins (1). »

C'est ce qui me porte à répéter que des notions d'économie politique devraient être à la base de l'éducation des classes ouvrières. L'expérience nous démontre tous les jours combien

---

(1) H. Baudrillart : *Manuel d'Economie politique*, p. 73.

est regrettable pour les ouvriers l'ignorance de cette science maîtresse. Joseph Droz voudrait qu'elle fût plus répandue, à cause de son utilité pour tous et du charme qu'elle peut offrir aux esprits cultivés. Elle est pour lui « l'art d'être heureux ». « Dès longtemps la religion et la philosophie disent aux hommes de vivre en paix, de s'entr'aider pour recueillir les biens que leur destine la nature, et depuis longtemps on traite de chimériques leurs désirs généreux. Voici qu'une science occupée des travaux les plus matériels vient, en nous enseignant les moyens d'accroître nos richesses et nos jouissances, démontrer que notre intérêt doit nous porter à suivre les conseils pratiques de la religion et de la philosophie (1). »

Les philosophes (tellement il y a de rapports entre la morale et l'économie politique) ne pensent pas autrement : « Le travail, dit V. Cousin, est le développement de la puissance productive de l'homme, l'exercice de la force qui le constitue. Or, cette puissance productive, cette force qui constitue l'homme, c'est l'esprit. Voilà la puissance dont le travail relève; *voilà le capital qui contient et produit tous les autres*; voilà le fonds permanent, la source primitive et inépuisable de toute valeur, de toute richesse. Toutes les forces de la nature, comme toutes les forces physiques de l'homme, ne sont que des instruments de cette force éminente qui domine et emploie toutes les autres (2). »

Après ces lignes, il semble inutile de chercher une définition claire et concise du travail. Cependant, cette définition varie suivant les économistes, tellement certaines choses qui se conçoivent bien s'énoncent difficilement. Pour certains, enclins à considérer l'ouvrier comme un animal ou comme une machine, « le travail n'est autre chose qu'une marchandise soumise purement et simplement aux lois de l'offre et de la demande ». Marchandise, les produits du travail, oui; l'ouvrier, non. Michel Chevalier (3) dit « que l'industrie humaine est plus qu'un effort musculaire et une opération matérielle ».

---

(1) J. Droz : *Résumé d'Economie politique* (Introduction)

(2) V. Cousin : *Hist. de la Philosophie morale au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. iv.

(3) Economiste né à Limoges (1806-1879).



Il fait sa part à l'intelligence, facteur puissant et précieux, qui ne saurait être considéré comme une marchandise. Enfin, Jules Simon dit aussi : « Il ne faut pas subordonner la définition du travail à celle de l'industrie, et, dans le fond, restreindre le travail au travail industriel... Une bonne définition du travail doit tenir compte de l'élément subjectif, c'est-à-dire de la volonté, et de l'élément objectif, c'est-à-dire du résultat produit, ou au moins voulu... Descartes travaille quand il écrit le *Discours sur la Méthode*; Newton travaille quand il cherche la loi de la gravitation (1). Donc, avec Jules Simon je dirai « que le travail est l'action suivie à laquelle on se livre pour produire un résultat utile », et j'ajouterai : quel que soit le résultat, d'ordre matériel, ou intellectuel, ou moral.

Ces définitions par lesquelles débudent les traités d'économie politique nous amènent à trouver une appréciation exacte du travailleur. Il a été diversement jugé et considéré. Esclave dans les siècles d'esclavage, homme libre, disposant à son gré de ses facultés et de ses forces, dans les temps modernes, surtout depuis les années qui ont suivi la Révolution (2). J'ai dit, en passant (3), que, durant l'antiquité, le travail manuel paraissant une cause de dégradation de l'homme, on reléguait les ouvriers dans les bas quartiers, comme s'il fallait les isoler de l'humanité. Cicéron, si désintéressé, si dévoué à tous ses concitoyens, a dit : « Tous les ouvriers forment une couche sociale sordide. Car, que peut-on chercher de noble dans un atelier, ou dans une boutique ? (4) » Ces paroles si dures sont moins surprenantes que celles de Voltaire : « Le peuple sera toujours sot et barbare..... Ce sont des bœufs auxquels il faut un aiguillon, un joug et du foin... J'entends par peuple la populace qui n'a que ses bras pour vivre (5). »

On n'oserait s'exprimer ainsi de nos jours. Si l'on rencon-

---

(1) Jules Simon : *Le Travail*, pp. 2 et 3.

(2) V. Edit de Turgot.

(3) V. plus haut, p. 120 du chap. III.

(4) *Traité des Devoirs* : liv. I<sup>er</sup>, ch. 42.

(5) V. Lettres à Tabareau et à Damilaville.

tre des gens trop portés à déprécier le simple effort corporel « c'est parce que notre travail est devenu plus habile et que notre industrie s'est faite scientifique. Néanmoins, dans le simple travail du corps il y a une véritable dignité. L'homme qui exerce honnêtement l'activité de son corps, pour son bien et pour le bien d'autrui, vit d'une existence digne et élevée, parce qu'il accomplit sa fonction providentielle, et tout homme qui remplit le rôle qui lui est destiné est dans un état de dignité (1). » Le travail du corps, a écrit Léon XIII, au témoignage de la raison et de la philosophie chrétienne, loin d'être un sujet de honte, fait honneur à l'homme, parce qu'il lui fournit un noble moyen de sustenter sa vie (2).

Pourquoi des voix si autorisées ont-elles cru devoir protéger les travailleurs contre le mépris ou le dédain des oisifs ? Parce qu'on a toujours trop inégalement considéré le travail du corps et celui de l'intelligence. Le premier parut, en tous temps et en tous pays, être imposé à ceux qui n'avaient pas pu, à cause de leur naissance, ou qui n'avaient pas voulu, quand ils le pouvaient, s'élever par les études dans la hiérarchie sociale. Ils demeuraient des inférieurs. Et l'on pourrait dire que cette appréciation sévère, venue des Grecs, a traversé les siècles. Nous sommes un peu restés Grecs, dans nos jugements. L'artisan aux mains calleuses, aux épaules arrondies, au dos voûté, quels que soient les services rendus et son habileté, est accueilli, dans une réunion d'hommes, avec moins d'égards que l'oisif ou le travailleur intellectuel, bien drapés dans leur redingote, et les mains gantées. Désormais, il n'en sera plus ainsi. L'oisif, héritier de la fortune de ses parents, ne sera plus autorisé à dire qu'il est aussi l'héritier du droit de ne rien faire. Car il sera honni dans cette France qui réclame l'activité de tous, qui criera bientôt à tous : « Voyez mes blessures; voyez mes plus beaux enfants, ma force et mon espoir, tombés sur les champs de bataille de l'Europe. Qui fermera

---

(1) Cardinal Manning : Discours sur la dignité et les droits du travail (23 janvier 1874).

(2) Encyclique sur la condition des ouvriers (mai 1891).



ces blessures ? Qui me remettra debout, afin que je puisse reprendre et conserver, dans le monde, la place prépondérante à laquelle je fus toujours destinée ? Venez à mon secours, travailleurs de la pensée et des bras... » A ce commandement de la patrie, on verra les uns et les autres se réunir, se serrer dans une généreuse et touchante fraternité, celle du devoir commun. Quant à l'inégalité existant entre les conditions des travailleurs, elle ne sera plus, je l'espère, un sujet de plainte pour les uns, et, pour les autres, un objet de critique et de dédain si injustes, quand on sait que cette inégalité est inévitable. N'est-elle pas, de plus, bienfaisante ? Tous, nous appliquons à la production nécessairement diverse, la diversité de nos aptitudes et de nos forces. La société étant composée d'éléments très variés, les besoins sont très variés aussi ; et les hommes se partagent les fonctions afférentes à ces besoins. Quiconque contribue à les satisfaire possède un droit égal à la considération de tous.

A quelque catégorie qu'appartiennent nos travaux, ils sont tous ennoblis par le fait qu'ils constituent une obéissance docile à une loi, et j'ajouterai à une loi divine. Il serait inutile d'insister, après tant de moralistes, sur cette vérité, si certains, encore de nos jours, ne s'obstinaient à proclamer la nécessité du travail comme un châtiment pour tous les hommes, et, de plus, une déchéance pour quelques-uns. Etre riche, répètent-ils, pouvoir, sans nul effort, vivre des rentes acquises par leurs ascendants, et néanmoins s'astreindre à un labeur régulier, c'est rétrograder. Malgré leur indifférence en matière de sciences religieuses, ils s'autorisent, dans leur paresse égoïste, de la Bible où le travail semble imposé comme un châtiment au premier homme, à qui Dieu dit : « *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* » Châtiment, le travail ? Alors, éludons ce châtiment immérité, car nous ne sommes pas responsables de la faute d'Adam ! Ne sourions pas. On croit que, sans cette faute du premier homme, l'humanité aurait vécu dans la quiétude d'une contemplation oisive. Profonde erreur. Ecoutons le pape Léon XIII, dont la

parole en cette matière, comme en tant d'autres, fait autorité : « Pour ce qui regarde le travail, dit-il, l'homme, *dans l'état même d'innocence, n'était pas destiné à vivre dans l'oisiveté*. Mais ce que la volonté eût embrassé *librement* comme un exercice agréable, *la nécessité* y a ajouté le sentiment de la douleur (1). » Voilà dans quel sens il faut entendre le travail, malgré la pensée du châtiment qu'il représente, pensée que des philosophes et des poètes ont développée en termes sévères et décourageants. Ils ont plaint l'homme, Dieu tombé, regrettant les cieux, rivé à la terre où le malheur descendit avec lui. Ne les écoutons pas. Les descriptions de l'âge d'or, pendant lequel la terre et les animaux fournissaient à l'homme, sans la moindre peine, ce qui lui était nécessaire pour son existence, n'ont jamais été qu'un thème oratoire, une fiction poétique. Admirer sans cesse le rayonnement et le cours régulier des astres, s'ensevelir dans la muette contemplation de l'infini, écouter le murmure des fleuves et le chant des oiseaux; puis, par intervalles, étendre sa main sur les aliments offerts par la nature dans une production spontanée : quel rêve ! et ce rêve paraissait devoir être pour les hommes une heureuse réalité ! Non. Dieu, au contraire, associa l'homme à la création, et l'appela à en tirer parti, à la perfectionner, si possible, par une activité quotidienne. Aussi, il vit se dresser devant lui de vastes forêts. Les fleuves bornèrent sa course. La mer l'emprisonna. Il ne tarde pas à abattre les forêts, à changer le cours des fleuves, à franchir les mers, à défricher des terres qui deviennent son fertile et glorieux domaine. Plus tard, il étend ses conquêtes : il transforme la lumière en chaleur, la chaleur en lumière; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir découvert la vapeur et l'électricité, il arrache la foudre au ciel (2).

---

(1) Encyclique sur la condition des ouvriers, p. 35).

(2) « La sujétion aux lois physiques, l'aiguillon du froid et de la faim, la lutte incessante contre la nature, c'est ce qui fait la grandeur de l'homme. Un monde où les besoins seraient prévenus ferait une race méprisable. C'est la résistance, c'est l'effort qui donne à l'individu la volonté, sans laquelle il n'est rien. » Ed. Laboulaye : *Introduction aux œuvres sociales de Channing*, p. xxvi.



Tels furent, et tels seront toujours les bienfaits de ce qu'on a appelé, par erreur, le châtiment, la dure loi du travail. J'ai dit bienfaits. Ne devrais-je pas ajouter jouissances ? Est-il nécessaire de décrire ici le plaisir qui suit le labeur accompli ? Qui ne l'a point connu ce plaisir, le plus pur de la vie humaine, le plus naturel ? C'est que nous sentons que nous sommes nés pour l'action, qu'un attrait véhément nous pousse sans cesse à agir ; avec opportunité, prudence ou non, peu importe. Agir toujours : tel est l'ordre intérieur, irrésistible, auquel nous obéissons à tout âge, et avant même que la raison dirige notre activité. « Voyez l'enfant : quelle turbulence d'activité physique ! Essayez de l'immobiliser, cet impétueux ; il brise les chaînes et les barrières. Les yeux, la langue, la langue surtout, les bras et les jambes, toujours du mouvement, toujours de l'action ! Il le faut bien : ce mouvement et cette activité sont la condition même de sa vie ; et parce qu'il veut être, il remue (1). »

Pourquoi donc y a-t-il des paresseux ? va-t-on m'objecter. De même qu'il y a des forces physiques dont nous sommes fiers, et que la triste maladie atteint et annihile, ainsi il y a un affaiblissement morbide de la volonté. Le paresseux est un malade. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il se complaît dans son mal. Il désirerait le tenir caché, comme on cache une tare physique. Il connaît les dangers de sa défaillance morale : livré à ses défauts et à l'entraînement des pensées mauvaises, exposé à de fréquentes occasions de chute, privé du point d'appui que fournit le travail, il se sent malheureux. Il est à plaindre, un poète l'a dit :

*Je plains l'homme accablé du poids de ses loisirs.*

Les maladies de la volonté sont-elles sans remède ? La guérison en est plus facile que celle de beaucoup de maux physiques. Ceux-ci souvent nous atteignent, après avoir défié notre prudence. Nos forces s'usent si nous exigeons de notre

---

(1) Père Didon : Discours prononcé à l'école de Sorèze (novembre 1896).

corps plus qu'il ne doit nous donner. On ne demandera jamais trop à la volonté; et elle gagnera des forces en s'exerçant. L'énergie qui sommeille est bien près de la mort. Il faut donc de bonne heure la tenir en haleine. Si l'on s'applique à développer, par des exercices gymnastiques, à partir du jeune âge, tous les muscles, afin qu'ils soient capables d'effort soutenu, il faut de même une gymnastique de la volonté, en vue de résultats semblables. J'appellerai cela, si l'on veut, un apprentissage de l'énergie, lequel se pratique à l'école et dans la famille.

A l'école, on l'a dit bien souvent, on apprend à apprendre; on travaille pour acquérir le goût du travail. Tous, élèves riches ou pauvres, y sont soumis à la même loi. Il n'en est aucun qui soit autorisé à se dire : Pourquoi ces règlements monotones, ces études austères, puisque, sans autre fatigue, le pain de chaque jour m'est assuré ? Bien faible argument dont s'étourdit l'indolence. Il est nécessaire d'élever sa pensée au-dessus des préoccupations d'ordre matériel, et d'aimer le travail non pas seulement pour le pain qu'il procure, mais encore pour les salutaires habitudes auxquelles il nous plie, dès notre jeunesse. L'enfant qui travaille s'exerce à se dominer, et fait provision de vigueur morale pour le grand combat de la vie. Pendant que la sève juvénile donne à son corps ses harmonieuses proportions, son âme se façonne et s'adapte à tout ce qui est bien; de telle sorte qu'après avoir coûté quelques efforts, les actions droites, même vertueuses, ne seront plus pour lui, devenu homme, qu'un fait d'habitude, une pratique de tous les jours. Jeunes gens, à qui je dédie ces pages, je vous crie bien haut : Malheur aux paresseux de l'école ! Après avoir laissé leurs jeunes âmes se débilitier dans le sommeil, ne se réveillant que sous la poussée d'un caprice, ils seront impuissants à se ressaisir. Hommes incapables, ils seront, dans le monde, en proie à tous les vices, exposés à toutes les humiliations !

L'école est donc le champ où se cultive la volonté. A cette



œuvre doit s'ajouter l'exemple des parents. En effet, quel stimulant pour l'enfant que cet intérieur de famille où tout le monde travaille ! Elevé au milieu des occupations journalières, armé par l'exemple, il sera prêt à endurer la peine. Combien sont privés de ces fortifiantes leçons ? Autour d'eux la vie est molle, oisive, monotone ; l'atmosphère est lourde ; ils se dessèchent dans le marasme général. Enfin, leur maison est, en petit, le monde où l'on s'ennuie. Aussi, n'allez pas leur parler de vie dure et laborieuse. Ils ne vous comprendraient pas. La peine est pour le voisin sans fortune, qui travaillera à leur place et pour eux. Ils choisiront, eux, leur travail, évitant la fatigue, toujours en quête d'un motif de repos. Alors qu'ils devraient marcher d'un même pas vers un même but qui est l'intérêt général, ils feront comme ces traînards qui abandonnent les rangs pour s'asseoir sur le gazon, à l'ombre, indifférents au dédain dont les accable le marcheur intrépide.

Eviter la fatigue : mais c'est là le constant souci des pères et mères pour leurs enfants, ou plutôt pour leur enfant ? Travailler beaucoup soi-même, acquérir pour qu'ils n'aient rien à faire, puis jeter en pâture aux dérèglements de leur oisiveté des biens amassés laborieusement : voilà des habitudes et des mœurs modernes ! Il y a de quoi regretter les mœurs antiques, celles si sévères des Spartiates dont le brouet noir fit plus d'hommes que nos friandises ; surtout l'éducation prônée, à Rome, par le vieux Caton qui proposait de n'accepter pour citoyen que celui dont les mains et les bras portaient l'empreinte du travail.

Autres temps, autres mœurs, me dira-t-on. Il est bon, aujourd'hui plus que jamais, de rappeler de tels exemples. Et qui sait si, après la guerre, la France ayant besoin du concours actif de tous les citoyens, on ne poursuivra pas les oisifs ? Vu l'antagonisme qui, depuis quelque temps, existe entre l'ouvrier et l'employeur, accusé, à tort ou à raison, de trop profiter du travail de celui qu'il emploie, il sera, plus que jamais, dans l'intérêt des classes dites privilégiées qu'on ne puisse plus les taxer de paresse et d'indifférence. Elles se plaignent de n'être plus réellement « les classes dirigeantes ».

Evoquons certains faits historiques. Comment perdirent-elles leur influence ? Par une trop confiante inaction. Imprudents, aurait-on pu leur dire, la fortune et les titres de vos ancêtres ne vous sauveront pas du discrédit qui vous frappe, tandis que vous sommeillez. Vous étiez les seuls bénéficiaires des honneurs et du pouvoir; en un mot, vous étiez les grands de la terre. Le sceptre a glissé de votre main affaiblie; le peuple l'a ramassé; il s'est fait souverain à son tour, et il engage avec vous aujourd'hui une lutte dans laquelle vous craignez de voir sombrer, avec vos titres et votre fortune, votre existence même.

La foudre frappe surtout les sommets. On le vit pendant la Révolution. Mais cela ne se verra plus si le riche consacre à la société et la fortune qu'il en a reçue et toute son activité. Cette fortune, il doit la lui rendre, non gaspillée et émiettée par les plaisirs, mais agrandie, pour le plus grand bien-être de ses contemporains et de la postérité. La fortune d'une famille est, en effet, un dépôt sacré; souvent toute une génération d'ouvriers y a sa part. Et le possesseur étalerait son faste et son orgueilleuse oisiveté devant le travailleur courbé sur sa machine ou sur le sillon ! Il jetterait au vent, dans les abîmes creusés par la débauche, le produit de tant de sueurs médiocrement salariées ! S'il en était ainsi, je ne serais pas surpris d'entendre gronder devant les palais des riches, oisifs et dédaigneux, les menaces du prolétariat ameuté par la faim.

Les considérations qui précèdent ont, je crois, fait comprendre que la loi du travail régit tous les hommes, et que cette loi n'est pas une tyrannie, mais un bienfait providentiel. Pour ces motifs, et à cause des avantages moraux qu'il nous procure, nous devons, non seulement accepter le travail, mais l'aimer. Car le travail développe toutes les forces dont la nature nous a dotés, pareilles à ces trésors que la prévoyance humaine, loin de les tenir cachés, s'efforce de rendre productifs. Nous possédons l'énergie physique, comme tout ce qui se meut et vit dans le monde matériel qui nous entoure. Nous



avons l'énergie morale, sorte de mystère intérieur, force que nous sentons nous-mêmes et dont les autres voient seulement les effets : c'est la facilité de nous mouvoir dans un sens ou dans l'autre, de prendre tel ou tel parti, à notre gré, dans une résolution pleinement volontaire. Nous avons la force intellectuelle, c'est-à-dire la pensée. Par elle, nous pénétrons les profondeurs du monde matériel que les sens nous révèlent; et nos découvertes ne connaissent pas de limites dans l'espace infini. Par la pensée, nous sommes rois aussi dans le monde immatériel, où tous les jours, à la recherche de la vérité, nous étendons nos conquêtes. Et nous resterions inactifs en présence de ce champ si vaste qui s'ouvre à l'activité humaine, qu'elle soit d'ordre physique ou moral ! Interrogeons notre conscience, et elle nous déclarera coupables si, dédaigneux des dons que nous avons reçus, nous n'appliquons pas tous nos efforts à les développer.

Donc, le travail, producteur d'énergie, est « une école du caractère ». Il est aussi une source de joies.

Je ne décrirai pas les jouissances du travailleur intellectuel, de celui qui, fatigué, pâissant, acharné à une découverte scientifique, s'écrie : J'ai trouvé !; de l'écrivain heureux, devant une page noircie de ratures, d'avoir rencontré l'expression adéquate de sa pensée; du poète, chantant, les larmes aux yeux, ses malheurs, et souriant à son œuvre.

Tout travail, même austère, même ingrat en apparence, produit le contentement de soi-même, et ce qu'on a appelé « l'âpre volupté de l'action ». Seuls, les hommes d'un naturel avili, corrompu, dénués de la faculté de penser et de sentir, sont ignorants de ces sortes de joies. Ils sont, heureusement, le petit nombre. Eloignez pour quelque temps le forgeron de sa forge, le laboureur de sa charrue, le pêcheur de sa barque, vous verrez avec quel plaisir ils reviennent, l'un à son marteau, l'autre à son sillon, et le dernier aux périls de la mer. Ils regrettent la peine qui faisait leur joie. Et cette joie est surtout grande chez les travailleurs qui, tout en songeant à eux-mêmes, se disent qu'ils ont procuré le bien-être d'autrui. Voilà la pensée qui agrmente et ennoblit les travaux, princi-

pablement ceux dont les résultats survivront à leur auteur. « Cette belle cité avec ses maisons, ses ameublements, ses marchés, ses promenades et ses nombreux établissements, a été élevée par des mains d'artisans et d'ouvriers; ne devraient-ils pas trouver une joie désintéressée dans la vue de leur œuvre ? Le maçon ou le charpentier qui passe devant une maison qu'il a construite ne devrait-il pas se dire : cet ouvrage de mes mains procure, chaque jour, chaque heure, à toute une famille, du bien-être et des jouissances; et ce sera encore un doux abri, un lieu de réunion domestique, un séjour d'affection, plus d'un siècle après que je dormirai dans la poussière (1). »

Ces lignes ont inspiré à M. Edouard Laboulaye les réflexions suivantes qui paraîtront bien placées, comme conclusion, à la fin de ce chapitre sur le travail : « Malheur à qui n'a point appris à travailler ! C'est une pauvre créature qui ne se connaît point; les jouissances même dont elle s'attribue le monopole lui échappent. Le plaisir et le repos doivent tout leur charme à la peine... Ce n'est donc pas en renonçant au travail que les ouvriers s'élèveront; ce n'est pas davantage en se coalisant, en devenant un pouvoir politique, en réunissant leurs votes de façon à triompher des riches, à forcer le gouvernement de servir un intérêt particulier... D'ailleurs, en toutes ces agitations, le peuple ne fait jamais que servir des passions et des vues égoïstes, *toujours instrument et toujours dupe*... Channing veut apprendre au peuple à *se respecter* et à ne plus servir ces factieux qui l'égarent *et fondent leur pouvoir sur ses erreurs et sur ses souffrances*... Il n'est pas de ceux qui défilent les institutions politiques; ce n'est ni d'un mécanisme, ni d'un individu qu'il attend le bonheur d'un pays. La source en est plus profonde et plus sûre; c'est en soi-même que chacun la trouvera...; c'est en soi-même que l'homme doit chercher la puissance et le bonheur. Qu'il les demande à *l'amour du devoir, à l'énergie de la volonté*. Ces ver-

---

(1) Channing : *De l'Education personnelle*, p. 52.



tus, l'ouvrier le plus misérable y peut atteindre *en fortifiant son caractère par le goût du travail*... Qu'il entre dans cette voie féconde, il y trouvera la paix de l'âme, le sentiment de sa force et de sa dignité, qui manque souvent au riche, et avec son bien propre, celui de la société (1). »

F. FERRÈRE.

(A suivre.)

---

(1) *Channing et sa doctrine*, pp. xxviii, xxix.

## LES ANCIENNES JURIDICTIONS DE NÉRAC

---

Il n'est rien de plus méritoire pour un travailleur que de retirer une moisson d'un terrain ingrat et presque stérile. C'est le cas de M. René Proust dont les patientes recherches ont découvert les matériaux d'une étude très intéressante dans les Archives de Nérac.

Les Archives de l'ancienne capitale des ducs d'Albret devaient être au nombre des plus riches de France; une fatalité persistante qui les a poursuivies à travers les siècles, les a réduites à une extrême pauvreté. L'ingratitude de Louis XIII envers une ville qui devait professer de génération en génération une sorte de culte pour son père, les vengeances de Richelieu contre des rebelles qui pour défendre leur foi avaient résisté à l'autorité royale, les dévastations exercées par des gens de guerre, et par dessus tout une série d'incendies qui ont détruit les documents conservés à l'Hôtel-de-Ville, à mesure que les dépôts commençaient à se reconstituer, ont anéanti ou dispersé des milliers de pièces authentiques qui seraient aujourd'hui précieuses pour l'Histoire de la région.

Mais un érudit qui sait chercher, finit toujours par mettre la main sur quelque vieux papier qui ne manque pas d'intérêt. C'est ainsi que parmi ces fragments informes échappés par miracle aux incendies et aux dévastations. M. Proust a découvert des indications et des traits de mœurs qui ne seraient pas à dédaigner pour un historien qui aurait l'ambition de donner une idée impartiale et complète de l'ancienne magistrature française.

Au temps de sa splendeur, la ville de Nérac était un foyer intense de vie judiciaire. Un présidial, une Chambre de l'Edit et une Chambre des Comptes, rendaient en même temps leurs



sentences. La première de ces juridictions siégeait sur l'emplacement d'une ancienne commanderie du Temple; les deux autres dans une des grandes salles du château. Le bâtiment occupé par le Présidial était situé sur la Place du marché, à côté de la vieille halle, supprimée dans la suite et dont l'emplacement est devenu le cours Romas. Pendant la Révolution, cet édifice fut transformé en prison et conserva cette affectation jusqu'au jour où il fut démoli pour faire place à l'imprimerie Durey où ont été installés dans la suite les magasins de la maison Grézet.

Le Présidial était composé d'un Juge mage, assisté d'un lieutenant criminel, d'un assesseur criminel, d'un lieutenant principal et d'un lieutenant particulier. Les simples conseillers étaient au nombre de vingt-deux et si nous ajoutons au dénombrement qui précède le Procureur du Roi et son substitut, nous arrivons à un total de vingt-neuf magistrats.

Les familles judiciaires étaient nombreuses de ce temps-là !

Passons aux auxiliaires de la Justice : un greffier, deux commis-greffiers, trente-neuf procureurs et six huissiers.

Les chiffres qui précèdent donnent à réfléchir. La juridiction du Présidial de Nérac ne s'étendait, à l'origine, que sur le duché d'Albret et le Bas-Armagnac; elle subit quelques démembrements dans la suite, et on se demande comment, sur un territoire aussi restreint, pouvait vivre une aussi formidable armée de gens de loi ?

Si le personnel judiciaire pullulait à Nérac, au présidial d'Agen il était bien plus nombreux encore. Grâce à une bizarrerie de procédure dont il serait trop long de rechercher l'origine, nous avons sur ce point des renseignements précis. En effet, dans un ouvrage sur la *Seigneurie de Condom* qui n'est pas une simple monographie mais un livre d'Histoire où abondent des documents inédits précieux pour ceux qui veulent étudier les institutions judiciaires de l'ancienne France depuis le moyen-âge jusqu'à la veille de la Révolution, M. Gardère nous apprend que les justiciables du Condomois avaient le droit de porter à leur gré leurs procès devant le siège de Condom ou devant le siège d'Agen.

Il fut question de couper court à cet abus, une enquête fut ouverte, et naturellement les choses restèrent en l'état.

« La plupart des communautés, dit M. Gardère, entendaient conserver l'option; elles déclarèrent que les habitants « avaient grand'proffict et commodité d'aller plaider audict Agen pour raison de la traffique des marchandises qu'ils ont accoustumé faire en la dicte ville d'Agen, semblablement à cause que au dict siège présidial d'Agen y a neuf conseillers, un juge mage et deux lieutenants de grand scavoir pratique et expérience, aussy y a advocat et procureur du roy, quatre-vingtz ou cent advocatz gens scavans et praticiens, la plus part docteurs et licenciés et aussi y a trente procureurs de bon scavoir et pratique, et au dict Condom en y peult avoir dix ou douze (1). »

A ces innombrables légistes de tout poil et de toute robe, les miracles de la procédure fournissaient de larges moyens d'existence. Remarquons tout d'abord que la manie de plaider était la grande passion de l'ancienne France. L'exemple venait de haut. Au moment de sa mort, Alain-le-Grand sire d'Albret était engagé dans soixante-dix procès. Il n'était pas de famille noble ou de bonne bourgeoisie qui ne se fît un point d'honneur d'entretenir, de génération en génération, un nombre respectable de procès dont l'ampleur devait être en harmonie avec l'importance de la maison. Cette rage de plaider était devenue si ruineuse que par une dérogation unique aux principes les plus essentiels de la législation matrimoniale antérieure au code civil, un mari avait le droit de demander la séparation de biens contre sa femme lorsqu'elle lui avait apporté en dot ou qu'elle avait recueilli par héritage un trop grand nombre de procès.

Si coûteux que fût le plaisir et le luxe de mener de front quelques douzaines de contestations judiciaires et surtout de les faire durer, les plaideurs, épuisés par les rémunérations

---

(1) *Histoire de la seigneurie de Condom et de l'organisation de la Justice dans cette ville*, par J. Gardère, bibliothécaire-archiviste de la ville de Condom.



abondantes et réitérées que des procureurs versés dans leur art savaient retirer d'un procès savamment exploité, ne pouvaient fournir assez d'épices pour faire vivre dans une honorable aisance trente-deux magistrats qui n'auraient eu d'autres ressources que le produit de leur office de judicature. On sait que les dragées, les confitures, les denrées aromatiques destinées à l'assaisonnement des sauces, en un mot, les friandises offertes aux juges comme un témoignage de reconnaissance par celui des deux adversaires qui avait eu gain de cause, furent d'assez bonne heure converties en une somme d'argent. Cette rémunération qui dans la suite fut mise à la charge des deux parties, devait être très modérée. Sur cette question les renseignements précis font défaut mais si l'on tient compte de ce que les épices rapportaient à un conseiller au Parlement de Toulouse ou au Parlement de Paris, on se fait une idée de ce que devaient être les émoluments d'un conseiller au Présidial de Nérac.

Ce n'était pas le traitement fixe qui pouvait suppléer à la modicité du casuel. Notre Société a l'honneur et la bonne fortune de trouver dans les travaux de ses propres membres, les renseignements qui lui sont parfois nécessaires pour élucider les questions posées dans les ouvrages soumis à son appréciation. A défaut des gages des conseillers au Présidial de Nérac et du prix de leurs offices dont il serait à peu près impossible de déterminer le chiffre par suite de la destruction des archives, il nous est facile de suppléer à cette lacune en consultant les indications que M. le chanoine Durengues nous donne sur les traitements fixes et la valeur des offices des magistrats d'Agen. Le savant auteur des *Derniers Jours du Quarantin Royal*, nous apprend que les gages d'un conseiller au Présidial d'Agen étaient de cent livres, réduites à quatre-vingt-neuf livres par l'impôt sur le revenu tel qu'il existait dans l'ancienne France; le prix de la charge qui rapportait une rémunération fixe aussi maigre, paraît avoir varié, suivant les conditions économiques et sociales du pays, entre huit mille et cinq mille livres. Il est très probable que les juges de Nérac n'étaient pas plus favorisés que ceux d'Agen.

Les épices calculées à un taux très modéré ne rapportaient que des émoluments très médiocres et depuis le conseiller au Parlement de Paris jusqu'au plus simple conseiller du plus modeste Présidial de France, un magistrat qui n'aurait eu d'autre moyen d'existence que le produit net de son office, déduction faite des intérêts du prix d'achat, serait mort de faim.

« Il est mort pauvre ! *Splendidam miseriam !* » était la plus belle oraison funèbre qui pût être prononcée sur la tombe d'un magistrat. Mais ce genre de distinction fut de moins en moins recherché et pendant le dix-huitième siècle, le nombre des sièges fut de plus en plus réduit dans les présidiaux afin d'augmenter la part qui revenait à chaque conseiller dans le produit des épices. Le nombre des simples conseillers au Présidial de Nérac qui avait été de vingt-deux en 1629, était tombé à seize à la veille de la Révolution. M. le chanoine Durengues nous apprend qu'au Présidial d'Agen les réductions par voie de suppression d'offices, avaient été bien plus nombreuses encore, de vingt-trois simples conseillers que cette juridiction comptait à l'origine, il n'en restait plus que neuf en 1784.

Les auxiliaires de la Justice avaient suivi l'exemple que leur donnaient les magistrats. De trente-neuf, le nombre des offices de procureur avait été réduit à seize. Sous la législation moderne les procès sont longs mais ils ont tôt ou tard un dénouement, tandis que sous l'ancien régime ils ne finissaient jamais.

Si répandue que fût la rage de plaider, si abondantes que fussent les ressources que les prodiges de cet art si français de la procédure, pouvaient produire entre des mains expérimentées, on a de la peine à comprendre par quel miracle une juridiction dont le sort ne s'étendait pas au delà du duché d'Albret et du Bas-Armagnac faisait vivre trente-neuf avoués ! Il est vrai qu'ils furent peu à peu réduits à seize et encore le prix d'un office de procureur était-il loin d'être bien élevé. M. le chanoine Durengues nous apprend qu'au Présidial d'Agen une de ces charges ne s'était pas vendue plus de mille



livres en 1700. Elles devaient coûter moins cher encore à Nérac.

Le prix d'un office de procureur dépendait de la clientèle qu'avait su réunir le dernier titulaire et devait par conséquent être très variable; il n'en était pas de même des offices de judicature qui rapportaient tous les mêmes avantages et les mêmes émoluments.

Ce n'était pas d'ailleurs un profit matériel qu'un bourgeois enrichi pouvait espérer en achetant un siège de conseiller à un Présidial, mais uniquement une satisfaction d'amour-propre; l'honneur de s'élever d'un échelon dans une société soumise à une hiérarchie rigoureuse où chacun avait sa place assignée.

Dans l'ancienne France, la magistrature n'était pas seulement une institution judiciaire, elle était une sorte de stage que les mœurs du temps imposaient à la haute bourgeoisie avant de lui ouvrir l'accès de la noblesse et suivant l'expression très répandue à l'époque où les anoblissements dont la monarchie avait fait un trop grand abus, commençaient à perdre de leur prestige, une immense manufacture de « savonnettes à vilain ».

Ce n'est pas la logique seule qui gouverne les choses humaines et il n'est pas sans exemple qu'un principe mauvais aboutisse à des résultats excellents. La vénalité des offices, qui n'était pas autre chose à l'origine qu'un expédient financier, contraire aux règles les plus simples du droit naturel et du bon sens, n'ayant d'autre excuse que la nécessité de procurer des ressources au Trésor public aux abois, a donné naissance à une institution qui a laissé de grands et glorieux souvenirs. Ces hommes qui avaient acheté à beaux deniers comptants, le droit de rendre la justice, se considéraient comme promus à une sorte de sacerdoce et se faisaient un point d'honneur de justifier par l'austérité de leurs mœurs et la dignité de leur vie privée, la haute mission dont ils s'étaient eux-mêmes investis. Leur probité professionnelle et leur impartialité ne furent jamais effleurées par l'ombre d'un soupçon et par dessus tout, ils se faisaient gloire d'une indé-

pendance absolue à l'égard du gouvernement dont ils n'avaient pas plus de disgrâce à craindre que d'avancement à espérer. Sans doute, ils n'étaient pas exempts de quelques défauts. Leur énergie dans la répression des délits allait parfois jusqu'à la cruauté, ils attribuaient une importance excessive aux honneurs qui leur étaient rendus, ils étaient rogues, hautains, intraitables sur les questions de préséance. Recrutés dans l'élite de la haute bourgeoisie, les magistrats de l'ancienne France conservaient toutes vertus privées de la classe d'où ils aspiraient à s'évader, et s'efforçaient d'imiter de leur mieux les petites faiblesses de la classe où ils voulaient entrer. En général, c'était à leurs arrière-petits-fils devenus gentils-hommes qu'était réservé l'honneur de servir comme officiers et de s'initier aux vertus guerrières dont la tradition leur faisait défaut.

La ville de Nérac conserva son Présidial jusqu'en 1790 mais elle perdit de bonne heure les deux hautes juridictions qui lui donnaient un air de petite capitale. De la Chambre des comptes établie en 1527 par Henri d'Albret devenu roi de Navarre, il reste à peine quelques traces. Cette juridiction siégeait dans une des salles du château et ses archives furent détruites par les soldats qui s'emparèrent de cet édifice à la suite du siège de 1621. Trois ans plus tard, la Chambre des Comptes de Nérac était réunie à la Chambre des Comptes de Pau. Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce qui précède que les patientes recherches de M. Proust aient été absolument stériles; elles ont sauvé de l'oubli les noms d'un certain nombre de conseillers. Cette liste est loin de manquer d'intérêt car elle fait connaître les plus anciennes familles parlementaires de la région. Presque toutes ces familles existaient encore à la veille de la Révolution et elles avaient, sauf une ou deux exceptions peut-être, depuis longtemps cessé de produire des gens de robe pour faire souche de gens d'épée.

La Chambre de l'Edit eut, comme la Chambre des Comptes, le dangereux honneur de siéger dans le Château de Nérac et ses archives disparurent également dans les dévastations qui suivirent le siège de 1621. Cette destruction est d'autant plus



à regretter que les arrêts rendus par la Chambre de l'Edit ne manqueraient pas d'intérêt pour l'histoire générale de la société française. Ces documents fourniraient des indications précises sur l'application que reçut dans la pratique le principe de la tolérance religieuse inauguré par Henri IV en 1598 et supprimé par Louis XIV en 1685. Les Chambres de l'Edit que l'on appelait aussi les Chambres mi-parties parce qu'elles étaient composées de sept magistrats catholiques et de sept magistrats protestants, étaient chargées de veiller sur la stricte exécution de l'Edit de Nantes et de statuer sur les procès où les deux adversaires en présence n'appartiendraient pas à la même religion.

De cette juridiction qui a siégé à Nérac, il ne reste pas une seule décision judiciaire. Il n'y a que le procès-verbal de sa première séance qui ait été retrouvé. « M. de Chézac, président, fit une harangue qui dura deux heures, puis M. de Bacalan, avocat du Roi, parla moins longtemps mais fit un discours admirable. » La harangue du Président était un peu longue mais ce magistrat aurait eu mauvaise grâce à exprimer sous une forme trop concise la satisfaction que lui causaient les honneurs extraordinaires qui lui étaient rendus par les représentants de la ville où il venait s'installer.

« Le Président de Chézac arriva le 15 mars 1601, dit le compte-rendu publié par M. Proust, et les consuls allèrent au devant de lui à Barbaste, accompagnés de quatre-vingts hommes à cheval. »

Le même document nous apprend que les consuls de la ville assistèrent en grand costume à la première séance de la Chambre de l'Edit.

Les magistrats de la nouvelle juridiction qui allait siéger dans le château des ducs d'Albret, à côté de la Chambre des Comptes, méritaient ces honneurs exceptionnels. Ils faisaient partie du Parlement de Guyenne. Il suffit de lire la liste des Présidents et des Conseillers de cette Chambre mi-partie dont M. Proust a retrouvé les noms pour reconnaître qu'ils appartenaient presque tous aux grandes familles de robe de Bordeaux et de la région.

En dehors du procès-verbal de sa séance d'installation dont nous avons donné plus haut quelques extraits, la Chambre de l'Edit n'a laissé à Nérac, que deux traces de son passage. En premier lieu, l'inscription gravée au-dessus de la Fontaine du Dauphin. Des magistrats formés à l'école de leur Président, M. de Chézac, qui était passé maître dans l'art de faire des discours de deux heures, devaient évidemment manquer de vocation pour le style lapidaire. De cette collaboration de sept conseillers catholiques et de sept conseillers protestants, est sorti un avant-goût de la littérature des précieux et des précieuses. M. de Chézac, M. Feydeau et leurs collègues étaient des précurseurs. Ils étaient en avance de près d'un demi-siècle sur l'Hôtel de Rambouillet. Dès l'année 1602, ils avaient, du premier coup, atteint les dernières limites du genre prétentieux.

Le second souvenir que la Chambre de l'Edit a laissé de son séjour à Nérac est un arrêt que notre savant ami, M. l'abbé Dubois, a recueilli dans l'*Inventaire des titres de la maison d'Albret*. Dans cette mine inépuisable de documents qui est destinée à rendre tant de services à ceux qui voudront étudier l'histoire locale est reproduite une décision prise en 1601 par la Chambre mi-partie. A peine entrée en fonctions, la Chambre rend un arrêt de règlement qui n'est pas une décision judiciaire mais plutôt une ordonnance de Police où elle déclare qu'elle prend sous sa protection le Jardin du Roi et la Garenne. Une autorisation en bonne forme sera désormais nécessaire pour pénétrer dans le parc des anciens ducs d'Albret. Ils étaient de grands amateurs des jardins, ces magistrats qui, dans leurs inscriptions sur les tablettes de marbre, excellaient dans le genre fleuri.

A la veille de la Révolution, la Chambre de l'Edit de Guyenne n'était plus qu'un vague et lointain souvenir. Il ne restait plus à Nérac d'autre trace de son passage que l'inscription gravée au-dessus de la Fontaine du Dauphin. Les érudits seuls, qui d'ailleurs ne devaient pas être en bien grand nombre, pouvaient expliquer à leurs concitoyens un texte rédigé en latin prétentieux et leur rappeler les origines



d'une institution judiciaire qui n'avait plus sa raison d'être après la Révocation de l'Edit de Nantes.

Les Chambres mi-parties devaient fatalement échouer dans leur tâche; elles étaient chargées de faire passer dans leurs arrêts, une tolérance qui n'existait pas dans les mœurs. Odieuses aux Parlements, dont elles ne partageaient pas les passions religieuses et aux agents du pouvoir royal dont elles contrariaient la politique, les Cours de Justice qui avaient reçu la mission d'appliquer avec loyauté les idées de Henri IV, n'eurent jamais qu'une existence précaire et vagabonde. La Chambre de l'Edit de Guyenne fut obligée d'abandonner Nérac et de s'installer à Agen; poursuivie par la haine implacable du Parlement de Toulouse qui était bien plus intolérant encore que celui de Bordeaux, la Chambre de l'Edit de Languedoc n'eut guère d'autres fonctions que de changer sans cesse de résidence.

Faut-il s'étonner que ces magistrats inquiets à bon droit de l'avenir, se soient efforcés de se concilier les bonnes grâces de l'enfant qui devait régner un jour sur la France !

Du petit Dauphin qui vient de naître, ils font un demi-dieu et lui consacrent une fontaine. Ce retour aux coutumes religieuses les plus poétiques du paganisme, était dans le goût du temps. La dédicace est un modèle achevé du latin prétentieux et fleuri qui faisait les délices des lettrés de la Renaissance.

Ce latin ne trouva pas grâce devant le marteau révolutionnaire. En 1793, la belle plaque de marbre que les Quatorze magistrats de la Chambre de l'Edit avaient fait poser à leurs frais, fut brisée et les fragments jetés à la rivière. La municipalité jacobine qui gouvernait alors la ville, n'aimait pas les inscriptions qui rappelaient les souvenirs du passé même quand elles étaient écrites dans une langue qu'elle ne comprenaient pas.

On a attendu près d'un siècle pour effacer les traces d'un acte de vandalisme niais. Les conseillers municipaux de la Restauration avaient à réparer des dommages plus urgents et il semble que sous le règne de Louis-Philippe, le seul

nom du Dauphin ait causé quelque suspicion aux fervents du nouveau Régime. Un reflet de ce sentiment se retrouve dans un couplet du chansonnier Blancharel, homme d'esprit, célèbre de son temps et trop vite tombé dans un injuste oubli.

Plus de Dauphin à la Garenne,  
Nous y mettrons une baleine,  
Moyen nouveau des plus flatteurs  
Pour asperger les promeneurs.

Les années s'écoulèrent, le Jardin public dessiné par Alphand, mais qui n'aurait pas suffi pour lui assurer l'immortalité, avait été mis à la mode; la grande allée bordée d'arbres quatre fois séculaires et l'ancien parc des ducs d'Albret et des rois de Navarre, n'étaient plus fréquentés que par un petit nombre de vieillards. Subrepticement détournées de leur cours, les eaux de la Fontaine de Saint-Jean allaient se perdre dans les cuves d'une brasserie et personne ne s'inquiétait de savoir s'il y avait jamais eu une inscription gravée sur une plaque de marbre au-dessus de la Fontaine du Dauphin.

Ne serait-ce pas le moment de nous écrier avec l'auteur du sonnet à deux rimes en *euil* et en *oire* qui est une des fleurs les plus précieuses de la *Guirlande des Marguerites* :

Honneur à l'avocat Jean-François Samazeuilh !

.....

Il a de d'Aubigné dérobé l'écritoire.....

Mais hélas ! il ne lui avait pas dérobé sa plume.

L'enthousiasme du poète va trop loin, le style de l'auteur du *Dictionnaire de l'Arrondissement de Nérac* n'a malheureusement rien de commun avec celui de l'auteur des *Tragiques*. Mais il n'en serait pas moins injuste de nier les services que Samazeuilh a rendus à l'Histoire locale. Notre imagination est effrayée du poids et de l'immensité du bagage de ce bénédictin du Barreau qui mena tant de travaux de front. Ce fut lui qui le premier eut l'idée d'exhumer de la *Chronique de Pérès* l'inscription que les magistrats de la Chambre de l'Edit avaient fait graver au-dessus de la fon-



laine consacrée au fils de Henri IV. Il publia le texte latin avec la traduction française du temps.

Voici le texte latin publié par Samazeuilh; les notes indiquent les différences qui existent entre ce texte et celui qui a été publié plus tard par les éditeurs de la *Chronique de Pérès*.

DELPHINO FRANCICO V (1).

Purissimi fontis undas castissimas quatuor decim-viri senatus edictalis aquitanici auspiciis Delphini francici nobilissimi pueri huic egregii operis nimphæo incluti currarunt (2) ne quæ (3) vicinorum fontium invidia quis venas intercederet pedem averteret aut pecus turbaret citus conspucaret (4) vel tandem neglectus corrumperet. Ite properate undulæ (5), ludite nymphæ vel (6) catulæ et cæteris fontibus jura date, exeat semper liquidus hic vester fluor; crispula subsiliat (7) mobilitas delinificus sibilet (8) susurrus (9) liquor denulceat vitreus et heroi numique (11) vestro jugiscaturigine (12) et coranti (13) amænitate usque gratæ usque pellucidæ civium neracensium sitim placide restinguite.

Aono (14) MDCI (15).

Comme on le voit le texte ci-dessus n'offre que de médiocres garanties de fidélité. Samazeuilh était l'homme d'affaires le plus occupé de la région, les dossiers qui s'ammoncelaient

---

(1) Les éditeurs de la *Chronique de Pérès* embarrassés pour interpréter ce V, l'ont remplacé par une S, abréviation du mot *salutem* qui terminait la formule que les Romains mettaient en tête de leurs lettres.

(2) Curarunt.

(3) Qua.

(4) Conspurcaret.

(5) Undulæ.

(6) Del.

(7) Subsidiat.

(8) Sibillet.

(9) Sussurus.

(10) Demulceat.

(11) Nominique.

(12) Scaturigine.

(14) Rorandi.

(14) Anno.

(15) M.CI.

dans son cabinet ne lui laissaient pas assez de loisirs pour reconstituer avec un soin méticuleux le texte d'une inscription latine. D'ailleurs, il n'avait pas de goût pour les recherches poussées jusqu'à la minutie. Le bon Andrieu lui-même, qui d'ordinaire est porté à la louange, a le regret de constater que la *Biographie de l'arrondissement de Nérac* est un ouvrage où l'on peut relever de nombreuses erreurs. Il nous paraîtrait difficile de prendre la défense d'un livre où l'auteur a offert une large hospitalité à ses clients et à ses amis dans une infirmerie de noms propres estropiés. Faut-il s'étonner après cela que le texte de l'inscription latine reproduit par Samazeuilh dans le *Dictionnaire géographique de l'Arrondissement de Nérac* contienne des mots évidemment altérés et des incorrections manifestes ? Avant d'être gravé de nouveau dans le marbre ce texte devrait subir une sérieuse révision.

Une fatalité plus implacable encore que le marteau révolutionnaire, s'est acharnée contre l'œuvre des Quatorze magistrats de la Chambre de l'Edit. Faugère-Dubourg était un esprit fin et délicat, un lettré qui avait le sens de l'art et de l'histoire. Il réunit autour de lui une équipe de poètes et leur donnant l'exemple, il se mit avec eux à traduire en vers, sur place, les sensations mélancoliques qui vibrent au spectacle des monuments du passé en ruines. L'idée était ingénieuse et hardie, mais d'une exécution difficile. Les sonnets exquis sont encore plus rares dans la *Guirlande des Marguerites* que dans la *Guirlande de Julie*. Les notes en prose qui tiennent la moitié du volume, valent en général mieux que les pièces de vers dont elles expliquent le sujet. Le sonnet sur la *Fontaine du Dauphin*, dont l'auteur a eu le bon esprit de garder l'anonyme, est loin d'être une des perles du recueil, mais Faugère-Dubourg accompagne ces vers mal ciselés d'un intéressant commentaire où il raconte l'histoire de la plaque de marbre disparue qui avait coûté dix-sept livres, sans compter une rémunération de six livres pour l'architecte du duc d'Epéron que l'on avait fait venir de Bordeaux. Dans cette notice sommaire, la traduction française de l'ancienne



inscription est reproduite en entier au-dessous de la dédicace dont le texte latin avait été conservé et malheureusement modifié.

Samazeuilh et Dubourg avaient demandé l'un et l'autre qu'un acte de vandalisme fut réparé et que l'inscription dont il ne restait plus qu'un vague souvenir fut rétablie à son ancienne place. Ce vœu fut exaucé. La ville de Nérac eut enfin une municipalité qui avait conscience de ses devoirs envers l'Histoire et il fut décidé qu'une plaque de marbre semblable à celle qui avait été brisée en 1793, occuperait de nouveau l'espace resté vide au-dessous du fronton de la Fontaine du Dauphin. Malheureusement, l'exécution ne répondit pas à la bonne volonté des hommes. L'archéologie est le culte des reliques du passé mis au service de l'Histoire. C'est une sorte de religion qui a ses dogmes et qui est quelque peu intolérante. Elle n'admet pas les compromis. Si la municipalité de Nérac avait eu sous la main un archéologue compétent et convaincu il l'aurait exhortée à remettre autant que possible la Fontaine du Dauphin dans l'état où elle se trouvait à l'époque où elle avait été inaugurée en l'honneur du fils aîné de Henri IV. La plaque de marbre aurait dû être aussi semblable que possible à celle qui avait été brisée en 1793, elle aurait dû porter la même inscription et les mêmes caractères.

Il est certain que ce travail de reconstitution intégrale eut présenté de sérieuses difficultés. A la rigueur, on aurait pu retrouver sans trop de peine la forme des caractères majuscules employés dans les inscriptions latines du temps, mais le rétablissement du texte primitif eut exigé de patientes recherches. Samazeuilh n'avait pas la passion du latin; c'était lui qui le premier avait donné une copie de l'inscription d'après la *Chronique de Pérès*, mais un texte où on lit *currarunt* au lieu de *curarunt*, *numique* très probablement pour *numinique* et *Aono* pour *Anno*, ne mérite que peu de confiance. D'autre part, il ne semble pas que Dubourg ait attaché une grande importance à ces minuties qui font les délices des archéologues. De l'inscription latine il ne donne que la

dédicace et sur un point essentiel cette dédicace diffère de celle qu'a donnée Samazeuilh.

Si la municipalité de Nérac avait voulu rétablir la plaque de marbre telle qu'elle était à l'origine avec son inscription en latin, l'intervention d'une société savante eut été nécessaire. Une réunion d'érudits versés dans toutes les difficultés de l'épigraphie eut seule été capable de relever les erreurs qui se trouvaient dans la copie de Samazeuilh et au besoin celles qui pouvaient exister dans le texte recueilli par Pérès. Ne perdons pas de vue que le consciencieux chroniqueur était concierge du château. A la vérité, ses fonctions n'étaient pas aussi modestes qu'on serait tenté de le croire en prenant le mot de concierge dans le sens qu'on lui donne de nos jours, mais si distingué que fût le prestige attaché à cet emploi dans la société du seizième siècle, il n'était pas indispensable que le titulaire connût à fond le latin. La municipalité ne s'attarda pas à ces minuties, les interminables délais qu'avait subis l'inauguration de la statue de Henri IV étaient restés légendaires, il ne fallait pas que le Dauphin fut exposé à attendre plus longtemps encore que le roi son père, on passa outre, et on eut peut-être raison.

Au lieu du texte latin qui eut été difficile à rétablir, la municipalité fit graver sur la plaque de marbre la traduction en français du temps telle qu'elle avait été prise dans la *Chronique* de Pérès et la *Guirlande des Marguerites*. Jusque là le mal n'était pas grand mais ce qui était une innovation quelque peu téméraire dans l'art de l'épigraphie, c'était de mettre au-dessus d'une inscription française une dédicace en latin. Cette dédicace était également empruntée à la note qui accompagne le sonnet sur la *Fontaine du Dauphin*, l'un des plus médiocres du recueil de Faugère-Dubourg, en voici le texte :

#### DELPHINO FRANCISCO V.

Quatorze sénateurs du siège de l'Edit de Guienne soubz l'autorité du dauphin François, ont fait enclore les très chastes ondes de ceste claire fontaine dans le monument de ce gentil ouvrage, de



peur qu'aucun par l'envie des fontaines voisines, ne coupât ses veines, destournât sa source, ne troublât son courant, ne souillât sa situation et ses détours.

Ruisselez toujours, petites ondelettes ! esbattez-vous, eaux délicates et administrez droict et justice à toutes les aultres fontaines ! Que vostre flux argentin sorte incessamment ! Que vostre mobilité crespelue sautelle ! Que vostre doux murmure siffle ! Que vostre liqueur vitrée nous adoucisse, et soubz l'ombre de l'enfant héroïque vostre protecteur, d'un cours perpétuel, avec une récréation arrousante, toujours reluisante, esteignez la soif des citoyens de Nérac.

Le premier mouvement serait de traduire la dédicace *Delphino Francisco V* par les mots : « *Au Dauphin François Cinq* », mais ce personnage n'a jamais existé. Il suffit d'ailleurs de lire la date gravée au bas de l'inscription pour couper court à toute incertitude, en 1601 le Dauphin était le fils aîné de Henri IV et il s'appelait Louis. Il ne fallait pas lire *Francisco* mais *Francico* et il est d'ailleurs à remarquer que Samazeuilh n'a pas commis cette faute : il a écrit *Delphino Francico*, c'est-à-dire « *au Dauphin Français* » et alors tout s'explique. A première vue, il semble difficile de comprendre pour quels motifs le mot de François qui jusqu'au dix-huitième siècle s'est écrit de la même manière sans qu'il y eût lieu de distinguer s'il s'agissait d'une nationalité ou d'un nom de baptême, se traduisait de deux façons en latin : Franciscus étant l'adjectif qualificatif dérivé du nom du peuple et Franciscus le prénom donné à l'individu. C'est dans la patrie de S. François de Paule, de S. François d'Assise et de l'Ordre des Franciscains qu'il faut chercher l'origine de cette anomalie. C'est sous la forme italienne de Francesco que le prénom de François est passé dans le latin du moyen-âge et de la Renaissance.

Il fallait donc lire DELPHINO FRANCICO V comme le voulait Samazeuilh. Mais que pouvait bien signifier ce V majuscule ? Cette lettre qui paraissait difficile à interpréter a été tout simplement supprimée. Un problème d'épigraphie a été résolu d'un coup de badigeon. Il semble cependant que de lon-

gues recherches n'étaient pas nécessaires pour découvrir que ce V, qui donnait lieu à tant de controverses et que les éditeurs de la *Chronique* de Pérès avaient arbitrairement remplacé par une S, était la première lettre du mot de *Viennensi*. Les conseillers de la Chambre de l'Edit avaient consacré la nouvelle fontaine « *au Dauphin Français de Viennois* ». La lettre supprimée était ce qu'il y avait de plus intéressant dans l'inscription, elle marquait une étape dans l'histoire de la Royauté. A partir de Henri IV la monarchie devait se dégager de ses attaches et de ses traditions féodales pour devenir absolue et unitaire. Le titre de *Dauphin Français de Viennois* inscrit sur la plaque de marbre de Nérac marquait une curieuse transition entre le Dauphin de Viennois et le Dauphin de France. Effacer le V gravé en 1601, c'était commettre un anachronisme, c'était considérer comme déjà faite une évolution qui devait être lente à s'accomplir.

Pendant les deux premiers siècles qui suivirent l'abdication de Humbert II et la cession de tous ses Etats à Charles, duc de Normandie, fils du roi Jean, les Princes de la maison de France observèrent avec une fidélité scrupuleuse l'esprit et le texte du traité de 1349. Le fils aîné du roi ne fut pas seulement l'héritier de la couronne, il fut aussi le continuateur de l'ancienne dynastie féodale des Comtes de Viennois dont il portait le titre et dont il gouvernait les Etats.

Les comtes de Viennois étaient fiers du dauphin qu'ils portaient dans leurs armes. Un poisson qui aimait les hommes et qui avait la passion de la musique, était un poisson sacré. Dans les mœurs du moyen-âge, le blason occupait une place si considérable que l'emblème peint sur le bouclier, gravé sur le sceau, brodé sur la bannière, se confondait avec la famille. Aussi les seigneurs de la maison d'Albon furent-ils appelés les Dauphins. Non seulement ils adoptèrent ce nom mais ils en firent un titre et cessèrent d'être comtes pour devenir Dauphins de Viennois. Lorsque le dernier héritier de l'antique lignée féodale des d'Albon et des La Tour-du-Pin fit donation de ses états à la Couronne de France et entra dans les ordres sacrés, il prit ses mesures pour qu'un titre qui faisait



son orgueil ne disparut pas avec lui. Il exigea que le fils aîné du Roi portât le titre de Dauphin de Viennois; ce privilège s'étendait aux petits-fils en cas de prédécès de leur père, mais il était refusé aux frères et aux neveux.

Ce pacte fut exécuté à la lettre pendant deux siècles. Dans *l'Histoire de l'Origine et des Progrès de la Monarchie Française*, par Marcel, ouvrage un peu oublié aujourd'hui mais célèbre du temps de Louis XIII, un tableau de la famille du roi défunt est donné à la fin de chaque règne. Ces tableaux sont empruntés à *l'Histoire généalogique de la Maison de France*, de Messieurs de Sainte-Marthe, historiographes du Roi et ils ne manquent jamais d'attribuer la qualification de *Dauphins de Viennois* aux Princes qui ont été héritiers présomptifs de la Couronne soit à leur naissance soit après la mort de leur frère aîné. Il est même à remarquer que les Princes apportaient parfois une singulière vigilance à défendre contre toute usurpation les dauphins qu'ils portaient dans leurs armes écartelés avec les fleurs-de-lis de France. Les comtes d'Auvergne avaient profité d'une alliance de famille avec la maison de Viennois pour introduire un dauphin dans leur blason et prendre le titre de Dauphins d'Auvergne. Louis duc de Guyenne, le troisième des quatre fils de Charles VI et d'Isabeau de Bavière qui portèrent le titre de Dauphins de Viennois avant le futur Charles VII et moururent avant leur père, fit défense au Dauphin d'Auvergne de porter un dauphin « vif » dans ses armoiries et le contraignit à se contenter d'un dauphin « pâmé. » Le comte d'Auvergne fut donc réduit à n'avoir plus qu'un dauphin d'azur *crété, oreillé et barbelé d'argent* tandis que le Fils de France subrogé aux titres et aux armes des anciens comtes de Viennois, eut seul le privilège de porter un dauphin d'azur *crété, oreillé et barbelé de gueules*. Chacun sait que la couleur rouge à l'intérieur des ouïes indique un poisson vivant ou mort depuis peu. L'Histoire nous apprend qu'Ulysse avait fait peindre un dauphin sur son bouclier mais elle ne nous dit malheureusement pas, si c'était un dauphin « vif » ou un dauphin « pâmé.»

A cette anecdote que raconte Le Laboureur et aux témoignages des frères Saint-Marthe, du Père Ménéstrier et des autres héraldistes du dix-septième siècle nous pourrions ajouter des documents diplomatiques qui ne laissent aucun doute sur le titre que portaient les fils aînés des rois de France de la dynastie des Valois. Dans l'odieux traité de Troyes qui après la mort de Charles VI appelait au trône le roi d'Angleterre Henri V, le prince déshérité de la Couronne est qualifié de « Charles soy disant Dauphin de Vienne. » D'autre part, nous lisons dans les Actes du Parlement de Paris à propos des poursuites criminelles intentées après l'assassinat de Jean Sans-Peur : « Le 3 janvier 1421, fut adjourné à trois brîefs jours en cas de bannissement, à son de trompe sur la Table de Marbre, Messire Charles de Valois, Dauphin de Viennois, Duc de Touraine et seul fils du Roi. »

A mesure que les années s'écoulaient, les institutions se transformaient peu à peu et un titre qui ne reposait plus que sur une tradition historique avait cessé de répondre à la réalité. Vers le milieu du seizième siècle, le fils aîné du Roi n'était plus aux yeux de la nation française, un grand feudataire exerçant des droits quasi-souverains dans une province, au même titre que l'ancienne dynastie féodale, dont il était l'ayant-cause et le continuateur. Ces fictions avaient fait leur temps, le Dauphin n'était plus que l'héritier de la Couronne de France.

Les magistrats de la Chambre de l'Edit devaient être singulièrement embarrassés sur le choix du titre à donner à l'enfant auquel ils consacraient une fontaine. La tradition était interrompue; depuis l'avènement de François II jusqu'à la naissance du fils aîné de Henri-IV, aucun Prince de la Maison royale n'avait porté le titre de Dauphin. Et pendant ces quarante-et-une années, le pays avait été bouleversé jusque dans ses fondements par les Guerres de Religion. Sous le gouvernement réparateur d'un grand Roi, l'ordre commençait enfin à renaître; mais la société française n'avait pas eu le temps de se reconstituer. Il n'y avait plus de Dauphins de Viennois et il n'y avait pas encore des Dauphins de France.



Les magistrats eurent recours à un expédient ingénieux pour tourner la difficulté. Ils consacrerent leur fontaine : *Delphino Francico V*; c'est-à-dire au Dauphin Français de Viennois. C'était un titre nouveau, un heureux artifice de langage qui conciliait l'enthousiasme populaire suscité par la naissance d'un héritier de la Couronne, impatientement attendu avec un dernier hommage à une tradition historique tombée dans l'oubli. Il est à remarquer seulement que les Conseillers de la Chambre mi-partie ont réduit à une seule lettre l'hommage qu'ils se croyaient obligés de rendre à une ancienne qualification officielle dont personne autour d'eux n'avait conservé le souvenir. Ce V qui a si malheureusement disparu était un chapitre d'Histoire et si jamais l'inscription gravée au-dessus de la Fontaine du Dauphin est rétablie telle qu'elle était en 1601, dans son texte primitif tout entier en langue latine, on ne saurait trop désirer que ce V dont il est encore facile de découvrir les vestiges sous un badigeonnage sommaire, reprenne la place qui lui appartient. Malheureusement ce n'est pas l'heure de donner des satisfactions aux dilettanti de l'Histoire et de l'archéologie. Des réparations plus urgentes s'imposent hélas ! en ce moment à l'activité de tous les bons Français.

LABADIE-LAGRAVE.

# CHOSSES D'ART

---

## L'ARTISAN DE DEMAIN

La guerre effroyable qui ensanglante presque toute l'Europe et le monde civilisé, va marquer une époque, la fin d'une page d'histoire et le commencement d'une ère nouvelle dans tous les domaines : art, science, industrie, commerce, etc... Or s'il est une question qui doit nous intéresser, nous, Français, c'est la question des industries d'art. Le marché du monde va, en effet, se rouvrir à toutes les influences et nous devons nous préparer à y tenir de nouveau le rang qui fit autrefois la gloire de notre pays. Je dis autrefois, hélas ! car il faut avoir le courage de le constater, si la France — ainsi que le fait si bien ressortir le rapport de MM. Valentino, membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts, et Paul Steck, inspecteur de l'enseignement du dessin, paru au *Journal officiel* du 28 juin 1913, après le Congrès international du dessin de Dresde, — si la France, dis-je, conserve encore la supériorité incontestée dans ce qu'il est convenu d'appeler le grand art, ailleurs, dans les industries d'art, nous avons une infériorité marquée.

L'Allemagne et même l'Angleterre et l'Autriche, pays pourtant peu enclins à l'art par tempérament, nous devancent et de beaucoup en cette matière.

C'est que l'Allemagne, notamment, dirige son art non seulement, comme nous, vers la création d'objets de luxe pour une élite, mais aussi vers l'embellissement de toutes choses utiles à la masse populaire. En un mot, elle applique l'art à tous les produits de son industrie. Elle le fait avec une méthode et une continuité telle que nos marchés en ont été inondés à notre grand détriment. « Notre infériorité à cet égard, » disent MM. Valentino et Paul Steck, constitue un réel dan-



« ger qui finirait, s'il n'était conjuré, par devenir une véritable catastrophe. » Cherchons donc le moyen d'être encore victorieux sur ce terrain, en osant regarder les causes de notre faiblesse, ce qui fit notre force dans le passé et ce qui semble faire triompher momentanément l'étranger.

L'art français souffre, en effet, plus que tout autre chose de ce nivellement dans une égalité banale et factice, incompatible avec toute idée d'art, de la centralisation à outrance qui sévit sur notre pays. C'est là, la cause primordiale de la mort de nos arts mineurs. En détruisant les écoles provinciales pour tout ramener à Paris, en supprimant les corporations et leurs garanties, nous avons éteint la belle et pure race de nos artisans.

Il semble d'ailleurs que le Gouvernement, ému à juste titre de ce navrant état de choses, cherche le moyen d'y remédier ainsi qu'en fait foi le projet de loi de M. le sénateur Astier sur l'apprentissage. On veut organiser un peu partout, en France, des ateliers-écoles de préapprentissage. C'est évidemment un de nos meilleurs remèdes. Mais pour qu'il porte ses fruits, il faudrait, sans tarder, créer dans toutes les provinces ces écoles en les dotant de tout ce qui est utile à leur développement. Et lorsque l'on aura accumulé, comme cela est nécessaire, les documents précieux dans des musées d'art décoratifs, les modèles les plus variés du monde végétal et animal, un outillage complet, puis, confié l'enseignement à des maîtres dans chaque métier, on n'aura encore presque rien fait, si la loi ne fait pas une obligation, pour tout apprenti, de cet enseignement. Enfin, ses études terminées, elle devra lui assurer les garanties nécessaires au parfait développement dans son métier de son âme d'artiste.

Quand l'ouvrier d'art sera obligé de passer par les écoles spéciales et n'aura le droit de s'installer patron qu'après preuve faite de son savoir devant ses pairs, quand il sera protégé, à son tour, contre tous ceux qui n'auront pas leur titre de maîtrise, on aura avant peu retrouvé ces admirables artisans qui, des basiliques romanes aux meubles Pompadour, en passant par les verrières gothiques ou les bijoux de la Renais-

sance, nous laissent encore émerveillés et presque religieusement émus devant ces chefs-d'œuvre aussi variés et multiples que leur talent. Or, ce même talent sommeille toujours au fond de l'âme de l'ouvrier français, mais étouffé par notre organisation actuelle. Il faut donc faire revivre ces ouvriers d'art; il faut les mettre en rapport direct avec l'employeur, industriel ou commerçant; on doit rompre avec le terrible fléau de l'incompétence. Ce sera chose plus facile dès que l'employeur trouvera aisément, dans les ateliers provinciaux un homme du métier en qui il pourra avoir toute confiance du fait même de l'organisation qui a présidé à sa formation. Réfléchissons un peu à notre inconséquence. On admet volontiers, lorsqu'on a un procès, quand on est atteint par la maladie, qu'il faut, pour se soigner ou défendre sa cause, un docteur ou un avocat qui a fait ses preuves et pourvu de titres lui conférant le droit d'exercer; et par ailleurs on refuse aux artisans les mêmes droits et les mêmes garanties pour des sujets tout aussi spéciaux.

Pourquoi va-t-on chercher trop souvent le premier venu lorsque l'art est en jeu? Ne nous étonnons donc plus alors d'aboutir, par exemple, à ces restaurations malheureuses vues un peu partout, à ces styles qui n'en sont pas, soutenus par le snobisme, à toutes ces laideurs du bibelot camelote, de l'imprimerie et de l'affiche, toutes choses qui font se demander si nous ne sommes pas en décadence. Les quelques magnifiques exceptions qui se manifestent de ci, de là, les manufactures de Sèvres et des Gobelins fidèles à leur tradition, des artistes de toutes sortes comme Gallé, en Lorraine, Lalique à Paris, Rivière et Pareyre à Toulouse entre autres, prouvent cependant qu'il n'en est rien et qu'il serait facile d'avoir une « renaissance » de nos arts industriels.

C'est imbus de cette idée que des hommes des plus compétents, des artistes et des intellectuels jettent le cri d'alarme mais aussi d'espoir. Tel est le critique d'art Roger Marx qui, dès 1892, se faisait déjà l'apôtre de ces idées, puis, plus près de nous, le magnifique rapport de M. Pareyre, sculpteur sur bois et décorateur de talent, professeur aux ateliers des arts



du bois de l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse. Dans ce rapport, paru en entier dans le bulletin de l'Association des Beaux-Arts de Toulouse, M. Pareyre y disait notamment :

« A notre avis, pour que l'heureuse réforme s'accomplisse,  
« M. le Ministre n'a qu'à décréter :

« 1° A partir de... l'apprentissage doit être légalement  
« organisé suivant les textes des projets X... ou Y...;

« 2° Les crédits affectés à cette organisation s'élevant à....  
« francs, seront prélevés sur tel budget;

« 3° Une sanction de déchéance sera prise à l'égard de  
« toute autorité hostile ou incompétente portant obstacle à  
« cette organisation. »

M. Lefort, inspecteur de l'enseignement du dessin, graveur hors pair, artiste dans toute la force du mot, laisse parfois le burin et le crayon pour s'adonner à cette magnifique œuvre du relèvement de notre enseignement du dessin et de nos arts décoratifs. A Bordeaux, en juin 1916, il disait au comité régional de cette ville, dans une allocution qu'il faudrait toute lire et parue dans le *Moniteur du Dessin* de juin 1916 : « Repre-  
« nons les pures traditions de probité, de savoir et d'exécu-  
« tion complète et parfaite qui faisait prospère notre com-  
« merce d'objet d'art naguère indiscuté dans l'univers en-  
« tier... Ressuscitons avec la maîtrise de jadis l'ouvrier com-  
« plet, aussi capable de conception que d'exécution. Revenons  
« à l'exquise naïveté des aïeux. Imitons-les en n'imitant per-  
« sonne. » Et plus loin : « La machine est en train de détrôner  
« l'artisan d'art. C'est encore là un méfait allemand. Ne pou-  
« vant lutter d'ingéniosité, l'Allemagne a remplacé le fin ou-  
« vrier d'art qui lui faisait défaut par l'impersonnalité ba-  
« nale de la machine... En vérité, quelle est la plus merveil-  
« leuse machine du monde ? c'est le cerveau humain. Quelle  
« est le plus incomparable outil ? c'est la main, la main es-  
« clave de la pensée créatrice qui l'anime. »

Puis c'est encore les efforts tentés dans la réalisation de ces idées dans quelques provinces, notamment par M. Henri Rachou, le Conservateur des plus distingués du Musée de Toulouse, artiste de grande race, le directeur éclairé de l'école

toulousaine des Beaux-Arts. D'accord avec la ville, il organise et obtient déjà de beaux résultats prometteurs d'un avenir superbe dans les sections du bois et des arts appliqués créées dans son école avec l'aide de maîtres consciencieux et de valeur. Malheureusement encore, ces efforts sont trop isolés et pas assez soutenus et encouragés, quand ils ne sont pas dénigrés par la basse jalousie, l'envie ou l'indifférence des incompetents.

Voilà pourquoi, sans avoir la prétention d'émettre des nouveautés, je voudrais simplement propager ces idées rationnelles, condition de notre victoire économique et artistique. Mais pour cela il faut faire l'éducation populaire; il ne faut pas abaisser l'art vers la masse, il faut élever la masse vers l'art.

Et, puisque je m'adresse ici tout d'abord à une société d'intellectuels, je demande à cette élite d'aider dès à présent à cette renaissance. Parmi nos lecteurs, sans doute, il y aura des membres de l'enseignement. A eux incombe la plus lourde tâche mais peut-être la plus efficace. Qu'on en finisse avec ces classes aux murs nus, ces lycées et collèges aux allures de prison pour les peupler des reproductions de nos purs chefs-d'œuvres. Bannissons ces épouvantables chromos, comme j'en ai trop vu, fabriqués outre-Rhin sur lesquels on veut faire apprendre les tous petits, images qui insensiblement contribuent à fausser leur goût. N'avons-nous donc pas assez d'artistes pour illustrer les livres classiques et pour les livres de prix par exemple, ne pourrait-on pas donner autre chose que ces volumes où tout est sacrifié à une épouvantable reliure rouge ou bleue horriblement surchargée de dorure. Si on peut constater quelques exemples de cet acheminement vers une éducation artistique côtoyant l'éducation générale, trop minimes et isolées sont encore ces manifestations. Les maîtres se doivent à ne pas négliger l'éducation artistique de leurs élèves qu'ils peuvent développer à l'aide des illustrations des livres qu'ils leur conseillent et par des conférences avec projections les jours de mauvais temps.

On pourrait également confier au professeur de dessin, à



qui on réserve trop souvent, dans nos collèges, l'accueil du parent pauvre, le soin de faire des causeries sur les monuments artistiques rencontrés au cours des promenades. Enfin une sanction aux examens et bien d'autres innovations de ce genre entraîneraient les enfants de France, les futures générations, vers la compréhension et le goût du beau sous toutes ses formes.

Et nous même aussi, ne pourrions-nous secouer un peu notre indifférence ? Dans nos intérieurs, quand, par exemple, nous avons un meuble à acheter, pourquoi se précipiter sur le premier catalogue venu de nos grands magasins parisiens. N'aurions-nous pas toujours plus d'intérêt à chercher dans notre pays un artiste habile qui, peut-être pour quelque temps encore, nous demanderait, il est vrai, quelques sous de plus pour exécuter son travail, mais qui fournirait une œuvre d'art. On éviterait ainsi l'ennui qu'il y a à retrouver dans toutes les maisons le même fauteuil, le même bahut... Or, si vous faisiez ainsi toujours travailler l'artisan et non la machine, le métier devenant lucratif, cet ouvrier, avant peu, ferait souche, les ateliers, les écoles d'art provinciales renaîtraient et vous verriez bien vite les prix eux-mêmes diminuer.

Croit-on qu'un tel résultat serait payé trop cher de mettre quelque temps encore un peu plus d'argent dans les mains d'un brave ouvrier français en laissant volontairement de côté le produit de bazar, souvent étranger, l'article inesthétique à quatre francs quatre-vingt-quinze ? Guerre donc à l'incompétence, guerre à la machine et songeons que si nous n'avions pas eu des Colbert et des Louis XIV qui ne dédaignaient pas de deviser avec des jardiniers comme Le Nôtre, un ébéniste comme Boulle et soutenaient les artistes de toutes sortes, jamais la France n'eût connu Versailles, ses jardins et son ameublement, jamais la France n'eût acquis le renom justement mérité de la patrie de tous les arts.

A leur exemple, finissons de croire que sans études spéciales le premier venu peut faire un ouvrier d'art et surtout que c'est là situation inférieure et méprisable. Il est triste de cons-

tater que, en 1889, un artiste comme le joaillier ciseleur Lalique ne pouvait signer ses œuvres à l'Exposition Universelle, et ce fut seulement en 1891 qu'une section d'objets d'art fut créée au Salon de Paris.

Enfin, le pas fut fait, l'impulsion dès lors fut donnée et vint de haut ! A nous maintenant de suivre et d'encourager personnellement et dans notre sphère toutes ces idées, et, façonnons en même temps les jeunes cerveaux vers un peu d'idéal et de beauté. A ce prix nous remporterons de nouveau la victoire, la vraie victoire sans laquelle les héroïques sacrifices de nos glorieux soldats seraient inutiles. Préparons déjà le retour de nos vaillants, que l'ouvrier d'art, l'artisan de demain puisse revivre enfin et vivre, et je ne puis mieux terminer l'étude rapide de cette question si captivante et si importante qu'en citant Roger Marx qui me résumera : « Ayons moins  
« d'artistes médiocres et plus d'artisans utiles; ce n'est pas  
« par l'unique renom des peintres et des sculpteurs, mais du  
« génie de tous les créateurs de forme, de tous les animateurs  
« de la matière qu'est faite la gloire artistique de la France. »

JEAN TORTHE.



# La Charpente de l'église paroissiale de S<sup>t</sup>-Hilaire d'Agen

---

Dans sa séance du 12 octobre 1917, le Conseil municipal de la commune d'Agen a eu à examiner un rapport présenté par sa commission des travaux publics, relatif à de graves détériorations qu'a subies l'église paroissiale de Saint-Hilaire. D'après ce document les fermes de l'édifice s'inclinent d'une façon manifeste vers le nord-ouest et la poutre faîtière étant sur le point d'exercer une pression contre la façade principale, il devient nécessaire d'effectuer au plus tôt des travaux de consolidation. M. Allègre, membre du Conseil municipal, a ajouté quelques renseignements historiques et archéologiques démontrant tout l'intérêt qu'il y a pour la ville à la conservation de l'admirable charpente de l'église Saint-Hilaire, construite au xiv<sup>e</sup> siècle. Les conclusions de la commission et de M. Allègre ont été adoptées par l'Assemblée communale, qui a voté le crédit de 1,000 francs demandé.

Voici en quels termes M. Allègre a présenté la question à la Société académique d'Agen, afin qu'elle veuille bien appuyer, auprès du Ministère des Beaux-Arts, la demande de classement de cette église, ou tout au moins de sa remarquable charpente, comme monument historique.

N. D. L. R.

MESSIEURS,

Les rapports placés sous vos yeux, dont les conclusions ont été adoptées par le Conseil municipal de la commune d'Agen, dans sa séance du 12 octobre dernier, démontrent qu'il y a urgence d'aviser à la consolidation de la charpente de l'église Saint-Hilaire. Permettez-moi de vous présenter à ce sujet quelques détails complémentaires.

Cette église, ancienne chapelle des Religieux de Saint-François, fut construite en pierre et briques de 1345 à 1348. Sa nef, sans transept, a la forme d'un rectangle long de 30 mètres et large de 11 mètres 30 centimètres, dans œuvre; elle est bordée de chapelles latérales, et ses murs ont une épaisseur d'un mètre. Son portail est ouvert sur le petit côté qui regarde le nord-ouest, le côté opposé se terminant par une abside d'un rayon de 5 m. 65; elle est située à l'extrémité d'un promontoire tourné vers la Garonne et compris entre la rue Tourril, au sud, et la rue Lamennais (ci-devant Saint-Georges) au nord. Elle est ornée de riches vitraux, de quelques sculptures et de peintures à fresque. Les annalistes rapportent que Seguire de Goth, en 1363, rendit hommage au roi Edouard III d'Angleterre pour son château de Goth de la paroisse de Saint-Romain, dans la chapelle des Cordeliers. Dans son *Essai sur les Antiquités du Lot-et-Garonne*, page 142, Saint-Amans donne le renseignement suivant : « l'église des Cordeliers, lors de la Révolution, n'offrait « d'autre monument que celui de Charles-Blaise de Montluc, « petit-fils du maréchal sénéchal d'Agen, tué au siège « d'Ardes en Picardie. » Vers 1796, cette église fut désaffectée, puis rouverte en 1826 comme église paroissiale. Le vénérable curé Magen consacra plusieurs années à sa restauration et à son embellissement, et, en 1866, le Conseil de Fabrique décida de bâtir près de la façade un clocher et un campanile en pierre de Condat, suivant un plan dressé par l'architecte municipal Verdier. L'inspecteur des bâtiments diocésains, l'architecte Bourières, donna un avis favorable à ce projet, en faisant remarquer que la façade, déparée par une longue lésarde verticale, pourrait être reconstruite et consolidée par les adjonctions projetées. Le plan fut approuvé et les travaux commencèrent peu après.

La nef, large, est voûtée et a trois travées d'ogives un peu surhaussées. Les murs latéraux sont soutenus par trois contreforts qui s'opposent à la poussée des voûtes. On observe que chacun de ces murs est lésardé entre le premier et le deuxième contrefort et entre le deuxième et le troisième



en partant du portail. Le mur, au delà du troisième contre-fort, et le mur demi-circulaire de l'abside n'ont aucune lésarde. Il est donc permis de penser que, sur l'espace comprenant l'abside et le tiers de la nef y attenant, la construction a conservé sa position primitive.

Les architectes et les archéologues ont maintes fois signalé la remarquable charpente de la toiture de l'édifice. Dès qu'on arrive aux combles, on est surpris de son aspect imposant, du développement de ses lignes harmonieuses, de l'élégance des courbes de ses aisseliers, de l'habile ajustement des diverses pièces qui la composent, de la beauté singulière des bois de chêne mis en œuvre, où l'on ne découvre ni nœuds, ni tares, équarris à six pouces et épannelés, représentant un si grand nombre d'arbres de haute taille qu'il serait fort difficile, sinon impossible, d'en trouver aujourd'hui l'équivalent dans toute la contrée.

Aussitôt que la Commission municipale chargée de surveiller les bâtiments communaux eut jeté son cri d'alarme au sujet de l'insécurité de cette admirable charpente, je voulus examiner les faits indiqués. Deux fois je visitai l'église avec M. Metge, employé à la Mairie, faisant fonctions d'ingénieur, et je pus reconnaître que les inquiétudes de la Commission n'étaient pas exagérées. Outre les quatre lésardes aux côtés de l'église que j'ai mentionnées tout à l'heure, j'en ai observé une autre moins grave, à l'ogive du portail en pierre de Condat, construit en 1856. Mais ni la façade, ni le clocher, ni le campanile n'ont perdu leur aplomb. Parvenu aux combles, je remarquai à l'angle de la façade tourné vers l'ouest, une large ouverture dans la toiture par où la pluie entre facilement, de sorte que la sablière, les coyaux et une forte poutre qu'on y a ajoutée ne cessent de se détériorer par les temps pluvieux. Des gouttières se voient aussi sur quelques points. Mais ce qui attriste, c'est le spectacle lamentable que présente actuellement la charpente. Il semble à première vue que l'abside n'ait pas beaucoup souffert; avec un peu d'attention, on voit que son poinçon central disposé pour recevoir l'extrémité supérieure des arbalétriers en apo-

thèmes et des demi-aisseliers, s'est incliné vers le portail et s'est ainsi éloigné de 10 à 15 centimètres des pièces qu'il soutenait, de sorte que la toiture de l'abside n'a plus au centre son appui normal et qu'elle est actuellement en équilibre éminemment instable. La ferme tout entière de l'abside se penche sensiblement vers le nord-ouest, il en est de même des neuf autres fermes; les bois se disjoignent, les contrefiches, liens, aisseliers se disloquent, quelques poinçons se courbent sous le poids des tuiles, et la toiture entière est près de buter contre la façade. On peut donc redouter qu'un violent ouragan ou une secousse sismique détermine l'effondrement de tout l'édifice.

La Municipalité d'Agen a décidé d'effectuer au plus tôt les travaux de consolidation de la toiture de son église; c'est là tout ce que lui permettent ses ressources financières actuelles; mais elle se propose de soumettre prochainement à M. le Ministre des Beaux-Arts une demande de classement comme monument historique de cet édifice, en vue d'en assurer la conservation aussi complète que possible. Il serait en effet éminemment regrettable de voir la destruction de cette relique d'un passé lointain, à laquelle se rattachent des souvenirs intéressants de notre histoire, et qui, de plus, est un spécimen précieux de l'art du charpentier, désormais impossible à reproduire à cause de la disparition des forêts de chênes dans notre contrée.

La Municipalité d'Agen verrait avec satisfaction que la Société académique adressât de son côté à M. le Ministre des Beaux-Arts une demande tendante aux mêmes fins.

S. A.

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

**Histoire anecdotique d'Allemans-du-Dropt**, d'après de nombreux documents inédits, par Alban SCHWERER. — Ouvrage de 354 pp. orné de douze planches hors texte. — Paris, Ed. Sansot, 1917.

A la fin d'une permission de compensation de 20 jours, au mois d'août dernier, j'eus l'occasion d'accompagner M. Ph. Lauzun à l'hôtel de la Société des Sciences, Lettres et d'Arts d'Agen. Au milieu des livres, des Revues et brochures adressées à la Société, depuis deux mois, se trouvaient trois exemplaires de *l'Histoire anecdotique d'Allemans-du-Dropt*. C'étaient de beaux volumes de 354 pages, bien imprimés, illustrés de plans et de jolies simili-gravures, présentés au public sous un aspect agréable. Connaissant le pays, pour l'avoir fréquenté pendant ma jeunesse, originaire d'une commune peu éloignée, ayant des parents aux environs, j'éprouvais le désir de lire cet ouvrage et de le présenter aux lecteurs de la *Revue de l'Agenais*. J'en pris un exemplaire que j'ai emporté au front. Il a charmé les loisirs du service.

Le but de l'auteur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, est parfaitement exposé dans la préface. Ce sont des pensées qui nous sont chères et familières. Apprendre au peuple l'histoire de son pays, de son village, de sa terre, lui en révéler les beautés, la grandeur, lui donner en même temps la vraie notion de sa valeur, pour l'attacher fortement au coin de terre qui l'a vu naître, tel a toujours été le programme de notre Revue. Cette œuvre, qui s'imposait déjà de façon impérieuse avant la guerre, deviendra bientôt une condition primordiale de notre existence nationale. Il faut que cette terre que nos soldats ont si généreusement arrosée de leur sang,

devienne la grande amie de chaque Français; il faut que cesse l'abandon dans lequel elle aurait fini par mourir; il faut que ses fils l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, et lui restent fidèles; il faut par tous les moyens susciter ces vocations paysannes, sur lesquelles M. le D<sup>r</sup> E. Labat a écrit si éloquemment. Ces moyens sont nombreux et variés, il ne faut en négliger aucun; il y va de l'avenir de la France.

« Pour retenir l'homme à la maison paternelle, écrit M. Schwerer, il faut d'abord lui faire aimer sa commune et pour y réussir lui en apprendre l'histoire..... L'histoire de la place où il s'entretient le dimanche avec ses amis; de la halle où il vend ses produits; du pont qu'il traverse pour aller à son champ ou dans la commune voisine; des cloches qui lui annoncent l'aurore, le milieu et la fin de chaque jour; de la mairie et de l'église où il s'est marié; de l'école où il apprit à lire; l'évocation enfin de toutes les entités inertes ou vivantes, qui, participant de sa vie quotidienne, sont liées à son existence; au milieu desquelles il est né, il vit, il aime, il peine, et au sein desquelles il voudra désormais mourir, au lieu de s'en aller dans les villes à la poursuite d'un bonheur chimérique, d'un bien-être et d'une considération qui ne s'y trouvent pas.

« Intéresser l'homme à son pays natal, c'est non seulement le lui faire apprécier, aimer et par là même l'engager à y rester, mais aussi éveiller en lui le désir de connaître celle de son département, de sa province et de la France tout entière. C'est donc lui inspirer et lui faire comprendre le vrai patriotisme ».

Tel est le but que s'est proposé l'auteur de *l'Histoire anecdotique d'Allemands-du-Dropt*. Pour l'atteindre, il a rassemblé tous les renseignements possibles sur les personnes et les choses. Il nous raconte l'histoire du château et de ses seigneurs, de l'église et de la paroisse, du cimetière, de la halle, de la mairie, du pont, des maisons du bourg. A tout cela il ajoute des renseignements précieux sur la vie intime de nos pères, sur les usages et les coutumes, sur les impositions et les redevances, sur le costume, les chants, les diver-



tissements. L'épopée révolutionnaire lui a fourni de nombreuses pages et il a suivi l'histoire de la Commune jusqu'à nos jours.

Sa façon de raconter est simple, vivante, agréable. On sent que l'auteur a pris plaisir à cette étude et qu'il l'a écrite avec une véritable joie. J'ai la conviction que le lecteur aura la même satisfaction.

D'aucuns, peut-être, trouveront que 350 pages c'est beaucoup pour l'histoire d'Allemans-du-Dropt, que cette histoire aurait gagné à être plus concise, plus serrée, moins délayée; que le plan aurait pu être plus clair et plus logique. D'autres trouveront, peut-être, que sur certains points la documentation est hâtive et courte. L'archéologie contestera certaines assertions et certains jugements ne seront pas du goût de tout le monde.

La perfection n'étant pas de ce monde, on ne s'étonnera pas qu'il y ait dans ce livre quelques erreurs et quelques omissions. L'auteur me permettra de lui en signaler quelques-unes.

Les dates qu'il donne pour l'église, le château et le pont me paraissent fort douteuses. Les églises antérieures à l'an mille sont très rares en Agenais. Je n'ai pas ici sous la main ce qu'il me faudrait pour contrôler l'assertion de M. Schwerer, que l'église date du x<sup>e</sup> siècle. Quant aux châteaux du x<sup>e</sup> siècle, ils sont encore à trouver dans notre pays. La date 1145 donnée pour le pont me paraît être une erreur de lecture. Ne faudrait-il pas lire 1745, époque à laquelle peut-être le pont fut réparé. Il ne faut pas oublier que les chiffres arabes ne furent d'un usage courant que vers la fin du xvr<sup>e</sup> siècle. Je sais bien qu'il y a eu des exceptions, et M. Campagne a plaidé l'exception pour quelques dates qu'il a relevées dans cette Revue, mais ces exceptions sont rares.

Au point de vue historique, je signale, à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, une restitution de dîmes faite à l'évêque d'Agen. Renault de Monteton, damoiseau du château de Monteton, abandonne la quatrième partie de la dîme de cette paroisse et toute la dîme de Saint-Martin d'Allemans, près Monteton.

Henri IV, étant à Fleix, le 25 octobre 1570, écrivait à M. de Meslon, pour se plaindre que quelques soldats de la garnison de Monségur et du voisinage étaient allés ravager les terres du seigneur d'Allemans, et avaient même essayé de surprendre le château. Il le prévient que ce seigneur est de ses bons amis et qu'il désire qu'il ne soit fait à lui ni à ses tenanciers aucun tort.

Je me demande après cela, si l'auteur n'exagère pas lorsqu'il écrit : Ainsi pendant qu'autour d'Allemans tout était à feu et à sang, lui s'en tirait par quelques passages de troupes », p. 42.

Dans l'inscription de la première cloche, donnée page 101, il faut rectifier l'âge de Dame Marie-Inès de Timbrune-Valence, 43 ans et non 48. Il faut ajouter : J. Martin et J.-B. Coussel, Fondateurs. Cette cloche est ornée d'un Crucifix avec Madeleine aux pieds, de la Sainte Vierge et d'un évêque. Elle mesure 0,77 de diamètre à l'ouverture.

L'inscription de la seconde est la suivante :

SAINT-EUTROPE, PATRON DE LA PAROISSE D'ALLEMANS,  
P. P. N. LE MAIRE, PIERRE SICARD. M. LE CURÉ, PIERRE AN-  
TERRIEU. PARRIAN (1) (*sic*), M. JEAN-BAPTISTE-LOUIS DE RICARD.  
MARRAINE, M<sup>me</sup> SUZANNE UCHARRIS BABOT, NÉE MAYSONNADE.  
BARBE, FECIT A MARMANDE 1846.

Croix ornée, diamètre 0,88.

Une partie à signaler aux futurs historiens de nos communes et que M. Schwerer a traitée de façon intéressante, c'est celle qui a trait aux mœurs, usages, coutumes du pays. Il fait revivre les longues veillées d'hiver, les usages traditionnels, mais aujourd'hui disparus, des mariages, il nous parle des chansons populaires, nous décrit les costumes, et une planche intéressante nous montre l'évolution de la coiffure féminine.

---

(1) M. Schwerer croit que Parrián s'ajoute à Anterrieu. Ce n'est pas mon avis, c'est parrain qu'il faut lire, c'est le pendant de marraine. On sait que les fautes fourmillent dans les inscriptions de cloches.



A propos des chansons, l'auteur nous dit que les habitants d'Allemans chantaient peu. Cela m'étonne. Je suis d'un pays peu éloigné, où l'on chantait beaucoup encore, au temps de ma jeunesse, chansons patoises ou chansons françaises. chansons de labour, chansons de moisson, chansons de danse. Je cite au hasard des souvenirs. *Y boli pas ana al bal touto souletto. — Douma ey lou premier de may. — Boli ana à Laouzu péro béré lou rei passa. — Darrè lou castel de Mounbiel*, etc., chansons répandues dans les cantons de Lauzun, Castillonès, Cancon, Monflanquin, chansons hélas ! qui disparaissent tous les jours, avec la saine gaieté de nos pères.

Je suis étonné de trouver, à la page 177, une chansonnette de Loïse Puget, connue sous le titre de *Dot d'Auvergne*, et qui n'a rien de commun avec notre pays.

Un chapitre neuf, qu'il m'a été très agréable de lire, c'est celui des *Jeux et jouets des enfants*.

Je me suis senti rajeuni, vivant avec de charmants camarades, dont le souvenir m'est précieux, jouant à *l'enguiletto*, à *saoutoly*, à *la gouro*, à *la fouriolo*, à *la parinquetto*. Ah ! les bonnes et joyeuses parties de barres ou de *descouberto*, d'où nous rentrions lassés, parfois les habits en désordre, mais si heureux. Au printemps, lorsque le seigle avait formé sa tige, on taillait des chalumeaux chanteurs, *lei caramel*, et pendant des heures entières, on en tirait un son monotone, sans agrément, mais nous étions satisfaits de faire du bruit. Lorsque le *Caramel* fatigué ne vibrait plus, on le jetait avec mépris, en l'accompagnant de l'imprécation suivante :

Canto, canto, caramel  
Sé bos pas canta  
Té jitarey dins un bala  
Ley luzers té minjaran  
Ley grapaous t'acabaran.

Il y aurait encore à dire sur ce sujet, on pourrait glaner de jolis et intéressants détails sur les jeux et les jouets des enfants de l'Agenais. C'est un sujet neuf à peu près inexploré.

Je m'arrête. J'ai été un peu long, cela prouve que l'Histoire anecdotique d'Allemans m'a intéressé. C'est un livre capable de faire aimer le coin de terre, dont il retrace l'histoire. Je souhaite que chaque commune du Lot-et-Garonne ait bientôt un livre de ce genre. C'est une excellente façon de faire connaître et aimer notre pays, et, de réaliser le vœu formulé par l'auteur en terminant.

Français ! Revenons à la terre !

J.-R. MARBOUTIN.



# PROCÈS-VERBAUX

des séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen

---

*Séance du 8 novembre 1917. — Présidence de M. le docteur E. Labat.*

M. Lauzun annonce à la Société la mort, survenue récemment à Bordeaux, de M. Francisque Habasque, membre non résidant, qui, durant les huit années qu'il passa à Agen comme avocat-général (1875-1883), fut un des collaborateurs les plus actifs de la *Revue de l'Agenais*. Il rappelle ses nombreux travaux relatifs à l'histoire de notre région, notamment : *La Cour de France à Agen en 1565; — Comment Agen mangeait au temps des derniers Valois; — La Domination de la reine Marguerite à Agen en 1585; — Le Théâtre à Agen au XVIII<sup>e</sup> siècle; — Le Dernier Duc d'Aquitaine, etc.*, sans compter les multiples notes ou comptes-rendus dont il a si souvent honoré notre Bulletin. M. Lauzun ne saurait oublier de signaler également la part très importante prise par M. Habasque aux études de la plupart des Sociétés savantes de Bordeaux, celle des *Archives historiques de la Gironde* principalement, dont il fut si longtemps président, et enfin, sa dernière œuvre, la création de la fédération des Sociétés savantes du Sud-Ouest, qui, par ses congrès annuels tenus dans les chefs-lieux de la province, a déjà rendu aux travailleurs et leur rendra plus encore des services, en les mettant en rapport les uns avec les autres. La perte de ce magistrat distingué, de ce chercheur infatigable, de ce fin causeur, de cet érudit modeste et toujours si affable, est vivement ressentie par la Société académique d'Agen. Elle prie sa famille d'agréer l'expression de ses biens sincères regrets.

En termes émus, M. Torthé remercie la Société de l'honneur qu'elle lui a fait en le nommant membre résidant. Il s'efforcera de prendre une part des plus actives à ses travaux.

La charpente de l'église paroissiale Saint-Hilaire d'Agen, autrefois la chapelle du couvent des Cordeliers ou Frères Mineurs, est une merveille artistique. Minutieusement décrite par M. G. Tho-

lin dans ses remarquables *Etudes sur l'Architecture religieuse de l'Agenais*, cette charpente aujourd'hui menace ruine. C'est ce que nous apprend M. Allègre dans le rapport qu'il a été chargé de faire comme conseiller municipal. Le poinçon central de l'abside, écrit-il, s'incline vers le portail et met la toiture de l'abside dans une position instable. Toutes les fermes se penchent sensiblement vers le nord-ouest; les bois se disjoignent et la toiture entière est près de buter contre la façade. Emue de cet état de choses, la Municipalité a décidé d'effectuer au plus tôt des travaux de consolidation. Mais elle désirerait soumettre à M. le Ministre des Beaux-Arts une demande de classement, et elle prie la Société académique d'appuyer cette demande. La Société se met à l'entière disposition de la Municipalité et l'assure à cet égard de son concours le plus empressé.

Il semble que la ville de Nérac, ancienne résidence des sires d'Albret et des rois de Navarre devrait posséder les plus riches archives. Il n'en est rien cependant, la plupart des documents ayant été portés soit à Pau, soit à Paris, et beaucoup ayant été détruits par les guerres civiles ou religieuses, et plus encore par les incendies multiples dont l'hôtel de ville a eu à souffrir. Ce qui n'a pas empêché M. Proust, juge au tribunal civil de Nérac, dans un opuscule dont le titre est : *Quelques notes sur la Magistrature à Nérac, depuis le X<sup>e</sup> siècle*, et qu'il offre à la Société, d'avoir patiemment découvert et amassé de nombreux renseignements sur la vie judiciaire de cette ville, la composition de son Présidial, les noms de ses magistrats, conseillers ou auxiliaires, le fonctionnement de la justice, la vénalité des charges, etc., et aussi sur la création et l'existence de la Chambre des Comptes de Nérac et celle de l'Edit, sur lesquelles on savait si peu de choses. Présenté par M. G. Labadie-Lagrave, dans un substantiel compte-rendu où il apporte sa large part d'érudition et d'humour, le travail de M. Proust, quoique de modeste apparence, n'en est pas moins appelé à rendre de très utiles services aux travailleurs.

La Société procède au renouvellement de son bureau pour 1918. Sont nommés : Président, M. Louis Bruguières; vice-président, M. le docteur Louis de Gaulejac. M. Ratier est réélu trésorier pour deux ans.

PH. L.





# TABLE MÉTHODIQUE

## DES

### MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME XLIV

---

#### ARCHÉOLOGIE

##### **Archéologie militaire**

Quelques voies romaines sur la rive gauche de la Garonne, en Agenais, Bazadais et Bordelais, par M. l'abbé Dubos, 5, 99, 327.

##### **Linguistique**

Noms grecs dans les Pyrénées centrales, par S. Allègre, 142, 181, 273.

#### BEAUX-ARTS

Les Industries d'art d'après guerre, par J. Torthé, 395.

#### HISTOIRE

##### **Histoire régionale militaire**

Profils militaires :

Le général Tempoure, par Ph. Lauzun, 77.

Armand de Gontaut, baron de Biron, par Ph. Lauzun, 85.

Le Comte d'Estrades et le rachat de Dunkerque, par R. Marboutin, 229.

##### **Histoire judiciaire**

Les anciennes Juridictions de Nérac, par G. Labadie-Lagrave, 375.

##### **Bibliographie historique régionale**

Histoire anecdotique d'Allemans-du-Dropt, par Alban Schwerer (*R. Marboutin*), 406.



## DOCUMENTS INÉDITS

Quelques lettres de Marguerite de Valois, par Ph. Lauzun, 157.

Les Antiquités d'Agen, par Darnalt, publiées et annotées par Ph. Lauzun (*suite et fin*), 204.

## ÉTUDES SOCIALES

La vie intellectuelle de l'ouvrier, par F. Ferrère, 29, 118, 362.

## SCIENCES

### Agriculture

L'abandon des campagnes, par L. Bruguière, 174.

### Météorologie

Le climat de l'Agenais au XVIII<sup>e</sup> siècle, par O. Granat, 53, 196.

## LITTÉRATURE

### Mélanges littéraires

Le grand Erratum ou comme quoi Napoléon n'a jamais existé, par J.-B. Perès, 280 (*Ph. Lauzun*).

### Bibliographie littéraire

La collection Ripley à la Bibliothèque municipale d'Agen, par Th. Stanton, 141.

## BIOGRAPHIES

Théodore Stanton, par P. Bitaubé, 129.

Notice historique sur Bory de Saint-Vincent, par Alfred Lacroix, membre de l'Institut, 239, 306.

## NECROLOGIES

C. Chaux, par Ph. Lauzun, 224.

Francisque Habasque, par Ph. Lauzun, 301.

## CHRONIQUE

La charpente de l'église paroissiale Saint-Hilaire d'Agen, par  
S. Allègre, 402.

## PROCÈS-VERBAUX DE LA SOCIÉTÉ (1917)

Séances des 4 janvier, 83; 1<sup>er</sup> mars, 155; 3 mai, 227; 5 juillet, 299;  
8 novembre, 412.

## TABLE DES PLANCHES

Carte des voies romaines de l'Agenais, 5.

Armand de Gontaut-Biron, 85.

Marguerite de Valois, 157.

Le Comte d'Estrades, 227.

Francisque Habasque, 301.

---













## RECUEILS ET PÉRIODIQUES

---

POLYBIBLION. — *Novembre-Décembre 1917.* — *Publications relatives à la guerre européenne* : H. Cochin : Les Deux guerres : 1870-71 — 1914-1917 : Images et souvenirs. — L'auteur de « J'accuse » : Le crime. — G. Hano-taux : L'énigme de Charleroi. — J. Poirier : Reims (1<sup>er</sup> août-31 décembre 1914). — Páginas de la guerra : Por la Francia y por la libertad, par Albert Insua. — Mgr Baudrillart : Une campagne française. — Pierre Ladoué : Ceux de « Là-haut » ; Hier et aujourd'hui. Demain. Récits et impressions d'un combattant. — Die Biologie des Kriegeres, par le D<sup>r</sup> F.-G. Nicolai. — Harold Begbie : L'Angleterre justifiée; traduit de l'anglais par P. Hubert. — Notes d'un témoin. Les Grands Jours de France en Amérique; mission Joffre-Viviani (avril-mai 1917). — E. Servan : L'Exemple américain. — Henry Bordeaux : La Jeunesse nouvelle. — Luc Durand : La Paix définitive. Comment la conquérir ? Comment l'organiser. — *Publications ayant trait à la Russie*, par M. Denis Roche. — *Théologie* : J. de Tonquédec : Introduction à l'étude du merveilleux et du miracle. — *Littérature* : V. Bé-rard : Un mensonge de la science allemande : Les « Prolégomènes à Ho-mère » de Frédéric-Auguste Wolff. — H. Carton de Viard : La Cité ar-dente. — *Histoire* : E. Babelon : La grande question d'Occident. — Le Rhin dans l'Histoire, t. II. — A. Longuon : Documents relatifs au Comté de Cham-pagne et de Brie (1172-1361). — L. de Joantho : Le triomphe de la Marseil-laise. — Etc.

REVUE DES ETUDES HISTORIQUES. — *Octobre-Décembre 1917.* — L. Miser-mont : Les Français mis à la bouche du canon à Alger en 1683, avec le consul Jean Le Vacher, et le canon appelé consulaire. — A. Britsch : La guerre d'autrefois dans les Flandres; le mutilé de Ramillies (1706). — Pierre Rain : Les Centenaires de la Restauration chronique de 1817. — Baron de Baye : Trois amis : Joukovski, Pierre Wiazénisky, Pouchkine (suite). — G. Vauthier : La fête des bonnes gens. — Comptes-rendus critiques. — Revues et publications des Sociétés savantes. — Chronique. — Etc.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD, t. XLIV : Sixième livraison. *Novembre-Décembre 1917.* — Comment finit la Tour Bar-becane (M. Ch. Durand). — La commune de Celles sous la Révolution (suite et fin) (M. Dujarric-Descoubes). — Réquisition de fourrages, d'avoine et de son dans le district de Ribérac pendant la Révolution française (M. A. Du-but). — Table du tome XLIV (Comte de Saint-Saud).

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX ET DU DÉPARTEMENT DE LA GIRONDE. — *Juillet-Août 1917.* — J.-A. Brutails : Autour de Saint-Fort. — Ch. Bémont : La mai-rie et la Jurade dans les villes de la Gascogne anglaise (suite). — J. Ben-zecar : Eclaircissements sur les finances de Bordeaux (xviii<sup>e</sup> siècle; 1701-mai 1791) (suite). — Abbé E. Douat : Une paroisse rurale à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (suite et fin). — *Mélanges* : Serment de fidélité à la czarine de Russie prêté à Bordeaux en 1786, par M. A. Lx. — Notes de viographie bordelaise : La rue Naujac, par M<sup>lle</sup> Marguerite Castel. — Chronique. — Bibliographie.

REVUE HISTORIQUE DE BORDEAUX. — *Septembre-Octobre 1917.* — Paul Cour-teault : La vie des foires bordelaises (*à suivre*). — Ch. Bémont : La mairie et la Jurade dans les villes de la Gascogne anglaise (suite et fin). — G. Du-caunnès-Duval : Un artiste bordelais : le violoniste Rode. — *Mélanges* : Une lettre inédite de Prosper Mérimée sur François Bonneau du Verdus, traducteur de Hobbes, par M. Ulysse Bigot. — Notes sur l'origine et l'auteur d'un tableau ancien du musée de peinture, par M. Paul Fourché. — Chro-nique. — Index bibliographique.



J/B











UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

Form L9-Series 4989





